



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

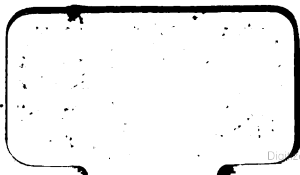
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



85 b. 20



To the Taylorian Library,
in Oxford,
November 16, 1911,
E. S. Dodgson.

25 b 20

VOYAGE

DE

POLYCLÈTE,

OU

Lettres Romaines.

ABRÉGÉ DE L'OUVRAGE ORIGINAL

DE

M. LE BARON DE THÉIS,

À L'USAGE DE LA JEUNESSE,

PAR M. DE ROUILLON.

LONDON :

CHEZ J. SOUTER, ST. PAUL'S CHURCH YARD; ET TREUTTTEL,
WÜRTZ, & CO. SOHO SQUARE;
ET À NORWICH, CHEZ S. WILKIN.

MDCCCXXV.



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

LE voyage dont on donne ici l'abrégé, parut pour la première fois en 1822. Les journaux et les revues en parlèrent comme d'un livre utile, agréable et intéressant, et le public qui l'accueillit avec empressement, justifia le jugement flatteur qu'en avait porté la critique. Ces éloges étaient incontestablement dûs à un ouvrage qui rassemble sur le peuple le plus célèbre de l'univers, des notions exactes, curieuses et intéressantes, qui sont éparses dans une foule de livres, où l'on n'a pas toujours la facilité, ni même la volonté de les chercher.

Profondément instruit des mœurs et des usages des anciens Romains, M. Le Baron de Théis nous offre, ici rassemblés, les fruits de son érudi-

tion, amassés par un travail assidu et par de laborieuses recherches. Tout ce qui concerne la vie publique et privée des Romains, les fonctions de leurs magistrats, de leurs pontifes, de leurs commandans militaires, la composition de leurs armées, les récompenses accordées aux généraux et aux soldats, leurs amusemens, leurs spectacles, leurs théâtres, leur littérature, leurs arts, leurs mariages, leurs esclaves, leurs repas, leur luxe, la somptuosité de leurs palais, de leurs maisons de campagne, leurs vêtemens, la toilette des dames Romaines, &c., &c., est le sujet de cet ouvrage ; et cette énumération, même incomplète, en prouve assez l'utilité et l'intérêt.

On voit que le voyage du Jeune Anacharsis est le type et le modèle de celui de Polyclète ; et si c'est à peu près la même marche de part et d'autre, c'est aussi la même exactitude, le même scrupule, la même conscience, et l'on peut affirmer qu'après avoir lu avec quelque attention le voyage de Polyclète, on connaîtra aussi solidement les mœurs et les habitudes de la vie des Romains, que l'on connaît celles des Grecs après la lecture

de l'Anacharsis ; peut-être même, n'y trouvera-t-on pas moins de plaisir, quoique le sujet ait moins d'éclat et que le style toujours clair, naturel et facile, soit moins travaillé et moins soutenu.— Ce parallèle ne s'étend pas plus loin.

Le Voyage de Polyclète en 3 vol. 8vo. est un livre de bibliothèque ; on a osé l'abrégé. L'Éditeur espère qu'il pourra être utile à la jeunesse des écoles, en lui facilitant l'intelligence des auteurs anciens qu'elle étudie ; et que l'éducation sera redevable à M. Le Baron de Théis d'un ouvrage qu'on lira avec plaisir, et qui pourra toujours être consulté avec fruit.

1^{er} JAN. 1825.

TABLE DES MATIÈRES.



LETTRE 1. Voyage d'Athènes en Italie—Marine—Objets divers	1
LETTRE 2. Route d'Ostie à Rome—Premier aspect—Arrivée chez le Consul Cneius Octavius	10
LETTRE 3. Intérieur d'une famille—Affranchis—Esclaves— Licteurs—Premier aperçu du peuple Romain	19
LETTRE 4. De la langue—De ses avantages, et de ses défauts	29
LETTRE 5. Maisons—Ameublements—Distributions, &c.	37
LETTRE 6. Vue extérieure de Rome—Montagnes—Portes— Ponts—Murailles—Monumens—Voie Appienne	48
LETTRE 7. Intérieur de Rome—Monumens—Portes—Tem- ples—Aqueducs—Usages particuliers—Sujets divers	59
LETTRE 8. Des Dieux—Religion—Temples, &c.	72
LETTRE 9. Du Sacerdoce—Colléges divers—Grand Pontife, &c.	82
LETTRE 10. Des effets de la Religion sur les Romains	93
LETTRE 11. Femmes Romaines—Costume—Parure—Vestales	100
LETTRE 12. Constitution de Rome—Patriciens—Chevaliers— Plébéiens—Centuries—Classes—Tribus	110
LETTRE 13. Grands Magistrats—Questeurs—Ediles—Préteurs —Consuls—Dictateur	121
LETTRE 14. Magistrats intermédiaires—Tribuns du Peuple— Censeurs—Procenseurs	134

LETTRE 15. Législation—Lois—Plébiscites—Sénatus-con- sultes—Edits—Arrêts, &c.	144
LETTRE 16. Patrons et Clients—Noblesse—Triomphe—Cou- ronnes—Honneurs militaires	158
LETTRE 17. Orateurs—Leur influence—Leur manière de se faire connaître, et de parvenir aux places	168
LETTRE 18. Gouvernement extérieur—Villes municipales—Co- lonies, &c.	176
LETTRE 19. Mariage—Cérémonies religieuses, &c.	185
LETTRE 20. Amphithéâtre—Gladiateurs—Combats divers— Origine de cette institution—Ses effets	195
LETTRE 21. Théâtre—Décorations—Auteurs tragiques et co- miques—Atellanes, &c.	205
LETTRE 22. Calendrier—Année—Mois—Sa division—Heures —Principales fêtes de l'année, &c.	218
LETTRE 23. Robe virile—Repas—Affranchissement	231
LETTRE 24. Maison de campagne—Jardin—Jardinage—Fruits —Légumes, &c.	244
LETTRE 25. Agriculture—Labourage—Bestiaux—Instrumens aratoires	254
LETTRE 26. Maison de campagne d'un Romain fastueux—Bains —Repas—Jardins, &c.	265
LETTRE 27. Monnaies d'or, d'argent, d'airain, réelles ou de convention	275
LETTRE 28. Usuriers—Intérêt de l'argent—Médecins—Sujets divers	286
LETTRE 29. Littérature—Ecrivains—De leur procédés—Au- teurs divers, &c.	297
LETTRE 30. Beaux arts—Sculpture—Peinture—Architecture	305
LETTRE 31. Des sciences—Astronomie—Géométrie—Géogra- phie—Histoire naturelle	317
LETTRE 32. Armées—Légions—Armes—Discipline, &c.	327
LETTRE 33. Procédure criminelle—Comices—Défenseurs— Condamnation	430

LETTRE 34. Journée d'un riche Romain—Plaisirs publics ou particuliers	349
LETTRE 35. Troubles dans Rome—Cinna—Guerre civile	358
LETTRE 36. Retour de Marius—Mort de Cneius Octavius	365
LETTRE 37. Marius—Ses excès—Sa maladie—Sa mort	374
LETTRE 38. Funérailles—Bûcher—Tombeau, &c.	380
LETTRE 39. Deuil—Sa durée—Divorce	390
LETTRE 40. Cérémonies religieuses—Sacrifices—Intérieur d'un temple—Victimes, &c.	398
LETTRE 41. Naissance d'un enfant—Noms—Education	407
LETTRE 42. Causes secrètes de la guerre civile—Accusations réciproques—Torts mutuels	415
LETTRE 43. Retour de Sylla—Ses vengeances	425
LETTRE 44. Conclusion	446

INTRODUCTION.

ENFIN la Grèce était vengée, et l'empire de Darius était détruit ; les armées innombrables, assemblées pour le défendre, n'avaient servi qu'à en précipiter la chute, en dévoilant à l'Asie consternée le secret de sa faiblesse. La Grèce, encore incertaine, hésitait entre l'admiration que lui inspirait un jeune héros qu'elle avait avoué pour son chef, et la crainte de voir son vengeur attenter à sa liberté. Le destructeur de Persépolis lui rappelait toujours celui de Thèbes ; dix années de victoires et de véritable grandeur n'avaient pu faire oublier un seul jour de tyrannie.

Athènes, toujours imprudente et légère, exprima avec trop de liberté, des sentimens qu'un Prince, déjà enivré de l'encens oriental, commençait à regarder comme un crime ; l'impulsion qu'elle cherchait à donner à la Grèce, aggravait encore sa faute ; elle touchait au moment de sa ruine, quand un événement inattendu la délivra d'un ennemi plus redoutable que Xerxès. Alexandre cessa d'exister.

L'Asie prosternée attendait, en frémissant, le maître qu'il plairait aux Macédoniens de lui donner, et déjà la Grèce s'occupait des moyens d'échapper à sa puissance. Dégagée de la crainte, le sentiment national y éclata de

tous côtés avec une nouvelle énergie. Les grands Etats, se flattèrent d'un agrandissement chimérique ; ceux d'une moindre importance virent, dans cette grande conjoncture, la garantie d'une indépendance absolue. Tous s'occupèrent avec activité des négociations et des armemens qui devaient préparer ou assurer leurs succès.

Cependant, les généraux macédoniens, rassemblés dans Babylone pour honorer la pompe funèbre de leur Monarque, se partagèrent en secret ses immenses Etats ; et, par cet événement prodigieux, on vit tout à coup des hommes nés pour vieillir dans les emplois obscurs de leur pays, se placer sur ces trônes arrachés par tant d'efforts à leurs anciens possesseurs. Bientôt ces mêmes hommes, qu'une fortune inouïe avait élevés au rang suprême, s'armèrent les uns contre les autres. Ces belles contrées qu'ils eussent pu gouverner paisiblement, ils se les disputèrent avec fureur. Les provinces passant par une succession rapide, dans le parti du vainqueur, étaient épuisées pour le soutenir. L'or de la Perse vengeait ses peuples ; il servait à la destruction de ses tyrans.

Il n'en était pas ainsi de la Grèce : l'antique esprit de liberté, ranimé sur son déclin, rappelait aux Grecs les journées de Marathon et de Platée, quand ils n'avaient plus de Miltiade ni d'Aristide. Si leurs forces eussent été réunies, sans doute les piques macédonniennes se seraient brisées contre les barrières qui défendaient la Grèce ; mais les inimitiés anciennes, les rivalités du moment étouffèrent l'esprit national. Toutes les villes redoutaient leurs succès mutuels, plus que ceux de l'ennemi commun ; et la Grèce, en proie à toutes

les factions, semblait n'avoir conservé de son ancien esprit d'indépendance, que l'impossibilité de vivre soumise. En un petit nombre d'années, on vit les traités rompus, les perfidies, les meurtres et tous les crimes que traînent à leur suite l'ambition, la vengeance, la fureur, et le désespoir. L'imagination épouvantée trouve à peine, en ces temps de calamité, à se reposer sur quelqu'un de ces traits de grandeur et d'héroïsme, si fréquens autrefois parmi ces mêmes peuples.

Dans ces convulsions terribles, la famille entière d'Alexandre fut anéantie. Sa mère, ses femmes, ses enfans, son frère, tous périrent par le fer ou par le poison. Ainsi le vainqueur de l'Orient ne travailla que pour les ennemis de son sang; lui-même creusa la tombe où s'engloutit toute sa race.

Après de longs désordres, un rayon de gloire vint briller encore sur l'horizon de la Grèce. Aratus de Sicyone, après avoir rendu sa patrie à la liberté, forma le généreux projet d'étendre ce bienfait sur la Grèce entière. La petite République des Achéens existait depuis long-temps, sans troubles et sans éclat. Aratus en fit le centre d'une association plus étendue. Par ses soins, cet État compta chaque jour de nouveaux confédérés : Mégare, Trézène, Épidaure, la célèbre Corinthe même, n'hésitèrent pas à s'unir à un peuple renommé par ses vertus et dirigé par un chef illustre. Déjà la ligue Achéenne balançait la puissance des Macédoniens; elle l'eût surpassée peut-être; et, si la jalousie qu'excitait son digne fondateur n'en eût arrêté les progrès, les Grecs eussent vu renaître les beaux jours de leurs annales. Mais il est dans l'histoire de

tous les peuples, des époques fatales, où le courage ne suffit plus, où le génie chancelle, où la vertu même vient à se démentir. Le généreux Aratus fléchit lui-même sous cette influence funeste. Une rivalité, indigne de son grand caractère, le jeta dans les bras du roi Antigone qu'il n'eût pas dû cesser de combattre ; et il périt victime d'une alliance coupable avec Philippe, successeur de ce prince.

Malgré toutes les vicissitudes que la Grèce avait éprouvées, elle conservait toujours ses anciennes limites ; son peuple, quoique déchu de sa vertu première, était nombreux et aguerri, et son antique réputation ajoutait encore à ses forces réelles ; mais, si elle semblait la même au dehors, sa situation intérieure était entièrement changée ; Athènes avait plus d'éclat que de véritable puissance ; Sparte languissait sous un gouvernement tyrannique ; Thèbes, après avoir eu ses jours de gloire, n'aspirait qu'à une existence tranquille, conforme au génie de ses habitants. Les petits États s'efforçaient de conserver une indépendance toujours menacée, en s'attachant à ceux qui pouvait la défendre ; et il changeaient d'alliés aussitôt que leur protecteurs attaquaient leur liberté. Les seules nations qui eussent alors une véritable influence dans les intérêts de la Grèce, étaient ces mêmes Achéens élevés rapidement à un haut degré de prospérité ; et les Étolien, peuple inquiet, actif, audacieux, et doué de toutes ces qualités dangereuses qui donnent le pouvoir dans les temps de désordre.

Des nations ainsi divisées, toutes jalouses les unes des autres, toutes s'occupant en secret des moyens de se nuire mutuellement, cédaient sans peine aux artifices

de la Macédoine, et elles perdaient, dans des guerres intestines, des forces qui l'eussent accablée. Mais si elles ne purent se soustraire entièrement à son pouvoir, elles ne lui furent jamais soumises. Les Rois de Macédoine leur firent sentir leur influence plutôt que leur domination ; chaque ville était remplie de leurs partisans ou de leurs émissaires, quelquefois même de leurs garnisons, sans qu'ils pussent rester maîtres d'aucune.

Un siècle entier s'était écoulé dans cette lutte sans cesse renaissante, avec des succès balancés, lorsqu'une puissance nouvelle vint remplir de son nom, ces mêmes contrées où il était à peine connu. Depuis long-temps Rome étendait sa domination sans que les Grecs en fussent alarmés. Une longue habitude avait fixé leurs regards sur l'Orient ; l'Italie leur était étrangère, et les événemens dont elle était le théâtre, excitait à peine leur intérêt. A cette époque le monde civilisé semblait séparé par la mer Adriatique, en deux parties distinctes : d'un côté, la Grèce et les nations asiatiques ; de l'autre, Rome, Carthage et les pays qui bordent la mer, jusqu'aux Colonnes d'Hercule. La Sicile était le point de contact entre des peuples qui n'étaient pas nécessaires l'un à l'autre, et qui ne cherchaient pas à se connaître. L'expédition de Pyrrhus n'excita entre eux aucune inimitié, quoique la gloire en demeurât tout entière aux Romains ; la Grèce la trouva légitime, et elle vit, avec une satisfaction secrète, l'humiliation d'un Prince dont elle redoutait l'ambition inquiète. De même, elle ne conçut aucune alarme des succès des Romains, dans la première guerre Punique, et une circonstance qui suivit de près cette époque mémorable,

disposa les Grecs à la bienveillance envers un Peuple qui ne se montrait encore à eux que sous des rapports honorables.

Les Romains avaient déclaré la guerre à la Reine Teuta, souveraine de l'Illyrie, qui avait fait assassiner les ambassadeurs que lui envoyait la République, pour demander satisfaction des outrages faits aux Romains par les pirates illyriens. La vengeance fut prompte : en une seule campagne, Teuta vit ses armées détruites, ses États envahis, sa marine anéantie, et elle fut heureuse de souscrire un traité aussi glorieux pour les Romains, qu'utile aux Grecs dont cette Reine ambitieuse troublait le commerce par ses nombreux vaisseaux.

Rome saisit cette circonstance pour se faire connaître aux peuples de la Grèce d'une manière solennelle ; elle envoya des ambassades aux Achéens, aux Etoliens, et aux Athéniens, pour leur faire part du traité qu'elle venait de conclure avec les Illyriens. Touchée de reconnaissance pour un si grand bienfait, Corinthe décréta que les Romains seraient admis aux jeux Isthmiques, comme les Grecs d'origine, et Athènes leur accorda le droit de bourgeoisie. Ainsi s'établirent, entre les deux peuples, des relations qui devaient bientôt changer de nature.

Cependant Carthage, humiliée plutôt qu'affaiblie, cherchait à venger son injure, et elle s'appropriait à frapper son ennemi au sein même de sa puissance. Un chef illustre, des moyens immenses, une volonté ferme et bien connue, semblaient garantir le succès de cette vaste entreprise. Pour ajouter encore à ces forces, Annibal avait conclu avec Philippe, Roi de Macédoine,

un traité secret par laquelle ce Prince devaient se joindre aux Carthaginois, aussitôt qu'ils auraient pénétré en Italie. Ce fut au moment de leur plus grands désastres, que les Romains eurent connaissance de cette alliance qui pouvait leur être si funeste ; leur énergie s'accrut avec leur infortune, et ils ne craignirent pas de déclarer la guerre à Philippe immédiatement après la bataille de Cannes. Hors d'état de porter une grande armée hors de l'Italie, ils s'unirent aux Étoliens, et ils avaient à peine repris Capoue que déjà le Préteur Valerius Lævinus attaquait les Macédoniens qui s'étaient avancés jusqu'en Épire. Philippe fut battu devant Apollonie ; il perdit l'élite de ses troupes, ses vaisseaux, ses approvisionnemens de tout genre ; lui-même ne s'échappa qu'avec peine, et le Préteur put abandonner la Grèce, laissant les Macédoniens trop occupés de la guerre qu'il avaient allumée entre eux et les Grecs, pour qu'ils pussent de long-temps rien tenter contre la République.

Les Romains, poursuivant leurs avantages contre les Carthaginois, terminèrent avec éclat cette guerre dont les commencemens leur avaient été si funestes. Carthage se soumit aux conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer ; et, pour comble d'humiliation, elle ne put faire comprendre dans le traité ce Roi qui avait été son allié. La guerre continua entre les Romains et la Macédoine, seul pays qu'ils pussent craindre encore après l'abaissement de Carthage. Mieux instruits des intérêts de la Grèce, ils entrèrent avec art dans ces divisions qui d'une seule nation faisaient cent peuples divers ; il les excitaient tous contre l'ennemi commun ;

mélant l'adresse à la force, ils atteignaient le but principal, en même temps qu'ils se ménageaient des prétextes pour rompre avec ceux qui n'entraient pas dans leur alliance ; et la légèreté des Grecs les entraînant sans cesse d'un parti à l'autre, tous devenaient coupables, tous encourageaient des châtimens qui n'étaient que différés.

Dans cette guerre, souvent éteinte et souvent rallumée, les Grecs, tour à tour alliés et ennemis des Romains, reconnurent en eux leurs maîtres. Habités, par une longue supériorité, à dédaigner la tactique de tous les peuples, ils virent avec terreur ceux qu'ils appelaient des barbares, plus instruits qu'eux-mêmes dans l'art militaire. La discipline des légions, le courage féroce des soldats, leur manière de combattre corps à corps, les glacèrent d'épouvante ; et l'ascendant qu'ils avaient eu sur tous les peuples, leur échappa sans retour.

Plusieurs provinces, effrayées de ces premiers succès, s'unirent à la Macédoine pour éloigner de leurs États communs, des étrangers si redoutables ; d'autres, frappées de leur grandeur, ou séduites par les avantages que promettait leur alliance, n'hésitèrent pas à la rechercher, et bientôt Rome eut dans la Grèce un parti qui, fier de son appui, agit avec plus de hardiesse, et poussa les Macédoniens à des démarches toujours plus injustes. Ceux qu'elle défendait eurent chaque jour un plus grand besoin de ses secours ; elle les accorda avec réserve, s'appliquant sans cesse à se rendre nécessaire après avoir été seulement utile, et à se montrer protectrice quand elle n'aspirait qu'à commander. De fausses paix, des traités obscurs, des

conditions équivoques, lui donnaient les moyens de rompre ses alliances pour en former de nouvelles qui devaient lui être plus avantageuses : insensiblement elle devint le centre des négociations des peuples de la Grèce ; et, dès l'instant qu'elle fut initiée dans leurs intérêts, il devint impossible de l'en exclure.

La guerre contre la Macédoine se poursuivit avec vivacité. Philippe, dixième successeur au trône d'Alexandre, était puissant ; ses troupes étaient nombreuses ; mais ni ses phalanges si renommées, ni ses alliés, ni l'antique réputation de ses armes, ne purent résister aux efforts des Romains. Après une vive résistance, vaincu par Flaminius, à la journée de Cynocéphale, le Roi de Macédoine perdit sans retour, cette prépondérance dont il avait fatigué la Grèce ; heureux de conserver ses propres Etats, il rendit aux alliés ce qu'il avait usurpé sur eux ; il livra aux Romains ses trésors, ses flottes, et leur donna son fils pour gage d'une parole que tant de fois il avait violée.

Les Grecs, effrayés des succès auxquels ils avaient contribué, et redoutant leurs alliés plus encore que leurs ennemis, étaient dans l'incertitude de leur sort, lorsqu'aux jeux Isthmiques, où tant de nations étaient rassemblées, Flaminius, au nom du Sénat et du Peuple romain, proclama solennellement la liberté des villes de la Grèce. Désormais, chaque peuple rentré dans ses anciennes limites, ne dut reconnaître de lois que celles de ses pères, et chacun d'eux, se gouvernant par ses seuls usages, devint indépendant de tous les autres.

Cette annonce inattendue jeta la multitude dans un délire dont jamais on ne vit d'exemple. Les peuples

frappés de la cessation de leurs maux, ne sentirent que cet avantage, et le bonheur du moment leur ferma les yeux sur l'avenir.

Dès lors la Grèce plus tranquille et moins libre, perdit insensiblement cet esprit guerrier qui se nourrissait dans les discordes. Rome lui fit sentir, par degrés, tout le poids de sa domination. Elle réglait les différens qui s'élevaient entre ses peuples, elle se rendait l'arbitre de toutes leurs discussions, et prononçait en souveraine. Si l'affaire était importante, elle envoyait sur les lieux des commissaires pour entendre les raisons des deux partis, et ceux qui refusaient de se soumettre à leurs décisions, étaient obligés de comparaître en personne, devant le Sénat, pour y plaider leur cause. Dans le temps même qu'elle agissait avec tant de hauteur envers une nation alliée plutôt que soumise, à l'aide de ces mêmes Grecs qu'elle traînoit à leur perte, elle achevait la destruction de la Macédoine.

Persée, fils de Philippe, trop orgueilleux pour vivre sous le joug de Rome, trop pusillanime pour s'en affranchir par une action généreuse, s'efforça de limer en secret des fers qu'il n'osait briser avec éclat. Des actions criminelles souillèrent une cause légitime, et le mépris de son peuple, premier signe de la chute des Rois, faisait présager sa destinée. Paul Emile marcha contre lui. Des préparatifs immenses semblaient annoncer une résistance opiniâtre ; la lâcheté de Persée décida de son sort. Son armée est détruite, il est pris avec sa famille et ses trésors. Il va mourir misérablement à Rome ; et l'antique puissance macédonienne est détruite pour jamais.

Dès ce moment, Rome, délivrée du seul ennemi qu'elle eût pu craindre encore, cessa de vains ménagemens. Ce qu'elle avait fait avec adresse, elle le fit avec audace. Mécontenté de la République des Achéens, elle osa prononcer l'exil de mille de ses principaux citoyens, et les reléguer dans des bourgs d'Italie. Elle fit plus encore : cet État trop puissant lui donnant de l'ombrage, elle ne craignit pas de décréter que Corinthe, Argos et d'autres villes importantes seraient détachées de la ligue Achéenne, et elle envoya en Grèce des commissaires pour faire exécuter ses ordres.

C'est alors que les Grecs, connaissant enfin leur véritable situation, purent déplorer leur imprudence ; ils se demandèrent, ils demandèrent à Rome elle-même de quel droit elle s'immisçait dans les affaires d'un peuple aussi libre qu'elle-même. Bientôt l'indignation, la fureur les transportent ; on court aux armes de tous côtés ; on ne calcule ni les forces de l'ennemi, ni les siennes propres ; et, dans l'état d'abaissement où la Grèce était tombée, elle brave ouvertement ceux qu'au fort de sa puissance, elle eût craint d'irriter. Le Consul Mummius arrive en Grèce à la tête d'une armée formidable ; il marche en bon ordre sur Corinthe où les Grecs avaient réuni toutes leur forces. Quelques légers avantages achèvent de leur inspirer une folle confiance ; ils livrent une bataille décisive ; elle est perdue. Corinthe est prise ; et, pour effrayer à jamais les nations par un exemple terrible, Mummius la fait détruire au son des trompettes.

Ainsi périt cette liberté dont les Grecs étaient si vains, qu'ils compromirent avec tant de légèreté, et

qu'ils défendirent si mal. Leurs efforts tardifs pour s'affranchir d'un joug étranger, furent punis comme une rébellion à l'autorité légitime ; la Grèce fut réduite en province romaine, et il ne resta à ces peuples que des souvenirs et des regrets.

Ainsi la Grèce, déchue de sa gloire militaire, n'aspirait plus qu'à cultiver les sciences et les lettres ; et Rome, au faite de la grandeur, semblait n'avoir désormais d'autres soins que de gouverner paisiblement tant de nations soumises, lorsque les Dieux jetèrent sur la terre un de ces hommes qu'ils enfantent dans leur colère, et qu'ils semblent destiner au châtement du genre humain. C'est Mithridate. Terrible dans les succès, redoutable jusque dans les revers, barbare à tous les momens ; joignant, par un affreux mélange, la politique la plus profonde à la férocité d'un sauvage, il fut à la fois le fléau des Romains, de ses alliés et de ses peuples. Transporté d'une haine implacable contre Rome, il lui déclare la guerre en faisant égorger sans pitié tous les Romains établis dans les provinces d'Asie. Prodiguant l'or, les promesses ou les menaces, il leur crée partout des ennemis ; il appelle les Grecs à la liberté ; ce cri retentit jusqu'au fond de leur âme ulcérée, et bientôt Athènes devint le centre des négociations et des forces de celui qui se dit leur vengeur.

Cependant Sylla traverse la Grèce à la tête d'une puissante armée ; toutes les villes situées sur son passage, se hâtent d'ouvrir leurs portes aux Romains, s'efforçant de faire oublier leur défection passagère, par une prompte obéissance. Il n'en fut pas ainsi d'Athènes : éblouie des forces de son nouvel allié,


égérée par un de ses citoyens qui s'empara de l'autorité dans ces momens de trouble, elle se précipite dans le parti de Mithridate, et s'anime de ses fureurs. La ville et le Pirée sont assiégés : tout ce que l'art militaire inventa de plus terrible est employé pour l'attaque et pour la défense. Les assauts, les sorties se succèdent sans relâche. La famine et ses horribles suites ne tardent pas à désoler la malheureuse Athènes ; son peuple n'en est pas ébranlé ; il s'enflamme par ses infortunes, et le désespoir augmente ses forces

Bientôt l'armée des Romains éprouve les mêmes désastres. Les trésors destinés à cette grande expédition sont épuisés ; c'est alors que Sylla dépouille sans pudeur les temples de la Grèce, et l'or consacré par la piété de ses peuples, sert à leur forger des chaînes.

L'ardeur des Romains redoubla par ses indignes secours ; celle des Athéniens n'était pas ralentie. Mais la continuité du danger les rendit moins vigilans. Instruit par ses émissaires qu'une partie des murailles est négligée, Sylla l'escalade au milieu d'une nuit obscure, avec l'élite de ses troupes. Le désordre, la confusion, l'épouvante pénètrent avec lui dans la ville ; elle tombe au pouvoir des Romains, et ce que n'avaient pu tant d'efforts, devient l'ouvrage d'un moment.

Enivré de sa victoire, irrité d'une longue résistance, Sylla livra la ville au pillage. Athènes devint la proie d'une soldatesque effrénée, également avide de meurtre et de richesses. Tous les chefs-d'œuvre dont elle était embellie furent enlevés ou détruits, et les Romains, rassasiés de carnage et chargés de trésors, pensèrent montrer de la clémence, en ne détruisant pas une ville rebelle.

A peine victorieux, Sylla se mit à la poursuite d'Archelaüs, général de Mithridate. Craignant d'affaiblir son armée en laissant dans Athènes une partie de ses troupes, il se borna à exiger un gage de sa soumission. Il se fait livrer comme otage le jeune Polyclète, fils de Crantor, Archonte éponyme, qui s'était distingué par son courage dans cette courte guerre, et il l'envoie à Rome avec une partie de sa flotte. C'est lui dont on va lire le voyage et les aventures.



A B R É G É
DU
VOYAGE DE POLYCLÈTE.

LETTRE I.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Voyage d'Athènes en Italie. Marine. Objets divers.

C'EN est fait, je fuis mon père et ma patrie ; je m'éloigne avec rapidité de tout ce qui m'attache à la vie. Athènes, autels sacrés, lieux chéris, où mes jeunes années se sont écoulées dans le calme et dans le bonheur, dois-je encore vous revoir ? Les malheurs qui pèsent sur nous me semblent devoir en traîner d'autres à leur suite, et ma vue s'égare sur cet océan de calamités, où je n'aperçois aucun abri. Puis-je espérer que les Dieux prendront pitié de la faiblesse et de l'innocence, quand je considère, dans toute son étendue, le triomphe de l'injustice et de la force !

En vain j'appelle à mon secours cette philosophie sublime, dont tant de fois vous m'avez développé les préceptes : toute-puissante sur l'esprit, elle ne peut rien sur le cœur ; sa voix ne peut étouffer le cri de la nature ; elle permet que le fils ravi à son père, que le citoyen arraché à sa patrie, se livre à la douleur ; elle ne lui défend que le désespoir. Je saurai y résister : je m'armerai de ce courage dont vous m'avez donné l'exemple au milieu de nos désastres. Je puiserai dans vos lettres une force nouvelle ; et les miennes seront consacrées à vous tracer le récit des événemens qui m'attendent sur cette terre étrangère.

Après m'avoir arraché de vos bras, les agens de Sylla m'ont conduit au Pirée. Toute ma vie j'aurai présent le triste spectacle qui s'offrit alors à mes regards.

Le rivage était couvert de monceaux d'or, de riches étoffes, de ces monumens des arts qui décoraient nos portiques, entassés et confondus avec des armes et des machines de guerre. Quel aspect, quel désordre? Entouré de ses principaux officiers, Sylla donnait ses derniers ordres pour l'embarquement des troupes. On me présente à lui; d'un signe de tête, il me fait conduire sur l'un de ses vaisseaux; j'y monte; j'arrive au milieu d'une troupe de soldats, qui, tous occupés de ce qui leur est personnel, ne s'aperçoivent même pas qu'un inconnu est parmi eux. Assis tristement au pied du mât, je restai les yeux fixés sur ces lieux que j'allais quitter, pour jamais peut-être, et j'étais insensible à tout ce qui passait autour de moi, lorsque tout à coup on donna le signal du départ. Le pilote, dans un costume particulier, alla prendre son poste à la poupe, sur le point le plus élevé du vaisseau: par son ordre, on tendit les voiles, les rameurs prirent place sur leurs bancs, et tous les vaisseaux, ébranlés au même instant, défilèrent en bon ordre, passant successivement devant ce superbe lion de marbre, qui semble défendre l'entrée du Pirée. Toute la flotte poussa de grands cris de joie en quittant cette terre, dont je ne m'éloignais qu'avec douleur. Hélas! me disais-je, que leur sort est différent du mien! Ils vont revoir leur pays, leur familles; ils vont célébrer leur victoire, tandis que je vais promener dans Rome l'humiliation de ma patrie, et servir d'ornement au triomphe de l'odieux Sylla.

Isolé au milieu de tant d'hommes, fatigué de leur joie tumultueuse, je promenais autour de moi des regards incertains, cherchant un lieu où je pusse m'abandonner sans contrainte aux sensations qui m'agitaient, quand je m'aperçus que le pilote fixait sur moi des regards attendris. Attiré par ce besoin de confiance, qui est le premier sentiment de l'être malheureux, je m'approchai de lui en hésitant; il me prit par la main, et me fit asseoir à ses côtés. "Et quoi! jeune homme", me dit-il, "où donc est le courage de votre nation? où est celui que vous-même avez montré? Etes-vous plus malheureux que tant d'Athéniens qui ont succombé dans cette

guerre? J'aurais cru que la patrie de Socrate, de Phocion, et de tant de héros persécutés, ne dût produire que des hommes d'un caractère élevé." " Je suis Grec, continua-t-il; on me nomme Nausicrate; j'ai long-temps servi la république d'Athènes, et ses enfans me seront toujours chers. Des événements funestes m'ont arraché à mon pays. J'ai exercé une profession pénible, pour laquelle je n'étais pas né, mais j'ai toujours honoré les Dieux; j'ai servi avec fidélité les maîtres qu'ils m'ont donnés, et j'ai vu que, dans toutes les circonstances de la vie, l'homme juste et ferme est lui-même l'arbitre de sa destinée. J'ai vu des esclaves libres dans les fers; j'ai vu des maîtres, asservis à leurs passions, languir dans un véritable esclavage; je me suis efforcé d'imiter les uns, j'aurais dédaigné le sort des autres. O mon fils! vos malheurs sont grands; croyez qu'il en est de plus grands encore. La jeunesse croit toujours avoir atteint le dernier degré de l'infortune ou de la félicité; mais l'expérience apprend à ne se point affliger sans modération, comme à se réjouir avec mesure."

Encouragé par ce discours, et, regardant avec plus d'attention ce vieillard vénérable, je vis sur son front ce que la vertu et la bonté ont de plus doux. " Je connais la cause de vos peines, continua-t-il; je sais tout. Mais gardez-vous de croire que l'infortune ne rencontre que des cœurs endurcis. Partout vous trouverez des âmes sensibles, partout la faiblesse trouve un refuge; cette poupe même, où vous êtes placé près de moi, est, parmi les Romains, un asile inviolable: ainsi, dans les camps, dans les cités, sur les mers même, une barrière sacrée arrête les entreprises de la force. La verge du malheur qui pèse sur le genre humain, le dispose à la commisération pour des maux qu'il peut un jour éprouver, et l'infortuné exerce sur ses semblables une puissance qui l'étonne lui-même. Ces soldats si farouches, que vous ne regardez qu'avec un sentiment d'effroi, ces soldats eux-mêmes vous donneraient des marques d'humanité. L'habitude de la guerre leur donne un regard terrible et une voix menaçante; mais l'adversaire abattu n'excite plus que leur compassion. Vous seriez touché

des secours qu'ils vous prodigueraient, s'ils pouvaient deviner vos peines ; peut-être leurs consolations rudes et grossières n'iraient pas jusqu'à votre âme, mais elles vous montreraient la leur."

Alors, j'examinai avec plus d'attention ces hommes en qui ma première impression ne me montrait que des ennemis. N'entendant pas leur langue, je ne pus juger de leurs discours ; mais il me fut aisé de m'apercevoir qu'une joie franche et vive animait leur entretien. L'un paraissait raconter ses exploits, et ses gestes, vifs et rapides, exprimaient ses dangers et ses succès ; l'autre s'efforçait d'imiter le langage des Grecs ; il excitait de longs éclats de rire parmi ses compagnons, et tous paraissaient heureux. Pendant leur entretien, de grands vases remplis de vin passaient de main en main ; et bientôt, cédant à la douce influence de Bacchus, ils oublièrent Rome, Athènes, et l'univers.

Cependant nous voguions avec légèreté ; le mont Hymète semblait fuir derrière nous, et Nausicrate, pour charmer mes ennuis, m'expliquait toutes les parties de ce grand tableau, qui s'offrait à mes regards pour la première fois. Nous passâmes devant l'île de Salamine, que nous laissâmes à notre droite, et je soupirai douloureusement. Oh ! combien les souvenirs glorieux deviennent pénibles dans l'abaissement !

A peine eûmes-nous perdu de vue les sommets de la Diacrie, que nous découvrîmes les côtes du Péloponèse. "Vous voyez", me dit Nausicrate, "le territoire d'Argos. C'est là que régnait Agamemnon, dont la gloire et les malheurs sont connus de toutes les nations. Oubliant ses propres infortunes, de quelle indignation son ombre généreuse doit être saisie, à l'aspect des Grecs humiliés sous les descendants des Troyens !

"Sur cette même côte est située la ville d'Epidaure, lieu chéri d'Esculape, et le centre de son culte. Ses ministres sont initiés dans les secrets de leur Divinité. Ils ajoutent quelques momens à cette existence fugitive que le destin accorde à l'homme d'une main avare ; et l'amour de la vie, le premier sentiment de tous les êtres, attire en ce lieu les offrandes des peuples les plus reculés."

Bientôt nous dépassâmes cette terre qui s'avance au loin dans la mer, et nous aperçûmes les sommets du mont Taygète, couverts d'antiques forêts. C'est au revers de cette chaîne de montagnes élevées, qu'est située Sparte, long-temps l'heureuse rivale d'Athènes, et soumise au même joug aujourd'hui.

Nous ne tardâmes pas à découvrir le cap Malé, renommé par tant de naufrages. Toute la flotte s'en éloigna à force de rames, et, peu de momens après, nous aperçûmes les rivages escarpés de l'île de Cythère, première station de notre voyage. Nous ne pûmes gagner la côte avant la nuit; pour éviter un débarquement toujours difficile dans l'obscurité, on se contenta de mettre la flotte à l'ancre, à peu de distance de la terre, et une nuit tranquille succéda à une journée laborieuse.

A peine les rayons du soleil doraient les sommets des montagnes, que nos rameurs firent voguer les galères avec une nouvelle rapidité. Au moment de m'éloigner de cette île fameuse, jetant les yeux sur ces bords couverts de rochers et d'épines, que l'obscurité ne m'avait pas permis d'apercevoir à notre arrivée: "Eh quoi!" dis-je à Nausicrate, "est-ce là cette île de Cythère, ce pays de volupté, séjour des ris et des jeux?" "Vous le voyez;" répondit-il en souriant, "l'imagination des poètes est plus riche que la nature elle-même. Ces lieux arides et tristes ne semblent habités que par l'indigence et la douleur, et c'est là qu'on a placé les plaisirs. Cette île ne doit sa renommée qu'à ses côtes inaccessibles dans l'enfance de la navigation: située entre le Ténare et le cap Malé, on n'en put approcher de long-temps: et l'homme, qui place toujours son bonheur dans ce qu'il ne peut atteindre, a, dans son délire, transformé ces rochers menaçans en palais enchantés; ces sombres cavernes en grottes mystérieuses; ces habitans, pauvres et rustiques, en ministres de Vénus.

"Nos ancêtres ne se sont pas bornés à ces riantes fictions: remarquez cette longue chaîne de rochers qui se prolonge dans la mer, et qui se termine par un mont élevé, c'est le Ténare. Les matelots frémissent à ce nom redoutable. Les vagues d'une mer toujours

furieuse, se brisent avec fracas contre ce promontoire, et l'écume jaillit jusque sur son sommet. Effrayés de ces signes terribles, les premiers navigateurs se sont figuré que les mânes des impies subissent dans ces gouffres les châtimens dûs à leurs crimes ; et les mugissemens d'une mer irritée, leur ont représenté les cris de désespoir que leur arrachent les furies. Les hommes, s'éclairant par degrés, ont abandonné ces fables grossières, et ont bâti un temple à Neptune à l'extrémité de ce cap. C'est un asile sacré pour tous les naufragés qui peuvent y atteindre, et que la colère des Dieux a épargnés.

“ Au nord de ce lieu si redouté, s'étendent les terres de la fertile Messénie. Remarquez ces golfes profonds qui semblent découper les côtes du Péloponèse, c'est de là que nos géographes le comparent à une feuille de platane. Nous allons entrer dans la mer de Sicile ; regardez pour la dernière fois la terre de la Grèce.”

A ces mots je fus saisi d'une vive douleur ; et quoique déjà éloigné d'Athènes, il me semblait la quitter une seconde fois. “ Dieux de la Grèce”, m'écriai-je avec transport, “ je ne vous demande pas de vaines grandeurs ou des richesses méprisables ! Permettez qu'un jour je revoie cette terre chérie, que je vous offre de dignes sacrifices dans ces mêmes lieux où j'appris à vous servir, et que j'embrasse encore une fois les genoux de celui qui m'a donné la vie. Je ne puis brûler des parfums sur vos autels ; mais le cœur de l'infortuné qui vous implore, devient un temple quand il est pur.”

Bientôt nous ne vîmes plus que l'azur des cieux et les ondes d'une mer tranquille. Mes regards cessant d'être distraits par la vue de ces rivages qui m'offraient tant d'objets d'intérêt, je considérai avec plus d'attention cette ligne immense de vaisseaux rangés dans une bel ordre. Au centre était le vaisseau commandant, distingué par un pavillon de couleur de pourpre, placé à l'extrémité de la poupe ; ceux des autres navires étaient de diverses couleurs. Sur la proue, on lisait le nom du vaisseau, tracé en grands caractères, dont Nausicrate me donna l'explication. Celui sur lequel j'étais monté, portait le nom du dieu Palémon ; plus

loin étaient le Neptune, le Triton, le Centaure, etc.

La première ligne était formée des vaisseaux de guerre; tous étaient armés à leur proue d'un éperon de cuivre en forme de trident; derrière ceux-ci, marchaient les vaisseaux de charge; on les reconnaît à une corbeille suspendue à l'extrémité du mât. Les uns et les autres étaient suivis d'une barque légère. Tout vaisseau a sa divinité tutélaire, dont l'image est placée à la poupe, près du gouvernail; ce lieu est appelé *Tutela*, d'un mot latin qui exprime la protection dont jouit celui qui y est placé. C'est là qu'on adresse les prières aux Dieux, qu'on leur offre des sacrifices, et que l'on conclut les traités.

La nuit n'interrompt point notre navigation. L'air était tranquille; les étoiles étincelantes, s'élevant du sein de la mer, y doubleraient leur éclat; les chants des matelots s'unissaient au bruit cadencé des rames; on entendait dans le lointain, les alcyons chers à Thétis; tandis que la trompette éclatante, sonnant par intervalles, portait aux extrémités de la flotte, l'ordre et la direction de la marche.

Enfin la terre s'offrit à nos yeux, et des cris d'allégresse s'élevèrent à la fois de tous les vaisseaux. "Vous voyez la Sicile", me dit Nausicrate; "cette île, dont les habitans parlent trois langues, est la plus étendue qui soit dans les mers connues; elle forme un grand triangle: de là le nom de *Trinacrie*, ou trois sommets, que lui donnaient nos ancêtres. C'est ici le domaine de Cérès; c'est dans ces campagnes fertiles qu'elle étale ses plus riches trésors: jamais le laboureur n'y voit ses espérances trompées. Les belles prairies d'Enna sont toujours couvertes de fleurs, qui semblent renaître sous la main occupée à les cueillir, et des guirlandes éternelles se déroulent sous les pas du voyageur étonné.

"Tant d'avantages ont été funestes à la Sicile; placée entre l'Europe et l'Afrique, elles s'en sont disputé la possession avec fureur, et jamais peuple n'a subi tant de fois un joug étranger. Des colonies grecques avaient anciennement uni ce pays au nôtre; nos lois, nos usages, notre langue y furent long-temps en honneur, et la Sicile se ressent encore de ce mélange.

“Le mont Etna, dont vous apercevez facilement le sommet, malgré la distance qui nous en sépare, domine avec majesté sur cette île immense, et souvent il en ébranle les fondemens. C'est dans son sein que se forgent, dit-on, les foudres de Jupiter ; d'autres le regardent comme une des bouches du Tartare ; tous se réunissent pour en faire un monument terrible de la colère des Dieux, toujours prêt à châtier les hommes.

“Nous allons suivre ce canal qui sépare la Sicile de l'Italie ; nous passerons entre Charybde et Scylla, autrefois si redoutés des matelots ; mais, soit que les grandes convulsions de la nature, dont ces lieux sont le théâtre, en aient diminué les dangers ; soit que les navigateurs soient devenus plus expérimentés, ces deux écueils n'inspirent plus la même terreur. Regardez avec intérêt cette riche contrée qui s'étend à votre droite, c'est une partie de la grande Grèce. En remontant la côte, on trouve Locres, Sybaris, Mégaponte, Tarente, dont les noms attestent l'origine. A votre gauche est la célèbre *Messine*, fondée par les Messéniens. Sur la rive opposée, à l'extrémité de l'Italie, s'élève la ville de *Rhegium*. On assure qu'en ce lieu, un isthme unissait la Sicile au continent, et qu'un violent tremblement de terre l'en a séparée.”

En cet endroit, Nausicrate se tut pour veiller à notre marche : il sut la diriger avec tant d'habileté que, sans avoir éprouvé aucun des malheurs si fréquens sur ces parages, nous entrâmes dans la mer d'Italie. “Ces îles que vous apercevez à l'occident”, me dit le pilote, “sont les îles Eoliennes si célèbres parmi les poètes. C'est là que règne Eole, cette divinité redoutable aux marins ; et jamais lieu ne pouvait être mieux choisi, pour y asseoir le trône du Dieu des tempêtes. L'Europe est moins dangereux que la mer qui entoure ces tristes rochers ; les vents, les feux souterrains, des flots toujours irrités, semblent se disputer la possession de ces îles désolées.”

Déjà tout annonçait les approches de Rome ; la mer était couverte de vaisseaux portant les tributs de toutes les nations. Les uns étaient chargés des blés de la Sicile ; d'autres, portaient les riches productions de

l'Ibérie ou de l'Afrique; d'autres encore, couverts de soldats, allaient soumettre de nouveaux peuples, ou revenaient chargés des dépouilles des vaincus. Je regardais avec attention ce tableau mouvant et varié, qui faisait naître en moi tant de réflexions différentes, lorsque Nausicrate me dit, " Tournez vos regards vers l'orient, et contemplez cette ville superbe; c'est la riante *Parthenope*, dont beaucoup de Romains préfèrent le séjour même à celui de Rome. Elle est plus connue sous celui de *Naples*, ou ville neuve, que lui donnèrent les Grecs. Derrière cette riche cité, s'élève le mont *Vésuve*. On assure qu'autrefois il a porté, dans ces belles contrées, la désolation et la mort. Aujourd'hui, ses flancs sont couverts d'habitations riantes; peut-être un jour leurs tranquilles possesseurs auront à gémir de leur folle confiance.

" Cette île, entourée de rochers élevés, située à l'entrée du golfe de Naples, est l'île de *Caprée*, si renommée par la douceur de ses hivers. Nous allons suivre les côtes de la fertile Campanie; bientôt vous toucherez au terme de votre voyage : envisagez-le d'une âme tranquille, et donnez aux Romains le spectacle toujours imposant, du courage aux prises avec l'adversité."

Enfin nous sommes arrivés au port d'Ostie, situé près de l'embouchure du Tibre. J'ai frémi en touchant cette terre victorieuse de ma patrie. O Rome ! n'est-ce donc point assez, pour ta gloire, d'avoir soumis un peuple généreux ? faut-il encore que les vaincus viennent s'humilier sous la main qui les a frappés ?

Au moment où je quittai le vaisseau, Nausicrate me tendit une main que je baisai avec respect. " O jeune homme", dit-il, " rassurez-vous sur l'avenir. Vous avez trouvé dans ce court trajet, un soutien que vous n'espériez pas ; de même, vous trouverez dans Rome des consolations inattendues ; la jeunesse se recommande d'elle-même, et, pour exciter l'intérêt, il lui suffit de le mériter. Adieu, mon fils, n'oubliez jamais que tous les vents ne sont pas favorables, et que la tempête même peut nous conduire au port."

LETTRE II.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Route d'Ostie à Rome. Premier aspect. Arrivée chez le Consul Cneius Octavius.

APRÈS avoir passé la nuit au port d'Ostie, les soldats regagnèrent les vaisseaux pour remonter lentement le cours du fleuve, tandis que le Tribun militaire qui les commandait s'appêtait à monter une barque légère qui devait le conduire plus rapidement à Rome. Il me fit donner l'ordre de le suivre. Une blessure profonde, qu'il avait reçue au siège d'Athènes, lui permettait à peine de se soutenir; appuyé sur deux esclaves, il marchait à pas lents, pour gagner le rivage, et j'étais à ses côtés. Je gardais le silence, ne présumant pas que je pussè être entendu d'un Romain; j'ignorais qu'un long séjour en Grèce lui en avait rendu la langue aussi familière que la sienne; bientôt il me le fit connaître. Sa blessure lui arrachait par momens des cris de douleur; je ne pus me défendre de lui donner des signes de compassion; il en parut touché. Forcé de s'arrêter un moment: "O jeune homme", dit-il, "mes souffrances excitent votre pitié; ce sentiment, à mon égard, émane d'une âme généreuse: il aura sa récompense." Arrivés sur les bords du Tibre, au moment de mettre le pied sur la barque: *Roi des fleuves*, s'écria-t-il, *reçois ton soldat avec ses armes!* Puis il prit une coupe d'or; et, l'ayant fait remplir du vin le plus pur, il en fit une libation au milieu des flots. "Divinités, qui présidez à ce fleuve", dit-il à haute voix, "recevez ces prémices légères, en attendant qu'au lieu le plus brillant de son cours je vous offre de plus dignes sacrifices."

Cependant nous voguions avec rapidité; je regardais avec étonnement ce spectacle si riche et si varié que nous offraient les deux rives. Le Tribun jouissait en secret de ma surprise. "Eh bien, jeune Grec", dit-il, en me frappant doucement sur l'épaule, "le Tibre ne vaut-il pas bien le Céphise?" "Il est plus majestueux,

sans doute", répondis-je, "mais ses flots sont agités, et le Céphise est tranquille." "Il devrait l'être", répliqua-t-il, "mais vous oubliez les tempêtes qui, tant de fois, ont soulevé ses ondes. Athènes a ses orages comme Rome a les siens ; ils donnent des forces nouvelles à une nation puissante, et la faible y périt.

"Mais, que le plaisir de voir la belle Ausonie", continua-t-il, "suspende un moment vos regrets. J'ai vu le Péloponèse, l'Arcadie, si vantée par vos poètes ; j'ai parcouru la Thessalie ; j'ai admiré les superbes vues du mont Hymète ; mais que peut-on comparer à l'heureuse Italie ? Cérès, Bacchus, Minerve, semblent s'en disputer l'empire. Partout, des coteaux rians, des vallées fécondes : ici, le sol est chargé de moissons abondantes ; là, des bestiaux superbes couvrent de gras pâturages. Des côtes sinueuses environnent cette terre favorisée du ciel ; elles offrent de tous côtés des ports commodes et sûrs. A ces merveilles de la nature, ajoutez celles que des mains puissantes et industrieuses ont entassées en ce même lieu, pendant des siècles de prospérité, et jugez de Rome par ses approches : elle est une Divinité pour les Romains ; elle sera pour vous un sujet éternel d'admiration."

"Ah !" dis-je avec émotion, "est-ce donc la splendeur de la maison paternelle, qui en fait le charme ? Né dans un des moindres bourgs de l'Attique, le faible ruisseau qui l'arrose, les sites champêtres que présentent ses bords, la vue de l'humble toit où je suis né, auraient plus d'attraits pour une âme attristée que ces demeures brillantes qui parent les rives du Tibre. Mais si l'amour de mon pays arrête, en moi, des transports que vous auriez droit d'attendre, il ne me rendra pas injuste. Je verrai cette Rome, que je n'eusse pas dû connaître ; j'apprécierai ses beautés sans en être séduit ; et, payant un juste tribut à ses enfans, je n'oublierai pas ce qu'Athènes attend des siens." "Pourrais-je blâmer", s'écria-t-il, "un sentiment que j'éprouve dans toute sa force ? Aimez votre patrie, comme je chéris la mienne. S'il est glorieux d'être Romain, on est heureux d'être né Grec."

Déjà le soleil était au milieu de son cours : à mesure que nous remontions le fleuve, ses eaux, devenues plus rapides, rendaient notre navigation plus pénible et plus lente. On attacha la barque au tronc d'un vieux saule qui nous couvrait de son ombrage, et l'on fit prendre de la nourriture à nos rameurs fatigués. Le Tribun voulut partager avec moi quelques provisions qu'il avait apportées du vaisseau, et le vin grec suspendit un moment ses souffrances. "J'ai besoin d'un instant de repos", me dit-il ensuite. "Si vous voulez voir d'un seul coup d'œil la route que nous avons parcourue et celle qui nous reste à faire, faites-vous accompagner par un de ces esclaves qui vous montrera le chemin, et gagnez le sommet de cette colline qui s'élève à quelques pas de nous. De cette hauteur vous aurez la vue d'une partie de la campagne de Rome, et vous en jugerez mieux que par la description la plus étendue."

Je me hâtai de profiter d'une permission que j'eusse craint de demander. J'étais de retour au moment que mon compagnon de voyage se réveillait. "Eh bien ! fils d'Athènes," dit-il en souriant, "avons-nous tort de dire que le Tibre voit sur ses bords plus de monumens, de palais, de demeures somptueuses, que tous les autres fleuves ensemble?" "J'en conviens", répondis-je, "la magnificence de vos champs l'emporte sur celle des cités les plus célèbres ; mais ils manquent, selon moi, de ce qui fait le charme de la campagne. Je n'y vois ni fermes, ni guérets, ni troupeaux ; le faste s'y montre partout, et la nature n'est nulle part." "Eh ! où placer ces fermes dont vous parlez ?" répliqua-t-il, "tout est plein autour de Rome. L'Italie entière forme ses jardins ; les laboureurs sont en Sicile et en Afrique ; et désormais nos citoyens auront de longs voyages à entreprendre, s'ils veulent connaître le sol qui les nourrit. Ainsi ne cherchez point ici ces beautés simples, et touchantes peut-être, que les pays les plus ignorés peuvent offrir ; mais voyez-y dans son plus grand développement l'effort de la puissance de l'homme." Pendant cet entretien, nous avançons insensiblement, lorsqu'au détour d'une colline qui s'avancait jusque sur le bord du fleuve,

Rome sembla tout à coup se dérouler devant moi. O grandeur, immensité, prodige ! sur une ligne qui occupait toute une moitié de l'horizon, de hauts portiques, de longues colonnades, une multitude de temples, semblaient s'élancer dans les cieux ; au-dessus, le Capitole resplendissant de lumière, dominant sur eux tous, comme Jupiter domine sur tous les Dieux. Aux deux extrémités du tableau, on apercevait dans le lointain des édifices superbes ; et, malgré la distance prodigieuse qui les séparait, tous étaient dans Rome. A l'aspect de tant de merveilles, l'observateur reste confondu ; son âme incertaine hésite entre le sentiment de sa nullité, près de ces monumens prodigieux, et l'idée consolante qu'ils sont l'ouvrage de ses semblables.

A peu de distance de la ville, nous laissâmes sur la rive gauche du Tibre, un port étendu où j'aperçus un grand nombre de vaisseaux : des uns on tirait des métaux précieux, de l'ivoire, et une multitude d'objets de luxe ; on embarquait, sur les autres, des troupes et des munitions de guerre. Ainsi, dis-je intérieurement, voilà le genre de commerce que Rome fait avec les peuples ; elle reçoit d'eux des trésors et des marchandises de toute espèce ; en échange elle leur envoie des soldats et des armes.

“ Quoique ce lieu”, me dit le Tribun, “ soit le point de débarquement de tous ceux qui remontent le Tibre, nous ne nous y arrêterons pas ; j'aime mieux arriver jusqu'au pied des murailles, et gagner la première porte, afin d'avoir un moindre trajet à parcourir pour me rendre à ma destination. Je ne marche qu'avec une extrême difficulté, et je dois chercher à abrégér le chemin.”

Comme il achevait ces mots, nous aperçûmes les murs de la ville ; ils s'étendent à droite et à gauche du fleuve, à une distance considérable que l'œil embrasse facilement, parce qu'ils sont séparés, par un espace vide, de toute espèce de construction, soit publique, soit particulière. C'est au pied même de la muraille que nous débarquâmes, sur la rive gauche du Tibre. Nous suivîmes, pendant quelque momens, l'enceinte extérieure de la ville, dans laquelle nous entrâmes enfin

par une porte appelée, m'a-t-on dit, *Trigemina*, parce que c'est par là que sortirent de Rome trois frères jumeaux nommés les Horaces, allant combattre pour leur patrie, dans une circonstance décisive.

Avant de passer outre, le Tribun baisa les portes avec respect, et je franchis enfin la redoutable enceinte. A peine eus-je fait quelques pas, que je me retournai, et je regardai avec un sentiment d'effroi ces hautes tours, ces murailles prodigieuses, ces portes d'airain qui me semblaient devoir mettre une barrière éternelle entre ma patrie et moi. Mon compagnon s'aperçut de mon trouble, et il en pénétra le motif. "Rassurez-vous," me dit-il, "Rome n'est pas une prison; elle est un temple, où la faiblesse trouve un appui, et l'infortune un refuge."

A peine avions-nous fait quelques pas, que le Tribun militaire fut reconnu par plusieurs citoyens; tous l'abordèrent avec de grandes démonstrations de joie; le nombre s'en augmentait à chaque instant, au point de former une sorte de cortège. Bientôt j'entendis prononcer de tous côtés les noms d'Athènes et de Sylla. "Quel beau jour pour Rome," dis-je au Tribun, "et quel sera le ravissement de son peuple, quand il apprendra son triomphe!" "Vous êtes dans l'erreur," répondit-il, "et, loin d'être transportés de cette victoire que vous jugez si importante, nos Romains n'en seront seulement pas émus. Jugez-en par ceux qui nous entourent; je viens de les instruire de cette nouvelle victoire; elle les flatte sans doute; mais comment en seraient-ils étonnés? Hier, ils ont appris la défaite des Lusitaniens; demain leur apportera quelque annonce semblable; et il y a long-temps que les transports qui naissent d'un heureux succès, sont calmés en eux." "Fort bien," répliquai-je, "mais la conquête d'Athènes est un si grand événement, que vos concitoyens doivent s'en glorifier à jamais." Il me regarda, sourit, et ne me répondit pas.

Pendant notre marche, je regardais avec étonnement ces flots d'un peuple innombrable, qui se succédaient sans cesse, comme les vagues de l'Océan. Ma pre-

mière pensée fut qu'une circonstance extraordinaire rassemblerait tant d'hommes sur le même point, jusqu'à ce qu'ayant parcouru successivement plusieurs parties de la ville, et la même multitude se présentant de tous côtés à la fois, je ne pus l'attribuer qu'à une population immense.

Enfin nous arrivâmes à la demeure du Consul *Cneius Octavius* ; nous le trouvâmes au milieu des premiers officiers de l'armée, auxquels il donnait ses instructions pour une expédition nouvelle que la République allait entreprendre. Assis sur un siège d'ivoire, élevé de plusieurs degrés, on l'eût pris pour un Roi sur le trône, si la contenance à la fois respectueuse et libre de ceux qui l'entouraient, n'eût montré en lui un chef et non un maître. Le Tribun lui présenta ses dépêches. Pendant qu'il les lisait avec une extrême attention, j'examinai celui qui allait être l'arbitre de ma destinée, et je m'efforçais de la deviner dans ses traits. Tout ce que j'aperçus en lui, m'inspira de la terreur ; sa contenance était grave, sa figure austère, l'inflexion de sa voix me paraissait dure, ses regards étaient imposants, et rien en lui ne laissait soupçonner les diverses sensations qu'il pouvait éprouver. Quand il eut terminé sa lecture, il adressa plusieurs questions à l'officier sans jeter un seul regard sur moi. Après que celui-ci eut répondu sur tous les points, il me prit par la main, et me fit avancer. Le Consul me regarda fixement ; cette physionomie si sévère s'adoucissant tout à coup, il parut touché de ma jeunesse ; puis, m'adressant la parole en langue grecque, "Jeune homme," dit-il, "j'apprends par Sylla que vous êtes, et quelles raisons vous doivent retenir parmi nous ; soumettez-vous à votre sort, il ne sera pas rigoureux. Vous avez inspiré de l'intérêt à cet officier qui vous accompagne, il vous recommande à mes soins : son attente ne sera pas trompée. Vous resterez dans ma maison, et vous y serez au nombre de mes enfans. Apprenez notre langue ; étudiez nos lois, nos usages ; instruisez-vous de nos forces, afin qu'un jour, rendu à votre patrie, vous appreniez à toute la Grèce, combien est folle et dangereuse la résistance des peuples à la

puissance de Rome. Allez en liberté dans nos murs, parcourez nos campagnes ; jamais les lois de la guerre n'y porteront atteinte aux droits de l'hospitalité ; mais souvenez-vous que ces droits sont réciproques." Et, sans me donner le temps de lui répondre, il se tourna vers les assistans, et reprit l'entretien qu'il avait interrompu à notre arrivée.

Surpris, confondu d'un accueil auquel j'étais si loin de m'attendre, j'aurais voulu exprimer ma reconnaissance à cet être généreux, et j'étais retenu par une sévérité imposante qui ne l'avait pas quitté, au moment même de sa plus grande expression de bonté. Je regardai le Tribun, il semblait jouir de son ouvrage. "Digne mortel", lui dis-je à voix basse, "comment ai-je pu, en de si courts instans, vous inspirer cette bienveillance dont je recueille déjà les doux fruits?" "Par votre malheur", répondit-il. Alors le Consul descendit de son siège d'ivoire, il s'approcha de l'officier, et lui prenant la main avec affection : "Allez, mon cher Sulpitius," lui dit-il, "allez goûter le repos qui vous est si nécessaire, et puissent les Dieux vous rendre la santé !" Le Tribun sortit, et, quelques momens après, les autres officiers se retirèrent également. A peine étaient-ils partis, que je vis entrer un homme déjà âgé, qui paraissait être un serviteur de la maison. Il avait les cheveux longs, la barbe grande ; il était vêtu d'une tunique serrée, faite d'une étoffe brune, à laquelle était attachée une espèce de capuchon qui pendait sur ses épaules, et il avait des sandales aux pieds. Le Consul lui parla un moment en sa langue ; alors le serviteur me prit par la main, et il me conduisit au lieu que je devais occuper.

Aussitôt que nous y fûmes entrés : "Jeune homme," dit-il, "voici votre logement ; vous y trouverez tout ce qui peut vous être nécessaire ou agréable, et un esclave y sera toujours à vos ordres ; je le choisirai moi-même, avec soin, parmi les nombreux serviteurs de cette maison ; et je ferai en sorte de placer près de vous un sujet dont vous soyez content." "Qui êtes-vous," demandai-je, "et quelle sorte de fonction remplissez-vous près du Consul?" "Moi-même, je suis esclave," répondit-il ;

“ des services déjà anciens, un attachement sincère, une éducation supérieure à ma fortune, m’ont obtenu la confiance de mon patron. Il m’a chargé de l’éducation d’un fils qu’il chérit, et qui annonce des vertus; je dirige la conduite de ce jeune homme, je surveille ses maîtres, et je lui apprends ce que des Romains ne pourraient lui montrer. Le Consul veut que je partage mes soins entre vous et le jeune Lucius; je serai votre interprète, jusqu’à ce que vous connaissiez la langue de Rome; je vous accompagnerai en tout lieu; je vous expliquerai ce que vous désirerez connaître; heureux si, pour prix de mon zèle, vous daignez quelquefois vous souvenir que nous avons une même patrie.”

Je fus touché de ces soins généreux; je le fus davantage quand je connus celui qui en était chargé. Né dans une condition honnête, jeté dans l’esclavage par le droit de la guerre, il avait adouci son sort en communiquant à ses maîtres l’instruction qu’il avait acquise pour lui-même. J’appris de lui qu’il avait ordre de pourvoir à tous mes besoins, et que, chaque jour, assimilé à la famille du Consul, je prendrais place à sa table.

Que de bonté, que de grandeur! Eh quoi, les mêmes hommes pourraient-ils être à la fois injustes et magnanimes? Seraient-ils en même temps d’une avarice insatiable, et d’une générosité sans bornes? Non: croyons plutôt que la nature, qui place les plantes salutaires auprès des plus dangereux poisons, s’est plu à faire naître un modèle de vertus parmi tant d’êtres barbares. Cette idée est chère à mon cœur; elle me permet de me livrer à toute l’étendue de ma reconnaissance pour Cneius Octavius, et de haïr sans réserve le reste des Romains.

Me voilà donc dans cette ville fameuse, indépendant et prisonnier tout à la fois; forcé d’y rester, et libre dans son enceinte. Oui, je suivrai le conseil, ou plutôt l’ordre qui m’a été donné; je connaîtrai cette Rome superbe qui se dit appelée à commander à tous les peuples. Je fouillerai dans ses annales; je m’instruirai de ses ressources, de ses mœurs, de l’esprit public de ses citoyens. Je vous ferai passer mes observations. Initié dès long-temps dans l’art de gouverner les hommes,

vous tirerez de mes remarques, de justes conséquences, et vous déciderez si nous devons à jamais ramper devant nos vainqueurs, ou s'il est possible de recouvrer notre antique indépendance.

Gardez-vous de croire, cependant, que je cherche à obtenir par des moyens indignes ces connaissances que je veux acquérir. Vous rejetteriez avec dédain, des lumières qui seraient le résultat de honteuses démarches ; moi-même je rougirais de m'avilir à ce point. J'ai acquis le droit funeste de hair les Romains ; je suis leur ennemi, je dois l'être ; mais leur conduite envers moi ne me permet qu'une noble vengeance. Dans cet appareil de forces qu'ils se plaisent à étaler, je chercherai sans cesse à découvrir leur faiblesse. J'userai pleinement de la permission qui m'a été accordée de tout voir et de tout connaître. Mais je ferai en sorte d'en tirer d'autres conclusions que celles qu'on m'a indiquées.

Je ne me dissimule pas les dangers attachés à une entreprise de cette nature. Je ne dois pas m'y tromper : la confiance des Romains n'est pas uniquement l'effet de la générosité ; elle est produite par le sentiment intime de leur puissance ; sans doute on ne le heurterait pas impunément ; mais il est pire encore de s'y soumettre. J'ignore par quelle voie je pourrai vous faire parvenir mes observations. Nécessairement surveillé par tout ce qui m'entoure, je dois être circonspect sur le choix des moyens. Ne remettez vos lettres qu'à ceux qui seront chargés des miennes ; au moins, nous nous épargnerons la moitié des inquiétudes qu'entraîne ma position. Heureux encore si, risquant mon salut, je puis contribuer à celui de ma patrie !

LETTRE III.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Intérieur d'une famille. Affranchis. Esclaves. Licteurs. Premier aperçu du Peuple Romain.

HIER au soir, je ne pus me résoudre à me livrer au sommeil, avant de vous avoir fait un récit rapide des circonstances qui ont accompagné mes premiers pas dans Rome. Mais, avant de vous décrire les lieux que j'habite, je dois d'abord vous faire connaître cet homme généreux qui daigne voir un hôte dans celui qu'il pourrait traiter en captif.

Cneius Octavius est issu d'une des plus nobles familles de Rome ; ses ancêtres ont occupé des places importantes dans l'Etat, et son bisaïeul, du même nom que lui, obtint les honneurs du triomphe, il y a environ quatre-vingts ans, pour avoir remporté une victoire décisive sur la flotte de Persée. Il est âgé de près de soixante ans ; il a passé successivement par toutes les charges de l'Etat, et les cicatrices dont son front est couvert, attestent qu'il ne doit qu'à ses services le poste éminent qu'il occupe. Veuf depuis plusieurs années, il ne lui reste d'une famille nombreuse qu'un fils, dont l'éducation remplit tous les momens que lui laissent ses devoirs, et une jeune fille qui brille déjà de toutes les vertus de son sexe. Lui seul enseigne à son fils ce qu'il devra à sa patrie ; il embrase sa jeune âme par le tableau de la gloire de ses ancêtres ; il le prépare à la pratique de ces hautes vertus dont il lui montre à la fois l'exemple et le précepte ; et de même que Thétis plongeait Achille, encore enfant, dans les eaux du Styx, pour le rendre invulnérable, ce vieux Romain, par ses sages leçons, endurecit son fils contre les faiblesses des hommes. C'est là que se bornent ses soins ; il laisse à des maîtres choisis, à cultiver son esprit.

Ce matin, Syrus, cet esclave grec dont je vous ai déjà parlé, m'a conduit vers son jeune maître ; nous le trouvâmes occupé à traduire un paragraphe d'Isocrate.

A peine eut-il appris qui j'étais, que; se levant avec vivacité, "O Polyclète", me dit-il en langue grecque, "que de grâces j'ai à rendre aux Dieux qui ont amené près de moi un habitant d'Athènes, de cette ville célèbre qui a produit tant d'hommes illustres ! puisse l'amitié que je m'empresse de vous offrir, suspendre en vous les regrets de vous voir éloigné de votre patrie; et puissé-je m'instruire près de vous de ces sciences que chérissent les Grecs !" Touché de cette demande, je serrai, avec émotion, cet aimable jeune homme entre mes bras : "Oui," lui dis-je, "je serai votre ami; nous travaillerons ensemble, et je serai heureux de contribuer à vos succès, autant que ma propre instruction pourra me le permettre. " Alors il me pria de lui tracer quelques mots grecs, afin de lui montrer, disait-il, nos caractères dans toute leur élégance. Pour lui complaire, j'écrivis ces vers de Sophocle, sur ses tablettes qu'il me présentait :

" Hélas ! où suis-je infortuné ? où vais-je ? en quel lieu irai-je perdre mes plaintes et traîner mes malheurs ? O jours heureux ! qu'êtes-vous devenus ? "

Jugez de ma surprise lorsque, saisissant le style avec promptitude, il traça sur-le-champ ce passage d'Eschyle, au-dessous de celui que j'avais cité :

" Mars lui-même donne à ceux qui échappent aux combats, un asile respecté des Dieux. Tout notre cœur se doit à Jupiter : quoique sa lumière éclate en tous lieux, jusque dans les ténèbres, les événements de la vie n'en sont pas moins impénétrables pour nous ; mais, quelque obscures que soient les voies de Jupiter, tout ce qu'il a déterminé d'un signe s'accomplit. "

Charmé d'une application aussi heureuse, " Apprenez-moi", lui dis-je, " comment, dans un âge aussi tendre, vous avez acquis assez de perfection dans une langue étrangère, pour en citer les meilleurs auteurs avec autant de justesse ? " " Vous voyez mon maître", répondit-il, en me montrant Syrus ; " Il sera le vôtre également ; il vous fera connaître les Romains, comme il m'a fait connaître les Grecs. Combien de fois ne m'a-t-il pas transporté par la description de ces fêtes brillantes, où tant de nations assemblées se disputent le prix des

beaux-arts ! Mon père en fut le témoin, lorsque, dans ses premières années, il porta les armes contre la Grèce. Malgré son amour pour sa patrie, il sentit la supériorité de la vôtre, et il voulut qu'un jour son fils ne fût pas étranger à ses nobles travaux. Peut-être me sera-t-il permis plus tard d'aller m'instruire dans Athènes même ; puisse-je y retrouver Polyclète, heureux au sein de sa famille, et puisse-t-il s'y ressouvenir, dans la prospérité, de ceux qui furent ses amis dans l'infortune !

Comme il achevait ces mots, nous vîmes entrer le Consul, qui, chaque matin, vient passer une heure près de son fils, avant de s'occuper des affaires publiques. Il se fit répéter notre entretien, et il parut en approuver le sujet. Nous le quittâmes par un sentiment de respect. En traversant le vestibule, nous passâmes au milieu d'une foule de personnes qui y étaient réunies, et qui paraissaient attendre l'arrivée du Consul. "Voulez-vous, me dit Syrus, avoir une première idée du peuple de Rome ; placez-vous près de moi, sur ce banc qui est un peu à l'écart : de là nous pourrons tout voir sans être remarqués, et je vous expliquerai les différentes parties de ce tableau que vous avez sous les yeux.

"Commençons par ces douze hommes chargés de faisceaux, qui sont rangés sur une même ligne, et que l'on prendrait, à leur contenance, pour des soldats sous les armes : ce sont des *licteurs*. Chaque jour ils se rendent de bonne heure au logis du Consul, et ils l'accompagnent constamment en public. Cette distinction n'est accordée qu'aux grands magistrats, et le nombre de leurs licteurs est en raison de l'importance de leur dignité. Les Consuls en ont douze. Cet emblème de la puissance souveraine a survécu à la royauté. Le devoir des licteurs est de faire ranger la multitude à l'approche des chefs de l'Etat, de leur faire rendre le respect qui leur est dû, et de châtier les criminels dont les magistrats ont prononcé la condamnation. Après les avoir liés avec les courroies qui attachent les faisceaux, ils se servent des baguettes pour les fustiger, ou, dans les cas graves, ils leur coupent la tête avec la hache qui est placée dans le milieu du faisceau. Cette

place n'est remplie que par des hommes de la dernière classe du peuple ; on exige toutefois qu'ils soient nés libres. X

“ Cette multitude d'hommes qui vont et viennent dans la maison, et dont le costume est semblable au mien, sont mes compagnons d'infortune ; sans doute mon sort est différent du leur, mais nos droits sont les mêmes, et je suis esclave comme eux. Cneius Octavius en possède plus de mille ; les Romains mettent de la vanité à s'entourer d'un grand nombre de serviteurs ; quelques uns de ces maîtres du monde, ont plus d'esclaves que les rois d'Homère ne comptaient de sujets. On les distingue en trois classes : 1. ceux qui ont été pris à la guerre ; on les vend à l'encan, après les avoir placés sous une pique enfoncée en terre, emblème du droit de la guerre ; 2. ceux qu'on achète à des marchands. On les promène dans les lieux publics, avec une couronne de fleurs sur la tête, qui annonce que l'on garantit leurs qualités énoncées dans un écriteau ; d'autres n'ont pas de couronne, mais seulement un chapeau, parce que le vendeur ne répond pas des talens qu'ils se donnent : 3. enfin la dernière classe comprend ceux qui sont nés dans la maison de leur maître. Le sort de ceux-ci est plus doux ; une longue habitude a détruit en eux l'impression de la servitude. Ils sont plus rapprochés de leur patron, et ils sont, en quelque façon, agrégés à sa famille.

“ Les lois donnent aux maîtres un pouvoir absolu sur leurs esclaves ; ils les châtent, les maltraitent, ou les font mourir, sans avoir à rendre compte de leur conduite. Combien de fois n'a-t-on pas vu dans Rome, des esclaves mourans, se traîner par les rues, sans secours, sans remèdes, sans asile, accuser, dans leur désespoir, l'avarice de celui qui les abandonne, et presser les passans d'abrégér leurs souffrances ? Contre toute attente, viennent-ils à recouvrer la santé, leur maître n'a point perdu des droits auxquels il semble avoir renoncé, et ils sont obligés de s'y soumettre encore.

“ Les esclaves qui ont quelques talens, sont occupés du service personnel de leur maître, et ils empruntent

leur nom de leurs diverses fonctions. Le *cubiculaire* a soin de son lit ; le *capsarien*, de sa garde-robe ; l'*analecte* entretient son appartement ; enfin, dans les très-grandes maisons, il en est dont l'unique occupation est de rappeler à leur maître le nom des autres, on les appelle *nomenclateurs*.

“ En général, lorsqu'un esclave a rempli la tâche qui lui est prescrite, on lui permet d'employer, pour son propre avantage, le temps qui lui reste encore. Il joint à ce bénéfice ce qu'il peut épargner des quatre boisseaux de blé et des cinq deniers qu'il reçoit par mois pour sa nourriture, et du tout il forme son *pécule*. Il le possède légalement ; il peut même, avec la permission de son patron, en disposer de son vivant ; mais les acquisitions qu'il pourrait faire, rentrent de droit dans le domaine de son maître.

“ L'immense quantité d'esclaves que renferme la ville de Rome, a fait prendre contre eux des précautions très-rigoureuses. Il leur est défendu de porter aucune espèce d'armes ; et, dans une occasion critique, où la République a été obligée de les enrôler, on leur a donné la liberté après la victoire. On ne leur permet pas de faire des assemblées ; et s'il arrive qu'un maître soit tué par un de ses esclaves, tous sont dans le cas d'être mis à mort, même ceux qu'il aurait affranchis par son testament.” “ Quel code barbare ! ” m'écriai-je : “ Eh quoi, ces Romains qui chérissent la liberté, ne devraient-ils pas regarder comme assez malheureux tant d'êtres qui en sont privés, sans les écraser sous une verge de fer ! ” “ C'est ce même amour de la liberté ”, répondit Syrus, “ qui produit de si cruels effets ; ceux qui l'ont perdue, ne comptent plus ici parmi les hommes. A Rome, l'homme libre est plus libre qu'en aucun lieu du monde, et l'esclave y est plus esclave. J'ai vu mettre à la torture tous les esclaves d'une maison, pour tirer d'eux l'aveu d'un crime dont leur maître était accusé. Bien plus, il est arrivé quelquefois, dans une procédure criminelle, que le dénonciateur demandât l'application à la torture de l'esclave d'un autre citoyen, étranger à cette même affaire. On demande alors le consentement du

patron, et il est d'usage qu'il l'accorde, sous la réserve que si l'esclave périt dans l'épreuve, on lui en paiera la valeur. Vous trouverez, peut-être, que je m'étends trop sur une classe d'hommes aussi disgraciée; mais quel est celui qui n'aime pas à parler de son état, surtout quand il est malheureux? on peut se taire dans la prospérité; on est prolix dans l'infortune." "Ah!" dis-je, "pourrais-je ne point compatir à des maux que moi-même j'aurais pu éprouver! un seul degré de rigueur de plus, et je partageais votre sort." X

"Apprenez-moi", lui dis-je, "quels sont ces hommes qui sont vêtus d'une simple tunique, qui ont la barbe et les cheveux rasés, comme les autres citoyens que j'aperçois ici, et qui portent une espèce de toque; sont-ils maîtres ou valets? Tout à l'heure l'un d'eux donnait un ordre à un esclave, et celui-ci, tout en obéissant, paraissait lui parler avec une sorte de familiarité." "Il n'y a pas encore quinze jours qu'ils étaient égaux," répondit Syrus, "et tous deux s'en souviennent encore: l'un a été affranchi; il est citoyen Romain, et l'autre n'est rien."

"Il faut l'avouer: si le sort d'un esclave est plus triste ici qu'en Grèce, son avenir peut devenir plus heureux. Dans nos contrées où les fortunes sont médiocres, un serviteur est une propriété importante dont un maître ne se dessaisit qu'à regret, tandis qu'à Rome, il reçoit souvent la liberté pour prix de ses services. Le grand nombre d'affranchis que vous apercevez autour de vous, en offre la preuve. Gardez-vous de croire, cependant, qu'ils soient assimilés aux véritables Romains; quoiqu'ils jouissent de leurs droits les plus importants, l'opinion les place beaucoup au-dessous des derniers citoyens; ils ne peuvent parvenir qu'aux plus petites charges de l'Etat; ils ne sont pas admis dans les légions; leurs enfans même en sont exclus, et ils ne peuvent servir que dans les troupes de mer; inscrits dans les tribus les moins estimées, c'est là seulement qu'ils peuvent donner leurs suffrages, dans les assemblées du peuple; et toutes les dispositions qui les concernent, rappellent leur ancienne dégradation. Leur

liberté même est précaire ; un affranchi est assujéti à des marques perpétuelles de respect envers son ancien maître : il doit se dépouiller pour venir à son secours, s'il tombe dans la pauvreté. Lorsqu'il vient à manquer à ces devoirs, on le fait rentrer dans l'esclavage, ou on l'envoie travailler aux mines. Enfin, il ne peut, en aucun cas, épouser la fille d'un Romain de naissance, et cette exception seule suffirait pour le séparer des anciens citoyens.

“ Malgré cet état d'infériorité, les affranchis jouissent ici de beaucoup de crédit. Un maître voit avec satisfaction l'importance de ses créatures ; il cherche à l'augmenter encore, parce qu'il y voit une émanation de la sienne ; la déférence qu'on leur montre, est pour lui un hommage indirect auquel il est toujours sensible, et souvent il serait plus dangereux de déplaire à ses affranchis qu'à lui-même.

“ Après vous avoir indiqué”, poursuivit Syrus, “ tout ce qui tient à l'intérieur de cette maison, il faut que je vous fasse connaître ceux qui y sont étrangers. Parmi les individus que vous voyez rassemblés ici, plusieurs ont un costume particulier dont il faut vous expliquer la raison. Cette robe que portent la plupart d'entre eux, distingue essentiellement le citoyen Romain ; on la nomme la *toge* ; elle est d'une laine plus ou moins fine, mais la forme en est toujours la même ; elle est arrondie, fermée par le bas, ouverte dans la partie supérieure, de sorte que le bras droit sort de la robe pour la liberté du geste, tandis que le gauche en relève une partie sur cette même épaule, ou sur la tête, pour la garantir du froid ou du soleil. La *toge* est ordinairement blanche ; cet homme qui est à quelques pas de nous, en porte une noire, parce qu'il est en deuil de son père ; cette couleur rappelle la perte qu'il a faite. Cet autre dont la robe est en lambeaux, et qui semble porter les livrées de la misère, est un riche citoyen dont le frère est accusé de concussion ; la cause doit être portée sous peu de jours devant le Peuple ; et, par ce signe de détresse, celui-ci cherche à inspirer de la pitié pour le prévenu.

“ Sous la *toge*, on porte ordinairement une tunique ;

D

ce vêtement est court, il est sans manches, et on le serre au moyen d'une ceinture. Les citoyens d'un ordre inférieur, ceux qui se livrent à un travail quelconque, se contentent d'une simple tunique; la toge serait trop dispendieuse pour les uns, et trop incommode pour les autres. Cette robe, par son ampleur, sa forme, par l'attention perpétuelle qu'elle exige pour en arranger les plis, n'est propre que pour la représentation; elle convient mieux à l'oisiveté opulente, qu'à l'active médiocrité. Cependant tous les citoyens, même les affranchis, ont le droit de la porter, et tous y attachent une extrême importance, parce qu'il n'appartient qu'à eux seuls. Pour désigner le Peuple Romain pris collectivement, on l'appelle ordinairement *gens togata*; et tel citoyen que vous voyez ici en tunique, parce que sa qualité y est suffisamment connue, ne se montrerait jamais dans les provinces, sans être revêtu de sa toge, qui annonce à elle seule, un titre auquel tant de privilèges sont attachés."

En ce moment, nous vîmes entrer deux hommes portant une robe bordée de pourpre; ils avaient sur la tête un bonnet de forme conique, terminé par une touffe de laine rouge. Leur démarche était grave et mesurée, leur physionomie sévère, et tout en eux offrait un mélange de dignité et de modestie qui inspirait le respect. Chacun se tut à leur approche; ceux qui étaient assis se levèrent, et quelques-uns qui avaient la tête couverte du pan de leur toge, se hâtèrent de la découvrir, par un mouvement facile auquel un Romain met de la grâce. "Voilà sans doute", dis-je à Syrus, "deux personnages du premier rang; ils portent, si je ne me trompe, la même robe que le Consul, leur contenance semble annoncer une supériorité tranquille, et ils paraissent accoutumés aux hommages dont ils sont l'objet." "Ces deux hommes", dit-il, "appartiennent à un Corps qui a des attributions peu étendues, et qui a beaucoup de puissance. Ce sont des *Pontifes*, les plus considérés d'entre les prêtres, dont le chef est un des grands dignitaires de l'État. On va faire incessamment des prières solennelles, à l'occasion des victoires que la République

a remportées récemment en Grèce, et ils viennent se concerter à ce sujet avec le Consul. Cette robe bordée de pourpre que vous avez remarquée, se nomme la *prétexte* ; elle est affectée aux grands magistrats, et aux prêtres de certains collèges, on en permet même l'usage à leurs enfans. C'est la coutume à Rome d'associer, en quelque façon, les enfans à la dignité de leur père ; ils montent avec lui sur le char de triomphe, ils peuvent, en certaines occasions, le suivre dans le Sénat. On souffre qu'ils brillent d'un éclat étranger, pour faire naître en eux le désir de briller de leur propre lumière.

“ Remarquez cet homme dont la tunique est garnie d'une légère bordure de pourpre : c'est un Chevalier romain. Ici, l'on donne ce titre à une classe de citoyens qui semblent tenir le milieu entre les grands et le peuple. Tous ne suivent pas une même carrière ; les uns s'illustrent dans les armées, d'autres dans les tribunaux, et ils parviennent également aux honneurs. D'autres encore, préférant l'éclat de l'or à celui de la pourpre, se sont faits les fermiers de l'Etat. Celui-ci est de ce nombre ; et, s'il fût né un siècle plus tôt, cet anneau d'or qu'il porte au doigt, n'eût pas fait partie de ceux qu'Annibal envoya à Carthage. Quoique ses richesses soient immenses, il ne s'applique qu'à les augmenter encore. Il a appris que la République a fait de nouvelles conquêtes, et déjà il s'occupe de leur produit : il vient se convaincre de la vérité du fait ; et, en sortant d'ici, il ira chercher des associés, et mettre tout en mouvement pour se faire adjuger la recette des deniers publics, dans les provinces conquises. Observez avec attention ce regard méprisant, ce maintien orgueilleux, effets ordinaires d'une fortune trop subite : il semble éviter la conversation de ceux qui l'entourent, et personne ne recherche la sienne ; on dirait qu'il se hâte de prévenir, par ses dédains, le mépris dont il se sent l'objet.”

En ce moment nous vîmes entrer le Consul ; il se fit un profond silence ; il donna successivement audience à tous, chacun selon son rang. Le publicain s'avança à son tour, et je ne pus me défendre de sourire du changement qui se fit tout à coup en lui. Pendant qu'il exposait

d'un ton respectueux le sujet de sa visite, un vieillard se présenta ; il s'appuyait sur un bâton, et marchait avec lenteur. Aussitôt que le Consul l'aperçut, il se hâta d'aller à sa rencontre, laissant celui qui lui parlait, assez embarrassé de sa contenance. "Regardez avec attention ce vieillard," me dit Syrus, à voix basse ; "c'est un *Sénateur*. On vous fera connaître plus tard l'importance de ce titre. Qu'il vous suffise, pour le moment, de savoir que le Corps dont il fait partie, représente à lui seul la majesté du Peuple Romain. Cette tunique bordée d'une large bande de pourpre sur le devant, et qui est semée de tâches rouges, semblables, par leur forme, à des têtes de clou, se nomme le *laticlave*, par opposition à l'*angusticlave* que portent les Chevaliers. Elle est le signe extérieur de sa dignité. Ce vieux Romain a un fils dans l'armée de Sylla, et il désire savoir si le général fait mention de lui dans ses dépêches. Le Consul lui apprend que ce fils est plein de vie, qu'il s'est distingué dans les derniers combats, et qu'une couronne d'or lui a été décernée pour prix de sa valeur. Quelle joie pure brille sur le front de ce digne citoyen ! Oui, la félicité d'un père intéresse tous les humains !" "Ah !" répondis-je en soupirant, "pourquoi donc en est-il de si malheureux ?"

Alors le Consul sortit pour se rendre à l'assemblée du Sénat. Ses douze licteurs défilèrent en ordre devant lui, et tout ce qui était là, s'empressa de le suivre pour lui faire honneur.

Resté seul avec Syrus : "Ce que vous venez de voir", me dit-il, "a pu vous donner une légère idée de ce peuple au milieu duquel le sort vous a placé. Les mêmes occasions se reproduiront chaque jour, avec des circonstances différentes. Le rang de Cneius Octavius, la place qu'il occupe, le mettent en relation perpétuelle avec les citoyens de toutes les classes ; et il ne tiendra qu'à vous d'acquérir plus de lumières en peu de temps, que ne vous le permettrait un long séjour dans une maison dont le chef menerait une vie privée. Plus on voit les Romains, plus on désire les connaître ; mais ce n'est qu'en vivant au milieu d'eux, que l'on peut y parvenir.

“ Étudiez avec soin ce peuple extraordinaire. Quel objet de méditations profondes ! En suivant attentivement son histoire, vous le verrez arriver par gradation, de l'obscurité, je dirai presque de la bassesse, à la plénitude de la grandeur. Il a passé successivement par toutes les sortes de gouvernement, et il a retenu de chacun ce qu'il avait de favorable à ses vues. Il s'est donné des lois toujours assorties à ses vastes projets. Tout lui manquait, et il a suppléé à tout. La Religion même, dont le premier effet est de mettre un frein à l'ambition des hommes, n'a servi qu'à enflammer la sienne. Il a employé plusieurs siècles à lutter, avec effort, contre des nations qui l'égalaient en puissance ; il les a subjuguées ; et, fort de leurs propres forces, il a tout osé, et tout lui a réussi. Mais que de courage, que de grandeur, que d'héroïsme, il a déployés, dans tant de circonstances heureuses ou funestes ! S'il a été admirable dans les succès, il a été sublime dans les revers. Il jouit aujourd'hui du fruit de ses vertus passées ; sa puissance débordée sur l'univers est plus formidable que jamais ; et il offre à l'observateur étonné, l'exemple d'une nation, criminelle à son origine, respectable dans sa médiocrité, et terrible dans ses progrès.”

LETTRE IV.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

De la langue. De ses avantages, et de ses défauts.

PLUSIEURS mois se sont écoulés depuis ma dernière lettre : pendant ce long intervalle, un travail pénible autant qu'assidu, a rempli tous mes momens. Pressé de connaître les lois, les mœurs, les usages de ce peuple dont je suis entouré, je ne puis porter sur lui que des jugemens incertains, si je ne parviens à l'entendre ; et, pour l'entendre, il faut savoir son langage. Quelle étude pour un Athénien ! pour un être habitué, dès l'enfance,

à regarder la langue de son pays, comme la seule qu'il dût connaître ! L'esclave auquel on a confié le soin de m'instruire, y met autant de zèle que de patience ; je le seconde par une application soutenue, et déjà mes efforts sont récompensés. Je commence à lire avec facilité les auteurs latins. Les historiens sont ceux que je préfère ; en même temps qu'ils me familiarisent avec les difficultés de la langue Romaine, ils m'épargnent des questions qui pourraient paraître indiscrètes, et je recueille un double fruit de mon travail. Mais si je parviens à comprendre les écrivains, j'ai plus de peine à saisir le sens d'un entretien familier. La langue que l'on parle est toujours différente de celle que l'on écrit : celle-ci, toujours régulière dans sa marche, est exacte et méthodique ; l'autre est légère, rapide, inégale comme la pensée.

Vous trouverez, peut-être, que je me hâte trop de vous parler d'une langue dont je n'ai pas encore une connaissance approfondie ; cette considération m'a plus d'une fois arrêté : en y réfléchissant mûrement, j'ai pensé que c'était dans la chaleur même de cette étude, que je pouvais indiquer, avec plus de précision, les difficultés qu'elle présente, en reconnaître les causes, et établir les différences qui distinguent une langue récente encore, parlée par un peuple peu lettré, de cette langue féconde autant que sublime, organe de tant d'écrivains célèbres. J'oserais dire encore que l'être qui se trouve transporté tout à coup dans un monde nouveau, doit se hâter de rendre les premières impressions qu'il y ressent ; elles s'émeussent rapidement par la seule fréquentation ; l'heureuse flexibilité des organes de l'homme, l'habitue en peu de temps à ce qui le frappait davantage, et s'il diffère de rendre ses premières sensations, il omet dans ses récits, ce qui pourrait donner une idée vive et fraîche des lieux ou des objets qu'il veut dépeindre. C'est d'après ce principe que je me détermine à vous communiquer les remarques que j'ai pu faire sur la langue Romaine, mais en la comparant toujours à la nôtre. "Le dauphin n'est fort que sur son rivage", disent les Grecs.

Je sens, pour la première fois, combien il est important

de connaître sa propre langue par principes ; jusqu'alors j'avais pensé qu'il suffisait de la parler purement. Combien de fois, rebuté d'un travail qui me semblait importun, n'ai-je pas murmuré contre ces grammairiens qui ont porté l'analyse dans les différentes parties du discours ? Je fais maintenant une application utile de leurs préceptes, et ce qui me fatiguait autrefois, me soulage aujourd'hui. Notre langue étant difficile à connaître dans toutes ses délicatesses, celui qui la possède n'a plus qu'à descendre, pour ainsi dire, pour se trouver au niveau des autres. Le grand nombre de rhéteurs et d'écrivains célèbres que la Grèce a produits dans tous les temps, a servi de modèle à ceux de toutes les nations ; toutes ont emprunté des Grecs, jusqu'aux termes techniques de l'art oratoire.

On retrouve dans la langue latine beaucoup de vestiges de la nôtre. Les parties orientales de l'Italie, que nous appellons *Hespérie*, en raison de leur position, étaient depuis long-temps habitées par des colonies grecques ; et, par une suite nécessaire de l'ascendant d'un peuple éclairé, sur celui qui ne l'est pas, nos usages se sont étendus, peu à peu, dans cette vaste contrée. D'autres colonies grecques, établies dans les îles Eoliennes, à des époques très-reculées, ont répandu leur langage, sous le dialecte qui leur est propre, parmi cette multitude de petites nations qui habitaient le revers de l'Italie ; tout retrace cette origine. Les premiers caractères employés par les Romains, étaient les mêmes que les nôtres. On voit encore, dans le temple de Diane, bâti par Servius Tullius, sur le mont Aventin, le traité d'alliance entre les Latins et les Romains, gravé sur une colonne d'airain ; il offre une identité parfaite avec les caractères grecs ; on la retrouve même dans les douze Tables, quoiqu'elles datent d'une époque moins reculée. On se rappelle encore que le traité de paix conclu entre les Romains et les Gabiens, sous Tarquin le Superbe, fut écrit en mots latins, mais en caractères grecs, sur un bouclier de bois couvert de la peau d'un bœuf que l'on avait immolé à cette occasion. Enfin un Grec, très-versé dans les antiquités

Romaines, a dit en propres termes : “ La langue Romaine n’est ni entièrement barbare, ni absolument grecque ; elle est un mélange de l’une et de l’autre ; la plupart de ses mots sont éoliques, avec une prononciation corrompue.” Cette affinité, m’a-t-on dit, était beaucoup plus sensible autrefois. A mesure que la langue latine s’est perfectionnée, elle s’est dégagée, par degrés, de ces élémens étrangers ; il ne lui en reste aujourd’hui que des traces. Mais tout ce que les Romains ont emprunté des Grecs, a subi de grandes altérations ; ils ont remplacé par des lettres particulières, et qui manquent à notre alphabet, les modifications qui résultent de nos différentes aspirations, et ces changemens détruisent souvent, entre les mots grecs et les latins, l’identité que de longues recherches peuvent seules constater. /

La langue latine, dans la bouche d’un orateur, a de la dignité, de la force, et de l’énergie ; elle est rapide, serrée ; en peu de mots elle exprime beaucoup d’idées, et, par un effet qui lui est propre, elle fait entendre plus encore qu’elle n’exprime ; mais elle n’a pas la douceur, la grâce, et l’harmonie de la nôtre. Les lettres de l’alphabet qu’on ne prononce qu’avec effort, sont celles qui se rencontrent le plus souvent, dans la composition ou dans la terminaison des mots, surtout dans ceux qui servent à lier les différentes parties du discours, et qui se reproduisent si souvent, quel que soit le sujet que l’on traite. Presque tous sont d’une dureté remarquable ; il faut un grand art pour en éviter le concours désagréable, par un arrangement heureux ; et ce n’est que par une attention perpétuelle qu’un Romain peut allier la pureté avec l’élégance. Leurs écrivains ont, à cet égard, un avantage marqué sur leurs orateurs ; par l’effet du travail, ils parviennent à donner à leurs périodes tous les charmes de l’euphonie, tandis que l’orateur, pressé par le moment, peut à peine se renfermer dans les règles toujours sévères de la syntaxe. En grec, il suffit d’être exact pour être harmonieux ; en latin, il faut des efforts soutenus pour le devenir.

Ce sont, surtout, ces diphtongues dont notre langue

est remplie, qui, en ralentissant la prononciation, lui donnent de la douceur. Celle-ci est plus brève; elle est ferme, nerveuse; elle semble plus propre aux choses mâles, hardies; elle se prête plus difficilement à tout ce qui demande de la grâce et de la légèreté. Cependant, quels que soient ses défauts, on ne peut nier qu'elle ne produise des choses sublimes lorsqu'elle est maniée par un esprit supérieur.

Un des plus grands inconvéniens de la langue latine, pour un étranger, consiste dans cette faculté de sous-entendre des mots que tout autre qu'un Romain regarderait comme indispensables pour l'intelligence du discours; de là l'obscurité, l'amphibologie, et d'éternelles discussions sur les choses les plus simples. On accuse même les Romains d'avoir profité, plus d'une fois, de l'obscurité de leur langue, pour insérer dans leurs traités avec différens peuples, des clauses ambiguës, qui, semblables aux énigmes du sphinx, devinrent fatales à ceux qui les avaient acceptées. C'est ainsi que les Etoliens, s'abandonnant, par un traité solennel, à la foi du vainqueur, apprirent trop tard ce que signifiait ce mot de foi romaine. Ce défaut de signification positive, joint aux omissions toujours si fréquentes, se retrouve dans l'entretien le plus familier, comme à la tribune. Le ton de l'orateur, l'inflexion de la voix, le geste même, indiquent ce qui manque à la phrase; c'est à la sagacité de l'auditeur à y suppléer.

Une différence essentielle entre les deux langues, c'est que, dans la nôtre, un mot peut se composer de plusieurs autres qui se fondent ensemble, pour n'offrir à l'oreille qu'un tout facile à prononcer, et plus facile encore à retenir, par l'aisance avec laquelle on y retrouve les élémens qui le composent. Le mot *Cyclope*, par exemple, présente d'abord à l'imagination d'un Grec, un être dont l'œil est arrondi, selon sa signification littérale; et, quoiqu'il soit composé, il n'en est pas moins clair et précis. Il n'en est pas de même du latin, les mots ne s'y rapprochent qu'avec difficulté, et ils ne s'unissent jamais. Tout mot qui n'est pas primitif, a son radical que l'on retrouve sans peine; mais cette

racine est toujours unique, ce qui détruit la faculté d'exprimer une idée complète, par un seul terme.

Cette différence se retrouve jusque dans les signes qui servent à peindre le langage. Les lettres dont se forme l'écriture grecque, sont légères, élégantes, et rapides; elles s'unissent entre elles, par des liaisons faciles; les lettres des Latins, au contraire, sont droites, fermes, et toujours isolées. Les Romains sont très-réservés sur l'emploi de ces figures dont on fait, peut-être, un usage trop fréquent parmi nous. Leur éloquence est noble, quelquefois sublime, et toujours remarquable par sa simplicité. Ils emploient, de la manière la plus heureuse, l'apostrophe, la prosopopée, l'allégorie. Ils dédaignent l'hyperbole, l'antithèse, la périphrase; et il serait impossible de leur faire sentir le mérite de l'*antiphrase*, de cette figure hardie d'après laquelle nous donnons aux furies, le nom de *bienveillante*, précisément parce qu'elles sont tout le contraire. Mais si le bon sens naturel aux Romains les a préservés des défauts que l'on reproche à la plupart de nos écrivains, ils en ont d'autres qui leur sont propres. Un abus perpétuel de l'*ellipse* rend la lecture de leurs auteurs extrêmement pénible. On serait tenté d'attribuer cette affectation à l'amour d'une vaine concision, si leurs périodes n'étaient d'ailleurs d'une longueur rebutante. Plus tard, le goût leur apprendra à joindre à l'éclat des pensées, l'élégance de la diction; combien ils en sont loin encore!

Quel avantage, cependant, les Romains n'avaient-ils pas sur nous! En Grèce, la différence d'origine, la multiplicité des Etats, les rivalités qui en sont la conséquence inévitable, ont introduit des nuances dans la langue de ses peuples. Athènes, Lacédémone, Milet, ont chacune leur dialecte. Vainement l'Attique l'emporte par des écrivains plus célèbres. La jalousie nationale consacre jusqu'aux erreurs qui nous distinguent. Fidèles observateurs de ces différences, nos meilleurs auteurs les ont souvent consacrées dans leurs écrits; s'ils mettent en scène des interlocuteurs de nos différentes contrées, ils ne manquent jamais de faire parler à chacun d'eux, le langage qui lui est propre. Ils croi-

raient blesser la vérité, si l'Ionien s'exprimait comme l'habitant d'Athènes ; la langue de la Grèce est l'emblème de sa situation politique ; réunie, elle eût donné des lois à l'univers ; divisée, elle a perdu toute sa puissance. Rome, au contraire, est un centre où tout aboutit, et dont tout émane ; elle règne en souveraine sur les peuples de l'Italie, ou plutôt tous ces peuples sont Romains. Elle est pour eux une mère bienfaisante, une divinité tutélaire : pourraient-ils méconnaître son langage ? Rome l'étend par ses usages autant que par ses conquêtes. Jamais le Sénat n'adresse de réponse aux ambassadeurs qu'en langue latine, et il les oblige à s'exprimer de même par le moyen des interprètes.

Quoique la langue romaine présente moins de difficultés que la nôtre, il est ici peu de personnes qui la parlent dans son entière pureté. Elle est concentrée, pour ainsi dire, entre les citoyens d'une certaine classe ; le reste en méconnaît les règles au point que, souvent, une simple exclamation, prononcée par un homme du peuple, présente une faute contre les règles. Ce défaut tient d'abord au caractère national. Le peuple romain est avide de spectacles, mais il n'aime que ceux qui parlent aux yeux. Le nôtre, plus délicat, veut que son oreille soit flattée, et que son âme soit émue. Il sait apprécier les scènes sublimes de Sophocle, les situations touchantes d'Euripide, et les fines plaisanteries d'Aristophane. Nourri des beautés théâtrales, habitué aux charmes d'une diction pure et élégante, il acquiert une sagacité qui lui est propre. Nos meilleurs écrivains ont reçu plus d'une fois des leçons de ceux-là qui, dans tout autre pays, ne pourraient pas même les entendre, et le peuple d'Athènes pouvait seul critiquer le langage de Théophraste.

On doit encore compter le manque d'écoles publiques, au nombre des causes qui entretiennent cette ignorance de sa propre langue, qui caractérise les dernières classes du peuple romain. Tandis qu'en Grèce, dans un nombre prodigieux d'écoles, on enseigne au peuple toutes les parties de l'art de la parole, depuis les premiers élémens de la grammaire, jusqu'aux subti-

lités de la scholastique ; à Rome, où le peuple est plus éloigné des grands, le riche citoyen fait instruire ses enfans dans sa propre maison, par des maîtres de son choix. Le pauvre, au contraire, n'a de ressources que dans les chétives écoles, où la faible instruction qu'on lui donne peut à peine suffire aux premiers besoins de la société.

Le génie a triomphé de cet obstacle ; il a fait plus peut-être, il a tourné à son avantage les défauts de la langue latine ; et, dès les premiers siècles de la République, il a inspiré à des hommes étrangers à toute espèce d'instruction, des idées sublimes rendues de la manière la plus noble. Plus tard, des historiens, des poètes, des auteurs dramatiques d'un talent véritable, firent connaître à des hommes éclairés, toutes les richesses de leur langue, et ils surent enfin en faire un heureux usage. Rome compte aujourd'hui un grand nombre d'orateurs célèbres. Partout où le peuple est puissant, ceux qui aspirent à le gouverner, cherchent à l'émouvoir ; eh ! quoi de plus propre à le séduire, que l'art brillant de la parole ! Combien de fois n'avons-nous pas vu, dans Athènes, nos dangereux démagogues amener, par le seul pouvoir de l'éloquence, le peuple aux décisions les plus contraires à ses intérêts, l'entraîner au gré de leur volonté, et déterminer son jugement d'après l'éclat d'une période ! Ici le peuple est également aveugle et emporté ; on le conduit avec la même facilité ; on le précipitera dans les mêmes malheurs ; mais c'est en flattant ses passions et non en charmant son oreille. C'est en excitant son avidité insatiable, en lui rappelant sans cesse ses hautes destinées, en l'enivrant de sa puissance, en l'irritant contre ses chefs, que des hommes ambitieux le rendront docile à leur voix ; le but et le résultat sont les mêmes, les moyens seuls sont différens.

Il est à croire que la langue des Romains n'a pas encore acquis le degré de perfection dont elle est susceptible ; elle s'enrichit et s'épure sans cesse. Les mots semblent y être encore dans une mobilité perpétuelle. On peut penser qu'elle restera en cet état, jusqu'à ce

que des écrivains du premier rang, lui aient donné cette fixité qui lui manque, et que l'on doit regarder comme le dernier terme de la perfection. En suivant l'ordre des anciens auteurs, on est frappé des différences qu'un intervalle de quelques années apporte dans leurs écrits. On assure même que des formules de prières que la tradition a respectées, peuvent à peine être entendues par des hommes lettrés. Romulus n'entendrait plus son peuple, comme il ne reconnaîtrait plus sa ville.

Si je l'ose dire, la langue des Romains ne sera tout ce qu'elle peut être, elle n'obtiendra tout ce qui lui manque, que quand ils connaîtront bien la nôtre. Nos poètes, nos philosophes, nos orateurs, prépareront chez eux le règne de la poésie, de la philosophie et de l'éloquence. Ils puiseront chez nous les règles et les exemples ; sans être imitateurs, ils les adapteront à leur génie ; et, brillant alors de leur propre lumière, ils pourront laisser à la postérité des monumens plus durables que le Capitole.

LETTRE V.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Maisons. Assemblemens. Distributions, etc.

DEPUIS que je suis à Rome, ma première, je dirais presque mon unique pensée, a été de trouver un moyen sûr de vous faire passer mes lettres, et de recevoir les vôtres. L'objet de cette correspondance exigeait les plus grandes précautions ; j'osais à peine faire, de loin à loin, quelques questions sur la nature des relations qui existent entre la Grèce et l'Italie, et les lumières que je pouvais obtenir, me montraient les dangers de ce que je voulais entreprendre, sans m'en faciliter les moyens.

Enfin le hasard m'a fait trouver ce que je cherchais vainement ; je puis désormais vous écrire ; ces feuilles où je m'efforce d'attacher quelques souvenirs, ne périront pas avec moi sur cette terre étrangère ; une main

généreuse daigne porter cette dernière consolation au meilleur des pères, et pour que rien ne manquât à mon bonheur, c'est celle d'un compatriote. Il se nomme Cléon ; depuis long-temps il est établi à Rome, où il fait un grand commerce de statues, de vases, et d'autres objets de l'industrie grecque, dont les Romains se plaisent à embellir leurs demeures. Ses agens parcourent sans cesse nos villes ; il doit les charger, en son propre nom, de ce que j'ai à vous remettre ; je n'aurai affaire qu'à leur patron, et c'est à lui seul que je me confie. J'étais avec le Consul et son fils, lorsqu'il est entré dans cette maison, suivi de deux esclaves qui portaient plusieurs objets précieux ; pendant qu'Octavius examinait une coupe d'agate d'un très-beau travail, le marchand s'est approché de moi. " Pourrai-je vous être utile ? " me dit-il, à voix basse. Je tressaillis à ces paroles ; et il me comprit avant que j'eusse parlé. Lui-même m'a procuré les moyens de l'entretenir en secret. Plus séduit encore par mes propres désirs, que par ses instances réitérées, je me suis livré à lui sans réserve, et lui ai remis mes lettres. Cependant, je l'avoue, son zèle extrême à me servir, a fait naître en moi d'indignes soupçons ; ils m'agitent encore malgré les réflexions que j'y oppose. En effet, quel intérêt aurait cet homme à me trahir ? S'il est cupide, il sera séduit par la forte récompense que je lui ai promise en votre nom ; s'il a l'âme noble, comme j'ai lieu de le penser, je n'ai plus rien à redouter. Quoi qu'il en puisse être, je m'abandonne aux douceurs d'un commerce qui doit faire mon unique consolation ; la peine d'en être privé, me serait plus sensible que tout ce qui peut en arriver.

Chaque jour ma liaison avec le jeune *Octavius* devient plus intime ; quelques années que j'ai de plus que lui, semblent disparaître par l'effet d'une excellente éducation : don précieux qui donne à la jeunesse toute la solidité de l'âge mûr, et qui conserve à la vieillesse les grâces du jeune âge. Dans nos entretiens journaliers, il ne me parle que de la Grèce ; toutes mes questions n'ont que Rome pour objet ; je lui fais connaître notre histoire, nos lois, nos mœurs ; j'obtiens de lui des lu-

nières du même genre ; et cet échange, profitable à tous deux, nous intéresse également.

Aujourd'hui, à l'occasion de quelques belles statues que le Consul venait d'acheter à Cléon, Lucius me demanda si les maisons des Grecs pouvaient être comparées à celles des Romains pour la grandeur ou la magnificence. "Nos maisons sont grandes pour nous", répondis-je ; "elles ne le seraient pas pour des maîtres qui traînent après eux cette multitude de serviteurs dont vous ne pouvez plus vous passer ; la construction en est élégante et noble, parce que ceux qui ont inventé les règles de l'architecture, et qui en ont fait l'application à tant de monumens superbes, n'ont eu qu'à descendre pour construire des habitations agréables et commodes. Ici vous êtes magnifiques, pour suppléer au goût que vous n'avez pas encore, et nous tâchons de briller par des formes heureuses où vous brillez de tout l'éclat de la grandeur."

Le vieux Syrus était présent à cet entretien.

"Je suis né à Corinthe", dit-il ; "j'y suis resté pendant les trente premières années de ma vie, j'ai passé l'autre moitié à Rome, je connais les deux peuples, et peut-être je pourrais prononcer sur la supériorité de l'un ou de l'autre, quant à l'objet dont il s'agit en ce moment. Comme c'est à vous, Polyclète, que la question a été adressée, c'est à vous d'y répondre ; mais, avant de décider, il faut connaître, et ce que vous apercevez ici ne vous donne qu'une idée imparfaite de la magnificence Romaine. La demeure du Consul est vaste et noble ; tout y répond à la dignité du maître ; mais tout y est grave et sévère comme lui. Elle est ce qu'eût été celle de Camille, s'il eût vécu de notre temps ; et de même que celui-ci était supérieur à ses contemporains, ainsi Octavius est peut-être le seul Romain de son rang, qui ait conservé quelque modération, au milieu de ce faste insensé qui dévore et engloutit tout. Combien de fois n'ai-je pas entendu des personnages respectables dire qu'un citoyen de quelque distinction, ne pouvait être convenablement logé, si sa demeure ne surpassait en étendue le domaine de *Cincinnatus* ! C'est en vain qu'ils

ont sous les yeux l'humble maison de leur fondateur, conservée religieusement dans son premier état ; ils admirent la simplicité des mœurs anciennes, et ils conservent les leurs. Romulus était un Dieu qui se contentait d'une chaumière ; les Romains d'aujourd'hui sont des hommes, et il leur faut des temples.

“ Voulez-vous connaître à quel excès le luxe des bâtimens est porté maintenant, suivez-moi l'un et l'autre dans la rue de Janus : un riche citoyen vient d'y faire construire une maison qui est une des plus belles de Rome ; cinquante familles seraient riches des sommes qu'elle lui a coûtées. Cet homme, dont la fortune est prodigieuse, n'est pas un personnage consulaire ; ce n'est pas un Sénateur, ce n'est pas un Chevalier ; le titre de citoyen pourrait même lui être contesté. Il a pour père un affranchi qui faisait un commerce très-étendu ; le fils y a ajouté les bénéfices de l'usure, et aujourd'hui on ne parle que de sa magnificence ; il donne des repas somptueux ; il a des amis, des parasites, et tout ce cortège d'hommes avides et flatteurs qui marchent toujours derrière la fortune. Mais hâtons-nous, si vous voulez le trouver seul ; il est aussi flatté des visites qu'on fait à sa maison, que si on les faisait à lui-même, et les éloges que vous donnez aux objets qu'il vous montre, il croit les mériter.”

“ Je n'ai pas encore une connaissance approfondie de vos lois,” dis-je alors, “ il me semble cependant avoir entendu dire qu'à Rome, des magistrats dont je ne me rappelle pas le titre, ont le droit de réprimer les excès du luxe ; s'il est ainsi, comment souffrent-ils qu'un homme obscur donne au peuple Romain un exemple aussi dangereux ? ” — “ Vous avez raison”, répondit Lucius, “ ces deux magistrats que nous appelons des *Censeurs*, peuvent, de leur seule autorité, arrêter cet abus ; mais eux-mêmes cèdent au torrent. Une circonstance assez singulière m'en a convaincu ; et, quoique je fusse fort jeune alors, j'en ai gardé la mémoire. J'allai voir, avec mon père, la maison de campagne de *L. Crassus*, alors Censeur ; nous le trouvâmes dans ses jardins avec son collègue Domitius *Ænobarbus*, qui lui reprocha d'avoir

une maison trop magnifique pour un Censeur. Cependant, ajouta-t-il, telle qu'elle est, j'en donnerais bien mille grands sesterces. Je vous l'abandonne pour ce prix, répondit Crassus, à la réserve de ces six arbres de lotos que je veux garder. Oh ! alors répliqua l'autre, je n'y mettrais pas même un denier. Eh bien ! dit Crassus, lequel étale le plus de faste ; de moi qui habite une maison paternelle, ou de vous qui offrez un million de sesterces pour six arbres inutiles ?

En nous entretenant ainsi, nous arrivâmes devant la maison que Syrus voulait nous faire voir. “ Avant d'entrer”, dit-il, “ arrêtons-nous un moment devant cette porte ; elle mérite d'être regardée avec attention. Les deux côtés sont d'une architecture noble ; on les nomme *antæ*, et les sculptures qui les ornent s'appellent *antepagmenta*. Les battans sont de bois de cèdre. Ils s'ouvrent en dedans de la maison, tandis que les portes des Grecs s'ouvrent sur la rue, coutume incommode au public, et qui étonne chez une nation où le peuple même donna la loi. A Rome, on accorda comme une récompense extraordinaire au vertueux Publicola, la permission d'ouvrir sa porte sur la rue, et cette faveur singulière, dont ses descendans jouissent encore, n'a point été renouvelée.”

Nous entrâmes pour parler au portier appelé ici *jani-tor*, de *janua*, nom que l'on donne aux portes. Il était assis dans sa loge, tenant à la main une baguette dont il est censé écarter les importuns, et qui est le signe extérieur de sa fonction. Près de lui, des bois odoriférans brûlaient sur un trépied, en l'honneur des *dieux Lares*. Je remarquai qu'il était enchaîné par le milieu du corps, sans doute pour faire allusion à ce redoutable gardien que les poètes nous représentent enchaîné à l'entrée du domaine de Pluton. Il appela un esclave qui nous fit entrer dans l'*atrium* ; cette pièce, que l'on nomme aussi *aula*, est la principale d'une maison : c'est là que l'on reçoit les visites de cérémonie, que la famille s'assemble dans les circonstances importantes, telles que les mariages, les funérailles, &c., et qu'elle dépose ce qu'elle a de plus précieux. L'*atrium* a ordinairement

la forme d'un carré long : la partie du fond se nomme le *tablinum* ; on appelle les deux côtés, les ailes. Autrefois, ce n'était qu'un vaste appartement qui servait à tous les usages domestiques ; on y voyait les ustensiles de ménage, rangés avec soin ; la maîtresse de la maison y filait de la laine, au milieu de ses femmes, et l'œil du survenant en embrassait toute l'étendue. Aujourd'hui, on y voit tout ce qui annonce l'opulence du maître, et rien de ce qui peut lui être utile. Des rideaux de pourpre le divisent en plusieurs parties. Les simples citoyens ne passent pas la première ; ceux d'un ordre plus relevé sont admis dans la seconde ; les amis, ou les personnes auxquelles on veut montrer de la considération, sont les seuls qui pénètrent dans le lieu le plus reculé. C'est là que nous fûmes introduits par un esclave qu'on appelle *atriensis*, parce qu'il est préposé à la garde de l'*atrium* et des objets qu'il renferme, ce qui lui donne une sorte d'autorité sur ses compagnons.

Nous trouvâmes le maître de la maison assis sur des matelas de couleur de pourpre, et dormant paisiblement, pendant qu'un serviteur, qui était debout près de lui, lui faisait, à haute voix, une lecture qu'il n'entendait pas. Il se leva à notre approche, et s'avança vers nous avec une dignité affectée. "Seigneur Fortunatus," lui dit Syrus, "voilà le jeune Octavius ; ce jeune homme", ajouta-t-il en me montrant, "est un étranger, amateur des beaux arts, qui demeure chez le Consul ; tous deux ont entendu parler avec admiration des merveilles que vous avez créées ici. Voulez-vous bien ordonner à un de vos esclaves, de leur montrer ce qu'il y a de plus remarquable dans cette maison qui est citée par toute la ville, comme le modèle de la magnificence et le sanctuaire du goût." A ces mots, qui flattaient si agréablement sa vanité, il sourit modestement. "On attache dans le monde", dit-il, "trop d'importance à ce que je fais. J'avais, en effet, le projet de bâtir une maison que j'eusse pu montrer avec quelque confiance. Mes plans étaient faits ; j'avais fait venir des ouvriers habiles, et je n'aurais pas regardé à la dépense ; mais où trouver, dans Rome, un emplacement convenable pour une

grande construction ? L'espace nous manque de tous côtés. J'ai acheté, à la vérité, plusieurs maisons autour de celle-ci, pour ajouter à son étendue ; mais ces petits propriétaires sont si difficiles, que je n'ai pu m'étendre davantage. Il semble que partout la pauvreté se plaise à mettre des entraves à l'opulence. Enfin, quelle que soit ma demeure, je me ferai un plaisir de la montrer moi-même au fils de notre illustre Consul, et à celui qui l'accompagne."

Après que nous l'eûmes remercié de sa complaisance : "Ce que j'aperçois ici", dis-je, "annonce que l'artiste qui a dirigé vos travaux, est né Grec. Je reconnais l'architecture de mon pays. Voilà la forme de nos maisons, la distribution en est la même ; mais cette habitation est immense, elle brille partout des ornemens les plus riches, tandis que les nôtres, dans des proportions beaucoup plus resserrées, ne sont remarquables que par une sorte d'élégance qui tient à une harmonie exacte entre toutes les parties." "Eh, c'est justement cette élégance que nous ne pouvons atteindre", répliqua-t-il ; "c'est pour la remplacer que nous nous abandonnons à des dépenses excessives ; nous mettons les richesses où vous ne mettez que de la grâce ; chacun brille par ce qu'il possède, et se console par là de ce qui lui manque. Cette ressemblance extérieure que vous avez remarquée entre cette maison et celles des Grecs, se retrouve partout dans Rome. Depuis nos temples jusqu'aux habitations les plus modestes, tout est fait à votre imitation : ainsi je ne m'appliquerai pas à vous faire observer ces portiques, ces hautes colonnes, ces longues galeries couvertes ; tout cela est l'ouvrage de l'architecte, et il peut en faire autant ailleurs. Je ne m'attacherai qu'aux objets intérieurs ; ils sont de mon choix ; quelques-uns sont de mon invention, et je n'ai rien épargné pour me procurer, dans tous les genres, ce qu'il y a de plus beau, et surtout de plus rare. Commençons par ce lieu où nous sommes maintenant ; j'y conserve ce que j'ai de plus précieux, parce qu'il est le plus retiré de l'*atrium*, et qu'il est impossible d'y pénétrer, sans être aperçu par celui qui en a la garde. Ici sont mes archives et mes

titres de propriété ; ils remplissent à eux seuls tout ce côté ; là sont mes livres : un de mes esclaves qui est fort savant, assure qu'il y en a de curieux ; ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai achetés fort cher à l'inventaire d'un Censeur. Le matelas qui est sur ce lit de repos, est rempli de laine de couleur de pourpre ; tous ceux de cette maison sont de même ; c'est moi qui ai le premier introduit ce genre de magnificence." "Elle est très-remarquable en effet," dit Lucius ; "je n'y vois qu'un inconvénient, c'est qu'il faut en être averti pour en apprécier le mérite." "Aussi ai-je grand soin de le dire à tout le monde", répondit-il.

Il poursuivit : "Regardez avec quelle habileté est faite cette mosaïque sur laquelle vous marchez. Le pinceau le plus délicat ne pourrait donner à ces oiseaux des formes plus exactes, des couleurs mieux nuancées ; et cependant ce ne sont que des pierres rapprochées avec art. Admirez surtout cette colombe qui boit dans un ruisseau : quelle vérité ! il semble que l'ombre de sa tête donne à l'eau une teinte plus foncée. Cette brillante décoration fut employée, pour la première fois, au Capitole vers le commencement de la troisième guerre punique ; elle est descendue des Dieux jusqu'à nous ; c'est celle à laquelle nous attachons le plus de prix."

En ce moment, un valet vint avertir son maître qu'on le demandait pour une affaire pressante ; il sortit avec nous de ce lieu reculé, et nous revînmes dans la première partie de l'*atrium* où nous vîmes un grand vieillard, maigre, mal vêtu, et chargé d'une corbeille qui paraissait très-pesante. "C'est aujourd'hui", dit-il au maître de la maison, "le premier des *calendes* ; j'ai réglé nos comptes, et voilà ce qui vous revient pour les intérêts du mois." "Eh quoi !" s'écria celui-ci d'un ton de chagrin, "je n'aurai donc jamais un moment de liberté. Par le dieu Mercure, laissez-moi tranquille, et revenez plus tard." Le vieillard allait se retirer emportant sa corbeille, lorsque Fortunatus, l'arrêtant par le bras, lui dit : "Non, non, laissez votre argent, ce n'est pas lui qui m'embarrasse." Nous nous regardions en souriant de ce mélange d'ostentation et d'avarice ; il ne s'en

aperçut même pas, et il continua ainsi la description que cet incident avait interrompue.

“ Dans la plupart des grandes maisons de Rome, on a coutume de placer des deux côtés de l'*atrium* des images en cire, qui rappellent des souvenirs précieux ; cet usage est respectable sans doute, et je ne me permettrai pas de le blâmer ; mais ces statues, qui toutes sont des plus grands maîtres, me semblent d'un plus bel effet, que des simulacres d'un travail grossier et d'une matière commune.” “ Vous avez raison,” dit tranquillement Lucius, “ elles figurent mieux ici que ne feraient les images de vos ancêtres.” Cette observation ironique, à laquelle il ne s'était pas attendu de la part d'un jeune homme, lui fit sentir sa faute ; il la répara avec adresse. “ Si j'en avais le droit,” dit-il, “ ce ne serait pas l'image de mon père que je placerais ici, ce serait celle de son bienfaiteur.”

Cependant le soleil, déjà élevé, dardait ses rayons à travers les fenêtres de tout un côté de l'*atrium*. Sur un signe du maître, un esclave alla tirer des rideaux de pourpre dont elles étaient garnies, pendant qu'un autre serviteur ouvrait ceux qui leur étaient opposés ; c'est par cette précaution que l'on entretient la fraîcheur dans les appartemens, sans nuire à la clarté. On me dit qu'en hiver, on mettait aux fenêtres des lames de corne, du papyrus ou une toile de lin ; dans la belle saison, on se contente d'y placer un filet, une toile légère ou une simple voile, pour en écarter les insectes. Pendant la nuit, toutes sont fermées avec des volets en bois. De même, la porte de la rue, celle de derrière appelée *posticum*, sont fermées tous les soirs par de gros verroux, des barres de fer, et, pour plus de précaution, on y met une serrure mobile que l'on enlève chaque matin.

Nous entrâmes ensuite dans une longue galerie formée par deux rangs de colonnes ; elle nous conduisit à plusieurs appartemens qui tous avaient leur destination particulière. On nous montra des chambres à coucher, d'autres pour le sommeil du jour ; chacune avait son antichambre où se tenait un valet à qui le soin en était confié. Il y avait dans toutes, des espèces de niches

creusées dans l'épaisseur des murs ; elles étaient destinées à placer des livres et de petits meubles à l'usage de ceux qui devaient y loger. Le *triclinium*, surtout, était remarquable par son excessive magnificence ; l'or et la pourpre y brillaient de toutes parts. Je levai les yeux, le plancher entier était recouvert de lames d'ivoire disposées avec art, et séparées par des filets d'or. Fatigué de cet excès de faste, je ne pus m'empêcher d'exprimer, par mes regards, le sentiment que j'éprouvais ; notre obligeant conducteur se méprit à mon idée. "C'est assez vous promener de chambre en chambre", nous dit-il, "il faut vous montrer des beautés d'un autre genre." Alors il nous fit monter jusqu'au point le plus élevé de la maison, et je fus étonné d'y voir une petite pièce de l'aspect le plus riant, et meublée avec une simplicité élégante. Elle était percée, des quatre côtés, de fenêtres d'où l'on découvrait la plus grande partie de la ville. On y apercevait seulement, quelques sièges commodes, des vases remplis de fleurs, et un petit lit de repos. "C'est ici le *solarium*," nous dit le maître du lieu ; "nous l'appelons ainsi parce qu'on y vient jouir, au matin, de la vue du soleil et de la douceur de ses premiers rayons. De cette fenêtre vous apercevez le Capitole ; un peu à gauche, est le temple de Jupiter Férétrien ; au-delà, est le Champ-de-Mars, et le Tibre dans le lointain. Derrière vous, est le temple de Neptune : tout à côté, ce léger monument qui s'élance dans les airs, est l'obélisque du grand Cirque.

"C'est ici", continua-t-il, "que je me retire quand je suis fatigué du tumulte du monde ; tout y est simple et paisible, et je peux, sans être distrait, m'y livrer à mes réflexions." "Cependant," dit Lucius, "voilà un petit meuble qui trahit cette simplicité, et qui semble annoncer que vous n'y êtes pas toujours occupé à réfléchir." Alors il me fit remarquer un damier de térébinthe sur lequel étaient des dés de cristal, et dont les dames, au lieu d'être blanches et noires, selon l'usage, étaient représentées par de grosses pièces d'or et d'argent. Le prétendu sage fut un peu confus de l'observation. "Que voulez-vous," dit-il, "on ne peut pas être toujours vis-à-vis

de soi-même ; parfois, je réunis ici quelques amis, et nous nous amusons à ce jeu qui offre beaucoup d'intérêt. J'y ai passé la moitié de la nuit ; c'est pour cette raison que vous m'avez trouvé dormant à votre arrivée." "C'en est assez," dit Lucius, "vous nous faites regretter d'avoir troublé un sommeil si légitime. Recevez nos remerciemens, et continuez de faire un usage aussi judicieux des dons que vous a faits la fortune ; peut-être votre exemple deviendra profitable aux Romains."

Lorsque nous fûmes descendus, on nous fit traverser une cour spacieuse qui est au milieu de la maison ; on la nomme l'*impluvium*, parce qu'elle reçoit les eaux de tous les batimens qui l'entourent ; et, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur ce palais du fils d'un esclave, nous sortîmes par la porte de derrière, qui nous menait plus directement au logis.

A peine fûmes-nous dans la rue : "Eh quoi !" m'écriai-je, "voilà donc les descendans des vertueux Romains !" "Dites plutôt leurs successeurs", interrompit vivement Lucius. Syrus prit la parole : "Vous avez raison quant à cet homme", dit-il, "mon cher Lucius ; il n'est en effet Romain que de nom ; et il n'offre qu'une copie ridicule de modèles plus relevés ; mais ces modèles existent, ils sont nombreux, et bientôt on cessera de les remarquer. On remarquera plutôt ces vieux Romains qui ont su, au milieu de la splendeur nouvelle, conserver quelques traces de l'antique simplicité ; semblables à ces monumens placés de loin à loin, qui attestent l'état ancien d'un pays, ils donneront quelque temps encore, la preuve de ce qu'étaient leurs pères, jusqu'à ce que, détruits par l'âge, il n'en reste plus que des souvenirs incertains. On révoquera en doute jusqu'aux grandes actions de votre histoire, parce qu'on se sentira incapable d'en faire de semblables ; et l'on verra enfin la postérité, qui se plaît à contester des vertus qui lui manquent, en nier l'existence pour n'avoir pas à rougir d'elle-même."

LETTRE VI.

POLYCLÈTE À PHILOSTRATE, (FILS DE L'ARCHONTE-ROI.)

*Vue extérieure de Rome. Montagnes. Portes. Ponts.
Murailles. Monumens. Voie Appienne.*

POUR la première fois, mon cher Philostrate, j'ose me livrer au plaisir de vous écrire. Habitué, dès l'enfance, à vous associer à mes plaisirs, à mes peines, à mes plus secrètes pensées, combien il m'a été douloureux de vous taire les maux qui ont accablé votre ami. Mon silence même vous prouvait l'excès de mon infortune ; enfin ce silence va cesser ; les Dieux m'ont ouvert une voie inespérée, pour porter jusqu'à vous les plaintes d'un cœur déchiré, et je me sens moins malheureux, dès lors que je puis vous entretenir de mes malheurs. Jusqu'à ce moment, à peine avais-je pu instruire mon père des principaux événemens qui me sont arrivés, depuis ce jour funeste, où l'on m'arracha de ses bras. Sans doute, il vous aura communiqué des relations informes, tracées au milieu du tumulte, faible production d'une imagination abattue et d'une âme flétrie. Ah ! qu'elle est effrayante, la solitude où l'on se trouve au milieu des hommes ! Seul, on peut encore s'abandonner à des chimères consolantes ; l'illusion embellit les lieux les plus sauvages et les plus déserts ; elle meurt au sein d'une ville étrangère. Ces flots d'un peuple immense et tumultueux, me fatiguent sans me distraire, ils me rappellent ma patrie, et ils ne m'offrent que des ennemis. Combien de fois n'ai-je pas formé l'indigne souhait de vous voir partager mon sort ! Sentiment odieux que mon cœur désavoue, après l'avoir conçu, et que je rougis d'exprimer.

Gardez-vous de croire, cependant, que mes peines viennent de ceux avec qui je me vois forcé de vivre. Je suis malheureux par ce que j'ai perdu, mais non par ce que j'ai rencontré. Bontés, prévenances, délicatesse même, je trouve, tout à la fois, dans ces lieux où je

craignais de n'éprouver que des rigueurs et du dédain. Pourquoi ai-je à regretter ma patrie, ma famille, et mon ami ? Objets chers et sacrés, vous remplissez toute mon âme, vous y étouffez jusqu'à la reconnaissance. Bientôt de nouveaux liens vont nous rapprocher encore ; vous allez unir votre sort à celui de Rhodope, de cette sœur chérie, avec qui tant de fois je m'entretins de vous. Je n'entendrai pas les chants de votre hyménée, je n'en verrai pas briller le flambeau. Jamais, peut-être, je n'en verrai les heureux fruits ! Vainement je m'efforce d'éloigner cette idée douloureuse ; elle me poursuit sans cesse ; elle renaît de tout ce qui m'environne. Je ne puis y faire diversion, qu'en vous retraçant tout ce qui m'arrive, et qu'en vous décrivant ces lieux qu'il m'en coûte tant de connaître.

En peu de temps, j'ai acquis, sur Rome, plus de lumières qu'un long séjour n'aurait pu me le permettre, si j'eusse été abandonné à moi-même. Je les dois à l'esclave, ou plutôt au compagnon avec lequel je vis. En effet, ne sommes-nous pas compagnons d'infortune ? ne suis-je pas, comme lui, privé de la liberté ? Peut-être que ses fers seront brisés avant les miens : il ne dépend que d'un seul homme, et je dépends de toute une nation. Sans lui, je serais perdu dans cette cité immense, dont je ne connais pas les mœurs ; je perdrais, à comprendre, le temps que j'emploie à observer. Attaché dès longtemps à son patron, jouissant de sa confiance, il est initié dans une multitude de secrets plus ou moins importants, qu'un étranger ne saurait pénétrer ; il me les communique ; il y joint ses propres observations ; et, ramenant tout à notre commune patrie, nous nous appliquons à pénétrer les causes de cette puissance accablante qui pèse sur l'univers.

Nous venons de parcourir ensemble une partie des environs de la ville. Pour m'en donner une idée plus juste, il a voulu d'abord me la montrer dans toute son étendue. Nous sommes sortis de la rue *Suburrane*, en gagnant la grande place, et de là, nous nous sommes dirigés vers les bords du Tibre. Syrus se faisait un secret plaisir de me conduire par des rues détournées,

pour éloigner de ma pensée le spectacle qu'il me préparait. Arrivés sur les rives du fleuve, mon compagnon ne me donna pas le temps d'examiner les monumens qui s'offraient partout à ma vue. Nous traversâmes rapidement le Tibre, sur un très-beau pont construit en pierre; de là, nous montâmes, avec plus de lenteur, une colline élevée sur laquelle on a construit une forteresse. Elle est appelée le *Janicule*; nom qui rappelle l'antique demeure de Janus. Ce sage Roi y avait fondé une petite ville, nommée *Janicule*; et vis-à-vis, de l'autre côté du Tibre, Saturne avait bâti sur le mont appelé aujourd'hui *Capitolin*, une autre ville nommée *Saturnie*; c'est pour exprimer la situation opposée de ces deux cités, que le Janicule a aussi été appelé *Antipolis*.

Pendant que Syrus me donnait ces différentes explications, nous montions insensiblement : pour détourner plus sûrement mon attention, il me fit le récit des événemens divers dont ces lieux avaient été le théâtre; enfin, lorsque nous eûmes gagné le sommet de la montagne, mon conducteur, se retournant tout à coup, "Contemplez Rome toute entière," me dit-il; "vous la voyez sous vos pieds." Oh ! qu'Athènes est faible devant cette reine du monde ! et que de sensations pénibles s'élèvent dans l'âme d'un Grec, à cet aspect. Quel spectacle ! comment les Romains ne seraient-ils pas pénétrés du sentiment de leur force, lorsque ceux qui cherchent à le repousser, en sont eux-mêmes accablés ?

Après quelques momens de silence : "Il m'est impossible", dit Syrus, "de vous donner une connaissance exacte de tout ce qui se présente à votre vue ; je me bornerai à vous indiquer les objets les plus apparens : demain, vous les verrez de plus près ; je ne veux aujourd'hui que vous en faire connaître la position respective. Pour mettre quelque ordre dans cet exposé, il faut d'abord vous donner une idée de la topographie de ces lieux : nous sommes en ce moment au point le plus occidental de Rome ; le soleil levant, que nous avons en face, nous indique l'orient ; la porte *Esquiline*, que vous apercevez dans le lointain, est dans cette direction ; à votre gauche, l'obélisque du cirque de Flore, marque

le septentrion, et la porte *Capène*, située à votre droite, à l'endroit le plus rapproché des bords de l'Anio, vous montre le midi.

“Vous pouvez apercevoir distinctement les sept montagnes que Rome renfermé dans son enceinte, et qui en forment la division la plus naturelle. Tirez, en idée, une ligne qui, partant du point où nous sommes, traverse l'île du Tibre; vous arrivez droit au mont Capitolin, dont la forme approche de celle d'un demi-cercle. Il se partage en deux cimes : sur l'une, est bâtie une forteresse, célèbre par la résistance qu'elle opposa aux Gaulois ; sur l'autre s'élève le fameux temple du Capitole, monument auguste et sacré, auquel sont attachés les destins de la République. Ce lieu comprend, en outre, une multitude de temples inférieurs dédiés à différentes divinités; et l'on peut dire que là sont rassemblés les principaux objets de la vénération du Peuple romain.

“A droite du mont Capitolin, toujours en partant du lieu où nous sommes placés, est le mont *Palatin*. On aime à voir la source d'un grand fleuve; on veut connaître l'enfance d'un héros et le berceau d'un grand peuple. Regardez ce faible espace qui s'étend des pentes de la montagne, jusqu'aux rives du fleuve. C'est là qu'un sauvage, entouré de quelques brigands, osa méditer la conquête du monde. On y voit encore le *figuier* sous lequel on trouva les illustres jumeaux. A quelque distance, est la caverne *Lupercale*, où se retirait la louve qui les allaita. C'est au pied même du mont Palatin, que Romulus jeta les fondemens de sa faible cité; elle s'étendit avec tant de rapidité, qu'à la fin de son règne, elle comptait déjà 47,000 hommes en état de porter les armes. ✕

“Le nom du mont Palatin a une origine grecque. Peu après la guerre de Troie, une colonie sortie de Palantion, ville d'Arcadie, aborda en Italie, sous la conduite d'Evandre. Il s'établit, avec ses compagnons, sur cette montagne, à laquelle ils donnèrent un nom qui leur rappelait celui de leur patrie.

“En suivant toujours la direction du mont Palatin, vous apercevez au-delà le mont *Cælius*, appelé autrefois

Querquetulanus, à cause des chênes qui le couvraient. Un Étrurien nommé *Cæles Vibenna*, ayant amené à l'un des Rois de Rome un puissant secours dans un moment critique, en reçut, pour récompense, la propriété de ce lieu ; il s'y établit avec ses compaguons, et on ne l'appela plus que de son nom. On y voit encore l'ancienne demeure du Roi *Hostilius*.

“ Derrière le mont *Capitolin*, s'élève le mont *Viminal*. Il tire son nom des saules que l'on y voyait autrefois. On y remarquait aussi un hêtre antique, que l'on avait consacré à Jupiter. Le temps l'a détruit : on y a bati, en sa place, un temple que l'on a dédié à *Jupiter Fagutalis*, pour en conserver la mémoire.

“ Entre le mont *Viminal* et les murs qui sont au septentrion, vous découvrez le mont *Quirinal*, où l'on voit le temple de Romulus, sous le nom de *Quirinus* ; on l'appelait autrefois le mont *Agonal* ; la nouvelle divinité a donné son propre nom, au lieu où elle est adorée.

“ Entre le *Viminal* et le *Cœlius*, est le mont *Esquilin*, qui surpasse tous les autres en étendue. Enfin, tout auprès de vous, de l'autre côté du Tibre, en tirant sur la droite, est le mont *Aventin*, nommé ainsi d'*Aventinus Sylvius*, Roi des Albains, dont on y voit encore la sépulture. C'est là que Remus prit des auspices défavorables, quand il concourut avec son frère, pour donner un nom à la nouvelle ville qu'ils fondèrent. Les Romains regardèrent long-temps, comme un lieu funeste, le théâtre de cet événement, et il restait inhabité, lorsque le roi *Ancus Martius* en fit la demeure des Latins qu'il avait vaincus. Vous y distinguez, entre plusieurs autres monumens, le temple de Diane et celui de la Victoire.

“ Entre l'*Aventin* et le *Capitolin*, était autrefois un marais profond appelé le *Vélabre*, que l'on passait en bateau, pour aller de l'une à l'autre montagne. On l'a desséché, sous Tarquin l'Ancien, dont le règne fut marqué par tant de travaux utiles. A la place qu'il occupait, on voit maintenant deux belles rues nommées le grand et le petit *Vélabre*. C'est là qu'habitent principalement les vendeurs d'huile.

“ Une forte muraille, munie d'un large fossé, et dont

les deux extrémités aboutissent au Tibre, renferme ces sept montagnes, à l'exception du mont Capitolin, dont elle ne comprend qu'une partie, les murailles mêmes de la forteresse formant, de ce côté, les limites de la ville. Cette enceinte a environ six milles romains de circuit ; sans y comprendre le Janicule, que l'on peut regarder comme un appendice de la ville. Athènes a presque autant d'étendue ; mais elle est entièrement renfermée dans son enceinte, et Rome n'a que des limites apparentes. Un respect religieux ne lui a pas permis de reculer celles que ses fondateurs lui avaient prescrites avec solennité ; elle les a franchies. Comme une liqueur qui fermente, bouillonne, et s'échappe à grands flots, du vase qui ne peut la contenir, le Peuple Romain dépasse toutes les bornes, et l'ancienne Rome n'est plus que le sanctuaire de la nouvelle.

“ De quelque côté que vous jetiez la vue, vous n'apercevez que bâtimens somptueux, et que jardins magnifiques. La Campagne de Rome se couvre de maisons de plaisance ; bientôt elle ne sera plus qu'une villa. La passion qu'ont en général les Romains pour la vie champêtre, a fortement contribué à cette extension prodigieuse. Malgré leur penchant pour le faste, ils se ressentent encore des premières occupations de leurs ancêtres. Lorsque Romulus eut partagé son petit territoire in trois tribus, et prescrit les obligations attachées à chaque classe de citoyens, il réserva les travaux de l'agriculture pour les seules personnes libres. On pouvait alors cultiver son champ sans cesser d'habiter Rome, et les laboureurs s'y trouvaient rapprochés des artisans. A mesure que son territoire s'agrandit, on augmenta successivement le nombre des tribus. Servius Tullins en fit quatre des habitans de la ville, et dix-sept de ceux de la campagne. Les premières familles, n'oubliant jamais leur ancienne destination, allèrent habiter ces tribus rustiques, leur donnant ainsi une supériorité que ne purent obtenir les tribus urbaines, toutes composées d'artisans et d'affranchis. De nouveaux accroissemens ajoutèrent encore au nombre des tribus, qui fut enfin porté à trente-cinq. Il arriva ce que l'on avait vu

lors de l'établissement des premières tribus rustiques ; tout ce qui était près de la ville, se remplit de nouveaux citoyens, et les Romains les plus distingués allèrent habiter les tribus éloignées. C'est là qu'ils se plaisaient à étaler le faste qu'entretenaient sans cesse les trésors de toutes les nations. Le but n'est plus le même, mais le principe n'a pas changé.

“C'est ainsi que Rome, franchissant ses propres barrières, a acquis par degrés une étendue dont on doutera un jour ; et de même que la République a subjugué toutes les nations, la ville a englouti tout ce qui était dans son voisinage. De cinquante-trois cités qui couvraient autrefois la Campagne de Rome, il ne reste plus une seule pierre ; leurs noms seuls sont conservés.

“Il faut le dire : la fortune seule ne fait pas de tels prodiges. Le Peuple qui, dès sa naissance, résista à tous les autres, qui les attaqua ensemble ou séparément, qui finit par les asservir tous, avait des institutions plus vigoureuses, un courage plus héroïque, des lois plus fortes et plus sages, qui devaient enfin le faire triompher.

“On n'admire pas moins la constance des efforts qu'il a fallu faire pour amener Rome et l'Italie entière à ce haut degré de splendeur où vous la voyez maintenant. Des marais immenses ont été desséchés, des lacs profonds ont été comblés, des montagnes aplanies, des chaussées solides et commodes ont rapproché des lieux que la nature semblait avoir séparés par des barrières éternelles. Ces monumens respectables feront à jamais la gloire de Rome : les races futures pardonneront à son ambition, en jouissant de ses bienfaits. N'est-on pas digne de commander à l'univers, quand on ne travaille que pour sa félicité ? Voilà ce que les historiens ne nous montrent point assez : ils nous fatiguent par des combats, par des victoires trop souvent répétées, et ils en omettent les nobles résultats. Rome étonne par ses travaux, plus encore que par ses conquêtes. Il lui en a plus coûté pour vaincre la nature, que pour soumettre tous les peuples.”

“Je le vois,” dis-je à Syrus, “ce n'est que dans leur patrie, que l'on peut juger les Romains. Au loin, tout

atteste leur puissance ; ici, tout parle de leur grandeur. Mais convenez avec moi, que le génie créateur qui a fait ici tant de prodiges, s'est exercé dans des lieux qui n'étaient pas dignes de tant de soins. J'ai vu les riches coteaux de l'Italie méridionale ; j'ai vu l'heureuse Campanie. C'est là qu'une nature féconde eût secondé les efforts des hommes, et qu'ils eussent élevé le plus beau monument de leur puissance. Ici, au contraire, tout annonce une nature rebelle. Un sol ingrat se montre à travers les palais qui le surchargent. Ce fleuve roule ses ondes livides entre des rives factices. Tantôt il couvre la campagne de ses eaux ; et tantôt son urne épuisée peut suffire à peine aux besoins d'une faible navigation. Si je porte mes regards au-delà du fleuve, ces collines qui forment entre elles des gorges sombres, semblent plutôt un repaire, qu'un lieu destiné à l'habitation des hommes." "L'emplacement de Rome," me répondit-il, "se ressent de la profession de ses fondateurs. Les premiers Romains avaient choisi ce lieu, comme le plus sûr et le plus inaccessible. Ces montagnes, défendues par un large fleuve, et plus encore par des bois et des marais qui n'existent plus, offraient un asile assuré à des hommes que le brigandage avait rassemblés. C'est de cet antre qu'ils fondaient comme des vautours, pour dépouiller leurs voisins ; ils y apportaient leur proie, comme en un lieu de sûreté. Leurs succès appelèrent près d'eux tous les hommes déterminés de toutes les peuplades du Latium. Leur audace croissant avec leur nombre, bientôt ils formèrent de plus grandes entreprises. Le courage prit la place de la férocité ; les conquêtes succédèrent aux rapines. Romulus, par sa bravoure et par son adresse, sut diriger, selon sa volonté, ces hommes redoutables : il leur donna des lois ; il fit plus, il les leur fit aimer. Ses successeurs suivirent ses plans avec constance ; et Rome, l'opprobre de l'Italie, à son origine, en est enfin devenue la gloire. Le lieu où ce grand ouvrage fut commencé, devint, en quelque sorte, sacré pour le Peuple Romain. Des oracles révéralés l'y attachèrent de plus en plus ; et quoique sa domination s'étende aujourd'hui sur des

lieux plus favorisés de la nature, jamais il ne pourrait se résoudre à transporter ses foyers hors de cette ville, objet de son amour et de sa vénération. Cette action semblerait un sacrilège à des êtres qui portent l'amour de la patrie à un point inconnu même à des Grecs. Rome est pour eux une divinité ; elle est adorée sous ce nom ; elle a ses temples, ses prêtres, ses images, et ce culte est un des plus chers à ses enfans."

"Quelle est", demandai-je à mon compagnon, en l'interrompant, "cette plaine étendue qui occupe tout l'espace compris entre le mont Capitolin et un coude que forme le Tibre ? On y voit de loin à loin quelques monumens isolés ; une multitude d'hommes que je découvre à peine, y sont dans une grande agitation ; il semble que l'on y célèbre quelque fête." "C'est le Champ-de-Mars," répondit-il, "dont le nom seul indique la destination. C'est là que la jeunesse de Rome fait le premier apprentissage du métier de la guerre. C'est ainsi que les Romains disposent leurs enfans à les imiter, et qu'ils préparent des races de héros qui surpassent sans cesse leurs pères. Ici tout concourt à exciter l'amour de la patrie et le sentiment de l'honneur. Ces monumens qui vous ont frappé sont ou les tombeaux des hommes illustres, ou des trophées élevés à leur gloire. C'est une distinction que la République n'accorde qu'aux généraux qui sont morts dans les combats. Du fond de leur tombe, leurs mânes semblent appeler la jeunesse à la gloire et à la vertu, en lui en montrant la noble récompense. Enfin, c'est au Champ-de-Mars que se tiennent les grandes assemblées du Peuple Romain. Bientôt cette réunion aura lieu ; vous en serez témoin : je ne veux pas en affaiblir l'effet en vous en faisant le tableau à l'avance.

"Cette île que vous apercevez au milieu du Tibre, entre le Champ-de-Mars et les murs du Janicule, s'appelle l'île Sacrée ; elle a une origine qui mérite d'être rapportée. Après l'expulsion de Tarquin, on distribua ses terres aux citoyens les plus pauvres. Le Champ-de-Mars, dont il s'était emparé, fut seul excepté, et on le rendit à sa première destination. Ce vaste terrain

était alors couvert de blé prêt à être moissonné. Le peuple dédaigna de profiter d'un avantage dont il détestait la source ; il coupa le blé, le lia en gerbes, et le jeta dans le Tibre, dont les eaux étaient très-basses en ce moment. Ce monceau de gerbes entassées résista au cours du fleuve. Des atterrissemens successifs y donnèrent de la consistance ; et il s'y forma une île assez considérable pour qu'on y ait bâti un temple à Esculape.

“ Le pont que vous venez de passer, et qui est à peu de distance de cette île, se nomme le pont *Senatorius*, parceque les Sénateurs y passent en certaines occasions, pour aller consulter les Livres sibyllins que l'on conserva d'abord au Janicule. C'est Scipion l'Africain qui le fit construire pendant son édilité.

“ Nous allons rentrer dans Rome, en passant sur le pont *Sublicius*, qui joint le Janicule au mont Aventin ; et faisant le tour de cette dernière montagne, vous pourrez apercevoir les divers objets dont, en ce moment, elle vous cache la vue.”

Après être descendus du sommet où nous étions placés, nous avons passé le Tibre ; et, suivant son cours pendant l'espace d'un stade, nous sommes sortis des murs de Rome. Près de l'endroit où ils joignent le fleuve, sont les magasins de sel qui approvisionnent la ville. Il est assujéti à des impôts qui font une partie du revenu de la République. Ancus Martius mit, le premier, des taxes sur cette denrée si nécessaire ; on les abolit après l'expulsion des Rois, mais le Censeur M. Livius les ayant rétablies, le peuple s'en vengea en lui donnant le surnom de *Salinator*, qui lui est resté.

De là, nous suivîmes l'enceinte extérieure de la ville ; je regardais avec étonnement ces fortes murailles, garnies de hautes tours d'espace en espace, et dont un large fossé défend les approches. “ Ces boulevards que vous admirez”, me dit Syrus, “ sont plus imposans que formidables. Les Gaulois les ont franchis avec facilité, et il est probable qu'Annibal eût eu le même succès, s'il eût osé le tenter. Souvenez-vous que Sparte, entièrement ouverte, fut long-temps invincible, et que les

murailles du Pyrée n'ont pu sauver Athènes. Une nation vraiment guerrière, n'a de solides remparts que dans ses citoyens ; elle dédaigne ces enceintes où des peuples faibles aiment à se renfermer ; le travail qui les élève surpasse celui qui apprend à s'en passer. L'enceinte de Rome est plutôt un monument de sa faiblesse ancienne, que la preuve de sa force actuelle : les Romains la respectent par tradition, ils n'en attendent pas leur salut.

“ Nous voici maintenant sur la route d'Ostie ; reconnaissez ces lieux. C'est par là que vous êtes arrivé à Rome. Nous rentrerons dans la ville par la porte Capène, la deuxième que nous rencontrerons après celle-ci. Je veux vous conduire jusque là, pour vous montrer un monument vraiment digne de Rome, et plus recommandable que de vains amas de pierres.” J'attendais avec impatience le spectacle qui m'était annoncé, et je jetais les yeux sur tous les temples et les palais qui se présentaient à nos regards. Syrus souriait de mes demandes ; enfin il me dit : “ Vous le voyez ; c'est la *voie Appienne*. Peut-être ne trouverez-vous pas qu'une simple route réponde aux idées que je vous ai fait concevoir. En ne considérant que l'utilité publique, je pourrais encore justifier ce que j'ai avancé. Mais la voie Appienne est si supérieure aux ouvrages de ce genre, qu'il faudrait des termes nouveaux pour la caractériser.

“ Examinez la manière dont elle est construite : des quartiers de rochers, des blocs de marbre que l'imagination même pourrait à peine ébranler, ont été amenés des montagnes ; il a fallu les tailler, les asseoir sur des fondemens éternels, les unir par un ciment artistement préparé, et lier ensemble, par des attaches de cuivre scellées avec du plomb fondu, toutes ces parties, pour n'en faire qu'un tout immuable à jamais. Quel ouvrage de l'homme peut mieux mériter le nom d'édifice ? quel autre a un but plus louable et plus noble ? Cette route va de Rome à Capoue, de Capoue à Brindes. Dans un espace de 2,800 stades, on trouve des marais qui semblent inaccessibles aux efforts des hommes. C'est au Censeur Appius, surnommé l'Aveugle, que Rome

doit ce monument éternel. Les siècles peuvent l'ébranler ; ils ne pourront pas le détruire. Il montrera aux races futures, ce qu'étaient les Romains ; comme Homère prouvera ce qu'étaient les Grecs.

“ Ces tombeaux que vous voyez de loin à loin, appartiennent aux premières maisons de Rome ; chacune a sa sépulture particulière. Ce serait commettre un sacrilège que de se servir du tombeau d'une autre famille : celui qui s'en rendrait coupable, encourrait une punition grave. De même il est défendu de vendre ou d'aliéner les sépultures héréditaires. Ceux qui les font construire, imposent toujours à leurs héritiers l'obligation de les conserver dans leur intégrité, sous peine d'une amende qu'ils prescrivent eux-mêmes, et qui doit être versée dans les coffres des Pontifes.

“ Vous apercevez encore ce qu'ici l'on appelle proprement des *monumens* : ils diffèrent des tombeaux, en ce qu'ils ne renferment pas les cendres du mort. Ils sont élevés à sa mémoire ; ils n'ont que lui seul pour objet, et ils sont destinés à perpétuer le souvenir de son nom.

“ Mais vous avez besoin de repos ; hâtons-nous de traverser le Coelius, et regagnons la rue Suburrane. Le soir approche ; reprenez vos forces par un repos salutaire ; et repassez dans l'ombre de la nuit les objets nouveaux qui vous ont frappé. Celui qui voit Rome a de quoi méditer.”

LETTRE VII.

POLYCLÈTE À PHILOSTRATE, (FILS DE L'ARCHONTE-ROI.)

*Intérieur de Rome. Monumens. Portes. Temples. Aqueducs.
Usages particuliers. Sujets divers.*

L'IMAGINATION remplie de tant d'idées nouvelles, j'avais à peine donné quelques instans au repos, lorsque Syrus est venu m'y arracher. “ Venez,” me dit-il, “ parcourons ensemble les lieux les plus remarquables de

Rome. Ce que vous aurez aperçu du haut du Janicule, va se dérouler à vos yeux ; nous suivrons une route opposée à celle que nous avons prise hier ; et, marchant au hasard, nous passerons dans les divers quartiers de la ville, en nous attachant plus particulièrement aux objets dignes d'exciter votre curiosité. Chacune des parties qui composent ce grand tableau, étonne autant que le tout ensemble. A cet aspect, l'homme s'enorgueillit de l'ouvrage de l'homme ; il ne songe pas s'il est Grec ou Romain, puissant ou faible, libre ou esclave ; il s'applaudit en secret des efforts de ses semblables, et il s'associe à leur gloire. Quel autre lieu dans l'univers pourrait offrir à vos regards tant de tableaux sublimes ! J'ai vu Thèbes, Lacédémone, Corinthe ; j'ai habité la brillante Athènes ; et, dans ces villes si célèbres, rien ne donne une idée de la splendeur de Rome ; c'est l'immensité opposée à un point.

“ Le soleil se lève à peine ; nous en aurons plus de liberté pour tout examiner, avant que les citoyens se rassemblent, soit dans les places publiques, soit dans les lieux dont l'entrée est interdite aux étrangers. C'est aujourd'hui un de ces jours de marché, appelés *nundinæ*, parce qu'ils reviennent tous les neuf jours. Vous verrez, en même temps, le cultivateur respectable, le riche propriétaire, et le Patricien fastueux, accourir de tous les points du territoire de Rome, les uns pour préparer des brigues dont l'effet se fera sentir dans les premiers Comices, d'autres pour les déjouer, tous pour s'occuper de leurs propres intérêts, sous le masque du bien public.”

Nous nous mettons en marche ; un silence profond régnait encore dans ces lieux, que bientôt les flots d'un peuple immense allaient remplir d'agitation et de tumulte. “ C'est dans ce quartier”, me dit mon compagnon, “ qu'habitent les principales familles de Rome. Elles y occupent de vastes maisons qui toutes sont séparées des autres, et forment ainsi des espèces d'îles, nom sous lequel on les désigne ordinairement. Ce sont des palais magnifiques où loge un peuple aussi nombreux que celui des bourgs de la Grèce.

“Ces portiques soutenus par des rangs de colonnes de marbre, et qui sont garnis de bancs, servent d’abri aux clients qui s’y rendent par troupes pour faire une cour assidue à leurs patrons. Les plus pauvres ne passent jamais le seuil de la porte ; c’est là qu’ils attendent une chétive aumône, juste prix de leur bassesse. La porte des maisons est sacrée. Non seulement elle a ses divinités particulières, mais chacune de ses parties est sous la protection d’un Dieu qui lui est propre : *Limentinus* préside au seuil, *Cardea* aux gonds, *Forculum* à la porte même. —

“Cette rue superbe qui suit la rue *Suburrane*, que nous venons de quitter, se nomme la rue Sacrée ; elle est appelée ainsi parce qu’elle est sans cesse remplie de tous les prêtres qui se rendent au Capitole. À votre gauche, est un quartier appelé les *Carines*, parceque toutes les maisons qui le composent sont surmontées d’un toit en forme de *carène*, nom que l’on donne à la partie inférieure d’un vaisseau. C’est au-delà qu’est la porte *Carmentale* qui conduit au Champ-de-Mars ; on la nomme aussi la porte *Scélérate*, en mémoire du sort funeste des trois cent six Fabiens qui sortirent de Rome par cette porte, l’an 274, pour aller combattre les Véliens. Tous périrent dans cette guerre, dont eux seuls, aidés de leurs clients, soutenaient le fardeau.

“Nous voici sur le *Forum*, lieu si célèbre dans les annales de Rome. Toutes les autres places portent ce titre, mais celle-ci est appelée proprement le *Forum Romanum* ou le *Forum* par excellence. Ce n’était autrefois qu’un vaste emplacement sans aucune décoration particulière ; Tullus Hostilius l’entourna de galeries et de boutiques occupées principalement par des banquiers. Depuis on y a construit des palais spacieux où l’on rend la justice ; on les nomme *basiliques* ; le peuple s’y assemble, dans certaines circonstances, pour traiter des affaires publiques. Vous y voyez, en outre, des temples, des portiques, des écoles publiques, des édifices superbes. Parmi la multitude de statues qui décorent cette vaste place, en voici une qui est plus ancienne que Rome même ; elle fut dédiée, dit-on, à Hercule par le

Roi Evandre; on la nomme l'*Hercule triomphant*, parce qu'on la revêt de la même robe que les triomphateurs, dans ces jours solennels où Rome décerne à ses généraux le prix de la gloire.

“ Ces douze statues dorées représentent les douze grands Dieux.

“ Voici le temple de Janus; ce Dieu en compte plusieurs à Rome; celui-ci est le plus ancien, il fut bâti par Romulus: Numa y mit la statue de la divinité; elle a deux faces: ses doigts sont tellement disposés, qu'ils indiquent le nombre de 365, par allusion aux jours qui composent l'année dont Janus passe pour avoir donné, le premier, la connaissance aux hommes.

“ Ce temple, plus grand et plus magnifique, est celui de Saturne. C'est là que l'on conserve les étendards des Légions; on y dépose également le trésor public, parceque, sous le règne de ce sage Roi, connu sous le nom d'*âge d'or*, la bonne foi n'avait jamais été violée. Ce Dieu passe cependant pour aimer le sang; les gladiateurs en font des libations sur ses autels; et, par suite du caractère cruel qu'on lui attribue, on donne ici le nom de Saturniens aux vers satiriques.

“ Le *Forum* est le lieu le plus fréquenté des Romains. C'est là que se tient le grand marché de tous les objets importants; sans cesse on y voit étalé ce qu'il y a de plus précieux; on y vend à l'encan le butin fait sur les ennemis, et l'on y adjuge à des entrepreneurs, les diverses branches du revenu public. On y fait les élections, on y donne des jeux au Peuple Romain; enfin, c'est là qu'il délibère sur les intérêts de l'Etat, et qu'il prononce sur le sort de l'univers.

“ Ce monument singulier que vous apercevez au milieu du *Forum*, était formé dans le principe, des éperons des galères que, l'an 416, les Romains prirent sur les habitants d'Antium. Ils les rassemblèrent en ce lieu, comme un trophée de leur victoire. Au sommet, est placée une tribune d'où les orateurs haranguent le peuple. Le temps a détruit cet édifice, on l'a reconstruit sur le même modèle, et il sert au même usage. On le nomme les *Rostres*, d'un terme latin qui exprime le bec d'un

navire. Semblable au trône de Jupiter, c'est de là qu'est partie la foudre qui si souvent épouvanta les peuples. Cette statue, placée près des *Rostres*, présente des idées moins sérieuses ; c'est celle du satyre Marsias ; elle rappelle aux plaideurs les hasards d'un procès, et les dangers du jugement, même le plus favorable. A quelque distance, sur le penchant du mont Capitolin, est un édifice appelé *Hostilia* où le Sénat s'assemble en certains cas. On y monte par quelques degrés ; c'est de ces degrés que Tarquin précipita Servius Tullius.

“ En face du *Forum*, vous voyez le Capitole ; l'heure ne nous permet pas d'y pénétrer. Contentez-vous d'en admirer les dehors. Vous verrez ce lieu plus à loisir, et vous serez témoin de la pompe des fêtes que l'on y célèbre.

“ Derrière le Capitole, est la roche Tarpeïenne d'où, selon la loi des Douze Tables, on précipite ceux qui sont coupables du crime de trahison. Ce lieu semble choisi pour rappeler aux triomphateurs, que la gloire même a ses périls, et qu'il n'est qu'un pas de la récompense au châtement.

“ Ce temple, d'une structure élégante, est celui de *Vénus la chauve* ; il lui fut dédié sous ce titre, pour éterniser la mémoire du dévouement des dames Romaines. Les Gaulois assiégeant le Capitole, les Romains manquaient de cordes pour leurs arcs ; leurs femmes n'hésitèrent pas à sacrifier leur chevelure pour cet usage ; le Sénat les en récompensa, en dédiant un temple à leur protectrice ; et Vénus, dépouillée de son plus bel ornement, n'en eut que plus d'adorateurs.”

“ En gagnant le mont Quirinal, vous apercevez d'abord le temple de la Concorde, élevé l'an 387, par le Dictateur Furius Camillus, à l'occasion de la réconciliation des deux Ordres. C'est là que s'assemble le Sénat, en de certaines circonstances. On pourrait croire que des idées de bienveillance ont fait choisir cet emplacement pour une réunion auguste, si elle n'avait lieu également dans le temple de Bellone.

“ Un peu plus loin, est le temple de la *Fortune virile*, bâti par le Roi Servilius, en mémoire des biens dont

cette Déesse l'avait comblé pendant une longue vie. Les Romains se sont plu à honorer la plus puissante de toutes les Divinités, et ils lui ont dédié des temples, sous des titres qui rappellent ses bienfaits. On y invoque la *Fortune féminine*. Son temple est hors des murs, au lieu même où la mère et la femme de Coriolan triomphèrent de sa juste colère; la *Fortune brève*, la *Fortune primigenia*, la *Fortune de bonne espérance*, celle qui détourne les malheurs, etc.

“ Mais déjà les rues commencent à se remplir de citoyens; voyez-les courir les uns chez les autres, pour se procurer le feu qui doit servir aux besoins de la journée. C'est un crime que d'en refuser à qui que ce puisse être: c'en est un plus grand d'emprunter celui des autres. Ceux-là sont des clients toujours exacts à se montrer, dès le point du jour, à la porte de leurs patrons. Ceux-ci sont des juges qui se rendent aux différents tribunaux où ils doivent siéger. Ils sont suivis par des groupes de plaideurs qui s'efforcent de leur démontrer la justice de leur cause, ou de les toucher par leurs promesses. Ces deux jeunes garçons qui portent la robe Prétexte, sont les fils d'un personnage consulaire; ils se rendent, chaque matin, chez un célèbre jurisconsulte, pour entendre ses leçons; derrière eux est un esclave chargé de les conduire et de les ramener; il porte sous le bras une boîte qui contient des tablettes enduites de cire, des styles et autres instrumens nécessaires pour écrire. Ces autres, qui marchent en troupe, sont d'un ordre moins relevé; ce sont des fils de simples citoyens, qui vont prendre chez un commun maître, des leçons qui ne s'étendront pas au-delà des premiers besoins de la société.

“ Observez la manière dont les Romains s'abordent. *Ave* est le salut du matin, *salve* celui de soir, *vale* celui des personnes qui se quittent. On ne manque point ici de se rendre, dès le commencement du jour, chez ceux auxquels on veut donner des marques de déférence et de respect, ou dont on attend des services. Cet usage se pratique jusque dans les camps. Dès l'aurore, les soldats se rendent chez les Centurions: ceux-ci les

accompagnent à la tente des Tribuns militaires, et tous ensemble vont saluer le Général par acclamation.

“ De tous côtés vous voyez les habitans des campagnes, conduisant à Rome les différentes productions de leurs cantons. Ceux qui viennent par cette grande et belle rue qui s'étend du mont Quirinal au pied du mont Capitolin, et que sa largeur a fait appeler *Via Lata*, descendent des montagnes où le Tibre prend sa source. Ils conduisent de nombreux troupeaux destinés au service des autels et à l'approvisionnement de la ville. Les bœufs vont gagner le *Forum boarium*. Au milieu de cette place, on voit un superbe taureau d'airain, qui en exprime la destination. Les porcs sont rassemblés au *Forum suarium*. C'est au *Forum olitorium*, au-delà de la porte Carmentale, que se vendent les légumes ; le poisson se distribue près du Tibre, dans un lieu nommé le *Forum piscinum*. Chaque branche de comestibles a son lieu désigné, où le vendeur est assuré d'en trouver le débit, et l'acheteur de s'en pourvoir. Jusqu'à ces mets délicats que la sensualité a fait inventer, on se les procure à toute heure du jour, au *Forum cupedinis*, nommé ainsi d'un ancien terme latin qui exprime une nourriture exquise.

“ Dans ces divers lieux, des commissaires délégués par les Ediles veillent sans cesse à maintenir l'ordre, et à prévenir toute espèce de fraude. Les Tribuns du peuple même ne dédaignent pas ces fonctions ; l'un d'eux préside constamment au *Forum suarium*.

“ Vis-à-vis de nous, vous voyez défiler des troupes d'ouvriers qui, portant sur l'épaule les outils de leur profession, se rendent à leur atelier, et vont commencer une journée laborieuse, mais exempte de trouble et d'inquiétude. Tous sont réunis en différentes corporations, qui ont chacune à leur tête un chef auquel on donne le titre de Préfet. Cette institution remonte à Numa ; ce sage Roi, toujours occupé du bonheur de son peuple, travailla sans relâche à lui faire aimer ses devoirs et sa patrie ; il ne négligea pas les dernières classes de citoyens : ce sont les racines de l'arbre ; pour que sa tête

s'élève avec majesté, il faut qu'elles s'attachent au sol qui les nourrit.

“ La plus grande partie de cette multitude habite les pentes des monts Quirinal et Esquilin. Ces lieux, plus éloignés du centre de la ville, offrent à la classe indigente des demeures dont le prix est proportionné à ses moyens.

“ A votre gauche, est le temple de Romulus, l'un des plus superbes de Rome. Après un règne de trente-sept ans, ce Roi disparut tout à coup au milieu d'une cérémonie publique interrompue par un orage terrible. Cet étrange événement causa une vive sensation parmi un peuple qui le révérait comme un père. Pour arrêter des recherches dangereuses, Julius Proculus, l'un des plus distingués d'entre les Patriciens, soutint avec serment que Romulus lui était apparu avec les attributs de la Divinité ; et qu'après lui avoir révélé les brillantes destinées de Rome, il avait ordonné qu'on lui bâtît un temple où il serait adoré sous le nom de *Quirinus*. Cette attestation d'un homme connu jusque là par son intégrité calma l'effervescence du peuple. Il adopta avec facilité des idées qui flattaient à la fois son amour pour son souverain, et sa propre ambition : le fondateur de Rome en devint la divinité tutélaire, et celui que des mains ennemies avaient retranché du nombre des hommes, fut compté parmi les Dieux.

“ En suivant toujours la même direction, nous allons arriver à l'extrémité de l'angle que forment, au septentrion, les murailles de la ville. C'est à gauche, par-delà l'enceinte, qu'est situé le Cirque où l'on célèbre les jeux Floraux. C'est au printemps, à cette époque où Flore prodigue ses trésors, qu'ont lieu ces fêtes renommées. Je les ai vues, et je n'oserais vous les décrire. Contentez-vous de savoir que là, des troupes de femmes quittent à la fois le langage et les voiles de la pudeur, et qu'une foule insensée applaudit avec transport à ces honteux spectacles. On a peine à concevoir que des hommes déjà éclairés aient pensé fléchir les Dieux irrités, en outrageant la vertu. Les Censeurs, toujours si zélés pour le maintien des mœurs, n'oseraient réprimer

des désordres qu'on couvre du voile de la religion. On a vu le sévère Caton quitter ces fêtes où il assistait, pour laisser le peuple jouir, sans contrainte, des plaisirs que troublait sa présence, et que sa vertu ne pouvait permettre.

“ Entre les dernières maisons et l'enceinte de la ville, vous apercevez un large espace vide qui s'étend également de l'autre côté des murailles ; on le nomme le *Pomœrium*, de deux mots latins qui signifient proche des murs, *pone moeri* ; ce terrain est sacré ; il est défendu d'y bâtir, même d'y labourer, soit par la crainte d'ébranler les fondemens des murailles, soit plutôt par une suite du respect que portent les Romains à cette enceinte sacrée que leur ont tracée leurs ancêtres. Des bornes, placées de distance en distance, marquent les limites du *Pomœrium* ; c'est dans la partie, de ce champ, située au-delà des murs, que l'on prend les auspices ; cette cérémonie ne peut avoir lieu que dans la campagne, ce qui la distingue de l'augure qui se prend indifféremment en tout lieu.”

En ce moment, j'interrompis Syrus : “ Écoutons”, lui dis-je, “ ce que ce crieur public va nous annoncer : *On fait savoir que dans neuf jours, on procédera sur le Forum Romanum, par-devant le Censeur, à l'adjudication du butin fait sur les Grecs, pendant la dernière campagne. Ce sont des biens de Porsenna.* “ Eh !” m'écriai-je, “ qu'a de commun un Roi d'Etrurie, qui vivait il y a plus de quatre siècles, avec les déponilles récentes de la Grèce ?” “ Ceci nous rappelle un ancien événement”, répondit mon compagnon : “ Lorsqu'en 246, Porsenna eut fait la paix avec les Romains, pour leur marquer l'estime que lui avaient inspirée leurs grandes actions pendant le cours de cette guerre, il leur abandonna son camp, ses tentes, le bagage de ses soldats, et le sien même. Pour marquer leur reconnaissance d'un don aussi considérable, les Romains firent vendre à l'encan ces divers objets, selon la formule que vous venez d'entendre, et la tradition l'a conservée jusqu'à nos jours.

“ Nous voilà”, poursuivit Syrus, “ à la porte *Colline*, nommée aussi *porta Salaria* ou la porte du sel, parceque

c'est par là qu'entre dans Rome le sel que l'on y consomme; ce sont les Sabins qui font ce commerce. C'est par cette porte qu'entrèrent dans Rome les Gaulois qui la détruisirent. C'est encore là, à peu de distance des murs, que campa Annibal, l'an 542 : vaine démonstration d'une puissance déjà près de sa ruine.

“ Mais gagnons le mont Esquilin : outre les objets remarquables qu'on y voit, c'est le lieu le plus élevé de cette partie de la ville, et il vous présentera le revers de tout ce que vous avez aperçu du haut du Janicule. Voilà d'abord l'humble demeure de Servius Tullius, sixième Roi de Rome. Sa mémoire a survécu à la destruction de la monarchie; elle a toujours été chère aux Romains. Les grands ont révééré en lui le fondateur de leur pouvoir; les Plébéiens y virent un être né dans l'esclavage, et tous semblèrent participer à sa haute fortune; les uns et les autres n'oublieront jamais les bienfaits dont il combla son peuple, pendant un règne de quarante-quatre ans. Il paya les dettes des pauvres citoyens; il remit les lois en vigueur, et il en fit de nouvelles qui les égalaient en sagesse. Il renferma dans l'enceinte de la ville les monts Viminal, et Esquilin, et il lui donna ces mêmes limites qu'elle a encore aujourd'hui. Enfin, il donna en quelque sorte une nouvelle constitution aux Romains, par l'établissmens des comices *par centuries*; et les succès prodigieux qui ont suivi cette institution, en démontrent assez la bonté. Romulus sera à jamais célèbre par la vigueur de son génie; Numa brille par la piété; la profonde politique de Servius Tullius le mettra au rang des premiers législateurs.

“ Remarquez ce citoyen qui monte les degrés du temple de Junon Lucine, et qui est suivi d'un cortège nombreux; c'est un grand personnage à qui il vient de naître un fils; il vient, accompagné de ses amis et de ses clients, déposer une pièce de monnaie sur l'autel de la Déesse. C'est encore à Servius Tullius, que remonte cet usage. Pour avoir une connaissance exacte de l'état de son peuple, il régla qu'aussitôt qu'un enfant serait né, ses parens porteraient au temple de Junon Lucine, une pièce d'argent d'une certaine valeur; lorsqu'il prend

la robe virile, on en dépose une autre qui est différente, au trésor du temple de la *Jeunesse* ; de même, à la mort d'un citoyen, sa famille fait une semblable offrande au trésor du bois sacré de *Vénus Libitine*. Chaque année, le relevé de ces signes divers indique avec certitude les mutations qui ont eu lieu dans le nombre des citoyens ; la religion garantit la stricte exécution d'une mesure prescrite par la politique.

“ Laissez les temples et les monumens des arts, pour contempler le dernier asile des misères humaines. Ce quartier, dont l'aspect est si lugubre, et qu'empoisonnent des vapeurs malfaisantes, est appelé les *Puticuli* ; il tire son nom de ces larges fosses, en forme de *puits*, que vous voyez autour de vous. C'est là que l'on entasse cette multitude de pauvres citoyens qui n'ont pas même assez de terre en propriété, pour y reposer après leur mort. Ainsi, par une de ces contradictions si fréquentes chez toutes les nations, le droit de sépulture dans la ville, que l'on accorde à peine aux héros, est prodigué aux plus vils citoyens. L'excès de la misère les met au même niveau : image exacte de la nullité des grandeurs.

“ Entre le Viminal et l'Esquilin, est cette partie des murailles appelée les *remparts de Tarquin*. Le premier Roi de ce nom entreprit de remplacer des murs faits de pierres brutes, posées l'une sur l'autre sans aucun art, par des constructions plus solides. Il les fit bâtir de pierres de taille, bien polies, dont chacune faisait la charge d'une voiture. Il s'appliqua, surtout, à rendre cette partie plus forte, pour la défendre contre les incursions des Latins. Les crimes du jeune Tarquin ne souillèrent pas la gloire de son aïeul, et le Peuple Romain, équitable jusque dans sa haine, conserva un nom qui lui rappelait un bienfait.

“ Nous voici à la porte Esquiline. Voyez cette foule prodigieuse qui arrive des parties orientales du territoire de Rome. Rien ne peut mieux vous donner une idée de la population de cette ville immense, que ces amas de provisions de tout genre, qui y entrent à la fois par toutes ses portes, et qui disparaissent au moment de leur

arrivée. Ici de grands chariots attelés de quatre bœufs portent du blé, de l'orge et des grains de toute espèce ; là, ce sont de longues files de voitures sans roues, traînées par un seul cheval, et chargées de fruits symétriquement arrangés ; on les nomme *trahæ*, d'un terme latin qui exprime l'action de les traîner. Plus loin, un citoyen indigent fait conduire, par son unique esclave, les légumes de son jardin sur une petite voiture appelée *una rota*, parce qu'elle n'a qu'une roue. Partout l'activité et l'industrie s'agitent pour satisfaire des besoins réels ou imaginaires ; le riche jouit du travail du pauvre qu'il fait vivre à son tour, et ce besoin réciproque tourne à l'avantage de l'ordre social.

“ Mais des objets plus imposans se présentent à nous : admirez ce magnifique aqueduc, le premier que l'on ait vu à Rome ; c'est le Censeur Appius Claudius, le même à qui l'on doit la Voie Appienne, qui le fit construire, l'an 442, pour fournir aux besoins d'une ville que son agrandissement éloignait de plus en plus des bords du Tibre. Tantôt suspendu sur les vallons, tantôt s'enfonçant dans le sein des montagnes, il conduit à Rome, à travers un espace de dix milles, les eaux des hauteurs de Tusculum. Des ruisseaux tout entiers voient changer le cours que leur avait prescrit la nature, et la Naïade confuse fuit à regret un lit desséché.

“ Cette eau est réservée en entier aux habitans de la ville, sans qu'aucun citoyen puisse en rien détourner pour son usage particulier. Arrivée à Rome, elle se distribue dans vingt réservoirs appelés *châteaux*, et de là, par des tuyaux de plomb ou de terre cuite, elle fournit à l'entretien des bains, des fontaines, ou autres établissemens publics. Les propriétaires de diverses fabriques en obtiennent aussi, en acquittant un certain droit ; et les sommes qui en proviennent servent à l'entretien des aqueducs.

“ Il est encore à Rome un autre objet digne d'exciter votre attention, je dirais même votre admiration, sans la répugnance qu'il inspire ; ce sont les cloaques. Mais le véritable amour du bien public trouva-t-il jamais rien d'indigne de soi ? Ce feu sacré épure tout ce qu'il

touche ; il ennoblit les objets même du dégoût. Non, l'habitant de nos faibles cités ne comprendra jamais l'importance de ces vastes constructions, dans une ville populeuse. Cette Rome, que vous admirez à tant de titres, cesserait bientôt d'être habitable, sans ces travaux cachés dont vous n'apercevez que les résultats. Ils offrent des rues souterraines, des conduits, des ramifications sans nombre, qui, se réunissant tous en un tronc principal appelé *le grand égout*, versent dans le Tibre ces flots impurs, funestes à tout ce qui respire. Des voûtes prodigieuses, et d'une solidité éternelle, couvrent cet ouvrage dans toutes ses parties. Enfin, pour vous en faire connaître l'immensité, il suffit de vous dire que la négligence des Ediles ayant laissé engorger les égouts, il en coûta mille talens pour les nettoyer. C'est encore à Tarquin l'Ancien que les Romains doivent ces constructions si peu apparentes et si nécessaires. Il n'eut pas le temps de les terminer ; Tarquin le Superbe y mit la dernière main ; et l'esprit tyrannique qui le caractérisait, hâta l'exécution d'une entreprise que la modération seule n'eût achevée de long-temps."

En ce moment, nous vîmes, à quelque distance, un esclave que Syrus reconnut pour un de ses amis : dès qu'il fut auprès de nous : "Eh bien ! mon vieux Cratès," dit-il en l'arrêtant, "d'où viens-tu avec ce panier ? tu paraissais bien fatigué." "Je dois l'être en effet", répondit-il, "je viens de la maison de campagne de mon maître, à quatre grands milles d'ici, et je porte toute sa fortune dans ce panier." "Tu ne me refuseras pas, sans doute, de nous montrer ce trésor." "Très-volontiers"; alors il leva un linge, et me montra une motte de terre, arrangée avec beaucoup de soin. Syrus sourit, et je ne pus me défendre d'un peu de confusion. "Vous vous moquez de ma curiosité ?" dis-je à l'esclave. "Je ne me moque pas, seigneur," répondit-il ; "la perte ou le gain de cette motte de terre décideront de notre ruine ou de notre salut." En disant ces mots, il releva son panier, et continua sa route.

Lorsqu'il se fut éloigné : "Ce que vous venez d'entendre est d'une exacte vérité," dit Syrus ; "le maître

de cet homme possède, pour tout bien, une ferme assez considérable qu'il cultive lui-même ; un riche voisin lui dispute sa propriété ; l'affaire a été portée devant le Préteur, et c'est aujourd'hui qu'elle doit être décidée. Autrefois, les juges se rendaient sur les lieux pour connaître par eux-mêmes de l'objet en litige ; mais, la fréquence des procédures rendant ces déplacements impossibles, les plaideurs présentent chacun une motte provenue de ce même terrain ; et celui auquel les magistrats les adjugent, devient propriétaire du champ qu'elles représentent.

“ Mais arrêtons-nous. Vis-à-vis de nous s'élève le mont Coelius, par une pente insensible. C'est là qu'hier s'est bornée votre course ; mettons un terme à celle-ci. Vous avez vu Rome, mais que vous êtes loin de la connaître encore ! Chaque pas que vous y ferez, vous donnera de nouveaux sujets de surprise. Semblable à l'horizon qui l'environne, elle se déploie à mesure qu'on en cherche le terme. L'observateur confondu croit parcourir un nouvel univers, et il ne peut se défendre d'un sentiment pénible, en songeant qu'il y tient si peu de place.”

LETTRE VIII.

POLYCLÈTE À THÉOPHANE (ARCHONTE-ROI).

Des Dieux. Religion. Temples, etc.

QUE j'ai de grâces à vous rendre, digne Archonte qui présidez au culte d'Athènes ! Déjà j'ai ressenti les heureux effets de ces prières que vous daignâtes adresser pour moi à la prêtresse de Minerve. Par sa puissante intercession, les maux que je redoutais ont été adoucis. Bien plus, j'ai trouvé des amis sur cette terre où je croyais ne trouver que des persécuteurs. Dieux de ma patrie, qui reçûtes mes premiers vœux, et qui, jusqu'à mon dernier jour, recevrez mes ardentes prières, oh ! qu'il est doux de vous servir et de vous adorer !

Je n'ai pas oublié les instructions que vous m'avez données, lorsque je vous quittai. Pendant que mon père s'efforce de trouver dans la nature du gouvernement de Rome, la cause de sa puissance, prenant une autre route, vous cherchez au ciel même, ce dont on ne saurait trouver d'explication sur la terre ; et, remontant à la source de tout pouvoir, vous voulez savoir si, par des hommages plus purs que ceux de tous les peuples, les Romains ont mérité cette éclatante protection qui fait fleurir leur empire.

Le culte des Romains est essentiellement le même que le nôtre ; mais, vous me l'avez répété, ce n'est pas le titre qu'on donne aux Dieux, qui constitue la véritable religion : c'est le respect que l'on a pour eux, c'est la crainte qu'ils inspirent, c'est l'observance exacte de ces lois sacrées qu'ils ont empreintes au cœur de l'homme juste. Du haut de l'Olympe, les vrais Dieux lisent dans l'âme des mortels ; ils pardonnent à leur faiblesse, de s'égarer dans les attributions qu'ils leur prêtent, et ils reçoivent avec bonté les hommages sincères qui, par des voies différentes, viennent aboutir à leur trône.

Sous ce rapport, Rome serait peut-être supérieure à la Grèce. Sa religion est plus austère, plus majestueuse, ou peut-être elle est encore ce qu'elle était parmi nous, quand elle pénétra en Italie. Les Arcadiens, sous Cénotrius, les Palatins sous Evandre, firent connaître aux habitans du Latium, le culte de leur patrie, et Romulus le porta d'Albe à Rome. Les historiens attestent qu'au moment de poser les fondemens de sa ville, il sacrifia à Hercule selon le rit grec, et aux autres Dieux, selon le rit d'Albe. C'est donc à Romulus que son peuple doit le premier des bienfaits. Numa donna de l'étendue et de l'ordre aux cérémonies ; il rendit les fêtes plus solennelles, les sacrifices plus pompeux ; il enveloppa de mystères imposans tout ce qui tient au culte, et il lui donna un caractère sublime qui n'a point souffert de l'effort des siècles. Bientôt son peuple, épuré par la religion, ne conserva de ses habitudes rustiques, que cette simplicité respectable qui devait être la source de tant de vertus. L'amour de la patrie devint en lui un

sentiment sacré. Ainsi le jeune palmier s'attache plus fortement à la terre qui le nourrit, à mesure que sa tête s'élève vers le ciel. &

Plus sages que nous, peut-être, les Romains ne connaissent pas cette théogonie insensée qui dégrade les Dieux en les assimilant aux hommes. Ici, on se contente de les adorer et de les servir, sans chercher à pénétrer le mystère de leur origine. Est-ce donc à des êtres qui tant de fois s'égarèrent en cherchant à se connaître eux-mêmes, qui rampent sur la terre quelques instans, qu'il est permis de prononcer sur la nature des Dieux ! A Rome, on les dépeint comme invisibles, inébranlables, incorruptibles, et ne pouvant être saisis que par l'esprit, parce qu'ils n'ont pas de figure sensible. Numa s'appliqua sans cesse à écarter de la Divinité toute idée corporelle ; c'est par une conséquence de ce principe, que, pendant deux siècles, on ne vit à Rome ni statues, ni images ; le Palladium même, ce gage sacré de la durée de l'Etat, resta dans une religieuse obscurité.

Si les Romains s'étaient renfermés dans ces justes limites, combien ils seraient supérieurs à tous les peuples ! mais autant ils ont mis de réserve à caractériser les Dieux principaux, autant ils se sont relâchés sur les attributions qu'ils ont données aux Divinités inférieures ; et, passant rapidement à l'autre excès, ils sont devenus prodiges de ces emblèmes que proscrivaient leurs ancêtres. On ne voit à Rome, aujourd'hui, que temples, statues, simulacres, d'une multitude de Dieux qui nous sont inconnus. La piété la plus exacte s'égare parmi tant d'objets divers, et des Divinités fantastiques détournent l'encens des sacrifices. ✕

Les Romains adorent particulièrement *Jupiter, Neptune, Mars, Mercure, Apollon ; Vulcain, Junon, Minerve, Cérès, Diane, Vénus*, auxquelles ils ont ajouté *Vesta*. Ils les nomment les *douze grands Dieux*, ou Dieux *consentes*, c'est-à-dire formant le conseil de Jupiter.

Ceux-là sont suivis des Dieux appelés ici *selecti* ou choisis ; comme les autres Divinités, ils ont leurs temples, leurs fêtes, et ils sont l'objet d'un culte régulier.

Ce sont *Saturne, Janus, Rhéa, Pluton, Bacchus, le Soleil et la Lune*. Viennent ensuite les Divinités inférieures, tels que *Pan, Vertumne, Pomone, Palès*, etc. et quelques héros que leurs grandes actions ont assimilés aux Dieux ; ce sont *le grand Hercule, et Castor et Pollux*. Ces deux frères ont un temple où ils sont adorés collectivement ; près de celui-ci, Castor en a un qui lui est particulier.

Tels sont les objets du culte Romain. Mais, à mesure que Rome a étendu ses conquêtes, elle a admis dans son sein les Dieux des peuples qu'elle a soumis, laissant à tous le droit de suivre leurs usages particuliers, pourvu qu'une obéissance exacte aux lois de la République en fût le résultat. Un culte nouveau ne peut, toutefois, être introduit dans Rome, qu'avec l'autorisation du Sénat. C'est ainsi qu'à l'occasion d'une peste cruelle qui ravagea l'Italie, l'an 462, Esculape reçut dans Rome les honneurs divins, et on lui éleva un temple dans une île du Tibre.

Ce surcroît de nouveaux Dieux a habitué les Romains à en étendre le nombre ; ce penchant a dégénéré en délire ; on l'a porté au point d'élever des autels aux *Dieux inconnus*. Les Romains éclairés sourient de tant d'objets offerts à leur vénération, et disent qu'il est plus facile de rencontrer un Dieu qu'un homme. Mille circonstances inopinées favorisent sans cesse cette extravagante génération ; il est impossible de prévoir où elle doit s'arrêter.

Le Roi Tattius faisant nettoyer les égouts de Rome, on y trouva la statue d'une Divinité inconnue ; ne sachant sous quel titre l'invoquer, on lui donna le nom du lieu d'où elle avait été tirée, et on l'honora comme Déesse *Cloacina*.

Tullus Hostilius voit, dans une bataille, ses soldats effrayés par la défection subite des Albains ; il voue un temple à la *Pâleur*, et il remporte une victoire complète.

Après la défaite de Cannes, Annibal ayant perdu, pour jamais, l'occasion de s'emparer de Rome, on consacra le souvenir de cette faute, en élevant une statue au Dieu *Ridiculus*.

Peu de temps avant la grande invasion des Gaulois, une voix sortie du bois sacré de Vesta annonça la prise de la ville par les Barbares, si l'on n'en relevait au plus tôt les murailles ; on ne connut l'importance de cet avertissement qu'après que l'événement eut eu lieu ; mais, pour en perpétuer le souvenir, on bâtit un temple au Dieu de la parole, sous le nom d'*Aius Locutius* ; c'est lui qu'invoquent les orateurs.

On a déifié la *Vertu*, le *Secours*, la *Victoire*, la *Liberté*, la *Concorde*, la *Justice*, la *Fortune*, comme des émanations directes de la Divinité. La *Félicité*, l'*Occasion*, le *Salut*, la *Tranquillité*, ont aussi leurs temples ; l'*Espérance* en compte plusieurs. La *Foi* préside au commerce ; on la prend à témoin dans les engagements, et le serment le plus sacré se fait au nom de la foi ou de *Jupiter Fidius*.

J'ai vu des hommes instruits, fatigués de cette multitude de Divinités, en rejeter le culte avec dédain, nier nettement leur existence, attaquer même celle du plus grand des Dieux, et mettre en doute s'il en est d'autres que le Soleil. C'est ainsi que la superstition conduit les hommes à l'impiété, et qu'en leur présentant des Divinités mensongères, on détruit, en eux, le respect pour les véritables.

Les Dieux prennent ici l'homme au moment de sa naissance, pour le suivre à toutes les époques de la vie. Les Dieux *Viturnus* et *Sentinus* lui donnent la vie et le sentiment ; la Déesse *Natio* le fait naître ; *Nundina* le conduit au neuvième jour, où les parens lui donnent un nom. *Vagitanus* calme ses cris ; *Edusa* lui apprend à manger ; *Potina*, à boire ; *Paventia* le préserve de la peur ; *Ossilago* lui raffermir les os ; *Virginicuris*, *Hymenæus*, le mènent, par degrés, de l'adolescence au nœud conjugal ; et *Senius* soulage sa vieillesse.

Outre ces Divinités, qui protègent l'homme à chaque époque de la vie, tout être a son Dieu, ou génie particulier qui ne l'abandonne jamais. Ils correspondent à ce que nous appelons *esprits familiers* ou *démons* ; on les nomme *génies* pour les hommes, et *Junons* pour les femmes. Ils veillent sans cesse sur la personne à la-

quelle le Destin les a attachés ; ils sont, en quelque façon, médiateurs entre les Dieux et elle, et ils se réjouissent ou s'affligent, selon qu'elle est heureuse ou infortunée. Les peuples pris collectivement, les provinces, les villes, ont aussi leurs génies, auxquels on élève des statues sous divers emblèmes. Un Romain ne manque jamais de sacrifier à son génie, le jour de sa naissance ; il lui offre de l'encens, des fleurs, du vin : des hosties vivantes ne seraient pas acceptées.

Des êtres qui chérissent la vie champêtre, devaient parer la nature des Dieux qu'ils avaient inventés : *Segetia* prend soin des blés nouveaux ; *Nodotus* les fait nouer ; *Tutilina* les conserve dans les greniers ; *Pilumnus* facilite la trituration du grain. Les bestiaux même ne sont pas oubliés ; *Hippone* veille sur les chevaux ; *Bubone* sur les bœufs ; *Mellone* a soin des abeilles, etc. Leur image est toujours placée, sous une forme qui rappelle leurs attributions, dans le lieu où elles président.

Féronie est la Déesse des vergers et des bois. Les affranchis la regardent comme leur patronne ; c'est dans son temple qu'ils prennent le bonnet de liberté. Dans la campagne, on rencontre en tous lieux les images du Dieu *Terminus* ou des limites. Ce sont des pierres carrées, ou de simples troncs d'arbre, qui marquent les limites des champs ; c'est un crime capital que de les déplacer. Ainsi la religion devient la sauve-garde des propriétés.

Cette multitude de Divinités prétendues, pourrait peut-être n'être regardée que comme un hommage indirect que l'on rend aux vrais Dieux, en personnifiant leurs bienfaits. Mais les Romains ont porté la déification jusqu'aux objets les plus dégoûtans, jusqu'aux actions les plus immorales. L'infâme *Laverne*, protectrice des voleurs, a son temple dans Rome ; et la Déesse *Volupia* y est publiquement honoré, sous la figure d'une jeune fille foulant la Vertu aux pieds.

Non, jamais les Grecs ne se sont dégradés par ces honteux monumens ; ils s'égarent peut-être dans les hommages qu'ils rendent à leurs Dieux ; ils ont pu leur prêter leurs propres faiblesses, mais ils adorent en eux,

la source de tout bien, de toute justice et de toute vérité.

Il faut le dire, cependant, la plupart de ces productions du délire et du caprice ne sont pas les objets d'un culte régulier. Les simulacres ingénieux qui les représentent, se retrouvent dans presque toutes les parties d'une maison ; ils en deviennent un ornement essentiel et nécessaire ; mais, loin de faire naître les idées religieuses, ils excitent à peine l'attention du maître. On les invoque par habitude plus que par piété ; on ne leur fait que de légers sacrifices ; et, pour l'ordinaire, on croit les honorer assez par le don d'une simple guirlande.

C'est aux grands Dieux, c'est à ceux du second ordre, même aux Divinités inférieures, que sont dédiés les temples qui couvrent cette ville, et auxquels on offre les sacrifices, soit publics, soit particuliers. On en compte à Rome plus de quatre cents, dont la plus grande partie ont été bâtis d'après différens vœux, faits par les Consuls ou par les généraux, et approuvés par le Sénat et les Tribuns du peuple. Le plus célèbre, comme le plus magnifique, est celui de Jupiter Capitolin ; tant il est vrai que dans tous les pays, comme dans toutes les religions, c'est toujours au Dieu unique, universel, au Dieu créateur et père de toute la nature, que remontent les pensées des hommes. Non seulement Jupiter est la première Divinité des Romains, ils l'invoquent encore sous divers titres et dans plusieurs temples qu'ils lui ont élevés à différentes occasions. Celui de *Jupiter Férétrien* est le premier qui ait été bâti à Rome ; il est situé sur le mont Capitolin ; sa longueur n'excède pas quinze pieds. Tout y rappelle le faible effort d'une cité naissante. Il n'y avait en ce lieu que le tronc d'un vieux chêne, auquel Romulus suspendit les armes du Roi des Céciniens, qu'il avait tué, de sa main, dans un combat. Conservant cette première destination, c'est dans ce temple que l'on consacre les *dépouilles opimes*, c'est-à-dire celles qu'un général enlève lui-même au général d'une armée ennemie. On a remarqué que, depuis l'érection de ce monument, deux Romains seuls ont joui de cet honneur. Dans une bataille, où les Romains fuyaient devant les Albains, Romulus invoqua *Jupiter*

Stator ; et, après la victoire, il lui éleva un temple au pied du mont Palatin. *Jupiter Latial* fut adoré en mémoire de la réunion des quarante-sept peuples du *Latium*. Tarquin le Superbe institua, en son honneur, des fêtes solennelles, où les députés de ces quarante-sept peuples emportent chacun une partie du taureau immolé à Jupiter. Le temple de *Jupiter Vainqueur* fut voué par *Papyrius Cursor*, après des victoires éclatantes sur les Gaulois et sur les Samnites.

Junon compte également plusieurs autels dans Rome : Junon *Pronuba* est la patronne des femmes mariées ; Junon *Lucine* préside aux naissances ; Junon *Matrone* veille au soin du ménage ; etc.

Mars a son principal temple hors des murs. Lorsqu'un général part pour l'armée, il entre dans le temple, et remuant avec force la pique du Dieu, il s'écrie : *Mars, veille au salut de ton peuple !*

Les enfans de Mars pourraient-ils oublier Bellone ? Elle a, hors des murs, près de la porte Carmentale, un temple superbe ; c'est là que le Sénat reçoit les ambassadeurs qu'on craint d'admettre dans l'intérieur de la ville ; c'est encore là que les généraux vainqueurs demandent le triomphe, parce qu'il ne leur est pas permis de paraître dans Rome, tant qu'ils sont revêtus du commandement militaire.

Janus, le plus ancien souverain dont l'Italie ait gardé le souvenir, est encore honoré par ses peuples. Il enseigna, dit-on, à planter la vigne, à semer le blé, à faire le pain. Il apprit aux hommes à élever des autels à la Divinité ; c'est en mémoire de tant de bienfaits, qu'il est mis au rang des Dieux, et qu'on l'invoque le premier dans les sacrifices publics. On le représente avec deux figures, emblème du passé et de l'avenir dont ce sage Roi passait pour avoir une profonde connaissance. Les portes des maisons lui sont particulièrement consacrées sous le nom de *januæ* ; ainsi que le premier mois de l'année, appelé *Januarius*. Il a son temple près du *Forum* ; Romulus le bâtit, Numa y mit des portes d'airain que l'on n'ouvre qu'en temps de guerre. On a remarqué que, depuis Numà, le temple de Janus

n'a été fermé qu'une seule fois, après la première guerre Punique.

Je n'entreprendrai pas de vous faire connaître cette multitude de temples qui décorent cette ville superbe. Il suffit de vous dire qu'il n'est pas d'événement important, pas de calamité publique, d'action extraordinaire, qui n'aient donné lieu à l'érection de ces monumens du faste autant que de la piété.

Outre les temples proprement dits, on compte à Rome un très-grand nombre d'édifices consacrés à quelque Divinité inférieure. On les nomme *maisons sacrées* (*ædes sacræ*). On y célèbre les cérémonies religieuses, selon les mêmes rits que dans les temples. Mais ceux-ci ont été dédiés par les Augures, et les maisons sacrées manquent de cette formalité essentielle. Elles en diffèrent encore par l'emplacement et la construction. Les temples sont isolés, ils sont ordinairement situés sur des lieux élevés, ou du moins ils sont assez exhausés pour que l'on n'y parvienne qu'en montant plusieurs degrés; tandis que l'*ædes sacra* est bâtie indifféremment dans tous les lieux, et souvent environnée de maisons.

La manière dont on sacrifie aux Dieux, varie selon leur nature. On élève trois autels aux Dieux du ciel, et deux seulement aux Dieux infernaux. On offre de l'encens et du vin aux premiers, et du lait aux seconds. Les victimes immolées aux Divinités du ciel, sont blanches et en nombre impair; on leur lève la tête vers le ciel, au moment de les frapper; le coup doit être dirigé de haut en bas, et le sang est reçu dans des vases, ou versé sur l'autel. Les invocations se font à haute voix, les regards élevés vers le ciel. Dans les sacrifices que l'on offre aux Dieux des enfers, les victimes sont noires et en nombre pair; on leur fait baisser la tête; on les immole par la partie inférieure du cou, et l'on fait couler le sang dans un fossé creusé dans la terre. Pendant que l'on prie à voix basse et les yeux baissés, on frappe, par intervalles, la terre avec le pied, pour avertir la Divinité qui y réside, des hommages qu'on lui rend.

Aux Dieux de la mer, on immole, sur le rivage, des victimes noires et blanches, et l'on jette les entrailles

dans les eaux, aussi loin qu'il est possible ; on y ajoute des libations de vin.

On offre aux Dieux de la terre, des victimes blanches, et on leur élève des autels, comme aux Divinités du ciel. On offre seulement aux Dieux de l'air, de l'encens, du vin, et du miel.

Quelques Divinités préfèrent telle victime à telle autre ; la plus agréable à Cérès est une truie, à cause du dégât que fait cet animal dans les champs cultivés. Le coq est une victime aussi agréable aux Dieux, que tout autre animal.

En général, les cérémonies religieuses des Romains ressemblent à celles des Grecs : quand on reconnaît les mêmes Dieux, il est rare que l'on diffère dans la manière de les honorer. Quelques usages locaux, des traditions anciennes, que souvent il est difficile d'expliquer, semblent donner à la religion de ce peuple un caractère qui lui est propre ; mais le principe en est le même ; et un Grec admis dans les temples de Rome, pense honorer les Dieux de son pays, s'il est plus pénétré de la sainteté de l'acte dont il est témoin, qu'attentif aux circonstances qui l'accompagnent. Ce sont les mêmes Dieux ; les mêmes sacrifices ; c'est la même croyance ; seulement, les observances sont plus minutieuses : effets nécessaires de la science augurale qui s'attache à tout, aux actions les plus simples, comme aux paroles les plus indifférentes, et qui poursuit ici les hommes jusques dans leurs habitudes les plus familières.

Mais, dans les grandes calamités qui ont menacé, plus d'une fois, l'existence de la République, les Romains se sont distingués par un acte de religion dont la Grèce n'offre aucun exemple : c'est le vœu solennel d'immoler aux Dieux tous les animaux domestiques qui doivent naître dans le printemps suivant. Ce sacrifice prodigieux n'a toutefois son exécution que quand le Sénat et le Peuple y ont donné leur consentement. On le nomme le *printemps sacré*. Il a eu lieu, pour la dernière fois, sous le Dictateur Fabius Maximus, dans les désastres de la seconde guerre Punique. De semblables offrandes répétées, auraient jeté Rome dans un

péril plus grand que celui qu'elle redoutait. Elles offensent les Dieux plus qu'elles ne leur sont agréables ; pourrait-on les honorer en détruisant leurs bienfaits ?

Mais quel titre faudra-t-il donner à l'effroyable sacrifice par lequel les Romains crurent attirer la faveur des Dieux sur leurs armes, dans ces momens où leur salut semblait désespéré ? Oserai-je vous dire qu'on immola publiquement, sur une place de Rome, un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque ? Plusieurs fois les Romains ont eu à gémir de ces hommages sanglans, dignes des sauvages habitans de la Tauridé : ils ont eu lieu dès la fondation de Rome ; ils ont été renouvelés aux plus beaux jours de ses annales, au temps des Paul Emile, des Marcellus ; et il n'y a pas dix ans que le Sénat en a décrété l'abolition. Eh quoi ! ces hommes si grands, si généreux, ont pu s'abandonner à ces actes d'une piété monstrueuse ! c'était pour le salut du Peuple qu'ils commettaient un crime exécrationnel ! C'est ainsi qu'abusant des choses les plus saintes, les hommes deviennent bourreaux au nom de l'humanité, et sacrilèges au nom même des Dieux.

LETTRE IX.

POLYCLÈTE À THÉOPHANE (ARCHONTE-ROI).

Du sacerdoce. Collèges divers. Grand-Pontife, etc.

AUTANT les Romains ont étendu le nombre des Dieux, autant ils ont multiplié celui de leurs ministres. Les prêtres sont à Rome, une partie considérable de la République, sans y former cependant un corps séparé des autres citoyens, comme dans la plupart des Etats de la Grèce. Par la nature des institutions de ce peuple, rien ne dispense un de ces membres de ce qu'il doit à son pays ; et, par un juste retour de cette disposition, aucun titre ne l'empêche de s'élever à un autre plus important. Tout magistrat d'un rang élevé peut comman-

der les armées ; tout général est prêt à devenir magistrat : le prêtre ne peut obtenir ce titre qu'après avoir porté les armes ; il ne l'empêche pas de prétendre à toutes les charges ; et rien n'est plus ordinaire ici, que de voir des citoyens passer de l'une à l'autre, ou même les exercer ensemble. Aux dernières élections, m'a-t-on dit, le Flamine de Jupiter concourut pour la dignité consulaire, et on assure qu'il y sera promu, à la première occasion.

Tous les établissemens religieux jouissent de dotations plus ou moins considérables, qui remontent aux temps de Romulus et de Numa. On ne m'a pas dit si les sommes, qui en proviennent, servent seulement à l'entretien des temples et aux dépenses du culte, ou si elles sont applicables à ses ministres. S'ils ont un traitement, il doit être très-faible, la loi de Romulus exigeant que les prêtres possèdent une fortune suffisante pour les faire vivre avec dignité. On veut encore qu'ils soient nés dans un rang élevé, sans défauts corporels, et qu'ils jouissent d'une réputation sans tache. Ils doivent être âgés de plus de cinquante ans, ce qui les dispense naturellement de l'appel dans les armées, où ils ne figurent plus que dans les rangs supérieurs.

Le sacerdoce de Rome est divisé en plusieurs corporations, qui toutes sont soumises à l'autorité du Grand-Pontife, quoiqu'il préside plus particulièrement au collège des Pontifes, regardés comme les premiers d'entre les prêtres. Ils tirent leur nom d'un mot latin qui exprime un *pont*, parce qu'ils firent construire, à leurs frais, le premier pont qu'on eût encore vu à Rome. L'obligation d'aller sans cesse de l'une à l'autre rive du Tibre, pour exercer leurs fonctions, leur fit entreprendre ce travail : la reconnaissance publique attacha à leur nom le souvenir d'un bienfait. Numa institua les Pontifes au nombre de quatre, pris dans l'ordre des Patriciens. Le Peuple ayant été admis successivement à toutes les places importantes, voulut aussi avoir part aux honneurs du sacerdoce, et l'an 454, on créa quatre autres Pontifes plébéiens.

Leurs fonctions sont de régler tout ce qui tient au

culte, aux cérémonies ; d'instruire les citoyens de la connaissance des Dieux, et de la manière de les honorer ; de connaître de tous les différends qui peuvent s'élever à ce sujet. Ils président aux jeux du Cirque et de l'Amphithéâtre, lorsqu'ils sont donnés en l'honneur de la Divinité ; et l'une de leurs plus importantes fonctions est d'écrire les annales de Rome, en style simple et noble, l'affectation étant indigne de la majesté de l'histoire, et de ceux qui sont chargés de la transmettre à la postérité.

Les Pontifes précèdent les grands magistrats dans les cérémonies publiques ; ils portent les mêmes ornemens, et sont revêtus, comme eux, de la *pretexte* ou robe bordée de pourpre. On les reconnaît à leur bonnet à houppe, appelé *apex*. Le collège des Pontifes conserva long-temps le droit de nommer aux places vacantes dans leur Ordre. L'an 650, la loi Domitia le transféra au Peuple, assemblé en Comices, par tribus. Ils n'étaient, dans le principe, soumis à aucune autorité, sujets à aucune punition, et ils ne répondaient de leurs actions ni au Sénat ni au Peuple ; aujourd'hui, les Tribuns du peuple, ainsi que les Censeurs, ont le droit de les réprimander et de les rappeler à leur devoir, s'ils viennent à le négliger. Mais il est très-rare qu'ils aient encouru la censure de ces Magistrats. Le Peuple Romain a pour eux tant de respect, qu'en matière de religion, un édit porté par trois Pontifes, a force de loi.

Après les Pontifes, viennent les *Augures* : Numa les institua au nombre de trois, un pour chaque tribu ; bientôt on en ajouta un quatrième. Ils étaient pris dans l'ordre des Patriciens. L'an 454, on en nomma cinq autres plébéiens, ce qui en porte le nombre à neuf. La loi Domitia a été appliquée aux Augures comme aux Pontifes, et ils sont soumis au même mode d'élection. Leur nom exprime une chose tirée du chant des oiseaux (*ab avium garritu*), parceque c'est principalement des oiseaux qu'ils tirent tout ce qu'il leur plaît d'annoncer au peuple ; ces habitans de l'air, plus rapprochés du ciel, source de toute lumière, que les autres êtres de la création, ont été regardés, par des hommes simples,

comme les messagers de sa volonté. Les Augures tirent des conséquences de leur chant, de leur vol, de leur allure, de la manière dont ils prennent le grain qu'on leur présente, etc. Le *pivert*, appelé ici *pic de Mars* (*picus Martius*), est de bon augure, sans doute parce qu'il porte le nom d'un Dieu. Le corbeau est de mauvais présage. S'agit-il de mariage, il devient de bon augure, parceque cet oiseau reste veuf. Le milan est très-mauvais; mais l'oiseau le plus funeste est le hibou; il n'annonce que désastres, nouvelles affreuses, catastrophes épouvantables, surtout en ce qui a rapport aux affaires publiques. Un jour, un de ces oiseaux pénétra jusque dans le sanctuaire du Capitole: la terreur se répandit parmi le Peuple, et, aux nones du mois de mars suivant, on purifia la ville par des cérémonies extraordinaires.

Les éclairs, que le climat chaud et humide de l'Italie y rend si fréquens, sont encore une source féconde d'auspices: ceux qui viennent de droite à gauche sont toujours favorables. Je ne chercherai pas à pénétrer les mystères d'une science qui n'a pas de bornes, et que la simple raison ne peut concevoir. Quelle qu'elle puisse être, elle se lie à toutes les opérations du gouvernement, et, à la voix d'un Augure, le peuple devient l'instrument aveugle de ceux dont il n'aurait pas crain de combattre la volonté. Ce sacerdoce a conservé la plus haute importance, aussi long-temps qu'il a été exercé par les Patriciens, dont il affermissait la puissance, en leur donnant la faculté de rejeter les décisions du Peuple, qui pouvaient leur déplaire. Par une disposition qui date de la fondation de Rome, et qui n'a jamais été enfreinte, aucune loi, aucune nomination importante, ne peuvent avoir leur effet, que les Dieux n'aient fait connaître leur volonté, et l'Augure parle en leur nom. Mais depuis que des membres de la faction du Peuple ont obtenu ce titre, on a vu décliner leur pouvoir à tous. On ne fait rien sans les consulter; mais leurs avis suivent l'opinion publique au lieu de la diriger, et l'on obéit à la coutume, plutôt qu'on ne leur demande des lumières.

Les auteurs de cette institution ont tellement senti la

faiblesse de ses bases, qu'ils ont rendu sacrée la personne de l'Augure. Quelque crime dont il se soit rendu coupable, rien ne peut lui ôter sa place. Un Augure destitué eût dévoilé des secrets dangereux ; il eût publié la fragilité de sa science, et il importait qu'elle ne fût jamais exposée au grand jour. Par suite de ce principe, on a environné du plus grand appareil les Augures et leurs cérémonies. Ils sont revêtus d'une robe rayée de pourpre, appelée *trabée* ; ils tiennent à la main un bâton recourbé et sans nœuds, nommé *lituus*, qui leur sert à diviser le ciel par régions, pour observer les signes qui ont lieu dans la partie qu'ils ont désignée, et en tirer des conséquences mystérieuses. Sont-ils malades, ils cessent toute fonction ; des hommes frappés des maux de l'humanité, ne sont plus dignes d'interroger les Dieux. Ce corps a souvent été l'objet des railleries des hommes éclairés ; le sévère Caton disait qu'il ne concevait pas comment deux Augures pouvaient se regarder sans rire. Mais le prêtre seul a perdu de sa considération, et sa vaine science, devenue en quelque sorte populaire, sert de règle à la plus grande partie des Romains.

Les *Aruspices* forment un corps moins important que celui des Augures, quoique leurs fonctions aient entre elles beaucoup d'analogie. Ils prédisent l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes ; ils tirent des indices de la configuration des viscères, de leurs fibres palpitantes ; en un mot, ils devinent par l'examen des parties intérieures de l'animal sacrifié, ce que les Augures découvrent par ses mouvemens, quand il respire ; leur art tient aux mêmes principes, il produit les mêmes résultats. Les *Aruspices* portent le *lituus* ; on les reconnaît à leurs manches courtes et à leur barbe rasée. Ils ont à leur tête un chef, qui a le titre de *premier Aruspice*.

Les *Décemvirs sacrés* forment une classe de prêtres dont les principales fonctions sont de consulter les Livres sibyllins, dans les calamités publiques, et d'offrir les sacrifices que demandent les Dieux. L'origine de leur institution mérite d'être rapportée. Sous le règne du

dernier des Tarquins, une femme inconnue se présenta devant lui, et lui offrit neuf livres de prophéties, dont elle demandait une somme considérable. Sa proposition ayant été rejetée, elle brûla trois de ces livres, et sortit. Peu après, elle reparut et demanda le même prix des livres qui restaient; refusée de nouveau, elle brûla encore trois livres, et revint demander la même somme des trois derniers. Le Roi, surpris de cette conduite étrange, consulta les Augures; et, sur leur réponse, il se hâta d'acheter le reste de ces oracles précieux, regrettant d'en avoir perdu la plus grande partie par sa faute. Deux Patriciens des plus illustres, auxquels on joignit deux ministres publics, furent d'abord chargés de la garde de ce dépôt; mais, l'an 386, on créa dix prêtres pris également dans les deux Ordres, dont les principales obligations sont de veiller à la conservation des Livres sybillins et de les consulter par l'ordre du Sénat.

Les *Triumvirs epulons* tirent leur nom d'un mot latin (*epulum*) qui signifie *banquet*, parce qu'ils ont la direction des festins sacrés que l'on présente aux Dieux, pendant les jeux publics; et qu'ils rendent aussi somptueux que l'exige leur destination.

Les quatre corps que je viens de citer, forment autant de *collèges* distincts, regardés comme les régulateurs du culte de Rome. Les autres prêtres, quoique très-considérés, exercent des fonctions moins importantes; ce sont les *frères Arvau*, appelés aussi *Ambarvales*, parce qu'ils font des sacrifices aux Dieux, pour obtenir d'eux la fécondité des campagnes. Ils portent des couronnes d'épis de blé, et des bandelettes blanches; on a remarqué qu'ils furent les premiers qui portèrent des couronnes, après l'abolition de la royauté. Leur titre est sacré; ils le conservent dans l'exil, et même dans la captivité.

Les *Féciaux* répondent, en quelque sorte, à nos *hérauts*. Ils doivent veiller à la rédaction des traités de paix ou d'alliance, être témoins des déclarations de guerre, et empêcher que la République n'en entreprenne d'injustes. Ancus Martius, qui les institua, voulut, par

cette pieuse institution, donner un caractère sacré aux guerres qu'il aurait à soutenir ; et, ce que Numa avait fait pour les institutions civiles, il le fit pour le militaire. Lorsque la République croit avoir à se plaindre d'un peuple quelconque, un prêtre fécial est député pour lui demander satisfaction. S'il diffère ou refuse de la donner, on lui laisse un mois pour réfléchir sur la décision qu'il doit prendre ; enfin, s'il persiste, on peut lui faire une guerre légitime. Le même prêtre retourne sur ses frontières ; il y lance une pique ensanglantée par une extrémité et brûlée par l'autre, exprimant par ce double signe, que Rome s'apprête à venger son injure par le sang et le feu, et il prononce à haute voix la formule de la déclaration de guerre. Cette cérémonie n'avait lieu dans toute son étendue, que quand la République ne combattait que contre des peuples voisins de son territoire ; depuis qu'elle a franchi les limites de l'Italie, on n'en fait plus que le simulacre dans un lieu près de Rome, appelé, pour cette raison, le *champ des hostilités*. Les Féciaux sont principalement distingués par une couronne de *verveine* ; ils sont au nombre de vingt ; leur chef porte le titre de *père patrat*, d'un mot latin qui signifie *accomplir*, parce qu'il jure, au nom du Peuple Romain, l'exacte observance des engagemens qu'il a pris.

Les *Sodales de Titus* furent institués par Titus Tatius, collègue de Romulus, pour célébrer les cérémonies particulières aux Sabins ; lorsqu'après sa mort, son peuple eut été entièrement fondu avec les Romains. Romulus conserva ces prêtres, pour complaire aux Sabins ; leurs fonctions se rapprochent de celles des Epulons.

A la tête de tous ces corps, marche le *Roi des sacrifices*, titre auguste et purement illusoire, qui ne donne aucun pouvoir à celui qui en est revêtu. Son unique fonction est d'occuper, dans les sacrifices, la place que tenaient les Rois. Sa femme est appelée *Reine*, et elle a le pas sur toutes les prêtresses, même sur les Vestales. Son habitation porte le titre de *maison royale*. Quand le sacrifice auquel il a présidé est accompli, il se couvre la tête, et s'échappe de l'assemblée comme un fugitif, tant ce titre de *Roi* porte d'ombrage aux Romains. Il

est élu, comme les premiers Magistrats, par le Peuple assemblé en centuries, et il est pris parmi les plus âgés d'entre les Patriciens, sans que les Plébéiens aient jamais tenté de s'emparer d'une dignité dont le nom seul semble les exclure. La couronne que porte le *Roi des sacrifices*, ne peut le soustraire à l'autorité du souverain Pontife; il est exempt de toute charge civile et militaire, mais son titre l'éloigne à jamais de toute magistrature; s'il en possède quelque une au moment de son élection, il doit l'abdiquer sur-le-champ.

Tous les prêtres que je viens de nommer ne sont attachés proprement à aucune Divinité; ils appartiennent au culte pris dans son ensemble. Mais tous les Dieux dont les temples sont admis dans Rome, ont des ministres chargés de desservir leurs autels, et ceux-ci forment une classe secondaire, plus nombreuse encore que l'autre.

On y distingue d'abord les *Flamines*. Numa les institua au nombre de trois, en l'honneur de Jupiter, Mars, et Quirinus; on en a depuis ajouté plusieurs autres; mais les trois premiers jouissent sur eux d'une grande supériorité. Le *Flamine dial*, surtout, est revêtu des plus grands honneurs. Il porte la robe Prétexte; il siège dans le Sénat, où il est assis sur la chaire curule. S'il passe dans les rues, il est précédé d'un licteur qui avertit les ouvriers de quitter leur travail, parce qu'il serait souillé au seul aspect des peines et des misères de l'homme. Ceux qui l'aident dans ses fonctions, doivent avoir encore père et mère, de crainte de lui rappeler l'idée de la mort. Il est certains mots qu'il ne lui est pas permis de prononcer; il ne peut ni monter à cheval, ni coucher hors de la ville, ni voir une armée en bataille. Ses cheveux ne peuvent être coupés que par un homme libre; enfin il est entouré de plus d'entraves encore que de marques de grandeur. Sa femme, appelée la *Flaminique diale*, porte une robe de pourpre sur laquelle la foudre est représentée; associée aux honneurs dont jouit son mari, comme lui elle est assujétie à une multitude d'observances mystérieuses; elle ne peut monter plus haut que trois marches; sa chaussure doit être faite de la peau d'une bête qui ait été tuée; et, dans certains

cas, il ne lui est pas permis d'orner sa tête, ni de peigner ses cheveux. Le divorce est interdit à son mari, et si elle vient à mourir, il doit se démettre de sa charge. Les grands Flamines sont élus dans les Comices par tribus ; ils sont pris dans l'Ordre des Patriciens, et leur place est à vie.

Les *Saliens* sont attachés au culte de Mars, que l'on devrait regarder comme la première Divinité des Romains, puisque c'est celle qu'ils servent le mieux. On assure qu'un bouclier, tombé du Ciel, ayant fait cesser une peste cruelle qui ravageait la ville, la nymphe Egérie, dont Numa appuyait ses pieuses institutions, lui révéla que la ville qui conserverait ce bouclier, commanderait à l'univers. Pour le garder plus sûrement, il en fit faire onze autres exactement semblables au premier ; tous furent déposés au temple de Mars, et il en confia la garde à douze jeunes Patriciens ayant encore père et mère. Tous les ans, aux fêtes de Mars, ils promènent par la ville ces boucliers, en dansant comme l'exprime leur nom *Salii*. Ils portent la robe Prétexte attachée par une ceinture d'airain ; de la main gauche, ils tiennent les boucliers sacrés, et de la droite ils les frappent avec une pique, en récitant des vers obscurs, analogues à l'institution de cette fête ; ils sont précédés dans cette marche, par leur chef appelé *præsul*. Ce sacerdoce est un des plus importants, et les citoyens les plus distingués se font un honneur d'y être agrégés.

Les *Lupercales* sont des fêtes instituées par Evandre en l'honneur du Dieu *Pan*. Les prêtres qui les célèbrent, appelés *Luperci*, sont partagés en compagnies qui ont à leur tête un chef tiré des premières familles de Rome, dont ils portent le titre. On les distingue en *Quintiliens*, *Fabiens*, etc.

Lorsque l'on célèbre les Lupercales, ces prêtres immolent des chèvres blanches à leur Divinité ; ils se dépouillent ensuite de leurs vêtements, et se ceignent les reins d'un morceau de la peau de ces victimes. Dans cet état, ils courent par toute la ville, et, avec des fouets de la même peau, ils frappent tous ceux qu'ils rencontrent. La cérémonie se termine par le sacrifice d'un

chien, que l'on regarde comme une victime agréable au dieu Pan, parce qu'il veille à la garde des troupeaux.

Les *Potitiens* réunis aux *Pinariens* étaient des prêtres d'Hercule. On rapporte que ce Dieu, étant chez Evandre, enseigna à deux chefs de famille, nommés Potitius et Pinarius, la manière dont il devait être honoré; et leurs descendans restèrent en possession de ce sacerdoce, le plus ancien de Rome. Un jour les *Pinariens* arrivèrent trop tard à un grand sacrifice; cette négligence fut punie par la perte de leurs fonctions, et dès lors ils furent réduits au rôle de simples spectateurs, dans les cérémonies saintes. Les *Potitiens* firent une faute plus grave qui entraîna leur perte. Après avoir exercé leur ministère pendant plusieurs siècles, ils ne craignirent pas de l'abandonner à leurs esclaves. La vengeance céleste fut terrible: la famille des *Potitiens* était l'une des plus considérables de Rome; elle se composait de douze branches qui comptaient ensemble trente jeunes hommes; tous périrent dans une même année, et la race entière fut éteinte. Depuis ce temps, ce ministère est rempli par des esclaves achetés des deniers publics.

Les *Galli* sont les prêtres de Cybèle; tous sont originaires de Phrygie, d'où ce culte a été apporté; et ils tirent, dit-on, leur nom du fleuve Gallus, dont les eaux leur inspirent cette frénésie qui caractérise leurs cérémonies. Ils courent comme des insensés, dans les places publiques, en célébrant les fêtes de leur Divinité, et ils se mutilent les bras et la poitrine, en mémoire d'Atys, amant de Cybèle, qui, furieux de la jalousie de la Déesse, s'était réduit à cet état.

Outre ces Corps, qui appartiennent également à toute la ville, les trente Curies de Rome entretiennent chacune un prêtre d'un ordre inférieur, appelé *Curion*; il célèbre, dans un petit temple particulier, les fêtes propres à chacune de ces sections. Ils sont sous la direction du grand Curion, qui les gouverne avec une autorité absolue. Il est élu par le peuple assemblé en Curies, tandis que le simple Curion est nommé par sa propre Curie.

Je ne vous parle pas d'une multitude de subalternes

qui, sous les titres de Camilles, sacrificateurs, papes, ficteurs, victimaires, aides, etc., sont attachés au service des autels, et dont la personne est sacrée.

Le Grand-Pontife est à la tête de tout le sacerdoce de Rome, tant général que particulier. Il est le Chef suprême de la religion. Cette dignité est une des premières de l'Etat ; elle fut long-temps réservée aux plus distingués d'entre les Patriciens ; mais l'an 500, le peuple, après de longs efforts, l'obtint pour un de ses membres. Le Grand-Pontife est le juge de tout ce qui concerne la religion. Lui seul explique les grands mystères, prescrit les cérémonies, règle tous les genres d'observance ; il donne l'initiation aux Flamines ; il reçoit les Vestales, et il a le droit de les punir, quand elles font quelques fautes. Les prêtres de tous les Ordres lui sont soumis ; il peut leur défendre de sortir de la ville, même lorsqu'ils sont revêtus des plus grandes magistratures. Il dicte la formule des actes publics, conserve les annales, règle le calendrier, accorde les dispenses, etc. Quoique son pouvoir soit très-étendu, il n'est pas sans bornes ; on peut, en certains cas, appeler de sa décision au collège des Pontifes, comme on appelle de ceux-ci au Peuple assemblé.

La charge de Grand-Pontife est à vie. Outre les distinctions accordées aux grands Magistrats, il porte un voile de couleur de pourpre, lorsqu'il exerce ses fonctions ; il est logé par la République, dans un palais situé dans la rue Sacrée, près du Capitole.

Cette place, quelle qu'en soit l'importance, est d'une origine moins ancienne que celle de simple Pontife. Sous le règne de Numa, le Tibre, ayant franchi ses bords, menaçait de détruire le seul pont qui existât à Rome. Les Pontifes, prosternés sur le rivage, suppliaient les Dieux de détourner ce malheur ; l'un d'eux frappa le Roi par les marques d'une piété profonde ; on attribua à lui seul l'heureux succès des prières de tous, et Numa lui donna la prééminence sur les autres. Ce qui n'était qu'une simple distinction devint un titre avec le temps. De nouvelles prérogatives donnèrent sans cesse plus d'éclat à la charge de Grand-Pontife ; elle

est aujourd'hui une des plus considérables de l'Etat.

Telle est la marche de toutes les institutions humaines ; le moment les fait naître, l'adresse les étend, l'opinion les soutient, jusqu'à ce que d'autres circonstances les renversent, pour en établir de nouvelles qui périront à leur tour.

LETTRE X.

POLYCLÈTE À THÉOPHANE (ARCHONTE-ROI).

Des effets de la Religion sur les Romains.

APRÈS vous avoir indiqué, sage Archonte, les objets du culte des Romains ; après avoir fait l'énumération de leurs Divinités, offert le tableau des membres du sacerdoce, ainsi que de leurs diverses attributions, il me reste à vous faire connaître l'influence extraordinaire de la religion, sur ce peuple crédule autant que courageux, et à vous présenter les rapports qui lient aux succès de leurs armes, les actes d'une piété sans bornes. La longue expérience que vous avez de ces matières sacrées, vous fera distinguer facilement ce qui est émané du Ciel même, de ce qui n'appartient qu'aux hommes ; et, d'une main assurée, vous tracerez la ligne qui doit séparer la religion de l'imposture.

L'histoire d'aucune nation n'offre un contraste plus frappant, que la conduite religieuse des premiers Romains, opposée à leur conduite politique. *Romulus* et *Remus*, tous deux d'une origine douteuse, parviennent à s'en attribuer une céleste ; un concours d'événemens extraordinaires semble justifier cette opinion. Eux-mêmes paraissent en avoir la persuasion ; et ils la répandent avec cette assurance que donne toujours une conviction intime. Une multitude d'hommes sans aveu, repoussés de toutes les parties du *Latium*, devenus étrangers à tous les pays, s'attache à leur fortune, et pense voir en eux des êtres d'une nature supérieure.

Etonnés du joug que le génie leur impose, ces esprits simples et grossiers s'imaginent y reconnaître le caractère de la Divinité, et ils fléchissent sans efforts, sous des chefs qui osent leur parler en son nom. Mais démentant bientôt, par un acte de barbarie, une origine usurpée, le plus audacieux des deux frères immole l'autre à son ambition.

Tels furent les fondateurs de Rome; telles furent les premières actions par lesquelles ils se constituèrent en corps de nation. L'ascendant que Romulus avait pris sur son peuple, affaiblit l'impression qu'aurait dû faire son crime; et ces hommes farouches, déjà rejetés de la société pour des actions peut-être aussi détestables, ne virent dans celle-ci qu'une suite irrévocable des arrêts du Destin dont leur chef se déclarait l'interprète. Ainsi, fort d'un appui qui détruisait l'idée même de la résistance, Romulus se livra, sans contrainte, à l'essor d'une imagination hardie; et, législateur d'une société naissante, il lui dictait des lois qui devaient servir à tous les peuples.

Les Dieux refusèrent à Romulus le pardon que les hommes lui avaient trop facilement accordé. Au milieu de ses succès, il est saisi de remords; il se fait horreur à lui-même; l'ombre de son malheureux frère s'attache à ses pas; la nuit, son image sanglante le poursuit dans ses songes. Il s'efforce d'apaiser ses mânes plaintifs, par les expiations que lui suggère une piété sauvage; il institue des fêtes lugubres qui doivent lui faire pardonner son crime. Satisfaits de ces actes extérieurs, Prince et sujets s'abandonnent à leur audace; ils fatiguent le Ciel pour en obtenir un pardon qui leur devient chaque jour plus nécessaire; et, dans ces premiers temps, tout offre dans les Romains le mélange bizarre d'une piété exagérée et d'une conduite coupable. C'est ainsi que des terres, enlevées par la force à leurs possesseurs légitimes, sont consacrées à l'entretien des autels; d'autres sont partagées avec l'appareil de la religion: des femmes ravies à leurs familles, sont épousées avec toutes les solennités de Rome; enfin cette ville même, dont l'emplacement est usurpé, voit ses fonde-

mens consacrés par tout ce que les cérémonies religieuses offaient alors de plus imposant. Bientôt des prêtres institués par Romulus, sous le nom d'*Augures*, déclarent que la cité naissante sera la Reine du monde ; une faible peuplade, renfermée dans ces murs à peine achevés, se pénètre de la sainteté de cet oracle ; et, d'un pas ferme et soutenu, elle marche à son accomplissement. Le Roi se déclare hautement protecteur des ministres des autels ; et, par une exacte réciprocité, ces ministres autorisent, au nom du Ciel, les entreprises du monarque. Tout semble justifié pour arriver à cette haute destinée qu'ils ont osé promettre ; et ce monde, dont ils n'ont pas même une juste idée, doit être la récompense de la piété envers les Dieux, et du dévouement à la patrie. La conviction profonde de la sainteté de ces Augures, l'enthousiasme qu'ils inspirent, en amènent l'accomplissement. On ne sait ce que l'on doit admirer le plus, de l'audace du Souverain, de la pieuse assistance que lui prêtent ses ministres, ou de cette ferme croyance qui s'est transmise de race en race, chez ce Peuple héroïque, et que les siècles n'ont pas affaiblie. Mais déjà l'Etat commence à s'étendre ; quelques faibles nations y sont incorporées ; des lois sages y attirent de nouveaux citoyens ; des victoires en augmentent sans cesse le nombre ; et Romulus, toujours attentif à s'attacher les peuples qu'il a soumis, ajoute à la religion de la ville naissante, les rites de ses nouveaux sujets. Enfin il meurt au milieu du succès, et sa mort, aussi extraordinaire que sa naissance, le fait placer au rang des Dieux.

A Romulus succéda *Numa Pompilius*. Satisfait de maintenir Rome dans ses conquêtes, il ne chercha point à les étendre. Il apprit à ses sujets étonnés, qu'il est d'autres vertus que la valeur, d'autre grandeur que celle des conquêtes. A la force, à la violence, aux entreprises audacieuses, succéda l'amour de l'ordre et de la justice ; les traités dictés par la sagesse, furent exécutés avec une équité sévère. L'antique terre de Saturne, vit renaître, avec plus d'éclat, ces vertus long-temps oubliées, et Rome put enfin avouer ses enfans.]

La persuasion seule n'eût pas obtenu d'aussi grands succès. Numa tira du Ciel même, une autorité que les hommes lui auraient refusée. La nymphe Egérie, disait-on, lui dictait dans des entretiens secrets, les lois nouvelles qu'il ajoutait à celles de Romulus ; soit qu'en effet il fût inspiré par les Dieux, dont émane toute pensée généreuse ; soit plutôt qu'il ait osé emprunter leur nom pour apprendre aux hommes à les mieux honorer ; il obtint un pouvoir qui ne fut jamais contesté ; et, par un juste retour, il se plut à en faire à la religion un hommage éclatant ; des Pontifes créés par ses soins, donnèrent au culte des règles indépendantes de la volonté des hommes. La manière dont on doit invoquer chaque Divinité, selon sa nature ; les victimes qu'il faut leur offrir ; etc.

Chaque jour annonçait de pieuses institutions ; des cérémonies pompeuses donnaient au culte de Rome une splendeur qui lui avait manqué jusqu'alors. Les actes les plus importants de l'Etat, la paix, la guerre, les traités, toutes les transactions entre citoyens, étaient soumis à la volonté des Dieux, et leurs ordres, transmis par les prêtres, devinrent la règle de tout un peuple.

Un règne long et tranquille permit à ce sage Roi de faire aimer aux Romains ces liens sacrés dont il les avait enchaînés ; et bientôt il vit s'élever autour de lui, une génération d'hommes aussi courageux que leurs pères, et plus dignes du titre de citoyens.

Sous les successeurs de Numa, les vertus guerrières, si long-temps comprimées, se déployèrent avec une énergie nouvelle. Rome, pénétrant le secret de ses destinées, marcha d'un pas rapide, vers un but dont elle se sentait plus digne. La discipline militaire, cette cause unique de la grandeur de Rome, repose en entier sur une base religieuse. Tout soldat admis dans une Légion, fait le serment de ne jamais quitter ses enseignes, et d'obéir à ses chefs. Il ne lui est pas permis de combattre, avant d'avoir rempli cette formalité ; a-t-elle eu lieu, il est lié par une obligation dont il lui devient impossible de s'affranchir. Lorsque le Peuple se souleva, par un mouvement d'indignation, contre les Décemvirs,

les Légions, en partageant sa haine contre les tyrans, continuaient cependant à leur obéir, et les soldats ne purent se déterminer à abandonner une cause qu'ils détestaient, que quand on leur eut démontré que le pouvoir de leurs chefs était usurpé.

Dans une circonstance semblable, on ne parvint à détacher les troupes, d'un parti criminel, qu'en détournant leurs enseignes ; et, plus attachées à la lettre qu'à l'esprit de leur serment, elles les suivirent avec docilité.

À toutes les époques de la République, on reconnaît l'impulsion qu'un peuple guerrier peut recevoir d'une croyance aveugle, et ce qu'ont d'imposant sur les esprits vulgaires, ces oracles mystérieux que l'imagination a bientôt adoptés, dès lors que la réflexion n'ose les approfondir.

Après la prise et l'incendie de Rome par Brennus, la ville n'offrait plus qu'un monceau de ruines : le Peuple, entièrement découragé, voulait se retirer à Veies où déjà plusieurs familles s'étaient réfugiées. Camille, alors Dictateur, rassembla les Curies pour les détourner de cet abandon sacrilège. Insensibles à l'honneur, insensibles à la honte, les citoyens accablés de leurs pertes, paraissaient décidés à fuir un lieu funeste ; déjà ils allaient donner leurs suffrages, lorsqu'un Centurion, conduisant un poste militaire, vint à passer sur le *Forum*, et s'adressant à sa troupe, il dit à haute voix ; "*C'est ici qu'il faut demeurer.*" "J'accepte l'augure", s'écria Lucrétius, personnage consulaire : ce cri retentit parmi le Peuple, et un mot dit au hasard, passa pour un ordre des Dieux.

L'an 392, un abîme s'ouvrit tout à coup au milieu du *Forum* ; on y jeta une quantité prodigieuse de terre, qui ne parut pas en diminuer la profondeur. On consulta les Dieux sur ce prodige. Les prêtres déclarèrent que l'on devait précipiter dans ce gouffre, ce qui faisait la force de Rome, et que ce sacrifice lui assurerait, à jamais, l'empire du monde. Le peuple incertain hésitait sur le véritable sens de cet oracle, lorsque Marcus Curtius, Patricien distingué, parut à cheval et richement armé. "Romains," s'écria-t-il, "c'est la jeunesse,

c'est la valeur qui fait la force des Etats"; et il se précipite dans l'abîme qui, dit-on, se referme à l'instant.

Le Préteur Lucius Tubero siégeant sur son tribunal, un pivert, oiseau consacré au Dieu Mars, vint se poser doucement sur sa tête, et se laissa prendre avec autant de facilité, que s'il eût été apprivoisé. On consulta les Augures; leur réponse fut que la République périrait si cet oiseau s'échappait, ou que sa mort serait suivie de celle du Préteur. Lucius le mit en pièces à l'instant, et lui-même cessa de vivre peu après.

Mais c'est en 414 qu'un illustre Romain donna un exemple mémorable de cet enthousiasme religieux, qui effraie plus encore qu'il n'étonne. La République était en guerre avec les peuples Latins réunis. Les armées étaient en présence, les forces étaient égales, et une bataille décisive allait fixer à jamais le sort des deux nations. Tout à coup les Aruspices annoncent que la victoire sera pour l'armée qui aura perdu son général dans le combat. Cependant l'action s'engage, le Consul Decius voit sa première ligne enfoncée; à l'instant il jette son armure, revêt la robe sénatoriale; et, s'avançant seul au milieu des deux armées que l'étonnement a rendues immobiles, il s'écrie d'une voix terrible: *Je dévoue aux Dieux des enfers, moi et les légions des ennemis; qu'ils saisissent leurs victimes.* Puis, s'élançant, au hasard, au milieu des Latins, il tombe percé de coups. Les Romains regardent la mort de leur général comme le signal de la victoire; la vengeance, la fureur, la certitude du succès, leur font faire des prodiges de valeur, et l'armée ennemie est anéantie.

Sans doute, vous admirerez ce pouvoir sublime de la Religion sur des âmes fortes et généreuses; et vous en adorerez le principe. Pourquoi faut-il que, dégénérant en une superstition honteuse, il les dégrade autant qu'il les avait élevées? Ces mêmes Romains, dont vous admirez le courage et l'héroïsme, vous feraient pitié par leur faiblesse: tout est pour eux oracles secrets, avis menaçans, augures heureux ou funestes; une rencontre insignifiante plonge dans l'abattement ces esprits superbes, et les ravale au-dessous des hommes. Vous

les verriez, portant des regards attentifs autour d'eux, vivre dans une inquiétude perpétuelle. Un mot prononcé au hasard, jette le trouble dans leur esprit : eux-mêmes ont-ils lâché, dans l'entretien le plus familier, quelque parole de mauvais augure, la terreur se peint dans tous leurs traits ; ils se taisent tout à coup ; et, après s'être baisé le doigt annulaire, ils touchent, derrière l'oreille droite, cette partie que l'on nomme la place de *Nemesis* ; ainsi que l'on a coutume de faire quand on se repent d'une action ou d'une parole inconsidérée. Cette disposition à une croyance aveugle, détermine toutes les actions de leur vie ; son influence secrète est plus puissante encore dans les armées. Sur ce théâtre de la force, les résolutions les plus importantes sont toujours prises d'après la décision des Augures. Soit conviction, soit habileté, des généraux ont souvent profité de ces oracles, pour mener leurs troupes à la victoire ; tandis que d'autres ont subi des défaites honteuses, pour les avoir dédaignés. Mais, par une conséquence nécessaire de ce penchant qu'ont les Romains à s'abandonner à une influence étrangère, leur chef peut voir les projets les mieux combinés, renversés par une opposition inattendue. La rencontre d'un chétif animal fait pâlir d'effroi ces hommes que la mort même ne peut intimider ; on a vu des légions entière saisies d'épouvante à la vue d'un lièvre, dont la timidité semblait leur annoncer la déroute et la fuite. Dans les camps, au Sénat, sur le *Forum*, partout on retrouve les mêmes idées. On m'a assuré qu'il n'est pas un seul personnage marquant, qui osât ouvrir sa porte avant d'avoir consulté les poulets, qu'on peut appeler ici des oracles domestiques. Le croiriez-vous ? j'ai vu un grand Magistrat, sortant de sa maison pour une affaire importante, y rentrer avec précipitation, parce qu'il avait heurté du pied le seuil de sa porte. Enfin un vieux Sénateur dînant un jour chez le Consul, dans une occasion d'éclat, Octavius, frappé de son air abattu, lui en demanda la raison, et il avoua sans mystère, qu'ayant mis le matin son soulier gauche au pied droit, cet augure funeste le plongeait dans la tristesse.

La jeunesse Romaine, de jour en jour mieux instruite et plus éclairée, se dégage par degrés de ces vieilles erreurs. Mais la génération actuelle ne ferait pas, avec ses lumières, ce qu'ont fait les vieux Romains avec leur ignorance ; la raison ne fait que des choses ordinaires, l'erreur seule fait des prodiges. Il faut le dire, avec la superstition, on voit diminuer également la véritable croyance, la bonne foi, l'antique probité. Eh quoi ! l'homme serait-il condamné à ne s'affranchir des préjugés, qu'en renonçant à quelques vertus ?

LETTRE XI.

POLYCLÈTE À SA SŒUR RHODOPE.

Femmes Romaines. Costume. Parure. Vestales.

C'EST à vous, ma chère Rhodope, que je m'adresse aujourd'hui. Le sujet que je veux traiter vous concerne plus particulièrement ; tout ce qui est relatif à la vertu, aux grâces, et à la beauté, doit se rapporter à mon aimable sœur. Tandis que renfermée dans le gynécée, vous êtes occupée, avec vos compagnes, à tracer les noms des héros, sur la voile du navire qui, dans nos fêtes, parcourt les places d'Athènes, je m'instruis du sort que l'on réserve ici à ce sexe dont vous êtes l'ornement ; et je vois que partout les hommes se plaisent à honorer les Dieux dans leur plus bel ouvrage.

Quoi qu'il m'en coûte de l'avouer, et surtout de vous le dire, les femmes des premiers Romains ont surpassé celles de tous les peuples par leur dévouement héroïque à leur patrie, et leur tendresse pour leur famille. Nos Athéniennes sont douées de qualités plus brillantes, peut-être, que solides ; les femmes de Lacédémone se font remarquer par un courage que la nature désavoue, tandis qu'à Rome, elles unissent à un amour éclairé pour leur pays, les vertus d'une tendre mère, et le dé-

vouement d'une épouse. Les Sabines, Lucrèce, Veturie, Cornélie, seront à jamais la gloire et l'exemple de leur sexe. Leurs noms seront cités jusqu'à la postérité la plus reculée. Les femmes, à quelque nation qu'elles appartiennent, ne les prononceront qu'avec orgueil, et les hommes qu'avec vénération ; mais les siècles les plus féconds en actions généreuses, ne sont pas ceux où elles brillent davantage. A peine étaient-elles remarquées alors, tandis que ces femmes qui les citent aujourd'hui avec complaisance, seraient peut-être incapables de les imiter. Mais leurs époux oseraient-ils leur en faire un reproche, eux qui sont si loin de leurs ancêtres ? Où sont-ils, ceux qui se refusent aux honneurs, qui ne les acceptent que par devoir, et qui les quittent sans regrets ? Les vertus doivent toujours marcher de front, dans les deux sexes, et celui-là qui y a renoncé ouvertement, n'a plus le droit de les exiger de l'autre.

On a remarqué dès long-temps, que le sort des femmes est d'autant plus à plaindre, que les peuples sont plus près de l'état de nature ; ici la même cause a produit un effet contraire ; et c'est précisément à cet état de barbarie où vivaient les premiers Romains, que les femmes ont dû des avantages qu'elles ont su conserver. Les fondateurs de Rome, ramas d'hommes sans aveu, ne purent se procurer des compagnes, qu'en enlevant les filles de leurs voisins, au milieu d'une fête publique. A force de soins et de tendresse, ils parvinrent à les fléchir, et bientôt l'amour oublia les torts de la violence. Cependant les Sabins s'apprêtaient à venger leur injure ; déjà les armées étaient en présence, le sang allait couler, lorsque les nouvelles épouses vinrent se jeter entre les combattans, déclarant à haute voix qu'elles étaient satisfaites de leur sort. Les ressentimens cédèrent aux douces prières, et les deux peuples furent unis pour jamais. La reconnaissance se joignit à la tendresse que les Romains avaient pour leurs compagnes ; ces deux sentimens, fortifiés l'un par l'autre, ont donné aux femmes une influence qui s'est accrue sans cesse.

Tandis qu'en Grèce leur empire est borné aux soins

de leur maison, ici elles participent à tous les plaisirs. On les voit au théâtre, aux jeux publics; elles embellissent toutes les fêtes. Elles sortent librement pour aller visiter leurs parens ou leurs amies; il est d'usage cependant qu'elles soient accompagnées de leurs esclaves, et que leur tête soit voilée. Un Romain nommé Sulpitius Gallus se sépara de sa femme, uniquement parce qu'elle avait paru en public sans voile. Cette liberté accordée aux femmes dans une juste mesure, a prévenu des écarts trop fréquens parmi nous, et qui sont la suite inévitable d'une rigueur déplacée. Nos vives Athéniennes, privées d'un bonheur auquel elles se sentent des droits, n'ont pas craint quelquefois de l'acheter au prix de leurs vertus; et, rivales des hommes par leurs talens, elles se sont mises au-dessus de leur propre sexe. Une Aspasia paraîtrait ici un être hors de la nature; et d'autres femmes dont les noms ne vous sont pas même connus, quoiqu'ils aient retenti par toute Grèce, n'eussent jamais obtenu à Rome cette honteuse célébrité.

Avant que la République connût les richesses, les femmes menaient, à l'exemple de leurs époux, une vie dure et laborieuse; renfermées dans leurs maisons, elles y étaient occupées à soigner leurs enfans, à filer de la laine, ou à tisser des étoffes pour en vêtir leur famille. Peu à peu, elles dégénérèrent de cette simplicité. Déjà elles se paraient des plus riches ornemens, lorsque la loi *Oppia*, rendue en 540, dans ces momens de danger que la République éprouva tant de fois, rappela les dames Romaines à l'austérité des premiers temps. Elle leur défendait formellement de porter dans leur parure, au-delà d'une demi-once d'or, de se vêtir de robes de diverses couleurs, et d'aller en char dans la ville. Des circonstances plus heureuses la firent tomber insensiblement en désuétude, jusqu'à ce qu'enfin elle fut abrogée en 558. Dès lors le luxe des femmes alla toujours croissant; mais dès que les Romains eurent pénétré dans les provinces d'Asie, il ne connut plus de bornes.

Une dame du premier rang craint de paraître en public, si les perles, l'or, et les pierreries n'entrent dans

toutes les parties de son ajustement. Sa coiffure en est la partie la plus importante, et celle qui exige le plus de soin. Ses cheveux sont lavés avec des eaux préparées, qui leur donnent une couleur plus éclatante; elle les parfume avec des essences précieuses, les enveloppe d'un réseau d'or, ou, les relevant avec grâce, elle les arrête avec des bandelettes de pourpre, des chaînes travaillées avec art, ou simplement avec une longue aiguille d'or. Quelquefois, pour rappeler à un époux des idées qu'il chérit toujours, elle se plaît à donner à sa coiffure, la forme d'un casque. Si la nature a dépouillé sa tête de son plus bel ornement, elle sait réparer ses torts, et, poussant plus loin l'artifice, souvent l'ivoire de l'Inde rend à sa bouche sa première fraîcheur; enfin, on ajoute aux beautés naturelles, on corrige les imperfections, on supplée à tout ce qui manque, et le désir de plaire en fait pardonner les moyens.

Après la coiffure, la partie de son ajustement auquel elle donne le plus de soin, est la chaussure; elle a de la ressemblance avec celles des hommes, mais elle a plus de grâce et de légèreté; on veut que le pied soit serré dans un petit soulier ordinairement blanc, quelquefois de couleur pourpre, et dont la pointe est légèrement recourbée. Il est orné d'une broderie de perles ou de paillettes d'or.

Sa robe, appelée *stole*, est d'une laine fine, teinte en pourpre; elle est bordée, par le bas, d'une large frange, ordinairement en or, qui descend jusqu'aux pieds. Elle porte dessous, une tunique semblable à celle des hommes, mais qui est plus longue, et dont les manches descendent jusqu'aux poignets. Lorsqu'elle sort de sa maison, elle met sur ces divers vêtements, une robe très-ample, nommée *palla* ou *peplus*, de sa ressemblance avec un voile.

Mais oserais-je jamais entreprendre de vous décrire les colliers, les pendans d'oreilles, le fard, les cosmétiques, les mouches, les bracelets, les anneaux, et tant de brillantes inutilités dont les noms m'échappent quand je veux les transcrire? Pourrais-je vous définir avec précision, les fers à friser, les pinces, les miroirs d'acier

ou d'airain poli, les ciseaux, etc.? Les Romains expriment assez heureusement la multitude de ces objets, en les appelant, en leur langue, *mundus muliebris*, le monde d'une femme. A leur tour, les femmes rendent plaisanterie pour plaisanterie, en disant qu'une femme sans perles, est comme un Consul sans licteurs ; et, lorsque leurs maris leur reprochent leur goût immodéré pour la parure, elles répondent que c'est un acte de religion, que de sacrifier aux Grâces. Enfin, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, un époux est réduit au silence ; et quand il examine attentivement ce qui se passe autour de lui, il peut encore se persuader qu'il n'est pas le plus malheureux.

La toilette des simples citoyennes, est plus modeste ; elle se compose de la tunique commune aux deux sexes, et d'une sorte de toge plus longue que celle des hommes, qui est assujétie par une large ceinture placée au dessous du sein ; elle est fermée sur le devant, et elle enveloppe tout le corps ; le bras droit sort par la partie supérieure, et le gauche, soulevant le bas de la robe, y forme un pli gracieux et ondoyant, que l'on nomme *sinus*.

Quel que soit leur rang, les femmes en deuil ne portent ni or, ni pourpre dans leur parure ; elles se couvrent alors d'une robe noire très-ample, appelée *ricinium* ; le jour des funérailles, elles en portent plusieurs l'une sur l'autre, et elles les jettent successivement sur le bûcher de leur époux ou de leur père. Cette coutume est très-ancienne ; elle est rappelée dans la loi des Douze Tables, qui restreint au nombre de trois, les robes qu'il est permis de brûler en cette circonstance.

Mais renonçant à des descriptions propres seulement à satisfaire une vaine curiosité, j'aime mieux vous peindre les dames Romaines dans leur intérieur ; c'est là que, jouissant de cette véritable considération qu'elles cherchent vainement au dehors, elles brillent de tout leur éclat. Le jour que le mari amène la nouvelle épousée dans sa maison, il lui en remet publiquement toutes les clefs, excepté celle du lieu où l'on met le vin. La loi défend expressément aux femmes d'en boire. Un ancien Romain, nommé Egnatius Mecennius, tua

sa femme sur la place, pour l'avoir trouvée buvant à même de ces grands vases où l'on garde le vin ; mis en jugement pour ce meurtre, il fut renvoyé absous par la loi de Romulus. Sans doute l'ivresse dans une femme a paru un crime capital au législateur des Romains ; mais qu'eût-il dit, s'il eût vu nos Menades insensées, insulter aux Dieux qu'elles feignent d'honorer, et se livrer, sans remords, aux plus honteux excès ? Rome est coupable par sa rigueur ; la Grèce l'est par sa faiblesse.

C'est encore par une suite du respect que les femmes se doivent à elles-mêmes, qu'il ne leur est pas permis de manger en public avec les hommes, à cause de la manière dont on se place sur les lits pour prendre les repas. Ces usages sont sévères ; les lois ne le sont pas moins ; elles traitent les femmes avec une rigueur qui semble en opposition avec leur situation réelle. Elles vivent entièrement sous la dépendance de leur époux ; lui seul a toute l'autorité, dispose des biens de tous deux, nomme des tuteurs à ses enfans, décide du sort de ses fils et de ses filles, comme il lui plaît ; il donne par testament ses biens à qui bon lui semble, sans que sa femme ait le même droit ; elle ne peut même être placée sur le testament d'un citoyen. Enfin l'époux, pendant plusieurs siècles, pouvait rompre ses nœuds d'après sa seule volonté, sans que, dans aucun cas, l'épouse eût la faculté de se séparer de lui.

Ces institutions que la force établit, et que la faiblesse a souscrites, sont adoucies par des distinctions honorables autant que flatteuses. Il est défendu de prononcer une parole malhonnête devant une femme. Lorsqu'une femme a trois enfans, la République lui accorde un traitement ; on inscrit son nom dans les registres publics ; après sa mort, on la mène à la sépulture, revêtue d'habits magnifiques, et un orateur prononce son éloge devant le Peuple assemblé. Tout homme qui rencontre une femme dans un lieu public, lui cède la place d'honneur ; les premiers Magistrats n'y manquent jamais, même lorsqu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions. Jamais leurs licteurs n'ont osé porter la main sur une citoyenne. Est-elle sur un char avec son mari, il par-

ticipe à ses privilèges, et l'on n'a plus le droit d'exiger qu'il mette pied à terre devant les grands dignitaires de l'Etat. Il n'est pas permis d'appeler les femmes en témoignage, dans les affaires où il s'agit de meurtre et de crime capital. Mais c'est principalement dans l'institution des Vestales, que brillent avec éclat, la piété des Romains envers les Dieux, et leur respect pour les femmes.

Le culte du feu était connu en Italie long-temps avant la fondation de Rome. Enée, dit-on, l'apporta des régions d'Orient où il existe de toute antiquité, et il l'établit dans le Latium, sous le nom de la Déesse *Vesta*. La mère de Romulus lui était consacrée; mais il ne reçut que sous Numa, cette haute solennité qui le caractérise. Ce prince n'établit d'abord que quatre prêtresses de *Vesta*. Servius Tullius en ajouta deux autres, et le nombre en fut irrévocablement fixé à six. Elles ont en garde le feu sacré, symbole de la vie, et qui est à Rome l'emblème de la durée de l'Etat. Elles seules ont le droit d'en approcher, de l'entretenir; et si, par une négligence coupable, elles viennent à le laisser éteindre, elles encourent des peines rigoureuses. On ne le rallume qu'avec un miroir d'airain artistement travaillé, qui extrait des rayons du soleil, un feu plus pur que celui qui sert aux besoins des hommes. Un tel événement jette le trouble dans Rome; on le regarde comme le présage des plus grands malheurs, et l'on n'épargne ni prières ni sacrifices pour fléchir les Dieux irrités.

Les Vestales sont encore chargées de la garde des choses sacrées, dont le nom même est un mystère. Les uns disent que, sous ce titre, on désigne le fameux *Paladium* apporté de Troie par Enée. D'autres soutiennent que ce sont deux petits tonneaux, l'un plein et l'autre vide, placés dans un lieu obscur, et dont il n'est permis à qui que ce soit d'approcher. Tous s'accordent pour convenir que le mystère qu'on y attache ne saurait être pénétré, et qu'il tient aux principes du gouvernement, qui se plait à couvrir d'ombres épaisses, tout ce qui a rapport à sa sûreté.

Dans le principe, les Vestales étaient choisies par les

Rois ; après la destruction de la monarchie ce droit a été dévolu au Grand-Pontife. On les prend indifféremment dans les deux Ordres de l'Etat. On exige seulement qu'elles soient issues d'une famille sans tache, que leurs père et mère soient vivans, et qu'elles soient exemptes de défauts corporels. Elles sont admises dès l'âge de six ans ; passé dix ans, on ne les reçoit plus.

Il est arrivé quelquefois que les parens, redoutant pour leurs filles les dangereux honneurs de cette dignité, refusaient de les y exposer. Le Grand-Pontife alors a le droit de désigner vingt jeunes filles qui tirent au sort entre elles, pour remplir la place vacante. Dès le moment de leur nomination les Vestales sont affranchies de l'autorité paternelle ; on leur coupe les cheveux, par allusion à cette espèce d'affranchissement, et cette dépouille est suspendue à un arbre qui ne donne pas de fruit, triste emblème de la destinée de la jeune prêtresse. Seules entre toutes les femmes Romaines, elles ont le droit de disposer de leurs biens par testament. La République leur assigne la pension qu'elle accorde aux femmes mères de trois enfans ; elles jouissent, en outre, de biens considérables dont leur établissement est doté.

Les honneurs que l'on rend aux Vestales sont excessifs : un licteur les précède constamment dans la ville ; les premiers Magistrats, même les Consuls, s'arrêtent quand ils les rencontrent, et ils font baisser leurs faisceaux devant elles, comme devant le Peuple assemblé. Quiconque oserait les insulter, serait puni de mort. Elles occupent une place distinguée au théâtre ou dans les jeux publics. Enfin on leur a donné le droit de sépulture dans la ville, marque d'honneur très-importante à Rome, et qui ne s'accorde qu'en récompense des plus grands services.

Mais le plus beau privilège des prêtresses de Vesta, celui qui répond le mieux à leur caractère sacré, est le droit de sauver un criminel qu'elles rencontrent allant au supplice, pourvu qu'elles déclarent que cette rencontre est accidentelle ; car les Vestales ne font jamais de serment. Leur réputation d'équité est tellement établie, que les citoyens les prennent souvent pour arbitres de

leurs différens ; et, dans ce cas, leur décision a autant de force que la sentence d'un magistrat. En quelque affaire que ce puisse être, leur intervention est toujours d'un grand poids ; et d'ordinaire c'est entre leurs mains, que les citoyens déposent leur testament. Rien ne peint mieux le respect qu'elles inspirent, qu'un trait que l'on m'a rapporté. Appius Claudius, homme altier et dès long-temps haï des Plébéiens, avait obtenu du Sénat les honneurs du triomphe. Le Peuple n'ayant pas donné son approbation à cette décision, ses Tribuns se préparaient à troubler la cérémonie, et à faire descendre honteusement Appius du char de triomphe, au milieu de la marche. Claudia, sa fille, était au nombre des Vestales ; instruite de leur projet, elle arrive, fend la presse, s'élance sur le char de son père, et, le couvrant du respect qu'elle inspire, le mène triomphant au Capitole.

Tant d'avantages sont balancés par des devoirs rigoureux et par un extrême assujétissement. Les Vestales sont engagées pour trente ans, dont dix sont employés à s'instruire de leurs fonctions, dix à les exercer, et dix autres à les apprendre à celles qui doivent leur succéder. Après cet intervalle, il leur est libre de rentrer dans le monde ; elles peuvent même se marier, mais il est très-rare qu'elles aient usé de cette faculté, et l'on a même remarqué, dit-on, que ces liens ne sont jamais heureux. Les Romains attribuent ce résultat à l'espèce de profanation qu'elles font alors, d'une existence si long-temps consacrée au plus noble des ministères. Ne serait-il pas plus naturel de penser que des femmes qui ont joui, pendant tant d'années, d'honneurs excessifs, ne doivent porter dans l'intérieur de leur maison, qu'un caractère altier, peu propre à faire le bonheur d'un époux dont le leur doit dépendre.

Ces prêtresses sont gouvernées dans leur intérieur, par la plus ancienne d'entre elles, appelée spécialement *la grande Vestale* ; elle a beaucoup d'autorité sur les autres ; elle peut même leur infliger de légères punitions. Les fautes essentielles sont jugées et punies par le Chef de la religion, qui seul a le droit de porter la main sur

une Vestale. La pureté étant le premier attribut des prêtresses de Vesta, le Grand-Pontife les châtie avec une extrême rigueur, à la première atteinte qu'elles y portent; il les fustige, sans témoins, dans un lieu obscur, et ces punitions passent pour être toujours sévères. Mais si elles sont convaincues d'avoir enfreint leur vœu de chasteté, rien ne peut les sauver. Leur complice est frappé de verges jusqu'à ce qu'il expire, et la coupable est réservée au plus affreux supplice, dans lequel cependant on conserve encore une ombre, de ce respect qu'elle ne devrait plus inspirer. Après qu'elle a été dépouillée de tous ses ornemens, on la conduit dans une litière fermée, hors des murs de Rome, vers la porte Colline. Là, le souverain Pontife, après avoir fait des prières secrètes, et levé les mains au ciel, tire de sa litière la criminelle toute couverte de voiles funèbres; il la fait descendre dans un souterrain, où l'on a placé un petit lit, une lampe allumée, un peu de pain et d'eau, de l'huile, et du lait. On en ferme l'entrée, et l'infortunée meurt de faim et de désespoir.

Rien ne saurait peindre la consternation des Romains, pendant ces cruelles exécutions. Chacun s'enferme dans sa maison, pour ne point apercevoir cet horrible convoi d'une personne vivante. La ville est en deuil, les boutiques sont fermées, toutes les affaires sont suspendues. Non, Rome ne présentait pas un aspect plus lugubre, quand les Gaulois étaient au pied du Capitole. Ces jours funestes, toujours rappelés par les historiens, sont comptés parmi les plus grandes calamités du Peuple Romain; tous ont été suivis d'expiations solennelles.

Le temple de Vesta est situé près du mont Palatin; il est de figure ronde, comme la terre dont cette Divinité est l'emblème. Tout y retrace la simplicité des premiers temps. On n'y voit ni statues, ni ornemens. Au centre, sur un autel d'une forme sévère, brûle sans cesse ce feu sacré, image de la nature qui crée tout et qui détruit tout. Les hommes entrent librement dans le temple pendant le jour, ils ne peuvent y paraître la nuit, et en aucun temps, nul n'approche du sanctuaire.

Rien n'est comparable à l'éclat dont brille une Ves-

tale ; toutes sont belles, parceque l'on se fait un point de religion, de consacrer au culte des Dieux, les plus parfaits d'entre leurs ouvrages. L'habitude de la domination leur donne un regard imposant qu'on a peine à soutenir. Lorsqu'on les voit passer dans les places publiques, le front ceint de bandelettes, et couvertes de leurs magnifiques robes blanches bordées de pourpre, on est tenté de se prosterner comme devant des Divinités. Dans les commencemens de la République, elles se ressentirent de sa pauvreté ; elles n'en étaient que plus pures peut-être ; mais aujourd'hui, enrichies par les pieuses prodigalités des Romains, elles étalent un luxe peu digne des autels. Elles ne se montrent plus que sur des chars magnifiques, et environnées d'un nombreux cortège de femmes esclaves richement vêtues.

Ces femmes superbes sont rassasiées d'honneurs ; elles sont au faite des grandeurs ; elles sont les Reines de cette Rome, qui est elle-même la souveraine de l'univers ; mais, à la première faiblesse, leur infortune surpasse celles du dernier de ses esclaves.

LETTRE XII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

*Constitution de Rome. Patriciens. Chevaliers. Plébéiens.
Centuries. Classes. Tribus.*

AVANT de vous peindre les Romains dans leurs mœurs habituelles, il faut vous faire connaître la nature de leur gouvernement. Malgré les difficultés que présente ce sujet, je vais hasarder de vous en tracer une esquisse ; quelque imparfaite qu'elle puisse vous paraître, elle est le fruit d'un long travail. Les historiens n'écrivent que pour leurs compatriotes, ils supposent le lecteur instruit des lois fondamentales de Rome ; et ce n'est que par des rapprochemens pénibles, qu'il parvient à en saisir l'ensemble.

La République Romaine diffère essentiellement de la nôtre, par les distinctions qui caractérisent chaque classe de citoyens, et par la manière dont ils usent de leurs droits. A Athènes, et dans la plupart des Etats de la Grèce, après la destruction de la monarchie, le Peuple, usant de la plénitude de ses droits, s'empara de la souveraineté ; les anciennes familles, toujours riches et puissantes, conservèrent, à la vérité, une grande influence dans l'Etat ; mais leur pouvoir consista plus dans le fait que dans le droit, et une égalité légale consola le pauvre citoyen. Il n'en a pas été de même ici ; après l'expulsion des Tarquins, le gouvernement ne devint pas entièrement populaire ; la royauté fut brisée plutôt que détruite, et les fragmens s'en conservèrent pendant longtemps, dans un certain nombre de familles, dont les prérogatives rendirent illusoire l'égalité civile que le Peuple pensait avoir acquise. Toutes les institutions imaginées par les Rois pour séparer les citoyens et diviser leurs forces, furent soigneusement maintenues. Le Peuple, acquérant peu à peu le sentiment de sa puissance, attaqua les Ordres supérieurs ; il les poursuivit sans cesse ; il leur arracha, par degrés, leurs prérogatives les plus importantes ; et, sans changer en apparence l'ordre établi par ses ancêtres, il acquit les pouvoirs en respectant les titres.

Romulus, qui donna les premières lois aux hommes qu'il avait rassemblés, les divisa d'abord en deux ordres, les Sénateurs et le Peuple. Il composa le Sénat des citoyens distingués par leur âge, ainsi que l'exprime leur nom, par leurs lumières et leur fortune. Ils étaient les conseillers du Roi, et ils le remplaçaient pendant ses expéditions militaires. La puissance de ce corps, modérée sous les Rois de Rome, devint excessive à l'origine de la République ; le Peuple se vit exclu des affaires, dont il n'avait plus connaissance que par les *senatus-consultes*, ou arrêts du Sénat ; et quoiqu'il lui appartint, dès lors, de faire des lois, de créer des magistrats, de décider de la paix ou de la guerre, il ne jouissait de ces droits, que d'une manière subordonnée au Sénat. L'établissement du Tribunat, qui eut lieu seize

ans après l'abolition de la royauté, mit des bornes à cette domination ; bientôt les plébiscites ou décrets du Peuple l'emportèrent sur ceux du Sénat. Il reste cependant à ce corps des droits très-étendus. On lui rend compte des revenus et des dépenses de l'Etat ; lui seul envoie des ambassadeurs aux puissances étrangères ; il dispose des provinces, reçoit les lettres des généraux, leur décerne le triomphe, ordonne aux Consuls de faire des levées dans les temps de trouble ; il nomme des commissaires pour connaître de toutes les affaires extraordinaires ; enfin, depuis sa fondation, le Sénat a toujours été regardé comme le sanctuaire de Rome ; il inspire le respect à ceux même qui lui portent le plus d'envie. Le Peuple l'appelle le temple de sainteté, l'autel des nations, l'espoir et le refuge de tous les peuples. Il donne aux Sénateurs le titre de *Pères* ; les étrangers leur donnent celui de *Seigneurs*.

Les premiers Sénateurs n'étaient qu'au nombre de cent. La manière dont ils furent nommés, mérite d'être rappelée. Elle montre le pouvoir du Peuple Romain, dès ces premiers temps. Le Roi nomma un Sénateur ; chacune des trois tribus en nomma trois autres ; et les trente curies en fournissant autant, on eut le nombre de cent. Après l'union des Romains et des Sabins, on en ajouta cent autres, qui furent élus par les tribus.

Les descendants de ces premiers Sénateurs formèrent le corps des *Patriciens*, c'est-à-dire, de ceux qui sont issus des *pères* de la patrie. Tous les Patriciens sont donc de famille sénatoriale, quoique tous ne soient pas membres du Sénat. Leur titre ne prouve que l'ancienneté de leur origine : il leur donnait autrefois un rang positif dans le gouvernement ; il ne leur en donne maintenant que dans l'ordre social. Plusieurs d'entr'eux sont tombés dans la pauvreté, en restant toujours Patriciens, tandis que des Plébéiens, parvenus à la plus grande fortune et revêtus des premières charges de l'Etat, n'en conservent pas moins le nom de Plébéiens, même quand ils deviennent Sénateurs. L'adoption même, qui a rapproché plusieurs familles des deux Ordres, ne peut les réunir, parceque la loi qui permet à un

Plébéen d'adopter un Patricien en se l'assimilant, défend à celui-ci d'adopter un Plébéen. Ainsi, le corps des Patriciens ne peut s'accroître en aucun cas ; il ne peut que diminuer, soit par l'introduction de ses membres dans des familles plébéiennes, soit par l'extinction naturelle ; et c'est à cette impossibilité d'y atteindre, qu'il doit le maintien de son éclat.

A l'origine de la République, toutes les magistratures et les places du sacerdoce étaient entre les mains des Patriciens ; les deux Ordres y concourent maintenant, sans distinction, à l'exception des charges d'Interroi, de Flamme-Diale, et de Roi des sacrifices, qui ne peuvent être remplies par des Plébéiens.

Il est, entre les Patriciens, une distinction qu'il importe d'observer : ceux qui descendent des cent premiers Sénateurs, et des cent autres qui leur furent adjoints peu après, sont appelés *grands Patriciens*. Cent trente-neuf ans après la fondation de Rome, Tarquin l'Ancien, à l'exemple de ses prédécesseurs, créa cent Sénateurs : les descendans de ceux-ci furent distingués par le nom de *petits Patriciens*. C'est à ceux-là que s'est arrêtée la faculté de créer des familles patriciennes. Les enfans de tous les Sénateurs qui ont été nommés depuis, ont été ce qu'étaient leurs pères, avant d'entrer au Sénat.

Outre le *laticlave* qui caractérise les Sénateurs, ils portent une chaussure particulière : ce sont des cothurnes noirs qui montent jusqu'au milieu de la jambe ; sur le haut du pied, est un petit croissant d'argent ou d'ivoire, qui, représentant la lettre C, rappelle le nombre des premiers Sénateurs. Cet ornement se nomme *lunula*.

Quoique le nombre des Sénateurs ne soit pas fixé par les lois, à toutes les époques de la République, on en a compté environ trois cents. Pour en faire partie, il faut être Chevalier Romain, avoir passé par quelque charge de l'Etat, jouir d'une fortune suffisante pour soutenir l'éclat de cette haute dignité, et n'avoir jamais exercé aucune profession réputée vile, principalement celle de comédien.

Après les Patriciens, viennent les *Chevaliers* : lorsque Romulus établit sa première légion, unique et faible

base de tant de grandeur, il ajouta aux trois mille hommes de pied, qu'il tira de ses trois tribus, trois cents cavaliers choisis dans ce qu'il y avait de plus distingué après les Sénateurs, et il les partagea en trois *centuries*. Tarquin l'Ancien les porta à dix-huit cents, dont le Roi Servius Tullius fit dix-huit *centuries*; elles sont restées au même nombre, malgré l'accroissement successif de ce Corps. Telle fut l'origine des *Chevaliers Romains*. Ils ne formèrent d'abord que la cavalerie de l'Etat. Peu à peu ils acquirent des distinctions; on s'habitua insensiblement à les regarder comme un Corps particulier; aujourd'hui ils forment une classe intermédiaire entre les Patriciens et le Peuple. Pour y être admis, il faut avoir dix-huit ans accomplis, appartenir à une famille pure, et posséder une fortune dont le taux a varié selon l'opulence de la République. Tout fils de Sénateur peut être fait Chevalier.

La première, la principale fonction des Chevaliers est de faire la guerre. La République leur donne un cheval à cet effet, et elle leur alloue une somme pour son entretien; s'ils le négligent, ils encourent la déchéance; leur bonne conduite, comme simples citoyens, les met dans le cas d'être réhabilités; mais celui qui se déshonore par quelque vice honteux, ou qui commet une mauvaise action, même lorsqu'elle n'est pas du ressort des lois, est rejeté, sans retour, dans la dernière classe de citoyens.

Quoique cette institution soit purement militaire, l'an 630, la loi Sempronia accorda exclusivement aux Chevaliers, le droit de rendre la justice sous le Préteur. Le Sénat en avait joui jusqu'alors; le relâchement qui s'était introduit dans ce premier Corps de l'Etat, fut le prétexte de ce changement. L'Ordre équestre se distingua dans l'exercice de ces fonctions si importantes; le Sénat fit de grands efforts pour qu'elles lui fussent rendues, et, l'an 661, le Tribun Livius Drusus fit décider que les juges seraient pris par moitié entre les Sénateurs et les Chevaliers. Cette concurrence a excité, entre les deux Corps, une heureuse émulation, et jamais la justice n'a été mieux administrée; on assure cependant que

Sylla, zélé partisan des prérogatives du Sénat, a annoncé l'intention de le faire rentrer dans ses premiers droits.

Mais ce qui donne aux Chevaliers Romains une grande prépondérance dans l'Etat, c'est d'être devenus, en quelque sorte, les fermiers de la République, et de s'être arrogé le privilège exclusif de recueillir les tributs de toute nature, qui forment le domaine public. Dans ces entreprises lucratives, plusieurs d'entr'eux parviennent à un degré d'opulence qui les assimile, en quelque sorte, aux premières maisons de Rome.

Les Chevaliers portent l'angusticlave; ils ont au doigt un anneau d'or, et dans les revues publiques qui ont lieu chaque année, ils sont revêtus de la trabée ou robe de pourpre affectée aux Augures. Aux spectacles, ils occupent les quatorze premiers rangs de sièges après l'orchestre où se placent les Sénateurs. De là vient que l'on dit *s'asseoir parmi les quatorze*, pour exprimer l'admission d'un citoyen dans l'Ordre équestre.

Le troisième Ordre de l'Etat est composé de tout le reste du Peuple, sous le titre de *Plébéiens*. Dans la division primitive que fit Romulus, de tous les hommes libres, cette dernière classe fut exclue de tous les honneurs, et entièrement assujétie aux Patriciens. Cet état humiliant dura jusqu'à l'abolition de la monarchie. A cette époque, le Consul Valerius posa les premiers fondemens de la liberté du Peuple; il rendit son consentement nécessaire à l'exercice de toute magistrature; il le fit juge, en dernier ressort, de tout ce qui intéresse le bien de l'Etat; et, pour lui montrer plus de respect encore, il voulut que ses licteurs baissassent leurs faisceaux devant le Peuple assemblé, en signe de soumission. Cette conduite lui mérita le surnom de *Publicola*, plus honorable sans doute que ceux qui ne rappellent que des victoires. Mais que peut-on accorder au Peuple sans qu'il exige davantage! Bientôt vous verrez celui-ci, passant de la soumission à l'audace, lutter avec effort contre les Patriciens, partager avec eux toutes les magistratures, s'en attribuer d'exclusives, et ne leur laisser qu'un vain titre qu'il n'était pas en son pouvoir de leur enlever.

Telle est la division du Peuple Romain, dans l'ordre social ; mais sous le rapport politique, ces distinctions n'existent plus, et dans les Comices ou assemblées générales de la nation, chacun n'est plus que citoyen. Là, le Plébéien obscur peut, dans certains cas, opiner à côté du Patricien ou du Sénateur ; et son suffrage a plus ou moins d'importance, selon la nature de l'assemblée.

On distingue ici trois sortes de Comices qui diffèrent par le principe comme par les résultats. C'est encore à Romulus que remonte leur établissement. Aussitôt qu'il eut posé les fondemens de sa ville, il en partagea les habitans en trois sections appelées, pour cette raison, *tribus*, et chacune d'elles fut subdivisée en dix autres, sous le nom de *curies*. Ces trente curies sont toujours restées en même nombre, malgré l'accroissement prodigieux qu'a eu le Peuple Romain, parce qu'elles ne comprennent que les habitans de la ville dont l'enceinte renfermait, dans le principe, la totalité de la nation. Romulus stipula les droits du souverain, ceux du Sénat, et il donna au Peuple le droit de s'assembler par curies, pour statuer sur les intérêts de l'Etat ; ces Comices en retinrent le nom de *Comices par curies*. On y élisait les Rois, les magistrats, les prêtres du premier ordre ; on y adoptait les lois, sur la présentation qui en était faite par les Rois, et chaque citoyen y donnait son suffrage par tête.

Cet ordre de choses, très-favorable à la multitude, subsista jusqu'en l'an 177. A cette époque *Servius Tullius*, sixième Roi de Rome, conçut l'idée de changer la face du gouvernement. Doué d'un génie pénétrant, il sentit de quelle importance il est pour le souverain de s'entourer des grands, dont les intérêts se lient naturellement aux siens ; et il entreprit de faire passer la plus grande partie des pouvoirs, du côté des Patriciens et des riches. Il était difficile de faire adopter au Peuple un si grand changement ; le droit de nommer aux places le dédommageait de s'en voir exclu, et celui de coopérer à la création des lois, était trop honorable pour qu'il dût y renoncer ; mais le Roi sut tellement

balancer les avantages et les pertes qu'il lui proposait, qu'il parvint à faire recevoir sa nouvelle organisation. Il divisa tous les Romains en six classes, subdivisées en totalité en cent quatre-vingt-treize centuries.

La première classe, composée des plus riches citoyens, ayant en fonds cent mille as d'airain, fut divisée en quatre-vingt-dix-huit centuries, dont les dix-huit dernières comprenaient tous les Chevaliers.

La seconde classe, ayant seulement vingt centuries, était formée de ceux qui possédaient soixante-quinze mille as. On y joignit en outre deux centuries de tous les ouvriers attachés à la construction des machines de guerre, ce qui la portait à vingt-deux.

La troisième classe, composée de vingt centuries, se composait de ceux qui possédaient cinquante mille as.

La quatrième classe, ayant le même nombre de centuries, réunissait les citoyens riches de vingt-cinq mille as. On y avait agrégé, comme à la seconde classe, deux centuries formées de tous ceux qui, dans les armées, sont employés à sonner de la trompette ou à jouer des instrumens militaires : en tout vingt-deux centuries.

La cinquième classe, formant trente centuries, réunissait ceux qui possédaient douze mille cinq cents as. Il est à croire que le grand nombre de petites fortunes qui forment partout la masse des Etats, détermina le Souverain à accorder à cette classe, un plus grand nombre de suffrages qu'à celles qui la précèdent.

La sixième et dernière classe ne forma qu'une seule centurie. Elle se composait de tous ceux qui, ne possédant que le titre d'hommes libres, servent seulement à donner des citoyens à l'Etat. C'est de là qu'on les nomme *prolétaires*, d'un mot latin qui signifie génération.

Par cette disposition, la première classe, toute composée des grands et des riches, compte à elle seule quatre-vingt-dix-huit centuries, tandis que les cinq autres qui comprennent le reste de la nation, n'en ont, en réunion, que quatre-vingt-quinze. Elle se trouve par conséquent avoir la prépondérance dans les assemblées où l'on opine par centuries. Mais pour dédommager les classes inférieures, le Roi voulut que les levées de

soldats et de contributions eussent lieu selon la proportion des centuries. Ainsi, la première classe paie plus à elle seule et fournit plus d'hommes à l'armée, que tout le reste de la nation ; la dernière même ne donne absolument rien, juste compensation de sa nullité. Le Peuple, se laissant éblouir par ces avantages insidieux, abandonna sans regret des droits qui ne lui semblaient qu'onéreux, et dont il ne jouissait que d'une manière imparfaite ; il vit avec tranquillité les grands s'emparer du pouvoir, pourvu qu'ils soutinssent la plus grande partie du fardeau de l'État, et renonçant au sentiment de sa dignité, il préféra le repos à l'honneur.

Le sort du Peuple Romain semblait fixé ; oubliant ses hautes destinées, il jouissait paisiblement du fruit de ses sacrifices, lorsque, soixante-sept ans après cette institution, à la suite d'une action exécrationnelle, les Tarquins furent chassés de Rome. On établit le gouvernement républicain, en jurant à la royauté une haine qui ne s'est jamais démentie. Bientôt le Peuple, qui obéissait aux Rois sans murmure, se révolta contre le joug trop direct que lui imposaient les grands. Il fallut céder à sa force, on lui accorda des Tribuns. Ses prétentions augmentèrent sans cesse ; elles furent repoussées avec énergie, et soutenues avec vigueur. Les Comices par centuries donnaient tout aux riches, le Peuple aurait désiré qu'ils y eussent moins d'influence, en même temps qu'il craignait de changer un ordre de choses qui lui assurait des avantages solides. Enfin, après de longues et vives discussions, où les deux partis montrèrent une égale habileté, on institua une troisième espèce de Comices qui n'eurent pas, à la vérité, l'importance des Comices par centuries, mais dans lesquels on nomme à toutes les charges secondaires de l'État, et où tout citoyen, inscrit dans les tribus, donne son suffrage en quelque lieu du territoire de Rome qu'il puisse habiter.

1. Ainsi, dans les *Comices par curies*, le Peuple de la ville emporte la balance. C'est là qu'on élit le grand Curion ; qu'on fait les adoptions, parce qu'un citoyen Romain ne peut changer de condition, sans le consentement de la nation assemblée. C'est encore là que l'on

confirme la nomination des généraux. Jusqu'à ce que cette ratification ait eu lieu, il ne leur est pas permis de commander les armées et d'entreprendre aucune opération militaire. Aujourd'hui, cette confirmation n'est plus regardée que comme une simple formalité ; on se contente du suffrage des trente licteurs qui rassemblent les curies, et qui sont censés les représenter pour cet objet.

Les Comices par curies sont toujours présidés par le Dictateur, les Consuls, les Préteurs, ou l'Interroi ; on les tient dans une partie du *Forum*, qui est consacrée par les Augures, et destinée à cet usage.

2. Dans les *Comices par centuries*, les grands et les riches l'emportent sur le peuple. On y nomme les grands magistrats, les chefs de l'armée, on y adopte les lois proprement dites, on y déclare la guerre aux nations ennemies ; enfin on y juge les criminels d'Etat, et on les y condamne à mort s'ils sont convaincus, en leur laissant, toutefois, la faculté de prévenir leur jugement par un exil volontaire.

Ces assemblées, appelées souvent les *grands Comices*, en raison de leur importance, sont présidées par les grands magistrats ; l'édit de convocation est publié dix-huit jours avant la réunion, afin que pendant trois jours de marché consécutifs, tous les citoyens que leurs affaires appellent à la ville, prennent connaissance de l'objet que l'on doit traiter. C'est au Champ-de-Mars que l'on tient ces sortes de Comices. Comme les centuries, rangées en bataille, y défilent en ordre, sous la conduite de leurs chefs, ce seul aspect militaire empêche de les réunir dans la ville, dont les lois éloignent tout ce qui a l'apparence d'une armée.

Il est inutile peut-être de vous faire observer que ce mot de *centurie*, qui avait à son origine une signification positive, exprime seulement aujourd'hui un nombre plus ou moins étendu de citoyens de la même catégorie. Depuis près de cinq cents ans que cette institution existe, on n'a jamais compté que cent quatre-vingt-treize centuries ; le Peuple Romain étant dix fois plus considérable qu'il ne l'était alors, elles doivent comprendre un plus grand nombre d'individus.

Dans ces Comices, les citoyens appelés à voter, n'usent pas directement de ce droit ; ils émettent séparément leur suffrage dans leur centurie ; l'opinion du plus grand nombre est censée l'opinion de tous, et c'est ensuite la centurie même qui donne son suffrage en masse. On attache une grande importance au suffrage de la première centurie, parce qu'il entraîne ordinairement celui de toutes les autres ; si les quatre-vingt-dix-sept premières sont du même avis, l'affaire est décidée, et l'on ne va pas au-delà. Dans le cas contraire, on appelle successivement celles qui suivent, jusqu'à ce qu'on ait obtenu la majorité.

3. Dans les *Comices par tribus*, tout individu, jouissant des droits de citoyen Romain, a droit de voter : c'est dire assez que la multitude y est maîtresse des suffrages. On y élit les magistrats du second rang, tels que les Ediles, les Tribuns du peuple, les Questeurs, etc. ; tous les magistrats des provinces, les Proconsuls, les Propréteurs, les prêtres des principaux collèges, même le Grand-Pontife. On y fait les plébiscites, les traités de paix ; on y donne le droit de bourgeoisie, la dispense de certaines lois ; on y confirme les triomphes. Enfin on y cite tous les citoyens, sans distinction, pour rendre compte de leur conduite, et y être jugés sur les délits contre l'Etat, qui leur sont imputés ; mais on n'y condamne qu'au bannissement ou à des peines pécuniaires.

Les Comices par tribus se tiennent au Champ-de-Mars, lorsqu'on les assemble pour la nomination des Ediles curules, des Questeurs, ou autres magistrats inférieurs ; et alors ils sont présidés par le Dictateur, le Consul, ou même un général. Si la réunion a pour objet la nomination des Tribuns du peuple, ou des Ediles plébéiens, c'est un Tribun même qui les tient, soit dans le *Forum*, soit au Capitole, ou dans le Cirque. Lorsqu'il s'agit de faire des plébiscites ou de juger un citoyen, c'est encore un Tribun qui les préside ; mais si les citoyens de tous les Ordres sont rassemblés par tribus, la présence du Consul ou d'un magistrat supérieur y devient nécessaire, parce qu'un Tribun ne peut cou-

voquer que les Plébéiens dont il est proprement le magistrat, ainsi que l'exprime son titre.

Telles sont ces assemblées célèbres où se débattent et se règlent les intérêts du Peuple Romain ; elles offrent un vaste champ à l'ambition de tous les citoyens. Là, les hommes de tout rang exercent, tour à tour, une influence plus ou moins étendue. A l'éclat du nom ou de la fortune, on oppose les services et les talents ; les uns rappellent la gloire de leurs ancêtres, les autres citent leurs propres actions, et tous savent faire valoir des titres réels ou imaginaires, par les détours de la brigue, ou les souplesses de la mauvaise foi. Là, l'orgueil prend le masque de l'humilité ; ici, la bassesse se couvre d'une dignité feinte ; partout l'avarice même devient prodigue. On se presse, on se pousse, on se heurte, on se renverse ; quelques-uns arrivent au but, les autres crient à l'injustice, et, par des mesures mieux concertées, réussissent enfin à y parvenir à leur tour.

LETTRE XIII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

*Grands Magistrats. Questeurs. Ediles. Prêteurs.
Consuls. Dictateur.*

LES Romains, comme les Grecs, comptent un grand nombre de magistratures qui se croisent, se choquent, s'arrêtent réciproquement, et qui concourent à rendre la République formidable au dehors, en même temps qu'elles assurent au dedans la liberté des citoyens.

Toutes ont été instituées à des époques différentes, à mesure que des circonstances nouvelles en ont fait sentir le besoin. Toutes sont briguées avec chaleur ; les dernières même ne sont pas les moins recherchées, parceque ce n'est que par celles-là que l'on peut entrer

dans la carrière des honneurs, et s'élever par degrés jusqu'à ces hautes dignités qui placent enfin un simple citoyen au-dessus des plus grands Monarques.

On ne peut prétendre aux emplois avant d'avoir servi pendant dix ans dans les armées. C'est à seize ans révolus que l'on est enrôlé ; ainsi, tout prétendant aux charges doit avoir vingt-sept ans ; le temps de se faire connaître, les deux années de candidature exigées, le conduisent naturellement à l'âge de trente et un ans, époque fixée par la loi *Villia*, pour entrer dans la magistrature. Celui dont le père serait prisonnier de guerre, en est exclus de droit ; un Peuple libre ne doit pas être gouverné par un homme dont le père est dans les fers.

La *Questure* est la première charge à laquelle puisse prétendre un Romain qui s'est fait un nom par ses services et par ses talens, ou en qui l'éclat de la naissance supplée au mérite réel. Cette magistrature date de l'origine de la République ; après l'expulsion des Tarquins, le Peuple confia la garde du trésor public à deux Patriciens que l'on nomme *Questeurs*, d'un terme latin qui exprime un avantage pécuniaire. L'an 333, le Peuple voulut participer à cet honneur ; on ajouta deux nouveaux *Questeurs* aux anciens. Pendant la seconde guerre Punique, on en porta le nombre à huit, et il s'accroît chaque jour. Deux d'entre eux résident à Rome, sous le nom de *Questeurs de la ville*. Leur fonction la plus importante est la gestion des deniers publics. Ils reçoivent les revenus de l'Etat, pourvoient à ses besoins, recouvrent les amendes, et ils tiennent des notes de recettes et de dépenses, qui attestent la vigilance et la pureté de leur administration. C'est à eux qu'est confiée la garde des Aigles Romaines ; quand les armées reviennent d'une expédition, ils déposent leurs enseignes dans le temple de Saturne, avec le trésor public, et ils les rendent aux généraux quand les troupes entrent en campagne. Ce sont encore les *Questeurs de la ville* qui sont chargés de loger les Ambassadeurs, de pourvoir à leurs besoins, et de leur remettre, au nom de la République, les présens dont elle les honore.

Les autres *Questeurs* appelés proprement *Questeurs provinciaux*, suivent les Consuls à la guerre, et règlent tout ce qui a rapport aux dépenses de l'armée. Ils paient les troupes, ordonnent les achats de toute nature, veillent aux approvisionnemens, font vendre les dépouilles des vaincus, tiennent un compte exact du butin; ils gardent en dépôt l'argent des soldats, auprès des enseignes; enfin, ils dirigent tout ce qui tient aux finances de l'armée. Si les généraux demandent le triomphe, comme la République ne l'accorde jamais qu'en raison des avantages que la guerre lui a procurés, les *Questeurs* en produisent un état authentique, et leur déclaration entraîne ordinairement la décision du Sénat et du Peuple. Ce n'est pas assez de tant d'attributions; les *Questeurs* sont, en quelque sorte, les lieutenans des généraux; ils les secondent dans leurs entreprises, et souvent ils ont partagé leur gloire.

Le plus beau privilège de cette magistrature est de donner l'entrée du Sénat à ceux qui l'ont exercée avec honneur, quoiqu'ils ne soient pas encore Sénateurs. Une des singularités qui m'a frappé davantage dans le gouvernement de Rome, c'est de voir confier la direction du trésor public à un citoyen peu connu, pour faire le premier essai de sa probité et de ses talens; cette épreuve délicate décide tout d'un coup de l'opinion qu'on doit avoir de lui. Elle est aussi honorable, pour ceux qui osent la faire, que pour celui qui en est l'objet.

Les *Questeurs* sont nommés dans les Comices par tribus; on les prend indifféremment dans les deux Ordres.

De la *Questure*, on passe à l'*Edilité*, nommée ainsi de *ædes* (bâtiment), parceque les *Ediles* sont particulièrement chargés de la construction et de l'entretien des monumens publics.

On les divise en deux classe : les premiers, appelés *Ediles plébéiens*, furent institués l'an 260, en même temps que les Tribuns du peuple, auxquels ils étaient en quelque sorte subordonnés. Leurs attributions s'étendirent par degrés; elles sont aujourd'hui considérables. Ils prennent soin de tous les édifices, temples, aqueducs, ponts, théâtres, etc. Ils maintiennent la

propreté dans les rues, veillent aux approvisionnemens, fixent le prix des denrées, s'assurent de leur qualité, inspectent les poids et mesures, limitent les dépenses des funérailles, et condamnent à de légères amendes ceux qui troublent la tranquillité publique; mais ils ne peuvent faire arrêter ou citer un citoyen en justice, que sur l'ordre d'un magistrat supérieur.

Des fonctions aussi étendues attirèrent l'attention des Patriciens; ils profitèrent d'une heureuse circonstance pour y avoir part. L'an 387, le Sénat ayant ajouté un jour aux grands Jeux Romains en mémoire de la réconciliation des deux Ordres, les Ediles, que le devoir de leur charge obligeait d'en faire les frais, s'y refusèrent par impuissance; les Patriciens offrirent de se charger de cette dépense, si l'on voulait les admettre à l'Edilité; leur proposition fut acceptée, et l'on créa deux autres Ediles pris parmi les Patriciens. Ils sont distingués par le titre d'*Ediles Curules*, parce qu'en donnant leurs audiences, ils siègent sur la chaire curule, signe caractéristique de la haute magistrature, tandis que les Ediles plébéiens sont assis sur des bancs; ils ont aussi la robe *Prétexte* et jouissent du droit d'images, comme les grands magistrats. Ils partagent les attributions de leurs collègues, mais eux seuls ont l'entière direction des grands Jeux; et, par une suite naturelle de cette obligation, on leur a donné le droit de censure sur les pièces de théâtre qu'ils font représenter. C'est dans ces occasions qu'ils font des efforts prodigieux pour déployer leur magnificence, et s'attirer ainsi l'affection d'un peuple ivre de toutes sortes de spectacles. On a vu souvent les Ediles avoir recours à la générosité des provinces, pour suppléer à l'insuffisance de leurs moyens; et les offrandes qu'elles faisaient alors par leur seule volonté, ont été quelquefois exigées comme un tribut; mais cet usage est dédaigné par la véritable grandeur, toujours prête à s'immoler pour le bien du Peuple, et même pour sa simple satisfaction.

C'est dans les Comices par tribus, qu'on nomme à ces places. Les Ediles curules furent pris d'abord parmi les Patriciens, puis dans les deux Ordres alter-

nativement; aujourd'hui on les choisit également dans l'un ou l'autre. On a seulement l'attention de ne donner ces charges si onéreuses qu'à des citoyens assez riches pour en soutenir la dépense.

Soit ostentation, soit désir de plaire à un Peuple qui dispose de tout, un Edile curule dissipe souvent la plus grande partie de sa fortune, pendant son année d'exercice; mais ce sacrifice le conduit ordinairement à la Préture.

Ce nom comprenait, à l'origine de la République, toute espèce de magistrature; on l'étendait même aux généraux, et le Dictateur était appelé *Préteur Suprême*. L'an 388, on donna exclusivement ce titre au magistrat désigné pour rendre la justice à tous les citoyens. Avant cette institution, les Consuls étaient chargés de ce soin; des guerres successives les éloignant sans cesse de la ville, on fit une magistrature à part de l'administration judiciaire; et, regardée comme un démembrement du Consulat, elle obtint un degré de considération qui la rapproche de cette haute dignité.

Le Préteur marche précédé de six licteurs, hors des murs, et de deux seulement dans la ville; il porte la robe Prétexte, et il siège sur la chaire curule au-dessus de laquelle est placée une lance, symbole de la juridiction: il peut convoquer le Sénat, présider les grands Comices, et, en l'absence du Consul, il exerce ses fonctions dans toute leur étendue.

Trois mots expriment la plénitude de la juridiction du Préteur: *do, dico, addico*: je donne des juges; je prononce en dernier ressort; j'adjuge l'objet en litige. Dans les affaires peu importantes, il décide sans formalités, en quelque lieu qu'il se trouve. Si la procédure est plus grave, il siège au *Forum*, dans une de ces vastes salles appelées Basiliques. Sa chaire curule est placée sur le tribunal; au-dessous de lui sont les juges qu'il a désignés, les témoins, et les défenseurs. Dans les affaires criminelles, au moment de prononcer une condamnation, le Préteur quitte la robe Prétexte, exprimant, par cette marque d'abaissement, la peine qu'il ressent de sévir contre un citoyen. Un de ses devoirs

les plus essentiels, est de veiller sur les tribunaux inférieurs, et d'y maintenir l'exacte observance des lois.

Le *Préteur étranger* est particulièrement chargé de rendre la justice entre les citoyens et les étrangers, tandis que le *Préteur de la ville* ne juge que les procès de citoyen à citoyen. La puissance Romaine s'augmentant sans cesse, on augmenta successivement le nombre des *Préteurs* pour administrer la justice dans les provinces. Depuis l'an 571, on en nomme six, savoir le *Préteur de la ville*, celui des étrangers, et quatre pour les pays conquis. Ces derniers président chacun un tribunal criminel, et ils ne partent pour leur destination qu'après une année d'exercice à Rome.

Le *Préteur de la ville*, comme chef de la magistrature, est supérieur à tous les autres. Sans pouvoir changer la nature des lois, il a le droit d'en prescrire les formes. Lorsqu'il est élu, après avoir prêté le serment de fidélité au gouvernement de Rome, il monte à la tribune devant le Peuple assemblé, et là il publie un édit qui indique la marche qu'il se propose de suivre dans l'administration de la justice; cet édit, qui devient obligatoire pour lui-même, pendant le temps de son exercice, est publié par un héraut, et affiché dans tous les lieux publics; on le nomme *loi annuelle*.

On nomme à cette dignité, dans les Comices par centuries; les deux Ordres y concourent également. Sans être aussi ruineuse que l'Édilité, cette charge ne peut être remplie que par des citoyens assez aisés pour fournir aux frais des jeux Apollinaires, des jeux du Cirque, etc. Le *Préteur* est obligé d'en faire la dépense: cette attribution lui donne une autorité particulière sur les comédiens et autres individus attachés aux spectacles publics.

La fidélité dans la Questure, la magnificence dans l'Édilité, l'intégrité dans la Préture, sont la voie ordinaire pour arriver au *Consulat*. C'est ici le comble des honneurs auxquels un Romain puisse prétendre. Arrivé à ce point de gloire, il en touche le terme. Sa famille se trouve tout à coup au rang des premières de l'État, et son nom, inscrit dans les fastes consulaires, doit être

conservé, tant que la mémoire de Rome existera parmi les hommes.

L'an 244, lorsque la République succéda à la monarchie, le Peuple Romain institua deux magistrats auxquels il confia une partie de l'autorité qu'il avait arrachée à ses Rois. On leur donna le titre modeste de *Consuls*, qui exprime les *conseils* qu'ils donnent pour le bien public, et l'on s'efforça de modérer la puissance, sans nuire à la dignité. Tout ce que la pompe Romaine a de plus imposant, les environne sans cesse. Ils sont précédés de douze licteurs; ils ont la chaire curule, la robe Prétexte, le bâton d'ivoire surmonté d'une aigle d'or, signe spécial du commandement. Eux seuls, parmi les hommes, ont le droit de se montrer en litière dans la ville. Enfin on a réuni sur leur personne tout ce qui peut imposer le respect ou la crainte; mais autant cette dignité éclatante leur donne de pouvoir, autant on a pris de précautions pour en éviter les abus. Après une année d'exercice, les Consuls rentrent dans l'ordre commun, ne conservant de leur grandeur passée, que la gloire qui leur est personnelle. Mais la plus forte barrière contre la puissance des Consuls, est dans le Consulat même. Ils se surveillent réciproquement, et la plus légère tentative contre la liberté publique serait réprimée à l'instant par celui-là qui craindrait d'en être la première victime.

Les Consuls ne peuvent rien entreprendre contre le Sénat ou contre le Peuple; ils ne sont que leurs premiers agens. Le Sénat délibère, le Peuple décide, et les Consuls exécutent. Comme le temps de leur exercice est très-borné, tous s'efforcent de se signaler, dans ce court intervalle, par des actions d'éclat, ou par des institutions utiles; d'autres, également actifs, leur succèdent bientôt, de sorte que le gouvernement jouit d'une jeunesse perpétuelle, et de l'énergie qui la caractérise.

Les Consuls furent d'abord nommés à diverses époques de l'année; depuis l'an 598, ils sont élus au mois Sextilis, dans les *Comices par centuries*. Lorsque l'élection est faite, le Consul en charge l'annonce à l'assemblée;

alors le Sénat et le Peuple se rendent en corps au Capitole pour offrir un sacrifice solennel au Père des Dieux, et implorer sa protection pour les nouveaux magistrats et pour la République. Leur entrée en fonctions n'a lieu qu'au premier Janvier, six mois après leur nomination. Ils emploient ce temps à s'instruire des intérêts de l'Etat. On leur donne alors le titre de *Consuls désignés*. Quoiqu'ils n'aient aucun pouvoir, ils sont admis dans le Sénat; ils y occupent une place distinguée, et donnent leur avis les premiers, distinction que l'on pourrait regarder plutôt comme une épreuve, que comme une marque, de déférence. Dans l'intervalle de l'élection à l'installation, si l'on vient à découvrir qu'ils aient employé la corruption ou la brigue pour obtenir les suffrages, celui de leurs compétiteurs qui peut en donner la preuve, est mis à leur place.

Les deux Consuls gouvernent tour à tour par mois. Le plus âgé, ou celui qui a un plus grand nombre d'enfants, entre en charge le premier. On porte les faisceaux devant lui, tandis qu'on les porte derrière celui qui n'est pas en fonction. Tout citoyen doit se découvrir la tête, se lever s'il est assis, et s'écarter du chemin d'un Consul, à son approche. On se souvient encore que le Consul Q. Fabius Maximus fit descendre de cheval, son père venant à sa rencontre, et le vieux Romain applaudit à une action qui lui montrait que son fils avait une juste idée de la dignité dont il était revêtu. Si le Consul fait la rencontre d'un Préteur, les licteurs de celui-ci baissent leurs faisceaux devant le magistrat suprême.

Les attributions des Consuls sont très-étendues; ils convoquent le Sénat à volonté, lui communiquent les dépêches des pays étrangers, exposent les affaires, opinent les premiers; ils recueillent les voix, et congédient l'assemblée par cette simple formule: *Nous ne vous retenons plus, Pères conscrits*. Tous les magistrats leur sont subordonnés, hors les Tribuns du peuple, qui seuls peuvent s'opposer à leurs décisions, et qui même ne sont institués que pour y mettre des obstacles. Ils rassemblent le Peuple, lui proposent des lois auxquelles ils donnent leur nom quand elles sont acceptées;

enfin ils ont la pleine et entière exécution des arrêts du Sénat et des ordonnances du Peuple.

En temps de guerre, leur autorité est plus grande encore. Ils lèvent des troupes, ordonnent les mesures nécessaires pour satisfaire à leurs besoins, donnent des grades, récompensent ou punissent les soldats, qu'ils peuvent même condamner à mort; ils disposent à leur gré des finances de l'armée, les Questeurs, chargés de constater leurs dépenses et d'y subvenir, n'ayant pas le droit de leur en refuser les moyens. Enfin ils agissent, en paix comme premiers magistrats d'un grand Peuple, en guerre, comme maîtres absolus; mais, le terme de leur grandeur expiré, ils rendent compte de leurs actions à ce même Peuple, véritable souverain, et il juge leurs opérations avec sévérité.

Pendant cent quarante-trois ans, on ne nomma de Consuls que parmi les Patriciens. Les Plébéiens se jugèrent dignes de cet honneur; soutenus par leurs Tribuns, ils prétendirent y être admis; leurs demandes furent repoussées. Ils insistèrent: on fut inflexible. Des débats très-vifs s'engagèrent entre les deux Ordres; ils furent portés au point de détruire, pour un temps, l'objet même de la contestation. L'an 310, on nomma en place de Consuls, des Tribuns militaires, qui devaient être pris par moitié dans les deux Ordres. On en vit tour à tour trois, quatre, six, huit. On revint aux Consuls, puis aux Tribuns. Le désordre croissait chaque jour; il fallut céder à la force; enfin l'an 388, on statua qu'à l'avenir un Consul serait pris dans chaque Ordre; et Rome, fatiguée d'une autorité purement militaire, reprit le gouvernement consulaire qu'elle a depuis conservé.

Les Plébéiens se montrèrent dignes d'un titre qu'ils avaient brigué avec tant d'ardeur; il faut le dire cependant, les promesses arrachées à la crainte se sont évaporées avec le danger. Ils peuvent prétendre au Consulat; mais il est rare qu'ils y soient parvenus; soit qu'eux-mêmes cèdent à ce respect involontaire qu'inspirent des noms illustres, soit plutôt par un effet de l'influence des grands dans les *Comices par centuries*.

La loi *Villia*, nommée aussi loi *Annale*, parce qu'elle fixe le nombre d'années que doit avoir tout prétendant aux charges, prescrit trente-six ans pour l'Édilité, quarante pour la Préture, et quarante-trois pour le Consulat. Cependant ces réglemens ont été souvent enfreints; le premier Scipion l'Africain fut nommé Consul à vingt-huit ans, le second à trente-huit; partout les actions éclatantes font taire les lois, et ce silence d'un moment ne leur ôte rien de leur force. De même, la loi veut qu'un Consul ne puisse être élu de nouveau, qu'après un intervalle de dix ans; cette disposition n'a pas été mieux suivie que l'autre. Un illustre banni, Caius Marius, a été six fois Consul, et les cinq dernières furent consécutives.

Lorsque le terme du Consulat est expiré, si l'on juge nécessaire de laisser les Consuls dans les provinces où ils sont occupés, soit à les soumettre, soit à les administrer, ils prennent alors le titre de *Proconsuls*, et jouissent de prérogatives presque aussi étendues. Dans le principe, cette charge était donnée par le Peuple assemblé en Comices par tribus, et toujours à un personnage consulaire. Depuis l'an 631, une loi a donné au Sénat le droit de disposer des provinces; mais comme le nombre des provinces Romaines s'est accru au point que celui des anciens Consuls n'y peut plus suffire, le Sénat donne le nom de Proconsuls aux gouverneurs qu'il leur envoie, et il leur en attribue l'autorité. Ces charges sont extrêmement recherchées; comme elles ne s'exercent que dans des lieux trop éloignés de Rome pour que ses lois y conservent toute leur force, ce sont de véritables souverainetés, où les Romains trouvent à la fois ce qui peut flatter leur ambition et satisfaire leur cupidité. C'est dans ces places que les grands magistrats trouvent à se dédommager des sacrifices de tout genre auxquels ils ont été forcés pendant leur exercice; et tel qui s'est illustré dans Rome, va s'avilir dans les provinces par de honteuses concussions. Le nom de Proconsul est devenu odieux à tous les peuples: ils respectent Rome autant qu'ils détestent ses agens.

Si le pays où le Sénat envoie des magistrats, n'est pas

d'une grande importance, au lieu du titre de Proconsul, on leur donne seulement celui de *Propréteurs*, selon que le Sénat a déclaré telle province proconsulaire ou proprétorienne. Ces dignités donnent le même pouvoir, mais avec moins de développement; le Proconsul est précédé de douze licteurs, comme le Consul qu'il représente; le Propréteur n'en a que six. Le *Proquesteur* tient, pour le moment, la place du Questeur mort sans successeur; ses fonctions cessent à l'arrivée du Questeur envoyé de Rome.

En général, les magistrats provinciaux exercent, dans leur ressort, une autorité très-supérieure à celle qu'ont à Rome ceux qui sont revêtus des mêmes titres. Ils réunissent tous les pouvoirs: en eux réside la majesté du Sénat et du Peuple Romain; et les lois de Rome, toujours affaiblies par le mélange de celles du pays, n'opposent qu'une faible barrière à des hommes tout-puissans. La maison d'un Proconsul ressemble à celle d'un monarque; il est toujours entouré d'un grand nombre d'officiers militaires ou civils, et une multitude de jeunes Romains distingués vont, près de lui, apprendre le métier de la guerre, ou se former à la connaissance des affaires.

Mais, dans les circonstances extraordinaires, lorsque la République est dans un péril imminent, ou qu'un événement inattendu nécessite un déploiement de forces instantané, on a recours à une mesure dont Rome seule offre l'exemple: on crée un Dictateur. Ce magistrat ne peut, en aucun cas, garder sa dignité plus de six mois; il est rare même qu'il ait attendu ce terme pour s'en démettre, et d'ordinaire il abdique lorsque le danger qui l'a fait nommer est dissipé. Il n'est pas élu selon les formes ordinaires: en vertu d'un décret du Sénat, un des deux Consuls l'élit selon sa propre volonté, et le plus souvent son choix tombe sur un personnage consulaire. Cette nomination a lieu pendant la nuit; dès qu'elle est proclamée, il ne reste aux Romains qu'une soumission absolue. Toutes les lois sont suspendues; tous les magistrats abdiquent leurs charges, à l'exception des Tribuns du peuple, qui ne peuvent rien, cepen-

dant, contre les arrêts du Dictateur. Il réunit en sa personne l'autorité du Sénat, du Peuple, et celle des Consuls ; il fait la guerre ou la paix, puise à volonté dans le trésor public, dispose à son gré des biens, et même de la vie des citoyens, sans qu'on puisse, en aucun cas, appeler de ses décisions. Enfin il est despote légalement, et il ne doit aucun compte de ses actions, tant qu'il est en charge. Cette unité de forces donne, par momens, à la République une vigueur qui l'a sauvée plusieurs fois, mais qui la perdra peut-être.

Cette puissance prodigieuse offre pourtant quelques restrictions : il n'est pas permis au Dictateur de sortir de l'Italie, sous peine d'être à l'instant déchu de tous ses droits ; et pour le ravalier par une ombre d'humiliation, il lui est défendu de monter à cheval. Le grand âge de Fabius Maximus ne lui permettant pas de se conformer à cette disposition, il ne s'en dispensa que par une permission expresse du Sénat. Par une conséquence de cette défense, le Dictateur s'adjoint un officier qu'il nomme lui-même, sous le titre de *général de la cavalerie*, et qui est, en quelque sorte, son lieutenant dans les fonctions de sa charge.

Le premier Dictateur fut nommé l'an 256, douze ans après la destruction de la royauté. Long-temps les Patriciens furent seuls revêtus de cette haute dignité ; l'an 397, on y nomma un Plébéien, et les deux Ordres purent y prétendre également.

Les Romains ont trouvé de si grands avantages à cette mesure, qu'ils n'ont pas toujours attendu des circonstances pressantes pour y avoir recours ; et souvent, lorsque des contestations fâcheuses ont agité le Peuple Romain, on a nommé un Dictateur pour les faire cesser tout à coup, décidant, par l'autorité d'un seul, ce que la multitude ne saurait terminer elle-même. Quelquefois même, la nomination d'un Dictateur a un but religieux. Ici, par un de ces usages inexplicables dont on trouve des exemples partout où il existe des hommes, un des grands magistrats enfonce chaque année un clou au côté droit de l'autel de Jupiter. Si des maladies contagieuses frappent le Peuple Romain, ou que des signes extraor-

dinaires le menacent de la colère céleste, on s'efforce de la détourner en donnant plus d'éclat à cette cérémonie, et on nomme un Dictateur uniquement pour cet objet.

On porte devant le Dictateur vingt-quatre faisceaux armés de haches. Les licteurs qui précèdent les Consuls, n'ont de haches que hors de la ville; dans son enceinte ils ne portent que les faisceaux pour ne point effaroucher le Peuple par cet appareil meurtrier; mais le Dictateur a l'un et l'autre, pour faire exécuter ses jugemens à toute rigueur. On a vu un Dictateur faire mettre à mort un Chevalier, pour avoir refusé de suivre un licteur qu'il lui avait envoyé avec ordre de l'amener devant lui. Ces arrêts d'une justice terrible sont jugés par le Peuple, lorsque ce magistrat suprême a abdiqué ses fonctions, mais rien n'en peut suspendre l'exécution.

Depuis près de cent vingt ans, Rome n'a point eu de Dictateurs; mais, dans ces momens critiques où l'on croit devoir ajouter à la puissance consulaire, sans recourir à la ressource, toujours extrême, de nommer un Dictateur, le Sénat rend un arrêt conçu en ces termes : " Que les Consuls fassent ce qui est nécessaires pour le salut de l'Etat." Alors, sans être au-dessus des lois, ils peuvent y donner le plus grand degré d'extension, sauf à répondre de l'usage qu'ils auront pu faire de cet accroissement de pouvoir.

S'il arrive que le Dictateur ou les Consuls viennent à manquer avant qu'on leur ait donné des successeurs, pour ne pas laisser la République sans chef pendant cet intervalle, le Sénat nomme un *Interroi*. Ce magistrat jouit de toutes les prérogatives des Consuls, mais il ne peut garder sa dignité plus de cinq jours; ce terme arrivé, il se désigne lui-même un successeur; après le même temps, celui-ci en nomme un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait élu de nouveaux magistrats, selon les formes et aux époques prescrites par les lois. Le premier interrègne, et celui qui dura le plus longtemps, eut lieu après la mort de Romulus. On vit, pendant une année entière, la royauté passer successivement de famille en famille. Les Patriciens goûtaient une forme de gouvernement qui les faisait participer

tour à tour aux honneurs suprêmes ; mais le **Peuple**, fatigué de tant de maîtres, les força de mettre un **terme** à leur domination, en lui donnant un Chef. Cette magistrature éphémère est la seule qui n'ait jamais été communiquée aux Plébéiens. Une ambition raisonnée leur a fait faire des efforts extraordinaires pour obtenir des honneurs durables, et ils ont dédaigné des honneurs d'un moment.

LETTRE XIV.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

*Magistrats intermédiaires. Tribuns du Peuple. Censeurs.
Procenseurs.*

DANS ma dernière lettre, je vous ai donné un aperçu rapide du gouvernement de Rome. Depuis les **Questeurs** placés à la base de l'édifice, jusqu'aux **Consuls** qui sont au sommet, les attributions sont distinctes, les droits sont connus, les devoirs sont prescrits par des lois positives. Il en est d'autres, qui, sous un titre modeste, donnent à leurs possesseurs une autorité supérieure en quelques circonstances, à celle des **Consuls**, et qui peut les frapper eux-mêmes.

Je commencerai par les *Tribuns du peuple*. Institués pendant les débats funestes qui divisèrent les deux **Ordres**, ces enfans de la discorde ne démentirent pas leur origine. Seize ans après l'expulsion des **Rois**, le **Peuple**, fatigué de l'empire des grands, épuisé par l'insatiable avidité des créanciers, abandonna une ville qu'il cessa de regarder comme une patrie, et il jura de n'y rentrer jamais qu'on ne lui eût fait la remise des anciennes dettes, et donné le droit de nommer des magistrats particuliers qui veillassent à ses intérêts. Le **Sénat** et les **Patriciens**, justement effrayés de cette défection, sentirent trop tard que les monarques cessent de régner.

quand ils n'ont plus de sujets ; ils craignirent de tout perdre par une résistance désormais sans objet, et l'on finit par tout accorder à ceux qu'on eût satisfaits d'abord par de prudentes concessions.

La clause de la remise des dettes reçut quelques modifications ; les citoyens hors d'état de les acquitter, jouirent seuls de cette faveur ; on mit en liberté tous ceux qui, aux termes de la loi, avaient été livrés à leurs créanciers, et l'on accorda solennellement au Peuple, le droit de nommer des magistrats chargés de sa défense. Dès le jour même, les Comices furent assemblés, et l'on élut ces soutiens d'une cause déjà triomphante, sous le titre de *Tribuns du peuple*, soit parce qu'ils veillent à son salut, soit parce qu'ils sont pris dans ses rangs. Ce n'était pas encore assez : une loi qui suivit immédiatement la création des Tribuns, défendit d'exercer ou faire exercer sur eux aucune sorte de violence, déclarant que celui qui s'en serait rendu coupable, serait en exécration devant les Dieux, que ses biens seraient consacrés à Cérès, et que tout citoyen pourrait le tuer, sans être puni comme homicide. Chacun en jura l'exacte observance pour soi et pour ses descendants, et des imprécations effrayantes furent prononcées contre ceux qui oublieraient leurs sermens. Alors le Peuple revint en triomphe, ayant à sa tête ses nouveaux magistrats ; pour donner à sa fuite un caractère religieux, le lieu où il s'était retiré reçut le nom de *Mont-Sacré*, et on y éleva un autel à *Jupiter le Terrible*.

On n'élut d'abord que deux Tribuns, peu après on en ajouta trois autres ; et, l'an 297, on en porta le nombre à dix. Le Peuple se plut à multiplier ses défenseurs, et le Sénat n'y mit pas d'obstacles, espérant qu'étant plus nombreux, il lui serait plus facile de les désunir. On les nomma, pendant plusieurs années, dans les *Comices par curies*. Mais dans ces assemblées, toujours présidées par les grands Magistrats, on ne tarda pas à s'apercevoir que les Augures secrètement dévoués aux Patriciens, arrêtaient les élections, en annonçant trop souvent des auspices défavorables. Pour lever cette difficulté, sans blesser la religion, l'an 282, le Tribun

Publius Volero fit décider; par une loi qui porte son nom, *lex Publia*, que les Tribuns seraient nommés dans les *Comices par tribus*, qui ne sont pas assujétis à la formalité des auspices, les magistrats qui les tiennent n'ayant pas le caractère nécessaire pour interroger les Dieux. Chaque année, le 4 des ides de Décembre, on nomme de nouveaux Tribuns, et ils entrent en fonctions le 10 du même mois.

Quoique la puissance tribunitienne fût très-éloignée, à son origine, du développement qu'elle a acquis, cette institution apporta dès lors un grand changement dans la nature du gouvernement de Rome. L'autorité de tous les Corps, celle des magistrats fut ébranlée. Les Tribuns furent d'autant plus puissans, qu'ayant plutôt le droit d'empêcher, que celui de faire par eux-mêmes, il était impossible de déterminer le point où il devait s'arrêter. Dès ces premiers temps, on les vit protéger ouvertement le Peuple contre toute autorité légitime; rejeter les décisions du Sénat, celles des magistrats de tout rang, et les annuler d'un seul mot; arrêter le cours de la justice, les enrôlemens des soldats, la levée des tributs, s'opposer même aux décisions des Comices; et, dans son égarement, ce Peuple applaudissait à des actes odieux qui lui étaient présentés comme un hommage à sa puissance.

C'était trop peu de s'opposer à tout; ils osèrent tout entreprendre. On les a vus suspendre, pendant cinq années entières, la nomination des magistrats, appeler en jugement les plus dignes citoyens, arracher la vainqueur du char de triomphe, faire incarcérer des généraux, même des Consuls, et flétrir, dans la personne de ses chefs, ce même Peuple qu'ils feignent de défendre; enfin, pour vous peindre d'un seul trait l'excès de leur puissance, un Romain nommé *Caius Veturius* fut condamné à mort, pour n'avoir pas fait place à un Tribun du peuple.

La Religion ajoute encore au pouvoir excessif des Tribuns; leur personne est sacrée; on leur donne même le titre de *sacro-sancti*, religieusement saints. Non seulement tout attentat contre leur personne serait un

sacrilège, mais il est défendu, sous des peines rigoureuses, de se servir, en parlant d'eux, d'aucun terme approchant de l'insulte ; et, quoiqu'ils puissent se permettre, une loi formelle défend de les interrompre, lorsqu'ils haranguent le Peuple.

C'est ainsi que, forts de l'inviolabilité qui les couvre, toujours appuyés par la multitude qui se glorifie de leurs excès, des hommes qui n'étaient même pas comptés parmi les magistrats, les outragent impunément sur leurs chaires curules ; et ils ont fini par se placer au-dessus des lois.

Par un mélange bizarre, ces fiers soutiens de la cause du Peuple, allient l'orgueil avec la simplicité, l'ambition avec l'apparence de l'humilité. Ils ne jouissent d'aucune de ces brillantes distinctions qui caractérisent ici des magistratures beaucoup moins importantes ; ils sont seulement précédés en public, par un subalterne appelé *viator*, plus redouté et mieux obéi qu'un licteur. D'un seul mot, il arrête un citoyen, il le conduit en prison, sans éprouver jamais de résistance, et ce Peuple, si vain de ses prérogatives, cède sans effort à un pouvoir qu'il croit émané de lui-même.

Mais c'est dans le Sénat que ce contraste d'autorité et d'abaissement frappe davantage. Ces mêmes hommes qui ont le droit de le convoquer à volonté, de lui prescrire l'objet dont il doit s'occuper, restent dans le vestibule pendant que le Sénat délibère ; là, assis sur des bancs, ils attendent que la discussion soit terminée. Admis sur l'avis des Consuls, alors ils changent de rôle, et jugent avec hauteur les opérations de ceux qui osaient les traiter en maîtres. Cependant, aujourd'hui que leur pouvoir est plus étendu et mieux établi, ils siègent au Sénat, et l'on cite même des discours éloquens qu'ils y ont prononcés ; mais on ne peut considérer cette faculté que comme une concession faite à une puissance que l'on redoute. S'ils approuvent le décret qui leur est présenté, la lettre *T*, *Tribuni*, mise au bas de l'acte, exprime leur adhésion, et alors il a son entier effet. Dans le cas contraire, le mot *veto* (*j'empêche*), prononcé à haute voix par un Tribun, avec l'assentiment de ses

collègues, le détruit sans retour ; et ce que trois cents personnages éminens avaient résolu pour le bien public, est anéanti par la seule volonté, ou plutôt par la fantaisie, d'un mauvais citoyen.

Dans les assemblées du Peuple, quelle que soit l'affaire qu'on y traite ; dans les tribunaux, partout ce mot fatale produit le même effet. Souvent on a eu recours aux prières, aux supplications même, pour déterminer un Tribun à retirer son opposition à une loi importante. Si rien ne peut vaincre son opiniâtreté, que la mesure soit urgente, alors le Sénat ordonne aux Consuls de nommer un Dictateur, et l'autorité commande où la raison n'a pu se faire entendre.

La juridiction des Tribuns ne s'étend pas au-delà d'un mille de la ville ; il leur est même défendu de franchir ces limites, excepté dans la solennité des fêtes latines où tous les magistrats réunis vont offrir sur le mont Albain des sacrifices à Jupiter, pour la prospérité de toutes les nations qui composent le Peuple Latin.

Les Tribuns sont obligés de tenir leurs maisons ouvertes jour et nuit, parce qu'ils doivent, à tous les momens, leur secours à leurs concitoyens. Un de leurs plus beaux privilèges, et le plus dangereux, peut-être, est celui de délivrer un prisonnier avant que son jugement soit prononcé ; il est une suite naturelle du droit de rompre toute assemblée, et de s'opposer à toute décision.

Cette magistrature, si toutefois c'en est une, étant essentiellement populaire, ne peut être exercé que par des Plébéiens ; autrefois tous pouvaient y prétendre sans distinction ; aujourd'hui que le Peuple compte dans ses rangs, un très-grand nombre de personnages illustres, c'est parmi eux que l'on choisit ordinairement les Tribuns.

Les Patriciens, toujours avides de pouvoir, de quel côté qu'il vienne, n'ont pas craint de prétendre à un titre dont leur nom seul semblait les exclure à jamais. Ces grands, si vains de leur naissance, en ont été déchus par leur propre volonté ; ils se sont fait adopter par des Plébéiens ; et, devenus Plébéiens eux-mêmes,

ils sont parvenus, à force de bassesse, à être comptés parmi les ennemis de leur Ordre.

Me trouvant un jour avec un Centurion depuis longtemps retiré du service militaire, l'entretien eut pour objet les diverses natures de gouvernement. Il m'adressa plusieurs questions sur celui d'Athènes, je lui en fis sur celui de Rome ; et, la confiance s'établissant par degrés des deux côtés, je ne craignis pas de lui demander son opinion sur ces Tribuns dont j'entendais faire chaque jour des portraits si différens.

"Jeune étranger," dit-il en souriant, "le problème le plus simple est souvent le plus difficile à résoudre ; et, si j'ose le tenter, c'est que je ne suis pas intéressé à la solution. Fils d'un simple citoyen, je me suis élevé de grade en grade, au rang de *Centurion primipile* ; j'ai obtenu deux couronnes civiques, trois couronnes d'or, et l'on m'accorde quelque estime dans Rome. Je suis aussi loin de la bassesse populaire que de l'orgueil patricien, et je peux prononcer sans partialité entre deux partis auxquels je suis, en quelque sorte, étranger.

"Pour bien juger nos Tribuns, reportez-vous aux temps qui les ont vus naître. Un Peuple trop longtemps dédaigné, exigeait des changemens à une situation devenue insupportable ; de faibles concessions l'eussent satisfait ; on perdit tout pour avoir voulu tout conserver. Les Plébéiens eurent des protecteurs ; remède déplorable à un mal funeste ! Bientôt ces protecteurs passèrent de la défense à l'attaque, et la vengeance alla au-delà de l'outrage. Nos Tribuns se montrèrent constamment audacieux, emportés, injustes même ; mais était-ce donc par la seule persuasion, que l'on pouvait amener les grands à renoncer à des droits qui leur étaient si chers ? La force seule a pu les y contraindre ; et de la force à l'injustice, il n'y a qu'un pas. Ce mal est grave ; cependant qu'en est-il résulté ? Nos magistrats frémissent sur leur siège, à l'idée d'une autorité qui, par une voie directe et rapide, peut provoquer leur châtimement, s'ils s'écartent de leur devoir. Les Tribuns attendent à tous les pouvoirs ; mais ils brisent toutes les prérogatives ; ils font refluer dans l'ordre du Peuple, tout ce que les

grands lui arrachent sans cesse par cet ascendant irrésistible qu'ont, dans tous les États, la naissance et les richesses; et, malgré toutes ses pertes, l'ordre des Patriciens l'emporte encore en fortune, en crédit, en véritable puissance, sur le reste du Peuple Romain.

“Peut-être direz-vous que le pouvoir excessif des Tribuns, peut devenir une tyrannie durable. Ce danger est imaginaire. Si ces magistrats surveillent, à leur tour ils sont surveillés; et une seule année d'une autorité toujours contestée, ne suffit pas pour la rendre permanente. Considérez encore que le *veto* dont les Tribuns ont si souvent abusé, leur devient redoutable à eux-mêmes; un seul d'entr'eux, en le prononçant, détruit ce qu'ont fait tous les autres, et il suffit de quelque habileté dans les autres Corps, pour obtenir cette opposition décisive. Enfin, pour décider de la bonté d'une institution, laissez les individus, et jugez par les effets. Rome prospère, ce mot répond à tout.”

Ces paroles d'un vieillard dégagé de toute prévention, m'éclairèrent sur ces contradictions que jusque là j'avais tenté vainement de m'expliquer. Je compris que de l'agitation n'est pas du désordre; que de vifs débats ne sont pas toujours des signes de destruction, et qu'une institution vigoureuse peut conduire à un bien durable, à travers des violences passagères.

A l'origine de la République, les Consuls étaient seuls chargés de toutes les parties de l'administration; accablés sous tant de devoirs, on leur donna successivement des coopérateurs sous différens titres; et, l'an 310, on créa deux magistrats particuliers, auxquels on donna le nom de *Censeurs*, parceque leur première fonction est d'établir le *Cens*, ou dénombrement des citoyens.

Vous avez vu comment le Roi Servius Tullius, voulant instituer les Centuries, divisa tous les Romains en six classes, en raison de la gradation de leurs fortunes. Pour faire cette opération avec justesse, il fit déclarer à chacun, avec serment, son nom, celui de sa femme, le nombre de ses enfans, affranchis, esclaves, et le détail exact de tous ses biens. Outre le motif secret qui l'avait fait entreprendre, ce travail permettait de mettre

une juste proportion dans la répartition des taxes ; il montrait, dans leur ensemble, les forces ou les ressources de l'Etat, et il donnait d'un seul coup d'œil, la mesure de ce qu'il pouvait entreprendre. En renversant la monarchie, les Romains conservèrent scrupuleusement tout ce qu'elle avait d'avantageux, et le Cens leur parut tellement important, que la charge de Censeur, obscure à son origine, fut bientôt placée au rang des premières dignités.

L'élection de ces magistrats se fait au Champ-de-Mars, dans les Comices par centuries. Aussitôt qu'ils sont nommés, ils vont au Capitole prendre possession de leur charge, et faire, devant le Peuple, le serment de ne suivre, pendant leur exercice, que les règles de la stricte équité. Seuls, entre tous les magistrats, ils entrent en fonctions le jour même qu'ils sont élus. Comme il est dans la nature de leur autorité d'être partagée, et qu'ils doivent toujours agir de concert, si l'un des deux Censeurs vient à mourir, l'autre est forcé de quitter sa place, et l'on en nomme de nouveaux.

Le Cens doit avoir lieu tous les cinq ans ; lorsque l'époque en est arrivée, on convoque le Peuple au Champ-de-Mars, où il se range selon l'ordre des Centuries ; les Censeurs montent sur un tribunal ; et, placés sur leurs chaires curules, ils font appeler, par un héraut, les citoyens l'un après l'autre. Chacun fait devant eux la déclaration de ce qu'il possède ; les Censeurs en font l'évaluation, et ils le mettent dans telle classe ou dans telle tribu, selon leur propre volonté, sans qu'on puisse appeler de leurs décisions. La fortune règle le rang entre les Centuries ; le degré de considération personnelle attache un citoyen à une tribu plus ou moins relevée, et les Censeurs sont juges suprêmes de l'une et de l'autre.

Il résulte de cette attribution une conséquence très-remarquable ; comme le Sénat n'est pas un Corps de magistrats, qu'il ne forme proprement que la première classe de la société, le droit d'y nommer ou d'en exclure un citoyen quelconque, appartient aux Censeurs, arbitres de toute espèce de rang. Lorsque l'on proclame le

dénombrement, les Censeurs font l'appel par classes et par tribus, en commençant par le Sénat. Celui qu'ils nomment le premier est appelé *Prince du Sénat*; c'est ordinairement un personnage consulaire, et toujours distingué par la pureté de ses mœurs. Le titre glorieux qu'on lui décerne, ne donne aucune autorité, mais il assure une très-grande considération; et, quoique cette dignité ait un terme, celui qui en a été revêtu en conserve toute sa vie la qualification.

Après les Sénateurs, on appelle les Chevaliers, dont le premier a le titre de *Prince de la jeunesse*. Viennent ensuite les autres citoyens, selon l'ordre où il a plu aux Censeurs de les ranger. Dès ce moment, tous connaissent leur place dans la République, et ils la conservent jusqu'à ce que le Cens se renouvelle.

Les Censeurs ont, dans les provinces, des délégués revêtus du titre de Procenseurs (*Subcensores*), qui leur rendent compte du nombre des habitans, de leurs richesses, etc.

Les Censeurs ont une attribution particulière qui donne à leur magistrature un caractère unique: c'est l'inspection générale et absolue des mœurs. Les crimes qui sont du ressort des tribunaux, ne sont pas de leur compétence; ce sont les fautes personnelles; c'est la conduite privée qu'ils jugent et punissent. Qu'un citoyen ait manqué de courage dans une circonstance critique, qu'il néglige ses terres, qu'il garde le célibat sans raisons légitimes, qu'il détruise sa fortune, qu'il donne l'exemple d'un luxe immodéré, il encourt la *censure*, ou punition du Censeur. Dans tous ces cas, il inflige à celui qui est en faute ce qu'on nomme une *note*; ce n'est pas à la vérité une flétrissure, et l'on peut encore parvenir aux dignités, pourvu que, par une meilleure conduite, on ait mérité que la note ait été levée par les Censeurs suivans.

La note dont les Censeurs frappent un Sénateur, consiste à omettre son nom dans la lecture qu'ils font de la liste du Sénat, à l'époque du dénombrement. Dès lors, il est destitué de fait, sans qu'aucune autorité puisse intervenir dans leur décision; ils n'en doivent compte à

personne : cependant il est d'usage qu'ils fassent connaître à un Sénateur le motif de son exclusion. Cette communication n'a pas lieu envers les Chevaliers, qui sont déchus de la même manière. On leur retire en outre le cheval de la République, et le traitement qui leur est alloué pour son entretien ; il est appelé *æs hordearium*.

On raconte que le Censeur *Scipion Nasica*, faisant le dénombrement, remarqua un Chevalier chargé d'embonpoint, dont le cheval était extrêmement maigre. Surpris de ce contraste, il en demanda la raison : "c'est", répondit le cavalier, "que mon valet panse mon cheval, tandis que je me soigne moi-même". Le délinquant fut chassé de l'Ordre.

Les célibataires sont condamnés à une amende appelé *æs uxoricum* ; la punition des autres citoyens est de les faire descendre dans une classe ou une tribu inférieure à celle où ils étaient placés ; et la plus forte de toutes est de les rejeter dans la dernière classe du Peuple, appelée les *cerites*, où ils perdent le droit de suffrage dans les assemblées.

Aussi exacts à récompenser qu'à punir, les Censeurs tiennent compte aux citoyens de leur bonne conduite ; ils les placent dans des rangs supérieurs, où leurs qualités sont plus en évidence ; suppléant ainsi à l'insuffisance des lois qui ne savent que punir, ils portent les hommes à la vertu, et ils méritent le titre glorieux de maîtres des mœurs, qu'on leur a donné.

Les Censeurs sont encore chargés de la construction des chemins, des ponts, des monumens, etc. Ils veillent à la conservation du domaine public, et ils font l'adjudication de toutes les parties du revenu de l'Etat.

Les Censeurs sont nommés dans les *Comices par centuries*. Ils conservèrent d'abord leur charge pendant cinq ans ; cette longue durée ne pouvant s'accorder avec le système de *magistrature annuelle*, toujours si cher aux Romains, on en fixa le terme à dix-huit mois. A la fin de leur exercice, les Censeurs font un précis de ce qu'ils ont fait de plus remarquable pendant leur gestion, et il est déposé dans le temple des Nymphes.

Comme tous les grands magistrats, les Censeurs furent pris exclusivement parmi les Patriciens; l'an 402, on y admit les Plébéiens, et d'ordinaire on en prend un de chaque Ordre. On a même vu, l'an 622, deux Plébéiens revêtus de cette dignité. On ne peut y être nommé qu'une seule fois dans la vie; le choix tombe presque toujours sur un ancien Consul, et l'on s'en honore plus encore que du Consulat. Plusieurs Romains se sont illustrés par leur intégrité et leur habileté dans cette haute place; on cite surtout *Marcus Porcius Cato* surnommé *Censorius* en raison des rares talens avec lesquels il exerça la *Censure*.

LETTRE XV.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Législation. Lois. Plébiscites. Sénatus-consultes. Edits. Arrêts, etc.

POUR fixer entièrement vos idées sur les Romains, j'avais formé le projet de vous instruire de leurs lois. Le Code d'une nation montre dans leur ensemble ses vertus et ses vices; il réfléchit l'image du Peuple qui l'a conçu. Les lois pénales n'ayant eu lieu qu'après des crimes qu'il a fallu réprimer, lorsqu'elles se taisent, le délit n'existe pas encore; ont-elles parlé, il est permis de le soupçonner. De même, les lois civiles se lient au système politique d'un Peuple; elles décèlent ses vices; l'œil perçant du génie y lit les causes secrètes de sa grandeur, et il lui assigne le rang où il doit se placer.

Je ne vous entretiendrai pas de ces lois primitives qui sont communes à tous les Peuples. Partout où les hommes vivent en société, ils ont déposé entres les mains de magistrats institués sous différens titres, une partie de leur liberté, pour jouir en sûreté de tout le reste; et de ces portions réunies, est résulté ce que l'on

pourrait appeler *loi naturelle* ; elle est la même chez tous les Peuples : hommage aux Dieux, obéissance aux chefs, respect à la propriété et aux droits légitimes de chacun. Tout se rapporte à ce principe immuable ; source unique de paix et de prospérité. A cet égard, les lois des Grecs, celles des Romains, des Scythes même, se ressemblent toutes. On y distingue seulement la teinte propre au caractère de chaque Peuple ; elles sont simples et terribles chez les nations barbares ; plus douces et plus compliquées chez les nations civilisées.

Ce sont les lois particulières à chaque Peuple qu'il importe de connaître ; celles qui peignent ses mœurs, qui montrent ses progrès ou sa dégradation, et qui présagent sa destinée. On remonte par elles à ceux qui les ont instituées ; on les honore comme les bienfaiteurs du genre humain, s'ils ont eu sa félicité pour objet ; on les déteste s'ils l'ont égaré, en profanant ce qu'il y a de plus saint.

Les premiers Romains ne connurent les lois que pour les avoir enfreintes, et s'être soustraits à leur vengeance. Réunis de tous les points du Latium pour les braver encore, eux-mêmes en sentirent bientôt le besoin, et il fallut conserver par la sagesse, ce que l'on avait acquis par la force. Romulus leur proposa les premières lois ; ils les acceptèrent : ses successeurs en proposèrent de nouvelles, à mesure que l'expérience en fit connaître la nécessité, et de même elles furent consenties solennellement par le Peuple assemblé, en vertu du droit que lui en avait donné le Souverain. Toutes celles qui furent faites jusqu'à la destruction de la monarchie, ont été réunies en un corps que l'on appelle le Code *Papyrien* ; du nom du Sénateur Sextus Papyrius qui le rédigea sous le règne du dernier Tarquin ; je vous en rapporterai quelques fragmens qui montrent la simplicité des premiers Romains, et la sévérité de leurs mœurs.

Rome n'adorera que les Dieux de ses ancêtres, elle rejettera les superstitions des autres Peuples.

On ne secourra pas celui qui sera frappé de la foudre ; s'il est tué sur la place, on l'entertera au lieu même, sans lui faire de funérailles.

Il est défendu d'exercer dans la ville aucun art tendant à introduire le luxe et la mollesse.

Celui qui déracine les bornes d'un champ en labourant sa terre, est dévoué aux Dieux infernaux, lui et ses bœufs.

L'enfant qui aurait frappé son père, est maudit, lors même qu'il lui en aurait demandé pardon, et qu'il l'aurait obtenu.

Parmi ces lois sévères, on aime à retrouver les traits d'une bonté paternelle qui caractérise ces premiers temps : tout citoyen, dans le cas de subir une amende, ne pourra être condamné à payer un bœuf qu'il n'ait antérieurement été condamné à payer une brebis.

Mais c'est assez parler d'un Code qui n'est plus en usage. Ce qu'il a de meilleur a été reproduit dans ceux qui l'ont suivi, et le reste ne peut être regardé que comme un monument historique.

L'abolition de la royauté n'apporta aucun changement à la formation des lois. Les Consuls, les Préteurs remplacèrent les Rois pour la présentation au Peuple ; comme eux ils eurent le droit de prendre les auspices, et le Peuple, réuni aux Comices, y donna un consentement toujours nécessaire. Depuis l'institution des Comices par tribus, on y fit aussi des lois sur la proposition des Tribuns du peuple ; celles-là sont appelées proprement *plébiscites* ; elles n'obligèrent d'abord qu'une partie de la nation, et bientôt elles devinrent générales. Les lois et les *plébiscites* sont donc une même chose, quant aux résultats ; mais ils diffèrent essentiellement par le principe.

Ainsi, les *lois* sont les constitutions de l'État, proposées autrefois par les Rois, puis par les grands magistrats de la République, et acceptées par le Peuple Romain. Long-temps elles n'eurent force de loi, qu'autant que le Sénat les avait confirmées ; l'an 467, une loi obligea le Sénat à approuver tout ce qui aurait été décidé dans les grands Comices.

Les *plébiscites* se font sur la présentation d'un Tribun du peuple, et ils sont soumis à l'acceptation du Peuple dans les Comices par tribus, sans aucune intervention du Sénat.

Les lois sont assujéties à toutes les formalités religieuses ; un augure défavorable suffit pour les faire rejeter ; tandis que les plébiscites étant présentés par les Tribuns qui n'ont pas le droit de prendre les auspices, ne sont pas soumis aux mêmes entraves.

Les unes et les autres ne peuvent être acceptées qu'après avoir été annoncées pendant trois jours de marchés publics qui reviennent tous les neufs jours, et auxquels les habitans des tribus rustiques se rendent à la ville. On a jugé cet intervalle nécessaire pour empêcher le Peuple d'être entraîné par l'éloquence d'un Orateur, et pour lui donner le temps de peser mûrement les obligations qu'il s'impose.

Parmi les lois, il en est qui portent le titre de *sacrées*, parce que ce serait un crime que de tenter de les renverser. L'Orateur qui proposerait de les enfreindre, périrait à l'instant ; sa mémoire serait en exécration, et ses biens seraient confisqués. Les lois *sacrées* ont principalement pour objet l'institution des Tribuns du peuple.

Après les lois, et les plébiscites, viennent les *sénatus-consultes* ou décrets du Sénat. Ce ne sont pas des lois, mais ils en ont la force, jusqu'à ce qu'ils aient été annulés par une loi positive, ou même par un autre décret. Le respect que l'on a pour les *sénatus-consultes*, est une suite naturelle de celui qu'inspire le Sénat ; ce sentiment, fortifié par le temps, ne s'est jamais démenti ; il tient de près au respect filial.

Les *sénatus-consultes* ont, pour objet principal, tout ce qui tient à la haute administration de l'État : ils règlent la destination des provinces, les appointemens des grands-officiers, le nombre de soldats qu'ils doivent commander ; enfin ils s'étendent à tout ce qui est d'un intérêt général, hors les élections, l'adoption des lois, la guerre ou la paix, le jugement des citoyens ; objets dont la décision appartient exclusivement au Peuple assemblé en Comices. Survient-il quelque affaire imprévue, sur laquelle aucune loi n'ait encore prononcé, un décret du Sénat en tient lieu pour le moment, et il devient obligatoire jusqu'à ce qu'une loi, créée selon les formes usitées, l'ait remplacé.

Ces arrêts, d'une autorité qui ne le cède qu'à celle du Peuple, sont rendus avec des formalités imposantes. Le Consul doit d'abord convoquer les Sénateurs, aux jours fixés pour ces réunions, ce sont les calendes, nones, et ides. Avant d'entrer dans l'assemblée, il offre un sacrifice, et prend les auspices; sont-ils défavorables, l'affaire est remise à un jour plus propice. L'augure est-il heureux, le Consul se présente; tous les Sénateurs se lèvent à son approche; il prend sa place, et chacun se remet à la sienne. Alors il expose l'affaire, et il demande ensuite aux Pères Conscripts de la discuter. Lorsque la délibération est terminée, le Consul recueille avec ordre l'avis de chacun, en s'adressant d'abord au Prince du Sénat, ou aux Consuls désignés, s'il s'en trouve dans l'assemblée; il passe ensuite à ceux qui sont revêtus des hautes dignités, puis aux simples Sénateurs, et il termine par ceux qui, sans être encore Sénateurs, ont voix délibérative dans le Sénat. Souvent, au lieu de donner leurs suffrages séparément, ceux qui adoptent une opinion se rangent du côté de celui qui l'a émise, et il suffit alors d'un simple coup d'œil pour connaître la majorité.

Un décret du Sénat ne peut être rendu qu'en présence de cent Sénateurs: au moment de prendre une décision, il arrive quelquefois qu'un membre opposant s'écrie: *Comptez le Sénat*; et l'assemblée est dissoute si le nombre n'est pas compétent.

Lorsque toutes les formalités exigées ont été remplies, que le décret est adopté par la pluralité, que les Tribuns n'y ont mis aucune opposition, l'acte en est rédigé. On y rappelle d'abord, le temps, le lieu, le nom des Sénateurs présens, celui de leur tribu; on expose ensuite la proposition en son entier, en indiquant celui qui l'a faite, et on termine par le texte du décret. Pour qu'il ait son exécution, il faut encore qu'il ait été déposé dans le trésor public, avec les lois et autres actes publics.

S'il arrive que les Tribuns, ou même un seul d'entre eux, s'opposent à la délibération du Sénat, alors le *sénatus-consulte* n'a plus lieu. Toutefois, quand le Sénat est d'un avis unanime, qu'il juge le décret nécessaire au

au salut de l'Etat, il le prononce cependant, et on y donne alors le nom d'*autorité du Sénat*; il est nul quant à l'effet, mais on le conserve dans les archives du Sénat, comme un témoignage de son zèle, propre à faire retomber la haine du Peuple Romain sur ceux qui se sont opposés à un acte qui lui eût été avantageux.

Rome fut gouvernée ainsi pendant trois siècles; malgré sa passion pour ses propres lois, elle éprouvait l'inconvénient d'un code imparfait, et dont toutes les parties ajoutées successivement manquent de cet ensemble qui fait que les dernières sont une conséquence naturelle de celles qui les précèdent. Les lois portaient l'empreinte du parti qui les avait proposées; la brigue les faisait adopter; d'autres, dirigées par un esprit contraire, tendaient à les restreindre ou à les annuler; toutes perdaient de leur majesté, lorsque, par un commun accord, le Sénat et le Peuple convinrent d'envoyer des ambassadeurs dans toutes les villes de la Grèce, et notamment dans Athènes, pour s'instruire de nos lois, et les communiquer ensuite à leur patrie. Trois citoyens des plus distingués furent désignés pour cette ambassade mémorable; la République leur donna un cortège digne du Peuple Romain, et de l'importance de leur mission.

Bientôt les envoyés de Rome revinrent, après avoir recueilli les statuts de tous nos Peuples. Après un examen attentif, on ne tarda pas à reconnaître l'extrême difficulté de choisir, entre tant de lois différentes, celles qui pouvaient convenir au Peuple Romain, de les modifier pour les adapter à son génie, et d'en faire un code complet qui pût lui servir de règle dans tous les temps, et dans toutes les circonstances; pour arriver à ce but, les Tribuns amenèrent le Consul Sestius à réunir le Sénat, et à lui proposer un décret portant création de dix magistrats qui seraient investis, pour une année seulement, de tous les droits des Consuls, et même de ceux qu'avaient eus les Rois. Toute autre magistrature devait être suspendue; et ces dépositaires de l'autorité publique devaient seuls être chargés de la rédaction des nouvelles lois.

Après de vives oppositions, le sénatus-consulte fut

enfin adopté. On assembla les Comices par centuries ; les Consuls abdiquèrent solennellement ; les Préteurs, les Ediles, les Questeurs, même les Tribuns, suivirent cet exemple, et en leur place on élut sous le nom de *Décemvirs* dix magistrats, auxquels on conféra tous les pouvoirs. Ils réglèrent entre eux qu'un seul aurait les faisceaux pendant dix jours, après lesquels ce signe de la puissance suprême passerait successivement à tous ; les autres n'étaient distingués des simples citoyens, que par un officier subalterne, nommé *accensus*, qui les précédait en public. Ils ne démentirent pas l'espoir que l'on avait conçu ; la justice était rendue avec équité ; le pauvre était protégé contre l'oppression des grands ; les grands étaient soutenus dans leurs droits légitimes, et jamais Rome ne fut plus heureuse que sous l'administration de ces premiers *Décemvirs*.

Les soins du gouvernement ne les détournèrent pas de leur objet principal. Après avoir comparé les lois grecques avec celles de Rome, ils prirent des unes et des autres ce qui leur parut applicable aux Romains ; et, dressant un modèle de leur ouvrage, ils l'exposèrent en public, pour que chacun en marquât librement son sentiment. D'après les avis des citoyens les plus éclairés, on y fit quelques corrections ; ensuite on présenta le nouveau Code au Sénat qui l'adopta par un décret. Après cette première formalité, le Peuple Romain, réuni en Comices par centuries, y donna généralement son suffrage. Pour ajouter encore à la solennité de cet acte, on en fit la ratification devant les Pontifes, les Augures, et les prêtres de tous les Collèges. Des sacrifices furent offerts aux Dieux protecteurs de Rome ; et ce corps de lois, gravé sur dix tables d'airain, fut placé dans le lieu le plus apparent du *Forum*.

L'année prescrite pour ce grand ouvrage allait finir ; les *Décemvirs* en demandèrent une seconde pour y donner le dernier degré de perfection. Le Peuple, satisfait de leur manière de gouverner, y donna son consentement ; et, les Comices assemblés, on nomma de nouveaux *Décemvirs*, en conservant seulement Appius Claudius, le plus marquant d'entre les anciens.

C'est là que devait échouer un gouvernement trop vanté. Le lendemain même de l'élection, on vit avec effroi sur la place publique, cent vingt licteurs portant des faisceaux armés de haches. Une tyrannie odieuse succède à la feinte douceur des Décemvirs; tous les objets de leur crainte ou de leur inimitié sont sacrifiés. Ces mêmes hommes qui dictaient de sages lois, prononcent des arrêts de mort; la République allait périr, quand une action exécrationnable d'Appius soulève tout à coup le Peuple; il court aux armes; les légions se joignent à lui, et cette puissance monstrueuse est dissipée en un instant.

On reprit l'ancienne forme du gouvernement, et l'on entreprit le jugement des Décemvirs; ils ne l'attendirent pas. Appius et l'un de ses collègues périrent de leur propre main; les autres fuirent pour jamais, et ne qu'ils avaient couverte de sang.

À travers tant de maux, le grand œuvre de la législation avait été terminé: deux autres tables furent ajoutées, par les nouveaux Décemvirs, aux dix qui avaient été dressées par les anciens; et ce corps de lois, connu sous le nom de *lois des Douze Tables*, renferma jusqu'à cette époque, toute la jurisprudence des Romains.

Soixante ans après la création de ce code si célèbre, les Gaulois s'emparèrent de Rome, à la réserve du Capitole; ils brûlèrent la ville: et les Douze Tables furent détruites dans l'incendie. On les rétablit d'après les copies que l'on en avait tirées; et, pour les transmettre à la postérité d'une manière plus sûre, on les fit apprendre par cœur aux jeunes gens. Ce code auguste est l'objet éternel de l'admiration et du respect des Romains; ils n'en parlent qu'avec orgueil; tous le regardent comme le plus beau monument de la sagesse humaine.

Mais la législation d'un Peuple ne pouvant être fixée qu'autant que ce Peuple est fixé lui-même, l'agrandissement perpétuel de l'Etat Romain, l'accroissement des fortunes, les crimes qui en furent les suites, nécessitèrent de nouvelles lois. A celles des Douze Tables qui sont regardées comme les constitutions de la République, on a sans cesse ajouté des lois et des plébiscites nouveaux, toujours rendus selon les anciennes formes.

Comme la loi la plus développée n'a pas encore tout prévu ; que des circonstances fortuites combinées à l'infini la mettent perpétuellement en défaut ; que les hommes, toujours plus ingénieux, inventent sans cesse des moyens de l'éluder, on a donné à plusieurs dépositaires de l'autorité religieuse ou civile, le droit de rendre des édits qui suppléent à l'insuffisance des lois. En conséquence, les Pontifes en matière de religion, le Préteur en matière judiciaire, les Ediles en matière de police, publient des édits qui ont force de loi, jusqu'à ce que des dispositions contraires les aient abrogés.

Les magistrats qui gouvernent les provinces romaines, ont aussi le droit de rendre des édits ; les uns sont appelés *translations*, parce qu'ils sont ordinairement tirés des édits du Préteur de la ville ; les autres sont purement de localité.

Ainsi le droit romain se compose en entier des lois des Douze Tables, des lois nouvelles, des plébiscites, des sénatus-consultes, et des édits. Je ne m'attacherai qu'aux lois des Douze Tables, et je vous rapporterai le texte et les dispositions principales de chacune.

La première traite des procédures civiles ; ce sujet très-compiqué est suivi dans toutes ses ramifications ; et chacun peut y reconnaître avec facilité l'injustice ou la légitimité de sa cause.

La seconde Table a pour objet les vols de toute nature : le vol de nuit est puni de mort ; il en est de même du vol commis pendant le jour, si le coupable est armé. Si le coupable, pris sur le fait, n'est pas armé, il est frappé de verges, et livré à celui à qui le dommage a été fait. Si le coupable est convaincu, sans avoir cependant été pris sur le fait, il est condamné à rendre le double de ce qu'il a pris. Le juge, convaincu de s'être laissé corrompre, doit être puni de mort.

La troisième Table est relative aux dettes ; les dispositions en sont terribles. Le débiteur dont la dette est constatée, obtient un délai de trente jours pour chercher les moyens de s'acquitter. Après ce temps écoulé, s'il ne trouve pas sa somme, il est appelé devant le Préteur qui le livre à son créancier comme esclave. Celui-ci a

le droit de le lier par le cou, et de lui mettre les fers aux pieds, pourvu que la chaîne ne pèse pas plus de quinze livres. Il le conduit en cet état, trois fois de suite, au marché, et le crieur public fait connaître à haute voix la somme pour laquelle il est détenu, afin d'exciter en sa faveur la compassion des riches citoyens. Si personne ne se présente pour acquitter la dette, son créancier peut le vendre hors du territoire de Rome; il a même le droit de le faire mourir. S'il se présente plusieurs créanciers, il leur est permis de se partager le corps du débiteur.

La quatrième Table traite des droits des pères. L'autorité paternelle, cette première loi de la nature, est plus étendue à Rome qu'en aucun autre pays; elle y est même barbare. Le père auquel il naît un enfant difforme, doit le tuer sur-le-champ; dans tous les temps, il a sur ses enfans droit de vie et de mort; il peut les vendre comme esclaves; deviennent-ils libres par leurs propres efforts, il lui est permis de les vendre jusqu'à trois fois; il peut les déshériter sans alléguer aucun motif, les chasser de sa maison, ou les reléguer à la campagne pour y travailler comme esclaves. Tout ce qu'ils peuvent amasser, soit par leurs épargnes, soit par leur industrie, est dévolu à leur père.

La promotion d'un fils à l'une des grandes charges de l'Etat, suspend les effets de l'autorité paternelle; mais, au terme de son exercice, il rentre dans l'obéissance; et, à une puissance passagère, succède une soumission durable.

Lorsqu'un père a donné son consentement formel au mariage de son fils, il n'est plus en son pouvoir de le vendre, parce qu'il ne serait pas juste qu'une femme mariée à un homme libre, devînt l'épouse d'un esclave. Ce point excepté, le pouvoir paternel subsiste dans toute sa force, et il s'étend même jusqu'aux petits-enfans et arrière-petits-enfans; la mort du chef de la famille peut seule y mettre un terme.

La cinquième Table expose la règle des successions et des tutelles.

Les enfans et petits-enfans sont forcés d'accepter la

succession de leur père, quelque onéreuse qu'elle puisse être ; on les nomme *héritiers siens*. Les esclaves auxquels leur maître donne leur liberté en mourant, et qu'il institue ses héritiers, sont appelés *héritiers nécessaires* ; ils sont également contraints d'accepter la succession, comme l'exprime leur titre. Les autres héritiers peuvent renoncer à la succession ; c'est de là qu'on les nomme *héritiers volontaires*.

Tout Romain jouissant de la plénitude des droits de citoyen peut disposer de ses biens par testament. Ces actes sont assujétis à beaucoup de formalités ; la manière la plus ordinaire de s'en affranchir, est de faire appeler l'héritier devant sept témoins. A l'armée, les soldats font leur testament d'une façon plus simple encore : au moment de prendre leur ceinture pour aller au combat, ils nomment à haute voix leur héritier, devant leurs camarades, et cette déclaration suffit pour assurer l'exécution de leurs dernières volontés.

La sixième Table traite de la possession des biens, et du divorce.

On distingue les propriétés sacrées, de celles qui sont de droit humain. Les premières sont sous la juridiction des Pontifes ; tels sont les temples, les tombeaux, etc. Toutes les choses sacrées sont inaliénables ; elles ne perdent ce caractère que par la profanation.

Les propriétés de droit humain sont *meubles* ou *immeubles*. On les divise encore en *mancipi*, c'est-à-dire, dont la possession peut être transmise matériellement, et *nec mancipi*, celles qui ne sont pas de nature à être saisies.

On devient propriétaire d'un objet quelconque, 1°. par la *cession* d'un créancier devant le Préteur ; 2°. par l'*usage* de deux ans pour un immeuble, et d'une année seulement pour un objet mobilier ; 3°. par *achat* dans les ventes publiques ; 4°. par *adjudication*, c'est-à-dire par la mise en possession de la portion adjugée par les magistrats, dans un partage quelconque ; 5°. par *donation*. La magnificence romaine rend ces sortes de transactions très-fréquentes.

Le divorce, qui fait le second article de cette même

Table, offre trop d'importance pour le traiter légèrement; j'en ferai l'objet d'une lettre à part.

La septième Table traite des crimes et des peines. Je n'en suivrai pas l'effrayante série. Je remarquerai seulement que la loi admet la peine du *talion*, par laquelle celui qui aurait privé un citoyen d'un membre, doit en être mutilé, s'il ne s'accorde pas avec la partie lésée. Les plus proches parens du blessé ont le droit de poursuivre sa vengeance.

La huitième Table traite des biens de campagne, des servitudes, des métiers, etc. Sujet très-étendu, qui intéresse tous les citoyens de Rome, et qui ne peut intéresser qu'eux seuls.

La neuvième Table expose le droit public.

La dixième est relative aux funérailles. Elle en prescrit les cérémonies, en distingue les différentes espèces, fixe le temps où l'on doit rendre les derniers devoirs à ceux qui ont cessé d'exister. Jamais Peuple ne fut plus religieux que les Romains, dans l'exercice de ces tristes devoirs. Ils n'omettent rien de ce qui peut honorer la mémoire de leurs parens, et prouver le regret de les avoir perdus.

Les onzième et douzième Tables ne traitent aucun sujet particulier; elles sont supplémentaires au dix autres.

C'est à regret que je me borne à vous exposer le sommaire de ce code célèbre: la difficulté de le bien entendre, m'a fait passer rapidement sur des objets qui auraient demandé plus de développement; il est écrit en la langue des Osques, peuples de la Campanie, qui parle un latin barbare, autrefois en usage à Rome, et que l'on comprend difficilement aujourd'hui.

On ne peut le nier, la plupart de ces lois semblent faites par des tyrans pour contenir des barbares. Elles rappellent à la fois le caractère des Décemvirs et l'origine des Romains. On comprend difficilement qu'un peuple qui s'était soulevé à l'occasion de la dureté des créanciers, qui depuis quarante ans avait des Tribuns pour le défendre, ait pu accepter des lois aussi cruelles pour l'infortune. L'adhésion qu'il y donna semblerait

indiquer qu'avant cette époque, il était plus asservi que lui-même ne le croit aujourd'hui. Ces dispositions si sévères ont été successivement abolies par l'extension que l'on a donnée au droit de citoyen. L'an 429, une loi défendit de tenir les débiteurs dans les fers, et elle ne donna de droits aux créanciers, que sur leurs biens. De même il fut défendu de frapper de verges un Romain. Enfin, l'an 630, la fameuse loi *Sempronia* décida qu'une sentence de mort ne pourrait être prononcée contre un citoyen, que par l'ordre du Peuple, sans que ce droit s'étendit jusqu'aux soldats, toujours soumis aux peines qu'il plaît à leurs chefs de leur infliger. J'ai vu quelquefois un individu coupable, au moment d'être saisi par un licteur, l'arrêter d'un seul mot : *Je suis citoyen*. Est-il accusé d'un crime d'Etat, il est jugé par l'universalité des citoyens. Est-ce un crime privé, les tribunaux ordinaires prononcent sur son sort ; mais il peut encore appeler de leur sentence aux Comices. Dans les deux cas, il lui est permis de se soustraire à la peine méritée, en se bannissant volontairement, avant que la sentence ait été prononcée.

Lorsqu'un citoyen est appelé en jugement pour crime capital, s'il refuse de comparaître le jour qu'on doit décider de son sort, un officier public se présente dès le matin à sa porte, il l'appelle à son de trompe, et ce n'est qu'après cette formalité, que les juges donnent leurs suffrages contre lui, tant sont extrêmes les précautions que l'on prend ici, pour disposer de la vie d'un citoyen.

En général, les lois que rédigèrent les Décemvirs tendirent à diminuer la puissance du Peuple, parce qu'ils aspiraient à la tyrannie ; c'est par une suite de cette disposition secrète, que les lois des Douze Tables défendent les mariages entre les Patriciens et le Peuple. Cette loi offensante pour les Plébéiens, fut abrogée l'an 308.

Après la publication des Douze Tables, la législation romaine fut connue de tous les citoyens ; mais, pour se faire rendre justice, il y avait une marche à suivre, certaines formules à employer, qui n'étaient connues que des Patriciens, défenseurs naturels de leurs clients ; de

sorte que le Peuple, quoique instruit de ses droits, ne pouvait les exercer que par l'entremise des grands. Il resta long-temps dans cette dépendance : une circonstance inespérée l'en affranchit. L'an 440, Cneius Flavius, scribe du jurisconsulte Appius Claudius Cæcus, lui déroba le registre des formules, et il en publia une copie. Ce service fut tellement agréable au Peuple, que Flavius, fils d'un simple affranchi, fut fait Tribun, Sénateur, Edile curule ; et, pour en conserver la mémoire, l'ouvrage qu'il avait fait connaître, reçut le titre de *droit civil flavien*.

Flavius rendit au Peuple Romain un autre service du même genre, en publiant les *fastes* ou le tableau de tous les jours de l'année, avec leur destination. Les Pontifes, qui en étaient les dépositaires, en dérobaient soigneusement la connaissance au public ; mais Flavius ayant eu la communication des fastes, par le même moyen qu'il avait eu celle des formules, en dévoila le mystère ; et, pour rendre les fastes plus authentiques, il les fit graver sur une colonne d'airain, pendant son édilité. Jusqu'à cette époque, les Pontifes dirigeaient ou entravaient, selon leur volonté, toutes les opérations du gouvernement, même les procédures entre les particuliers ; et le Préteur lui-même ignorait le jour où il lui serait permis de rendre la justice.

Ainsi la connaissance des lois, le temps, et les moyens d'y avoir recours, sont aujourd'hui à l'usage de tous les citoyens ; cependant les Patriciens en ont plus particulièrement l'interprétation ; et cette prérogative, concentrée dans leur Ordre, a élevé plusieurs d'entre eux aux premières charges de l'Etat.

Je n'entrerai pas dans des détails plus étendus sur les lois romaines : il me suffit de vous en avoir exposé le principe. Si la prospérité d'une nation prouve la bonté de son code, jamais il n'y en eut de meilleur ; s'il est permis au reste du genre humain de prononcer d'après ce qu'il en éprouve, il n'en est pas de plus funeste.

LETTRE XVI.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Patrons et Clients. Noblesse. Triomphe. Couronnes. Honneurs militaires.

Dès les premiers jours de mon arrivée à Rome, à travers la foule qui obstruait sans cesse la demeure de Cneius Octavius, plusieurs citoyens m'avaient frappé par leur assiduité. Dès l'aurore, on les voyait remplir les appartemens, s'entretenir familièrement avec les serviteurs de la maison, dont ils semblaient connus, s'efforcer de pénétrer jusqu'au maître, l'aborder avec l'expression du respect, en recevoir un salut affectueux, et se retirer d'un air satisfait, pour recommencer les mêmes démarches le lendemain.

“ Expliquez-moi donc,” dis-je un matin à Syrus, “ quels sont ces hommes dont la constance m'étonne ; ils sont trop humbles, et surtout trop exacts, pour être des amis ; et rien n'annonce en eux des solliciteurs empressés ou des créanciers importuns.” — “ Vous voyez les *clients* d'Octavius,” me répondit-il ; “ ce sont des citoyens dont il est le protecteur, et qui, par un juste retour, peuvent devenir ses soutiens ou ceux de sa famille. Tout est honorable dans cette sorte d'alliance ; imaginée par la sagesse, les lois l'ont soutenue, la religion même l'a consacrée, elle a versé sur toute une nation les trésors de la bonté paternelle et de la piété filiale.

“ Lorsque Romulus eut divisé son Peuple en deux Ordres, pour entretenir entre eux l'harmonie que l'orgueil ou la jalousie eussent pu altérer, il voulut les réunir par un lien commun qui les rendît nécessaires l'un à l'autre. Il voulut que chaque Plébéien se choisît, dans l'Ordre des Patriciens, un patron dont il deviendrait le *client* ou le protégé. Il prescrivit les devoirs des uns, et des autres ; il parvint à les rendre chers à tous ; l'opinion fortifiée par le temps a achevé son ouvrage, et c'est à cette institution auguste, que Rome a dû son salut

dans ces jours d'orage où son sein même recérait la foudre.

“ Les patrons doivent, en toutes choses, aider leurs clients de leurs conseils et de leur crédit. Ils leur expliquent les lois qu'ils ne sont pas en état de connaître ; ils les défendent juridiquement lorsqu'on les attaque, soit dans leurs droits, soit dans leurs propriétés ; ils soutiennent hautement leurs intérêts, cherchent à placer leurs enfans, sollicitent en leur faveur les magistrats ou les dispensateurs des grâces. Ils les favorisent dans leur négoce ou dans leurs entreprises, et les secourent dans leurs malheurs. On a vu même, dans des familles illustres, ces humbles amis préférés aux parens, soit comme héritiers, soit comme candidats dans les Comices. Enfin un patron, vraiment digne de ce titre, veille sur ses clients comme un père veille sur ses enfans ; il s'honore de leurs vertus, et il jouit de leurs prospérités.

“ Le client fait plus encore pour son patron ; il le consulte en toute occasion ; il lui rend des devoirs habituels, est assidu près de sa personne. Il ne manque jamais de suivre sa litière à pied, lorsqu'il va au Sénat, aux tribunaux, et aux assemblées du Peuple, pour donner à sa marche l'éclat d'un triomphe. Il vit en quelque sorte sous la dépendance de son illustre protecteur ; il lui doit son suffrage dans les Comices ; il est encore obligé de fournir à la dot de ses filles s'il ne peut les marier, à sa rançon s'il est prisonnier de guerre. Il l'aide à rétablir sa fortune si quelque accident la renverse. Meurt-il sans héritiers ou sans avoir fait de testament, son patron lui succède dans tous ses biens.

“ Il est défendu à tous deux de s'entr'accuser devant les tribunaux, de porter, en aucun cas, de témoignage l'un contre l'autre, de s'unir avec leurs ennemis réciproques. Le patron ou le client convaincu d'avoir transgressé cette défense, se verrait soumis à la loi portée contre les traîtres. Il est libre à chacun de lui donner la mort. On ne voit plus en lui qu'une victime dévouée aux Dieux infernaux, et sa mémoire est en exécration parmi les hommes.

“ Les enfans succèdent aux droits de leurs pères sur

leurs clients, sans que, dans aucun cas, ceux-ci puisse changer de patrons. Depuis Romulus, ils appartiennent aux mêmes familles, sans que jamais cet ordre ait été interverti. Si un chef de famille patricienne meurt sans laisser de successeurs, ses clients se choisissent un autre patron ; de même les nouveaux citoyens que tant de circonstances amènent chaque jour à Rome, s'attachent, sous le même titre, à quelque maison illustre. On prévient même leurs désirs à cet égard ; et, comme les Patriciens mettent une extrême importance à se voir entourés d'une multitude de clients, ils n'épargnent ni démarches, ni promesses, pour en augmenter le nombre.

“ Il faut l'avouer cependant, sans détruire cette institution, le temps lui a ôté ce qu'elle avait de plus noble, et de plus touchant. La fortune excessive de la plupart des Patriciens, l'orgueil qui en est la suite inévitable, ont fait d'eux des protecteurs fastueux ; les clients sont devenus des courtisans avides, plus officieux qu'affectionnés, plus soumis que fidèles, et que l'on souffre sans les aimer. Autrefois, admis à la table du maître, ils étaient en quelque sorte agrégés à la famille. Cet usage se retrouve à peine chez quelques vieux Romains jaloux de conserver les mœurs anciennes. Partout ailleurs, on distribue chaque matin aux clients quelques alimens, sous le titre de *sportule*, nom latin d'une espèce de corbeille dans laquelle les esclaves font cette distribution. Plus souvent, ce secours journalier est donné en argent ; salaire honteux pour celui qui le donne, plus encore que pour celui qui le reçoit. Malgré ces changemens, le droit de *clientèle* inspire toujours autant de respect. Le principe n'a point varié, les lois sont les mêmes ; l'altération des mœurs a dénaturé les résultats, sans porter atteinte à l'institution.”

“ Mais,” dis-je à Syrus, “ ces lois si positives avaient donc perdu leur effet, dans ces débats qui agitèrent si long-temps les deux Ordres ? Le Corps entier des Plébéiens attaquant ouvertement celui des Patriciens, tous les clients étaient coupables ; tous encourageaient des peines capitales.” — “ J'ai fait souvent la même réflexion,” répondit-il : “ il est difficile, en effet, de concilier les dé-

marches violentes du Peuple Romain, avec ce prétendu respect pour ses chefs. Les historiens, en nous transmettant ces grands événemens, se sont bornés à nous en faire connaître les résultats, et tous ont omis les détails qui pourraient expliquer cette espèce de contradiction. Nous ne pouvons faire à ce sujet que de simples conjectures : il est à croire qu'alors il est arrivé ce que nous avons vu de nos jours dans des occasions moins importantes. Chaque client ménageait secrètement son patron, en poursuivant avec chaleur celui de son voisin, et l'Ordre entier atteignait son but, sans que ses membres parussent coupables. Cette ombre de respect servit encore à rapprocher les deux partis, lorsque l'on sentit enfin le besoin de s'entendre, et l'on put resserrer des nœuds qui n'avaient été que relâchés.

“ Si, dans cette association, la balance penche un peu trop en faveur des Patriciens, leurs clients peuvent à leur tour jouir au dehors des droits de patronage. Les peuples, soumis à la domination de Rome, ont coutume de se choisir, parmi ses citoyens les plus accrédités, un protecteur qui puisse faire modérer les taxes qu'on leur impose, veiller au choix des magistrats que la République leur envoie, et devenir l'agent direct de toutes leurs négociations. C'est ordinairement à celui qui les a conquis, qu'ils décernent cet honneur qui n'est pas toujours stérile ; et comme tous les citoyens sans distinction peuvent parvenir au commandement des armées, un Plébéien qui aurait été client dans Rome, peut devenir le protecteur des Rois. C'est ainsi que la Sicile est aujourd'hui sous la protection des *Marcellus*, famille plébéienne, mais comptée, depuis long-temps, parmi les plus nobles maisons de Rome.”

“ Mon cher Syrus,” dis-je, “ je suis fâché de vous interrompre encore ; mais je ne puis comprendre qu'on soit à la fois noble et Plébéien.” — “ Votre observation serait juste ailleurs,” répondit-il, “ elle ne l'est pas à Rome. Sans doute tous les Patriciens sont nobles, selon la signification littérale de ce mot. Mais il désigne ici, plus particulièrement, ceux qui ont été revêtus des premières charges de la République. Beaucoup de fa-

milles plébéiennes sont nobles; on pourrait contester ce titre à plusieurs familles patriciennes. Qu'un citoyen, jusque là peu connu, obtienne une grande magistrature, on le nomme alors *homme nouveau*; il pose les fondemens de la noblesse de sa race, et chaque charge du même genre que possèdent ses descendans, y ajoute un nouveau degré. Pour en garder un souvenir authentique, les lois autorisent tous ceux dont les ancêtres ont occupé les hautes places de l'Etat, à conserver publiquement leurs images. Elles sont modelées en métal, en marbre, en bois, ou plus ordinairement en cire; et ces simulacres, rangés avec ordre dans l'*atrium*, en deviennent l'ornement le plus éclatant. Ils sont enfermés dans des étuis dont on ne les tire que pour les promener par la ville aux fêtes solennelles, ou dans les cérémonies particulières, telles que les triomphes, les ovations, les pompes funèbres, etc. C'est là que chaque famille étale avec complaisance ces nobles témoignages de sa grandeur; c'est là que chacun peut lire les titres qu'elle a à la considération publique, et que, par un dernier hommage rendu à la mémoire des grands hommes, on excite leurs enfans à les imiter.

“ Les charges qui donnent le *droit d'images*, sont celles de Souverain-Pontife, Dictateur, Consul, Préteur, Censeur et d'Edile curule. Je dois encore y ajouter l'Interroi et le Roi des sacrifices; ces deux charges, dont l'une est le règne d'un moment, et l'autre ne donne qu'un vain titre, jettent encore de l'éclat sur les familles; et le souvenir d'une grande autorité, toujours attachée à ce nom de Roi, semble forcer au respect jusqu'aux républicains.

“ Il ne suffit pas cependant d'avoir été revêtu d'une dignité curule, pour laisser à ses descendans le droit d'images, il faut encore en avoir rempli toutes les obligations. Une distinction qui doit s'étendre jusqu'à la postérité la plus reculée, ne doit être accordée qu'avec réserve. On la refuse à ceux qui ont prévariqué dans l'exercice de leurs fonctions; et même, long-temps après leur mort, si l'on vient à découvrir qu'ils se soient rendus coupables de quelque action honteuse, on fait le procès

à leur mémoire, et l'on brise publiquement leurs images.

“La noblesse forme aujourd'hui, dans Rome, un corps très-puissant et très-considéré, dont les membres semblent se partager toutes les places importantes. Dans les élections, c'est vers eux que se tourne naturellement les regards de la multitude; elle leur tient compte des services de leurs aïeux, elle en attend d'eux de semblables. Vainement l'expérience de tous les siècles a démontré que les héros naissent sans ancêtres, comme ils meurent sans postérité; l'opinion détruit l'effet du raisonnement, et tout homme laisse à ses descendants la gloire ou l'opprobre de son nom.

“Si les dépositaires de l'autorité civile,” continua Syrus, “jouissent à Rome de distinctions aussi éclatantes, vous devez croire qu'un peuple conquérant a fait plus encore pour l'armée. Les récompenses accordées à ceux qui s'y distinguent, sont appelées proprement *honneurs militaires*; elles sont proportionnées à la nature ou à l'importance de l'action qui y donne lieu.

“Le général en chef qui a gagné une bataille décisive, où il a péri au moins cinq mille ennemis, peut prétendre au triomphe. Il adresse au Sénat une relation exacte du combat; il y joint l'état des pertes de l'ennemi et des siennes propres, affirmé par serment devant son Questeur; il expose les avantages de sa conquête, et il forme sa demande. Si la victoire a reculé les limites de l'Empire, qu'elle n'ait pas été achetée trop chèrement, que la guerre soit terminée, que le Sénat, le Peuple, et même les Tribuns soient d'accord, on lui décerne les honneurs du triomphe.

“Alors il revient à Rome à la tête de son armée; et, par un décret spécial, on lui accorde, pour un seul jour, le commandement militaire dans la ville, où l'autorité des magistrats, celle même des Consuls, semblent fléchir devant la sienne. Les tribunaux sont vacans, les affaires sont suspendues. Tout est en joie, tout est en mouvement dans cette Rome, où un peuple innombrable se rassemble des lieux les plus éloignés, pour jouir d'un spectacle dont la fréquence n'a jamais affaibli l'intérêt.

“La marche commence. On voit paraître des

troupes de musiciens jouant, et chantant des hymnes de triomphe; viennent ensuite des taureaux d'une blancheur éclatante, dont les cornes sont dorées; on voit paraître les dépouilles enlevées sur les ennemis, et de grands écriteaux indiquant les noms des provinces conquises. Les captifs paraissent enchaînés, puis les licteurs dont les faisceaux sont entourés de laurier; enfin, entre deux files de jeunes enfans portant des cassolettes où brûlent les plus rares parfums de l'Orient, paraît le général, monté sur un char magnifique, tiré par quatre chevaux blancs. Il a tous les attributs de la royauté, la robe de pourpre brodée en or, le sceptre d'ivoire, la couronne de laurier; mais, pour amortir en lui les effets de ces symboles du pouvoir, un esclave monté sur le même char, et portant une couronne d'or, est placé derrière lui; et, par intervalles, il lui répète à voix basse : *Souviens-toi que tu n'es qu'un homme.* Par une conséquence de ce même principe, d'humilier le triomphateur même en l'honorant, on l'oblige de déposer l'anneau d'or, et de porter l'anneau de fer affecté aux Plébéiens.

“ Autour du général, on voit à cheval les principaux officiers de l'armée. Les soldats ferment la marche; tous sont couronnés de laurier. Ils chantent les louanges de leur chef, et, par une licence toujours soufferte, ces éloges sont mêlés de vives railleries.

“ Les prêtres de tous les Collèges, le Sénat, les magistrats de tous rangs, ajoutent encore à l'éclat de cette cérémonie. Après avoir traversé la ville entière, ce cortège pompeux arrive au Capitole. Le triomphateur place une couronne d'or sur l'autel de Jupiter. On immole les victimes, et il donne, dans le temple même, un festin plus remarquable par la solennité du lieu, que par la somptuosité des mets qui y sont servis. Enfin la nuit est arrivée, on reconduit dans le même ordre le général à sa maison. La lumière d'une multitude de flambeaux, les acclamations du peuple, l'espèce de désordre qui accompagne toujours une marche nocturne, donnent à cette fête gigantesque un caractère qu'il est impossible de définir.

“ Ce jour brillant n'a pas de lendemain, et l'aurore

dissipe pour jamais le plus beau rêve que puisse faire une créature humaine. Celui qui, la veille, était tout dans Rome, n'y a plus d'autorité; ses troupes sortent de la ville, et il dépose la robe de pourpre pour se revêtir de la toge du citoyen. Mais le général qui a joui des honneurs du triomphe, se trouve assimilé tout à coup aux citoyens les plus illustres. Il s'assied sur la chaire curule, il porte la couronne triomphale dans les jeux publics, il siège au Sénat, ses descendants jouissent du *droit d'images*, son nom est inscrit dans les annales de Rome, et un seul jour de gloire laisse des souvenirs éternels.

“J'ai craint de souiller ce récit par des circonstances odieuses. Puis-je vous taire cependant que ces malheureux captifs, qui précèdent le triomphateur, sont massacrés sans pitié, par son ordre, avant qu'il entre au Capitole ?

“Tous les succès ne sont pas glorieux; toutes les batailles ne sont pas décisives. Si la victoire n'a pas été disputée, que les suites en soient peu importantes, ou que la guerre dure encore, le Sénat accorde seulement le petit triomphe, appelé aussi *ovation*, parce qu'on n'y sacrifie que des bœufs (*oves*). Le général est à cheval, et non sur un char; il est couronné de myrthe au lieu de laurier; la trompette guerrière est remplacée par la flûte mélodieuse; sa robe est blanche: il tient à la main une branche d'olivier qui semble rappeler une action peu sanglante. Quoique l'ovation soit très-inférieure, dans l'opinion des Romains, au véritable triomphe, on en garde soigneusement le souvenir, et elle est toujours rappelée dans les titres que peut avoir une famille à la considération publique.

“Après une victoire, si le général a montré du courage et de l'habileté, s'il est aimé de ses soldats, qui sont ses premiers juges, ils le proclament *imperator* sur le champ de bataille, exprimant ainsi qu'il est digne de les commander. Dès ce moment, ses licteurs entourent leurs faisceaux de laurier, les soldats en ornent leurs piques, et les lettres qu'il adresse au Sénat, en sont également entourées. Si sa conduite est approuvée, on

ordonne des prières publiques, et on lui décerne, soit le triomphe, soit l'ovation, soit la simple confirmation du titre d'*imperator* qu'il porte jusqu'à son retour à Rome.

“En descendant de ces rangs élevés,” poursuit Syrus, “il est encore des distinctions pour tous ceux qui se signalent dans les armées; et, quel que soit leur grade, jamais une belle action n'y est restée sans récompense. Ces honneurs, toujours appréciés, tirent peu à peu les familles de leur première obscurité, et leur en préparent de plus importants.

“On donne à celui qui le premier a pénétré dans le camp ennemi, ou qui en a forcé les retranchemens, la couronne appelée *castrensis* ou *vallaria*. Les rayons en sont d'or, et ils représentent les palissades qui défendent un camp.

“La couronne *rostrale* est formée de la réunion de plusieurs becs qui rappellent les éperons des vaisseaux. On l'accorde au général qui a remporté une victoire navale. Peu de Romains en ont été honorés. Il ne faut pas la confondre avec la couronne *navale* que l'on donne à celui qui, le premier, a abordé un vaisseau ennemi.

“La couronne *murale* est la récompense de celui qui a escaladé le premier les murailles d'une ville assiégée, ou qui y est entré par la brèche. Elle est d'argent avec des tours d'or.

“La couronne *obsidionale*, plus estimée que celle que je viens de citer, se donne au général qui a délivré des Romains assiégés, soit dans une ville, soit dans un camp. Elle est de simple *gramen*, cueilli sur le lieu même qu'occupaient les assiégeans, tandis que les autres sont formées de métaux précieux. On a pensé que celui qui a sauvé ses concitoyens, ne pouvait être payé que par l'honneur, et que la simplicité de la récompense en relevait encore l'éclat.

“C'est par la même raison que la *couronne civique*, celle à laquelle on attache tant de prix à Rome, n'est faite que de feuilles de chêne. On la donne à celui qui a sauvé un Romain dans une bataille. Il serait naturel de penser que les occasions de la décerner, ont dû se reproduire sans cesse chez un Peuple toujours en guerre;

mais les obligations imposées à ceux qui y prétendent, sont tellement multipliées, qu'il devient difficile de l'obtenir. On exige d'abord que celui qui a été arraché des mains de l'ennemi, soit citoyen Romain. Il faut encore que cet ennemi qui l'allait tuer, soit tué lui-même sur la place. Ce n'est pas assez ; le lieu où l'action s'est passée doit être resté au pouvoir des ennemis pendant le reste de la journée. Enfin, il faut que le Romain, préservé de la mort, en fasse publiquement la déclaration, tout autre témoignage n'étant pas admis.

“ C'est toujours après la victoire, que le général distribue, devant l'armée assemblée, les récompenses militaires. Il fait sortir des rangs ces dignes soldats, il adresse à chacun d'eux une courte harangue, assortie à l'action qu'ils ont faite, et il leur donne le prix de sa main. La couronne civique fait seule exception : le citoyen qui a été sauvé, la donne lui-même, en présence du général, à son libérateur ; il l'appelle publiquement son sauveur et son père, et, pendant le reste de sa vie, il doit lui montrer la tendresse et le respect d'un fils.

“ Dans des occasions moins importantes, les généraux donnent aux officiers, une épée, un bouclier, un baudrier enrichi d'or ou d'argent ; aux chevaliers, un casque, de riches harnois ; aux simples soldats, des bracelets, un collier, une pique, etc. Ces récompenses sont conservées dans les moindres familles, avec le même soin que mettent les grands à garder les images de leurs ancêtres. On les étale avec complaisance dans le lieu le plus apparent d'une maison ; ou les montre en public, en de certaines occasions. Cependant, ceux qui les ont obtenues, s'élèvent de grade en grade aux premières places militaires ; ils deviennent *Centurions*, *Tribuns des soldats*, généraux même. Ils peuvent, dans les Comices, atteindre aux grandes magistratures ; et, assimilés, par le fait, aux plus illustres citoyens de Rome, ils en partagent les honneurs et les avantages.”

LETTRE XVII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Orateurs. Leur influence. Leur manière de se faire connaître, et de parvenir aux places.

“CEUX qui sont revêtus de l'autorité ne l'exercent pas toujours ; et partout une puissance cachée, semble combattre le pouvoir légitime. C'est ici que je dois vous parler des Orateurs ; classe de citoyens qui ont une influence marquée dans les affaires publiques, même avant d'avoir obtenu aucun titre réel. Dénudés de tout pouvoir légal, ils donnent le mouvement à tout, et leur puissance sur le Peuple est d'autant plus active, qu'agissant toujours en son nom, ils n'ont pas à redouter de devenir responsables envers lui des mesures dont il se croit l'auteur. Ils entravent sans cesse l'établissement des lois les plus sages et les plus nécessaires ; ils éludent celles qui existent ; ils provoquent le jugement des citoyens les plus illustres, sous des prétextes spécieux, ou ils les défendent contre des accusations trop bien fondées ; ils ne lancent pas la foudre, mais ils en dirigent les coups ; et, semblables au pilote qui, d'une main tranquille, commande à l'Océan irrité, ils dirigent les flots de ce Peuple tumultueux qui devient ainsi le souple instrument de leurs volontés ou de leurs passions.

“Tous les Romains, revêtus des grandes magistratures, sont nécessairement orateurs. La rivalité qui sépare les deux Ordres de l'Etat, les accusations réciproques, les prétentions de même nature, obligent les chefs des différentes factions à employer des armes égales. Souvent même, le pur amour du bien public, l'entraînement du génie, ont inspiré à de dignes citoyens des traits d'éloquence qui les placeront à jamais au rang des plus grands Orateurs. Ce n'est pas de ceux-là que je vais vous entretenir ; c'est de ceux qui ne voient dans l'art oratoire qu'un moyen plus sûr d'arriver à un but purement personnel, qui avilissent par une cupidité hon-

teuse, les talens dont le Ciel daigna les favoriser, et qui, laissant à d'autres la pratique des vertus, n'en ont que la vaine déclamation.

“ Par malheur, tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet, est applicable, en grande partie, à cette Grèce qui pouvait autrefois s'enorgueillir de ses vertus autant que de sa puissance, et qui gémit aujourd'hui sous le double joug que lui imposent une force étrangère et sa propre dégradation. Mais l'ambition est ici bien autrement active qu'en Grèce, et, modérée dans son principe, elle s'est accrue par degrés, en raison de l'immensité des objets qu'elle a en perspective. Dans notre patrie, le premier besoin de l'Orateur est d'acquérir de la réputation ; les avantages plus réels qu'il peut obtenir, ne sont pas assez importants pour fixer son attention. A Rome, au contraire, la puissance, les honneurs, la fortune même, appartiennent exclusivement à ceux qui gouvernent en son nom ; et le nombre des magistratures ou des places moins importantes est assez considérable pour laisser de l'espoir à tous les prétendants. C'est l'or de toute la terre, ce sont les pouvoirs qui régissent l'univers, que l'on se partage ici ; et celui qui parvient à saisir la plus faible portion de ces vastes dépouilles, se voit tout à coup plus riche, plus puissant, plus absolu, que la plupart des Rois.

“ Telle est la carrière ouverte aux Romains ; tous ceux qui se sont illustrés par des actions d'éclat ou dont le nom rappelle d'heureux souvenirs, y entrent sans difficulté, et la parcourent avec des succès plus ou moins étendus, selon la nature de leurs talens. Mais qu'un citoyen dépourvu de naissance ou de fortune, et qui n'a pas rendu à sa patrie des services éminens, éprouve le désir de figurer sur la grande scène du monde, il ne doit rien attendre que de lui-même. Tout lui manque, et il faut suppléer à tout ; son premier soin est de cacher, sous une humilité feinte, des projets que des concurrens, également empressés, feraient avorter dès le principe. Forcé de se replier sur soi-même, il couvre son ambition du voile de l'indifférence. Concentrée au dedans de lui, elle agit avec plus de force ; elle s'exalte,

elle s'enflamme ; ces riches provinces que l'on distribue sans cesse autour de lui, ces fortunes subites, ces honneurs inouïs, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, ajoute à son espoir ; il le nourrit par des illusions flatteuses : enfin des circonstances heureuses lui permettent de faire le premier pas dans la voie des honneurs ; et bientôt, abandonnant les vains détours, il marche droit à son but. Mais que de patience et de travail pour y parvenir ! A Athènes, tout homme qui a le sentiment secret de ses talens, ou qui y supplée par l'audace, prend hardiment la parole dans les assemblées du Peuple ; son titre de citoyen lui suffit ; il est membre de l'État, il a droit d'en discuter les intérêts ; et, si ses efforts ne sont pas suivis du succès, la clameur publique le force à rentrer dans des rangs dont il n'aurait pas dû sortir. A Rome, au contraire, le droit de monter à la tribune, est attaché aux magistratures les plus importantes : avant d'en être revêtu, il faut s'être long-temps distingué par un usage habituel de l'éloquence du barreau ; et ce n'est que par des travaux soutenus, que l'on acquiert insensiblement ces talens, et l'adresse qui sait en tirer parti.

“ Le jeune Romain commence d'abord par servir dans les armées de la République, et s'y montrant avec honneur, il acquiert le droit d'en parler avec assurance, et d'en approuver ou d'en blâmer librement les différentes opérations. Rendu à la vie civile, après dix ans de service militaire, il se livre à l'étude de la jurisprudence. Bientôt il connaît toutes les lois, il suit les tribunaux, il assiste à toutes les assemblées du Peuple, et il prépare ainsi ses concitoyens à voir en lui un homme uniquement occupé du bien public. Il s'attache d'abord à quelque jurisconsulte célèbre, il suit ses pas dans les lieux publics : à force de persévérance, il reçoit de lui des leçons dont il profite de façon à en obtenir sans cesse de nouvelles. Ecolier adroit, il vante en tous lieux les rares talens de son maître, il lui inspire de l'intérêt : il s'insinue dans sa confiance, et apprend de lui les secrets de son art. A son tour, le patron fait valoir le disciple ; il cite son nom avec éloge, et il ne songe

pas qu'un jour il peut trouver en lui un compétiteur dangereux. Cependant il se forme insensiblement aux affaires, il en démêle les détours. Il cherche à se rappeler les discours qu'il a entendus ; il les médite, il s'en pénètre ; il essaie de transcrire ce qui l'a frappé davantage, il refait lui-même les morceaux dont il ne peut se souvenir, et l'imagination supplée, en lui, à l'insuffisance de la mémoire. Encouragé par cette ombre de succès, il choisit un sujet ; son plan est conçu, il le suit avec application ; et bientôt il sourit à son premier ouvrage. Une nouvelle difficulté se présente ; la déclamation l'arrête tout à coup ; il faut renoncer au fruit de tant de peines, ou triompher de cet obstacle. Mais que ne fait pas la soif des grandeurs ? Notre jeune aspirant s'étudie à étendre son organe, à épurer sa diction, à la soutenir par des gestes nobles et expressifs. Descendant ensuite à de moindres détails, il apprend à relever sa robe avec grâce ; il donne à sa démarche de l'aisance et de la dignité ; il n'oublie même pas de disposer ses cheveux avec art, afin que tout en lui présente un heureux accord.

“ Alors il se présente devant un tribunal, et il plaide avec succès la cause de quelque pauvre citoyen. Bientôt on remarque son talent, et on y applaudit. Il s'élève par degrés jusqu'aux affaires d'Etat ; enfin, mettant en évidence ces talens qu'il s'est efforcé d'acquérir en secret, il entreprend de défendre devant le Peuple assemblé en Comices, la cause d'un citoyen accusé publiquement. Connaissant l'empire des passions, parce que lui-même en est dévoré, il approfondit ces moyens secrets d'exciter dans son auditoire, ces mouvemens rapides qui arrachent à la multitude les décisions les plus importantes : heureux si la cause qu'il défend, plus éloignée des formes judiciaires, prête plus aux mouvemens oratoires, qu'à un développement méthodique, et si elle se décide plutôt au tribunal du cœur qu'à celui de la froide raison.

“ Quels immenses avantages ne donne pas à l'Orateur, cette facilité extrême qu'a le Peuple Romain à s'enflammer subitement. Chaque page de son histoire

en offre la preuve. Les événemens les plus importants ont été amenés par des situations extraordinaires et inattendues. Lucrèce poignardée, Virginie mourante, un débiteur maltraité, ont excité tout à coup des transports d'indignation dans ces âmes ardentes autant que simples, et des Orateurs habiles ont profité de ces circonstances fortuites, pour changer la face de l'Etat.

“ Mais déjà le jeune avocat se distingue par son éloquence ; on se dit que tel jour il doit plaider dans telle affaire ; et cette annonce attire la foule des citoyens. Les juges et les spectateurs l'écoutent avec une égale attention. Son expression est exacte, élégante, et toujours éloignée de l'affectation ; ses répliques sont ingénieuses, concises, et partout semées d'agrémens. Veut-il sauver un illustre coupable, il semble timide, incertain, chancelant. Il hésite à prendre la parole ; il paraît confus ; il laisse entendre que les devoirs de sa profession peuvent seuls l'y déterminer, espérant toutefois que les développemens de la procédure mettront au jour des circonstances qui pourront changer la face de cette affaire. Après avoir jeté des doutes dans l'esprit de son auditoire, il passe à l'examen des faits ; aucun n'est nié, tous sont altérés ; ou s'il ne peut en changer la nature, il suppose des intentions louables à celui qui a commis les actions les plus criminelles. S'échauffant par degrés, il invoque les Dieux et les hommes ; il excite les larmes du Peuple, en lui montrant la trace des blessures qu'un de ses défenseurs a reçues pour la défense de la patrie ; il attendrit ceux qu'il ne saurait persuader, et il arrache le coupable au châtimement, moins par la force de ses raisons, que par celle des passions qu'il sait exciter à propos.

“ Devient-il accusateur, lui faut-il une victime ? sa marche change ; il prend un ton grave et solennel, il gémit d'appeler la sévérité des lois sur des hommes dont il devrait être l'appui ; mais le salut de Rome lui en impose la triste nécessité. Après cet exorde, il développe ses motifs d'accusation, il invoque la foi publique indignement trahie. Veut-on lui répondre, il élude les moyens de défense, il résout toutes les objec-

tions; les preuves les plus claires deviennent douteuses; l'évidence même n'existe plus; enfin il accable son adversaire, par ses attaques précipitées, et il provoque la condamnation de celui qu'il a résolu de perdre. Véritable Protée, il n'est pas de formes qu'il n'emprunte pour atteindre son but. Souvent même, il affecte de dédaigner les ressources de l'éloquence; ses expressions sont négligées: il s'énonce avec lenteur, et semble éviter tout ce qui pourrait émouvoir ses auditeurs. Il s'arrête tout à coup; puis, feignant de céder au sentiment qui l'agite, comme un torrent fougueux, il entraîne par sa rapidité tout ce qui lui résistait. Quelle que soit la cause qu'il embrasse, il devient impossible de démêler la vérité dans ses discours insidieux; c'est alors qu'on songe à Caton qui, entendant la harangue de Carneades, un de nos ambassadeurs à Rome, se hâta de dire qu'il fallait expédier bien vite un tel homme avec lequel on ne pouvait plus discerner la vérité du mensonge. Les Romains de ce temps-là ne sont plus ceux d'aujourd'hui.

“ Mais le moment de recueillir le fruit de tant de soins s'approche enfin; il déclare publiquement qu'il aspire à la Questure, et il se montre dans les assemblées du Peuple, revêtu d'une toge d'une blancheur éclatante, qui annonce ses prétentions. Ce n'est qu'après deux années entières qu'il peut espérer de réussir dans sa demande; loin de se rebuter, il redouble de soins et de zèle. Alors il change de manière; après s'être distingué par ses talens, il s'efforce de se signaler par sa modestie et par sa piété. Il fréquente assidûment les temples; il se rend agréable à tous les citoyens, par des discours assortis à leur âge, à leur rang, et à leurs fonctions. “ Mon père,” dit-il aux vieillards avec l'expression du respect, ne reverrons-nous donc plus ces jours de gloire et de vertu qui brillaient dans l'ancienne Rome? Tout dégénère, hélas! nous sommes bien loin de nos ancêtres.” “ Mon fils,” dit-il aux jeunes gens, “ vous surpasserez encore vos pères; heureuse la patrie qui compte beaucoup d'enfans tels que vous!” Il plaint les grands de se voir sans cesse exposés à l'insolence

du Peuple. "Eh quoi!" leur dit-il, "la naissance et le rang ne seront donc jamais honorés dans cette ville corrompue? Verrons-nous toujours les hommes les plus distingués heurtés en public par des Plébéiens obscurs!" Il entretient les pauvres citoyens de distributions de blé, de riches dépouilles, de partages de terres; il laisse entrevoir, pour le bonheur du Peuple, des projets que la prudence ne lui permet pas de faire connaître encore. Il donne aux plus misérables quelques légers secours: "O mes amis," leur dit-il d'une voix attendrie, "je fais bien peu pour vous. Ah! si l'aveugle fortune daignait m'accorder un jour une faible partie de ce qu'elle prodigue à tant d'autres, combien il me serait doux de rendre votre sort plus supportable!" Et la multitude, qui espère toujours parce qu'elle est toujours malheureuse, ne cesse de se livrer à une attente tant de fois trompée.

"Cependant on annonce la tenue des Comices pour l'élection des Questeurs: après bien des démarches et des supplications, il obtient du magistrat qui doit les présider, d'être porté sur la liste des candidats. Il sollicite la permission de haranguer le Peuple assemblé; elle lui est accordée, et jamais son éloquence n'a paru avec plus d'éclat. L'amour de la patrie, le respect aux lois, la félicité des citoyens, paraissent être ses uniques pensées. Les uns sont éblouis par ses talens, les autres sont séduits par ses promesses; tous s'accordent à voir en lui un de ces êtres favorisés du Ciel, qui doivent faire la gloire de Rome.

"Le moment décisif approche enfin, le jour de l'élection est fixé. Après avoir paru sur le mont Quirinal, pour se faire mieux voir du Peuple, il arrive au Champ-de-Mars suivi d'un grand nombre de parens, d'amis, et accompagné de quelque personnage important, qui donne plus de poids à sa demande. Des gens apostés parcourent l'assemblée; ils répandent ses louanges avec adresse; ils s'attachent surtout aux habitans des tribus rustiques, hommes droits et simples, toujours étrangers aux brignes de la ville, et toujours prêts à en devenir les instrumens, sans qu'eux-mêmes s'en puissent douter.

"De son côté il ne néglige rien pour seconder les

démarches de ses amis ; il parcourt les rangs du Peuple, vêtu d'une robe ouverte par-devant, qui lui laisse la faculté de montrer les blessures vraies ou feintes qu'il a reçues dans les combats, et il s'attire ainsi la bienveillance de ce Peuple de soldats, qui place le courage au-dessus de toutes les vertus. Il lui est défendu de porter sous sa robe d'autres vêtemens où il pourrait mettre de l'or pour corrompre les suffrages ; mais cette sage disposition est éludée honteusement ; à quelques pas, des hommes apostés distribuent quelques sommes avec ménagement, et en promettent de plus considérables ; pendant que le candidat parle de vertu, le vice travaille pour lui à ses côtés. On va voter : quelle chaleur dans ses supplications ; que d'humilité, que de bassesse ! On les a vus ces fiers Romains, s'humilier devant les derniers de leurs concitoyens ; leur presser les mains d'une manière caressante, s'informer avec affection de leurs plus petits intérêts, leur prodiguer les flatteries, les prières, enfin embrasser les genoux de ces mêmes hommes qu'il dédaignaient la veille, et que peut-être ils traiteront le lendemain avec rigueur.

“ Pour montrer plus de popularité encore, notre candidat a près de lui un de ces hommes appelés ici *nomenclateurs*, dont l'unique talent est de connaître les noms de tous les individus de chaque tribu ; avec son aide, il appelle sans hésiter, chaque citoyen par son nom, et cette ruse grossière, et si souvent répétée, produit toujours son effet.

“ Enfin il est élu, il a franchi le premier pas, toujours si difficile, et lui-même est désormais l'artisan de sa propre fortune. S'est-il distingué dans l'exercice de la Questure, de l'Edilité, ou du Tribunat, à l'âge de trente-six ans il peut être revêtu d'une dignité curule, il peut même y parvenir plus tôt, un ancien respect pour les chefs de famille accordant une année de dispense pour chaque enfant dont se compose la famille des prétendants aux grandes charges. Si le nouveau magistrat a su se concilier l'amour du Peuple, ou s'il connaît l'art d'employer à propos les moyens qui y suppléent, il parcourt rapidement le cercle des grandeurs ; et bientôt,

exerçant ses talens sur un plus grand théâtre, il atteint au plus haut degré de fortune qu'un être humain puisse prétendre."

LETTRE XVIII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Gouvernement extérieur. Villes municipales. Colonies, etc.

ENFIN j'ai reçu ces lettres que j'attendais avec tant d'impatience et d'inquiétude. Comment vous peindre mon ravissement en les lisant ! Tranquille sur votre sort, le mien cesse de m'inquiéter ; l'avenir se présente à moi sous des couleurs plus douces. Lorsque j'ai cessé de craindre pour ce que j'ai de plus cher, que pourrais-je craindre pour moi-même ? Je dois l'avouer, cependant : combien de fois n'ai-je pas frémi à l'idée des périls où m'exposait une confiance que le succès pouvait seul justifier ! Ah ! si j'avais cru ne risquer que ma vie, combien j'eusse été soulagé ! Mais le coup qui m'aurait frappé, vous eût également atteint ; je vous aurais enveloppé dans ma ruine, et ce qui n'était qu'une imprudence pour moi-même, devenait un crime à votre égard.

Cléon m'a remis lui-même ce que vous lui avez confié pour moi ; vous avez acquitté, m'a-t-il dit, les promesses que je lui avais faites en votre nom, et vous les avez dépassées. Oui, le cœur d'un père est une source inépuisable de tendresse et de générosité. Je voudrais vous exprimer ma reconnaissance, et vous m'ordonnez de me taire. Jamais l'obéissance ne me fut plus pénible.

Vous m'exhorte à continuer mes relations ; elles vous attachent sans doute par l'importance du sujet, plus que par la forme que je peux y donner. Peu versé dans l'art d'écrire, je trace au hasard une esquisse rapide de ce grand tableau que j'ai sous les yeux. Je m'efforce de vous faire connaître ce vaste théâtre sur

lequel je joue un rôle si humble ; je cherche à peindre les scènes intéressantes, à donner une idée des acteurs ; la finesse du jeu m'échappe, et je ne peux rendre que mes propres sensations. J'aurais désiré que vous m'eussiez indiqué le sujet auquel je dois m'attacher davantage. N'ayant qu'un seul objet en vue, peut-être serais-je parvenu à le traiter avec quelque succès, tandis qu'errant au gré des circonstances, j'effleure tout ce qui se présente, et je compose mes tableaux sans art et sans méthode. J'imité cet élève ignorant qu'un habile médecin envoie cueillir des plantes salutaires ; il prend au hasard toutes celles qui lui tombent sous la main, et les lui présentant, il lui laisse le soin de les choisir. Mais c'est à mon père que j'écris ; il saura pardonner à ma faiblesse : que n'est-il près de moi pour la soutenir !

Je vais donc reprendre une correspondance que l'incertitude m'avait forcé de suspendre. J'espérais trouver dans le gouvernement de Rome quelque signe de faiblesse ou de désordre, qui pût faire présager la fin de cette domination dont elle fatigue l'univers ; j'attribuais à des circonstances heureuses cette puissance gigantesque. Sans doute ces circonstances ont bien servi les Romains, ils ont trouvé tous les peuples amollis ou divisés entr'eux, et la plupart avaient fourni leur course, avant que Rome entrât dans la carrière ; l'amour de la patrie, le courage, et le dévouement qui en sont inséparables, s'affaiblissaient en Grèce, en Macédoine, à Carthage, lorsque ces mêmes vertus s'élevaient à Rome au plus haut degré d'énergie ; mais c'est surtout à la haute sagesse de son gouvernement, que l'on est forcé d'attribuer cette vigueur constante, source de tant d'actions héroïques. Plus on voit les Romains, plus on apprend à les redouter ; et, pour les détruire, la nature devra produire des Peuples nouveaux.

Toutes les nations ont leur politique particulière ; elle est toujours mystérieuse en raison de leur faiblesse ; ici elle est profonde sans être cachée. Le Sénat et les Chefs de l'Etat couvrent leur marche d'un voile épais ; mais leur but est en évidence ; c'est aux extrémités du monde que doit s'arrêter leur empire. Confondu parmi

le Peuple, combien de fois ne l'ai-je pas entendu s'entretenir avec un orgueil tranquille, de cette souveraineté qu'il doit étendre sur toutes les nations ! il dispose d'elles avec assurance, il s'étonne que quelques unes résistent encore, et son langage semblerait l'effet du délire, partout ailleurs que dans Rome. Ce n'est ni l'emportement d'une nation légère, ni l'enthousiasme d'hommes insensés ; c'est une conviction profonde émanée du sentiment de leur force, et fortifiée par une longue expérience. Ici, c'est une maxime reconnue, un axiome de droit public, que tout doit obéir à Rome, qu'elle doit triompher de tous les obstacles, et qu'un destin irrévocable l'appelle à la domination universelle. Ses citoyens diffèrent quelquefois sur les moyens d'arriver plus promptement à ce but immuable ; tous conviennent du principe. Romulus, en élevant son faible édifice, l'appuya sur des bases inébranlables, et capables de soutenir un jour le monument prodigieux dont il avait conçu l'idée. D'une main hardie, il traça ce cadre immense où toutes les nations sont venues se ranger à leur tour ; ses successeurs n'ont eu qu'à le remplir. Des changemens essentiels ont pu être faits dans les détails, selon que le temps ou les circonstances en ont démontré le besoin, mais le plan n'appartient qu'à lui seul. Tout y retrace cet ensemble parfait, cette harmonie exacte qui caractérise l'œuvre du génie. C'est Romulus qui créa la première légion Romaine, qui fonda le Sénat, qui établit le patronage ; c'est lui surtout qui enfanta cette idée sublime d'associer à la gloire de Rome, tous les peuples vaincus, de les animer de son esprit, et d'en faire les instrumens de nouvelles conquêtes. Non contente de vaincre, Rome s'identifie ses ennemis mêmes. Plus ils lui opposent de résistance, plus elle les juge dignes d'être comptés parmi ses citoyens. Elle les console de leur défaite, en les associant à ses nouveaux triomphes ; et, liant ses intérêts à ceux de tous les peuples qu'elle a soumis, sa gloire devient l'ouvrage de tous. C'est là qu'il faut chercher les causes de la grandeur de cette ville superbe, et non dans de vains oracles, imaginés par le génie pour diriger l'ignorance.

Ah ! si la Grèce, oubliant ses dissensions, avait adopté ce système heureux, que son sort eût été différent de celui qu'elle éprouve aujourd'hui ! Déjà redoutable par elle-même, regardée, dès long-temps, comme le centre de la civilisation, elle eût attaché à ses destins tous les Peuples qu'elle a vaincus tant de fois, elle eût obtenu sans peine ce que Rome n'obtint que par de longs efforts ; l'empire des arts se fût étendu avec le sien ; et l'Orient fût devenu, pour le genre humain, une source féconde de vie et de lumière. De même que tout homme a son jour, chaque Peuple a son siècle. Athènes, Sparte, Thèbes, ont brillé successivement, sans que jamais les limites de leurs Etats aient été reculées. Elles ont repoussé de leur sein ceux qui n'aspiraient qu'à y trouver place ; par une rigueur imprudente, elles ont fait des ennemis de ceux qui auraient pu devenir de fidèles alliés ; et, comme un chêne altier finit par céder à l'effort des vents, s'il n'est défendu par une forêt protectrice, de même ces villes florissantes, abandonnées à leurs seules forces, ont succombé sous l'attaque d'un ennemi puissant.

Ici, la marche est différente ; dès l'instant qu'un Peuple est soumis, il est tranquille. L'ordre suit immédiatement la conquête. Rome y envoie des agens, qui se saisissent d'abord des droits du gouvernement, et les exercent en son nom. Les tribus qu'elle exige sont fixés ; ils ne doivent pas être à charge à la nation, parce que la puissance militaire y étant détruite désormais, ce qu'il en coûtait au Peuple pour se défendre, devient le salaire légitime de la puissance qui le protège ; il peut vivre dans une tranquillité parfaite ; mais il perd peu à peu le sentiment de son ancienne indépendance.

A l'origine de la République, les nations vaincues étaient transportées à Rome. Une loi de Romulus défendait de passer au fil de l'épée, ou de réduire en esclavage, la jeunesse des villes conquises ; de même elle ne permettait pas qu'on laissât leurs terres sans culture pour les convertir en pâturages ; mais quand Rome fut suffisamment peuplée, et qu'elle eut un territoire proportionné à son étendue, elle cessa d'accorder

aux Peuples vaincus le titre de citoyens, et l'on permit aux habitans de rester dans leur pays, sous différentes conditions. Les uns, comme les Peuples du Latium, sont les alliés immédiats du Peuple Romain. Les services importans qu'ils lui ont rendus, l'ancienneté de leur alliance, les avaient presque entièrement assimilés à leurs vainqueurs; ils donnaient leur avis dans les décisions importantes; ils jouissaient de droits très-étendus; mais ils n'étaient pas incorporés dans les tribus; ils composaient la principale force des armées de la République, sans être admis dans les légions. Les Consuls faisaient savoir aux différentes villes, la quantité de soldats ou de cavaliers qu'elles devaient fournir; elles les levaient, les équipaient, les entretenaient à leurs frais; et ces troupes étaient toujours soumises aux généraux Romains.

L'ensemble des privilèges, obligations, droits, lois, etc. particuliers aux Peuples du Latium, se nomme *droit latin*; les autres Peuples d'Italie jouissaient de ce qu'on appelle ici le *droit italien*. A mesure que les provinces d'Italie étaient conquises, Rome en faisait des alliés sous diverses conditions plus ou moins avantageuses à leurs Peuples. Les Italiens jouissaient de droits moins importans que ceux des Latins. Ils n'avaient aucun avis à émettre sur les affaires de Rome; mais ils s'imposaient eux-mêmes, ils fournissaient des troupes d'après leurs traités particuliers, et ils se gouvernaient par leurs propres lois.

Telle était, depuis long-temps, la position des Peuples du Latium et de l'Italie à l'égard de Rome; presque tous lui étaient restés fidèles dans la guerre d'Annibal; elle leur devait son salut, et, pour récompense, ils demandèrent unanimement à être assimilés aux citoyens Romains; refusés avec hauteur, tous prirent les armes à la fois. Rome eut à soutenir, pendant trois ans, la guerre la plus cruelle; trois cent mille hommes y périrent des deux côtés. Enfin, les talens réunis de Marius et de Sylla la firent triompher; mais, par un acte de générosité inattendu, on accorda à la soumission ce qu'on avait refusé à la menace. Depuis ce moment

les peuples de l'Italie, sans exception, prennent part aux élections dans les Comices, concourent pour toutes les places de l'Etat, sont admis dans les légions, et, à la réserve de quelques droits particuliers et de certaines cérémonies religieuses propres aux habitans de la ville, ils jouissent de tous les avantages des Romains. Cette concession ne s'étend pas cependant au-delà des droits politiques ; les Peuples alliés ne participent pas aux franchises pécuniaires, non plus qu'aux largesses réservées pour les citoyens proprement dits. Certaines lois que ces Etats ont conservées, mettent encore quelque différence entre leurs Peuples et les vrais Romains. Ces nuances s'affaiblissent chaque jour, et bientôt l'Italie entière n'offrira qu'un même Peuple.

Ce que l'on nomme ici les *provinces*, se compose de tous les Etats soumis à la République, hors de l'Italie. Aussitôt qu'un pays est conquis, le Sénat y envoie dix ambassadeurs auxquels il a fait savoir ses intentions ; ils se concertent pour l'exécution, avec le général vainqueur, et l'on fait connaître solennellement au Peuple assemblé, les charges et les obligations qui lui sont imposées. Plusieurs provinces sont traitées avec ménagement, d'autres le sont avec rigueur, selon qu'elles ont montré des dispositions plus ou moins hostiles envers les Romains, avant ou pendant la conquête. Quelquefois, dans la même province, une ville conserve le droit d'élire ses magistrats, de se gouverner par ses propres lois, tandis que les autres ne jouissent d'aucun de ces avantages.

On envoie dans toutes les provinces, un gouverneur dont le titre varie selon leur importance ; il commande les troupes et administre la justice ; il est toujours suivi d'un Questeur, qui est en quelque sorte son lieutenant ; mais dont la fonction principale est la surveillance des deniers publics.

On donne le titre de *municipales* aux villes étrangères dont les habitans jouissent des droits de citoyen Romain ; la République leur accorde cette distinction en récompense de quelque service éclatant. Dans le cas où elles manqueraient à leurs obligations envers la

métropole, elles seraient punies avec rigueur. Rome nomme à toutes leurs magistratures, et, sous le nom de *Préfectures*, elles sont déchuës de tous leurs privilèges.

Lorsque les principaux magistrats d'une ville quelconque ont donné, dans l'exercice de leurs fonctions, des preuves d'un dévouement particulier aux intérêts de la République, on leur accorde personnellement le droit de bourgeoisie, et cette récompense éclatante les place au-dessus de tous leurs concitoyens. Ainsi, de Peuple à Peuple, et d'homme à homme, l'émulation est générale pour arriver au même but; une pente invincible semble y entraîner le genre humain.

En général, autant Rome s'applique à détruire la liberté nationale dans les pays qu'elle a conquis, autant elle respecte la liberté des citoyens. Ses magistrats maintiennent l'ordre, rendent la justice, veillent sur toutes les parties de l'administration; mais ils laissent chacun suivre en paix sa religion, ses lois, ou ses usages, et jouir de ce qui lui est propre. Si l'on exige de la province une partie de ses terres, elles sont prises ordinairement sur les domaines de l'Etat; la République en fait la récompense de ses vieux soldats et le patrimoine de ses plus pauvres citoyens, en y envoyant des *colonies*.

Ces établissemens se font avec apparat. Après que le Peuple Romain a réglé le mode du partage, et indiqué les citoyens qui doivent y être admis, des commissaires les conduisent, avec ordre, sur le lieu qu'ils doivent occuper. Là, on trace les portions, et on les distribue, après avoir offert des sacrifices aux Dieux. Si l'on bâtit une ville, on en pose les fondemens avec des cérémonies particulières dont on attribue l'institution aux Peuples d'Etrurie. Si des circonstances malheureuses empêchent la nouvelle ville de prospérer, il n'est pas permis d'en élever une autre à la même place; parce que les pratiques religieuses qui ont eu lieu à ce sujet, ne doivent pas être renouvelées. On se borne à y envoyer, sans éclat, un petit nombre de citoyens pour ajouter aux premiers habitans. Ils jouissent des droits des citoyens Romains, sans avoir cependant droit de suffrage dans les Comices.

Ces Colonies dispersées dans les provinces, servent à les surveiller et à les maintenir dans l'obéissance. Elles les remplissent du nom de la mère-patrie et du respect qu'elle doit inspirer. Insensiblement, les Peuples adoptent sa langue, ses mœurs, ses opinions. Ainsi Rome est partout dans la République, et son esprit anime et vivifie tout. En même temps qu'elle affermit son empire, elle se dégage sans cesse de cette multitude de citoyens factieux et inquiets que le besoin rend toujours redoutables, et qui dessèchent l'Etat qui les nourrit; elle en fait des cultivateurs laborieux et des missionnaires ardens. Ces esclaves même qui, par leur multitude, semblent menacer la sûreté de Rome, servent encore à sa grandeur; devenus Romains par l'affranchissement, ils retournent dans leur pays chargés des bienfaits de leur mère adoptive, et ils remplissent l'univers de son nom et de sa magnificence. Tout ce qui fait ailleurs la ruine d'une nation, sert à l'agrandissement de celle-ci; elle convertit en instrumens utiles, jusqu'aux élémens de la destruction.

Tel est le système de gouvernement adopté par un Peuple dont on ne vante que le courage, et qui doit être à jamais cité pour la profondeur de ses combinaisons; c'est à ce plan suivi avec une constance opiniâtre, que Rome doit cet éclat dont elle éblouit toutes les nations. Jamais sa marche n'a varié, même dans les plus grands désastres. La royauté s'est écroulée; mais le génie de Romulus a plané dans le Sénat; c'est là que des hommes vieillis dans les dignités, éclairés par une longue expérience, affranchis du joug des passions, agitent avec tranquillité des intérêts qui sont devenus ceux de l'univers. Le principe de leur fondateur est la règle de leur conduite; comme lui, c'est avec une moitié du genre humain qu'ils forgent des fers à l'autre.

Telle que je viens de l'exposer, la marche du gouvernement de Rome pour asservir et gouverner les Peuples pourrait paraître légitime. Toutes les nations, même les plus sages, s'efforcent de subjuguier les autres; les droits semblent naître des succès, et la gloire couvrir l'injustice; mais cette ville superbe, et perfide

en même temps, doit sa grandeur à une politique insidieuse, autant qu'à ses vertus guerrières. Jamais Peuple ne sut employer avec autant d'habileté, cet art secret de détruire la liberté des autres Peuples, par des moyens détournés; de les irriter contre leurs chefs légitimes, et de faire naître entre eux des divisions qui les mènent tous à leur perte, en les mettant dans la nécessité d'implorer son dangereux secours. Le Sénat, où sont admis tous ces généraux, Achilles dans les combats, Ulysses dans le conseil, prononce sur le sort des Peuples conquis, et prépare en silence la chute de ceux qui résistent encore. Il enlève aux Rois leurs alliés, ébranle la fidélité de leurs sujets; il leur crée des ennemis invisibles, pris souvent au milieu de leurs Etats, quelquefois même au sein de leur famille. Il sape insensiblement la puissance des Etats les plus forts. Si la guerre que les Romains leur ont faite, ne les a pas entièrement abattus, la paix qu'ils concluent avec eux, achève leur ruine. Leurs traités insidieux ont mis dans leur dépendance plus de nations encore que leurs armes. C'est ainsi qu'un mot équivoque, interprété à leur manière, a causé la ruine de Carthage. Après de longs efforts, un Peuple est-il soumis à des conditions honorables, on appesantit ses fers avec adresse, et on l'appauvrit avec méthode.

Enfin, Rome puissante et victorieuse, fait à l'égard des grands Etats, ce que Rome naissante faisait envers ces faibles nations dont elle était entourée. C'est le même système, le même plan, la même marche; ce sont les mêmes moyens. Les plus grands Etats comme les plus petits, ont été sapés par leur politique, avant d'être abattus par leurs forces; et tous ont fini par s'engloutir dans cet océan de puissance qui ne connaît plus de rivages.

LETTRE XIX.

POLYCLÈTE À SA SŒUR RHODOPE.

Mariage. Cérémonies religieuses, etc.

ENFIN, Rhodope, votre sort est fixé ; vous êtes l'heureuse épouse de mon ami ; vous auriez acquis par cette union, depuis long-temps désirée, de nouveaux droits à ma tendresse, s'il était possible qu'elle s'accrût encore. Lorsque j'en ai reçu la nouvelle, un événement semblable venait d'avoir lieu dans la maison que j'habite. Il a excité en moi des sensations plus vives qu'il n'eût fait dans un autre moment, en même temps qu'il m'a intéressé par la nouveauté du spectacle. Je vous en ferai le récit ; encore frappée de l'auguste cérémonie dont vous venez d'être l'objet, vous jugerez laquelle des deux nations a su donner un caractère plus imposant à ce lien sacré sur lequel roule à jamais l'espoir des générations. Étranger, jusqu'à ce moment, aux réflexions qu'il fait naître, je n'ose établir de comparaison que d'après les émotions que j'ai éprouvées. Mais si elles ne m'ont pas trompé, le mariage, à Rome, est environné de plus de majesté que parmi nous. En Grèce, il rappelle des idées brillantes et gaies ; ici elles sont plus graves et plus solennelles. Des emblèmes touchans par leur simplicité, expriment aux deux époux les devoirs qui vont leur être imposés ; et l'heureuse allégorie fait pénétrer jusqu'au fond de leur âme, des vérités que la froide raison pourrait à peine faire entendre.

Un matin, après une longue promenade que j'avais faite sur les bords du Tibre, je fus surpris de trouver la maison du Consul remplie d'une multitude de personnes dont la plupart m'étaient inconnues. Au milieu d'elles, Lucius s'entretenait vivement avec un jeune homme de l'extérieur le plus brillant ; il portait au doigt un anneau d'or qui eût suffi pour indiquer son rang, si un certain air de supériorité et des manières élégantes et libres ne l'eussent annoncé d'une manière plus sûre encore.

Dès que Lucius m'aperçut : " Mon cher Polyclète", me dit-il, " mon père vient de nous annoncer une heureuse nouvelle à laquelle votre amitié prendra quelque part. Ma sœur Octavie est promise au jeune Dolabella ; c'est lui que vous voyez : il était mon ami, il va devenir mon frère, c'est dire assez qu'il doit être aussi le vôtre. Tous ceux qui sont rassemblés ici, sont les principaux membres des deux familles. En ce moment, mon père convient avec le vieux Sénateur Dolabella, des articles du contrat ; quand il sera dressé, chacun de nous le scellera de son cachet, pour y donner l'authenticité d'un acte public. Cet acte préliminaire que nous appelons *sponsalia*, est une sorte d'engagement réciproque ; on ne peut le rompre qu'en observant certaines formes légales." Puis, me tirant à l'écart : " Vous aimez à connaître nos usages, rien ne vous empêche de les observer librement dans cette circonstance si importante. D'ordinaire, ces mystères se passent dans l'intérieur des familles ; aucun étranger n'y est admis ; mais il y a long-temps que vous avez cessé de l'être parmi nous."

En ce moment, Cneius Octavius entra, tenant sa fille par la main. A son aspect le jeune Dolabella se hâta de disparaître, pour ne pas devancer le moment où il lui est permis de voir celle qui lui est destinée. Elle s'avança d'un pas incertain ; et, malgré le voile qui rassurait sa modestie, la confusion, douce fille de la Vertu, se peignait dans tous ses mouvemens. Elle recevait avec embarras les félicitations que chacun s'empressait de lui adresser ; elle hésitait pour y répondre, quand un esclave se fit annoncer comme envoyé de Dolabella. Il présenta à la future, en présence de l'assemblée, un anneau de fer sans pierre, qu'elle mit sur-le-champ au petit doigt de la main droite. On regarde ce don si simple, comme le premier gage de la foi promise, et il précède toujours le mariage.

Dès la veille, on avait eu soin de prendre les Auspices, pour connaître la volonté des Dieux ; mais depuis long-temps les Augures ont cessé de combattre la volonté des hommes, au nom de la Divinité ; et, s'estimant heureux qu'on les consulte encore, ils ne voient dans

les Cieux que des signes favorables. On avait fait des sacrifices au Ciel et à la Terre, regardés comme les premiers époux; on en avait fait de semblables à Minerve, protectrice de la virginité, et à Junon, patronne des époux. Lorsque toutes ces formalités furent remplies, et que les conventions eurent été stipulées, on servit le festin d'alliance, toujours donné par le père de la jeune fille. A peine les convives eurent pris leur place, que tous les yeux se dirigèrent vers moi. Au milieu de tant d'hommes revêtus de la toge Romaine, et dont le plus grand nombre portait le *laticlave*, mes simples vêtements Grecs offraient une singularité qui me rendit un moment le héros de la fête. Le Consul instruisit l'assemblée des motifs de mon séjour à Rome; et, toujours noble et généreux, il me peignit, non comme un captif détenu dans une terre étrangère, mais comme un envoyé d'Athènes, qu'il se serait tenu honoré de recevoir dans sa maison. Pour me faire connaître d'une manière plus honorable encore, il me pressa, au nom des convives, de les instruire des cérémonies qui accompagnent le mariage parmi nous. Lorsque j'eus satisfait à ses demandes, lui-même prévint celles que j'aurais craint de lui adresser. "Ce nœud sacré", dit-il, "a toujours été un objet important aux yeux des législateurs, soit qu'ils l'aient envisagé sous le rapport religieux, soit qu'ils n'aient considéré que l'influence qu'il doit avoir sur l'ordre social. En effet, chaque famille représentant la société dont elle fait partie, l'acte qui unit ses chefs, doit être aussi solennel que le pacte national; est-il sans vigueur, cesse-t-il d'inspirer le respect, l'Etat entier tombe dans la décadence dont le désordre des familles est le premier indice; et, semblables aux flots de l'océan, les générations égarées dès leur source, se succèdent et s'entassent, sans laisser après elles la trace de leur existence.

"Le mariage est à nos yeux un acte tellement auguste, l'union qu'il exprime est si parfaite, que la mort même peut à peine le détruire. Une femme qui prend un second époux, ne blesse pas les lois, mais elle blesse l'opinion, plus forte encore que les lois. Les présages

funestes semblent menacer de la colère des Dieux, ceux qui bravent ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. C'est pour les détourner que l'on ôte avec grand soin de la chambre nuptiale, tout ce qui a pu servir au premier mari; la porte en est changée; on écarte même tout ce qui pourrait rappeler la pensée d'un être dont on offense la mémoire.

“ Une action violente autant qu'injuste donna des épouses aux premiers Romains; mais cet écart même les conduisit aux vertus conjugales qui pouvaient seules en effacer le souvenir; et s'ils outragèrent un moment celles dont ils voulaient faire leurs compagnes, c'est en les honorant sans cesse qu'ils parvinrent à se les attacher. Suivant toujours le même plan, dans des circonstances différentes, Romulus parvint à changer en Romaines ces femmes qu'il avait enlevées, comme il convertit en sujets fidèles les Peuples qu'il avait vaincus; et la noble *Hersilie*, entièrement dévouée à sa nouvelle patrie, partagea les autels que la reconnaissance éleva au premier des héros; c'est elle que, dans nos sacrifices, nous honorons sous le nom d'*Ora*.

“ Numa, toujours occupé du soin de rattacher l'homme à la Divinité, environna l'union des époux des mystères de la religion. Il y donna un caractère plus auguste; tantôt, par des cérémonies mystérieuses que le temps a consacrées, tantôt par des symboles d'une simplicité respectable, il apprit aux deux sexes à connaître les devoirs qu'ils s'imposent. J'ai vu, dans mon jeune âge, mettre un joug sur le col des deux époux, et, par une vaine délicatesse, on a fini par supprimer cette cérémonie, image exacte du mariage que l'on doit considérer comme un joug réciproque. Le mot *conjugium* que nous avons conservé, rappelle encore cette ancienne coutume.

“ Le mariage se fait, parmi nous, de trois manières différentes: 1. par *confarréation*, c'est-à-dire, en notre langue, *par l'usage du même pain*. L'homme et la femme se présentent avec dix témoins, devant le Grand-Pontife ou le Flamme de Jupiter. Après avoir immolé un mouton, le prêtre consacre un gâteau fait de fleur de farine, de sel, et d'eau; il en goûte les prémices, puis il

Le partage entre les deux époux, qui le mangent devant lui, exprimant, par cette nourriture commune et sacrée, que désormais tout doit être commun entr'eux. La femme passe ensuite entre les mains du mari, en présence des témoins, et le prêtre prononce les paroles sacramentales. Cette manière de se marier est principalement en usage parmi les Pontifes et les prêtres, non seulement parce qu'ils n'ont rien changé aux coutumes de nos ancêtres, mais encore parce qu'elle seule peut donner à leurs femmes le droit d'être associées à leurs fonctions et de participer aux rites sacrés.

“ 2. Par *cohabitation*. Qu'une femme ait demeuré pendant un an, sans qu'il y ait eu interruption de trois jours consécutifs, avec un citoyen, elle devient son épouse de fait, et l'usage est censé avoir suppléé à toutes les formalités omises. Ces sortes d'unions, devenues trop fréquentes aujourd'hui par le relâchement des mœurs, sont moins respectées que les autres ; on les nomme souvent demi-mariages. La loi qui les tolère semble favoriser le désordre, mais elle en prévient de plus graves encore.

“ 3. Par *coemption*, ou achat réciproque. Le mari et la femme se donnent mutuellement trois as d'airain, en prononçant tous deux les formules prescrites par la loi : *Voulez-vous devenir la mère de ma famille ?* dit l'époux : *J'y consens*, répond la femme. Elle lui adresse une question semblable à laquelle il répond de la même manière, et l'union est prononcée. Dès ce moment, le mari a sur sa femme tous les droits d'un père, et elle jouit de tous ceux que nos lois accordent à une fille. Je ne vous décrirai pas des cérémonies dont vous allez être témoin ; vous saurez seulement que les femmes mariées par *confarréation* ou par *coemption* jouissent exclusivement du titre de *mères de famille*, si honorable parmi nous ; elles seules peuvent hériter des biens de leur époux, soit en totalité, s'il ne laisse pas d'enfans, soit par portion égale à la leur, s'il en existe. C'est parmi ces enfans appelés proprement *patrimi* et *matri-mi*, que l'on choisit ceux qui doivent approcher des autels ; et eux seuls peuvent parvenir à certaines dignités

sacerdotales. Il seraient superflu de vous dire que ce genre d'unions ayant exclusivement le caractère légal, nos familles n'en contractent pas d'autre.

“ En général, tout mariage, même par *cohabitation*, contracté sans le consentement du père de chacun des époux, est regardé comme illégitime ; il en est de même de celui du tuteur avec sa pupille, du gouverneur d'une province avec une habitante du pays commis à ses soins. En aucun cas, un citoyen ne peut épouser une esclave, ni la fille libre un homme qui ne l'est pas ; nous ne permettons même pas à un citoyen d'épouser une étrangère ; la dignité du nom Romain serait souillée par de telles alliances.

“ Après vous avoir fait connaître ces lois si saintes sur lesquelles repose l'espoir des familles, faut-il vous dire, ô jeune Grec, qu'on les outrage chaque jour ? Effrayés par le luxe qui les entraîne, accablés sous des besoins nouveaux, une multitude de citoyens, redoutant les charges d'un ménage, vivent dans des associations obscures, et donnent l'existence à des enfans que l'Etat repousse avec dédain. Chaque jour, des noms nouveaux blessent l'oreille des vieux Romains ; bientôt les familles les plus illustres auront disparu, elles n'existeront que dans nos annales, et les descendans de nos esclaves gouverneront cet univers que nous avons conquis.”

Il se tut à ces mots, et l'embarras de plusieurs des convives annonçait assez qu'ils n'étaient pas étrangers aux réflexions du Consul. Pour faire diversion, on porta la santé d'Octavie et de Dolabella, et on se sépara après avoir fait des libations à la *Félicité*.

Resté seul avec Octavius et son fils : “ La réunion qui vient d'avoir lieu”, me dit le Consul, “ est le prélude d'une cérémonie plus brillante qui aurait dû se célébrer demain. Mais c'est aujourd'hui le jour des Ides, et l'on évite soigneusement de se marier aux époques des Calendes, Nones, et Ides, ainsi que le lendemain de ces mêmes jours ; on évite aussi les jours de fêtes. Cependant il est d'usage que les veuves qui se remarient, choisissent ce moment où le Peuple est rassemblé

dans les temples, pour échapper aux railleries dont il se plait à les accabler."

Le jour suivant, usant pour la dernière fois des droits d'un frère, Lucius me conduisit à l'appartement de sa sœur, dont, jusque là, je n'étais jamais approché. Nous la trouvâmes sans voile, entourée de ses esclaves favorites qui s'empressaient d'étaler autour d'elle les ornemens qui devaient ajouter encore à ses charmes, au moment de son triomphe. Elle les regardait avec indifférence : tout en elle exprimait cette inquiétude involontaire que l'on éprouve au moment d'un grand changement, quelque heureux qu'il puisse être. Elle s'informa avec intérêt de ma famille. Lorsque je lui eus dit que j'avais une sœur qui venait de subir le joug de l'hymen, elle choisit parmi les présens qu'on lui avait faits, une chaîne d'or travaillée avec art, qu'elle me chargea de lui remettre, voulant, dit-elle, être à la sœur ce que Lucius était au frère.

Le lendemain, les deux familles se rendirent dès le matin au temple de *Junon Juga*, à laquelle on offrit le sacrifice d'un porc dont on eut soin d'arracher le fiel, signe fatal d'amertume et d'aigreur. Enfin arriva le moment fixé pour la dernière cérémonie ; quoiqu'elle n'ait lieu qu'au soir, la journée entière avait été employée à parer la jeune mariée. Chaque partie de son ajustement offre des rapports mystérieux avec la circonstance. En la coiffant, on sépare ses cheveux avec le fer d'une pique qui a été trempée dans le sang d'un gladiateur mort dans l'arène, exprimant par cet emblème cruel, qu'il doit naître d'elle des hommes de courage ; on en forme six tresses, à la manière des Vestales dont elle possède encore le caractère essentiel. Sur sa tête, est placée une couronne de verveine qu'elle a cueillie elle-même, et que l'on recouvre d'un voile de couleur de safran appelé *flammeum*. Cette coiffure est celle des femmes des Pontifes ; elles se font remarquer par leur modestie, et l'on se plaît à en offrir l'augure dans cette circonstance importante. On lui fait prendre une chaussure très-élevée qui ajoute encore à la noblesse de sa taille. Sa robe est de la même couleur que son voile ;

elle est tout unie comme celle que *Tanaquil*, femme du premier des Tarquins, avait tissue elle-même pour le Roi *Servius Tullius*, et que l'on voit encore dans le temple de la Fortune. Elle est maintenue par une ceinture faite de laine de brebis, et qui est nouée d'un nœud particulier appelé *Herculéen*.

Lorsque le cortège eut été rassemblé, les plus proches parens de la jeune épousée l'enlevèrent dans leurs bras pour lui faire faire les premiers pas ; elle doit paraître ne quitter que par force la maison paternelle. Cette feinte violence rappelle en même temps l'enlèvement des Sabines, à des hommes qui chérissent tout ce qui a rapport à leur origine. La marche commença à la lueur de cinq flambeaux faits d'une sorte de pin appelé *tæda*, le même, dit-on, que Cérès alluma aux flammes de l'Etna, lorsqu'elle était à la recherche de sa fille. Ils sont portés par de jeunes gens nommés *pueri lauti*, parce qu'ils sont parfumés avec soin. Ce nombre de cinq est emblématique comme tout le reste de la cérémonie ; il rappelle les cinq Divinités qui président au mariage : ce sont Jupiter, Junon, Vénus, Diane, et la Déesse *Persuasion*, appelée ici *Suada*. Trois jeunes garçons qui ont encore père et mère, et que l'on nomme *paranymphes*, sont particulièrement chargés de conduire la mariée. L'un marche devant elle, élevant le flambeau de l'hymen toujours fait d'aubépine ; les deux autres la soutiennent par les bras, tandis qu'un autre jeune homme de ceux que l'on nomme *Camilles*, et qui sont attachés aux autels, marche derrière elle, portant une cassette ouverte, où l'on aperçoit les bijoux les plus riches, confondus avec des jouets d'enfans. Enfin, le cortège est fermé par une troupe de jeunes esclaves portant, l'une des fuseaux, l'autre une quenouille et d'autres objets qui rappellent à la jeune femme les soins qui doivent l'occuper désormais.

Pendant la marche qui se fait à pas lents, avec une pompe assortie au rang des époux, et toujours aux sons mélodieux de la double flûte, les parens chantent, *Hymen, ô hyménée* ; et l'on invoque à haute voix *Thalassius*, l'un des Romains qui enlevèrent les Sabines, et

dont l'union longue et fortunée est rappelée comme un heureux augure.

Arrivée devant la porte de son mari, laquelle était décorée de guirlandes de myrthe et de fleurs, la jeune épouse s'arrêta ; elle y attacha des bandelettes de laine frottées avec de la graisse de loup, pour écarter les sortilèges, cet éternel sujet de crainte pour cette nation si courageuse. Cette opération terminée, le mari se présenta ; et, feignant d'ignorer qui elle était, et lui demanda son nom. *Je suis Caja : où êtes-vous, Cajus ?* répondit-elle. Caja est cette même *Tanaquil*, qui s'acquittant de réputation par ses vertus ; les jeunes femmes empruntent son nom comme un gage de leur bonne conduite. Après cette formalité, l'époux présente à sa femme *le feu et l'eau*, symboles d'une fortune commune. Alors, ceux qui l'ont portée hors de la maison paternelle, l'enlèvent une seconde fois pour l'introduire dans celle de son mari, sans qu'elle touche au seuil de la porte, ce qui serait regardé comme un signe funeste. Le seuil des portes étant consacré à Vesta, celle qui renonce à ses attributs, commettrait un sacrilège en y touchant. Quelquefois, par une précaution plus sûre encore, on fait une large brèche au mur de la maison pour l'y faire entrer. Aussitôt qu'elle est introduite dans sa nouvelle demeure, on lui en présente les clefs réunies dans un même anneau ; et dès cet instant, rien ne s'y fait que par ses ordres. Je ne dois pas omettre une légère circonstance qui montre l'importance que mettent les Romains aux soins du ménage : lorsque l'épousée entre dans l'*Atrium*, on étend devant elle une peau de mouton chargée de sa laine, pour lui rappeler encore la nature de ses occupations.

Au moment de l'arrivée du cortège, Lucius et quelques autres jeunes gens s'étaient empressés d'enlever le flambeau nuptial des mains de celui qui le portait ; ils le cachèrent soigneusement, dans la crainte que l'on ne s'en servît pour faire quelque maléfice qui abrégât la vie des nouveaux époux.

Alors, on nous introduisit dans un vaste appartement où étaient dressées plusieurs tables magnifiquement ser-

vies. Une multitude de jeunes esclaves richement vêtues, s'empressaient autour de leur nouvelle maîtresse. Des baladins, placés vis-à-vis d'elle, s'efforçaient d'attirer ses regards par des pantomimes bouffonnes, tandis que des joueurs de flûte faisaient entendre les accens d'une musique douce et voluptueuse.

A mesure que le repas se prolongeait, la joie des convives devenait plus vive et plus bruyante. Les uns chantaient à haute voix l'hymne nuptial appelé *Epithalame*, d'autres en répétaient les refrains animés ; et de graves personnages, observateurs exacts des usages anciens, récitaient des vers Fescennins, dont la licence blesserait des oreilles chastes, s'ils pouvaient en être compris. Peu après, des matrones appelées *pronubæ*, dont la vertu est reconnue, et qui n'ont été mariées qu'une seule fois, conduisent la jeune épouse dans la chambre nuptiale qui est jonchée de fleurs, et toujours décorée magnifiquement. A milieu, est le lit *génial*, nommé ainsi parce qu'il est consacré au génie du mari. L'or uni à la pourpre y brille de tout côté ; et des guirlandes de myrte, disposées avec art, semblent en faire le trône d'une divinité.

Cependant les convives continuaient de se livrer à la joie ; les libations se succédaient avec rapidité, et Bacchus détournait insensiblement un encens qui ne devait pas brûler pour lui, lorsque le Consul se leva. Chacun se hâta de l'imiter, et tous s'approchèrent du nouvel époux pour lui adresser leurs dernières félicitations. Alors, pour faire entendre qu'il renonce aux frivolités du jeune âge, il jette à terre quelques poignées de noix que les assistans s'empressent de ramasser, et il saisit ce moment pour échapper aux importuns, et disparaître.

Le mariage est terminé, mais les réjouissances durent encore. Le lendemain, le mari donne un grand festin appelé *reposita*, parce que l'on y boit derechef à la prospérité des époux.

A l'issue du repas, les parens et les amis offrent aux époux les présens d'usage, et chacun saisit cette occasion pour déployer sa magnificence ou son affection. J'osai leur présenter deux tourterelles d'une blancheur

éclatante, que j'avais cachées dans mon sein. Ils reçurent avec bonté cette faible offrande ; tous deux parurent touchés de l'image qu'elle leur rappelait. Pour terminer dignement la fête, et assurer à jamais leur félicité, ils allèrent ensemble offrir un sacrifice aux Dieux protecteurs des époux.

LETTRE XX.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Amphithéâtre. Gladiateurs. Combats divers. Origine de cette institution. Ses effets.

À CES scènes douces et simples qui ont fait le sujet de mes dernières lettres, vont succéder des scènes bien différentes ; je frémis d'indignation en me les rappelant, et ma main répugne à les tracer ; mais je dois rendre mes tableaux exacts plutôt qu'agréables ; s'ils offrent des nuances trop sombres, elles tiennent au sujet même.

Lorsque je suis prêt d'asseoir une opinion sur le caractère des Romains, tout à coup une impression contraire à celle que j'avais éprouvée d'abord, me force à suspendre mon jugement. Prêt à les regarder comme des hommes héroïques, l'instant qui suit ne me fait voir en eux qu'un Peuple barbare. Des taches de sang souillent les plus belles pages de leur histoire ; il coule jusque dans leurs fêtes.

Ce matin, je m'entretenais avec Syrus des usages des Romains ; nous pesions avec équité leurs vertus et leurs vices : la balance penchait en leur faveur, lorsque Lucius entrant tout à coup : " Vite, mon cher Polyclète," me dit-il, avec cette vivacité qu'il met à tout ce qu'il fait, " hâtez-vous de me suivre, pour jouir du plus beau spectacle que Rome ait offert depuis long-temps. Je n'ai pas voulu vous en instruire plus tôt, pour vous laisser le plaisir de la surprise. Ne perdons pas un moment, si nous voulons y trouver place." " Allez, Polyclète,"

me dit Syrus, en souriant ; “ il n’est pas permis à un esclave de vous suivre dans un lieu où les citoyens sont seuls admis ; lorsque vous connaîtrez ces plaisirs si vantés, peut-être penserez-vous que je ne dois pas me plaindre de cette exclusion.”

Lucius et moi nous prîmes le chemin de l’amphithéâtre ; tout était déjà rempli, et il nous eût été impossible de trouver place, si mon compagnon, apercevant un client de son père, ne l’eût envoyé vers les Ediles qui donnaient la fête, pour les instruire de notre embarras. Aussitôt parut un licteur qui, traversant les rangs avec autorité, nous conduisit jusqu’aux places destinées aux Chevaliers parmi lesquels il nous fit asseoir. Le spectacle n’était pas encore commencé, et je pus jouir à mon aise, du coup d’œil le plus imposant.

Le mot *amphithéâtre*, que les Romains ont emprunté des Grecs, exprime ici comme parmi nous, un *double théâtre*, ou, pour m’exprimer plus clairement, le théâtre représentant un demi-cercle, l’amphithéâtre se compose de ces deux moitiés réunies. La partie du milieu où se passe la scène est nommée *arène*, parce qu’elle est couverte d’un sable appelé *arena* ; elle est entourée d’un mur circulaire élevé de plus de douze pieds, sur lequel est placé un rang de sièges destinés aux grands magistrats et aux Sénateurs ; celui qui donne les jeux, y domine sur une espèce de tribunal ; c’est près de lui que se placent les Vestales. Derrière ce lieu, appelé le *Podium*, sont des rangs de sièges qui s’étendent et s’élèvent successivement jusqu’au sommet de l’édifice ; et, de même qu’au théâtre, les quatorze premiers rangs sont réservés aux Chevaliers. C’est là qu’assis commodément, un horizon de magnificence sembla se développer à mes regards. Quatre-vingt mille spectateurs rangés dans un bel ordre, dont les uns portaient les marques de leur dignité, et les autres étaient revêtus de toges éclatantes, m’offraient le Peuple Romain sous son plus noble aspect.

Je demandai vainement à mon compagnon quelle était la nature de la fête qui attirait un concours aussi prodigieux : “ Vous le saurez bientôt,” me dit-il, “ con-

tentez-vous, pour le moment, d'apprendre qu'il n'en est pas de plus recherchée; on y accourt de l'extrémité de l'Italie. Quand on en fait l'annonce dans nos villes et dans nos bourgs, elle devient le sujet de tous les entretiens, et l'on en jouit encore après qu'elle est passée. Tous ceux qui briguent le suffrage du Peuple, n'ont pas de plus sûr moyen de l'obtenir, que de lui donner de ces sortes de jeux. Quoique les Romains ne s'aveuglent pas sur le but de cette flatterie, ils n'y sont pas moins sensibles; l'espèce d'hommage dont elle leur offre la preuve, leur fait pardonner le motif."

Comme il achevait ces mots, une large porte, située sous le *Podium*, s'ouvrit tout à coup, et nous vîmes entrer dans l'arène une troupe de jeunes hommes tous grands et bien faits. Dès qu'ils parurent, l'assemblée jeta de grands cris de joie, et répéta avec transport le nom des Ediles curules qui donnaient la fête. Lorsque ces hommes, qui semblaient des soldats à leur mine guerrière, eurent fait le tour de l'arène, un homme plus âgé, qui semblait présider à ce qui s'allait passer, les rassembla deux à deux, selon leur taille, leur force, ou leur adresse; puis, avec des épées de bois, ils commencèrent autant de combats singuliers, où tous déployèrent une agilité surprenante. Charmé de leur adresse, je les regardais avec attention, et, me rappelant ce que m'avait dit Syrus, je le taxais d'injustice; mais ce que je prenais pour le spectacle même, n'en était que le prélude. Sur un signe que fit un des Ediles, tout à coup la trompette se fit entendre; les combattans cessèrent leurs jeux; leur chef vint prendre les armes légères dont ils s'étaient servis jusqu'à ce moment, et il les arma d'épées tranchantes. Alors leur contenance changea subitement; ils se regardèrent avec des yeux menaçans, et je vis avec effroi que ce que j'avais pris pour un simulacre de guerre, était un combat réel, où des hommes allaient mourir pour l'amusement des spectateurs. Deux de ces combattans étaient devant nous, et je fus témoin des coups terribles qu'ils se portèrent. Tantôt ils avançaient, tantôt ils reculaient, évitant avec art leurs atteintes mutuelles; puis, par des feintes rapides, ils

tâchaient de préparer des coups plus sûrs. Enfin le plus adroit, ou le plus heureux, fit un saut de côté, pour échapper au coup qui l'allait percer, et, surprenant son adversaire comme il avait le corps en avant, sans lui donner le temps de se replacer, il lui plongea son glaive dans le sein. L'assemblée s'écria d'une voix unanime : *Il en tient*. La pauvre victime, tombant sur les genoux, baissa ses armes en signe de défaite, et, levant les mains au ciel, elle semblait implorer la pitié des assistans. Tous, au même instant, élevèrent la main avec le pouce étendu ; je me hâtai de les imiter, croyant que ce signe annonçait la grâce de cet infortuné ; je me trompais, c'était son arrêt de mort. Il ne l'eut pas plus tôt aperçu, que, tendant lui-même la gorge à son vainqueur, il en reçut le coup fatal. Des esclaves tirèrent le cadavre avec des crocs, et le jetèrent par une petite porte dans une sorte de cave où l'on entasse les corps de ces malheureux.

A l'instant de nouveaux acteurs occupèrent la place, et la même scène se renouvela avec mille circonstances différentes. La victoire, cette fois, fut plus disputée. Les combattans, également adroits et vigoureux, s'efforçaient en vain de se surprendre ; leurs coups rapides étaient parés avec la dextérité qui les portait. Tour à tour, s'élançant et se repliant avec souplesse, ils semblaient prêts à porter un coup décisif, et toujours l'attente des spectateurs était trompée ; après de longs efforts, la victoire paraissait devoir être indécise, lorsque l'un d'eux, saisissant son épée à deux mains, se précipite sur son adversaire, par un coup désespéré ; il brise son bouclier, et lui fait dans le flanc une blessure profonde. Le sang coule à gros bouillons, mais le vaincu résiste encore ; sentant ses forces défaillir, il met un genou en terre, dans cette posture il écarte les nouveaux coups que son ennemi veut encore lui porter, et cherche lui-même à le frapper. Bientôt il chancelle, son bras affaibli peut à peine lever son épée, il va succomber. Alors un cri d'admiration retentit de tout côté ; les spectateurs élevèrent en même temps la main avec le pouce plié, et je connus que ce signe était celui du salut.

A l'instant, celui qui allait être son bourreau aida lui-même à le relever, et le conduisant au lieu d'où ils étaient sortis, le remit entre les mains de gens chargés de panser ses blessures, et de conserver une vie destinée à se perdre de la même manière.

Saisi d'horreur à ces scènes sanglantes : "Grands Dieux," m'écriai-je, en m'adressant en Grec à Lucius, "ce sont donc là vos fêtes ! Quoi ! ces magistrats qui punissent le meurtre, viennent l'encourager dans cette enceinte ; ces Vestales, dont un seul regard sauve un criminel allant au supplice ; ces vierges modestes et pures voient d'un œil tranquille les convulsions d'un mourant ; elles sourient à son agonie, et, par un geste impie, elles-mêmes provoquent son dernier soupir ! Etrange inconséquence qui fait applaudir à un odieux triomphe, ce même Peuple triomphateur de toutes les nations !"

A ces mots, un vieillard qui était assis devant moi, se retourna, et me regardant d'un air sévère : "Etranger," me dit-il, "ne blâmez pas des usages dont vous ne connaissez pas le véritable but : nous les tenons de nos pères, et cela seul doit nous les faire respecter. Plût aux Dieux que jamais nous n'eussions porté d'atteintes à leurs institutions ! J'aime mieux que nos femmes paraissent à l'amphithéâtre, que de les voir nourrir un chien sur leurs genoux, ou porter au poing un perroquet qui a coûté plus cher qu'un esclave. Le sort d'un gladiateur est à plaindre, je le veux ; mais il a des compensations que vous ne pouvez pas connaître. L'habitude de ces sortes de jeux aguerrit nos enfans, elle les prépare à de plus nobles combats, elle leur apprend à verser, sans hésiter, leur sang pour la patrie. La gymnastique de vos Grecs a-t-elle donc d'autres motifs ? J'ai parcouru votre pays, j'en ai vu les solennités, et l'extrême importance que votre Peuple attache aux divers combats qui s'y livrent, montre assez les vues de ceux qui les ont institués. Croyez-vous donc que le *Ceste* soit moins meurtrier que le glaive ? J'ai vu vos athlètes expirer sur la place, ou sortir du combat, plus mutilés que s'ils fussent échappés des griffes des bêtes féroces. Mais que direz-vous du *Pancrace*, de ce jeu

barbare qui réunit à lui seul ce que tous les exercices gymnastiques ont de plus cruel? Nos Romains l'ont exclus de leurs fêtes, et vos Athéniens en font leurs délices. Souvenez-vous qu'un Peuple n'a pas le droit de désapprouver les usages d'un autre, et que ceux qui ont fondé les institutions qui vous choquent, étaient des hommes très-supérieurs à ceux qui osent les blâmer." Il allait continuer, quand de nouveaux combattans attirèrent son attention.

Je rougis de le dire : entraîné par cette curiosité invincible qui nous porte à voir ce que nous détestons le plus, moi-même je regardai cet affreux spectacle, et l'impression douloureuse qu'il me faisait éprouver, pouvait à peine en détourner mes yeux.

L'un de ces combattans, appelé *Mirmillon*, d'un mot de notre langue qui signifie *poisson*, parceque son casque est surmonté d'une figure de poisson, était vêtu d'une tunique courte, à la manière des Gaulois ; il portait un bouclier, et était armé d'une épée recourbée. Celui qui combattait contre lui, avait la tête nue ; d'une main il tenait un trident acéré, et de l'autre un filet qui lui fait donner le nom de *Rétiaire*. Il doit s'en servir pour envelopper la tête de son ennemi qui se trouve alors à sa merci. Il se mit à la poursuite de son adversaire qui fuyait légèrement devant lui. Ils firent ainsi le tour de l'arène plusieurs fois ; l'un laissant, par momens, approcher son ennemi, dont il examinait avec attention tous les mouvemens, et l'autre le suivant toujours, disposant son filet pour le jeter à propos. De temps en temps il criait à son adversaire : *Arrête, Gaulois, arrête ; ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à ton poisson.* Enfin, trouvant l'instant favorable, il lui lança son filet ; mais le mirmillon, par un mouvement rapide, s'en débarrassa adroitement, et à son tour, il courut après le rétiaire, qui se mit à fuir de toute sa vitesse ; tout en courant, celui-ci disposait son filet pour le jeter avec succès. Au moment qu'il allait être atteint, il se retourna brusquement, et, par un coup hardi, il enveloppa tellement le malheureux mirmillon, que, malgré des efforts prodigieux, il lui fut impossible de se dégager.

Après avoir laissé jouir un moment les spectateurs de ce tableau cruel, le rétiaire s'avança vers lui, et le tua d'un seul coup de son trident.

D'autres combats suivirent encore ; je ne vous retracerai point ces tristes exploits, tous différens les uns des autres. Il semble que dans leur ingénieuse barbarie, les Romains se soient appliqués à envisager la mort sous tous ses aspects, et qu'ils aient voulu épuiser tous les moyens de la donner. Enfin, pour vous peindre, par un dernier trait, l'horreur de ces jeux si vantés, j'ai vu les vainqueurs plonger leurs mains dans les blessures de leurs ennemis, élever ce sanglant trophée, et s'attirer, par cette action exécrable, les applaudissemens de l'assemblée. Que vous dirai-je, sept hommes périrent dans cette journée, et les spectateurs, satisfaits, se retirèrent en s'entretenant paisiblement des plaisirs qu'ils avaient goûtés.

A peine sorti, j'exprimai avec chaleur à mon compagnon, mes regrets de l'avoir suivi ; mais, dans un âge si tendre encore, l'habitude avait déjà détruit en lui l'impression de la pitié. " Pourquoi", me répondit-il, " plaindre ces misérables plus qu'ils ne se plaignent eux-mêmes. Réservez la tendre compassion pour des objets qui en soient plus dignes ; de vils gladiateurs ne méritent pas de l'inspirer.

" Nous avons emprunté cet usage de nos voisins les Etrusques", continua-t-il, " il est déjà ancien parmi nous. Junius Brutus, m'a-t-on dit, fut le premier qui, l'an 490, honora la tombe de son père d'un combat de gladiateurs ; depuis ce temps on arrosa de sang humain la tombe des hommes illustres, et le Peuple prit tant de goût à ce spectacle, qu'on saisit toutes les occasions de le lui procurer. Mais, pour en arrêter l'excès, on statua que les grands magistrats auraient seuls le droit de donner de telles fêtes. Eux seuls en ont la direction, et cette coutume fait maintenant une partie essentielle de nos institutions. Dans le principe, on n'employait à ces sortes de combats, que des criminels condamnés à mort, des esclaves ou des prisonniers de guerre ; mais aujourd'hui, quantité d'hommes libres ont embrassé

cette odieuse profession, soit par goût, soit par indigence, soit par l'appât d'une gloire méprisable. Ces derniers forment une espèce de corps soumis à certains chefs, et qui a ses lois et ses réglemens. Ils sont séparés en plusieurs bandes que l'on nomme des *familles*, et chacune d'elles est réunie dans de grandes maisons appelées *ludi*, où on les entretient avec une attention particulière. Nous disons même une *chère de gladiateurs*, pour exprimer une nourriture substantielle et abondante. On nomme *lanistes* ceux qui sont à la tête de ces établissemens ; ils instruisent leurs élèves de tout ce qui tient à leur état ; on leur en fait lire les préceptes, et on les exerce sans cesse par des simulacres de combats. L'art de mourir même est réduit en principe, on leur apprend à tomber avec dignité, et à expirer sans faiblesse. C'est à ces maîtres que l'on s'adresse pour avoir tant de *paires de gladiateurs*, et l'on convient du prix, en raison du nombre de victimes qui pourront succomber. On compte tellement sur leur mort, que la porte de l'amphithéâtre, par laquelle on les emporte, est appelée la *porte Libitine*, du nom de la Déesse des funérailles.

“ Lorsque ces spectacles sont annoncés, celui qui les donne, et que nous appelons *Editeur*, fait afficher le nombre de gladiateurs qui doivent y figurer, et il a grand soin de rappeler les noms des plus célèbres d'entre eux. Il préside à la fête. Les combattans sont obligés de montrer leurs armes à l'Editeur, pour qu'il s'assure qu'elles sont conformes aux réglemens.

“ Gardez-vous de croire, au surplus, que ceux qui font ce métier en sentent toute l'horreur ; élevés dans des idées de meurtre et de carnage, ils comptent la vie des autres pour rien, la leur pour peu de chose, et ils ne songent qu'à en épuiser les délices. Cette profession est réputée infâme parmi nous, et c'est principalement aux mœurs corrompues de ceux qui l'exercent, qu'est due cette opinion ; il faut toute la sévérité des magistrats pour enchaîner leur audace ; et, s'il se commet quelque désordre dans la ville, il est rare que les gladiateurs n'en soient ou les auteurs ou les complices. Pour la

plupart d'entre eux, l'arène doit être considérée comme l'échafaud où ils viennent expier leurs crimes.

“Tels sont ces hommes qui vous inspirent tant de pitié : les uns auraient dû périr dans les supplices ; les autres, par le choix qu'ils ont fait de ce genre de vie, ne méritent plus que la société les compte parmi ses membres.

“Cet état, tout malheureux qu'il soit, a encore ses distinctions. Les gladiateurs volontaires s'estiment au-dessus de ceux qui sont forcés, quoique les uns et les autres soient soumis aux mêmes dangers. Il est des récompenses pour tous. On leur donne de l'argent, une palme d'honneur, et enfin on leur attache en cérémonie cette épée de bois dont ils se servent pour préluder à leurs combats. Alors, affranchis des devoirs de leur état, ils deviennent tout-à-fait libres, sans être agrégés cependant au corps des citoyens. Ceux-là forment un corps à part appelé les *rudiaires*, du nom de *rudis* que nous donnons à cette épée. Ils consacrent solennellement leurs armes dans le temple d'Hercule, et ils ne combattent plus que dans des occasions d'éclat, mais toujours d'après leur seule volonté. L'honneur le plus grand que l'on puisse décerner à un gladiateur, est de lui accorder une couronne de fleurs entortillée de bandelettes, appelée *lemnisque*. Ces récompenses n'ont lieu que dans ces cas extraordinaires ; mais, après trois ans d'exercice, tous ont leur congé de droit.

“On donne aux gladiateurs des noms différens, selon leur manière de combattre, et la nature des armes dont ils se servent.

“Les *thraces* combattent avec le glaive et le bouclier ; ce sont ceux que vous avez vus d'abord.

“Vous connaissez également les *rétiaires* et les *mir-millons*.

“Les *homoplagues* sont armés de toute pièce.

“Les *dimachères* tiennent un poignard de chaque main.

“Les *essédaires* combattent sur des chars.

“Les *andabates* sont à cheval, et ont les yeux bandés.

“On appelle *laquéaires* ceux qui n'ont pour toute

arme, qu'un nœud coulant dont ils s'efforcent d'étrangler leur adversaire.

“ Les *bestiaires* combattent contre les bêtes féroces.

“ On nomme *bustuaires*, de *bustum*, qui signifie brûler, ceux qui combattent aux jeux funèbres. Enfin, il en est d'autres appelés *samnites*, que l'on appelle dans les festins, pour amuser les convives par leur adresse. Ceux-là ne portent point d'armes meurtrières, et les autres gladiateurs ne les regardent qu'avec dédain.”

Lucius me faisait cette triste énumération avec autant de tranquillité que s'il m'eût expliqué les rôles des personnages, dans une action théâtrale. Je l'écoutais avec un sentiment douloureux dont il s'aperçut. “ Mon cher Polyclète,” me dit-il en souriant, “ mon âme vous est connue, je ne la crois pas cruelle. J'ai vu de près ces hommes qui ont excité en vous un intérêt dont eux-mêmes seraient étonnés ; j'ai entendu leurs entretiens, j'ai vu l'excès de leur avilissement, et ils ne m'ont inspiré que du mépris. Quels qu'ils soient, ils servent du moins à entretenir l'esprit guerrier dans nos armées ; avant qu'elles partent pour une expédition importante, on ne manque jamais de les faire assister à un combat de gladiateurs, pour familiariser tout d'un coup notre jeunesse avec les blessures, le sang, et la mort ; et un seul jour fait un soldat d'un citoyen.”

“ Mais,” répondis-je, “ ne craint-on pas que ce même Peuple, nourri de ces images de meurtre n'en fasse l'application à ses propres citoyens, s'il venait à connaître les troubles civils ? Croyez-vous que les soldats les plus féroces soient les plus courageux ? Nos idées sur ce point sont différentes des vôtres ; nos philosophes regardent l'homme comme un être naturellement sanguinaire, et que l'on ne saurait trop adoucir ; il est toujours prêt à redevenir cruel, et ce n'est que par des efforts soutenus, que l'on nourrit en lui des sentimens d'humanité.”

“ Que voulez-vous ? ” répliqua-t-il, “ nous jugeons de tout par l'événement ; nos guerriers sont redoutés de tout l'univers, et les usages qui les ont formés, doivent nous paraître les meilleurs. Peut-être que votre patrie serait

libre encore, si elle eût eu des gladiateurs.” “Ah!” m’écriai-je, “avant qu’Athènes les eût admis, nous eussions donc renversé l’autel que nous avons élevé à la Miséricorde.”

LETTRE XXI.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

*Théâtre. Décorations. Auteurs tragiques et comiques.
Atellanes, etc.*

EXACT à suivre le plan que je me suis tracé, je ne néglige aucune occasion d’assister à toutes les réunions du Peuple Romain. Dans une grande assemblée, les différences individuelles semblent se confondre, pour n’offrir à l’œil de l’observateur, qu’un tout plus facile à saisir. Là le caractère national se montre sans contrainte; dégagés de toute idée personnelle, les spectateurs cèdent à l’impulsion qui les entraîne, et souvent un transport involontaire découvre les replis de leur âme. Mais c’est principalement sur le théâtre d’une nation qu’on apprend à la mieux juger. Est-elle noble, jamais elle ne se dégradera par des tableaux honteux; est-elle avilie, jamais elle n’offrira ces traits sublimes qui ne peuvent être sentis que par des âmes généreuses. C’est parceque les Grecs ont été supérieurs à tous les Peuples, qu’ils ont élevé la scène au plus haut point de gloire.

Vainement dira-t-on qu’un écrivain peut différer du reste de sa nation; sans le vouloir, il en trace le portrait. Toute homme travaille pour être applaudi, et nous n’applaudissons que ce qui est conforme à nous-mêmes. La tragédie, quelque pompeuse qu’elle soit, est soumise à ce principe. Qu’elle mette Hercule sur la scène, il conservera son caractère agreste; Achille y sera toujours impétueux; Ulysse manifestera son penchant à la ruse;

et, malgré les nuances qui les distinguent, tous offriront le génie de leur nation.

La comédie découvre, d'une manière plus prompte encore, le caractère de ceux pour qui elle a été faite; image exacte de la vie privée, elle en saisit les traits les plus déliés; elle ne peut plaire qu'autant qu'elle est vraie; elle ne saurait être vraie sans dévoiler l'âme de celui qui l'écoute.

Ce n'est pas à nous que les Romains doivent les premières idées de l'art dramatique; il eut chez eux la même origine qu'en Grèce; et de même que Thespis, sur son grossier tombereau, préparait les Grecs à des succès plus nobles, ici des bouffons, venus de l'Etrurie, amusaient le Peuple par des scènes grotesques. On se rappelle encore qu'après que Tarquin l'Ancien eut bâti le grand Cirque, il y donna des jeux Scéniques, dont les acteurs furent appelés d'Etrurie. Le nom d'*histrion* par lequel on désigne ici, sans distinction, tous ceux qui montent sur le théâtre, est dérivé, dit-on, du mot *hister*, qui exprime un baladin en langue Etrusque, et il atteste à la fois la faiblesse de l'art à son enfance, et le peu de considération qu'il obtint. Le goût du Peuple pour ces représentations, se communiquant à ses chefs, des spectateurs plus délicats les épurèrent par degrés, et la connaissance de notre théâtre leur donna la perfection dont elles étaient susceptibles.

Si l'importance qu'un Peuple accorde aux arts, si la manière dont il traite ceux qui les exercent, donnent la mesure des progrès qu'il y a faits, Rome est encore loin de la Grèce. Parmi nous, Eschyle, Sophocle, Euripide, ont été comptés au nombre des héros; des couronnes triomphales ont attesté leurs succès, et leurs œuvres ont été placées parmi nos archives nationales. Ici, tout est mesuré sur les résultats politiques; et quiconque ne travaille pas à l'agrandissement de la puissance Romaine, ne sert point sa patrie. On applaudit aux succès d'un auteur, sans honorer sa personne; jamais il n'a participé à ces brillantes distinctions dont jouissent des citoyens beaucoup moins recommandables; le salaire qu'il plaît à un Edile de lui accorder, voila sa récom-

pense; elle suffirait pour étouffer le génie, s'il n'était ranimé par les suffrages publics.

Mais c'est surtout dans l'opinion que l'on a des acteurs, que cette différence est sensible : Eschyle jouait lui-même dans ses pièces ; Sophocle ne s'en dispensa que par un défaut d'organe, et le génie n'eut point à souffrir du talent. Nous honorons un grand auteur, sans l'égaliser à celui qui emprunte sa voix ; tandis qu'à Rome, dégradé dans l'opinion publique, il est assimilé à ces bouffons effrontés qui font rougir la vertu. Un Sénateur, un Chevalier même, craindraient d'aborder un comédien dans un lieu public ; ils oseraient encore moins le recevoir dans leur maison ; on le force ainsi à se mépriser soi-même, et à s'abandonner aux vices qu'on lui suppose. Cet état d'avilissement tient peut-être à la nature de l'art théâtral chez les Romains. En Grèce, il s'éleva rapidement aux sujets les plus héroïques, et la dignité de la tragédie s'étendit jusqu'à ceux qui la représentaient. Lorsque ensuite, descendant à des sujets plus simples, l'art dramatique, sans se dégrader, représenta les mœurs habituelles des citoyens, charmés de se reconnaître dans des portraits ingénieux, ils firent grâce au peintre en faveur de la vérité ; et l'aimable *Thalie* jouit des droits de *Melpomène*. A Rome, au contraire, un héros paraît rarement sur la scène ; et si elle a acquis de la grâce et de la finesse, elle a presque toujours manqué de grandeur. Il semble que, fatigués d'un rôle toujours imposant, les Romains ne cherchent qu'à s'en distraire. Ils représentent la tragédie sur le *Forum* ; ils ne viennent au théâtre que pour y trouver des délassemens. Quoiqu'ils aiment exclusivement la comédie, cet orgueil qui ne les quitte jamais, ne leur permet pas de jouir de ce qu'elle a de plus piquant. Parmi nous, la satire de nos propres mœurs, est ce qui nous intéresse davantage. Périclès et Socrate, l'un le plus puissant, l'autre le plus sage, des Athéniens, ont été mis sur la scène, sans qu'eux-mêmes s'en offensassent. Ici, on ne souffrirait pas qu'un Romain, quel qu'il fût, servît à l'amusement de ses concitoyens : vainement l'orgueil des grands, la cupidité des publicains, la sou-

plasse des candidats, offriraient des traits précieux à un auteur spirituel; ce qui les touche les offense. C'est par un effet de cette délicatesse ombrageuse, que leurs auteurs comiques ont toujours placé en Grèce l'action théâtrale; et si la malignité trouve encore à faire des applications, elles sont tellement indirectes, qu'elles ne peuvent offenser personne. Revenons à mon sujet.

Enfin, à l'occasion des fêtes Apollinaires, les jeux Scéniques ont été solennellement annoncés. A Rome, comme en Grèce, les spectacles sont une partie de la religion; tous ont été institués au nom des Dieux; il n'est pas de fête qui n'en amène à sa suite; partout les hommes ont regardé comme émané de la Divinité, ce qui tend à les réunir.

Des devoirs à remplir ayant empêché Cneius Octavius et son fils de se rendre au théâtre, un affranchi reçut l'ordre de m'y conduire. Le théâtre, à l'extérieur, ressemble à celui d'Athènes. Plusieurs rangs de portiques supportent un même nombre d'étages; on pénètre dans l'intérieur de l'édifice par les arcades que forment les portiques; elles mènent de plain-pied jusqu'à l'orchestre d'où les spectateurs gagnent les places qu'ils doivent occuper. Comme en Grèce, l'intérieur de l'édifice se divise en trois parties distinctes: la scène où figurent les acteurs; une toile en dérobe la vue aux assistans; elle s'abaisse et se plie sur le devant du théâtre, au moment de la représentation: l'orchestre; il a toujours la forme d'un demi-cercle dont le diamètre est en face de la scène. En Grèce, l'orchestre est occupé par les mimes et les baladins; ici il est réservé aux Sénateurs et aux Vestales. Derrière l'orchestre, est le théâtre proprement dit; c'est là que siègent les spectateurs. Il est formé de gradins circulaires qui répondent tous au même centre; ils s'élèvent et s'étendent à mesure qu'ils s'en éloignent. Le nombre n'en est pas fixé; il est en raison de l'élévation de l'édifice. Chaque étage est divisé en neuf degrés, dont sept répondent à un même nombre de rangs de sièges; l'espace compris entre les deux autres, forme une galerie qui sépare chaque étage. Le portique supérieur offre encore des places que les

femmes occupent de préférence, parce qu'elles y sont à l'abri des injures de l'air.

Lorsque nous nous présentâmes à l'entrée du théâtre, nous aperçûmes plusieurs personnes dont l'emploi était de placer les assistans, selon le rang que comportait leur dignité. Cette distinction n'a lieu que pour les jeux Scéniques ; au Cirque, chacun se place au hasard, et sans autre distinction que celle que comporte la simple déférence.

Mon conducteur m'ayant annoncé sous le titre d'*hôte du Consul*, un de ces *designatores* me plaça au premier rang de sièges, derrière l'orchestre, tout auprès de ces belles Vestales que, jusqu'à ce moment, j'avais à peine entrevues. Un homme assis à mes côtés, m'adressa la parole. Je reconnus en lui l'Orateur Flavius que j'avais vu quelquefois chez Cneius Octavius. Célèbre autrefois par son talent, on disait de lui qu'il n'avait conservé de son éloquence passée, que l'impossibilité de se taire. Cette rencontre, qui peut-être eût été pénible pour tout autre, était heureuse pour moi. En effet, encore plus pressé de parler, que je ne l'étais de l'entendre, il ne me donna pas le temps de lui adresser des questions. "Sans doute", me dit-il, "le théâtre de Rome ne répond pas à l'idée que vous vous en serez faite. Nous entrons à peine dans la carrière des beaux-arts, et long-temps encore nous aurons besoin des leçons de nos maîtres." "A qui", demandai-je, "donnez-vous donc ce titre glorieux?" "A vos compatriotes," répliqua-t-il ; "les Grecs nous ont devancés dans tous les genres : à peine une faible lumière commence à éclairer l'horizon de l'Italie ; peut-être est-ce l'aurore d'un beau jour. Déjà des changemens sensibles attestent nos progrès. Dans mon enfance, Rome n'avait pas encore de théâtre permanent. A l'approche des jeux, on élevait à la hâte de frêles édifices sur lesquels on représentait ce que nous appelons nos chefs-d'œuvre ; et lorsque les fêtes étaient terminées, la scène même s'évanouissait, comme les prestiges qu'elle avait fait naître. Mais lorsqu'en 608, L. Mummius détruisit Corinthe, il transporta les restes de son théâtre à Rome, afin d'embellir les jeux

qui devaient encore ajouter à l'éclat de son triomphe. Pour employer d'une manière convenable, ces magnifiques débris, on bâtit enfin un théâtre à demeure; c'est celui que vous voyez. Les décorations qui l'embellissent vous rappelleront l'élégance de votre patrie."

" Dans un espace de quatre-vingts ans, l'art dramatique a eu, parmi nous, son commencement, sa vigueur, et sa fin. Livius Andronicus, affranchi de M. Livius Salinator, dont il prit le nom, en est le fondateur; il donna sa première tragédie l'an 514. Cinq ans après lui, Cn. Nævius composa des comédies qui lui attirèrent la haine des Patriciens, et qui causèrent enfin son exil. Peu après, suivit Pacuvius. On distingue, parmi ses tragédies, son *Oreste* dont le succès fut prodigieux. On a dit de lui qu'il connaissait mieux les règles de l'art, mais qu'il avait moins de génie que son rival Accius. Celui-ci est préféré pour la force du style, l'élévation des pensées, et la variété des caractères.

" Du vivant même des derniers auteurs que je viens de citer, parut M. Actius Plautus, qui les effaça tous. Il naquit à Sarsines, en Ombrie, l'an 529. Nous disons d'ordinaire que si les Muses voulaient parler latin, elles emprunteraient le langage de Plaute. Personne ne sait allier comme lui, l'exactitude à l'abondance, la pureté avec l'énergie. On représente aujourd'hui son *Amphytryon*, c'est à vous de juger s'il mérite les éloges qu'on lui a donnés, et les critiques dont il a été l'objet.

" A Plaute succéda Térence. Quoiqu'il ait vu le jour à Carthage, l'an 560, Rome le réclame, sinon par droit de naissance, au moins par droit d'adoption. Il fut esclave de Terentius Lucanus, qui, remarquant ses heureuses dispositions, le fit étudier avec soin, et l'affranchit fort jeune, en lui donnant son nom. Lorsqu'il eut composé sa première comédie, avant de la livrer aux Ediles, il voulut s'assurer du suffrage du poète Cécile, alors en grande réputation dans Rome. Il entre chez lui au moment où l'on était à table. Comme il était fort mal vêtu, un esclave lui donne un petit siège auprès du lit de son maître. Il s'assied, et commence sa lecture; à peine a-t-il lu quelques vers, que Cécile

se lève avec transport, le prend par la main, et, lui faisant prendre place sur son propre lit, le met au nombre de ses convives. Dès ce moment, Térence se trouva lié avec ce que Rome offrait de plus distingué. Il vécut très-familièrement avec Lelius, et le célèbre Scipion, fils adoptif de Scipion l'Africain. La société de ces illustres personnages a donné à ses ouvrages un ton d'élégance bien digne de sa source. C'est même une opinion généralement reçue, qu'ils l'aidèrent dans la composition de ses pièces, et la manière dont il l'a combattue, dans le prologue des *Adelphes*, n'a servi qu'à la confirmer. A l'âge de trente-cinq ans, Térence alla de Rome en Grèce ; et au retour, il mourut à Stymphale, en Arcadie. De toutes ses pièces, l'*Eunuque* est celle qui a reçu le plus d'applaudissemens ; elle a été jouée deux fois en un jour, succès inouï dans les fastes du théâtre. Lucius Afranius Quinctianus ferme la liste de nos poètes dramatiques. Nous le comparons à Ménandre, opinion qu'un Grec ne partagerait peut-être pas. La vivacité de son style, l'éclat de ses pensées, ne doivent pas fermer les yeux sur l'extrême licence qui souille ses écrits. Celui qui ne connaît aucun frein, qui brave toutes les règles, peut amuser un moment ; mais il perd ses droits à la véritable estime que doivent inspirer les talens. De tels écarts auraient été tolérés dans nos anciens poètes, ils ne sont pas pardonnables au successeur de Térence.

“ J'hésite à placer nos vives *Atellanes* à la suite des compositions théâtrales ; ce sont de petites pièces toujours remplies d'esprit et de sel, dont les auteurs se livrent à la gaîté et à la satire, sous le masque de la gravité. C'est de la ville d'*Atella*, au pays des Osques, dont les habitans passent pour être enclins à la raillerie, que nous avons reçu ce genre, perfectionné depuis par nos Romains. Quoiqu'on y voie figurer les Dieux et les héros, les traits comiques y sont prodigués, et le ton tragique dont ils sont débités, ajoute encore à la gaîté du spectacle. Pour se faire une idée juste des *Atellanes*, il faut les regarder comme des parodies propres à délasser l'esprit, de la contention où l'a tenu un sujet sérieux.

Il est assez ordinaire que le même auteur fasse, sur le même sujet, une tragédie et une *Atellane*, qui en est la petite pièce.

“ Mais taisons-nous : déjà le signal est donné ; on va jouer pour première pièce, l'*Andrienne* de Térence ; nous la regardons comme un de ses meilleurs ouvrages. Peut-être la trouverez-vous digne de sa réputation.”

En ce moment la toile s'abaissa ; l'on vint annoncer aux spectateurs, le nom des acteurs, le rôle que chacun devait remplir ; et la pièce commença.

L'auteur débute par un prologue dans lequel il répond avec beaucoup d'adresse, à ceux qui l'accusent d'avoir imité notre poète Ménandre, dans la composition de cette comédie. Sans nier le fait, il s'appuie de l'exemple de ses prédécesseurs ; il se borne à démontrer qu'un poète a le droit de puiser dans toutes les sources, quand il a pour but l'amusement d'une illustre assemblée, et qu'un heureux imitateur est préférable à un auteur médiocre.

Vivement intéressé par ce début qui m'annonçait des rapprochemens avec le théâtre Grec, j'écoutai la pièce avec la plus grande attention. Je ne vous en ferai pas l'analyse ; je me contenterai de dire que tout ce que Térence a pu emprunter du poète Grec, n'a rien perdu de sa grâce primitive, et qu'un pareil traducteur est en état de marcher seul.

L'orateur Flavius avait été fort attentif à observer les diverses impressions que j'éprouvais : “ Eh bien, jeune Grec,” me demanda-t-il d'un air satisfait, “ notre auteur a-t-il rempli votre attente ? ” “ Il l'a dépassée,” répondis-je ; “ ses vers sont faciles ; l'intrigue de sa pièce est bien conduite, et le dénouement est heureux.” Je rendis la même justice au jeu des acteurs ; “ mais”, ajoutai-je, “ ils auraient moins de peine à se faire entendre d'un public nombreux, si vos architectes, à l'imitation des nôtres, avaient fait entrer dans la construction de votre théâtre, ces grands vases d'airain qui semblent porter la voix jusqu'aux extrémités de la salle.” “ Ce n'est pas notre usage,” répondit-il ; “ nous préférons à ce moyen, qui dénature l'organe de l'acteur, un joueur de flûte qui

soutient sa voix lorsqu'elle s'affaiblit, ou qui la rappelle à des tons plus bas, lorsqu'elle s'égare. Il sert encore à donner l'intonation au nouvel acteur qui entre en scène."

Un moment avant que la seconde pièce commençât, un Sénateur qui était à quelques pas de moi, tira un pigeon de son sein ; puis après lui avoir attaché un petit papier à la patte, il le lança dans les airs, l'oiseau fit plusieurs tours de la salle, et s'échappa à tire d'ailes ; d'autres partirent également des autres parties du théâtre, et cette petite scène amusa un moment l'assemblée. J'en demandai l'explication à Flavius. "Ce sont", me répondit-il en riant, "des courriers que les maris envoient à leurs femmes. Lorsque le spectacle se prolonge au-delà du temps ordinaire, on les instruit par cette voie, du motif qui retient leurs époux. J'ai négligé cette précaution ; il en coûtera quelques momens d'inquiétude à ma famille. Mais la toile s'abaisse de nouveau. Voilà Mercure qui vient lui-même vous faire l'argument de la pièce, accordez à Plaute l'attention que vous avez donnée à Térence."

Dans ce prologue, on découvre l'éloignement des Romains pour la scène tragique. L'auteur menace plaisamment les spectateurs de leur donner une tragédie, pour se conformer à la dignité des personnages qu'il va mettre en scène, et il les rassure bientôt en leur promettant une tragi-comédie. La pièce entière est écrite sur ce même ton. Plaute badine avec ses auditeurs ; il se joue de son sujet, et ses plaisanteries, toujours vives et piquantes, n'épargnent même pas le souverain des Dieux. Étonné de cet excès de licence : "Eh quoi !" dis-je à Flavius, "ce même Peuple qui vient de se prosterner dans le Capitole, applaudit aux traits mordans qu'on décoche contre le *Lanceur de foudre*, pour me servir de l'expression de votre poète ? Abandonnez vos temples, ou épurez votre théâtre." "Nous ne ferons ni l'un ni l'autre", répondit-il en riant. "Les jeux folâtres de la scène ne portent pas d'atteinte au véritable respect qu'inspire la religion ; et, comme vous le voyez vous-même, nos Pontifes sont les premiers à rire de la plaisanterie, quand elle est bonne. Eh ! pourquoi s'en offenseraient-

ils ? Le vrai, le digne Jupiter, protecteur de Rome, le père de toutes les vertus, n'est pas celui que l'on joue ici ; c'est le Jupiter des Grecs, c'est cette Divinité fantastique à laquelle des hommes spirituels autant qu'inconsidérés, ont attribué leurs propres vices. Eux-mêmes se sont joués de leur ouvrage ; rappelez-vous Hercule chez Admette, et vous conviendrez qu'Euripide n'est pas plus réservé que Plaute. Convenez également du mérite de nos poètes comiques ; Rome n'en produit plus de semblables ; et, à défaut de bons auteurs, nous nous occupons à discuter sur la prééminence à établir entre Térence et Plaute."

"Auquel des deux donnez-vous la préférence ?" demandai-je. "Ces sortes de questions", répondit-il, "sont toujours difficiles à résoudre ; et celui qui tient la balance, la fait pencher involontairement de son propre côté. Au risque de me juger moi-même, j'oserai dire que Plaute l'emporte sur son concurrent. Quels que soient les reproches qu'on peut lui faire, jamais, selon moi, aucun auteur n'a possédé au même degré, ce que nous appelons *vis comica*. En lui tout est brillant, rapide ; et cette grande vivacité entraîne le spectateur. Térence est plus poli, plus délicat, il rend la nature avec une vérité si parfaite, que celui qui l'écoute pense achever la phrase qu'il a commencée. Jamais il n'effarouche un spectateur délicat, par ces traits cyniques qui révoltent dans Plaute ; mais ce dernier fait plus agir que parler, et la comédie veut de l'action. C'est par là que manque notre tragédie ; une déclamation pompeuse en fait le caractère principal ; elle semble faite pour la tribune plutôt que pour le théâtre. On s'étonnera toujours qu'une nation dont l'histoire est féconde en événements tragiques, et qui compte de grands poètes, ne se soit pas distinguée dans cette noble partie de l'art dramatique."

"La tragédie", répliquai-je, "diffère essentiellement de la comédie, par les sujets qu'elle adopte. Celle-ci peint toujours les mœurs du moment ; l'autre, pour ajouter au prestige qui la soutient, remonte aux époques les plus reculées. Montrant les hommes comme ils devraient être, plutôt que comme ils sont en effet, elle

ne les voit que dans une perspective très-éloignée, qui lui permet de les peindre sous les couleurs les plus brillantes, sans blesser une vérité devenue incertaine. Eschyle, Sophocle, Euripide, ont dédaigné les traits récents de nos annales ; la sévérité de l'histoire eût enchaîné leur génie, tandis que les infortunes de Laïus et d'Agamemnon leur ont offert des sujets sublimes qu'ils pouvaient traiter sans contrainte. Les grandes scènes dont Rome a été le théâtre, y sont trop bien connues pour que la poésie osât les défigurer. Peut-être que les races futures puiseront dans ces sources fécondes, et qu'elles montreront dans tout leur éclat, le courage d'Horace, la fierté de Coriolan, et la farouche sévérité de Brutus."

Nous sortîmes du théâtre par une de ces larges portes appelées *Vomitoires*, qui répondent aux différentes galeries par où circulent les spectateurs. Flavius et moi nous fûmes un moment séparés l'un de l'autre par ces flots de citoyens qui sortaient, à la fois, par toutes ces issues. Sénateurs, magistrats, Plébéiens, tout était confondu. Les uns appelaient leurs amis, d'autres leurs esclaves ; les femmes cherchaient leurs époux ; et ce mélange de tant de personnages différens offrait à l'œil un spectacle à la fois bizarre et piquant. Nous nous rejoignîmes enfin. Flatté de l'attention avec laquelle je l'avais écouté, l'Orateur ne voulut pas se séparer de moi. " Depuis long-temps", me dit-il, " j'ai promis au Consul de passer une soirée chez lui ; c'est aujourd'hui que je veux m'acquitter de ce devoir. Je vous accompagnerai à sa demeure, et je serai votre ombre", ajouta-t-il en souriant.

Nous étions à peine introduits, que nous vîmes arriver successivement plusieurs magistrats du premier rang, que l'inclination, plus encore que le devoir, appelait dans cette maison où l'hospitalité la plus noble était sans cesse exercée. Ils venaient tous du théâtre, et ce qui y avait été représenté, devint naturellement le sujet de l'entretien. Au nombre des convives étaient les Ediles curules ; chacun applaudit à la magnificence qu'ils avaient déployée dans ces fêtes dont ils avaient amusé le Peuple Romain ; mais l'Orateur, secrètement blessé

d'entendre des louanges qui ne s'adressaient pas à lui, ou dont lui-même n'était pas le dispensateur : "O Polyclète," s'écria-t-il, "ce n'est pas à Rome qu'il faut chercher la véritable splendeur théâtrale. C'est en Grèce, c'est dans Athènes, qu'un peuple, adorateur des beaux-arts, se plaît à les consacrer à la représentation des chefs-d'œuvre du génie. C'est là que les noms sacrés d'Euripide et de Sophocle sont honorés avec éclat, et qu'un culte presque égal à celui qu'on rend aux Dieux, embrase une nation entière d'une émulation sans égale. Vainement nous nous efforçons de vous imiter, nous brillons par de vains ornemens, où vous brillez par le talent ; et la pompe de nos jeux Scéniques peut à peine en cacher la misère."

"Je l'avouerai avec sincérité," répondis-je, "notre théâtre l'emporte sur le vôtre ; mais ne nous enviez pas les faibles avantages qui nous distinguent encore : vous êtes sublimes en réalité, et nous ne le sommes qu'en fiction."

"Jeune Grec," me dit alors un des Ediles, placé vis-à-vis de moi, "expliquez-moi donc la cause de cette supériorité des jeux de la Grèce sur les nôtres. Vainement nous épuisons l'Europe, l'Asie, l'Afrique, et nous nous épuisons nous-mêmes pour présenter aux Romains des spectacles dignes de leur curiosité ; nous sommes forcés de reconnaître l'insuffisance de nos efforts ; tandis que vos faibles nations trouvent en elles-mêmes les moyens toujours renaissans, d'offrir à des Peuples éclairés, des jeux dont l'éclat surpasse les nôtres, malgré l'immensité de nos ressources. En perdant leur puissance, elles ont conservé ce genre de gloire dans toute son étendue, tandis que Rome, au faite du pouvoir, est réduite à avouer son infériorité."

"Seigneur," répondis-je, "j'ai vu vos jeux ; je le dis avec vérité, ils sont dignes du grand Peuple auquel ils sont offerts, et ils attestent la magnificence des magistrats qui les dirigent. S'il est entre eux et les nôtres, des différences essentielles, elles tiennent à la nature du caractère national, et ce qui distingue un Grec d'un Romain, doit se reproduire dans leurs amusemens.

“ En Grèce, un Peuple, naturellement exalté, saisit avec avidité les occasions de donner l'essor à une imagination ardente ; il attend avec impatience le moment qui les ramène ; et la nation entière s'est occupée dès long-temps de ce qui peut en augmenter la solennité. Les rivalités, les guerres mêmes, sont suspendues dans ces jours solennels ; quelque vives qu'elles puissent être, les champs de l'Elide et de Némée, les rivages de Corinthe, voient accourir de toute part, à des époques régulières, ce que la Grèce offre de plus brillant. Rome, en de telles circonstances, appelle de même ses enfans des extrémités de la belle Italie ; mais le Peuple Romain reçoit ces fêtes, et, parmi nous, c'est le Peuple même qui les donne. Ici des gladiateurs, des athlètes, des acteurs salariés, se disputent les prix que votre magnificence leur prodigue ; en Grèce, nos poètes, nos historiens, récitent publiquement les chefs-d'œuvre qu'a enfantés leur génie. Là, des citoyens distingués paraissent sur le théâtre ; nos plus grands auteurs dramatiques représentent les premiers rôles dans leurs pièces ; ils croient que le caractère d'un héros ne peut être mieux rendu que par celui qui l'a tracé. Dans les combats de la course, de la lutte, du ceste, dans tous nos jeux Gymniques, une moitié de la nation se dévoue à l'amusement de l'autre ; et la satisfaction de tous est le résultat de cet heureux accord. Qu'un Athénien triomphe, ses compatriotes se pénètrent de sa gloire ; est-il vaincu, comme Grecs, ils jouissent même de sa défaite, et ils applaudissent avec transport à ceux qui l'ont surpassé.

“ Telle est, je l'ose dire, la véritable cause de l'éclat de nos fêtes comparées aux vôtres. Ici elles ont plus de dignité ; en Grèce elles ont plus de charmes. Vous êtes des monarques que l'on s'efforce de distraire un moment ; nous sommes d'humbles citoyens, qui contribuons à nos plaisirs mutuels.”

“ Il n'est que trop vrai,” dit l'Orateur ; “ et telle est en tous lieux la nature de l'esprit humain ; il ne goûte que les plaisirs qui sont son propre ouvrage ; il dédaigne bientôt les autres. Vos Grecs l'ont senti dès long-temps. Aux jeux funèbres donnés par Achille, en l'hon-

neur de Patrocle, Agamemnon, ce Roi des Rois, ne dédaigne pas de figurer dans l'arène, et, en présence de l'armée entière, applaudissant à son chef, il s'efforce d'obtenir un prix dont rougirait le moindre des Romains."

LETTRE XXII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Calendrier. Année. Mois. Sa division. Heures. Principales fêtes de l'année, etc.

DANS mes différentes relations, il m'est arrivé plusieurs fois de me servir des termes du Calendrier des Romains, sans vous en avoir donné l'explication. Mais il est tellement lié à toutes les opérations religieuses et civiles des Romains, qu'il faut nécessairement le connaître, quand on veut approfondir leur histoire, ou faire le tableau de leurs mœurs.

Je vais essayer de vous en développer le principe ; je remonterai même jusqu'aux premières époques de Rome. Vous verrez comment un Peuple naissant, étranger à toute espèce de science, a tenté de résoudre une des plus grandes difficultés qu'aient éprouvées les nations civilisées, et jusqu'à quel point il s'est approché de son but.

C'est encore Romulus qui donna aux Romains les premières notions de la division du temps. Il hasarda de diviser l'année en dix mois, dont le premier commençait le premier jour de Mars, et qui étaient alternativement de trente et de trente et un jours. Ils comprenaient ensemble 305 jours, temps présumé que mettait le soleil à revenir au même point de l'horizon. Romulus sentit bientôt l'inexactitude de ce calcul, et il voulut que l'on ajoutât à chaque année le nombre de jours nécessaire, pour que le premier de l'an répondit constamment au même point du ciel.

Numa divisa ces jours excédens en deux mois, qu'il

appela Janvier et Fevrier ; il les plaça avant le mois de Mars, et il statua que l'année, commençant désormais au premier de Janvier, serait composée de douze mois, dont le premier aurait vingt-neuf jours, le second vingt-huit, et les autres alternativement trente et un et vingt-neuf, excepté Septembre, aussi de vingt-neuf. L'année alors fut en totalité de trois cent cinquante-cinq jours. Cette supputation, plus exacte que la précédente, était encore fautive ; on reconnut qu'il manquait plus de dix jours pour compléter la révolution du soleil ; on y remédia en intercalant un mois de vingt-deux jours à la fin de chaque deuxième année, et après les deux suivantes, un autre de vingt-trois jours. Ce mois supplémentaire fut appelé *Merkedonius*, en l'honneur de la Déesse *Merkedona*, protectrice du commerce, à laquelle on le consacra.

De ces années inégales, le terme moyen était de trois cent soixante-six jours et un quart. On avait dépassé le but ; pour y revenir, on régla qu'au lieu d'ajouter vingt-trois jours à chaque huitième année, on en ajouterait seulement quinze ; ce qui porta enfin l'année au terme précis de trois cent soixante-cinq jours et un quart. Le Grand-Pontife fut chargé spécialement de veiller au maintien du calendrier, et d'en faire connaître les époques au Peuple Romain. Tous s'acquittèrent mal de ce devoir important. Arbitres de la durée de l'année, on les a vus la prolonger ou en précipiter le terme par des considérations purement personnelles, et régler la marche du temps sur les opérations de la politique. D'autres, sans se permettre des infractions aussi graves, avançaient ou retardaient, selon leur volonté, des assemblées qui devaient avoir lieu à des jours fixes ; les erreurs s'accrurent l'une par l'autre ; la négligence y ajouta encore ; en sorte qu'aujourd'hui, le calendrier est dans un désordre qui fait pressentir une nouvelle réforme.

Pour faire connaître au Peuple le nombre des années écoulées, on imagina de ficher, tous les ans, un clou au côté droit de l'autel, dans le temple de Jupiter. L'honneur d'attacher le clou fut dévolu d'abord au Préteur,

puis aux Consuls, et enfin au Dictateur que l'on nomma uniquement pour cet objet.

Chaque mois se subdivise en trois parties inégales, que l'on nomme *Calendes*, *Nones*, et *Ides*. Les *Calendes* reviennent au premier jour de chaque mois; elles comprennent un certain nombre de jours pris sur le mois précédent. Les *Nones* suivent les *Calendes*; elles sont de six jours pour les mois de trente et un jours, et de quatre pour les autres. Les *Ides*, qui viennent après les *Nones*, sont de huit jours. Les jours qui restent se désignent par les *Calendes* du mois suivant, et chacune de ces trois divisions se compte toujours en rétrogradant.

Un exemple, pris sur un mois entier, rendra ceci plus sensible.

Le 1^{er} de Mars est le jour des *Calendes* de Mars. Le 28 Février est le deuxième des *Calendes* de Mars, le 27 est le troisième, le 26 le quatrième, et ainsi de suite jusqu'au 13, premier jour des *Ides* de Février; le 12 est le deuxième des *Ides* de Février, le 11 est le troisième, et de même jusqu'au 5, que vient le premier jour des *Nones* de Février; le 4 est le deuxième, le 3 est le troisième, le 2 est le quatrième, et le 1^{er} de Février est le premier des *Calendes* de Février. Le nombre de jours qui doivent former les *Calendes* de Février se prend en arrière sur le mois de Janvier.

Ainsi, les *Ides* sont constamment de huit jours; elles tombent le 13 du mois, s'il a vingt-neuf jours, et le 15, s'il en a trente et un. On les appelle ainsi d'un mot Etrurien *iduate*, qui signifie partager, parce qu'elles partagent le mois en deux parties à peu près égales.

Les *Nones* sont de quatre jours, si le mois en a vingt-neuf; et de dix, s'il en a trente et un. Elles arrivent par conséquent le 5 ou le 7 de chaque mois. Elles tirent leur nom du mot latin *nonus*, neuvième, parce qu'elles reviennent à neuf jours d'intervalle du premier des *Ides*.

Les *Calendes* comprennent le reste du mois, toujours en prenant le titre du mois qui va suivre; et elles finissent au jour des *Ides* du mois qui précède.

Cette manière de supputer, par une marche rétro-

grade, le temps qui avance toujours, paraît d'abord fort étrange; on a peine à comprendre que le lendemain du 1^{er} des Calendes, soit le 4^e des Nones; j'en ai demandé la raison à un personnage éclairé. "Tous les Peuples", me dit-il, "datent d'une époque déjà arrivée; les Romains, au contraire, datent d'une époque qui va venir, et qu'ils attendent. Ainsi le 1^{er} jour de Mars étant le 1^{er} des Calendes de ce mois, on aura appelé le 14 Février le 16^e jour avant les Calendes; le lendemain aura été le 15^e, le surlendemain le 14^e, etc.; et, par une sorte d'abréviation qui est dans le génie de la langue latine, au lieu de dire *tel jour avant les Calendes*, on aura dit simplement *tel jour des Calendes*. Cette explication s'étend aux Ides ainsi qu'aux Nones; elle semble annoncer un Peuple, plus occupé de l'avenir que du passé, tels que devaient être les premiers Romains.

Chaque jour de Calendes, les Pontifes appelaient le Peuple au Capitole, et là ils publiaient à haute voix le nombre des jours de *Calendes*, l'époque des *Ides*, la durée des *Nones*, et les obligations du Peuple Romain pendant le mois. C'est de *calare*, proclamer, que l'on a fait le mot *Calende*. La connaissance des temps et la destination de chaque jour forment ce que les Romains nomment les fastes. Les Pontifes en avaient seuls le secret: vous avez vu comment l'Edile curule Flavius le rendit public. Depuis ce temps, les fastes, gravés sur une colonne d'airain, sont à la portée de tous les citoyens, sans que les Pontifes aient besoin de les en instruire. J'en parcourrai rapidement la longue série; et, dans un cadre resserrée, vous aurez le tableau de toutes les cérémonies importantes qui ont lieu à Rome dans le cours d'une année. Je ne vous parlerai que de celles qui sont indiquées par le calendrier, et que l'on nomme *feriæ stativæ*, fêtes immobiles, parce qu'elles reviennent à des jours fixes. Les autres, moins importantes, sont annoncées, dans chaque Curie, par un crieur public.

Quoique les Calendes de chaque mois soient consacrées à Junon, le premier jour de Janvier est particulièrement dédié à Janus, dont il porte le nom. On lui

offre un gâteau appelé *Janual*, des figues, des dattes, et du lait, dont la douceur exprime un heureux augure. La journée entière est consacrée aux réjouissances ; on suppose que le reste de l'année se ressentira des dispositions où l'on était en la commençant. Les Romains se font, à cette époque, des visites mutuelles ; et ils s'envoient de petits présens, appelés *strenæ*. Les artisans ébauchent leurs ouvrages, indiquant, par ce léger travail, l'usage qu'ils comptent faire de leur temps. On a grand soin de ne laisser échapper aucune parole dont on puisse tirer un mauvais présage. C'est encore ce même jour que les Consuls prennent possession de leur charge, après avoir sacrifié, au Capitole, deux taureaux blancs qui n'ont jamais subi le joug.

Le 9, viennent les *Agonales*, fêtes très-anciennes, instituées en l'honneur de Janus, sous le nom d'*Agonius* ; elles sont accompagnées de jeux et de combats.

Le 11, on célèbre les *Carmentales*, instituées en mémoire de Carmenta, mère d'Evandre. On les recommence le 15 : celles-ci se nomment les petites *Carmen-tales*.

Les Ides de tous les mois sont consacrées à Jupiter, auquel on immole une brebis blanche, appelée *Idulis*. Aux Ides de Janvier, les joueurs de flûte courent par la ville, habillés en femmes.

Le 24, viennent les fêtes *Sementines*, pour obtenir l'heureux développement des semences confiées à la terre.

Le 31, chacun célèbre, dans sa maison, la fête des Dieux Pénates, ou Divinités protectrices de la famille ; il faut les distinguer des *Lares*, qui sont proprement les mânes des ancêtres.

Février est sous la protection de Neptune. Ce mois est destiné aux sacrifices expiatoires, pour obtenir des Dieux le pardon des fautes que le Peuple Romain a pu commettre pendant le cours de l'année, qui finissait autrefois au dernier jour de ce mois. Les changemens qui ont eu lieu dans le calendrier n'en ont pas amené dans l'ordre des cérémonies religieuses, dont on a scrupuleusement conservé les époques.

Aux Ides de Février viennent les fêtes de Faune : à la ville, elles ont lieu dans une île du Tibre, où ce Dieu a ses autels ; à la campagne, on les célèbre dans les forêts, véritable temple d'une Divinité champêtre.

Le 15, tombent les *Lupercales*, ou fêtes de Pan Lycéen.

Le 17, on célèbre les *Quirinales* instituées par Numa, en l'honneur de Romulus. On les nomme vulgairement *la fête des Fous*, parceque ceux qui ont omis, soit par oubli, soit par ignorance, la fête mobile des *Fornacales*, ou fête des fours, sacrifient à Quirinus pour expier leur faute.

Le 17, viennent aussi les *Férales*, en l'honneur des *Mânes*. Cette fête très-ancienne fut long-temps négligée ; la peste ravagea la ville ; on vit, dit-on, les ombres des morts sortir de leurs tombeaux, en poussant d'affreux hurlemens : on rétablit les *Férales*, et ce désordre cessa.

Le 24 est un jour cher aux Romains : il porte le nom de *Régifuge*. C'est celui où Tarquin fut chassé de Rome, et la royauté abolie.

Le 27, on fait au champ-de-Mars des courses en l'honneur de ce Dieu. On les nomme *Equiries*.

Le mois de Mars est consacré aux plus grandes solennités ; c'est lui qui ouvrait l'année ; les hommes en ont consacré les prémices aux Dieux qui leur en ont accordé le bienfait. Par une bizarrerie qu'on ne peut expliquer, le mois qui porte le nom de la Divinité chérie des Romains est sous la protection de Minerve.

Aux Calendes de Mars, on allume le feu nouveau sur l'autel de Vesta. On renouvelle les branches de laurier qui entourent les faisceaux des licteurs, ainsi que celles qui décorent la porte des Flamines et celle du Roi des sacrifices. On célèbre les *Ancilies*, ou fête des boucliers sacrés. C'est encore le même jour qu'ont lieu les *Matronales*, observées religieusement par les gens mariés, en mémoire de ce qu'à pareille époque les Sabines, enlevées à leurs familles, rétablirent la paix entre leurs pères et leurs époux. Les maris font ce jour-là des présens à leurs femmes.

Le 17, viennent les *Libérales* ou fêtes de Bacchus. Quoiqu'on s'y livre à toute sorte de divertissemens, on y observe une décence qui contraste avec nos Bacchanales licencieuses. Ce sont les femmes qui en font les cérémonies. On les voit, couronnées de lierre, assises à la porte des temples; devant elles sont de grands vases remplis d'une mixtion de vin et de miel, dont elles invitent les passans à faire des libations à Bacchus.

Les *Libérales* sont nommées ainsi, parceque c'est à cette époque que les jeunes gens prennent la robe virile, et sont affranchis des devoirs de l'enfance.

Le 19, on célèbre les *Quinquatries* en l'honneur de Minerve. Elles durent cinq jours, comme l'exprime leur nom. Le premier est consacré aux plaisirs innocens, parce qu'on le regarde comme l'anniversaire de la naissance de la Déesse. Les quatre autres sont employés aux jeux du Cirque et aux combats de gladiateurs, divertissemens que l'on croit agréables à une Divinité qui préside à la guerre. Au dernier jour de ces fêtes, on purifie, par le sacrifice d'un agneau, les trompettes qui servent aux cérémonies sacrées. C'est ce que l'on nomme ici *Tubilustrum*.

Enfin, le 25, viennent les *Hilaries* en l'honneur de la mère des Dieux. Elles sont entièrement consacrées à la joie, selon la signification de ce mot. A cette époque, toutes les marques de deuil disparaissent; on suspend les cérémonies funèbres. On promène la statue de Cybèle par les rues; chacun fait porter devant elle ce qu'il a de plus précieux; enfin, pour ajouter aux plaisirs du Peuple, il est permis à chacun de porter les marques de toutes les dignités. De feints licteurs marchent devant de feints Consuls; un faux Préteur monte sur le tribunal, et de prétendues Vestales se montrent dans les lieux publics.

Avril est consacré à Vénus. Le 5, on célèbre les jeux *Mégalisiens*, ou grands jeux, en l'honneur des grands Dieux, et particulièrement de Cybèle, appelée la grande Déesse. Les dames Romaines y dansent devant ses autels; il n'est pas permis aux esclaves d'assister à ces cérémonies, à l'exception de quelques

esclaves Phrygiens dont la présence rappelle l'origine d'un culte long-temps étranger à Rome.

Le 10, on solennise les fêtes de Cérès. Les femmes vêtues de blanc en font les cérémonies. Toute personne en deuil en est exclue; on raconte à ce sujet, qu'après la bataille de Cannes, toutes les familles étant dans ce cas, on fut obligé de remettre la fête à l'année suivante. Les Céréales durent huit jours, pendant lesquels on ne prend de nourriture qu'après le soleil couché, ainsi qu'avait fait Cérès cherchant sa fille Proserpine; et, par suite de cette imitation, on court pendant la nuit, par toute la ville, avec des flambeaux allumés.

Enfin, le 28, commencent les *Florales*, qui durent le reste du mois. Selon les uns, ces fêtes furent instituées par l'ordre des oracles Sibyllins en l'honneur de la Déesse Flora, qui répond à la Chloris des Grecs; elles ont pour objet d'obtenir l'heureuse issue de la floraison des arbres. Selon d'autres, une courtisane appelée *Larentia*, et plus connue sous le nom de *Flora*, ayant laissé par testament des biens immenses au Peuple Romain, on institua ces fêtes en sa mémoire. La licence, je dirais même la dissolution, qui les caractérise, semble attester cette origine.

Mai est sous la protection d'Apollon.

Le 1^{er} de ce mois, les dames Romaines, ayant à leur tête les Vestales, font, dans la maison du Souverain-Pontife, un sacrifice à la bonne Déesse, pour le salut du Peuple; il n'est pas permis aux hommes d'y assister.

Le 2, on célèbre les *Compitales*, en l'honneur des Dieux Lares. Ces fêtes tirent leur nom d'un mot latin qui signifie *carrefour*, du lieu où l'on en fait les cérémonies. On assure que, du temps des Rois, on y sacrifiait des victimes humaines, et qu'à l'origine de la République cet usage odieux fut aboli.

Le 9, vient la cérémonie des *Lemuries*, ou des spectres, auxquels on fait des offrandes, pour en obtenir le repos des vivans. Cette fête lugubre fut instituée par Romulus, auquel le repentir d'avoir tué son frère arracha cette vaine expiation. Les sacrifices qui se font à cette occasion sont accompagnés de circonstances

mystérieuses qui indiquent une âme troublée par les remords. On évite de se marier pendant le mois de Mai; on croit que des nœuds contractés à cette époque seraient relâchés par la sinistre influence des *Lemuries*.

Aux Ides de Mai a lieu la singulière cérémonie des *Argiens*, où les Vestales, accompagnées des Pontifes, jettent dans le Tibre, de dessus le pont Sublicius, trente figures de jonc. Autrefois, dit-on, les grossiers habitans du Latium jetaient dans le Tibre des victimes humaines, en l'honneur de Saturne. Hercule les força de renoncer à ces sacrifices barbares, et il en permit seulement le simulacre. C'est à cette tradition douteuse que la fête des *Argiens* fait allusion.

Le même jour les marchands sacrifient à Mercure, leur patron, avec les rits qui lui sont propres.

Juin est sous la protection de Mercure. Il s'ouvre par quatre fêtes à la fois : celle de *Junon Moneta*, de la Tempête, de Mars, et de la Déesse *Carna* ou de l'embonpoint, à laquelle on offre en sacrifice de la bouillie faite avec de la farine de fève et du lard.

Le 7, les pêcheurs donnent au Peuple, sur le Tibre, le spectacle des *jeux Piscatoriens*.

Le même jour a lieu la fête du Dieu *Mens*, ou de l'entendement. Les Romains ont érigé en Divinité cette précieuse faculté de l'âme, et ils lui ont élevé un temple près du Capitole.

Le 9, arrivent les *Vestales*. On porte au temple de *Vesta* les mets les plus délicats; les dames Romaines s'y rendent dans leurs plus beaux atours; elles vont de là au Capitole, où l'on a élevé un autel à Jupiter Pistor, c'est-à-dire, protecteur des grains.

Le 11 est dédié à la *Concorde*, Divinité auguste, que les Romains adorent sans la connaître. C'est encore le même jour qu'on observe les *Matrales*, ou les fêtes de la Déesse *Matuta*, la même que nous appelons *Ino*. Il n'y a que les mères de famille qui soient admises à ces cérémonies; on n'y admet qu'une seule esclave, que l'on renvoie après lui avoir donné un léger coup sur la joue, pour rappeler la jalousie d'*Ino* contre une esclave aimée de son mari. Les femmes ne font des

vœux à la Déesse que pour les enfans de leurs frères ou de leur sœurs, et jamais pour les leurs propres, dans la crainte d'attirer sur eux le sort des enfans d'Ino.

Le 15, on nettoie le temple de Vesta, et on en porte, en cérémonie, les balayures dans le Tibre.

Quintilis (Juillet) est sous la protection de Jupiter.

Aux Calendes finissent les baux des maisons.

Le 4, on célèbre la fête de la *Fortune Féminine*, instituée à l'occasion de la victoire que remportèrent Vétrurie et Volumnie, sur le courroux de Coriolan prêt à immoler Rome à sa vengeance.

Le 5, commencent les jeux *Apollinaires*. Ils ont lieu dans le Cirque, et au théâtre, sous la direction du Préteur.

Le 7, viennent les *Caprotines*, ou la fête des servantes. On raconte qu'une esclave nommée *Philotis*, étant passée avec ses compagnes dans le camp des ennemis qui entouraient la ville de Rome, monta sur un figuier sauvage (*caprificus*), pour donner aux Romains le signal de l'attaque; et les ennemis furent exterminés. On donna la liberté à *Philotis*, ainsi qu'à celles qui l'avaient suivie; et, pour conserver la mémoire de cet événement, on institua les *Nones Caprotines*, ou du figuier. A cette époque, les servantes font de petits présens à leurs maîtresses, et elles dînent avec elles, hors de la ville, sous des figuiers sauvages.

Le 19 est un jour funeste; c'est celui où l'armée Romaine fut détruite par les Gaulois, sur les bords de l'Alia.

Le 23, arrivent les *Neptunales*. Les Romains les célèbrent en construisant sur les bords du Tibre des berceaux, sous lesquels ils passent la journée dans des plaisirs tranquilles.

Sextilis (Août) est consacré à Cérès.

Le 10, on offre à Cérès du vin et du miel, et les jours suivans on immole des chiens roux à la Canicule, pour détourner l'influence des maladies qui règnent alors.

Le 18, on célèbre les *Consuales*, en l'honneur du Dieu des conseils. C'est Neptune qu'on invoque sous ce titre. L'autel sur lequel on sacrifie en cette occasion

est sous terre, pour exprimer que les conseils doivent être secrets. C'est pendant la célébration des jeux Consuaux que les Romains enlevèrent les Sabines. Cette fête fut instituée par les Arcadiens, compagnons d'Evandre, en l'honneur de Neptune Hippien. Pour rappeler cette origine, les chevaux et les mulets ne font aucun travail pendant ces fêtes, et on leur met des couronnes de fleurs.

Les Ides de Sextilis sont consacrées à Diane. Les femmes sortent de Rome, un flambeau à la main, et elles se rendent au bois d'Aricie, près d'Albe, où cette Déesse est particulièrement adorée. C'est ce même jour que naquit Servius Tullius ; il est devenu une fête pour les esclaves, en mémoire de ce Roi, né dans la servitude.

Le 19, on célèbre par tout le Latium les *Vinalies rustiques*, instituées en l'honneur de Jupiter, auquel on fait des libations de vin nouveau.

Le 23, on solennise les *Vulcanales*, ou fêtes de Vulcain ; et, comme Dieu du feu, on brûle des victimes en son honneur.

Septembre est sous la protection de Vulcain.

Le 4, commencent les *Grands-Jeux* ou *Jeux Romains* ; ils sont consacrés aux trois grandes Divinités, Jupiter, Junon, et Minerve. On les célébrait, à l'origine de Rome, dans une île du Tibre ; ils eurent lieu dans le grand Cirque, aussitôt qu'il eut été bâti par Tarquin l'Ancien, et ils en retinrent le nom de *Jeux Circenses*. On y donne au Peuple Romain le spectacle des courses de chars, de la course à cheval, à pied, et de tous nos exercices, à l'exception de cette sorte de combats qui ne peuvent avoir lieu qu'entre des hommes de génie ayant pour juge un Peuple éclairé.

Le 20, on célèbre la naissance de Romulus.

Octobre est sous la protection de Mars.

Le 15, on sacrifie au Dieu Mars un cheval appelé le cheval d'Octobre. Cette cérémonie, m'a-t-on dit, fait allusion au cheval de Troie.

Novembre est dédié à Diane ; aux Calendes, on renouvelle les jeux du Cirque.

Le 9, on sacrifie à Bacchus, pour le remercier des présens qu'il a faits aux hommes.

Le 15, viennent les jeux Plébléiens, institués en mémoire de la réconciliation qui eut lieu entre les deux Ordres de l'Etat, après la retraite du Peuple sur le mont Sacré. Ce sont les Ediles plébéiens qui en ont la direction ; ils ont lieu dans le Cirque, et durent trois jours.

Aux Ides, on offre à Jupiter, dans le Capitole, le festin solennel appelé *Epulum* : les prêtres Epulons en font l'annonce, la veille, dans des termes qui ne répondent pas à la dignité de l'objet.

Décembre est sous la protection de Vesta. Ce mois est entièrement consacré aux plaisirs. On tolère alors les jeux de hasard, défendus pendant le reste de l'année. Tout annonce la joie, tout en inspire, et Rome offre le spectacle d'une vaste maison habitée par une même famille. Mais ces fêtes célèbres, nommées Saturnales, ne commencent proprement que le 17. La veille de ce jour, les enfans l'annoncent en criant par les rues, *Io Saturnalia*. Elles s'ouvrent par des sacrifices à Saturne, auxquels on assiste la tête découverte, parce que, dit-on, le temps découvre tout. La première loi de cette fête, et la mieux observée, est d'abandonner toute affaire publique, pour ne s'occuper que de réjouissances et de festins. Toute apparence de servitude est bannie ; les esclaves jouissent de tous les droits de la liberté ; ils mangent à la table de leurs maîtres ; ils peuvent même leur adresser d'innocentes railleries ; enfin, dans ces jours de prestiges, tout rappelle les merveilles de l'âge d'or, de ce temps chimérique auquel l'imagination s'efforce de croire, quand la réflexion le détruit.

Le 21, on solennise la fête d'*Angerona*, Divinité du silence. Sa figure a la bouche liée et scellée. Son culte fait allusion à un nom qu'il n'est pas permis de prononcer. C'était, dit-on, l'ancien nom de Rome, avant que Romulus lui eût imposé le sien. Les livres Sibyllins défendirent de jamais s'en servir.

Enfin, le 24, commencent des jeux qui durent huit jours entiers ; et ce Peuple, favorisé du Ciel, termine l'année par les plaisirs qui l'ont commencée.

Je n'entrerai pas dans le détail des fêtes dont l'époque n'est pas fixée par le calendrier. Les plus remarquables sont les Féries latines, instituées par Tarquin le Superbe. Le Consul les annonce pour tel jour, selon sa volonté; et il est obligé d'y assister. Ces fêtes sont célébrées avec une exactitude scrupuleuse : la plus légère omission suffit pour les faire recommencer.

Après avoir parcouru le cercle de l'année, il faut vous faire connaître la différence des jours qui la composent, et l'usage auquel ils sont destinés. Les jours de fêtes sont consacrés aux Dieux, soit pour faire des sacrifices, soit pour célébrer des jeux en leur honneur; ils se passent en divertissemens et en festins; on les nomme jours *nefastes*. Les autres, destinés au travail, sont appelés jours *fastes*. On divise ceux-ci en trois classes : 1°. les *fastes*, proprement dits, sont employés en entier aux affaires civiles : 2°. les *fastes antérieurs*, pendant lesquels on vaque à toute espèce de travaux jusqu'à midi; le reste du jour étant consacré aux exercices de religion : 3°. les *fastes postérieurs*, dont l'après-midi est libre, tandis que le matin ne l'est pas.

Outre cette distinction, il est encore des jours appelés *jours noirs* ou malheureux, pendant lesquels toute affaire est suspendue. Qu'une grande calamité ait frappé l'Etat; qu'un crime, qui intéresse le salut public, ait été commis, on regarde ce jour comme funeste, et on le marque sur le calendrier avec une pierre noire, pour en perpétuer le souvenir, et implorer le pardon des Dieux à la même époque. Les jours heureux, au contraire, sont marqués avec de la craie; plusieurs sont mis au rang des fêtes; les autres, moins remarquables, expriment un heureux augure : on les choisit pour entreprendre les choses importantes.

Descendant maintenant à de plus petites divisions, il faut vous dire comment les Romains ont partagé la journée; ils ne connurent long-temps que le lever et le coucher du soleil; les lois des Douze Tables ne font mention d'aucune division plus étendue. En 477, Papyrius Cursor plaça sur la façade du temple de Quirinus un méridien qui divisa la totalité du jour en deux parties

égales ; et bientôt ce même instrument perfectionné leur servit à le partager en douze heures ; la première commençant au lever du soleil, et la dernière expirant à son coucher, quelles que fussent d'ailleurs les inégalités des saisons. Il en résulte des heures plus longues pendant une moitié de l'année ; on les appelle *heures d'été* ; et d'autres plus courtes pendant la saison opposée ; on les nomme *heures d'hiver*. Dans les unes, comme dans les autres, la sixième heure donne toujours le milieu de la journée. Les heures de la nuit se comptent également depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, avec cette différence, que leur longueur ou leur brièveté sont en raison contraire de celles des heures du jour.

Le jour civil se divise en quatre parties, qui comprennent chacune trois heures, et que l'on nomme *prime, tierce, sixte, et none*. La nuit se partage de même en quatre intervalles égaux, appelés *veilles*, en raison de l'emploi qu'en font les soldats à l'armée : on les distingue en *première, seconde, troisième et quatrième* veilles. Les Romains ont emprunté des Grecs l'usage du clepsydre : ils s'en servent principalement dans les camps, pour diviser les veilles avec plus d'exactitude.

Dans l'intérieur d'une maison, on distingue les différentes époques du jour, par des expressions qui ont de la grâce et de la naïveté, et qui rappellent des habitudes familières. C'est *le chant du coq, le moment où il cesse de chanter, le crépuscule, le moment d'allumer les flambeaux, l'heure du repos, celle du silence, etc.*

LETTRE XXIII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Robe virile. Repas. Aفرanchissement.

COMMENT vous rendre les vives émotions que j'ai ressenties aujourd'hui ? Témoin de la félicité d'un être long-temps malheureux, j'ai presque oublié mes propres

infortunes. Un bien inespéré, quel qu'en soit l'objet, flatte en secret l'être qui souffre : il aime à voir l'horizon du bonheur s'étendre autour de lui, pour avoir aussi le droit d'espérer. Ainsi, ramenant tout à soi-même, sans le vouloir, l'esclave qui voit briser des fers songe à la liberté ; mais, avant de m'expliquer sur ce sujet, je dois vous dire ce qui l'a préparé.

Le fils de Cneius Octavius vient d'atteindre sa dix-septième année. Cette époque est marquée, chez les Romains, comme une seconde entrée à la vie. C'est alors que, dégagé de l'enfance, un jeune homme est admis au nombre des membres de l'Etat, et qu'il est compté parmi ses défenseurs. Jusque là, ne connaissant encore que l'autorité paternelle, l'obéissance était son unique obligation ; des devoirs plus imposans naissent maintenant pour lui ; la voix de la patrie se fait entendre ; d'un fils soumis elle va faire un citoyen dévoué.

Il est d'usage, à Rome, que les fils des Sénateurs et des nobles prennent, à l'âge de treize ans, la robe prétexte ; quoique ce vêtement soit une des prérogatives des grands magistrats, on permet à leurs enfans de le porter pour qu'ils paraissent avec décence dans le Sénat, où ils peuvent, en certains cas, accompagner leur père. Ils portent, en outre, un globe d'or suspendu à leur col, que l'on nomme *bullæ*. Cet usage remonte à Tarquin l'Ancien, dont le fils, jeune encore, reçut de son père cette marque d'honneur, pour avoir tué un ennemi en combat singulier : on l'a depuis étendu à tous les jeunes gens de distinction. La bulle s'ouvre à volonté, et l'on a coutume d'y mettre des préservatifs contre les maléfices. Quelquefois on lui donne la forme d'un cœur, emblème du courage. Cet ornement fait partie de la pompe triomphale ; on l'accorde cependant à la jeunesse, et, par cette faveur prématurée, on la dispose à mériter des récompenses légitimes. Enfin le jour est arrivé où ces marques frivoles vont disparaître. La simplicité va succéder au faste, et de même que la jeune fille, au sortir de l'enfance, consacre sa poupée à Vénus, le jeune citoyen suspend sa *bulle* dans un lieu secret de

la maison, en la consacrant aux Dieux Lares. Il dépouille la robe prétexte, et, revêtu de la robe virile, il s'applaudit de sa métamorphose. De même, le jeune aigle, paré de son nouveaux plumage, s'élance pour la première fois dans les airs, et bientôt, perçant la nue, il fixe vers le soleil un regard assuré.

Dès l'aurore, tout était en mouvement dans la maison du Consul, pour célébrer dignement ce jour si désiré. Parens, amis, clients, esclaves mêmes, étaient réunis dans le vestibule où l'on conserve les images de la famille. Tous attendaient le moment de saluer le jeune Octavius ; les uns pour lui offrir leur amitié, les autres pour solliciter sa protection. Averti par Syrus, je me rendis près de Lucius, dans le moment qu'il allait rendre ses premiers devoirs à son père. Dès qu'il m'aperçut, il accourut à moi avec empressement : " Mon cher Polyclète," dit-il, en m'embrassant avec tendresse, " un seul jour produit en moi de grands changemens ; la solide amitié que je vous ai vouée n'en éprouvera jamais ; je vous aimai avec la vivacité de l'enfance ; maintenant je vous chéris avec le discernement d'un âge plus mûr " : et, sans me donner le temps de lui répondre, il m'entraîna chez le Consul. A l'aspect de son fils revêtu d'une simple tunique, et tenant sa bulle d'or à la main, " Dieux immortels," s'écria-t-il, en levant les mains au Ciel, " vous avez permis que j'aie vécu jusqu'à ce jour ; quoi qu'il me puisse arriver désormais, je n'aurai que des grâces à vous rendre ! O mon fils," continua-t-il, en le pressant contre son sein, " sois digne de la patrie qui t'adopte ; vis pour sa gloire, et meurs pour son salut." En finissant ces mots, il le prit par la main, et, le conduisant vers ceux qui l'attendaient : " Voilà", leur dit-il, "*Lucius Octavius Nepos*, citoyen Romain. Daignez le reconnaître sous ce nouveaux titre, et l'aider à le mériter." A ces mots, des marques de satisfaction éclatèrent dans l'assemblée, et chacun, selon son rang, s'approcha du jeune homme pour le féliciter. Pendant qu'il répondait à ces marques d'intérêt, je jetai les yeux sur Syrus qui ne nous avait pas quittés : transporté de

joie, il avait peine à la contenir. Tantôt, regardant son élève avec orgueil, il souriait à son ouvrage; tantôt il s'attristait à l'idée de ce grand changement; enfin, cédant à cette dernière sensation: "O Lucius," dit-il, en s'approchant à son tour, je ne dois plus voir en vous qu'un maître; le temps de la douce familiarité n'est plus; mais souffrez qu'avant d'y renoncer pour toujours, votre vieux serviteur vous serre encore entre ses bras. Mon fils, mon cher fils, c'est pour la dernière fois que j'ose vous donner ce nom." Le jeune homme attendri allait se livrer aux mouvemens de son cœur, lorsque son père, l'arrêtant d'un regard, "C'en est assez," lui dit-il, "hâtons-nous d'aller au temple de Jupiter." Nous nous y rendîmes, accompagnés de tous les assistans. C'est là qu'après avoir invoqué le Souverain des Dieux, les Camilles, avec des cérémonies particulières, revêtirent le jeune aspirant de la toge Romaine. De là, suivis d'un cortège qui se grossissait à chaque pas, nous prîmes le chemin de la place publique. Une foule de citoyens de tout rang nous y avait déjà précédés, pour faire honneur au fils de leur premier magistrat. A peine eut-il mit le pied dans le *Forum*, qu'il fut salué par une acclamation générale. Il parut avec aisance parmi ce Peuple dont il doit faire partie désormais; et, joignant les grâces du jeune âge à la réserve d'un homme fait, il obtint les applaudissemens de ces hommes qu'une longue expérience rend si bons juges du mérite. Cette cérémonie est nécessaire à l'installation de tout citoyen. Jusque là, connu seulement dans sa famille, il ne se montre en public que sous ses auspices; il est encore étranger à ses compatriotes; mais, dès qu'il a paru authentiquement sur le *Forum*, son titre est constaté; il a le droit de paraître dans toutes les assemblées du Peuple, et de voter dans les Comices.

De là nous sommes allés au temple de la Déesse *Juventa*, protectrice de la jeunesse; et après lui avoir sacrifié un taureau blanc, Lucius a déposé, selon l'usage, un *nummus* sur ses autels. De retour au logis du Consul, on servit un repas magnifique à tous les assistans. Ceux d'un ordre inférieur furent traités séparément; et

les autres, parmi lesquels on voulut bien me comprendre, furent conduits dans une vaste salle qui n'était ouverte qu'aux jours solennels. Jusque là, je n'avais vu les Romains que dans l'intérieur de leur famille ; je connus pour la première fois tout ce que leur magnificence a d'imposant.

On présenta d'abord à chaque convive une robe courte et large, appelée *synthèse*, qui donne plus de liberté aux mouvemens du corps que la toge ordinaire, et permet de se placer commodément sur les lits. Des esclaves présentèrent à laver dans de grands bassins d'argent, et chacun attendit en silence qu'on lui fit connaître la place qu'il devait occuper. La table est carrée ; elle repose sur un seul pied d'ivoire, d'où elle est appelée *monopode* ; elle est ordinairement de bois de cèdre ou de citronnier : il en est, m'a-t-on dit, dont le prix égale celui d'un riche domaine. L'un des côtés reste toujours vide pour la facilité du service ; aux trois autres sont des lits garnis de couvertures et de coussins de pourpre, sur lesquels se placent les convives, le plus souvent au nombre de trois, et jamais plus de quatre. La table, ainsi garnie de ses trois lits, est appelée *triclinium* ; et le lieu où l'on mange en a retenu le nom.

La place la plus honorable est au milieu du lit, puis celle qui est au-dessus ; aux pieds se placent les enfans et les *parasites* ; car ici, comme partout, les grands sont assiégés par une foule de gens avides que l'on réunit sous ce titre ; mais on leur donne différentes épithètes, selon la nature de leurs habitudes. On appelle *ombres* ceux qui sont amenés par un convive, par allusion à l'ombre qui suit les corps ; *mouches*, ceux qui viennent d'eux-mêmes, comme les mouches qu'attire l'odeur des mets ; et l'on nomme *flagriones* ceux du dernier rang, qui s'exposent aux coups de fouets des valets, comme l'exprime ce mot.

On commença par tirer au sort pour désigner le Roi du festin ; c'est lui qui règle les santés qu'on doit boire, et qui préside à tout le repas. Le hasard, ou plutôt l'adresse des serviteurs donna ce titre à Lucius. Il usa sur-le-champ de ses droits, en se mettant à la place

d'honneur, et me faisant passer au-dessus de lui. Les autres convives furent placés selon l'âge et le rang. Le premier service était composé d'huîtres, de hérissons de mer, d'olives, d'œufs, et d'autres mets, plus propres à exciter l'appétit qu'à le satisfaire. On le nomme *ante-cena*, ou *promulsis*, parce qu'on ne boit, jusque là, que du vin miellé, appelé *mulsum*. Bientôt, ce service préparatoire fut enlevé pour faire place à des alimens plus solides. Dans l'intervalle, des esclaves nettoyèrent la table avec des éponges mouillées. A mesure que l'on apportait les plats, le maître-d'hôtel, appelé ici *architriclin*, les plaçait avec ordre, observant une parfaite symétrie, soit dans la manière de les rapprocher, soit dans celle de les opposer l'un à l'autre. Mais jugez de ma surprise, lorsque je vis entrer quatre hommes portant avec effort un sanglier tout entier, aussi monstrueux que celui d'Erimanthe. A ses longues défenses étaient attachés deux petits paniers remplis de dattes. "Ah!" s'écria un des convives, avec un regard de satisfaction, "voilà un *sanglier à la troyenne*!" A ces mots, je ne pus m'empêcher de sourire. "Eh quoi!" dis-je à Lucius, "est-ce Enée, votre illustre fondateur, de qui vous tenez ce régal?" "Vous êtes dans l'erreur," répondit-il, "la table de Priam était plus simple que la nôtre. Ce sanglier tire son nom de sa ressemblance avec le cheval de Troie: vous allez connaître, tout à l'heure, sur quoi elle est fondée." Alors l'écuyer-tranchant commença à le découper avec une dextérité merveilleuse, et toujours en cadence. Les convives, charmés de son adresse, le regardaient avec attention. Il tira de ses vastes entrailles un chevreuil; dans celui-ci était un lièvre, qui renfermait un lapin, et ainsi de suite jusqu'à un rosignol. On le mit sur un plat d'argent, et on le présenta à Lucius, comme le morceau d'honneur. A ce spectacle, la joie des convives redoubla; les coupes furent remplies à l'instant, et on les vida après avoir souhaité toutes sortes de prospérités au nouveau citoyen. Mais avant de boire, chacun versa un peu de vin sur la table, en invoquant Bacchus et les Dieux Lares. C'est toujours au commencement du second ser-

vice que ces libations ont lieu, tandis qu'en Grèce, nous les répétons à toute heure du jour, au commencement comme à la fin du repas. Aussitôt qu'une pièce du festin était découpée, un esclave, appelé *distributeur*, présentait le plat à tous les convives; chacun choisissait à son goût, et plusieurs mirent ce qui leur était offert dans une serviette de laine, appelée *mantilia*, qu'ils avaient apportée, pour l'envoyer à leurs femmes et à leurs enfans.

Je ne vous ferai pas le détail de tout ce qui couvrait la table : je remarquai surtout des loirs sur des grils d'argent : ils étaient roulés sur eux-mêmes, et dans la même situation que quand on les trouve endormis dans les fosses préparées à cet effet dans les forêts. La pièce du milieu était un paon. Aux deux extrémités de la table étaient, d'un côté, des lamproies d'une grandeur extraordinaire; de l'autre, un très-grand poisson couvert de tubercules, appelé *accipenser*. Quelqu'un, apprenant que j'étais Grec, me demanda si les repas des Romains valaient ceux de mon pays. "Oui," répondis-je, "nous sommes aussi loin de nos ancêtres que vous l'êtes des vôtres. Autrefois, les productions de l'Attique faisaient la nourriture des Athéniens : depuis que nous avons vaincu les Perses, nos citoyens vivent comme des Satrapes." "Et les nôtres comme le roi de Perse lui-même," répliqua le parasite. "Un Peuple sage ne doit pas chercher sa subsistance par-delà ses limites. Nous commandons à l'univers : il doit fournir aux besoins de ses maîtres. L'oiseau du Phasé et le paon des Indes paraissent sur nos tables au même titre que les raves de leurs jardins sur celles de nos ancêtres."

Alors le Consul prenant la parole : "Oui, sans doute," dit-il, d'un ton grave et modéré, "chacun peut jouir en liberté des biens qu'il possède, et profiter noblement des avantages de son siècle. La splendeur de Rome exige que ses principaux citoyens vivent avec éclat ; mais cet éclat devrait être pur et sublime, comme la source dont il émane. J'aimerais à le voir briller dans nos temples, dans nos lieux publics, ou dans des fêtes solennelles, telles que celle qui nous rassemble ici ; mais

qui de nous ignore que le dernier des Publicains donne, sans sujet, des repas supérieurs à celui que je vous offre pour consacrer une heureuse époque? Ne les a-t-on pas vus charger, sept fois de suite, leur table des mets les plus recherchés? Ils épuisent les forêts et les mers pour satisfaire leur luxe immodéré; et Rome comptera bientôt plus de pourvoyeurs que de soldats dans les pays soumis à son empire."

"Croyez-vous donc", reprit l'interlocuteur, "que si l'illustre Cincinnatus eût vécu de notre temps, il n'eût pas fait comme nous?" "Il eût changé d'habitudes," répondit-il, "mais il eût conservé son caractère. Nos qualités et nos défauts tiennent souvent à notre siècle; nos vertus et nos vices sont en nous-mêmes. Le héros que vous citez eût donné l'exemple de la modération, au sein même de la magnificence, tandis que les poursuivans de Pénélope, qui ne mangeaient que du taureau grillé, étaient prodigues au milieu de la pauvreté."

Un Tribun du peuple qui se trouvait au nombre des convives saisit bien vite cette occasion d'étaler ses maximes populaires. "Eh quoi!" dit-il, avec force, "est-on maître de sa fortune quand on voit tant de pauvres citoyens languir autour de soi? Ce que l'on a de trop ne leur appartient-il pas de droit; et la seule prudence, à défaut d'humanité, ne devrait-elle pas faire des largesses, de ce que l'indigence pourrait exiger? Loin de là, on se plaît à braver l'infortune par une ostentation insensée. On compte aujourd'hui à Rome cinq cents maisons où l'on trouve des plats d'argent du poids de cent livres. Il est loin de nous ce temps où un Consul ne laissa après lui que deux chétives coupes d'argent; encore les avait-il reçues en présent de son beau-père, à son retour d'une campagne glorieuse. Qui croirait, en voyant cette table somptueuse, qu'une loi, qui n'a pas encore un siècle d'ancienneté (lex Fannia), défend de servir, dans un festin, d'autre volaille qu'une poule; encore n'est-il pas permis qu'elle soit engraisée?" Le Consul sourit légèrement, et, pour toute réponse, il envoya au Tribun le morceau le plus délicat d'un faisan que l'on venait de découper: ce zélé défenseur de l'an-

cienne simplicité le reçut avec de grandes démonstrations de joie, et, uniquement occupé de ce qui était devant lui, il laissa la parole à d'autres.

Bientôt toutes les viandes qui couvraient la table furent enlevées, et l'on apporta le troisième service. Il consistait en pâtisseries de toute espèce, dont quelques unes étaient encore brûlantes, et en fruits de la plus grande beauté. On changea les coupes des convives, pour leur en donner de plus grandes ; et plusieurs esclaves entrèrent chargés de ces grands vases de terre cuite que l'on fabrique à Samos. Tous étaient soigneusement bouchés avec de la poix, et garnis d'une étiquette qui indiquait le lieu et la date du vin qu'ils contenaient, marquée par l'année du Consulat. Sur plusieurs d'entre eux on lisait, *Buvez* ; sur d'autres, *J'ai soif*. A cette vue, la joie des convives redoubla. "O l'heureux siècle que le nôtre !" s'écria l'un d'eux : "Romulus faisait aux Dieux des libations de lait. Numa défendit d'arroser de vin la cendre des morts ; et, pour obtenir la victoire dans une occasion importante, un général Romain promit au Maître des Dieux de verser sur ses autels quelques gouttes de ce vin qui coule à grands flots autour de nous : honorons le temps passé, et jouissons de celui où nous vivons." Tous applaudirent à ces paroles avec chaleurs, et le Tribun lui-même avoua, en tendant sa coupe, que c'était honorer les Dieux que d'user de leurs bienfaits.

Lucius me présenta un morceau d'un rayon de miel que l'on avait placé au milieu de la table, sur un gazon frais. "Goûtez de ce miel," me dit-il, "il vient du mont Hybla ; dites-nous s'il approche de celui du mont Hymète." "Il est d'une douceur parfaite," répondis-je, "mais il n'a pas encore tout le parfum du nôtre. N'enviez pas à ma patrie ce faible avantage ; son sol ingrat donne à quelques-unes de ses productions une finesse qui leur est propre. C'est ainsi que nos figues l'emportent même sur celles de *Tusculum*. Mais vous avez sur nous d'autres avantages. Rien n'est comparable à vos raisins de Calabre, aux châtaignes de Sicile, aux noisettes d'*Avellatum*. Nous n'avons pas de poires

aussi belles que les vôtres ; et la pomme est un fruit que nous connaissons à peine."

"C'est ainsi", dit le Consul, "que les Dieux ont partagé leurs bienfaits ; il n'est pas de nation qu'ils aient oubliée ; il n'en est pas qui jouisse de toutes leurs faveurs. Chacune d'elles a besoin des autres ; la nécessité les rapproche plus encore que la bienveillance. Carthage nous fournit ces belles grenades que nous appelons de son nom ; l'abricot est originaire de l'Arménie ; la ville de Cydon, en Crète, nous donne ces poires de couleur d'or, si remarquables par leur volume et par leur parfum. Mais quoi de plus varié que les présens de Bacchus ? L'Italie, la Grèce, la Perse, se glorifient d'envoyer à Rome les tributs les plus doux ; elles se disputent une préférence que nous leur accordons tour à tour." "Voilà," continua-t-il, "des vins de Falerne, d'Arvisse, de Cécube, de Lesbos, de Naxos, etc. Tous sont vieux et choisis ; mais vous ne trouverez point ici ces vins parfumé avec la myrrhe et le nard, qui font les délices des hommes efféminés. J'aime à jouir avec mes amis des dons de la nature ; jamais je n'en altère la pureté." Chacun demanda librement les vins qu'il préférerait : Lucius se fit apporter une large coupe remplie de vin de Lesbos, et me la présentant, "Goûtez de ce vin," me dit-il, "qu'il vous rappelle un moment votre patrie, pour vous la faire oublier ensuite." Je vidai la moitié de la coupe, et la lui rendant, "Mon cher Lucius," lui dis-je, "la première partie de votre souhait est accomplie ; aidez-moi à me préserver de la seconde ; et partagez avec votre ami la joie que vous cherchez à lui inspirer."

Je n'avais cessé, pendant tout ce temps, de jeter les yeux sur Syrus. Debout, derrière son jeune maître, il le servait avec empressement, et il ne servait que lui seul. Attentif à ses moindres mouvemens, il semblait deviner ses désirs, et il ne lui laissait pas même le temps de les exprimer. On eût dit qu'oubliant tout à coup son âge et ses services, il s'efforçait de se montrer plus actif que ces jeunes esclaves qui entouraient les convives. La joie qu'il montrait en se livrant à ces soins

pénibles me causait une tristesse involontaire, et il me fut aisé de m'apercevoir que Lucius partageait cette impression.

Vers la fin du repas, le Consul se levant sur son lit, "Mon fils," dit-il, "vous débutez aujourd'hui dans la carrière de la vie; je veux que le premier pas que vous y faites soit marqué d'une manière éclatante. Je jure par cette table hospitalière, sur laquelle je porte la main, de satisfaire pleinement à votre première demande. Le choix que vous allez faire décidera de l'opinion que l'on doit avoir de vous. Parlez; dussiez-vous épuiser ma fortune, ma parole est sacrée." Alors le jeune homme, rougissant avec grâce, "Mon père," dit-il, "je n'hésiterai pas à profiter de vos bontés; puissiez-vous approuver l'usage que j'en fais! *Je donne la liberté à Syrus.*" Tous les convives applaudirent avec chaleur. Le Consul sourit avec attendrissement: "Bien, Lucius," dit-il, "tu n'as pas trompé mon espoir; celui qui semait dans ton âme le germe des vertus doit en recueillir le premier fruit. J'applaudis à ta reconnaissance; c'est pour y donner un plus grand essor que, ce matin, j'en arrêtais l'expression." Se tournant ensuite vers Syrus, "Donne-moi ta main," lui dit-il, "et que cette première preuve de ta liberté te mette au rang de mes convives. Prends place sur mon lit, et bois dans ma coupe." Mais comment peindre le délire de Syrus? Incertain, éperdu, on voyait dans tous ses traits les mouvemens rapides dont son âme était agitée; sa poitrine était gonflée; il ne respirait qu'avec effort, quand tout à coup un torrent de larmes coula de ses yeux; qu'elles étaient éloquentes! Il s'approcha d'Octavius; mais, au lieu de prendre cette main qu'il lui présentait, il se précipita à ses pieds. "Oui," dit-il, "vous avez changé mon sort; vous avez changé mon sort; vous avez fait luire sur mes derniers jours l'aurore du bonheur: mais vous serez toujours mon digne, mon généreux maître. Moi-même je vous confère les droits que le destin vous donna sur moi: souffrez que votre vieux serviteur meure auprès de vos foyers; il ne vous demande que la grâce de revoir encore une fois sa patrie." "Tu te trompes, Syrus; tu n'as plus

de permission à demander à personne. Va librement où ta volonté t'appelle ; qui que ce soit n'a droit de te contraindre ; je te déclare *citoyen Romain* ; et ce titre sacré est respecté de tout l'univers." Puis, s'adressant aux convives : " Mes amis, vous le savez, je n'ai qu'à dire devant le Censeur que j'affranchis mon esclave, pour constater sa liberté : il suffirait même de la déclaration que j'en fais devant vous en ce moment. Mais, je ne me croirais pas quitte envers ce fidèle serviteur, si je ne faisais pour lui que ce que tant d'autres font chaque jour pour récompenser des services moins importants que les siens. Lui-même te l'a appris, Lucius, à l'origine de la République, l'esclave Vindicius la sauva par une dénonciation généreuse : pour en conserver la mémoire, on institua, en son honneur, cette espèce d'affranchissement, appelée *vindicta*, qui confère la plénitude de nos droits. C'est de cette manière que tu dois reconnaître les soins de ton instituteur. Celui qui a fait de toi un digne citoyen a mérité de le devenir. Achève ce que tu as si heureusement commencé ; je n'en suis plus que le témoin."

Lucius se levant alors, " Mon père," dit-il, " et vous tous qui êtes ses hôtes, daignez m'accompagner." Chacun s'est empressé de le suivre ; il marchait le premier, Syrus le suivait immédiatement ; et le Consul était confondu parmi les autres spectateurs. Nous arrivâmes au tribunal du Préteur, qu'un esclave, qui nous avait devancé s'était hâté de prévenir. Nous le trouvâmes assis sur sa chaire curule, ayant ses scribes au-dessous de lui, et ses licteurs rangés des deux côtés de son siège. Lucius s'avança vers lui, et, montrant Syrus, dit à haute voix : "*Je veux que cet homme soit libre.*" Le magistrat donna à l'esclave un léger coup d'une baguette qu'il tenait à la main, comme une dernière marque de son assujétissement ; puis il dit, "*Je te déclare que tu es libre, à la manière des Romains.*" En ce moment, un licteur, s'approchant du nouvel affranchi, le prit par la main, et lui fit faire un tour sur lui-même, exprimant ainsi la liberté qu'il a d'aller où bon lui semble.

Après avoir pris congé du Préteur, le cortège reprit

le chemin de la maison du Consul. Syrus traversa fièrement le *Forum*, comme un homme qui, désormais, avait le droit d'y tenir sa place. Je me rappelai alors ce que lui-même m'avait dit de l'espèce d'humiliation inséparable, dans Rome, de la condition d'un affranchi. Mais, soit que les idées des hommes changent avec leur position, soit plutôt que les circonstances honorables qui avaient caractérisé son affranchissement en eussent changé la nature à ses yeux, il ne voyait plus que les avantages de son nouvel état.

De retour au logis, on le salua du nom de *Cneius Octavius Syrus*. C'est un usage établi, que les affranchis ajoutent à leur nom propre le nom et le prénom de leur ancien maître. Ils sont, en quelque sorte, annexés à sa famille, et ils deviennent ses clients de fait. Dans aucun cas, cependant, ils ne peuvent épouser la femme, la fille, ou la sœur de leur patron. La plus haute charge à laquelle ils puissent prétendre est celle d'Edile du Peuple. Mais leurs enfans sont assimilés aux autres citoyens, excepté pour l'admission aux grandes dignités de l'Etat, dont, jusqu'à présent, ils ont été exclus. Eux-mêmes jouissent pleinement de tous les autres droits, tels que celui d'être jugés par les Comices, de n'être point frappés de verges, de ne pouvoir être appliqués à la torture. On a vu, m'a-t-on dit, des Romains, impliqués dans des affaires criminelles, donner la liberté à tous leurs esclaves, pour empêcher qu'en les mettant à la torture on ne tirât d'eux l'aveu du crime de leur maître.

Demain, le nouveau citoyen se présentera devant le Censeur, qui l'inscrira sur ses registres, prendra des notes de ce qu'il possède, et lui fera connaître la place qu'il doit occuper parmi le Peuple Romain. C'est toujours dans les tribus urbaines, et plus particulièrement dans la tribu Esquiline, que l'on met les affranchis. Des services importans, une conduite honorable, un accroissement de fortune, peuvent les faire passer dans des classes plus relevées.

Il est encore une formalité religieuse que doit remplir un affranchi, et à laquelle l'heure trop avancée n'a pas permis de satisfaire aujourd'hui. Dès l'aurore, Lucius

et moi, nous devons accompagner Syrus au temple de la Déesse Féronie, protectrice des affranchis ; ils lui consacrent leur chevelure, et prennent sur ses autels le bonnet de liberté.

Heureux Syrus ! tes malheurs sont finis ; peut-être les miens ne font que commencer.

LETTRE XXIV.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Maison de campagne. Jardin. Jardinage. Fruits. Légumes, etc.

L'IMPATIENCE de Syrus ne lui avait pas permis de nous attendre, pour mettre le sceau à son affranchissement. Dès que le jour eut paru, il était allé seul au temple de Féronie ; et, au moment que nous nous entretenions de lui, Lucius et moi nous le vîmes revenir, portant sur sa tête le symbole de la liberté. "O mon jeune ami," dit-il à Lucius d'une voix altérée, "qu'il est doux le sort que je vous dois ! Mon âme éteinte ne concevait plus de jouissances, et vous avez rappelé les jours brillans de ma jeunesse. Je viens de traverser Rome ; que son aspect m'a paru sublime ! Ville heureuse ! me suis-je écrié : quoi, je suis un de tes citoyens ! Ah ! puisse ta prospérité s'accroître encore, et puissent mes derniers soupirs se perdre dans ton sein !" Et, se tournant vers moi : "Gardez-vous de croire, mon cher Polyclète, que la patrie qui m'adopte me fasse jamais oublier celle qui m'a vu naître. Hier, humble esclave, j'osais à peine voir en vous un compatriote ; aujourd'hui, devenu Romain, je n'aspire qu'à être votre ami."

En ce moment, nous vîmes entrer le Consul : il sourit, avec bonté, à la vue du nouveau costume de Syrus ; puis, s'adressant à lui, "Ce n'est pas assez," dit-il, "de t'avoir donné un rang parmi nous, il faut encore que tu puisses le soutenir dignement. Parle avec confiance à

ton ancien maître, et lui dis quel est ton pécule.” “ Vos bontés,” répondit Syrus, “ auraient dû le rendre considérable; oserai-je vous avouer que j’en ai disposé, sans votre aveu, pour soutenir un frère indigent.” “ Eh bien, Syrus, je veux te mettre dans une situation qui te permette de lui être plus utile encore. Je te donne l’intendance de la maison de campagne que j’ai près de Fidènes : tu connais les avantages attachés à cet emploi ; je veux qu’ils soient doublés, en raison de l’usage que tu te propose d’en faire.” Puis, soupirant douloureusement, “ Puissé-je,” ajouta-t-il, “ affranchi des soucis qui m’accablent, et dégagé des dangers qui m’environnent, puisse-je bientôt suivre tes pas, et retrouver encore quelques jours tranquilles, loin du fatal honneur qui me coûte si cher !” Il se tut à ces mots, et, baissant la tête, il parut enseveli dans une rêverie profonde. Nous nous regardions avec inquiétude, sans qu’aucun de nous osât proférer une parole, et nous cherchions en vain à pénétrer sa pensée, quand, tout-à-coup, nous regardant avec dignité : “ Les Dieux sont les arbitres de nos destinées ; il faut se soumettre à leurs éternels décrets ; c’est en vain qu’on se flatterait de les éluder.” Puis, s’adressant à Syrus : “ Hâte-toi,” lui dit-il, “ de te rendre à ta destination ; Lucius t’accompagnera jusqu’à *Villa Octavia* : il doit apprendre lui-même à son aïeul le rang qu’il tient parmi les hommes. Peut-être que son ami Polyclète ne refusera pas d’être du voyage.”

Empressés d’obéir à ses ordres, nous nous disposâmes tous trois à partir ; on nous revêtit d’une robe de peau appelée *scortea*, qui met le voyageur à l’abri de la pluie ; on nous mit sur la tête le large bonnet de campagne, qu’on nomme *pétase* ; et nous nous mîmes en route, en sortant de la ville par la porte Triomphale, située au pied du mont Capitolin. De là, nous gagnâmes les bords du Tibre, et, remontant son cours, nous prîmes le chemin de Fidènes, éloignée de Rome de douze milles, qui correspondent à quatre-vingt-seize stades.

Je regardais avec admiration ces superbes routes que j’avais à peine aperçues des portes de Rome. “ Celle-ci,” me dit Syrus, “ avait été faite par Caius Gracchus ;

dans le temps de sa plus grande faveur auprès du Peuple. Il la partagea en espaces égaux, appelés *milles*, dont chacun équivalait à huit stades : ils sont marqués sur de belles colonnes de pierre ; et, à des intervalles plus rapprochés, il fit placer sur le bord du chemin des pierres assez élevées, pour aider le voyageur à monter seul à cheval.

“ De distance en distance, on apercevait des tombeaux d’une architecture noble et simple. Ces monumens funèbres semblent placés là pour avertir l’homme de sa faiblesse ; et, par un effet contraire, dans le même instant, des constructions gigantesques lui rappellent sa puissance. Là, ce sont des aqueducs immenses qui supportent des fleuves détournés de leur cours, et roulant leurs eaux dans les airs ; ici, est un temple superbe. Partout l’œil n’aperçoit que palais, demeures enchantées, séjour habituel des illustres Romains. Depuis l’origine de la République, leur passion pour la vie champêtre ne s’est pas affaiblie ; mais elle a changé de nature. Autrefois, un champ, toujours borné, était l’unique patrimoine d’une famille nombreuse : par un travail assidu, il fournissait à la subsistance de ses maîtres ; aujourd’hui, converti en jardin somptueux, il atteste leur fortune sans en être la source. Lorsque leur présence est nécessaire à Rome, des subalternes, appelés *Viatores*, vont les avertir, au nom des magistrats, de se rendre à la ville ; et les affaires qui les y appellent ne sont pas plutôt terminées qu’ils se hâtent de regagner leurs retraites paisibles. C’est là que les grands se livrent à leurs caprices, sans craindre les regards d’un Peuple qu’ils sont forcés de respecter ; et qu’ils se débrobent à cette foule de clients importuns qui les assiègent sans cesse. Après avoir rempli dans Rome le rôle de citoyens, ils viennent ici commander à un Peuple d’esclaves : fiers républicains le matin, et le soir monarques absolus.

“ Il est encore, cependant, quelques vieux modèles de ces vertus dont on pourrait douter, ruines vénérables d’un édifice écroulé, dont elles attestent la grandeur. Sextus Octavius,” me dit mon compagnon, “ est un de

ces êtres extraordinaires qui ont traversé les temps sans en porter l'empreinte. Les charges importantes dont il a été revêtu, n'ont jamais altéré son antique simplicité. Plein d'amour pour sa patrie, il a versé son sang pour sa défense et pour sa gloire ; mais, en la voyant si loin de ce qu'elle a été, son âme austère s'est indignée, et, loin d'être complice de ses désordres, il craint d'en être le témoin. Vous ne verrez pas ce digne vieillard sans attendrissement. Outre le titre sacré qui m'attache à lui, la seule reconnaissance me l'eût fait chérir comme un père. C'est lui qui prit soin de mon enfance, pendant que son fils commandait les armées ; et c'est dans ses sages entretiens que j'ai appris à honorer la vertu."

"Quelle est," dis-je à Lucius, en l'interrompant, "cette habitation si riante qui s'élève sur le penchant de ce coteau, et qui se distingue des autres par une construction particulière ? Elle ne présente ni colonnes, ni portiques, et je ne vois dans les jardins ni vases, ni statues ; mais son heureuse situation attire les regards, et les grandes dépendances qui l'entourent annoncent le rang du maître." "C'est là que nous allons," me répondit-il ; "c'est là que vous allez voir un général Romain devenu jardinier." En cet endroit, nous embrassâmes tendrement Syrus, qui nous fit promettre de l'aller voir bientôt dans son nouvel établissement ; et, quittant le chemin de Fidènes, nous gagnâmes cette habitation que j'avais aperçue.

Un chien d'Épire, d'une taille monstrueuse, gardait la porte : au-dessus de sa loge était écrit, en gros caractères : *Prenez garde au chien*. A ses cris, plusieurs esclaves se présentèrent. Ayant reconnu Lucius, ils nous introduisirent dans la maison, pendant que l'un d'eux allait avertir son maître de notre arrivée ; mais, au lieu de l'attendre, nous allâmes nous-mêmes le chercher dans ses jardins.

En face de la maison, des compartimens, séparés l'un de l'autre par du sable de diverses couleurs, présentaient les plus belles fleurs connues en Italie ; plus bas, de larges bassins, entourés de gazons, étaient remplis d'une eau limpide, et de longues allées, parfaitement

unies, et bordées de buis, conduisaient à des vergers superbes.

Lucius s'étant arrêté un moment pour cueillir quelques fleurs, je suivis au hasard le premier chemin qui se présentait. Après avoir marché quelque temps, je rencontrai un vieillard dont le costume ressemblait à celui d'Eumée : courbé vers la terre, il se releva lentement à mon approche. A l'aspect de ses cheveux blancs et de ses rides profondes, j'éprouvai un sentiment pénible. Eh quoi ! me disais-je, on exige donc de tels soins d'un être déjà chargé de tant d'hivers ! "Mon père," lui dis-je, "c'est vous, sans doute, qui avez la surveillance de ces jardins ; jamais je n'en ai vu d'aussi bien entretenus, et j'ai un extrême plaisir à les parcourir." "Jeune homme," répondit-il, "soyez le bien venu : si vous désirez parler à Sextus Octavius, je vous le ferai connaître." "Dans un moment," répliquai-je, "mon compagnon doit me présenter à lui ; souffrez qu'en l'attendant, je vous entretienne un instant. Etranger en ce pays, je n'en connais pas encore tous les usages ; mais, dans celui d'où je viens, un maître n'oserait jamais exiger d'un serviteur de votre âge un travail aussi pénible que celui auquel je vous vois appliqué." "Il est ici," répondit-il, "plusieurs personnes qui ont acquis le droit de se reposer ; mais, par une distinction dont je ne dois pas me plaindre, ce temps n'est pas encore venu pour moi ; et je le redoute au lieu de le désirer. C'est moi qui ai planté les arbres qui sont ici ; tous ont été greffés de ma main ; seul je les soigne, je les émonde, et l'amour du travail en entretient en moi l'habitude. Ces jeunes esclaves redoublent de zèle à l'aspect d'un vieillard qui partage leurs peines ; et leur situation leur en paraît plus douce." "Ah !" m'écriai-je, "heureux celui qui sait s'entourer de pareils serviteurs ; et combien il est digne de leur commander !" En ce moment, Lucius, qui nous avait aperçus, se hâta de nous joindre : il s'élança dans les bras du vieillard qui le pressa tendrement contre son sein ; et je connus alors que c'était à Sextus Octavius lui-même que je m'étais adressé, sans le connaître.

Après les premières questions : “Jeune Grec,” me dit-il, “vous connaissez mes occupations, et vous paraîsez n’y être pas étranger ; je veux vous en montrer les résultats. Sur cette côte, exposée à l’haleine brûlante de l’Eurus (l’est), sont des vignes où j’en ai rassemblé les plus belles espèces. Plusieurs sont étrangères à nos contrées, et je les y ai naturalisées par mes soins. Dans ce seul enclos j’en ai réuni plus de quatre-vingts sortes, dont les deux tiers appartiennent à l’Italie ; mais qui pourra jamais faire l’énumération de celles qui couvrent nos fertiles coteaux ? Le nombre s’en accroît chaque jour. Pour créer de nouveaux trésors, la nature ne veut que des soins.

“En face du vent Favonius (l’ouest), est un plant d’oliviers. Long-temps après la fondation de Rome, cet arbre si utile, auquel vos Grecs ont attribué une origine céleste, était à peine connu en Italie ; et même, l’an 505, une livre d’huile valait encore douze as, tandis qu’aujourd’hui on en donne dix livres pour un as. Hésiode, si renommé par ses connaissances en agriculture, dit que jamais homme n’a vu le fruit de l’olivier qu’il avait planté ; cependant en voici qui n’ont encore que quelques années, et qui déjà récompensent mes soins.

“Dans ce terrain sec et rocailleux sont vingt-neuf espèces de figuiers. Cet arbre doit être cher aux Romains. C’est un figuier qui détruisit Carthage. Un jour Caton entra au Sénat, portant une figue sous sa robe ; il la montra à tous les Sénateurs l’un après l’autre, en demandant à chacun, depuis quand elle était cueillie ; tous répondirent qu’elle était fraîche encore. “Eh bien,” leur dit-il, “sachez que ce fruit a été cueilli à Carthage, il n’y a que trois jours. Eh quoi ! Sénateurs,” ajouta-t-il, avec force, “l’ennemi n’est qu’à trois journées de Rome, et vous êtes tranquilles !” Le Sénat, entraîné par cette vive image, déclara la guerre à l’instant, et Carthage fut détruite.

“Je ne vous fatiguerai pas par le détail de tous les fruits qui sont réunis ici. Je me contenterai de vous indiquer les plus remarquables. Voici la poire *Déci-*

mienne, que nous devons à *Decimus* : celle-ci que, par antiphrase, nous appelons la *Superbe*, est la plus petite de son espèce ; mais elle mûrit la première. N'oublions pas la poire de Vénus, qui doit son nom à sa forme élégante et à ses vives couleurs. Ces coings, qui font courber la branche qui les porte, paraissent rarement sur nos tables ; ils servent seulement à orner les autels de nos Dieux domestiques.

“ De ce côté, dans une terre plus grasse et plus fraîche, sont des pommiers. Les plus recherchées sont les pommes *Appiennes*, *Claudiennes*, etc., qui toutes portent le nom de ceux qui les ont fait connaître. Ces hommes célèbres tiraient autant de gloire de ces humbles conquêtes, que de celles qu'ils faisaient à la tête de nos armées, et la reconnaissance publique a récompensé ce bienfait en en perpétuant le souvenir.

“ Le noyer qui couvre les bords de l'Euphrate, l'aman-dier dont la fleur devance le printemps, le cormier si lent dans son accroissement, le néflier nouvellement introduit dans nos contrées ; tous, jusqu'à l'humble framboisier, se trouvent dans mes vergers : vous y verrez tout ce que peut nourrir le sol fécond de l'Italie.

“ Mais c'est assez vous promener d'arbre en arbre ; la fatigue ralentit vos pas ; il est temps de goûter les douceurs du repos.”

En retournant au logis, nous traversâmes la partie du jardin où l'on cultive les légumes. “ Vous voyez ici,” nous dit Octavius, “ les titres modestes et respectables des premières maisons de Rome. Les *Pisons* tirent leur nom et leur origine d'un planteur de pois (*pisum*) ; les *Lentulus*, d'un planteur de lentilles ; et le fondateur de la noble famille des *Fabius* portait des fèves (*faba*) au marché. La direction de l'*hortus pinguis*, ou jardin potager, était particulièrement confiée à la maîtresse de la maison ; et celle dont le jardin était mal tenu passait pour une mauvaise ménagère. On ne connaissait pas alors tous ces raffinemens que la sensualité a depuis inventés. De simples herbages faisaient la principale nourriture des Romains. La consommation en était si considérable, que les taxes perçues sur

le *Forum herbarium* produisaient de grandes sommes au fisc; mais le Peuple se plaignit si vivement de payer des droits pour user des seuls alimens que lui abandonnaient les riches, qu'il fallut enfin l'en affranchir.

“A l'exception de ces grosses asperges qui viennent du territoire du Ravenne, et dont trois pèsent une livre, vous ne verrez ici rien de rare. J'ai parcouru diverses contrées, et j'ai observé qu'en tout pays, les productions les plus communes sont toujours les meilleures. Mais suivez-moi, et allons jouir ensemble des simples dons que m'a faits la nature.”

Nous gagnâmes alors une tour élevée qui domine le reste de la maison, et au sommet de laquelle est ordinairement placée la salle des festins. Des fenêtres, situées au quatre côtés de l'appartement, y entretenaient une fraîcheur agréable, en même temps qu'elles offraient la vue d'une campagne riante et bien cultivée.

On nous servit un repas dont un agneau rôti faisait la pièce principale. Du pain savoureux, du laitage, du miel, et tous les fruits de la saison, en étaient les accompagnemens. Le vin du lieu coulait dans des coupes ornées de fleurs; et la colombe familière faisait entendre ses murmures autour de nous.

Ces tableaux si simples me touchèrent vivement. Cédant à l'émotion qui m'entraînait: “Heureux mortel,” m'écriai-je, “puissent les Dieux prolonger votre paisible existence, et puissiez-vous, en vivant au milieu de vos concitoyens, les ramener à ces jouissances si douces que vous nous faites partager!”

“Qui? moi?” répondit-il, avec véhémence, “Eh! qu'irais-je faire dans Rome? Etre spectateur du triomphe de la brigue et de l'audace; entendre des orateurs perfides s'enflammer à la tribune sur l'amour de la patrie, et lui porter des coups mortels; voir des candidats effrontés obtenir, à force de bassesses, ce qui devrait être la récompense des services signalés? Non: ainsi que les Vestales fuyant à l'approche des Gaulois, j'ai quitté Rome, emportant le feu sacré dans mon cœur. Rien désormais ne pourra m'y rappeler.”

“Ah!” s'écria Lucius, “pouvez-vous oublier que

mon père, ce digne héritier de vos vertus, habite cette même Rome; et la dignité dont il est revêtu, ne vous prouve-t-elle pas qu'elle compte encore de véritables citoyens?" "Eh! qu'importent de vains suffrages," répondit-il, "s'ils deviennent funestes à celui qui les obtient? Malheur, malheur à l'être vertueux qui est appelé à gouverner des hommes corrompus! Ô mes jeunes amis! de quelle douleur il doit être saisi celui qui a vécu assez long-temps pour comparer la vieille Rome avec cette ville insensée qui usurpe ce nom sacré! Quel changement! Ces mêmes hommes, dont les vastes désirs épuiseront jusqu'aux entrailles de la terre, avaient des pères qui s'enorgueillissaient de leur pauvreté. Le croira-t-on un jour? on a vu chasser du Sénat *Cornelius Rufinus*, qui avait été deux fois Consul, parce qu'il fut convaincu d'avoir quinze marcs d'argenterie. On l'en chasserait aujourd'hui, pour n'en avoir pas davantage." Et, levant au ciel ses bras affaiblis: "Ô Rome! ô ma patrie! Divinité que j'adorai dès mon enfance, et qui recevras mes derniers vœux, détourne les malheurs qui menacent ton Peuple, ou fais que je n'en sois pas le témoin. Mais," ajouta-t-il, d'une voix plus calme, "je me reproche de troubler cette innocente sécurité, compagne du jeune âge; venez avec moi; je veux vous faire connaître les compagnons de ma retraite."

Alors il nous conduisit à sa bibliothèque, où nous fûmes introduits par un esclave qu'on nomme *Librarius*. C'est lui qui en est le gardien, et qui copie les livres qu'on y ajoute sans cesse. "Vous ne trouverez ici," me dit Octavius, "que des livres latins. Non que je dédaigne les savantes productions de la Grèce, mais je me suis attaché à faire de ce lieu les archives de Rome. De ce côté, vous voyez, rangés sur ces tablettes, les lois, les plébiscites, les décrets du Sénat, et les édits les plus importants, classés selon leur date. Remarquez à quel point le nombre s'en est accru dans ces derniers temps: un lustre en a produit plus que n'avait fait un siècle; et la moitié ne sert qu'à éluder l'autre. Ici sont les historiens; là sont les auteurs qui ont traité des sujets particuliers. Voilà les œuvres de Caton; c'est d'après

ses préceptes que je dirige ma culture : les succès que j'ai pu obtenir ne sont dûs qu'à lui seul."

"Vous conviendrez au moins," dis-je, "que vous n'avez pas imité la parcimonie de votre modèle. J'ai lu ses ouvrages ; je me rappelle qu'il prescrit de réduire la portion des esclaves quand les figes commencent à mûrir, et il recommande soigneusement de les envoyer au marché lorsqu'ils vieillissent, pour ne pas nourrir des bouches inutiles." "Jeune étranger," me répondit-il, d'un ton sévère, "tout ce qu'a fait un grand homme doit être jugé avec circonspection. Convaincu, dès long-temps, qu'une sage économie dans tous les citoyens, peut seule faire fleurir un Etat, Caton s'efforça, toute sa vie, d'en établir la nécessité. Je l'ai vu, dans des années désastreuses, ouvrir ses greniers, ses étables, ses celliers, à ses nombreux clients, et leur prodiguer ces biens qu'il avait amassés par un ordre rigoureux. L'homme économe peut seul faire de grandes largesses. Souvenez-vous, d'ailleurs, qu'un héros est sujet à l'erreur, puisqu'il est homme, mais que ses erreurs mêmes ont quelque chose d'héroïque."

Confus de m'être attiré cette réprimande, j'osais à peine lever les yeux. Octavius s'aperçut de mon embarras ; il fut assez généreux pour chercher lui-même à le dissiper. Il s'informa de ma famille, de mes occupations, et je pus croire qu'une réflexion indiscrete n'avait pas affaibli l'intérêt que d'abord il m'avait montré. Après quelques momens d'entretien, il s'appuya sur moi avec bonté, et il nous conduisit dans l'appartement où nous devons passer la nuit. "Mes amis," nous dit-il, "vous ne coucherez point ici sur le duvet. Ces lits sont garnis de la plus fine laine de mes troupeaux. Puissent les fatigues de la journée vous y procurer, un sommeil tranquille !"

LETTRE XXV.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Agriculture. Labourage. Bestiaux. Instrumens aratoires.

LE lendemain, éveillés de bonne heure, au chant du coq, nous nous hâtâmes d'aller retrouver notre hôte. Nous le trouvâmes à la porte de la maison, regardant, d'un œil attentif, ses bestiaux partant pour les champs. "*Mon père,*" lui dit Lucius, en riant, "*vous regardez défiler vos troupes ?*" "*Oui, mon fils,*" répondit-il, avec gaieté. "*Il en est d'autres qu'il était plus glorieux de conduire ; celles-ci conviennent mieux à un général appesanti par l'âge. C'est à toi, Lucius, de mener à la victoire nos vaillantes Légions : c'est à moi de guider des bœufs tardifs, et de tracer un pénible sillon.*"

Lorsqu'il eut fini son inspection, et donné à tous ses ordres pour l'emploi de la journée, "*Mes jeunes amis,*" dit-il, "*hier je vous ai montré le jardinier ; aujourd'hui je veux vous faire voir le laboureur. Ici, je me borne à cultiver quelques pièces de terre qui suffisent à l'entretien de cette maison. A la distance de deux milles, est une ferme où je veux vous conduire : c'est moi qui l'ai bâtie ; tout y est mon ouvrage ; je prendrai plaisir à vous expliquer les différentes parties d'un tableau qui m'inspire, chaque jour, un intérêt plus vif. Suivez-moi l'un et l'autre. Toi, Lucius, tu connaîtras une propriété qui doit un jour devenir la tienne. Tu compareras mes occupations avec celles de ces habitans de Rome, que je n'ose appeler des Romains ; et peut-être ton jugement, pur encore, te permettra de prononcer avec équité entre eux et moi. Vous, jeune Grec, vous apprendrez à connaître notre agriculture ; j'apprécierai vos remarques : souvent j'ai reçu d'utiles conseils des étrangers, quelquefois j'ai été assez heureux pour leur en donner de profitables.*"

Nous sortîmes tous trois, accompagnés seulement d'un vieil esclave de confiance. Je m'approchai d'Oc-

tavius, en le pressant de s'appuyer sur moi : "Laissez, laissez," dit-il, en souriant, "à mon vieux serviteur une fonction qu'il remplit depuis tant d'années; vous presseriez mes pas, et je retarderais les vôtres : un voyage, de quelque nature qu'il soit, ne peut être agréable qu'autant que les compagnons sont assortis." Lucius et moi allâmes en avant, pendant que le vieillard nous suivait avec lenteur; et, de temps en temps, nous nous arrêtions pour l'attendre, et lui demander l'explication des différens objets qui s'offraient à nos regards. "Cette campagne," dit-il, "qui s'étend jusqu'à cette grande masse d'arbres, où est situé le corps de ferme, compose mon domaine. Long-temps j'ai été indécis sur le point où je devais faire mon établissement; les lieux gras manquent de salubrité; les lieux secs sont peu fertiles. Enfin, après de mûres réflexions, je me suis déterminé pour cet emplacement à mi-côte, qui réunit trois choses nécessaires à une grande exploitation : de l'eau, des bois et des pâturages. J'y trouve à la fois, la fécondité du sol, la pureté de l'air, la proximité du grand chemin et un bon voisinage.

"Ma propriété n'est pas très-considérable; j'ai suivi, en ce point, la maxime d'un de nos cultivateurs les plus éclairés : louez la grande ferme, dit-il, et faites valoir la petite.

"Je possède quatre cents jugères de terre; c'est beaucoup; c'est trop même, quand on se rappelle que *Quintius Cincinnatus* n'en possédait que quatre; et il était occupé à les labourer, quand les députés du Sénat vinrent lui annoncer sa nomination à la dictature. *Caius Fabricius* et *Curius Dentatus* en avaient sept, comme les derniers des citoyens. Mais les temps sont changés; et je ne dois pas rougir d'avoir, à moi seul, ce qui eût fait la fortune de tant de citoyens, quand j'en vois d'autres qui possèdent cent fois la mienne.

"Sur ces quatre cents jugères, cinquante sont en bois, autant en pâturages; restent, pour la culture, trois cents, dont un tiers se repose chaque année, ce qui réduit mon exploitation à deux cents jugères seulement. La plupart de nos laboureurs font rapporter les bonnes terres annu-

ellement, et ils se contentent de laisser reposer les terres maigres ; mais toute terre qui a donné une récolte, ne doit pas être ensemencée en blé l'année suivante."

Nous suivîmes un petit sentier à travers des champs labourés. "Vous n'apercevez autour de vous que des terres nues," dit Octavius ; "ce sont celles qui ont produit l'an dernier. On les laboure plusieurs fois pour en exposer successivement toutes les parties à l'influence de l'air ; et, lorsque le temps des semailles est arrivé, on leur confie avec assurance ce grain précieux sur lequel repose l'existence du genre humain.

"Voyez," continua le vieillard, "avec quelle rectitude ce champ est labouré. Comme tous ces sillons sont droits et égaux entre eux ! Quand le laboureur s'écarte en les traçant, nous avons coutume de dire qu'il *déli-re*, c'est-à-dire qu'il sort de sa ligne (*de lir-á*). On a donné un sens moral à cette expression, et on l'applique, d'ordinaire, à toute espèce d'égarement."

J'exprimai le désir d'examiner la charrue Romaine, pour la comparer à la nôtre. "Attendez un moment," dit Octavius, "cet homme qui laboure à l'extrémité de ce champ, va revenir vers nous en traçant un nouveau sillon ; vous pourrez satisfaire votre curiosité, pendant que, selon l'usage, ses bœufs se reposeront avant de poursuivre leur travail." Bientôt le laboureur s'approcha de nous : d'une main il dirigeait la charrue ; de l'autre il tenait un bâton pointu appelé *stimulus*, qui lui servait à exciter ses bœufs, et à les faire tourner selon sa volonté. Ils sont attelés par les cornes, et attachés par un joug sculpté avec soin. Ils sont ordinairement au nombre de deux ou quatre, selon que la terre est légère ou pesante ; quelquefois on en met trois au même joug. "Nous nous servons de plusieurs sortes de charrues," continua le vieux Romain ; "les unes ont des roues, d'autres n'en ont pas, et ne font que glisser sur la terre.

"Gardez-vous de croire que cet instrument si utile soit construit d'après des règles générales. J'ai voyagé dans plusieurs pays, partout j'ai vu des charrues différentes : des causes que l'observateur ne saisit pas toujours, donnent aux laboureurs de chaque contrée des

usages qui leur sont propres, et une longue expérience leur tient lieu de raisonnement.”

Nous poursuivîmes notre route, et bientôt nous arrivâmes à la ferme. Tout y fut en mouvement dès qu'on y eut appris l'arrivée du maître. L'intendant se présenta le premier. “Eh bien, mon cher *Mæris*,” dit Octavius, “où en sont nos travaux?” “Tout va bien, Seigneur; la plus grande partie de vos blés est rentrée, et nous profitons avec activité, des beaux jours que les Dieux nous accordent. Mais demain arrivent les *Neptunales*, et je regrette que cette circonstance nous empêche de mettre en sûreté le reste de nos récoltes.” “Mon cher *Mæris*, les Dieux n'exigent pas que, pour les honorer, on risque de perdre les biens que leur bonté nous envoie. Vous le savez, dans ces jours qui leur sont consacrés, il est permis de tondre les brebis, de faire les vendanges, de voiturer le bois, etc. Les dons de Cérès sont plus précieux encore: mais, pour satisfaire pleinement aux devoirs que la religion nous prescrit, demain matin vous immolerez un jeune chien à la Déesse des moissons; et vous pourrez alors poursuivre vos travaux.

“Jeune Grec,” me dit-il ensuite, “vous voyez d'ici toutes les parties dont se compose cet établissement. De ce côté, sont les écuries et les étables. J'a peu de chevaux, mais je nourris un grand nombre de bœufs. Le cheval est le compagnon du guerrier, le bœuf est celui du laboureur paisible. Autrefois, vous auriez trouvé ici les plus beaux coursiers de l'Italie; l'âge m'a ôté un goût désormais sans objet. J'aime mieux un bœuf que j'engraisse quand il vieillit, qu'un cheval qui m'est inutile, et à qui chaque jour enlève de son prix. Plus loin, sont mes bergeries. Je possède de grands troupeaux de moutons; j'en ai amélioré la race, par le mélange des moutons de Tarente; et la laine qu'ils me donnent est aussi belle qu'abondante. Vient ensuite le *suile*, où l'on élève les porcs. Vous ne verrez pas de chèvres ici; quoique cet animal coûte peu et rende beaucoup, il fait plus de tort que de profit, parce que sa dent est mortelle aux arbres; il lui suffit même de lécher un olivier pour le rendre stérile.

“Vis-à-vis de ces bâtimens, en sont d’autres plus petits, dont chacun à sa destination particulière. Ici, est le *gallinarium*, destiné aux poules, poulets, chapons. Là, est le *chenoboscium* où l’on élève les oies et les canards. A l’extrémité de cette basse-cour, est un mur élevé qui regarde le nord ; on l’appelle le *cochleare*, parce que c’est sur la mousse dont il est couvert, que se multiplient ces escargots qui font les délices de nos tables. Je me permets cette petite sensualité, parce que la nature semble nous l’offrir ; mais vous ne trouverez point ici le *leporarium* où l’on élève des lièvres et des lapins ; ni l’*aviarium* où l’on réunit ces oiseaux étrangers dont la chair est si recherchée ; encore moins, ces grands espaces clos de murs, appelés *theriotrophium*, où l’on nourrit des cerfs, des daims, et autres animaux sauvages. M’appliquant aux objets d’une utilité véritable, je rejette ceux qui appartiennent à une vaine magnificence ; ils ne conviennent ni à mes goûts, ni même à ma fortune.

“Au milieu de cette cour, vous apercevez deux grands bassins remplis d’eau ; l’un sert à abreuver les bestiaux, et à élever une multitude d’oies et de canards. Dans l’autre, on met tremper des bottes d’osier fraîchement coupées. Elles servent aux besoins du jardinage, et, pendant les jours de fête, des esclaves laborieux, employant leurs loisirs à des travaux innocens, s’en servent à fabriquer des corbeilles, paniers, etc., toujours nécessaires dans une grande exploitation. Ce genre d’occupation est permis par la religion ; il en reste des traces : les plaisirs qui ne laissent pas de souvenirs, ne sont pas des plaisirs.”

Nous entrâmes ensuite dans une autre cour où plusieurs ouvriers étaient occupés à battre le blé. Je m’approchai d’eux, curieux de connaître leur procédé. Quelques-uns se servaient du fléau ; on me dit que c’était pour obtenir un grain plus pur destiné à l’ensemencement. Les autres disposaient des gerbes en rond, et, par un mouvement circulaire, des bœufs dressés à ce travail les foulaient aux pieds pour en extraire le grain. A quelque distance de ce même lieu, on me montra un

grand bâtiment appelé, m'a-t-on dit, le *nubilare* ; il sert à mettre les ouvriers et le blé à l'abri, lorsqu'une pluie subite vient interrompre l'ouvrage.

La manière de nettoyer le blé est aussi simple que rapide ; on le jette de haut, à l'opposite du vent, qui emporte les parties les plus légères ; et le blé tombé sur l'aire n'a plus besoin que d'être séparé des ordures les plus grossières. Lorsqu'il est entièrement nettoyé, on le transporte dans de vastes greniers dont le plancher est fait d'un mélange de terre, de marc d'huile et de feuilles d'olivier, qui le défend des insectes."

En ce moment, plusieurs chariots entrèrent dans la cour. J'admirai la grandeur et la force des bœufs qui y étaient attelés ; mais je fus frappé surtout de l'excessive étendue de leurs cornes. J'en fis la remarque. "Votre observation est juste," dit Octavius ; "tous les étrangers l'ont faite également. J'ai été en Espagne, en Afrique, en Asie, et en aucun lieu, je n'ai rien vu de semblable ; cette dimension extraordinaire semble appartenir exclusivement à nos bœufs d'Italie." "Elle explique," dis-je, "un fait historique dont j'avais toujours douté. Dans une circonstance critique, Annibal sauva, dit-on, son armée, en faisant attacher aux cornes d'un grand nombre de bœufs, des faisceaux de bois sec auxquels on mit le feu. Je comprends maintenant ce qui d'abord me semblait impossible ; et les cornes de vos bœufs sont si grandes, qu'on y attacherait un fagot tout entier."

Lorsque nous eûmes examiné la ferme dans toutes ses parties, nous reprîmes le chemin de l'habitation d'Octavius ; mais il nous fit prendre une autre route : nous passâmes d'abord dans un bois de chênes et de châtaigniers, les plus élevés que j'eusse jamais vus. "Je trouve ici," me dit-il, "le bois nécessaire à mon foyer, des palissades pour mes clôtures, et la charpente dont j'ai besoin pour l'entretien de ma maison, ou pour de nouvelles constructions. On y recueille, en outre, une grande quantité de châtaignes, dont les plus belles se mangent grillées ; on fait des autres une farine grossière qui sert au soulagement des familles indigentes.

Lorsque la récolte en est faite, on en abandonne les restes aux porcs ; on les fait jeûner pendant trois jours pour leur exciter l'appétit, et deux mois suffisent pour leur donner un embonpoint extraordinaire."

Comme il achevait ces mots, nous arrivâmes dans un petit vallon entouré d'arbres touffus. Nous étions au milieu du jour ; la chaleur était excessive ; près de nous on entendait le murmure d'un ruisseau qu'on n'apercevait pas. Nous nous assîmes sur un gazon fin et serré, pour jouir plus commodément des charmes de ce beau lieu, et le sommeil nous y surprit insensiblement.

Après une heure de repos, nous fûmes réveillés tout-à-coup par les cris d'un grand nombre de chiens qui poursuivaient un lièvre ; ils le saisirent à quelques pas de nous, et les chasseurs, qui étaient des serviteurs de la maison, vinrent en faire hommage à leur maître. Il le leur rendit, en leur disant quelques mots que je n'entendis pas, et ils se retirèrent.

A la sortie du bois, nous entrâmes dans une belle prairie. "Voilà," dit Octavius, "la partie la plus productive de mon domaine. On y fait chaque année deux coupes de foin ; on y conduit ensuite les bestiaux, et ils y trouvent encore de la subsistance pour plusieurs mois. Un pré bien tenu est un trésor sans cesse renaissant, comme l'exprime son nom *pratum*, abrégé de *paratum*, prêt : c'est-à-dire toujours prêt à produire."

Après que nous eûmes traversé la prairie, nous entrâmes dans des champs cultivés. De tout côté, on apercevait des ouvriers occupés de divers travaux. Les uns sciaient le blé avec un instrument dentelé, appelé *batillum* ; ils en coupaient seulement les épis qui étaient rassemblés par des femmes ou des enfans dont ils étaient suivis. On fauchait ensuite la paille avec la faux ordinaire. D'autres se servaient de la faucille, selon que le grain était droit ou couché. Dans certains cas, ils enlevaient le blé avec sa racine, soit pour tirer le plus grand parti de la paille, soit plutôt dans la crainte de perdre du grain, en secouant des épis trop mûrs.

Octavius eut la bonté de m'expliquer tout ce qui s'offrait à mes regards. "Ce blé, dont l'épi est hérissé

de longues barbes, et qui est soutenu par un chaume vigoureux, est le *far*. Il exige une terre substantielle et profonde. C'est le grain le plus anciennement cultivé en Italie; son nom est devenu radical en notre langue. De là les mots *farina*, *farrago*, *furfur*, fourrage, etc. Aujourd'hui, nous cultivons plus habituellement le blé ras. C'est celui qui mûrit le premier; vient ensuite le *far*, et enfin le *siligo* ou blé de printemps, qui donne le pain le plus délicat.

“L'orge tient le second rang parmi nos graines céréales. L'orge à six rangs est la plus productive; on la sème à l'automne. Vient ensuite l'orge de Galatie, que l'on sème en mars, et qui n'a que deux rangs; elle rend beaucoup moins que l'autre, mais elle croît dans toutes les terres, et elle remplace la première, lorsque les rigueurs de l'hiver l'ont détruite.

“Après ces grains, qui composent proprement le domaine de Cérès, viennent des productions moins importantes. Voilà un champ de fèves qui servent à la fois aux hommes et aux bestiaux. Plus loin, dans une terre plus maigre, sont des lentilles. Le lupin ne se cultive en grand que pour féconder la terre; on le laboure aussitôt qu'il a atteint la moitié de sa hauteur, et il rend au champ qui l'a produit, plus qu'il ne lui avait enlevé. Le lin est encore une production très-importante. On n'en obtient une moisson abondante, que par des soins particuliers; il exige une terre légère en même temps que féconde; il l'épuise rapidement, et la récolte n'en est jamais assurée: je laisse à d'autres la culture d'une plante dont on peut se passer. Je préfère à ces toiles de lin, inconnues à nos ancêtres, et en usage parmi les barbares, nos tissus de fine laine; ils offrent, en tout temps, une occupation utile à nos femmes, et ils donnent un débouché certain à la laine de mes troupeaux.”

Pendant qu'Octavius nous promenait ainsi d'un champ à l'autre, le soleil baissait peu à peu. Nous étions encore à jeun, et Lucius ne put se défendre d'en faire la remarque. Le vieillard sourit: “Prenez courage, mes jeunes amis,” dit-il; “les Dieux qui nous accordent

tous ces biens, viendront peut-être à notre secours. “ En disant ces mots, il dirigea nos pas vers une meule de blé qui était à quelque distance. Lorsque nous y fûmes arrivés, nous vîmes avec satisfaction un repas champêtre, que l’on venait d’y apporter ; il consistait en un grand plat de pois, du lard, et le lièvre qui avait été pris devant nous. Des gerbes nous offrirent un lit commode ; la terre même nous servait de table. Le vieil esclave, qui ne nous avait pas quittés, alla chercher, à quelques pas de là, une cruche d’un vin commun que l’on avait mis au bord d’un ruisseau pour le rendre plus frais. Il nous en versait à la ronde, dans une antique coupe d’étain ; et nous fîmes un souper rustique, que l’exercice et l’appétit nous firent trouver exquis. “ O mes enfans,” dit Octavius, “ vous le voyez ; ce n’est pas le choix ou la diversité des mets, qui fait le charme d’un repas. A la réserve de ce lièvre que la Providence m’a envoyé pour mieux traiter mon hôte, ces alimens sont ceux de ces moissonneurs qui nous entourent. Le travail, la fatigue, leur prêtent une saveur qu’ils n’ont pas, tandis que des hommes oisifs n’en peuvent trouver aux mets les plus recherchés. Toute espèce de jouissance doit être achetée ; une nuit tranquille ne s’obtient que par une journée laborieuse ; la fortune par l’économie ; le contentement par la peine qui l’a précédé. Telle est la loi de la nature ; elle pèse sur moi comme sur ces esclaves. Voyez ceux-ci,” continua-t-il, “ ils sont heureux parce qu’ils travaillent.” “ Ajoutez aussi,” dis-je, “ parce qu’ils ont un généreux maître. On m’avait parlé d’esclaves enchaînés, de châtimens cruels, de femmes courbées sur la terre, et je n’aperçois de tout côté, que des êtres qui paraissent contents de leur sort.” “ Eh ! comment ne le seraient-ils pas ! ” s’écria Lucius, sans donner le temps au vieillard de répondre ; “ les plus âgés ont vieilli dans cette maison ; les plus jeunes y sont nés, et tous y sont traités plutôt comme d’humbles amis, que comme des serviteurs. Tout ce que l’on vous a dit n’est que trop vrai ; mais ce n’est point ici qu’un esclave marqué sur le front d’un fer chaud, offre une preuve ineffaçable de la dureté de son maître. Ici,

toute femme, mère de trois enfans, ne travaille plus aux champs ; celle qui en a quatre devient libre. Les animaux même y sont traités avec douceur ; ils jouissent du repos après le travail, et on y rejette cette maxime d'un sage : *Qu'il n'est pas de fête pour les bêtes de somme.*"

Le jour approchait de sa fin. Nous nous levâmes pour continuer notre route. Nous passâmes le long d'un champ que je pris d'abord pour une prairie. Un grand nombre de femmes y étaient occupées à faire, avec des fourches, une multitude de petits tas coniques d'herbe fraîchement coupée ; plus loin, d'autres la mettaient en grandes meules. " Vous voyez," me dit Octavius, " l'herbe de Médie, dont le nom indique l'origine. Elle donne quatre récoltes, et quelquefois six, dans une saison ; après trente ans de ce produit extraordinaire, on la laboure, et, loin d'avoir épuisé la terre, elle ajoute encore à sa fertilité. Les Grecs introduisirent cette plante dans leur pays, pendant les guerres qu'ils eurent à soutenir contre Darius ; c'est le plus utile présent que nous ait fait l'Orient."

Comme il achevait ces mots, un chariot chargé de foin passa près de nous ; nous étions tous également fatigués, et nous y prîmes place. Lorsque nous fûmes assis commodément : " Nous voilà sur le char de triomphe," dit Lucius, en riant. " Il en est de plus d'un genre," répondit le vieillard ; " le général qui a soumis une province, a mérité cet honneur ; le cultivateur qui a dompté une terre rebelle, et qui en tire de riches moissons, obtient aussi une sorte de triomphe. Autrefois, les plus illustres Romains aspiraient à l'un et à l'autre. Du Capitole, ils allaient à leur champ. Unissant la majesté des rois à la dignité du citoyen, leur bras victorieux conduisait une charrue ornée de lauriers. La terre semblait s'enorgueillir d'être cultivée par des mains généreuses, et elle prodiguait à leurs efforts ce qu'elle refusait à ceux des mercenaires.

" En ce temps si loin du nôtre, un laboureur habile était un être important ; et, plus d'une fois, ses succès firent naître l'envie, ainsi qu'il arriva à *Caius Furius*

Cresinus : c'était un simple citoyen qui, seul avec sa fille, cultivait un petit champ dont il tirait plus de blé et de fruits, que ses voisins n'en pouvaient recueillir sur une surface plus étendue. Envieux de sa prospérité, ils le dénoncèrent aux magistrats, comme coupable de sortilège, et ils le firent citer devant les Comices. Le jour de l'assemblée, on le vit arriver sur le *Forum*, suivi d'une fille grande et vigoureuse ; elle conduisait des bœufs bien nourris et bien entretenus, qui traînaient une charrue avec tous ses instrumens d'agriculture. *Peuple Romain*, dit-il à haute voix, *voilà les charmes dont je me suis servi ; mes veilles et mes sueurs ont fait le reste.* On le renvoya comblé de louanges, et ses accusateurs restèrent confondus."

Nous marchions avec tant de lenteur, qu'il était nuit long-temps avant que nous eussions regagné le logis. A peine arrivé, Octavius se fit rendre un compte exact de l'emploi de la journée ; puis, se tournant vers nous : " Mes amis," nous dit-il, " c'en est assez pour un jour ; allons chercher le repos dont nous avons un égal besoin." Il entra dans son appartement, et nous regagnâmes le nôtre.

Après une nuit, dont aucun songe fâcheux ne troubla la douceur, nous allâmes prendre congé de notre hôte. " Mes enfans," nous dit-il, " fidèle aux usages de nos pères, je ne prends d'alimens qu'une fois le jour ; cependant je veux qu'un léger repas vous puisse conduire à votre destination." Alors il nous fit servir du pain de far, plus substantiel que celui de froment, des œufs frais, des tranches de cuisse de porc salée et fumée, des laitues assaisonnées avec du garum ; puis, après nous avoir embrassés avec tendresse, lui-même nous mit sur le chemin de Rome.

LETTRE XXVI.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

*Maison de campagne d'un Romain fastueux. Bains. Repas.
Jardins, etc.*

TOUCHÉS l'un et l'autre des tableaux simples et variés que nous venions d'avoir sous les yeux, nous nous entretenions, pendant la route, des charmes de la vie champêtre. "Qu'il est doux," s'écria Lucius, "de vivre entouré de serviteurs laborieux et satisfaits; de ne trouver dans l'année qu'un cercle de travaux suivis d'une récompense assurée, et de vivre dans une heureuse paix, sans importuner les Dieux par des vœux que, par une dernière preuve de bonté, ils daignent ne pas entendre! Quelle différence de l'existence de ce digne vieillard que nous quittons, à celle de nos orgueilleux citadins! Leur vie est sans cesse agitée, la sienne est toujours calme; ils dédaignent ses simples occupations, il regarde en pitié ces brigues qui font succéder des nuits fâcheuses à des journées pénibles. O mon cher Polyclète," continua-t-il, avec chaleur, "puissé-je un jour, après avoir donné mes premières années à la gloire de Rome, jouir de moi-même, dans une retraite ignorée; vivre tranquille au milieu d'une famille heureuse, étudier à la fois la nature et les arts, et terminer en paix la carrière que les Dieux m'ont assignée!"

"Puissiez-vous," répondis-je, "suivre avec constance, ce plan que vous vous tracez! servir son pays et cultiver son champ, tels sont les premiers devoirs du véritable citoyen; un trait que j'ai entendu raconter à l'un de nos sages, exprime mieux que je ne le pourrais faire, la félicité attachée à leur observance. Le Roi Gygès se regardait comme le plus fortuné des mortels; pour s'en mieux assurer, il fit exprès le voyage de Delphes, afin de savoir de l'Oracle quel était le plus heureux des hommes. Le Dieu répondit qu'on ne pouvait citer que deux êtres véritablement heureux. Le

A a

roi demande comment ils s'appelaient, bien assuré de s'entendre nommer; son attente fut déçue; il apprit que c'étaient Phédus et Aglaus. Le premier était mort en défendant son pays. Personne ne connaissait l'autre; long-temps on fit de lui des recherches inutiles; enfin on découvrit que c'était un homme obscur et de moyen âge, qui vivait en Arcadie où il cultivait de ses mains, un champ hérité de ses pères."

Pendant que nous nous entretenions ainsi, le tonnerre se fit entendre; à l'aspect d'un horizon chargé de nuages épais, nous cherchâmes un refuge autour de nous. Heureusement nous aperçûmes une belle et grande habitation à peu de distance de la route, et nous eûmes le temps d'y arriver avant que l'orage vînt à éclater.

"La maison que vous allez voir," me dit Lucius, "offre un contraste parfait avec celle que vous quittez. Là, tout vous représentait la simplicité de nos premiers pères; ici, vous verrez avec quel éclat vivent leurs descendants. Vous serez étonné de voir des personnages du même rang offrir des habitudes aussi contraires; et, dans un même jour, vous aurez embrassé bien des siècles, puisque Sextus Octavius est en arrière du sien, autant que *Marcus Minutius Rufus* l'a devancé. Ce Romain, issu de nos premières familles, est un personnage consulaire. Il est possesseur d'une fortune immense, et, pour en jouir avec plus de liberté, il a fixé sa demeure ici. C'est ainsi que, par des effets opposés, nos champs sont à la fois l'asile de la modération et le théâtre d'un faste sans bornes."

Nous entrons. Après que nous eûmes parlé au portier, un affranchi, portant aux oreilles des anneaux d'or, et coiffé d'une espèce de toque richement brodée, se présenta pour nous demander qui nous étions, et ce que nous voulions. Lucius s'étant nommé, on nous introduisit, au milieu d'une foule d'esclaves, jusqu'à l'appartement du maître, que nous trouvâmes étendu sur un lit de repos, et considérant, avec attention, un plan qu'un architecte déployait devant lui. A peine eut-on prononcé le nom de mon compagnon, que, se levant

avec empressement, il nous prit par la main l'un et l'autre, et, nous faisant asseoir à ses côtés, il s'informa du motif de notre arrivée chez lui. Après que nous l'en eûmes instruit : "Vous venez de chez Sextus Octavius," s'écria-t-il, en souriant ! "Oh ! le digne, le véritable Romain ! Un jour passé chez lui me ramène aux premiers temps de la République. Vieux maître, vieux serviteurs, vieux usages ; tout, dans son antique demeure, retrace cet âge si vanté qui semble appartenir à la poésie plutôt qu'à l'histoire. Ici, mes jeunes amis, vous trouverez d'autres hommes, d'autres mœurs ; je suis honteux de l'avouer, nos Romains ne ressemblent plus à leurs pères. Des relations trop fréquentes avec les nations assujéties à notre empire, ont fini par nous donner leurs vices. Nous nous vantons souvent d'avoir fait la conquête de tous les Peuples ; ce sont eux, au contraire, qui nous ont conquis. C'est ainsi qu'insensiblement se naturalisent parmi nous la mollesse de l'Ionie, l'intempérance des Gaulois, et la subtilité des Grecs."

A ces mots, je sentis mon front se couvrir d'une rougeur subite ; Lucius se hâta de prendre la parole : "*Seigneur,*" dit-il, "*votre hôte est Grec, et il est malheureux.*" Minutius parut plus embarrassé que moi-même je ne l'avais été ; il avait trop de tact pour revenir d'abord sur ce qui lui était échappé ; mais il mit plus de bonté dans son accueil, plus de chaleur dans l'entretien, et il affecta de m'adresser souvent la parole, pour me faire oublier, par cette légère distinction, la peine involontaire qu'il m'avait causée.

"Jeune Grec," me dit-il, "j'honore plus que personne l'homme vertueux que vous venez de quitter ; je le dis avec sincérité, je voudrais lui ressembler ; eh ! qui pourrait ne le pas désirer ? Mais les fleuves ne remontent pas vers leur source, et désormais il est impossible de ramener parmi nous ces habitudes sévères, qui nous imposent plus de crainte encore que de respect. L'homme véritablement sage ne lutte pas sans cesse contre les mœurs de son siècle ; il se contente de lui en présenter de meilleures, tandis qu'en les bravant avec éclat, il finit par haïr ses contemporains, sans parvenir

à s'en faire aimer. Sextus Octavius offre un exemple de cette triste vérité ; il fuit les hommes ; et ses hautes vertus, qui auraient pu les corriger, deviennent oisives et stériles dans une retraite absolue. Partisan outré de Caton, il n'a pas songé que la sévérité de ce grand homme l'a rendu le plus malheureux des Romains. Le croirez-vous ? l'illustre, le vertueux Caton fut accusé quarante-quatre fois devant le Peuple assemblé ; et ces injustices sans cesse répétées, quoique toujours reconnues, laissèrent dans son âme des traces d'amertume qui se retrouvent dans ses actions comme dans tous ses écrits.

“ Que d'erreurs, que de contradictions,” continua-t-il, “ dans tout ce qu'a fait ce Censeur célèbre ! Il voulait rappeler les anciennes vertus, et il dédaignait les Augures, cause première de notre grandeur ; il voulait que Rome possédât tout, et qu'elle n'usât de rien ; il voulait de la justice, et il ne cessa de provoquer la ruine de Carthage expirante ; il voulait de la modération, et il fut implacable. Il oubliait qu'il est des oppositions utiles, des rivalités salutaires. Rome fut perdue pour les mœurs, dès lors qu'elle n'eut plus d'ennemis à redouter, et c'est un sage qui a causé sa perte ! ”

“ Ainsi,” dis-je en souriant, “ c'est un Romain qui regrette la chute de Carthage.” “ Je ne la regrette pas,” reprit-il vivement, “ mais j'en reconnais les suites, et Caton lui-même les eût avouées. En effet, la République n'avait pas fait des efforts aussi prodigieux et aussi soutenus pour rester à son premier état ; elle aspirait tacitement à améliorer sa situation ; et lorsqu'à force de sacrifices, de courage et de succès, elle est enfin parvenue à surmonter tous ses ennemis, ses enfans ont voulu jouir du fruit de tant de travaux.

“ C'est à ce point que nous sommes arrivés,” continua-t-il ; “ dominateurs de l'univers, nous nous plaçons à réunir sur un même point toutes les merveilles éparses en son immensité, et nous voulons qu'un jour le voyageur étonné puisse s'écrier : *J'ai vu Rome, j'ai vu le monde.* ”

En ce moment, un affranchi vint annoncer que les bains étaient prêts. “ Mes amis,” nous dit notre hôte,

“vous devez être fatigués ; un bain soigneusement préparé vous rendra les forces qu’une longue route a dissipées, et vous en serez plus disposés à jouir, avec moi, des plaisirs de la table.” Nous suivîmes l’affranchi qui nous introduisit dans le *balneum* ; ce nom désigne proprement les bains particuliers ; ceux qui sont ouverts au public, sont appelés *balnea*. Un esclave appelé *balneator*, en raison de ses fonctions, nous fit entrer dans une salle pavée de marbre blanc, où était un large bassin de porphyre, rempli d’eau froide ; on la nomme pour cette raison, le *frigidarium* ; de là on passe dans une seconde, le *tepidarium*, où l’on trouve de l’eau tiède ; une troisième salle, le *caldarium*, nous offrit des bains chauds. Nous ne jugeâmes pas à propos de pénétrer dans le *laconicum*, où des vapeurs brûlantes excitent la transpiration la plus abondante. L’exercice que nous avions pris le matin y avait suffisamment suppléé. Lorsque nous eûmes resté dans le bain assez long-temps, on nous fit entrer dans une dernière salle nommée *unctuarium*, ou la chambre des parfums. On y voyait rangés sur des tablettes, des vases remplis de tous les aromates que produit l’Orient. Nous choisîmes chacun l’espèce qui nous plut davantage. Lucius se parfuma avec la myrrhe, je me frottai de nard ; on nous remit nos vêtemens ; puis, après nous être reposés quelques momens, nous allâmes retrouver le maître de la maison.

On nous fit passer dans une vaste salle à manger, où déjà il nous attendait ; on la nomme le *cenatio* ; elle est située au rez-de-chaussée, ce qui la distingue du *cenaculum*, toujours placé au plus haut de la maison. Je vis avec surprise, que la table était surmontée d’un vaste dais qui empêchait la poussière de tomber sur les plats dont elle était couverte. Il serait superflu de vous dire qu’on nous offrit un repas splendide. Je remarquerai seulement qu’il n’était composé que de choses étrangères à l’Italie. Minutius prenait un secret plaisir à rappeler l’origine de tous les mets qu’il nous offrait, tandis que la veille, Sextus Octavius semblait mettre de l’orgueil à ne nous présenter que les productions du pays. Lucius en fit la remarque avec ménagement. “Octavius. a

raison," répondit Minutius, et il se peut que je n'aie pas tort. Ne possédant que la fortune de ses pères, il a dû vivre comme eux ; des circonstances heureuses m'ont donné des biens immenses, et je dois suivre une autre route. L'économie est vertu dans la pauvreté, elle est sagesse dans la médiocrité, elle est un vice dans l'opulence. Je le demande, que deviendrait le reste du monde, si ses maîtres entassaient les trésors qu'ils doivent à la victoire ? Que deviendrait Rome, si quelques-uns de ses citoyens possédait plus d'or, que l'Etat n'en possède lui-même ? L'homme riche qui amasse est dangereux à son pays ; celui qui dépense est le consolateur du genre humain ; par sa magnificence, il rend à l'industrie ce que la force lui avait ravi, et son superflu donne le nécessaire à mille familles indigentes."

"Seigneur," dis-je, "lorsque vous plaidez avec tant d'éloquence la cause de la fortune, comment pourrai-je défendre celle de la médiocrité ? Souffrez que je vous adresse une seule question : Un demi-siècle s'est écoulé depuis la ruine de Carthage, et vous n'êtes plus le même Peuple ; en suivant la même progression, où peut vous conduire l'autre moitié ?" "Les Dieux le savent," répondit-il ; "peut-être les bienfaits dont ils nous ont comblés, nous deviendront funestes ; et je dirai volontiers avec Ennius : *Rome n'est soutenue aujourd'hui que par les vertus de nos ancêtres*. Ces vertus n'existent plus ; elles ne peuvent plus exister. Fabricius, Curius, tant d'autres que nous citons avec complaisance, se signalèrent par leur pauvreté ; mais alors, cette pauvreté était honorable, et elle leur attirait précisément la même considération que l'on obtient aujourd'hui par les richesses ; ils eurent l'esprit de leur temps, c'est à nous de vivre selon le nôtre. J'aime la magnificence, je l'avoue ; mais je la veux grande, noble, éclairée ; en un mot, telle qu'elle doit être chez un Romain qui compte des Rois parmi ses cliens ? Je ne fais pas teindre en pourpre, des troupeaux vivans pour faire honte à la nature ; je ne fais pas engraisser des escargots d'Afrique avec du vin cuit et de la farine, selon le procédé de Fulvius Hirpinus ; je ne m'informe pas si le poisson qu'on sert

sur ma table, a été pris en-deça ou au-delà du pont *Sublucius* ; mais j'aime à y voir figurer tour à tour les productions de nos provinces, et leur diversité me donne de douces preuves de la puissance de Rome.

En ce moment, entra un esclave portant une corbeille remplie de raisins superbes qu'il présenta à Minutius, en lui disant : "Seigneur, voulez-vous bien recevoir les prémices de nos vendanges ? Le Dieu qui nous les donne, n'en a pas encore reçu l'hommage, et vous-même pourrez en décorer ses statues." "J'accepte le présent ; par qui m'est-il adressé ?" "Seigneur, ce n'est pas un présent, c'est un tribut que vous envoie *Ænophile*, l'intendant de vos vignobles." "Je lui sais gré de son attention ; je saurai la reconnaître ; et toi, à qui appartiens-tu ?" "A vous-même, Seigneur." "De quelle tribu es-tu ?" "De la dixième." "Es-tu né dans ma maison ?" "Plût aux Dieux ! je serais plus heureux que je ne le suis. Votre ami Lucinius Crassus me donna à vous, par testament, avec le mobilier de sa maison d'Antium ; il m'avait promis la liberté, mais j'ai tout perdu par sa mort." "Je m'en souviens, vous étiez au nombre de cinq cents, dont j'ai affranchi plus de la moitié." "Il est vrai, Seigneur ; j'étais jeune alors, et on a pensé que je pouvais travailler encore ; mais j'ai vieilli depuis." "Comment te nomme-t-on ?" "Darès." "Eh bien, Darès, je m'informerai de toi ; et si on m'en rend un témoignage favorable, je te donnerai ce que ton ancien maître t'avait promis." Le pauvre esclave se retira comblé de joie, et Minutius écrivit avec soin son nom sur ses tablettes.

Nous sortîmes de table. Le reste du jour fut employé à parcourir la maison dont Minutius lui-même nous fit voir toutes les parties, dans le plus grand détail. De là, nous passâmes dans des jardins superbes. On y voyait de longues allées impénétrables aux rayons du soleil, des statues, des canaux bordés de hauts platanes, des arbres étrangers, etc. Nous gagnâmes ensuite une terrasse très-élevée d'où l'on découvrait la chaîne des Apennins, qui se montrait à une grande distance, comme une ligne bleuâtre ; à nos pieds, le Tibre roulait ses flots

resplendissans de lumière ; et de l'autre côté, Rome bornait la vue dans le lointain : j'étais dans l'admiration de ce spectacle ; Lucius même était étonné ; et notre hôte, attentif à nos moindres signes, paraissait plus flatté des marques de surprise qui nous échappaient, que de la possession d'un si beau lieu. Lorsque nous eûmes regagné le logis : " Jeune Grec," me dit-il, " trouve-t-on dans votre patrie, des habitations plus riantes, plus belles, plus riches que celle-ci ; des jardins plus vastes et mieux entretenus ? répondez-moi avec sincérité, le suffrage d'un enfant d'Athènes ajouterait encore à l'opinion que j'ai de la supériorité de l'Italie, sur toutes les contrées de l'univers."

" Seigneur," répondis-je, " puisque vous m'ordonnez d'être sincère, je n'hésiterai pas à vous dire que cette supériorité reconnue sous tant de titres, vous sera contestée sous plusieurs autres. Le faible territoire d'Athènes, la Grèce entière même, ne peuvent être comparés à l'espace immense qui vous est soumis. Les tributs de tant de nations procurent à la vôtre des trésors auxquels nous n'avons rien à opposer ; enfin votre courage a fait plier le nôtre. Mais sont-ce donc là les seuls avantages par lesquels un Peuple peut l'emporter sur l'autre ? N'est-ce donc que les armes à la main, que les Peuples peuvent obtenir la victoire ? Il en est de plus difficiles, de plus glorieuses peut-être, que celles dont Rome se vante, et désormais ce sont celles-là auxquelles nous devons prétendre. Les lettres, les sciences, les arts, forment aujourd'hui l'unique domaine de ma patrie, et Rome n'est pas prête encore à lui en enlever la souveraineté. Cette riche bibliothèque, que vous preniez plaisir à nous montrer, quels sont les principaux auteurs qui la composent ? De quel pays étaient ces philosophes, ces poètes, ces historiens, ces orateurs, dont la lecture, me disiez-vous, charme vos loisirs ? Quelles sciences, hors celle de la guerre et celle de gouverner, sont cultivées à Rome ? Les beaux-arts, ces arts si chers à la Grèce, sont à peine connus parmi vous, et ils y sont moins honorés encore. De cette multitude de statues qui décorent vos portiques et vos

jardins, lesquelles sont d'origine romaine? Vos plus beaux temples n'ont-ils pas été élevés par nos architectes? Comparera-t-on vos pesantes colonnes toscanes, à celles dont Corinthe et l'Ionie déterminèrent les élégantes proportions? Que si vous descendez à de moindres objets, ces lits, cette table, ces vases, ces riches candélabres, vous rappelleront à chaque instant l'heureuse contrée où la grâce et la délicatesse président aux moindres ouvrages."

A ces mots, je me tus, craignant, non sans raison, de m'être laissé trop emporter par l'amour de mon pays. Je regardai Minutius; il m'avait écouté avec une grande attention, et un sourire m'annonça que ma franchise ne lui avait pas déplu. Après un moment de silence: "Jeune homme," dit-il, "j'aime cette vivacité grecque; elle n'a rien qui m'offense, et j'approuve le zèle que vous mettez à défendre la cause de votre patrie. Mais puisque nous sommes en lice, souffrez qu'à mon tour, je combatte votre opinion, et que je vous expose la mienne.

"Vous ne voyez dans Rome, que le triomphe de la force, et dans la Grèce, que celui du génie. Quelque importance que vous leur donniez à tous deux, ils sont insuffisans pour maintenir une nation au faite de la gloire où ils peuvent l'élever momentanément. C'est la sagesse, c'est la bonté de son gouvernement qui, seules, peuvent lui assurer une gloire durable. Aristote, si profond en politique, eût-il posé à un empire des fondemens aussi solides que l'a fait Romulus? Vos brillans écrivains ont-ils enflammé vos Peuples de l'amour de la patrie? Les hommes célèbres qui ont gouverné votre République, à diverses époques, ont-ils fait servir à son plus grand avantage le pouvoir dont ils étaient dépositaires? Quel usage a fait Périclès des trésors de la Grèce entière, dont il a disposé injustement? Il a élevé à Minerve un temple superbe, et il a préparé la prise d'Athènes. Il a amusé votre Peuple, et nous avons nourri le nôtre. L'or, extorqué à des alliés, a servi aux Athéniens à donner des fêtes; à Rome, les dépouilles des vaincus ont diminué les taxes. A vos théâtres, nous opposerons nos aqueducs, nos

chaussées, et tant de monumens d'une prévoyance paternelle. Où vous êtes magnifiques, nous sommes généreux ; et vos villes grecques, réunies à notre empire, participeront à des avantages que, livrées à elles-mêmes, elles n'eussent jamais connus.

“ Nous avons fait plus encoore ; nous avons réformé vos mœurs ; un décret du Sénat a aboli ces Bacchanales licencieuses qui dégradaien votre culte ; et c'est d'un Peuple que vous appelez barbare, que vous tenez cette grande leçon.

“ Aux Dieux ne plaise que je rabaisse le mérite de ces chefs-d'œuvre de tout genre dont votre patrie s'enorgueillit ! Notre empressement à les rassembler prouve assez l'importance que nous leur accordons ! Nous chérissons vos poètes, vos orateurs, vos historiens ; nous admirons les ouvrages de vos artistes : mais croyez que toute nation qui fera des arts son objet unique, sera tôt ou tard exposée à perdre ces mêmes objets dont elle tire sa gloire. Ceux qui ont obtenu la puissance, se sont procuré sans peine, ces vases, ces statues, ces tableaux, tandis que leurs savans auteurs sont devenus incapables de les conserver. On en voit plus à Rome aujourd'hui, que dans toute la Grèce. Si Athènes eût consacré à la défense de ses murs les sommes qu'elle a prodiguées pour ses jeux, Sparte ne l'eût pas humiliée ; et peut-être même, eût-elle résisté à Sylla. C'est après avoir satisfait à ces grandes obligations, qu'un Peuple peut légitimement s'abandonner à de vaines somptuosités. Que Rome se livre désormais à ces brillantes chimères, elle en a le droit, puisqu'elle a satisfait aux besoins de son Peuple. Vous avez mis en opposition l'architecture grecque et la nôtre ; à mon tour, j'en tirerai l'emblème du gouvernement des deux nations : chez vous, tout offre la grâce unie à la légèreté ; à Rome, tout est grave et solide ; vous travaillez pour votre temps, et nous travaillons pour tous les siècles.”

Je fus touché de la bonté que Minutius mettait à me faire ces observations. Sans adopter entièrement ses idées, je reconnus qu'elles n'étaient pas tout-à-fait dépourvues de solidité. Ce faste, qui m'avait révolté

d'abord, commença à me paraître plus excusable. Je jugeai qu'il devait être distingué de cette prodigalité insensée dont Minutius nous avait cité des exemples ; et je compris qu'un Peuple de souverains pouvait s'assimiler aux Rois, et se procurer, comme eux, des jouissances légitimes, puisqu'elles ne sont pas prises sur la subsistance des Peuples.

Après avoir remercié notre hôte de la réception qu'il nous avait faite, nous prîmes congé de lui, et nous montâmes dans des litières dont il nous força de nous servir.

LETTRE XXVII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Monnaies d'or, d'argent, d'airain, réelles ou de convention.

A NOTRE retour à Rome, nous aperçûmes, en descendant de litière, un affranchi de Cneius Octavius, qui nous attendait sur le seuil de la porte. "Seigneur," dit-il, en s'adressant à Lucius, "voulez-vous bien me suivre ; j'ai ordre de vous conduire à votre nouveau logement ; celui que vous avez occupé jusqu'à ce jour n'est plus digne de vous." Je regardais mon compagnon avec étonnement ; j'ignorais que l'on forme ici la maison d'un jeune homme de distinction, aussitôt qu'il a pris la robe virile, et que dès lors il vit dans une sorte d'indépendance, quoique surveillé tacitement par ses parens. Cette espèce de liberté ne porte aucune atteinte à l'autorité paternelle ; le principe en est sacré, mais il cesse d'influer sur la vie privée du nouveau citoyen.

Lucius paraissait plus flatté que surpris : "Mon cher Polyclète," dit-il en souriant, "j'ignore ce que veut dire cet homme, mais souvenez-vous que nous sommes inséparables, et que notre fortune est commune." Nous suivîmes l'affranchi dans une partie de la maison qui était restée inhabitée jusqu'à ce jour, et que l'on s'était hâté de préparer en notre absence ; notre conducteur

marchait devant nous, nous le suivîmes en silence. Plusieurs esclaves que nous trouvâmes assis sur des banquettes, dans les premiers appartemens, se levèrent avec respect à notre approche. Dans la dernière pièce était le Consul lui-même. Après qu'il eut tendrement embrassé Lucius, et qu'il se fut informé, dans le plus grand détail, de tout ce qui concernait le digne vieillard que nous venions de quitter : " Mon fils," dit-il avec gravité, " vous venez d'être placé au rang des hommes, le titre que vous avez acquis vous prescrit de nouveaux devoirs ; il m'en impose à moi-même. Citoyen de Rome, vous devez désormais figurer dignement parmi son Peuple. C'est à moi de vous en préparer les moyens ; vous jugerez si j'ai rempli mes obligations ; à mon tour, je verrai comment vous remplirez les vôtres. Cette demeure est à vous, ces esclaves vous appartiennent ; jusqu'à ce jour, leur existence a été heureuse, j'espère qu'en changeant de maître, ils n'auront pas à se plaindre de leur sort. Les premières années de votre vie ont été consacrées à l'obéissance, il est temps d'apprendre à commander. Montrez-vous au Peuple Romain tel que vous devez être pendant le reste de votre vie. Soyez, envers lui, compatissant, libéral, magnifique même. La plus noble manière de gagner sa faveur, est de soulager la misère dont il est sans cesse accablé, soit par sa propre inconduite, soit par une triste fatalité. Le Peuple n'est jamais insensible aux largesses que lui fait une main généreuse ; il pardonne à ceux qui cherchent à obtenir ses suffrages par leur dons ; il chérit ceux qui ne sont dirigés dans leurs largesses, que par le sentiment d'une pure bienveillance. Adieu, Lucius ; adieu, mes chers enfans : des affaires importantes m'appellent au Sénat ; ce soir, nous nous réunirons à l'heure du repas, et je goûterai le plaisir de me voir avec mon fils et son ami. Si vous voulez y joindre quelques convives, je désire qu'ils soient choisis, et que le nombre en soit limité." A ces mots, il sortit, sans laisser à Lucius le temps de le remercier.

Lucius me regardait en silence ; il était trop ému pour exprimer les sentimens dont il était pénétré. Témoin

de cette scène touchante, j'éprouvais une émotion qu'un retour rapide sur moi-même rendait plus vive encore. "O Lucius !" m'écriai-je en soupirant, "aimable fils d'un père qui m'en rappelle un aussi tendre et aussi généreux, ah ! jouissez, dans toute son étendue, d'un bonheur auquel j'étais appelé, et que le destin m'a ravi." Il allait me répondre, lorsque nous vîmes entrer l'intendant d'Octavius, portant sous son bras plusieurs livres de comptes ; derrière lui, marchait deux esclaves qui semblaient chargés pesamment. "Lucius Octavius," dit-il, "mon maître m'envoie vers vous pour vous instruire de ses dispositions à votre égard. J'ai ordre de vous faire savoir," continua-t-il, "que désormais vous jouirez du produit des terres qu'il possède au pays des Volsques, entre *Antium* et *Norba* ; le revenu en est, dès ce moment, affecté à votre dépense particulière ; mais, comme il doit s'écouler plusieurs mois avant que la redevance en soit échue, et que le Consul ne veut pas que le moment de votre jouissance soit retardé d'un seul jour, il m'a ordonné de verser entre vos mains la totalité du produit de l'année dernière. Voilà mes registres ; prenez connaissance de vos biens ; examinez avec attention la recette et la dépense, et vous verrez si vos terres ont été fidèlement administrées."

Alors, déployant le long rouleau de ses comptes : "Voilà," dit-il, "ce qui a été dépensé pour l'entretien des esclaves, celui des bestiaux, pour les réparations des bâtimens, le paiement des contributions, etc. Sur la même feuille, vous voyez en regard le produit en blé, en vin, huile, légumes, fruits de toute nature ; le montant de la vente des troupeaux, de la laine, du miel, s'élève à une valeur presque aussi considérable, ainsi que vous pouvez le voir. En défalquant la dépense de la recette, il reste net une somme de cent mille deniers que je viens vous compter."

"Mon cher Pollion," dit Lucius, "j'ai trop souvent entendu mon père vanter votre fidélité, pour la mettre en doute un seul moment. Il suffit que vous me présentiez vos comptes pour que je les approuve sans hésiter ; je les reçois donc, et je vais à l'instant met-

B b

tre au bas de vos registres la formule d'approbation."

"Seigneur," répondit l'intendant, "votre confiance me touche, elle m'honore, et j'ose croire que j'en suis digne; j'espère, cependant, qu'à l'avenir vous examinerez avec plus d'attention mes états de recette et de dépense. Sans doute vous y trouverez toujours la même exactitude, mais vous acquerrez, par ce moyen, une connaissance plus approfondie de vos affaires, et votre confiance me flattera davantage, alors qu'elle sera plus éclairée." En achevant ces mots, il prit des mains d'un des esclaves qui le suivaient, une corbeille d'osier, et, la plaçant devant Lucius: "Voilà d'abord," dit-il, "quatre-vingt-dix mille deniers en trois mille pièces d'or; chacune d'elles vaut trente deniers d'argent." Puis, faisant approcher l'autre esclave dont la charge paraissait plus pesante que celle du premier: "Dans cette corbeille," dit-il, "sont contenus les dix mille deniers d'argent qui complètent les cent mille que je dois vous remettre."

"Mon cher Pollion," dit Lucius en souriant, "j'ai presque honte de vous dire qu'éloigné jusqu'à ce jour de toute idée de possession, n'ayant ni besoins, ni désirs, je connais à peine le nom de nos différentes monnaies, et je n'ai que des notions très-superficielles de leur valeur. Faites-moi le plaisir de m'en instruire. J'ai souvent entendu parler des changemens que nos monnaies ont subis à différentes époques: nos historiens en font souvent mention, sans les bien expliquer. Je sais combien vous êtes éclairé sur ces matières; je ne puis donc m'adresser mieux qu'à vous pour m'en instruire; mon ami Polyclète aura autant de plaisir que moi à vous entendre."

"Seigneur," répondit l'intendant, "un moment d'attention suffira pour vous rendre ce sujet familier; mais comme il est nécessaire, pour le bien comprendre, que vous ayez sous les yeux les divers objets dont j'ai à vous entretenir, daignez me suivre l'un et l'autre dans la chambre du *fisc*. Vous savez, sans doute," dit-il en s'adressant à moi, "que nous appelons de ce nom, ces paniers d'osier dans lesquels on a coutume de déposer

l'argent monnayé, et que par suite le trésor, soit public, soit particulier, en a emprunté son nom."

Arrivés en ce lieu, nous vîmes avec admiration l'ordre qui y régnait. Des monceaux de pièces d'or, d'argent ou d'airain, étaient déposés dans des corbeilles rangées sur plusieurs rangs de tablettes. Chaque corbeille était remplie de pièces d'une même nature, et sur le devant, on avait attaché une étiquette indiquant la somme qu'elle contenait. Lucius et moi regardions avec attention ce spectacle si nouveau pour nous. "Ceci," nous dit l'intendant, "est sans doute la partie la plus importante des objets confiés à mes soins, mais ce n'en est pas la plus remarquable; nous y reviendrons dans un moment. De cet autre côté, vous trouverez réunies, par rangs de date, toutes les monnaies qui ont eu cours à Rome depuis sa fondation. Il en est de très-anciennes que je ne me suis procurées qu'avec beaucoup de peine; je les ai toutes soigneusement conservées. Sous des formes grossières, elles ont une valeur supérieure à celles qui portent aujourd'hui le même nom. J'ai quelquefois osé les comparer aux anciens Romains qui, sous une écorce plus rude, cachaient des vertus solides qu'on ne trouve pas toujours dans leurs descendants.

"Suivons exactement l'ordre des temps: voilà d'abord l'*as* de cuivre, en usage sous les premiers Rois de Rome. C'est une masse informe, qui ne porte aucune marque, et qui pèse une livre de douze onces, ainsi que l'exprime ce nom d'*as*, qui, dans le principe, était synonyme de *livre*. On l'appelle ordinairement *as rudis*, en raison de sa forme grossière. Sous le Roi Servius Tullius, il devint plus propre aux besoins du commerce; selon l'usage de toutes les nations, on lui donna une forme arrondie, plus favorable à la circulation. Pour en rendre la valeur authentique, on indiqua le poids de l'*as* par des lettres initiales, et l'on y mit l'empreinte d'un bœuf ou d'une brebis (*pecus*), dont il représentait, dit-on, la valeur. C'est de là que se sont formés les mots *pecunia*, *peculium*, si usités depuis parmi nous.

"Des pièces aussi fortes ne pouvant pas s'appliquer à tous les besoins de la société, il fallut bientôt les divi-

ser en un certain nombre de plus petites. On vit paraître successivement :

“ 1. Le *semis* ou semi-assis, c'est-à-dire *semi-as* ; il est marqué de la lettre S.

“ 2. Le *triens* ou tiers d'as ; on le reconnaît à quatre gros points en relief, qui indiquent son poids de quatre onces.

“ 3. Le *quadrans* ou quart d'as ; il est marqué de trois points, et pèse trois onces.

“ 4. Le *sextans*, qui ne pèse que deux onces ; il est marqué de deux points.

“ Je citerai seulement les noms du *dodrans*, qui pèse neuf onces, et du *bessis*, qui en pèse huit. Ces pièces ont été peu en usage, parce que leur poids, trop rapproché de celui de l'*as*, présentait presque les mêmes inconvénients.

“ Pendant près de trois siècles, il ne se fit à Rome aucun changement important dans les monnaies ; et l'on ne reconnaît leur date, que par les différentes figures dont elles sont marquées. Tantôt on y imprima la double tête de Janus, tantôt une figure de Déesse armée, avec l'inscription *Roma*. Il en est d'autres qui portent l'empreinte d'un vaisseau.

“ Mais lorsque les Romains portèrent leurs armes hors de l'Italie, le trésor public ne suffit plus aux dépenses qu'entraînent toujours les expéditions lointaines, et, dès la première guerre Punique, il fallut chercher des ressources extraordinaires ; la plus simple, la plus nuisible peut-être, était la réduction des monnaies, et ce fut précisément celle qu'on adopta. On fixa le poids de l'*as* à deux onces de cuivre seulement, sans que sa valeur présumée fût moindre. Les monnaies inférieures furent réduites dans la même proportion, de sorte que le *semis*, le *triens*, le *quadrans* et le *sextans* valurent toujours la moitié, le tiers, le quart ou la sixième partie de l'*as*. Ainsi l'Etat, comme les particuliers, acquittèrent leurs anciennes obligations, en payant seulement le sixième de leurs dettes ; mais cet avantage ne pouvait avoir lieu que pour le passé. Bientôt la hausse subite de toutes les denrées, suite immanquable de la dépré-

ciation des monnaies, en mettant chacune à sa véritable valeur, rendit le bénéfice illusoire.

“ Comme une mauvaise mesure en entraîne toujours une plus mauvaise à sa suite, on usa encore de ce dangereux moyen, à la seconde guerre Punique, et l’as fut réduit à une once; enfin, les besoins de la République allant toujours en croissant, on eut recours, pour la dernière fois, à cette triste ressource, et l’as romain fut fixé définitivement à la moitié d’une once.”

“ Vous avez vu les Romains se contenter de leurs pièces de cuivre; les actes les plus anciens ne font mention d’aucune autre monnaie; le trésor public en reçut même le nom d’*ærarium* qu’il conserve encore. Les métaux précieux étaient peu répandus à Rome; ils servaient principalement à l’ornement des temples; et les principales familles gardaient avec soin quelques petits meubles d’or ou d’argent qu’on ne montrait qu’aux jours solennels. Lorsque la ville fut prise par les Gaulois, trois cent soixante ans après sa fondation, pour contenter leur avidité, on rassembla tous les trésors qu’elle renfermait, et l’on n’y put trouver que mille livres d’or. Mais lorsque les armées de la République sortirent de ces étroites limites, où elles avaient été renfermées depuis si long-temps, les Romains commencèrent à connaître les richesses; plus attachés à les conserver qu’empressés de les répandre, ce ne fut qu’après un long intervalle qu’ils purent se résoudre à les mettre en circulation. Enfin, cinq ans avant la première guerre Punique, on frappa pour la première fois des deniers d’argent. Ils furent évalués à dix as d’airain, ayant à cette époque leur poids intégral: à mesure que la monnaie de cuivre diminuait de poids, le denier baissait dans la même proportion, et il continua de valoir dix as. D’un côté, il est marqué d’un char attelé de deux ou quatre chevaux, ceux-là sont appelés *bigati* ou *quadrigati*; d’autres sont nommés *victoriati*, parce qu’ils ont pour signe une victoire; au revers, est ordinairement l’image de Castor et de Pollux, une Rome personnifiée, ou une figure de Divinité quelconque; em-

blème exact de l'importance que l'on attache à un objet devenu celui d'un culte général.

“ Le denier pèse la septième partie d'une once; comme l'as, il a ses divisions particulières : le *quinare*, nommé ainsi parce qu'il vaut *cinq as*, est la moitié du denier, le *sesterce* vaut deux as et demi, c'est-à-dire la moitié du *quinare*, ou le quart du denier. C'est la plus petite et la plus usitée des monnaies d'argent. Il porte pour marque II. S., qui exprime le nombre deux, et *semis*, moitié, c'est-à-dire deux as et demi.

“ Ces dénominations, exactes dans le principe, sont devenues fautives avec le temps. Aujourd'hui, le denier est censé valoir seize as, le *quinare* huit, et le *sesterce* quatre; excepté toutefois, pour le paiement des troupes, où il est toujours compté pour sa valeur primitive.

“ La cupidité s'accrut avec la fortune: dès que les Romains eurent de la monnaie d'argent, il leur en fallut d'or. L'an 547, on vit paraître l'*aureus*. Il est marqué des mêmes signes que les autres monnaies, avec les lettres XXX, indicatives du nombre de deniers qu'il représente; il a aussi ses fractions; le *semmiss aureus* en est la moitié, comme l'indique son nom; il est marqué des lettres XV, parce qu'il vaut quinze deniers. Le *trimissis*, qui est la plus petite monnaie d'or, est le sixième de l'*aureus*, ou le tiers du *semmissis*; il est marqué des lettres XX, qui signifient vingt, parce qu'il vaut vingt sesterces ou cinq deniers.

“ Mais,” dit Lucius, “ je me rappelle qu'en plusieurs circonstances, le *sesterce*, dont vous nous parlez comme de la plus petite pièce d'argent, était cité comme représentant à lui seul une somme considérable.”

“ Votre observation est judicieuse,” répondit l'intendant; “ mais il est facile d'y répondre: on doit distinguer les monnaies réelles, de celles qui ne sont que fictives; lorsque les trésors de toutes les nations se furent réunis à Rome, comme en un centre commun, que l'extrême abondance du numéraire eut mis les Romains dans le cas de ne plus compter que par grandes sommes, pour simplifier des calculs qui devenaient chaque jour plus étendus, on imagina une monnaie de

compte qui, sous un nom collectif, pût exprimer une somme considérable, et ce fut le *sesterce* dont on employa le nom. Le *sestertius* n'est que la quatrième partie du denier : en changeant seulement la désinence, on en fit *sestertium*, et il exprime alors une somme de mille sesterces ordinaires. Tous les Peuples riches ont employé cette méthode. Le *talent*, la *mine* des Grecs vous en offrent des exemples. On eût mieux fait peut-être, pour éviter toute confusion, de se servir d'un terme particulier, que d'employer avec un léger changement, le nom d'une monnaie déjà connue. C'est pour atteindre ce but, que nous appelons souvent le *sestertium* le *grand sesterce*."

Le nom de *nummus* dont on se sert souvent, est un terme indéfini qui equivaut à celui de pièce de monnaie, soit d'or, d'argent, ou même de cuivre. Le *solidus* n'est autre chose que la pièce d'or la plus forte ; ce nom exprime son intégrité ; il lui a été donné pour la distinguer de toutes celles qui n'en sont qu'une simple fraction."

" Mon cher Pollion," dit Lucius, " je vous remercie de cette explication ; je crois avoir bien compris tout ce que vous venez de me dire ; et, pour vous en donner la preuve, j'exige que vous preniez un *sestertium* sur la somme que vous venez de me compter."

L'intendant s'était à peine retiré, que nous vîmes paraître successivement les principaux serviteurs. L'un nous conduisit dans un appartement où étaient rangés des vêtemens de toute espèce ; il en fit remarquer à Lucius l'abondance et le choix ; l'autre avait la garde de l'argenterie ; un troisième, encore sans fonctions, devait avoir le soin des livres ; enfin parut le maître-d'hôtel. Après qu'il se fut fait connaître sous ce titre, " Seigneur," dit-il à Lucius, " je n'ai rien négligé, depuis deux jours, pour monter convenablement votre maison. Vous avez un cuisinier habile, des serviteurs intelligens ; j'ai réuni des provisions de tout genre ; des vins précieux remplissent vos celliers : à quel moment vous plaira-t-il d'en faire l'essai ? " Aujourd'hui même. Je rassemble quelques amis, pour célébrer mon installation dans ma nouvelle demeure, et je désire les bien

traiter." "Il suffit," répondit le maître-d'hôtel, "que vous me fassiez connaître le nombre et le rang de vos convives, pour que je leur offre un repas digne d'eux." "Nous aurons," dit Lucius, "le Consul, le Préteur *Flaccus*, le Tribun militaire *Messala*, le Pontife *Genatius*, et trois Sénateurs. Dans ce nombre," continuait-il, en me regardant, "je ne comprends pas l'hôte de mon père, il est devenu le mien, et désormais vous aurez en lui un second maître." "Seigneur," répliqua-t-il, "de tels convives doivent être traités avec distinction; j'ai vu ce matin, sur le marché, un turbot d'une grosseur extraordinaire. Je cours l'acheter; ce morceau sera cher; mais il est des cas où il ne faut rien épargner." "Mon cher Milon," dit Lucius, "je veux que ma table soit abondante, mais simple; que les mets en soient choisis, mais sans trop de recherche; et je rejette une folle magnificence, que mon père serait le premier à blâmer. Combien de fois ne m'a-t-il pas rappelé cette maxime d'un Romain célèbre : *Une ville est perdue, quand un poisson s'y vend aussi cher qu'un bœuf !*"

Lorsque nous fûmes seuls : "Mon cher Lucius," dis-je avec émotion, "j'attendais tout de votre amitié; mais souffrez que je vous prie d'en modérer l'excès." Il sourit : "Mon cher Polyclète," dit-il, "je ferai pour vous ce que vous feriez pour moi, si j'étais à Athènes; c'est à vous de me dire où je dois m'arrêter."

Au moment que j'allais répondre, nous fûmes interrompus par des citoyens de tout rang, qui venaient offrir leurs félicitations au fils de leur Consul. La journée entière fut employée à les recevoir. Vers le soir, les convives arrivèrent successivement; le Consul et les Sénateurs parurent les derniers. "Mes amis," dit-il, "nous regrettons de vous avoir fait attendre; des affaires importantes ont forcé le Sénat à prolonger sa séance, et je n'ai pu le congédier plus tôt." "Ces affaires sont-elles de nature à être connues," demanda le Tribun militaire, "ou sont-elles encore un mystère?" "Vous les connaîtrez," dit froidement Octavius. Il prononça ce peu de mots d'un ton sévère, qui fit impression sur toute l'assemblée. Chacun se tut, et ce silence ne fut

interrompu que par l'arrivée du maître-d'hôtel annonçant que l'on avait servi.

Introduits dans la salle à manger, Lucius fit mettre son père à la *place consulaire* ; on nomme ainsi la dernière du lit du milieu ; elle est consacrée au Consul, parce que, de là, il peut parler avec plus de facilité à tous ceux qui ont quelque affaire à lui communiquer. Les autres convives furent placés selon leur rang ou leur âge, et chacun parut satisfait du voisinage qui lui était échu.

Une gravité parfaite se fit remarquer au commencement du repas ; elle se dissipa insensiblement. L'entretien s'établit d'abord entre ceux qui occupaient le même lit ; et bientôt il devint général. Lucius parla de la course que nous venions de faire ; on fit ~~on~~ très-peu de mots l'éloge du vieil Octavius, et l'on s'étendit avec complaisance sur la magnificence de son fastueux voisin. Ces louanges, par trop prolongées, blessèrent Lucius : il le fit sentir avec adresse : " Sans doute," dit-il au Pontife, " cet homme si riche a fondé quelque temple ? " " Non," répondit le ministre des autels ; " dans ces dépenses prodigieuses, les Dieux n'ont pas même eu une petite part. " " Il a donc brillé dans le Sénat, par son éloquence ? " dit-il à l'un des Sénateurs. " Cela n'est pas à ma connaissance," dit celui-ci ; " je me souviens seulement que, dans des circonstances délicates, il n'a pas toujours suivi le parti le plus honorable. " Venant ensuite au Tribun militaire : " Il s'est apparemment illustré dans les armées ? " " Par le dieu Mars," répondit-il vivement, " si Rome n'avait eu que des généraux tels que lui, vous verriez de cette fenêtre les limites de notre Empire. " Enfin, s'adressant à un ancien Censeur : " Il faut donc qu'il se soit rendu recommandable par la pureté de ses mœurs, et par son respect pour les lois de son pays ? " " Dispensez-moi de vous répondre," dit-il d'un ton chagrin ; " vous en avez vu assez, et je n'ai rien à vous apprendre. " A ces mots, je ne pus me défendre de sourire ; on le remarqua, et chacun, honteux du jugement qu'il avait porté, montra son embarras par son silence.

Pour y faire diversion, au commencement du second service, le Tribun militaire prit sa coupe, et versant quelques gouttes de vin sur la table : "Imitez-moi, mes amis," s'écria-t-il, "et faisons nos libations au Génie du nouveau citoyen que la République vient d'acquérir." Après que tous eurent fait leur invocation, en élevant leur coupe : "Puisse cette noble famille," ajouta-t-il, "s'élever sans cesse à de nouveaux honneurs ; et puisse le nom d'*Octave*, conservé d'âge en âge, devenir à jamais le symbole de la gloire et de la félicité !

LETTRE XXVIII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Usuriers. Intérêt de l'argent. Médecins. Sujets divers.

DEPUIS que Lucius est placé au rang des hommes, il ne néglige aucune occasion de se montrer en public, et je suis le compagnon de ses promenades journalières. Souvent nous parcourons ensemble les places de cette ville immense ; et, dans ces courses familières, j'apprends à connaître les Romains, mieux que par de longues et vaines dissertations. Dans toutes les réunions qui ont un but quelconque, difficiles à observer, parce qu'ils s'observent eux-mêmes, on peut se tromper dans les jugemens que l'on hasarde de porter sur ces êtres extraordinaires, tandis que, rassemblés sans motifs, le choc d'une conversation rapide fait jaillir, du fond de leur cœur, leurs plus secrètes pensées.

Aujourd'hui, après le léger repas du milieu du jour, nous sommes sortis, pour la première fois, sans être accompagnés. Lucius jouissait, en secret, du plaisir de se sentir dégagé de toute contrainte, et libre de porter ses pas partout où ses seuls désirs pouvaient le conduire. Insensiblement, nous sommes arrivés au *Forum*, rendez-vous ordinaire des Romains de tout rang et de toute profession. Nous ne tardâmes pas à rencontrer

des personnes de connaissance ; après les premières salutations, la conversation s'engagea, et je pus connaître l'extrême différence qui existe entre des hommes qui se trouvent devant ceux qu'ils sont forcés de respecter, et ces mêmes hommes livrés aux écarts d'un entretien familier. Là, des personnages distingués s'adressaient mutuellement des railleries vives ou légères ; déposant pour un moment le ton de supériorité qu'ils savent reprendre à volonté, ils descendaient avec aisance, jusqu'aux objets qui pouvaient intéresser ce même Peuple dont ils étaient entourés, et, par ce léger hommage rendu à sa puissance, ils se ménageaient des suffrages éloignés. Leur physionomie mobile est toujours conforme à la situation de celui auquel ils s'adressent ; et je ne pus me défendre de sourire, en voyant un grand magistrat s'attendrir avec un pauvre citoyen qui venait de perdre son fils unique, et prendre tout à coup un air riant, pour exprimer sa joie à un autre qui venait de faire une riche succession.

L'un, qui avait échoué lors des dernières élections, disait avec chagrin : " On ne peut plus vivre dans cette ville corrompue. C'en est fait, je me retire à ma maison des champs, et j'abandonne sans regrets cette arène, où la brigue étouffe le mérite." Convenez du moins," lui dit un vieux Sénateur, en le regardant avec malignité, que la brigue n'atteint pas toujours son but, et qu'alors elle ne laisse à celui qui l'a employée, que la honte et le regret." " Pour moi," s'écria un troisième que l'on me dit être un compétiteur plus heureux, je ne saurais souffrir que l'on calomnie ainsi le Peuple. Chaque jour, il s'éclaire davantage ; il montre sa sagesse en toute chose, et il en a donné des preuves éclatantes dans les derniers Comices." " Lequel des deux devons-nous croire ?" dis-je tout bas à Lucius. " Ni l'un ni l'autre," répondit-il ; vous pourriez bien les voir changer de langage aux prochaines assemblées, et soutenir tous deux une opinion entièrement opposée à celle qu'ils annoncent maintenant."

En ce moment, nous vîmes arriver, avec pompe, le corps entier des Chevaliers, revêtus des marques de

leur dignité. Ils portaient des couronnes d'olivier, et plusieurs tenaient à la main les couronnes et autres récompenses militaires qu'ils avaient reçues sur le champ de bataille, des mains des généraux. Cette marche, qui avait commencé au temple de l'Honneur, vers la porte Capène, devait se terminer au Capitole, où cette brillante jeunesse arriva en traversant le *Forum*. L'un de ceux qui étaient avec nous, nous fit remarquer un Chevalier de bonne mine, et dont l'équipage était magnifique. "Voyez-vous ce brave cavalier," dit-il, "il me doit plus que ne valent son cheval, ses armes et toute sa personne. Hier encore, il me demanda une nouvelle somme à emprunter, en me disant qu'il consentait que je le fisse arrêter aujourd'hui, s'il ne me la rendait dans la matinée. Je ne songeais pas que nous sommes aux Ides de *Quintilis*, que l'on fait à cette époque la revue de son Ordre, et qu'il n'est pas permis d'appeler un Chevalier en justice pendant ce temps. Voyez comme il se rit de moi avec ses camarades ; mais, par Bacchus, je me rirai de lui à mon tour ; à la prochaine revue du Censeur, il descendra de ce beau cheval, et il paiera le tout ensemble."

"Bon," dit en souriant un des assistans, "vous lui avez prêté peut-être à de si gros intérêts, que vous n'oserez pas invoquer la voix des tribunaux." "Que voulez-vous dire ?" répliqua-t-il avec humeur. "Me prenez-vous pour un usurier ? Apprenez que je me conforme scrupuleusement à la loi, qui ne permet pas qu'on tire de son capital plus d'un pour cent par mois. Je ne prête pas à un et demi, comme tant de gens que je connais bien ; encore moins à deux, comme vous le faites peut-être. Je suis homme de bien, et l'on me connaît dans Rome." Alors il tira de dessous sa toge un tas d'obligations dont il nous força de lire quelques unes ; elles portaient : "J'ai reçu de Sextus Irudo, banquier, telle somme provenant de N.," et, en apostille, on lisait *ex domo* (de la maison) ; ce qui signifie que l'argent porté au billet avait été livré sur-le-champ, et que, par suite, il était exigible sans délai. Nous lui rendîmes ses billets, qu'il compta avec attention ; et,

après les avoir serrés soigneusement, il s'éloigna en grondant. "Voyez ce vieil avare," dit, en riant, celui qui l'avait provoqué; "ne dirait-on pas, à l'entendre, que personne n'est plus modéré que lui, et qu'il ne prête que pour obliger ses amis? *Il est connu dans Rome!* Par le dieu Plutus, il dit vrai. Sa maison est plus fréquentée que celle d'un Préteur. C'est le rendez-vous de tous ceux qui ont des fonds à placer, et qui n'oseraient les faire valoir par eux-mêmes. Ils lui donnent leur argent à un taux élevé, et il n'a pas de honte d'en tirer le double. On ne peut cependant le convaincre d'usure, ni le citer devant les tribunaux, parce que l'acte qui établit la créance, ne porte jamais qu'un pour cent, et l'excédant de l'intérêt qu'il exige, est ajouté au capital."

"Mais," demandai-je, "vos magistrats, vos Tribuns surtout, si zélés pour le bien public, ne s'occupent donc pas de mettre un frein à la cupidité des usuriers?" "Ce mal est devenu si général," répondit-il, "qu'on ne sait plus comment y porter remède, et ceux qui pourraient le tenter, en sont atteints comme les autres. Dès l'origine de la République, les créanciers et les débiteurs étaient sans cesse aux prises, et leurs vives discussions mirent plus d'une fois l'Etat en danger. Ce fut à l'aspect d'un malheureux citoyen indignement outragé par un créancier impitoyable, que le Peuple Romain se retira sur le mont Sacré. Un usurier, plus criminel encore, donna lieu à la modification de cette loi des Douze Tables, qui permet à un créancier de se saisir de son débiteur. On lui accorda des droits sur les biens seulement, et non sur la personne. L'an 463, à l'occasion du même crime, le Peuple se retira sur le Janicule, et la loi fut renouvelée. Vous demanderez comment on eu besoin de rappeler sans cesse l'exécution d'une loi si sage et si chère au Peuple; l'opinion, plus puissante encore, semble consacrer, parmi nous, ce respect excessif pour toute espèce de créance : on feint d'y voir la sûreté de l'Etat ; et, à l'abri d'un sentiment respectable, l'usure a été portée au dernier excès. Pour vous en donner une juste idée, il suffit de vous dire que l'intérêt de l'argent est ordinairement d'un pour cent par mois, comme vient de vous le

dire cet honnête homme : il est quelquefois de deux, et je connais tel pauvre citoyen qui a emprunté à quatre, en sorte qu'en deux années le banquier avait doublé son capital. La loi des Douze Tables a fixé le taux de l'argent à un pour cent par an ; celui qui exigeait davantage était condamné à rendre le quadruple. En 376, la loi *Licinia* prononça la réduction des intérêts ; elle ne fut pas exécutée. La loi *Duillia Mœnia* rappela celle des Douze Tables ; elle n'eut pas plus de succès. Bientôt les Tribuns fixèrent le prêt à un demi pour cent par mois ; ce règlement fut encore éludé ; c'est alors que fut rendu le fameux plébiscite *Genutius*, qui supprime tout intérêt. Par malheur, il n'était pas exécutable, il fallut en revenir aux anciennes dispositions ; la loi des Douze Tables fut remise en vigueur, et la loi *Gabinia* vient encore à l'appui de ce Code sacré ; mais son autorité, la vigilance des magistrats, le cri du Peuple, tout est insuffisant contre les efforts de l'avarice. Un intérêt commun unit pour le moment le prêteur à celui qui emprunte ; tous deux sont d'accord pour éluder la loi. Viennent-ils à se diviser, l'usure est-elle connue, il est impossible de la constater : le coupable échappe à la rigueur des lois ; et comment en serait-il atteint, lorsque lui-même fait souvent valoir en secret les fonds du magistrat qui prononcerait contre lui ? Une moitié du Peuple Romain est débitrice de l'autre ; ce sont partout les mêmes hommes, c'est partout le même vice."

" Je conviens," dit un des auditeurs, " de la vérité de ce que vous dites. Les usuriers sont peut-être plus à craindre pour Rome, que ne l'a été Carthage. Leurs subtilités dépassent ce que l'imagination peut concevoir de plus délié, et leurs combinaisons profondes mettent sans cesse en défaut la sagacité d'un juge." " Mais, comment les connaissez-vous si bien ; vous n'êtes pas, ce me semble, dans une situation qui vous oblige d'avoir recours à eux ?" " Je les connais depuis long-temps," répondit-il. " Etant Edile curule, et me ruinant pour plaire à ce bon Peuple que vous voyez, j'ai passé par leurs mains, et je sais ce qu'il en coûte."

“ Il me semble cependant,” répliqua l’interlocuteur, “ que la charge de Proconsul, que vous avez exercée ensuite, dans l’une des plus riches provinces de l’Asie, vous a suffisamment indemnisé de vos sacrifices. A votre retour, vous avez acheté des terres, bâti une vaste maison ; vous l’avez remplie d’esclaves et de meubles précieux ; on ajoute même que vous avez placé de grandes sommes chez....” “ Eh bien,” répondit-il, en se hâtant d’interrompre ce fâcheux observateur, “ qu’en voulez-vous conclure ? Prétendez-vous connaître mieux que moi, mes propres affaires ? Sachez qu’ayant été revêtu par mes concitoyens d’un titre honorable, j’ai fait de mon mieux pour en soutenir la dignité. Sans doute, mes dépenses excèdent mes moyens, mais dès qu’il s’agit de faire honneur à ma patrie, aucun sacrifice ne me coûte, et je ne compte plus avec moi-même.”

Tout en parlant, nous arrivâmes à un angle du *Forum*, où un barbier avait établi, en plein air, sa boutique portative. Elle était le point de réunion d’une multitude de citoyens désœuvrés qui, sous prétexte de se faire couper la barbe ou les cheveux, venaient apprendre et débiter les nouvelles du jour. *Que dit-on de l’Afrique ?* se disaient-ils en s’abordant. Je m’étonnais de cette demande, on m’apprit que les guerres longues et sanglantes que les Romains ont eues avec les Carthaginois, leur avaient donné l’habitude de cette question ; le temps l’a consacrée : elle est devenue une formule d’usage, pour s’informer de ce qui se passe au dehors. Nous laissâmes bientôt ces oisifs, qu’un Orateur grec a si bien dépeints, et nous portâmes nos pas ailleurs.

J’aperçus un homme qui se promenait à l’écart, et qui se cachait la figure avec le pan de sa toge. A notre approche, il se détourna pour ne point passer près de nous, et, rencontrant encore d’autres promeneurs, il s’éloigna brusquement pour gagner un lieu plus solitaire. Son action m’avait étonné, j’en demandai la cause. “ Ce jeune homme,” me répondit-on, “ est le fils d’un brave citoyen auquel il ne ressemble guère. C’est un des sectateurs de la Déesse *Murcia*.” “ Quelle est donc cette Divinité dont je n’ai jamais entendu parler

depuis que j'habite Rome ?" m'écriai-je. " Tant mieux pour vous, ô étranger !" me répondit gravement un vieillard qui marchait à quelques pas de nous, " puissiez-vous ne la connaître jamais ! La Déesse *Murcia* est la patronne des oisifs et des hommes timides. C'est d'elle que nous appelons *Murciens* les lâches qui se mutilent pour s'exempter du service militaire. L'être qui a excité votre curiosité, s'est coupé lui-même le pouce de la main droite pour n'être pas soldat, et ses propres mains ont versé ce sang qui ne devait couler que pour la patrie. Vous voyez ce que produit une action honteuse ; celui qui l'a commise est odieux aux autres et à charge à lui-même. Cet homme, que je craindrais d'appeler un Romain, est accablé d'humiliations. Outre les châtimens corporels qu'il a subis, le Censeur l'a rejeté dans la dernière classe du Peuple où il est encore au-dessous du dernier des Proletaires.

" Si nous punissons la lâcheté avec tant de rigueur, nous donnons au courage des récompenses éclatantes. Voyez, à quelques pas de vous, ce citoyen couvert d'un vêtement grossier ; un Sénateur s'entretient familièrement avec lui ; on le regarde avec intérêt ; le plus fier Patricien s'empresse de lui adresser la parole ; il a acquis des droits à la bienveillance du Peuple entier, et ces droits ne sont jamais méconnus. C'est un simple légionnaire qui, dans une bataille contre les Cimbres, a sauvé la vie à un de ses compagnons. On lui a décerné une couronne de feuilles de chêne, et cette récompense, si simple, le place au rang de ce que Rome offre de plus distingué. Aux jeux publics, il est placé immédiatement après les Sénateurs qui se lèvent tous à son approche. La couronne qu'il porte est plus honorée que celle des Rois ; ils n'obtiendraient point, parmi nous, les distinctions dont jouit ce brave soldat."

" Quelle serait donc alors," demandai-je, " la récompense que l'on décernerait à celui auquel le général devrait son salut ?" " Elle serait la même," répondit-il ; " qu'un Romain soit général, Consul, Dictateur même, son plus beau titre est celui de citoyen ; c'est celui auquel nous attachons le plus d'importance. Le soldat

qui sauverait un roi allié de Rome, n'aurait pas droit à la couronne civique. C'en est assez pour vous faire connaître que nous ne nous servons pas d'une expression hyperbolique, lorsque nous disons communément qu'un citoyen Romain est au-dessus de tous les Monarques de la terre. Jamais Souverain n'a régné avec plus de pouvoir que nos Proconsuls, Propréteurs, enfin que tous ces magistrats envoyés dans les pays conquis. Les Peuples même que nous traitons avec le plus de douceur, ont à Rome des protecteurs plus puissans que ne le furent jamais leurs anciens Souverains. Faut-il une nouvelle preuve pour vous en convaincre ? Regardez ce Sénateur qui s'avance avec gravité vers nous ; il est de l'illustre famille des Fabius ; cet homme qui marche à sa gauche, la tête découverte, et qui semble craindre de se mettre sur la même ligne, est un député de l'île de Crète, qui s'est mise sous la protection d'un simple citoyen. Il prie le Romain de prendre en considération les intérêts de son pays ; il le supplie de dire, en sa faveur, un mot lors de la première assemblée du Sénat, et ce mot décidera du sort de tout un Peuple. Enfin, il fait près de lui le personnage d'un ambassadeur ; non, jamais ceux que la Grèce envoya au grand Roi, ne furent plus humbles et plus soumis."

J'allais répondre à ce discours pompeux, par quelques légères observations sur l'usage que faisaient ces Proconsuls et ces Propréteurs, de ce pouvoir dont ils étaient revêtus, lorsque nous fûmes interrompus tout-à-coup par un lecteur qui passa rapidement près de nous, en s'écriant : *Rangez-vous, faites place à la Vestale.* A l'instant, au bruyant entretien de tant d'hommes réunis, succéda un silence religieux. Tous s'écartèrent avec respect, du lieu par où elle devait passer. Un char à deux roues, orné de lames d'ivoire et de plaques d'or, s'avança avec lenteur ; il était attelé de quatre chevaux d'une blancheur éclatante ; derrière, marchait une troupe de femmes esclaves richement vêtues, et dont la contenance modeste et recueillie annonçait l'auguste caractère de leur maîtresse. Lorsque le char vint à passer, seul, peut-être, entre tous ces Romains, j'osai lever les yeux

sur l'objet sacré de leur vénération. Non, jamais les Déeses, filles du Ciel, n'empruntèrent des formes plus touchantes quand elles daignèrent se manifester aux humains étonnés. Qu'elle était belle ! Quel heureux mélange de douceur et de dignité ! Quoique étranger au culte de Vesta, je me sentis agité d'un trouble involontaire. Je reconnus, aux mouvemens qui m'agitaient, la présence d'une Divinité supérieure ; et, sans chercher à la connaître, je l'adorai dans sa Prêtresse. Lorsqu'elle fut devant nous, son front se couvrit d'une rougeur légère ; elle baissa la tête avec une majesté pleine de grâces. C'est ainsi, sans doute, que du haut de son trône, Junon répond aux hommages des mortels, quand elle daigne agréer leur encens. Les yeux toujours attachés sur elle, je lui vis prendre le chemin du Capitole ; arrivée au pied des degrés du temple, elle s'élança de son char avec légèreté, et bientôt je la perdis de vue sous les colonnes du Portique. Je remarquai qu'aucun des assistans ne parla de ce qu'il venait de voir. Remarquer la beauté d'une Vestale, s'en entretenir, c'eût été une sorte de profanation.

La conversation avait à peine repris sa première vivacité, lorsque nous entendîmes le son d'une cloche d'airain, et dans le même instant, nous vîmes disparaître la plupart de ceux qui étaient avec nous. J'en demandai la raison à Lucius. " Cette cloche," me répondit-il, " annonce que nous sommes à la huitième heure du jour, et que les bains publics sont ouverts. Etes-vous curieux d'y entrer ? " " Je vous rends grâces," lui dis-je, " je me rappelle encore les bains de *Minutius*, et ceux-là m'ôtent l'envie d'en connaître d'autres. " " Il ne tiendrait cependant qu'à vous," poursuivit-il, en riant, " d'y être admis gratuitement : l'hospitalité, cette vertu, la dernière qui meure dans le Peuple, prescrit cette distinction en faveur des étrangers, quels qu'ils soient. "

Restés presque seuls dans cet endroit, nous allions nous en éloigner, lorsque nous vîmes paraître un vieillard qui se trainait à pas lents, appuyé sur deux esclaves. Il avait la tête et les épaules couvertes du manteau court, appelé *palliolum*. Ce costume, affecté aux ma-

lades, n'annonçait que trop son état. Lucius le reconnut pour un ancien ami de son père ; il s'empressa de l'aborder en s'informant avec intérêt de sa santé. " Elle est assez mauvaise," répondit-il d'un ton chagrin ; une longue fièvre m'ôte les forces, et j'ai eu beaucoup de peine à venir jusqu'ici, pour jouir encore une fois des rayons d'un soleil que je ne verrai bientôt plus." " Ne faites-vous donc rien pour vous guérir ?" dit Lucius. " Mon affranchi Philippe," répliqua-t-il, " a entrepris de me rendre la santé ; je fais exactement tout ce qu'il me prescrit, et cependant je ne me sens pas soulagé." " Que ne faites-vous appeler un habile médecin ?" interrompis-je. " Jeune homme," dit-il, " vous êtes étranger ; autrement, vous sauriez qu'un vrai Romain ne veut pas de médecin, et bien lui en prend. Qu'est-ce, en effet, que ces hommes qui s'intruisent à nos dépens, qui se jouent de la vie des hommes, et qu'on ne punit pas pour les meurtres qu'ils commettent ? J'aime mieux un homme à moi, qui m'est attaché, qui a intérêt à me conserver, qu'un médecin qui me fera faire mon testament avant le temps. J'ai lu sur la tombe d'un de nos concitoyens, cette épitaphe qui marque d'un seul trait, ce que l'on doit attendre de ces habiles gens : *Il est mort de la multitude de médecins.*" " Cette pensée est juste," dis-je, " mais elle prouve seulement que le malade avait eu tort d'en prendre plusieurs dont les avis différens ne pouvaient que lui être nuisibles ; il aurait dû se contenter d'en choisir un seul, et c'est ce que vous devriez faire." " M'en préservent les Dieux !" s'écria-t-il avec chaleur. " J'en ai vu assez dans le cours d'une longue vie, pour savoir à quoi m'en tenir sur les médecins. Qu'ont-ils fait parmi nous ? Parler grec à ceux qui ne l'entendent pas, distribuer avec profusion des drogues dont on n'avait jamais entendu parler ; ordonner aujourd'hui des bains chauds, et demain des bains à la glace ; faire et défaire à chaque instant, et, pour prix de ces sages ordonnances, recevoir de l'argent de toute main. O démente ! comment supposer qu'une puissance humaine puisse ajouter des jours à ceux qu'il a plu aux Dieux de nous départir ! C'est ainsi que sont

tous les hommes ; ils comptent les jours, et ils ne les pèsent pas.”

Après cette vive exclamation : “ Nos pères plus heureux que nous,” continua-t-il, d’un ton plus tranquille, “ furent près de six cents années sans entendre parler de médecins. Enfin un Grec, échappé du Péloponèse, vint exercer ici cette belle profession. Il se nommait *Arcagathus*. On le reçut avec honneur, on lui acheta une boutique des deniers publics, on le fit même citoyen romain. Un peu d’expérience dégoûta bientôt de sa science et de lui. On l’avait d’abord appelé le *sauveur* ; mais, en le voyant tailler et brûler sans pitié, on ne le nomma plus que le *bourreau*. Celui-ci fut suivi d’une multitude d’autres, malgré l’opposition de Caton, alors Censeur ; il les poursuivit tant qu’il vécut ; il n’eut pas cependant la satisfaction de les voir chasser de Rome, cet événement n’ayant eu lieu que quelques années après sa mort. Il ne craignait pas de dire que tous les médecins grecs s’étaient ligués pour faire mourir les Romains qui leur demanderaient des secours.”

“ Cette inculpation est odieuse,” m’écriai-je ; “ elle montre jusqu’à quel point l’homme le plus sage peut s’égarer quand il se laisse emporter par la passion. A l’aspect d’un être souffrant, un médecin, quel qu’il soit, ne voit plus que son art ; toute autre idée est suspendue en lui ; et, parmi nous, il n’est personne qui hésitât à se faire traiter par son ennemi même, bien assuré qu’il ne souillerait jamais la dignité de son art, par une action honteuse.” “ Eh ! que parlez-vous de dignité ? ” dit-il, en m’interrompant ; “ sachez que le dernier de nos Romains ne daignerait pas exercer la médecine ; que tous la croient au-dessous d’eux. Trop souvent ils ont été victimes des médecins, jamais ils ne seront leurs complices. La chose peut être bonne en elle-même, mais l’art n’en vaut rien. Je m’en tiens donc à mon affranchi. Il possède une longue liste de remèdes contre toutes les maladies : il cherche celui qui peut me convenir ; il le prépare de son mieux, et je le prends avec confiance.” Je me tus, dans la crainte d’iriter un vieillard opiniâtre, et il alla retrouver son affranchi Philippe.

LETTRE XXIX.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Littérature. Ecrivains. De leurs procédés. Auteurs divers, etc.

NOUS nous disposions à reprendre le chemin de la rue suburrane, lorsque, passant devant le célèbre cadran solaire apporté de Catane à Rome par le Consul Valérius Messala, Lucius me dit : " Le jour est moins avancé que je ne le pensais ; nous pouvons encore disposer de deux heures, avant le retour du Consul : voulez-vous en faire un usage aussi agréable qu'utile ? Allons visiter un nouvel établissement qu'un homme riche et laborieux vient de former vers le *Grécostage* ; il serait superflu," ajouta-t-il, " de vous dire que ce mot signifie la *station des Grecs* ; c'est un lieu public où l'on réunit les ambassadeurs étrangers avant leur présentation au Sénat. Plusieurs envoyés grecs y ayant été admis successivement, le nom de leur nation a été donné à ce palais. Un peu plus loin, dans cette belle maison sur la porte de laquelle vous apercevez d'ici un grand nombre d'écriteaux, est la demeure d'un ancien esclave qui a fait l'éducation du fils unique d'un de nos principaux magistrats ; rendu à la liberté, enrichi par son maître, pour prix de ses services, le pur amour des lettres l'a déterminé à risquer toute sa fortune dans une entreprise dont personne ici n'avait eu l'idée avant lui, et qui peut-être aura des imitateurs. Il a acheté une habitation grande et commode ; il l'a remplie de tous les livres qu'il a pu rassembler, et il les donne au public à un prix qu'on dit très-modéré. Ses agens parcourent sans cesse l'Italie et les provinces romaines ; ils fréquentent les gens de lettres et les savans, suivent les ventes publiques, visitent les bibliothèques ; ils fouillent jusque dans les archives des villes. Ce qu'ils ne peuvent acquérir, ils en obtiennent des copies ; et, de tous les points de l'Empire, ils font passer à leur patron, des trésors d'un genre inconnu jusqu'à ce jour aux Romains.

“ Cette nouveauté est devenue un sujet d’entretien pour toute la ville. Les uns, fermes dans leurs vieilles idées, ennemis nés de toute instruction, parce qu’eux-mêmes n’en ont aucune, disent hautement que l’Etat est perdu si la jeunesse se livre à l’étude ; et ils ne parlent qu’avec dédain d’une tentative que, disent-ils, on n’eût pas soufferte autrefois. Les autres y applaudissent par vanité, sans prétendre en tirer aucun avantage. Le plus petit nombre en sent toute l’importance, et en désire le succès ; mais, jusqu’à présent, il ne paraît pas que l’entrepreneur ait fait une spéculation heureuse.”

Arrivés devant la porte, nous nous arrêtâmes un moment, pour lire sur les écriteaux le titre des ouvrages qui étaient à vendre. Je suivis Lucius dans la boutique, où quelques acheteurs étaient confondus avec une multitude de curieux. Nous prenions plaisir à considérer le bel ordre dans lequel les livres de toute espèce étaient disposés, et nous nous amusions à en faire l’examen, désirant laisser écouler la foule pour parler au maître avec plus de liberté.

Enfin, nous nous vîmes seuls avec lui ; Lucius s’étant fait connaître : “ Je viens”, dit-il, “ vous demander, en même temps, des conseils et des livres. Je m’en repose sur vos lumières ; choisissez-moi vous-même ce qu’il y a de mieux parmi nos Romains : ce jeune Grec me rendra le même service pour les auteurs de son pays.” “ Il sera donc plus occupé que moi,” dit en souriant le bibliopole. Cependant, si nos écrivains sont en petit nombre, ils ne sont pas sans mérite ; et, semblables en tout point à ce Peuple prodigieux dont ils font partie, ils offrent, dans leur enfance, des traits de grandeur qui étonneront des siècles plus éclairés. Vous les trouverez tous rassemblés ici ; lisez-les avec attention, et vous reconnaîtrez que le génie peut naître au sein de l’ignorance, j’oserais même dire de la barbarie.”

Prenant alors la parole : “ On m’apprend,” dis-je, “ que votre établissement est encore tout récent, et j’y vois réunies des richesses qui semblent attester un long travail.” “ On vous a dit la vérité,” répondit-il ; “ un goût particulier pour la littérature a suppléé en moi à

l'insuffisance des moyens. Dès long-temps j'avais rassemblé un nombre assez considérable d'ouvrages importants. La peine que j'avais eue à les obtenir, me faisait regretter que l'on ne trouvât pas à Rome, comme dans vos villes grecques, des lieux où l'on pût se les procurer à volonté, et ce que j'avais désiré vainement pour moi-même, je résolus de le faire pour les autres."

" Vos concitoyens," demandai-je, " savent-ils apprécier ce que vous avez fait pour eux, et secondent-ils vos efforts ?" " S'il faut vous le dire," répliqua-t-il, " j'ai lieu de craindre que le siècle des lettres n'ait pas encore commencé pour nos Romains; des intérêts trop grands les agitent encore: des hommes constamment exaltés par des projets gigantesques suivis de succès inouïs, toujours occupés de la fortune publique ou de leur fortune particulière, sont nécessairement incapables de se livrer à des occupations tranquilles qui remplissent l'âme sans la troubler. Accoutumés aux sensations violentes, ils sont loin encore de connaître le charme que l'étude des lettres répand sur tous les momens de la vie. Mais, quel que soit le résultat de mes efforts et de mes sacrifices, jamais je n'en aurai de regret; s'ils ne donnent pas aux Romains le goût que je cherche à leur inspirer, du moins ils les y prépareront, et d'autres, plus heureux, achèveront ce grand ouvrage que j'aurai commencé. Mais vous me semblez dignes l'un et l'autre d'entrer dans un lieu uniquement consacré aux travaux d'Apollon; suivez-moi, je vais vous le faire connaître dans tous ses détails.

" Le lieu où nous sommes, est la salle de vente; c'est la seule qui soit ouverte au public. Celle qui suit, est le lieu où je place mes *libraires*, c'est-à-dire ceux que j'emploie à copier les meilleurs livres; moi-même, je revois leur travail avec soin, pour corriger les fautes qui auraient pu leur échapper: je m'efforce de me procurer des manuscrits authentiques, ou, à leur défaut, les exemplaires les plus fidèles, et on en multiplie les copies, en raison des demandes qui me sont faites."

Nous nous approchâmes d'un de ces écrivains, et, sans l'interrompre dans son travail, nous en examinâmes

attentivement toutes les parties. Près de lui étaient un petit coffre carré où l'on voyait des ciseaux pour rendre les feuilles égales entre elles ; un compas pour placer les lignes à une même distance, une règle pour les tracer ; un canif pour tailler ces petites cannes (*calamus*) dont on se sert pour écrire ; un cornet de plomb ; une pierre à aiguiser, et une gaine destinée à recevoir les cannes, à mesure qu'elles sont taillées. Le copiste se plut à faire devant nous ces petites opérations, et il nous étonna surtout par la beauté et la rapidité de son écriture.

L'affranchi nous conduisit ensuite dans une autre pièce. " C'est ici," nous dit-il, " l'atelier des *glutinateurs*. Leur fonction, comme l'indique ce mot, est de coller les feuilles les unes aux autres, pour ne faire du tout qu'un rouleau unique. Ils excellent tellement dans ce travail, que l'œil le plus exercé en découvre à peine la trace. Ceux-ci se servent de *papyrus* ; c'est une membrane très-délicate tirée d'une espèce de grand roseau qui croît en Egypte, d'où on nous l'envoie après y avoir donné une première préparation ; il faut ensuite le laver avec soin, le polir avec la pierre ponce, puis avec une coquille ou une dent d'animal, et enfin l'enduire d'une sorte de colle faite avec de la fleur de farine et du vinaigre. Ceux-là emploient le parchemin, ou *pergaminum*, appelé ainsi de Pergame, en Mysie, où il fut inventé. Vous en voyez d'autres qui préparent, pour le même usage, de longues bandelettes de lin, et qui y appliquent une certaine substance qui le rend propre à l'écriture. Lorsque ces feuilles diverses ont passé par les mains des *scribes*, qu'elles ont été revues et corrigées, elles reviennent en celles des *glutinateurs*, qui les roulent proprement, les revêtent d'une enveloppe convenable, placent le titre à l'une des extrémités de l'axe, à l'autre le sommet ou *ombilic* ; et alors, sous le nom de *volume*, qui exprime, en notre langue, cette action de les rouler sur elles-mêmes, elles peuvent être présentées au public.

" Lorsque l'on se sert de parchemin, comme on peut écrire des deux côtés, au lieu de coller les feuilles

ensemble, on se contente de les appliquer l'une sur l'autre; on donne alors au livre une forme carrée, en lui conservant cependant le nom de volume; et, pour le fermer, on y attache des bandelettes de cuir teintes en pourpre, et bordées d'un filet d'or. Chacun des volumes qui composent un ouvrage se nomme *tome*, d'un mot grec passé en notre langue, qui exprime la division d'un tout en plusieurs parties.

“ Pour conserver les livres et les garantir de l'atteinte des insectes, on les enduit d'essence de cèdre, et on les place sur des tablettes, dans des armoires de bois de cyprès, dont les émanations passent pour éloigner toute espèce de vers. Enfin, aucune précaution n'est omise pour transmettre à la postérité ce qui fait la gloire de chaque âge. Ce soin s'étend à tout : cet homme que vous voyez employé, dans un coin, à broyer une substance noire, prépare l'encre dont on se sert pour la transcription des livres. Après bien des tentatives, j'ai reconnu que la meilleure doit être faite du charbon d'une sorte de pin très-résineux, appelé *tæda* ; on le mêle, dans une certaine proportion, avec la suie ordinaire, on y ajoute une gomme épurée qui, en lui donnant plus de consistance, l'empêche de s'étendre sur le papier : on expose ce mélange au soleil pendant un certain temps, et on obtient une encre qui résiste aux efforts des siècles.”

Après que nous eûmes regardé, avec intérêt, ces divers travaux, nous suivîmes notre conducteur dans un lieu plus retiré. “ C'est ici,” nous dit-il, “ que je conserve les manuscrits et les livres rares que je destine aux honneurs de la publicité. Vous pouvez voir que j'en possède un nombre assez considérable, parmi lesquels les Grecs tiennent la plus grande place. Jetez un coup d'œil sur ces plaques d'airain que je conserve soigneusement par respect pour leur ancienneté. Ce sont les premiers essais des Romains, dans l'art de l'écriture. En voici une qui date des premiers Rois de Rome. Quelque habitude que vous puissiez avoir de la langue latine, je doute que vous deviniez la signification des caractères qui y sont tracés. La langue n'est

plus la nôtre, les lettres mêmes ont changé. Ce morceau, curieux par son antiquité, ne peut être considéré que comme un monument authentique de la simplicité des mœurs, à ces temps reculés où de grands souvenirs se conservaient fidèlement dans la mémoire des hommes, sans rien devoir à la pureté de la diction ou à la magie du style. Mais je vais vous montrer des objets plus dignes d'attirer votre attention."

En disant ces mots, il ouvrit une cassette d'un riche travail, et il en tira plusieurs volumes qu'il me mit entre les mains. C'étaient les œuvres d'Aristote et de Théophraste. Etonné de voir à Rome des ouvrages peu répandus même en Grèce : " Par quel hasard," dis-je à l'affranchi, " ces livres si rares sont-ils tombés en votre pouvoir?" " Je ne rougirai pas," répondit-il, " de vous avouer que je les dois à un heureux larcin. Lorsque Sylla fit enlever, pour son propre compte, la fameuse bibliothèque d'Apellicon, que l'on conservait précieusement à Athènes, un de ses esclaves en détourna une partie qu'il m'a vendue en secret. Si vous blâmez le moyen dont je me suis servi, rappelez-vous que le philosophe Apellicon, lui-même, avait dérobé la plupart des livres qu'il avait rassemblés ; les droits de Sylla ne m'ont pas paru plus légitimes que les siens. Quoi qu'il en soit, en ce moment mes scribes en multiplient les copies ; d'autres en font la traduction, et je me sens flatté de donner aux savantes productions de ces grands hommes, une publicité qu'ils n'ont pas encore obtenue dans le pays qui les vit naître."

Revenus dans la salle de vente : " Je n'ai point oublié," dit le bibliopole, en s'adressant à Lucius, " que vous m'avez demandé des livres ; quels sont ceux que vous désirez ? Ici, sont les historiens ; là, sont les poètes ; de ce côté sont les orateurs ; plus loin, sur ce rayon, vous voyez rangés les auteurs dramatiques." " Je voudrais," répondit Lucius, " rassembler tous nos bons écrivains, quel que soit leur genre. Il me semble que le champ n'est pas assez vaste pour en omettre quelques-uns."

" En ce cas," répliqua l'affranchi, " nous commence-

rons par nos annales historiques, que nous nommons proprement *les grandes Annales*, long-temps cachées au Peuple Romain lui-même. Vous savez que ce sont les Pontifes qui les ont rédigées ; elles offrent la simple exposition de tout ce qui s'est passé d'important à Rome, depuis sa fondation. Ce n'est qu'une longue série d'événemens où l'on désirerait trouver plus d'ordre et de clarté ; on n'ose, devant un Grec, leur donner le titre d'histoire. Peut-être un jour quelque grand écrivain saura tirer, de ces élémens confus, des tableaux dignes d'attirer l'attention de l'univers. Ce grand ouvrage auquel ont travaillé successivement, pendant plus de six siècles, un si grand nombre d'auteurs, a le mérite particulier de présenter, avec une gradation admirable, les progrès de notre langue et le changement de nos mœurs.

“ Quintus Ennius écrivit en vers ces mêmes annales. Malgré la rudesse, je dirais presque la grossièreté de son style, la vigueur de ses peintures, l'éclat de ses pensées, lui feront trouver grâce devant la postérité. Scipion l'Africain (aîné), dont le jugement doit entraîner le nôtre, avait tant d'estime pour Ennius, qu'il voulut que la statue de ce poète fût mise sur son tombeau. Nævius, suivant les mêmes routes, nous a laissé un poème estimé sur la première guerre Punique. Mettons encore à part Q. Fabius Pictor qui, le premier, écrivit en prose. Il vivait pendant la seconde guerre Punique. Son style, quoique dur et sévère, annonce déjà une époque plus heureuse.

“ N'oublions pas les sept Livres des origines de Caton le Censeur, non plus que ses ouvrages sur l'agriculture ; indépendamment de leur mérite véritable, on aime à voir un des premiers magistrats d'un grand Peuple descendre de la chaire curule pour cultiver son champ, et se mêler aux plus humbles citoyens, après avoir présidé au Sénat.

“ Voilà les annales de L. Pison Frugi, surnommé Calpurnius ; il est cité, parmi nous, comme réunissant les talens de l'orateur, de l'historien et du jurisconsulte.

“ Vous lirez avec plaisir cette collection des ha-

rangues de nos plus grands Orateurs. Les Gracques y figurent au premier rang : vous y trouverez les noms de nos plus illustres citoyens. Peut-être n'y apercevrez-vous pas, comme dans les ouvrages grecs, ce style fleuri, ces périodes exactes, cette correction soutenue, qui charment le lecteur, sans que lui-même s'en aperçoive ; mais elles vous offriront des beautés plus solides. Tout y est nerveux, concis ; les pensées sont justes et fortes, leurs tableaux entraînent plus qu'ils ne charment ; et cet effet qu'ils ont produit autrefois sur le Peuple Romain, le lecteur l'éprouve dans toute sa force.

“ Voilà nos poètes dramatiques : quoique vous ayez vu représenter la plupart de leurs pièces, une lecture suivie vous y fera trouver des beautés qui échappent à la représentation. Peut-être aussi vous y fera-t-elle découvrir des défauts que vous n'auriez pas aperçus. Dans l'un et l'autre cas, vous prononcerez sur leur mérite avec plus d'assurance.” Puis, s'adressant à moi : “ Je vous engage surtout à lire avec attention les comédies de *L. Afranius* que nous comparons à Ménandre ; opinion qu'un Grec ne partagera peut-être pas.

“ Enfin,” continua-t-il, “ voilà les œuvres du poète *Caius Lucilius*, qui passe parmi nous pour l'inventeur de la satire. Je ne vous offre pas les traductions d'un grand nombre d'ouvrages grecs ; celui qui connaît les deux langues, estime peu cette sorte de productions. Elles ne lui donnent, le plus ordinairement, que des traits sans grâces, et trop souvent sans exactitude. Le vrai littérateur veut puiser dans la source même ; il refuse ce qui lui vient par des canaux détournés.”

Après que nous eûmes fait rassembler avec soin les livres qui venaient de nous être indiqués, *Lucius* demanda au vendeur s'il pouvait lui faire avoir la collection des auteurs grecs, comme il lui procurait ceux de Rome. “ Par Apollon,” s'écria-t-il, “ une flotte entière porterait à peine ce que vous demandez. C'est ici le cas de faire un choix. Donnez-moi la note des livres que vous désirez, mon correspondant à Corinthe m'enverra, par le premier vaisseau, les articles qui me manquent encore ; dans un mois je vous ferai passer le tout.”

Lucius fit la liste sous ma dictée ; nous n'oubliâmes pas un exemplaire des œuvres d'Aristote et de Théophraste : il paya le tout, et un esclave emporta les livres latins.

Comme nous retournions au logis, l'esclave marchant devant nous, tout à coup Lucius, cédant à la légèreté de son âge, se mit à rire aux éclats ; je lui en demandai la raison. " Eh ! qui ne rirait," me répondit-il avec sa vivacité ordinaire, " en voyant un esclave porter dans une corbeille toute la littérature des Romains ? Histoire, poésie, éloquence, son fardeau comprend tout ; et ses épaules, qui ne sont pas celles d'Atlas, sont loin d'en être surchargées."

A mon tour, je souris de son idée, et, me rappelant ce que vous-même m'aviez dit tant de fois sur ce sujet, je ne pus me défendre de lui dire : " O Lucius ! vous vous étonnez du petit nombre de vos livres, tandis que nous n'avons qu'à rougir de la surabondance des nôtres."

Nous en avons sur tous les sujets, pour ou contre toute opinion. Il n'est pas une question, pas un seul point de morale ou de métaphysique qui n'ait été traité de cent façons différentes, et il doit avoir reçu du Ciel un jugement bien sain, celui qui conserve des idées justes dans ce chaos où des écrivains de tout genre nous ont précipités.

LETTRE XXX.

POLYCLÈTE À PHILOSTRATE.

Beaux arts. Sculpture. Peinture. Architecture.

LA faible esquisse que je vous ai tracée de ces lieux que j'habite, mon cher Philostrate, vous a donné une haute idée de la magnificence des Romains. Nourri au milieu des beaux arts, l'importance qu'un Peuple y attache, devient la mesure de celle que vous lui accordez à lui-même, et, pour fixer votre opinion à ce sujet,

vous me demandez s'il est à craindre que cette nation victorieuse enlève à la Grèce la seule palme qui lui reste. Cette question est digne d'un fils d'Athènes. A mon arrivée à Rome j'y eusse répondu sans hésiter. Étonné de la grandeur de ses monumens, autant que de leur multitude, je croyais y voir les effets de l'amour des arts, porté à son plus haut degré. Chaque jour, des navires, remontant le Tibre, apportaient de la Grèce ou de l'Asie, des bronzes, des tableaux et des marbres précieux. De tous côtés, je voyais des fonderies en activité, ou des ateliers de sculpteurs. Dans les places publiques, de vastes roues dans lesquelles s'agitent des ouvriers robustes, servaient à élever des pierres d'une grosseur prodigieuse. Tout ce qui s'offrait à mes yeux me présentait l'image d'un Peuple qui cherche, dans ces nobles travaux, à se délasser d'une existence sans cesse agitée par de grands événemens. Aujourd'hui que des relations plus intimes m'ont appris à le mieux connaître, j'oserai revenir sur mon premier jugement, et refuser aux Romains ces dons sacrés qui distinguent si éminemment les Grecs.

Vous avez vu quelquefois, dans Athènes, un citoyen obscur s'élever rapidement à une fortune extraordinaire, soit par son propre talent, soit par d'heureuses circonstances ; un architecte habile lui bâtit un palais, des artistes de tout genre le décorent des plus brillans ouvrages ; heureux si l'ignorance ou le caprice du maître n'apportent point d'obstacles à leurs travaux. Il fait venir à grands frais tout ce qu'il y a de plus rare, pour en orner sa demeure. Le morceau le plus cher est toujours celui qu'il estime le plus, parce qu'il n'a d'idée juste que celle de son opulence. A force d'entasser des objets précieux, de les rapprocher, de les comparer l'un à l'autre, il acquiert quelque lumière sur leur mérite, et il en parle avec assurance. Il se persuade qu'il aime les arts, parce qu'il en aime les productions. Eh bien, prêtez de la force à cet homme nouveau, supposez-lui la faculté de satisfaire les désirs les plus immodérés, et vous aurez, d'un seul trait, une idée du Peuple Romain.

Ici, les temples, les monumens publics, les habitations des grands personnages, si nombreux dans Rome, offrent de toute part une réunion étonnante de ce que les arts ont produit de plus parfait ; mais il est permis d'attribuer cet amour excessif pour les sculptures et peintures de toute espèce, plutôt à un penchant effréné pour une magnificence sans bornes, qu'à un goût judicieux et sûr. Eh ! comment l'auraient-ils acquis ce goût ? puisqu'en aucun temps, les arts n'ont été honorés parmi eux ; qu'ils n'y ont presque jamais été cultivés par des mains libres, et que, du haut du trône où tout Romain se croit monté, il regarde avec une même indifférence le gladiateur qui périt pour son amusement, l'acteur qui, sur la scène, s'efforce de captiver son attention, et l'artiste dont les savans travaux embellissent ses palais.

Le croiriez-vous ? cette magnificence excessive existe chez un Peuple qui fut peut-être le plus simple de tous dans ses mœurs. Romulus habitait une chétive cabane. Une poignée d'herbe portée à l'extrémité d'une pique formait ses étendards, et les mains endurcies de ses grossiers compagnons, étaient incapables d'un travail délicat dont ils n'avaient pas même conçu l'idée.

Dès ce temps-là, cependant, les Peuples de l'Italie cultivaient les beaux-arts avec des succès plus ou moins étendus. Les Volsques, les Samnites, les Campaniens, les Etrusques surtout, étaient renommés par la perfection de leurs ouvrages dans plusieurs genres. D'anciennes relations avec la Grèce leur avaient communiqué les principes de tous les arts ; chacun d'eux les avait modifiés selon son génie, et s'était fait un style qui lui était propre. C'est ainsi que, chez les Campaniens qui vivent sous le plus beau ciel, et qui cultivent une terre féconde, on retrouve ces formes douces et gracieuses, filles d'une imagination brillante que développe la prospérité. Les Samnites et les Volsques s'en écartent davantage ; les Etrusques, moins rapprochés de la Grèce, quoique issus des Grecs dans le principe, ont conservé la teinte sévère qui caractérisait le génie de nos communs ancêtres.

Quoique les compagnons de Romulus appartenissent à ces différens Peuples, ces aventuriers, repoussés des lieux qui les avaient vus naître, uniquement occupés de se créer une patrie, étaient étrangers à ces idées heureuses que les Dieux n'accordent aux hommes que pour prix d'une éducation soignée. Les avantages d'une longue civilisation n'existèrent plus pour eux ; et, au milieu de tant de nations policées, ils montrèrent à l'Italie étonnée le spectacle d'un Peuple qui sortirait tout à coup des mains de la nature. Forcés par leur isolement de se frayer une route nouvelle pour se former en corps de société, toutes leurs idées furent gigantesques. Ils se firent un gouvernement, des lois, des usages particuliers ; leur tactique leur fut propre ; ne voyant qu'eux dans l'univers, ils se créèrent un droit public pour eux seuls. Ils dérochèrent, à titre de conquête, les premiers bœufs qui devaient cultiver une terre usurpée ; et, pour maintenir leur société prête à périr faute de compagnes, ils n'hésitèrent pas à enlever les femmes de leurs voisins.

De tels hommes ne pouvaient avoir qu'un seul objet, la guerre, et la guerre perpétuelle ; tout ce qui s'en écartait devait être négligé ou repoussé. Leurs succès rapides et constans les convainquirent bientôt de l'excellence de leur système, et le mépris des arts, né de l'ignorance et de la rusticité, ne tarda pas à être maintenu par la politique.

En Grèce, les idées religieuses ont donné le plus grand développement aux beaux-arts. Nos Peuples, par un accord unanime, ont consacré à la Divinité les productions d'un beau génie ; et les Dieux, touchés de leur piété, se sont plu à le rendre plus riche encore. Ici, la religion a produit des effets différens. Numa la fit servir principalement à consacrer l'ouvrage de la force, et à faire courber, sous un joug imposant, des hommes farouches, toujours prêts à méconnaître l'autorité des lois, ou à braver celle du Monarque. En elle, tout était grave, sévère comme le génie qui l'avait conçue ; profonde dans ses mystères, elle était, à l'extérieur, d'une simplicité auguste, et cette simplicité se re-

trouvait en tout. On regarda comme un être extraordinaire l'ouvrier assez habile pour forger les fameux boucliers parmi lesquels devait être confondu celui qui, disait-on, était tombé du Ciel. Les temples étaient sans simulacres ; on eût cru commettre un crime en prêtant une figure à la Divinité.

Enfin, la froide raison cédant au désir, le Peuple fatigué d'un culte purement intellectuel, voulut une image du Dieu qu'il adorait, et Tarquin l'Ancien fit venir du pays des Volsques, un artiste qui fit, en argile durcie au feu, une statue de Jupiter.

Tel fut l'humble monument qui, le premier, décora cette Rome, aujourd'hui si superbe. Bientôt on y vit les images de toutes ses Divinités tutélaires, et ce furent toujours des étrangers que les Romains chargèrent de ce travail. Loin de faire les premiers pas dans la carrière des arts, ils semblèrent se la fermer sans retour, par le traité de paix qu'ils conclurent avec Porsenna ; il y était stipulé formellement que désormais le fer ne serait employé dans leur ville, que pour les usages de l'agriculture ; ainsi, en se privant des moyens, on renonçait aux résultats. La force avait dicté ces conditions, la force en affranchit le Peuple Romain. Il décerna des statues à Horatius Coclès et à Clélie, qui s'étaient illustrés dans cette même guerre, l'une par une action au-dessus de son sexe, l'autre par un courage au-dessus de l'humanité même. C'est ainsi que s'établit l'usage d'offrir l'image des héros à la vénération publique, et de conserver le souvenir des belles actions pour en produire sans cesse de meilleures. Le droit d'images, ce droit si cher aux grandes familles, contribua encore à rendre à Rome la sculpture nécessaire. Mais quelque importance que les Romains missent à ces glorieux ouvrages, ils semblèrent s'efforcer de donner des entraves aux mains qui les avaient exécutés ; on fixa à trois pieds la hauteur de toutes les statues. Dès lors le génie fut arrêté dans son essor, et les artistes, appelés à grands frais, ne purent laisser que de faibles traces de leurs talens.

Telle fut la sculpture à Rome, sous ses Rois, et pen-

dant le premier âge de la République. La peinture y fut plus reculée encore. Long-temps après, ce furent deux peintres grecs, Damophile et Gorgasus, qui ornèrent de leurs ouvrages le temple de Cérès ; la tradition a conservé leurs noms. L'architecture publique était proportionnée aux modestes habitations des citoyens. Je n'en rapporterai qu'une seule preuve : le temple de la Fortune, élevé sur le *Forum*, par le Roi Servius Tullius, et cité comme un des monumens les plus remarquables de ce siècle, fut commencé et fini en une même année. Une circonstance particulière arrêtait encore les progrès de l'architecture : la nature paraît avoir refusé à l'Italie le marbre prodigué à nos contrées. On assure cependant que la Ligurie en offrirait de la plus belle espèce, mais les carrières n'en ont pas encore été ouvertes. Dès lors, les édifices publics durent manquer d'éclat jusqu'à ce que la puissance de la République lui eût permis de faire venir des pays conquis, ce que son territoire lui refusait encore.

Des rapports toujours plus fréquens avec les nations d'Italie, donnèrent insensiblement aux Romains des notions plus justes de la magnificence. Ils sortirent par degrés de ce cercle trop resserré, où eux-mêmes s'étaient renfermés. La nature, long-temps rappetissée sous des mains timides, s'agrandit au point de dépasser les formes les plus brillantes. Les artistes purent se livrer sans contrainte aux élans qu'excitaient en eux ces traits d'héroïsme dont brillent les annales de Rome ; et, pendant que ses citoyens s'illustraient dans les combats, l'art semblait écrire leur histoire en monumens éternels.

Dès l'an 417, on érigea sur le *Forum*, aux Consuls L. Furius Camillus, et C. Mœnius, vainqueurs des Latins, les premières statues équestres que l'on ait vues à Rome, depuis celle qui avait été faite en l'honneur de Clélie. Mais, l'an 459, un artiste étrusque éleva à Spurius Carvilius, qui avait remporté une victoire complète sur les Samnites, un trophée supérieur à tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Il fit, des casques et des cuirasses des ennemis, une statue de Jupiter, assez grande pour être aperçue distinctement des hauteurs

d'Albe. Aux pieds du Dieu, est la statue de Carvilius, faite de tout ce qu'on enleva de celle de Jupiter. Je ne vous parle pas d'une multitude de monumens d'une moindre importance, qui ornent les lieux publics : le dernier des Plébéiens en connaît parfaitement l'origine ; il cite avec complaisance le nom des héros auxquels ils furent décernés ; son âme s'exalte à l'aspect de ces glorieux trophées ; ils lui indiquent le sacrifice, et lui en promettent le prix.

Jusqu'à ce temps, les Romains avaient invoqué le secours des étrangers. L'an 474, l'Etrurie fut soumise, et alors ils parlèrent en maîtres. Une multitude d'ouvriers habiles furent appelés de ce pays. Ils construisirent des ponts, des aqueducs, des voûtes souterraines, élevèrent de hautes murailles, garnies de fortes tours. D'autres, d'un ordre plus relevé, bâtirent des édifices publics ; les temples, surtout, furent l'objet principal des soins d'un Peuple religieux. La Sculpture et la peinture n'étaient encore employées qu'aux monumens sacrés ; le goût en était noble et sévère, comme tout ce qui sortait des mains des Etrusques.

Vers ce même temps, il se fit, dans les habitudes extérieures des Romains, un changement qui donne à toutes les statues faites jusqu'alors, un caractère particulier auquel on les reconnaît d'abord. Ils avaient toujours porté les cheveux longs et la barbe pleine ; l'an 454, des barbiers venus de Sicile les dépouillèrent de ces ornemens, donnés par la nature. Cet usage s'établit si rapidement, que le Consul M. Livius, qui s'était éloigné de la ville pendant quelque temps, ne put y reparaître qu'après s'être fait raser. Les sculpteurs, observateurs exacts du costume, le retracèrent fidèlement dans leurs ouvrages, et les nouveaux Romains parurent un Peuple différent de leurs pères. De là vient qu'en parlant de leurs ancêtres, ils ont coutume de les appeler *intonsi*.

Vous avez vu Rome méconnaître les arts par ignorance ; les repousser ensuite par politique ; les admettre enfin pour en faire un noble usage. Vous allez la voir, passant de la modération à une avidité honteuse, éten-

dre ses mains hardies sur toutes les nations, s'emparer de leurs trésors, profaner leurs temples, braver les lois les plus sacrées, insulter aux hommes et aux Dieux, pour entasser dans son sein des richesses qui, peut-être, lui deviendront fatales.

La seconde guerre Punique donna lieu à cette grande révolution dans les mœurs des Romains ; attaqués au centre de l'Italie, ils éprouvèrent, en plusieurs circonstances, des désastres qui entraînèrent la défection d'une partie de leurs anciens alliés. Une fermeté inébranlable dans les revers, de la prudence dans les succès, des plans bien conçus et bien suivis, les firent triompher d'un ennemi habile autant qu'implacable. Passant avec rapidité de la défense à l'attaque, ils forcèrent Annibal à la retraite, le poursuivirent en Afrique. Instruit par l'exemple d'un rival long-temps heureux, le grand Scipion sut mieux profiter de la victoire ; la puissance de Carthage fut anéantie ; bientôt Rome n'eut plus qu'à poursuivre ses vengeances sur ceux qui avaient trahi sa cause : tous furent soumis successivement ; une alliance fatale devint la cause ou le prétexte de leur ruine.

Le grand caractère que les Romains déployèrent dans cette lutte si longue et si terrible, aurait en quelque sorte justifié leurs succès, si ces mêmes succès ne les eussent amenés à fouler aux pieds les droits sacrés des nations. Irrités par la vengeance, éblouis à l'aspect de ces richesses dont leur antique pauvreté leur avait laissé ignorer jusqu'à l'existence, ils usèrent, dans toute sa rigueur, de ce *droit romain* qui les constitue dominateurs de l'univers, et maîtres de tout ce qu'il renferme. Syracuse, la plus belle, la plus opulente des villes fondées par les Grecs, fut entièrement détruite ; au moment de s'en rendre maître, Marcellus, dit-on, versa des larmes en contemplant d'un lieu élevé cette cité superbe qu'un seul moment allait détruire : larmes stériles et mensongères ! Il enleva tous les ouvrages de l'art, statues, tableaux, meubles précieux ; ils servirent à décorer le Capitole et à l'ornement d'un temple qu'il osa dédier à la Vertu, comme si la vertu pouvait être séparée de la justice et de la pitié !

Depuis le cap Lylibée jusqu'à celui de Pachyn, on ne voit plus que les ruines de tant de cités jusque là florissantes. La grande Grèce a éprouvé les mêmes malheurs. Crotone, qui contenait un million d'habitans, n'en a pas aujourd'hui vingt mille. Le célèbre temple de Junon *Lacinia*, situé dans son territoire, fut dépouillé de tous ses ornemens. Bien plus, on emporta jusqu'aux tuiles de marbre dont il était couvert; une ombre de respect envers les Dieux, les fit remettre en leur place première; et cet acte d'une justice tardive devint, en quelque sorte, l'approbation de tout le reste.

Les autres villes qui existent encore dans cette contrée, autrefois si riche et si peuplée, ont subi le même sort. Toutes ont vu ravir ces monumens dont un Peuple ami des arts les avait décorées. La malheureuse Capoue fut traitée plus cruellement encore; on fit mourir une partie de ses citoyens; les autres furent faits esclaves, et les trésors d'une ville opulente devinrent la proie d'un vainqueur impitoyable.

Philippe de Macédoine avait donné de faibles secours aux Carthaginois, les Romains lui firent la guerre, aidés des Grecs qu'un aveuglement fatal précipitait vers leur perte. Philippe fut vaincu; L. Quinctius exposa à la vue du Peuple, dans son triomphe, quantité de statues, de vases, d'armures précieuses, des boucliers d'or et d'argent, et cent-quatorze couronnes d'or données en présent par les villes grecques. Une partie de ces dépouilles fut employée à élever, sur le sommet du temple de Jupiter Capitolin, un superbe quadrigé doré.

Antiochus, Roi de Syrie, avait accordé son appui à Annibal; il subit la même peine que Philippe. Il n'obtint la paix qu'en donnant aux Romains ses plus belles provinces, quinze mille talens, et la plus grande partie des ouvrages de l'art qui décoraient ses palais. Parmi tant d'objets précieux, on remarquait des vases d'or pesant ensemble mille vingt-quatre livres; des vases d'argent du poids de mille quatre cent vingt-quatre livres, tous d'un travail exquis.

A peine la guerre était terminée en Syrie, que les Romains reparurent en Grèce, pour combattre leurs

premiers alliés. Ils prirent la ville d'Ambracie en *Epire*. Cette ancienne résidence du fameux *Pyrrhus*, était remplie de statues des plus grands maîtres, de tableaux admirables ; tout fut transporté à Rome. Vainement les malheureux habitans présentèrent à M. *Fulvius*, leur vainqueur, une couronne d'or du poids de quinze cents livres ; il accepta leur présent, et ne les en dépouilla pas moins. Les *Ambraciotes*, désespérés, députèrent vers le Sénat pour lui représenter qu'il ne leur restait pas même le simulacre d'une seule Divinité qu'ils pussent adorer : ils ne furent pas écoutés. *Fulvius* tira de cette ville deux cent quatre-vingt-cinq statues de bronze, deux cent trente statues de marbre. Embarassés de tant de richesses, les vainqueurs eurent recours aux Grecs pour l'ordonnance des jeux où elles devaient être étalées aux yeux du Peuple. C'est en cette occasion que l'on vit paraître, pour la première fois, des lutteurs à Rome.

La chute de la *Macédoine* avait préparé celle de la Grèce. *Lucius Mumnius* défit les *Achéens* près de *Corinthe*, prit cette ville, la détruisit avec éclat, et fit transporter à Rome tout ce qu'elle renfermait d'objets de l'art. Rien ne fut excepté ; on emporta jusqu'à ces vases d'airain, destinés à grossir au théâtre la voix des acteurs, et dont les Romains ne surent pas même se servir. Pour prix de cet exploit, *Mumnius* reçut le surnom d'*Achaïque*.

Le croiriez-vous ? le fameux *Bacchus*, regardé comme le plus beau tableau de la Grèce, et dont la perfection était passée en proverbe, servit, pendant plusieurs jours, de table aux soldats romains, pour jouer aux dés. Instruit de sa valeur par le prix excessif qu'on en offrit, *Mumnius* le fit transporter à Rome avec une quantité innombrable de statues, de trépieds d'un travail exquis, et il signifia sérieusement à ceux qu'il avait chargés de ce soin, que si ces objets venaient à se perdre en route, ils seraient tenus d'en faire faire de semblables à leurs dépens.

Cette immense réunion d'ouvrages de l'art éclaira enfin les Romains sur leur mérite. Leur âme forte et

neuve s'émut à la vue de tant de beautés ; ils éprouvèrent ce charme invincible qui transporte l'homme le moins éclairé, à l'aspect des grâces touchantes et de la correction parfaite. De l'admiration, ils passèrent rapidement au désir, et du désir à une passion effrénée. Fiers de ce qu'ils possédaient déjà, ils s'indignèrent de ne pas tout avoir, et les moyens les plus odieux furent employés pour y parvenir. Nos malheureuses villes furent dépouillées successivement. Ce qui était échappé au conquérant, devint la proie de l'administrateur. Les avides Proconsuls enlevèrent de vive force ce qui excitait leurs désirs, et leurs désirs s'étendaient sur tout. Quelques-uns, plus modérés, obtinrent à vil prix ce qu'on n'eût osé leur refuser. C'est à Rome qu'il faut chercher désormais ces chefs-d'œuvre épars dans nos cités dont ils faisaient leur gloire. J'y ai vu ces belles statues de bronze, de la main de Lysippe, qu'Alexandre fit ériger à ceux de ses gardes qui périrent au passage du Granique. On y trouve les plus beaux ouvrages de Phidias, de Myron, de Praxitèle, de Scopas ; plus d'une Divinité est passée, de son temple, dans la maison d'un simple Chevalier ; et telle statue qui ornait l'appartement d'Aspasie, tient aujourd'hui sa place dans le temple de Minerve. Je ne dois pas omettre ce fameux groupe des trois Grâces, fait par Socrate, fils d'un sculpteur, et sculpteur lui-même, avant de s'être consacré à la philosophie. Ce morceau, plus précieux peut-être par le nom de son auteur que par son mérite réel, était conservé avec soin dans la citadelle d'Athènes : il est aujourd'hui dans le triclinium d'un publicain. Comment l'eussent-ils respecté, ceux qui méconnaissent leurs propres Dieux, hors des limites de Rome ? Ne les a-t-on pas vus porter leurs mains sacrilèges sur les statues de nos Divinités, et enlever jusqu'aux colonnes du temple de Jupiter Olympien ? Je ne crains pas de le dire : les Romains ont ravi plus de Dieux à la Grèce, que leurs armes ne lui ont enlevé de citoyens.

De plus en plus épris des productions de la Grèce, ces conquérans avides voulurent enfin faire fleurir chez eux ces mêmes arts dont ils s'étaient montrés jusque là.

les destructeurs. Une multitude d'artistes étaient captifs à Rome, on y appela les autres, désormais inutiles à leur patrie désolée. Tous reçurent les plus grands encouragemens ; l'or, l'argent, l'airain, l'ivoire, furent prodigués à leurs savantes mains. Les temples devinrent le sanctuaire des beaux-arts. Les anciens simulacres de terre ou de bois, invoqués si long-temps avec tant de succès, devinrent un objet de dérision. Les places publiques offrirent un Peuple de héros qui semblait respirer sous le bronze ou le marbre. Les demeures des grands furent converties en palais somptueux ; il n'en est pas une qui ne renferme plus d'ouvrages précieux, que la République entière n'en posséda pendant plusieurs siècles. Comme un Monarque, un Romain du premier rang se contente de protéger les arts ; il laisse à d'autres le soin de les cultiver. Ceux d'un ordre inférieur ont autrefois imité les Etrusques ; ils s'efforcent aujourd'hui d'imiter les Grecs ; mais aucun d'eux ne s'est rendu célèbre dans l'un ou l'autre genre ; et, loin de les enflammer d'une émulation généreuse, la vue de tant de rares modèles semble les avoir découragés.

Nous distinguons, parmi nous, les écoles d'Athènes, de Corinthe, de Sicyone ; les nuances qui les séparent se reconnaissent encore à Rome où, sans doute, elles ne tarderont pas à se confondre ; mais on peut affirmer qu'il n'y aura jamais de style romain. Vainement, voudrait-on caractériser ainsi les légères différences qu'offrent les ouvrages que nos artistes ont faits à Rome, comparés à ceux exécutés dans leur pays. Selon nous, rien ne doit masquer la pureté des formes d'un beau corps. C'est à en rendre avec exactitude les traits les plus déliés, les contours les plus délicats, que nos sculpteurs excellent. La majesté des Dieux est soumise à cette loi, et elle n'en est pas dégradée. Apollon offre ces traits sublimes et purs qui rappellent une origine céleste ; Hercule nous frappe de terreur, à l'aspect de ce que la force a de plus imposant. A Rome, au contraire, où l'imagination est plus réglée, où les habitudes sont plus sévères, on veut que tout rappelle les mœurs

habituelles. L'image d'un héros doit le représenter exactement tel qu'il était à l'armée, au Sénat ou à la tribune, et nos artistes se sont pliés au goût de leurs maîtres.

J'ai vu quelquefois des ouvrages d'une grande perfection, attribués à des artistes romains dont on me citait les noms ; outre qu'un œil exercé y reconnaît, à la première vue, le caractère grec, pour peu qu'on remonte à l'origine de l'auteur, on ne tarde pas à retrouver un affranchi qui donne à son nom une désinence latine, ou qui, selon l'usage, y joint celui de son ancien maître.

L'exclusion que j'ai donnée aux Romains offre cependant quelques exceptions. Dès l'an 450, un membre de l'illustre famille des *Fabius* orna le temple du Salut de peintures qui ne sont pas sans mérite ; il en acquit le surnom de *Pictor*, qu'il transmit à ses descendants, peu flattés de ce titre. Pacuvius, à la fois poète et peintre, décora plus récemment le temple d'Hercule d'un tableaux qu'on y montre encore. Il faut le dire, ces grands exemples ont été peu suivis. Les Romains semblent destinés uniquement à conquérir le monde et à le gouverner ; placés au faite des grandeurs, les arts ne sont pour eux qu'une voie honorable de dispenser les richesses dont ils sont surchargés. Le vulgaire, séduit par cette profusion de beaux ouvrages qu'ils étalent avec orgueil, pourra les croire amis des beaux-arts ; l'observateur ne verra en eux que leurs tyrans. Que possèdent-ils ? tout. Qu'ont-ils fait ? rien.

LETTRE XXXI.

POLYCLÈTE À PHILOSTRATE.

Des sciences. Astronomie. Géométrie. Géographie. Histoire naturelle.

VOUS avez vu, mon cher Philostrate, les Romains attirer de toute part les artistes dans leur ville, encourager leurs travaux sans y participer, et en chérir les résultats.

E e 3

Cette passion si générale parmi eux, pour tout ce qu'enfante le génie uni à la grâce, pourrait être regardée comme un hommage indirect qu'ils rendent aux Muses; mais ces brillantes filles du Ciel ne reçoivent pas également leur encens. Tout ce qui ne laisse pas de traces certaines et durables; tout ce qui ne conduit pas à un but positif, ne peut inspirer qu'un intérêt très-faible à des hommes qui ne connaissent de jouissances que celles que procure l'autorité.

L'astronomie, cette science née des loisirs de la vie pastorale, étendue par les besoins de l'agriculture, et plus encore par ce désir de tout connaître, qui est dans la nature humaine, a été cultivée par les Peuples les plus anciennement connus. Les premiers génies de la Grèce, instruits à leur école, en ont fait l'objet de leurs méditations, et d'heureuses découvertes ont récompensé leurs efforts. Le mouvement des planètes, celui qui est propre à la lune, ont été reconnus, indiqués avec certitude; l'ordre des saisons a été fixé, la plupart de ces phénomènes qui jetèrent si long-temps la terreur dans l'esprit des Peuples, furent enfin expliqués, et la connaissance de ces lois sublimes qui régissent l'univers, démontra la grandeur de Dieu à ceux qui, jusque là, n'avaient connu que sa bonté; dans ce livre sacré, ils ont lu sa gloire en caractères lumineux: l'amour a succédé à une crainte aveugle; partout la religion a marché d'un pas égal avec la plus noble des sciences.

Mais ce n'est pas dans le désordre des camps, ou dans les agitations d'une ville occupée de tant d'intérêts, que les hommes peuvent atteindre à ces hautes connaissances; les sages Indiens, que nous appelons en notre langue *gymno-sophistes*, les Chaldéens contemplateurs, les graves Egyptiens, créateurs de l'astronomie, vécurent dans la retraite et dans le silence; et ils ne parvinrent à pénétrer les secrets des Dieux, qu'en se détachant de ces vains objets qui agitent les hommes. Après avoir été leurs disciples, les Grecs sont devenus leurs maîtres; mais ils ont constamment suivi leurs préceptes; comme eux, ils ont dédaigné des intérêts périssables, pour s'assurer une gloire immortelle; et, conquérans au

nom du genre humain, leur gloire commence où finit celle des héros vulgaires.

Peut-être direz-vous qu'une grande nation peut compter quelques savans parmi une multitude de soldats, et qu'un genre de succès ne porte pas d'obstacle à l'autre. C'est ainsi que, pendant la guerre du Péloponèse, où la Grèce presque entière était sous les armes, les lettres, les sciences et les arts brillèrent d'un éclat inconnu jusqu'alors. Mais nos Grecs savent respecter les Muses, au milieu même des combats ; parmi nous Mars n'ensanglanta jamais leurs autels, tandis qu'ici leurs voix impuissantes ne seraient pas même entendues. Alexandre épargna la maison où était né Pindare ; un Romain tua Archimède au milieu de ses profondes combinaisons.

Il y a peu de temps qu'une éclipse de soleil, arrivée au milieu du jour, causa quelque sensation dans Rome. Je me trouvais, en ce moment, avec plusieurs personnages distingués, dont l'un s'efforçait d'expliquer aux autres les raisons de ce phénomène. Quoique ses démonstrations ne s'étendissent pas au-delà des premières notions de l'astronomie, on l'écoutait avec admiration. Joignant l'orgueil national à l'orgueil qui lui était propre, il ne craignit pas d'attribuer à sa patrie une gloire qui lui était étrangère. " Qui le croirait," dit-il, " cette science si difficile, et que les nations les plus éclairées n'ont acquise qu'avec tant de lenteur, a été saisie tout à coup par le génie romain. L'an 581, la veille de la bataille qui devait décider du sort du Roi Persée, le Tribun militaire, Sulpitius Gallus, rassembla les soldats pour leur annoncer que, cette même nuit, la lune serait éclipsée depuis la seconde heure jusqu'à la quatrième ; il leur expliqua sommairement les causes de ce phénomène, il les rassura sur ses effets ; et, l'événement ayant suivi de près la prédiction, les Romains regardèrent comme un présage de leur triomphe ce même signe où nos savans ennemis virent l'annonce de leur chute. Ainsi, dans cette journée mémorable, Rome vainquit à la fois par la science et par le courage, tandis que nos adversaires n'eurent qu'à gémir de leur double défaite."

A ce discours, je ne pus me défendre de sourire ; le Romain s'en aperçut : “ Eh bien ! ” dit-il vivement, “ nierez-vous le fait que je rapporte ? ” “ Non, ” répondis-je avec tranquillité. “ Quelque fatales qu’en aient été les suites, nous sommes loin de les révoquer en doute ; mais n’est-il pas permis de croire que le Tribun Sulpitius avait tiré de la Grèce même, les lumières dont il fit un si heureux usage ? Si vous considérez que depuis Thalès, qui posa parmi nous les fondemens de l’astronomie, jusqu’à Hipparque qui, de nos jours, l’a portée à un si haut degré de perfection, il s’est écoulé près de 500 ans ; que, pendant ce long intervalle, des hommes laborieux ont successivement ajouté de nouvelles découvertes à celles de leurs devanciers ; que, malgré tant d’efforts, on compte à peine en Grèce quelques hommes assez habiles pour calculer une éclipse, vous comprendrez difficilement qu’un général romain ait découvert tout d’un coup, par la seule force de son génie, ce que tant d’hommes, justement célèbres, n’ont connu qu’avec des gradations infinies. Croyons plutôt qu’un de ces Grecs alliés des Romains, dans cette guerre mémorable, donna un avis important à Sulpitius, et que celui-ci en profita avec habileté.”

“ Et que direz-vous, ” reprit mon interlocuteur, “ si je vous montre un *Traité des Eclipses* qu’a écrit ce même Sulpitius ? je le conserve avec soin dans ma bibliothèque, et il prouve suffisamment la science de son auteur. ” “ Je dirai, ” répliquai-je en souriant, “ qu’il venait de la même source. Un esprit vigoureux peut, dans ses conceptions hardies, deviner le principe des mouvemens célestes ; mais il n’en peut tirer de justes conséquences qu’à l’aide d’une longue suite d’observations. Eh ! comment les eût-il pu faire ces observations, lorsqu’il manquait même d’époques fixes d’où il pût partir ? Depuis long-temps les fastes de Rome ont cessé d’être un mystère, et le moment où doit commencer votre année, est encore incertain. Tantôt on en prolonge la durée pour maintenir dans sa charge un magistrat qu’on veut favoriser ; tantôt on en précipite le terme pour l’en faire sortir. Vos Comices sont avancés

ou reculés à volonté, et j'ai cent fois entendu vos concitoyens se plaindre avec amertume du désordre de votre calendrier. Il est des sciences abstraites qui ont besoin du secours de toutes les autres, et dans lesquelles le génie même ne marche que pas à pas. On ne devient pas astronome en un jour ; une nation ne peut le devenir en un siècle."

Je m'arrêtai, et je pus m'apercevoir que je n'avais pas persuadé mon auditoire. Comme il arrive toujours en tel cas, chacun demeura dans sa première opinion. Sulpitius Gallus resta un second Hipparque, et je demurai convaincu qu'il ne suffit pas de donner des lois à l'univers, pour connaître celles de la nature.

Si les Romains sont entièrement étrangers à ces calculs transcendans qui lient en quelque sorte le ciel à la terre, ils n'ont pas eu plus de succès dans cette branche des mathématiques que nous appelons *géométrie*. Un Peuple de soldats, toujours occupé d'entreprises gigantesques, et dont le repos même serait agitation pour tout autre, ne peut concevoir le charme attaché à une étude paisible, et il en devient incapable par cela même qu'il la dédaigne. Un jour, j'exprimais à un vieux général, illustré par plusieurs victoires, mon étonnement du peu d'importance qu'attachent les Romains à une science qui touche de si près à l'art de la guerre. "Je conviens," répondit-il, "que nos mouvemens militaires empruntent quelquefois les figures et les termes de la géométrie. Soit qu'un général ait à déployer son armée, à attaquer celle qui lui est opposée ; soit qu'il veuille asseoir son camp ou forcer celui de l'ennemi, il est certaines règles mathématiques dont il ne doit jamais s'écarter. L'attaque ou la défense des places exigent peut-être des connaissances encore plus approfondies ; mais elles s'étendent rarement au-delà de la géométrie élémentaire ; et, à cet égard, il suffit à un chef de savoir exprimer sa pensée par le mot propre, afin que ses subordonnés exécutent ce qu'il a conçu, sans retard et sans hésitation. Quant à la combinaison de ses plans, elle ne dépend que de lui-même. Ce n'est pas la science qui gagne les batailles. Vous avez eu de très-grands généraux,

vous comptez des savans illustres. Epaminondas, Miltiade, Aristide, pouvaient être des géomètres médiocres, mais vos Pythagore et vos Platon n'eussent pas conduit une armée."

Sans adopter, à cet égard, les opinions d'un Romain, on doit convenir que les Peuples les plus instruits ne sont pas, en général, ceux qui se sont distingués par le talent militaire, ou par leur énergie. Les Indiens, les Egyptiens ont été soumis aussitôt qu'attaqués. Les Grecs ont fléchi sous les Macédoniens; ceux-ci n'ont pu résister aux Romains, et Rome elle-même a été au moment de voir sa puissance détruite par les Gaulois et par les Cimbres.

Mais si les Romains montrent une sorte d'aversion pour les sciences élevées; s'ils dédaignent les calculs savans, par une conséquence de leurs fortunes prodigieuses, ils entendent très-bien le calcul matériel. Qui-conque possède beaucoup doit savoir compter, et cette multitude de grands propriétaires, d'usuriers, de banquiers, qui abondent dans Rome, y a rendu l'art des nombres familiers à tous. Avec sept lettres de leur alphabet I. V. X. L. C. D. M., disposées de diverses manières, ils expriment toute somme, depuis l'unité jusqu'à cent mille. Veulent-ils exprimer des sommes beaucoup plus considérables, un simple trait, placé sur ces mêmes lettres numériques, leur donne une valeur cent mille fois plus grande que celle qu'elles indiquaient d'abord. Un exemple rendra ceci plus sensible: les lettres H. S. qui n'expriment en elles-mêmes aucun nombre, servent seulement à désigner le grand sesterce. Ainsi H. S. X. signifie dix sesterces, tandis que H. S. X. en exprime un million. De même H. S. M. vaut mille sesterces, et H. S. M. représente plus de richesses que n'en posséda jamais le plus riche citoyen de Rome.

Sans employer ces signes numériques, veut-on, dans le style ordinaire, ou dans un entretien familier, exprimer les mêmes sommes, on se sert des adverbes *quadries*, *decies*, *vigesies*, ou autres semblables, et ils indiquent que la monnaie dont il s'agit, est multipliée par cent mille, autant de fois que ce même adverbe renferme

l'unité. Ainsi, *quadries sestertium* égalé quatre fois cent mille sesterces ; *decies sestertium*, un million ; *vigesies sestertium* en vaut deux. Souvent même, l'adverbe numérique seul exprime la même chose, et le mot principal est sous-entendu selon le génie de la langue latine.

Quelquefois, les Romains comptent les sommes par *talens* évalués à soixante livres d'argent de douze onces ; ils se servent aussi du mot de *mine* égal en valeur à la livre de poids.

Après les mathématiques proprement dites, la géographie, qui y tient de si près, est regardée, par les nations éclairées, comme la plus importante des sciences. Homère connaissait parfaitement les différentes contrées où il a placé ses héros. Hérodote avait voyagé dans les diverses parties du monde, et il a donné une histoire exacte de tout ce qui était connu de son temps. L'expédition d'Alexandre, les travaux que ses généraux entreprirent par ses ordres, ajoutèrent encore aux lumières que l'on avait déjà ; et, de nos jours, l'immortel Hipparque a offert, aux hommes étonnés, le tableau de cet univers où ils tiennent si peu de place. Étendue, climats, distances respectives, son travail comprend tout, il fera à jamais l'admiration du genre humain ; et, si ce travail est un jour surpassé, c'est à son auteur qu'on le devra.

Ici la marche est différente. Les Romains connaissent le monde, sans doute, puisqu'ils le possèdent, mais ce n'est point par les efforts d'une théorie difficile, qu'ils ont atteint ce but ; la pratique seule les y a conduits. Parmi eux, l'épée a fait ce que le compas n'aurait pu faire. Chaque Peuple dont ils faisaient la conquête, leur apprenait l'existence de ses voisins, ou de ceux avec lesquels ils étaient en relation, et toujours l'assujétissement suivit de près la découverte. C'est ainsi que, de proche en proche, leurs connaissances géographiques se sont étendues avec leur domination ; mais, chez eux, les lumières ont suivi les événemens au lieu de les préparer. Antiochus leur fit connaître l'Asie ; Annibal leur a frayé les routes de l'Afrique, de l'Espagne, même celles de la Grèce. Ils ont profité de ces

diverses circonstances avec habileté, et le courage, uni à une activité extraordinaire, a fait ce que l'instruction seule n'aurait pu faire.

Cependant, les effets de la première ignorance des Romains se font encore apercevoir au milieu même de leurs succès ; tandis qu'ils dominent sur cette mer immense qui s'étend des Colonnes d'Hercule aux rivages de Tyr, ils ne savent où résident ces nations qui tant de fois ont menacé leur Empire. Ils en ignorent la force, les ressources, l'étendue. Enfin, pour vous faire connaître, d'un seul trait, leur peu de progrès dans une science si nécessaire à des conquérans, les Gaulois sont aux portes de l'Italie, et la plus grande partie de la Gaule leur est encore inconnue. Dans l'intérieur même de l'Empire, tout annonce un Peuple étranger aux travaux savans ; ce sont des Grecs qui lui ont fait connaître son propre pays. Ils en ont dressé l'itinéraire ; ils ont fixé les distances, constaté les limites ; et des savans obscurs, trop long-temps dédaignés, ont étonné Rome elle-même du secret de sa puissance.

En descendant de ces hautes sciences, il en est d'autres auxquelles nous donnons une juste importance ; telle est, entre plusieurs autres, l'histoire des productions de la nature : science aimable et profonde à la fois, qui intéresse l'homme en lui offrant des études plus faciles ; qui lui présente des objets plus rapprochés de lui, et qui le porte à la réflexion, en même temps qu'elle satisfait une curiosité innocente. Nous regardons généralement Aristote comme le premier et le plus illustre des naturalistes. Le grand Alexandre n'oublia pas, dans la prospérité, celui dont il avait été le disciple ; il ordonna que de toutes les parties de son vaste Empire, les animaux nouveaux ou peu connus, fussent envoyés à son ancien maître ; et c'est à cette royale magnificence que nous devons le *Traité des Animaux*, modèle de précision et de profondeur. Des auteurs moins célèbres ont marché sur ses traces, et des découvertes utiles, ou des observations ingénieuses, ont été le fruit de leurs veilles.

Un Romain, doué des mêmes talens, eût pu faire plus

encore. Dans les jeux si souvent donnés au Peuple, par des magistrats dont l'autorité s'étend sur l'univers entier, tout ce qu'il renferme de rare ou d'extraordinaire lui est successivement présenté. Des animaux que la nature semble avoir à jamais séparés, viennent se réunir dans une même enceinte. Là, on voit le castor industrieux, habitant des fleuves glacés, et l'élégante gazelle, qui bondit dans les déserts brûlans. Le rhinocéros, le camélo-léopard viennent, du fond de l'Inde et de l'Ethiopie, montrer leurs formes bizarres. Un Edile, plus magnifique encore, est parvenu à faire venir de l'Égypte cinq crocodiles et un hippopotame. Ces géans du Nil ont vécu pendant toute la durée des jeux, dans un vaste canal qui leur avait été préparé, et le Peuple Romain a pu contempler sans crainte et sans périls, ces monstres si redoutés sur les bords qui les ont vus naître. Les éléphants sont trop connus des Romains, pour être cités parmi les objets de leur curiosité; il est à remarquer cependant qu'en l'an 511, à la suite d'une victoire éclatante, remportée par Lucius Metellus sur les Carthaginois, cent quarante-deux éléphants furent amenés à Rome sur des radeaux; après qu'ils eurent été exposés à la vue du Peuple, on les fit combattre dans le cirque, et tous furent tués à coups de traits.

L'aspect de tous ces êtres extraordinaires n'excite dans les spectateurs d'autre intérêt que celui qui résulte des formes extérieures. Ces mœurs, ces habitudes particulières qui caractérisent la plupart des animaux, touchent peu des hommes qui ne cherchent que des émotions fortes. Ce sont les lions, les tigres, les panthères, qu'ils aiment à étudier. C'est dans l'arène qu'un Peuple sanguinaire aime à voir des animaux farouches s'abandonner à leur instinct. Déchirent-ils de malheureux gladiateurs, succombent-ils sous leurs coups, rien ne manque à ses plaisirs; et il semble chercher, dans ces indignes jeux, des modèles de férocité. Ses magistrats le servent d'après ses goûts; et, dans une de ces fêtes, on a vu combattre six cents lions, dont trois cent quinze ayant crinière.

Les humbles plantes, si bien décrites par Théophraste,

ne sauraient fixer l'attention du Peuple de la ville, toujours occupé de brigues et de fêtes; cette étude semblerait plutôt celle de ces vieux Romains, habitans de la campagne dont ils chérissent les travaux. Mais ils mettent peu de prix aux objets qui ne leur offrent pas une utilité immédiate. C'est ainsi que laboureurs excellens, jardiniers éclairés, ils ne cherchent pas à connaître les plantes étrangères à leur pays, lorsqu'ils n'en pourraient tirer aucun avantage. Ils ont naturalisé dans leurs vergers tous les fruits que le sol fécond de l'Italie peut nourrir. Une plante tirée de la Médie, dont elle porte le nom, leur a donné les moyens de convertir en de riches prairies, des terres sans valeur; mais ils laissent à d'autres la connaissance de ce qui appartient plus particulièrement à la science.

Cependant, j'ai vu, dans quelques-uns de ces jardins magnifiques qui couvrent la campagne de Rome, des arbres exotiques auxquels on attachait un grand prix. L'exemple de quelques-uns peut, à l'avenir, entraîner le plus grand nombre; et la belle Italie semble appelée à réunir la plupart des productions éparses dans l'immensité de l'Empire.

Quant aux autres sciences qui font ailleurs la consolation ou les délices du genre humain, elles n'obtiennent ici aucune considération. La médecine y est dédaignée; Hippocrate lui-même y serait confondu avec ces êtres effrontés qui, sur nos places publiques, abusent de la crédulité d'un Peuple ignorant.

La musique, cet art heureux qui fait le charme d'une nation spirituelle et sensible, est ici purement religieuse ou militaire. Jamais on n'a pensé qu'elle pût entrer dans l'éducation, et jamais Romain n'aura à rougir, comme Alexandre, de ses succès dans l'art d'Euterpe.

De même, la gymnastique n'est connue à Rome qu'en ce qui a rapport à l'art de la guerre. Les différens jeux auxquels nos Grecs se livrent avec tant d'émulation, plaisent également aux Romains; mais ils dédaignent de s'y exercer. Le talent d'un athlète tient de trop près à celui du gladiateur, et le mépris public les frappe tous les deux.

Il est une science qui comprend ou qui remplace toutes les autres. Elle tempère nos passions sans les détruire, nous dirige dans la prospérité, nous soutient dans l'infortune, et, nous conduisant au bonheur par la pratique de la vertu, elle replace l'homme à ce rang suprême où les Dieux l'avaient appelé : c'est la philosophie ; mais comment seraient-ils philosophes, ceux-là dont la vaste ambition trouble tout l'univers ; qui ne connaissent d'autre droit que celui de la force, dont la vie entière s'écoule dans des passions tumultueuses, et qui passent sans cesse de l'ivresse de l'orgueil à celle des voluptés ?

Après vous avoir présenté, avec quelques détails, le tableau des sciences ignorées des Romains, il convient de vous faire connaître celles qu'ils cultivent : la liste n'en sera pas longue ; une tactique savante, une haute éloquence, une politique profonde : voilà les sciences qu'ils chérissent. Toute la force de leur caractère semble s'être ramassée sur un petit nombre d'idées ; ils les ont suivies avec une constance admirable : vous en savez les résultats. Mais, aujourd'hui, leur marche est changée ; la grandeur de Rome fut d'abord leur unique objet, leur propre grandeur est maintenant leur plus forte pensée ; citoyens d'un puissant Etat, eux-mêmes veulent être puissans ; l'étude des sciences, qui console la Grèce dans son abaissement, ne pourrait que détourner les Romains du chemin de la fortune. C'est à eux à devenir les maîtres de la terre, et c'est à nous de l'éclairer.

LETTRE XXXII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Armées. Légions. Armes. Discipline, etc.

TOUTES les nations ont fait la guerre ; toutes ont eu leurs jours de gloire ; à ces temps de prospérité ont-

succédé des temps de désastre, et il n'est resté à la plupart que le souvenir de leur grandeur passée. Un peuple qui, à son origine, occupait un territoire usurpé, dans une contrée à peine connue ; qui était environné de nations guerrières, qu'il a toutes soumises ; qui a triomphé de l'habileté des plus grands généraux, comme de la férocité des Barbares ; qui compte près de sept siècles d'existence, et sept siècles de gloire, un tel Peuple a nécessairement des institutions militaires supérieures à celles de tous les autres.

Ce sont ces institutions que je veux essayer de vous faire connaître. L'organisation de l'armée romaine, l'esprit qui lui est propre, sa discipline admirable ; tels sont les objets auxquels je m'attacherai plus particulièrement.

L'armée de Rome se compose d'un certain nombre de Légions, dont la force a varié selon les temps. C'est à Romulus que remonte cette institution que le Dieu de la guerre lui-même semble avoir inspirée à son plus cher favori. Il tira mille hommes de pied de chacune de ses trois tribus, et bientôt il y ajouta trois cents cavaliers. Ce petit corps, qui comprenait l'élite de la nation, formait la totalité des forces de l'Etat. Elles furent bientôt augmentées ; mais par un effet de cette solidité de jugement qui a caractérisé, dans tous les temps, ce Peuple extraordinaire, au lieu d'ajouter à la Légion, on en fit une seconde, puis une troisième ; et, hors les cas extraordinaires, tels que les invasions des Gaulois, la guerre des Marses, ou guerre sociale, où la nation entière était en armes, Rome a eu rarement plus de quatre Légions, dans ces siècles de vertu, qui peuvent être regardés comme l'âge d'or de la République.

Chaque Légion forme une petite armée complète, qui peut combattre et vaincre sans le secours d'aucune autre ; elle a ses troupes de pied, ses troupes légères, sa cavalerie, ses machines, ses équipages de tous genres, et elle est indépendante des autres, quoique entièrement subordonnée au même chef. Cet établissement n'a pas changé depuis sa fondation, mais il a éprouvé en certaines circonstances plusieurs modifications. La Légion

a été de quatre mille hommes, de cinq mille, même de six mille : elle est aujourd'hui de quatre mille deux cents hommes, comme au temps de Polybe. Les généraux célèbres formés pendant les guerres Puniques, ont reconnu, sans doute, que cette proportion donne à ces Corps toute la force dont ils sont susceptibles, sans nuire à leur légèreté.

Chaque Légion se divise en dix Cohortes ; la Cohorte en trois Manipules, le Manipule en deux Centuries ; ce qui donne en totalité soixante Centuries, chacune de cent hommes, quand la Légion s'élevait à six mille hommes, et de soixante et dix seulement, en la supposant de quatre mille deux cents, telle qu'elle est aujourd'hui. Vous remarquerez qu'ici, comme dans l'ordre civil, ce mot de *Centuries* a été conservé, quoiqu'il ait perdu sa signification positive. Ainsi, dans les grands Comices, il exprime un nombre de citoyens très-supérieur à celui qu'il semble indiquer, tandis que ce nombre est au-dessous dans l'ordre militaire.

La Légion est commandée par six Tribuns militaires, dont chacun, à son tour, a l'autorité pendant un mois. Cette distinction cesse le jour du combat ; chaque Tribun conduit alors dix Centuries. Anciennement, le Roi, puis le Consul ou le Dictateur, nommaient à ces places importantes. L'an 443, la loi *Attilia* attribua au Peuple la nomination des deux tiers des Tribuns ; ceux-là sont appelés, par cette raison, *Comitiati* ; l'autre tiers resta au choix des Consuls, on les nomme *Rutuli*. Dans des circonstances extraordinaires, pour éviter des promotions obtenues par la brigue, et qui pourraient devenir fatales à l'Etat, on revient à l'ancien usage, et l'autorité nomme à toutes ces places.

Les Tribuns choisissent les Centurions ou commandans de chaque Centurie. Ils les prennent, ou doivent les prendre parmi les plus braves et les plus anciens soldats. Les Centurions portent pour marque distinctive, une verge de vigne dont il se servent pour châtier les soldats. Chacun de ces officiers a sous ses ordres deux officiers inférieurs appelés *Optiones*, qui sont en quelque sorte ses lieutenans.

Les soldats sont de plusieurs sortes ; les *Hastaires*, appelés ainsi parce qu'ils combattent avec la pique (*hasta*), forment le premier rang. Ce sont de jeunes hommes plus courageux qu'expérimentés, et en qui la valeur doit suppléer au talent qui leur manque encore. Lorsqu'ils sont repoussés, ils se replient sur les *Princes*, qui forment la seconde ligne. Ce sont des soldats choisis, tous dans la vigueur de l'âge, et ayant déjà l'habitude de la guerre ; ils rétablissent ordinairement le combat. Sont-ils également enfoncés, ils sont soutenus par les *Triaires*, ou troupes du troisième rang. Il est entièrement composé de soldats vieilliss dans les combats, et endurcis dans les habitudes militaires. Ils forment, en quelque sorte, la réserve de la Légion. Il est rare que l'ennemi résiste à leur valeur tant de fois éprouvée. S'ils sont défaits, il ne reste plus de ressource, et la Légion entière peut être détruite, si elle n'est secourue. Ce cas est extraordinaire ; il a eu lieu, cependant, et l'énergie nationale a promptement réparé ces pertes.

Le Corps des *Triaires*, nommés aussi *Pilani*, parce qu'ils sont armés d'une sorte de javelot appelé *pilum*, est regardé comme l'élite de l'armée romaine, et ses officiers jouissent de distinctions importantes. Le Centurion de la première Centurie des *Triaires* est appelé *Centurion primipile* ou chef des *Pilani* ; il assiste aux conseils de guerre, où il siège après les Tribuns ; il devient de droit membre de l'Ordre équestre, et il précède tous les autres Centurions.

Le chef de la seconde Centurie des *Triaires* a aussi quelques privilèges ; on le nomme *Primipile posterior*.

Les autres Centurions sont désignés par le numéro du Manipule auquel ils appartiennent ; on les distingue toujours par le titre de *prior* ou *posterior*, selon qu'ils commandent la première ou la seconde Centurie dont se compose chaque Manipule.

Le même ordre se suit pour les *Princes* et les *Hastaires* ; et, dans chacune de ces lignes, l'importance du titre diminue à mesure que l'on approche du dernier Manipule, en sorte qu'entre le premier Centurion des *Triaires*, et le dernier des *Hastaires*, il existe soixante

grades distincts, par lesquels tout officier doit passer, à moins que la faveur ne l'en dispense.

La cavalerie de chaque Légion se compose de trois cents cavaliers. Ce corps est appelé *Ailes*, en raison de sa position dans le combat ; il se divise en dix *Turmes* ou compagnies ; subdivisés chacun en trois *Décuries*, ou réunions de dix hommes. Ces sections obéissent à un officier appelé *Décursion*, qui a sous lui un lieutenant, *Optio*. Le plus ancien des trois *Décursions* commande le Turme entier. Le chef de la cavalerie d'une Légion porte le titre de *Préfet de l'Aile* ; il est subordonné au Tribun commandant la Légion.

La Légion fut ainsi composée pendant plusieurs siècles. Dès le commencement de la seconde guerre Punique, les Romains reconnurent l'infériorité de leur cavalerie, comparée à celle des Carthaginois. Pour y remédier, on forma, des plus jeunes soldats, un corps de troupes légères, que l'on appela *Vélites*, à cause de leur agilité. Ils engagent l'action en avant des lignes, ils éclairent la marche de l'armée, et ils sont soutenus, dans ces différens mouvemens, par les Archers et les Frondeurs. Les *Vélites* n'ont pas de chefs particuliers, ils sont répartis en nombre égal, parmi les trois Ordres de soldats.

Indépendamment des combattans, il y a à la suite de la Légion, des joueurs d'instrumens militaires, des ouvriers chargés de l'entretien des armes, ou de la construction des machines de guerre, des conducteurs de bagages, etc. Vous remarquerez, à ce sujet, que les tentes, les moulins, les équipages de toute espèce, sont toujours portés par des bêtes de somme, dont le service est plus rapide et moins embarrassant que celui des chariots.

Ces troupes, de diverse nature, marchent sous une même enseigne : c'est une aigle d'argent ; elle a les ailes étendues, et tient la foudre entre ses serres. La garde en est confiée au premier Centurion des Triaires. Anciennement, m'a-t-on dit, la première Légion seule avait l'aigle pour enseigne. Les autres avaient le che-

val, le loup, le minotaure. C'est Marius qui rallia l'armée romaine sous un signe commun.

Indépendamment de l'aigle, qui appartient à toute la Légion, chaque Manipule a son signe particulier : c'est une main qui fait allusion au mot de Manipule. Audessous, est un petit bouclier d'argent, portant l'image du Dieu Mars. Sur le casque des Centurions, est une marque particulière, qui sert de point de ralliement aux soldats de la Centurie.

La cavalerie marche sous une bannière appelée *vexillum* , dérivé de *velum* , voile, parce qu'elle est faite d'un morceau d'étoffe de forme carrée, placée à l'extrémité d'une pique. Les Romains attachent une extrême importance à ces signes divers, et la perte en est regardée comme un crime digne de mort.

Les instrumens militaires sont d'airain, appelé *ænea* en latin ; de là le nom d' *æneatores* , qui désigne tous ceux qui font le service de musiciens, dans les armées. Ils se servent principalement de la trompette (*tuba*), inventée, dit-on, par les Tyrrhéniens. Elle est droite, ce qui la distingue de la *buccine* et du cornet qui sont presque circulaires. Le *lituus* n'est recourbé qu'à son extrémité. Cette forme lui donne quelque ressemblance avec le bâton des Augures, dont il a emprunté le nom. Chacun de ces instrumens a son usage particulier. La trompette sonne la charge ou la retraite. La buccine sert principalement à donner le signal pour relever les sentinelles. Elle sonne devant le général, lorsqu'on punit de mort des soldats, pour marquer que cette exécution a lieu par son ordre. Elle indique encore aux soldats leurs obligations de tous les momens ; et, dans les camps, les actions les plus ordinaires se font au son des buccines. On emploie le cornet, dont le son se fait entendre à une grande distance, pour porter le commandement aux postes éloignés. Le *lituus* sert particulièrement à la cavalerie.

Les troupes dont se compose chaque Légion, ont une armure particulière, et qui répond admirablement à la nature de leur service. Le Vélite porte un petit bouclier rond appelé *parma* ; sa tête est couverte d'un casque

fait de la peau de quelque animal sauvage, qui lui donne un aspect terrible. Il est armé d'un javelot long de deux coudées, et de la grosseur du doigt. La pointe en est si fine, qu'elle se fausse au premier coup, en sorte que l'ennemi ne peut le renvoyer contre celui qui l'a lancé. En général, cette armure, légère en toutes ses parties, ne nuit pas à la rapidité des mouvemens de Vélite; elle lui permet de voltiger devant l'ennemi, et de se retirer dans les intervalles des lignes, ou dans ceux des Manipules lorsqu'il est repoussé.

Les soldats des trois lignes sont armés plus pesamment; ils ont, pour armes défensives, un fort bouclier, sur lequel est écrit le numéro de la Cohorte et celui de la Centurie; il est large de deux pieds et demi, long de quatre, et à l'épreuve de toute espèce de trait. Leur casque d'airain descend jusqu'à la naissance des épaules; ils ont sur la poitrine une large plaque de métal appelée *garde-cœur*. Ce n'est pas assez; comme le soldat romain combat principalement avec l'épée, et qu'alors il a la jambe droite en avant, elle est défendue par une sorte de bottine garnie d'airain, appelée *ocréa*. Les armes offensives sont très-simples; mais tout a été combiné pour les rendre d'un effet terrible. Elles consistent en deux piques ou javelots longs de six pieds, garnis de fer jusqu'en leur milieu; et la redoutable épée romaine. Elle est courte, large, et frappe d'estoc et de taille. Le soldat la porte sur la cuisse droite; il lance d'abord ses deux javelots contre l'ennemi; puis, mettant l'épée à la main, il l'attaque corps à corps avec une vigueur et une adresse à laquelle il a rarement résisté. Les Hastaires, les Princes et les Triaires, sont armés à peu près de même: il n'y a guère de différence entre eux, que celle de la pique ou pilum.

Telle est la composition de la Légion, quant au nombre et à la nature des troupes dont elle se compose. Dans les guerres ordinaires, deux Légions formaient une armée consulaire. Si les deux Consuls sont à la fois en campagne, ils conduisent quatre Légions. Le célèbre Fabius les commandait à lui-seul, dans cette seconde guerre Punique où il s'acquit tant de gloire.

Pour la première fois, en leva huit Légions, chacune de cinq mille hommes, lors de la funeste bataille de Cannes. Elles furent détruites. Après cet effort extraordinaire, on revint à l'usage ancien, et il s'est maintenu jusqu'à ces derniers temps.

C'est avec ces moyens si bornés en apparence, que la République a fait ses conquêtes les plus difficiles. Mais il faut ajouter à ses forces celles de ses alliés. Ils ont fourni toujours un peu plus d'infanterie que les Romains, et le double de cavalerie. En sorte qu'une armée de deux Légions présentait un total de vingt mille hommes environ. Tandis qu'à chaque guerre, les autres Peuples prodiguaient leurs forces, Rome ménageait les siennes. C'est à cette réserve constante qu'elle a dû ces derniers succès qui seuls décident du sort des nations. Épargnant les hommes par calcul, ce Peuple prévoyant a attaché une importance politique à la couronne civique, ainsi qu'à la couronne obsidionale. Former des soldats et les conserver, voilà la base de ses institutions militaires ; il s'est appliqué à suppléer au nombre par le choix, par la discipline, par une tactique qui n'appartient qu'à lui.

Jusqu'à nos jours, le droit d'être admis dans les Légions, a appartenu aux seuls citoyens romains. Tous même n'y sont pas reçus indistinctement, et ce mot de Légion exprime le choix que l'on fait d'eux. Les personnages les plus éminens ont tous servi dans l'armée ; leurs enfans y figurent à leur tour, sans qu'aucune considération puisse les en dispenser. Tandis qu'ailleurs, la plus grande partie de l'armée se prend dans les rangs inférieurs du corps social, ici elle se compose de l'élite des citoyens. Tout soldat doit jouir d'une certaine fortune ; celui qui ne possède rien, ne peut servir que dans la marine ; et un esclave qui se serait fait inscrire par surprise, sur le contrôle d'une Légion, serait puni de mort.

J'ai vu récemment former les Légions destinées à réparer les pertes de l'armée de Sylla. L'annonce en avait été faite à l'avance, par le Consul, au moment de sa promotion. Au jour indiqué, il arriva avec appareil

sur le *Forum*, où tout ce qui devait le service militaire, était assemblé. Depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à quarante-six, tout Romain est susceptible d'être enrôlé; il n'en est dispensé qu'après seize ans de service dans l'infanterie, ou dix dans la cavalerie. Dans des cas extraordinaires, les troupes de pied servent pendant vingt ans.

Après que le Consul eut pris place sur la chaire curule, entouré des vingt-quatre Tribuns militaires déjà désignés, ces officiers furent partagés, selon l'ancienneté de leur grade, entre les quatre Légions que l'on allait former. Cette division faite, ils tirèrent au sort les tribus, et choisissant tour à tour parmi les citoyens qui étaient appelés, on parvint à remplir les Légions, de soldats de même force et de même âge.

Selon cet esprit augural qui suit ce Peuple partout, on ne manque jamais de commencer l'appel par un nom qui exprime un heureux présage; un simple citoyen, nommé *Salvius*, jouit de cet honneur, et les autres suivirent.

Il n'en est pas toujours ainsi, m'a-t-on dit; si le général n'est pas aimé, que la guerre que l'on fait déplaît au Peuple, il arrive que des citoyens refusent de se présenter. Alors, on a recours aux punitions telles que les amendes, l'emprisonnement. Dans le cas d'une résistance soutenue, les rebelles à l'autorité sont vendus, comme esclaves, hors du territoire de Rome; on les a même condamnés à mort. Le respect qu'inspirait le Consul, la réputation du général, rendirent l'opération facile.

Lorsque le nombre fut complet, on forma chaque Légion. Des plus âgés et des plus braves, ont fait les *Friaires*, au nombre de six cents. Dans ceux qui suivent, on prend douze cents hommes pour former les *Princes*; puis autant de *Hastaires*; le reste, composé des plus jeunes et des moins riches, forme les *Vélites*.

Les trois cents cavaliers attachés à chaque Légion, avaient été désignés à l'avance par les Censeurs. Tous devraient être choisis parmi les membres de l'Ordre équestre; on commence à s'affranchir de cette règle.

Jusqu'à ces derniers temps, pendant que ces opérations avaient lieu à Rome, les alliés, sur l'ordre des Consuls, faisaient des levées dans leurs pays. Aujourd'hui qu'ils sont devenus citoyens, leurs troupes sont assimilées à celles de Rome; c'est depuis cette époque, encore toute récente, que les Légions sont devenues si nombreuses.

Aussitôt que les Légions eurent été organisées, et que les Tribuns eurent choisi les Centurions, un vieux soldat sortit des rangs, et il prononça la formule du serment militaire. Tous les autres défilèrent successivement, et chacun dit à haute voix, en passant devant le Tribun : *Moi de même.*

Dès ce moment, le soldat est soumis à toute la rigueur de la discipline militaire. L'effet de ce titre de citoyen, toujours si respecté, semble suspendu, et un chef peut condamner à la peine dernière, celui qu'à Rome un licteur n'eût pas eu le pouvoir d'arrêter.

Aux dispositions d'une première éducation cette discipline sévère a ajouté tout ce qu'on peut attendre des efforts de l'humanité. On apprend aux soldats à marcher le pas militaire, à sauter, nager, courir; à transporter les plus lourds fardeaux. En campagne, ils portent des vivres pour quinze jours; ils partagent entre eux les ustensiles de la chambrée, tels qu'une bêche, une scie, une corbeille, une hache. Chacun porte, en outre, trois ou quatre pieux; la totalité de cette charge s'élève à plus de soixante livres; c'est ainsi qu'ils parcourent jusqu'à vingt milles en un seul jour, quelquefois en cinq heures.

Ce n'est pas assez de la force, il faut y joindre l'adresse qui en est la juste application. Des exercices de tous les momens, apprennent aux jeunes soldats à lancer le pilum avec justesse, à manier l'épée romaine, à parer, frapper, et surtout à porter des coups mortels. Ces simulacres de combat ont lieu avec des armes beaucoup plus pesantes que celles dont on se sert communément, afin que le jour de bataille arrivé, le véritable combat ne soit qu'un délasement. Des maîtres d'escrime, auxquels on donne une double ration, instruisent

les soldats à ces exercices divers. Les plus vieux mêmes n'en sont pas dispensés, parce qu'un vieux soldat qui n'est pas exercé est toujours nouveau. On donne de l'orge au lieu de blé, à ceux qui ne profitent pas de ces leçons : cette punition ne cesse que quand ils ont fait preuve d'adresse en présence de leurs officiers, même des Tribuns. Ainsi le soldat acquiert, peu à peu, le sentiment de ses forces, et il devient invincible, par cela même qu'il pense l'être. Peu de gens naissent braves, beaucoup peuvent le devenir par la force des institutions.

On instruit les cavaliers à voltiger, monter à cheval à droite ou à gauche, l'épée ou la lance à la main. Aux uns et aux autres, on fait faire de longues promenades militaires, qui leur apprennent à garder leurs rangs dans la marche. Elles se répètent trois fois par mois, tantôt au pas, tantôt à la course, et on les fait, de préférence, dans les lieux les plus difficiles.

Est-on en campagne, aux exercices particuliers se joignent les travaux communs ; ils sont prodigieux. Chaque soir, la Légion établit son camp de manière à le rendre inexpugnable. Un fossé large de neuf, onze, ou treize pieds, l'entoure de tous les côtés, et, dans sa partie intérieure, il est défendu par des retranchemens formés de ces mêmes pieux dont les soldats sont chargés. Toutes les Centuries travaillent successivement à ces ouvrages divers, sous l'inspection de leurs chefs ; et, pendant qu'elles sont occupées de ce soin, d'autres restent armées pour protéger au besoin les travailleurs. Lorsque le camp est établi, pour le mettre à l'abri de toute surprise, on y fait le service avec autant de régularité que dans une place assiégée ; et l'armée semble marcher de forteresse en forteresse.

Ces travaux n'ont pas lieu pour un jour ; ils se reproduisent sans cesse, sous des formes différentes. Une longue expérience a convaincu les Romains que les forces humaines ne peuvent s'étendre et se maintenir, que par un exercice de tous les momens ; fidèles à ce principe, les chefs ne laissent aux troupes aucun instant de repos, et, plutôt que de les laisser s'amollir dans

l'oisiveté, ils leur font entreprendre des travaux inutiles. On a vu plus d'une fois les soldats, accablés sous ces devoirs rigoureux, supplier le général de les mener à l'ennemi, et chercher à s'affranchir, par la victoire, d'une existence trop pénible.

Enfin il est arrivé ce jour tant désiré ! On est en présence de l'ennemi ; l'attaque est décidée. Le général consulte les Augures ; leur réponse est-elle favorable, on la proclame dans les rangs, et l'on déploie sur le *prætorium* le drapeau de couleur de pourpre. Le général fait assembler l'armée au son des instrumens militaires, et d'un lieu élevé, il lui adresse une courte harangue appelée *allocution*. Les soldats y répondent en frappant leurs boucliers de leurs épées. Les trompettes sonnent la charge ; c'est alors que le soldat romain recueille le fruit de ses longues fatigues. L'ennemi est défait, et des honneurs éclatans sont la récompense de la valeur.

Toutes les journées ne sont pas heureuses ; tout vainqueur peut perdre une bataille ; mais par l'effet de cette discipline admirable, la Légion recule sans se rompre ; elle fait sa retraite avec ordre. Même dans un mouvement rétrograde, elle a souvent arraché la victoire à l'ennemi imprudent, et, dans la situation la plus critique, elle prévient le désastre par sa fermeté inébranlable.

Tout soldat qui quitterait les rangs devant l'ennemi, serait irrévocablement puni de mort. Si des lignes entières, ou la légion elle-même, ont fui, le général fait décimer les soldats.

Ces exécutions ont lieu en présence de l'armée entière. On fait avancer le coupable ; le Tribun de la Légion lui donne un léger coup de baguette ; à l'instant, tous les soldats se précipitent sur lui, et il meurt sous leurs coups. Par une suite du respect qu'inspire le titre de citoyen romain, il n'est pas lié ; il lui est même possible de fuir. S'il était assez heureux pour s'échapper, aucun Romain ne lui donnerait asile, et il serait réduit à s'expatrier.

Cette discipline de fer poursuit en tous lieux les soldats, même dans les pays étrangers. Sont-ils prison-

niers de guerre, on ne les rachète ou on ne les échange qu'après s'être assuré que leur captivité est l'effet des hasards de la guerre, qu'ils ont rempli leur devoir militaire avec exactitude. Dans le doute, c'est toujours le parti de la rigueur qui prévaut.

Telles sont les bases du système militaire des Romains. C'est par la crainte, par l'honneur, par les rigueurs d'une discipline inflexible, qu'ils sont parvenus à former ces Légions qui feront à jamais l'étonnement de l'univers. Combattant successivement contre toutes les nations, ils n'ont jamais hésité à renoncer à leurs usages, toutes les fois qu'ils en ont trouvé de meilleurs, offrant ce singulier contraste d'un Peuple passionné pour ses institutions, et indifférent sur ses habitudes. Leurs armes, soit défensives, soit offensives, l'art d'asseoir un camp, leurs différentes manœuvres, tout a été emprunté de leurs ennemis, même des Barbares. Mais tout a été perfectionné, approfondi, et toujours adapté à leur génie. Tous les moyens ont été réunis pour atteindre un but dont ils ne se sont jamais écartés ; l'exaltation religieuse, l'amour de la patrie porté jusqu'au délire ; l'orgueil, la cupidité. La vertu comme le vice, tout a concouru pour faire du soldat Romain, un être en quelque sorte hors de la nature.

Jusqu'à présent, la corruption, qui attaque tous les ordres de l'Etat, n'a pas encore pénétré dans les camps. Ce sont toujours les mêmes hommes, c'est la même discipline, ce sont encore les mêmes succès, les Dieux seuls peuvent en prévoir le terme. Mais les esprits, doués de quelque pénétration, s'alarment de l'accroissement de l'autorité militaire. Les Légions sont dévouées à leurs chefs plus qu'à la République ; et, peut-être, après avoir abattu tous les Rois, ces chefs voudront-ils régner à leur tour. Par l'effet de ses institutions énergiques, par une persévérance sans exemple, Rome s'est formé la meilleure armée qui ait jamais existé ; ses généraux sont héroïques ; ils ont tout subjugué : l'avenir dira si des hommes à qui tout obéit, peuvent rester des citoyens soumis.

LETTRE XXXIII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Procédure criminelle. Comices. Défenseurs. Condamnation.

UNE affaire d'une haute importance a occupé depuis quelque temps les esprits dans Rome : un grand personnage a été accusé de concussion dans l'exercice d'une fonction publique. Pendant plusieurs mois, on ne s'était entretenu que des détails de ses crimes, et le Peuple, toujours intéressé au maintien des lois, parce qu'il n'a qu'elles pour appui, en attendait la punition avec impatience. Le rang, le crédit, la fortune du coupable, semblaient arrêter la marche de ces mêmes lois ; la procédure, par sa gravité, devait être portée devant le Peuple, dans les grands Comices ; mais le prévenu ne pouvait y être cité que sur l'accusation d'un grand magistrat, et tous gardaient le silence ; enfin, le mécontentement du public triomphant de cette obscure bienveillance, le Préteur monta à la tribune aux harangues, et là, il déclara publiquement que tel jour il accuserait le Proconsul *Spurius Aquilius*, d'extorsion des deniers publics, et il le somma de comparaître à l'époque indiquée. Dès ce moment, le prévenu devait être arrêté et conduit en prison ; mais, pour lui laisser tout moyen de se défendre, il suffit qu'une personne de marque garantisse sa comparution. Ces sortes de cautions se nomment *Vades*. Un ancien Tribun militaire se porta pour caution de l'accusé qui put alors s'occuper en toute liberté, des démarches nécessaires pour sa justification, et l'on attendit avec impatience le développement d'une accusation qui ne devait pas se borner à ce premier exposé.

Au jour marqué, le Préteur monta de nouveau à la tribune, et là il exposa ses griefs. Quel dédale d'iniquités ! Des temples dépouillés, des villes ruinées par des contributions arbitraires ; des citoyens jetés dans les fers, n'étaient que les moindres des crimes imputés à

l'accusé. Dans un moment où Rome était exposée aux horreurs de la disette, des blés ramassés à la hâte dans la province commise à ses soins, avaient été chargés sur des vaisseaux que l'on avait déclaré avoir fait naufrage en route, tandis que, rentrés furtivement dans un autre port, leur chargement avait été vendu, en secret, au profit du Proconsul.

A ces mots, le Peuple, toujours prompt à s'irriter dès qu'il s'agit de sa subsistance, fit entendre un murmure d'indignation, et il accabla de railleries sanglantes le criminel, qui, couvert de méchans vêtemens, avait été placé sous la tribune. Il affectait de répondre avec douceur aux insultes qu'on lui prodiguait ; sa contenance était calme ; on eût dit que, tranquille sur l'issue de sa cause, il déplorait l'aveuglement de ceux qui pouvaient le croire coupable.

L'accusation fut réitérée par trois fois, à un jour d'intervalle, et chaque fois on entendit les témoins, et on produisit les pièces qui attestaient la vérité des faits. Ensuite, un décret publié pendant trois jour de marché, c'est-à-dire à une distance de dix-huit jours entre le premier et le dernier, fit de nouveau l'exposé du crime et de la peine encourue. Après ces démarches préalables, le Préteur s'adressa au Consul pour obtenir de lui la convocation des *Comices par Centuries*, à un jour fixe où devait se décider le sort du prévenu. Ses parens et ses amis employaient le temps qu'exigent toutes ces formalités, à engager l'accusateur à se désister de ses poursuites ; jusqu'à ce que le Peuple ait prononcé, il peut retirer son accusation, et l'affaire en reste là, quelque loin qu'elle ait été poussée. En effet, les grands magistrats ayant seuls le droit de présenter une affaire quelconque à la décision du Peuple, dans ces sortes d'assemblées, dès lors qu'ils jugent à propos de se taire, personne n'a plus droit de parler. Rien n'avait été omis pour obtenir le désistement du Préteur ; soit équité, soit politique, il résista à toutes les instances, et le jour de la réunion des Comices fut enfin annoncé.

Dès la veille, on avait eu soin de faire inscrire Lucius sur le contrôle d'une Légion, formalité indispensable

pour acquérir le droit de voter comme citoyen Romain.

A peine l'aurore commençait à paraître, que la trompette se fit entendre. C'est toujours au son de cet instrument, que l'on avertit le Peuple de l'ouverture des Comices, lorsqu'ils ont pour objet la condamnation d'un citoyen. A ce signal, une foule immense, accourue de tous les points de la ville et de la campagne, se pressa dans les rues et sur les places publiques. Je regrettais vivement que mon titre d'étranger ne me permît pas d'être témoin de ce qui s'allait passer dans cette grande conjoncture, lorsque Lucius, pénétrant mon désir, me dit : " Mon cher Polyclète, je crois pouvoir vous faire placer sans vous compromettre, mais pour cela hâtons nous de nous rendre au Champ-de-Mars, avant que le Peuple y soit assemblé.

Nous arrivons : un grand nombre d'ouvriers travaillaient, sous la direction de quelques officiers subalternes, à faire les dispositions nécessaires en de telles circonstances. Les uns élevaient une estrade, et ils y plaçaient une chaire curule ; d'autres tendaient au-dessus une large voile de pourpre, pour mettre à l'abri des rayons du soleil celui qui devait y siéger ; d'autres encore tendaient des cordages dans toutes les parties du Champ-de-Mars, et ils y formaient des compartimens propres à recevoir un certain nombre d'hommes.

Lucius reconnut, parmi ceux qui présidaient à ces différentes opérations, un affranchi de son père. " Mon cher Davus," dit-il, en l'abordant, " je suis charmé de vous rencontrer en ce lieu ; vous allez me donner l'explication de tous ces préparatifs. Je viens ici faire mon apprentissage de citoyen, et je désirerais ne paraître pas étranger à ce qui va s'y passer." " Très-volontiers," répondit l'affranchi ; " c'est à Cneius Octavius que je dois le poste que j'occupe ici ; je me glorifie d'avoir été son serviteur, et je suis aux ordres de son fils. Commençons par les objets que vous avez sous les yeux. Cette estrade est le lieu où doit siéger celui qui préside les Comices ; c'est le Consul lui-même qui va remplir cette fonction ; le Bréteur n'a pas cru devoir prononcer un jugement dans une affaire où il s'est porté comme

accusateur. En face, à quelque distance, dans tous ces petits carrés formés par des cordes tendues, vont se placer les cent quatre-vingt-treize Centuries qui composent la totalité du Peuple Romain. L'intervalle qui se trouve entre le Consul et le Peuple, est occupé par l'accusateur, les témoins et les défenseurs; l'accusé peut également s'y placer; il lui est même permis de parcourir l'assemblée, afin d'exciter la compassion de ceux qui vont décider de son sort.

“ Un peu plus loin, par-delà ce large fossé, vous apercevez une enceinte formée avec des planches; on la nomme l'*Ovile*, parce qu'elle ressemble à ces parcs où l'on a coutume d'enfermer les *brebis (oves)*; c'est là que sont les urnes destinées à recevoir le suffrage de chacun des individus qui composent la Centurie; elles sont sous la garde de certains officiers publics, nommés *Custodes*, qui doivent empêcher la fraude dans l'émission des votes, et en faire le dépouillement aussitôt que l'opération est consommée.

“ Lorsque l'affaire a été suffisamment exposée, que les témoins ont été entendus, que le défenseur a fait son office, les débats sont fermés, et le Peuple prononce; mais, pour qu'il puisse donner ses suffrages avec ordre, voici le mode que l'on emploie: chacun placé dans sa Centurie, on commence par tirer au sort pour connaître celle qui doit voter la première; on l'appelle *Centurie prérogative*. Tous ceux qui la composent se mettent en marche, ayant leurs chefs à leur tête, et ils entrent dans l'*Ovile*, en passant sur le pont de planches qui y conduit. A l'entrée de ce pont sont placés les *Diribitores*, ou distributeurs; ils tiennent à la main de grandes corbeilles remplies de bulletins qu'ils distribuent à tous les citoyens, à mesure qu'ils passent devant eux. Lorsqu'il s'agit d'une élection, chacun reçoit des *Diribitores* autant de bulletins qu'il y a de concurrens; est-il question d'agréer ou de rejeter une loi, le votant reçoit deux bulletins: sur l'un sont écrites ces deux lettres *U. R.*, (*Uti rogas*,) j'adopte la proposition; sur l'autre est un *A.*, (*Antiquo*,) je la rejette, ou plutôt, j'opine pour l'ancien usage, selon l'exacte signification de ce terme.

Dans une affaire criminelle telle que celle-ci, chaque citoyen reçoit trois bulletins : sur l'un est la lettre *A*, (*absolvo*) ; sur l'autre *C*, (*condemno*) ; sur le troisième *N. L.* (*non liquet*), il n'est pas évident.

“ Entrés dans l'*Ovile*, tous s'approchent de la table où est placée l'urne, et ils déposent leurs bulletins en présence de surveillans que l'on appelle *Rogatores*, parce qu'ils redemandent à chacun le bulletin dont il ne s'est pas servi. Lorsque la Centurie entière a voté, les *Custodes* font le dépouillement du scrutin. Ils tirent de l'urne les bulletins l'un après l'autre, et ils marquent sur des tablettes autant de points, qu'ils trouvent de suffrages semblables. Aussitôt que le résultat est connu, un héraut proclame le vote de la Centurie, et l'un des *Rogatores* le porte au magistrat qui préside les Comices.

“ Les autres Centuries sont appelées successivement, selon l'ordre que le sort leur a assigné ; elles procèdent de la même manière, et l'opération se poursuit jusqu'à ce que la majorité des Centuries soit d'une même opinion ; aussitôt qu'elle est connue, on l'annonce avec solennité, sans demander aux Centuries qui n'ont pas encore voté, des suffrages désormais inutiles.

“ Tel est,” continua l'affranchi, “ l'exposé succinct des opérations qui vont avoir lieu ; je ne vous parlerai pas des efforts, des brigues que l'on fera pour absoudre l'accusé ou pour le perdre. D'un côté, on vous le peindra comme un être indigne du nom romain ; de l'autre, on vous le représentera comme une victime de l'envie et de la calomnie. Je ne suis point en peine de la rectitude de votre opinion ; la sévère probité de vos ancêtres m'est un sûr garant de la vôtre.”

“ J'en accepte l'augure,” s'écria Lucius. “ Mais,” dit-il ensuite, “ quelle fonction exercez-vous ici ? ” “ Seigneur,” répondit Davus, “ je suis un des *Diribitores*. Cette place est remplie ordinairement par des personnes d'un rang plus relevé, et je n'ai dû cette faveur qu'à la protection du Consul ; tout à l'heure, la corbeille à la main, je présenterai des bulletins au fils de mon ancien maître.” “ Voulez-vous,” dit Lucius, “ me rendre un service éminent. Faites placer mon ami dans un endroit

commode où il puisse tout voir sans être aperçu. Il est étranger ; vous m'entendez." "Seigneur," répondit Davus, "quelque répugnance que j'aie à faire ce que vous demandez, garantissez-moi du ressentiment du Consul, s'il vient à en être instruit, et je suis prêt à vous obéir." Lucius l'en assura, et je suivis l'affranchi sans penser à ce qu'une telle démarche pouvait avoir d'irrégulier ou de dangereux.

J'étais à peine à mon nouveau poste, que nous vîmes paraître Octavius précédé de ses licteurs ; à ses côtés, marchait un Augure, chargé de prendre les auspices pour connaître la volonté des Dieux ; c'est dans une tente placée à l'écart, que cette cérémonie a lieu. On ne peut rien entreprendre dans ces sortes d'assemblées, sans avoir obtenu des présages heureux ; sont-ils défavorables, les Comices sont dissous, et on les remet à un autre jour. Le Consul était brillant de toute la pompe consulaire ; il était entouré d'un cortège nombreux ; derrière lui, marchait avec ordre et lenteur, la foule des citoyens ; tous gardaient un silence profond, et, magistrats pour le moment, ils semblaient en avoir le calme et la dignité.

A l'approche de leur chef, les divers agens se rangèrent sur une même ligne, devant le lieu où il devait passer. Aussitôt qu'il fut placé sur son siège, il ordonna à l'Augure de remplir son ministère ; l'interprète de la volonté des Dieux se retira dans le lieu qui avait été disposé à cet effet ; il revint quelques momens après, et il déclara que les présages étaient favorables. Alors le Consul fit annoncer par un héraut l'ouverture des Comices.

J'étais tellement troublé que j'aperçus à peine ce qui se passait autour de moi, et je ne repris mes sens qu'au moment où l'accusé se présenta. Je ne pus le voir sans émotion ; la fermeté qu'il avait montrée les jours précédens, avait disparu. Ce n'était plus cet homme audacieux qui semblait braver tout un Peuple ; sa contenance était humble, ses regards étaient baissés, et il semblait n'attendre son salut, que de la pitié de ses juges. Rien n'avait été négligé pour la faire naître ; il

portait une robe en lambeaux, sa barbe était longue et souillée, et, pour dernier signe de détresse, il avait répandu de la cendre sur sa tête. A ses côtés, marchait son vieux père, vêtu d'habits de deuil ; il était suivi de ses jeunes enfans portant encore la robe pretexte, signe de leur fortune passée ; ils regardaient ce grand appareil avec une curiosité tranquille ; ils se montraient l'un à l'autre les objets les plus remarquables, et ce rapprochement de l'innocence et du malheur, excitait partout un murmure de compassion : sentiment fugitif, bientôt détruit par la sévère équité ! Ce triste cortège passa successivement dans tous les rangs qui s'ouvrirent à son approche, et il vint ensuite se ranger au pied du tribunal, à côté du défenseur.

Alors un scribe donna à haute voix lecture de l'acte d'accusation. Les faits déjà imputés au prévenu, dans les assemblées précédentes, furent de nouveau exposés dans le plus grand détail ; on y joignit la déclaration des témoins, qui tous étaient présens. Tout était précis, les preuves étaient sans réplique, et il ne me paraissait pas possible qu'un Orateur, quelle que fût son habileté, entreprît de défendre une cause désespérée ; je ne tardai pas à reconnaître que je m'étais trompé, et je pus voir que l'éloquence, même en ne persuadant pas, peut encore se faire admirer.

Le développement des charges avait ranimé l'animadversion du Peuple, un moment suspendue. Le défenseur laissa passer cette première impression, puis il prit la parole. La distance où j'étais de lui me fit craindre d'abord de perdre une partie de son discours : je fus bientôt rassuré. Son débit était grave ; sa prononciation exacte, et sa voix forte et sonore se faisait entendre distinctement jusqu'aux derniers rangs de l'assemblée.

Dans un exorde, où il prodiguait au Peuple Romain les louanges les plus fortes, il vantait sa grandeur, sa sagesse, sa générosité ; et, rappelant, avec adresse, les rapports qui existent entre la puissance et la bonté, il s'efforçait de le préparer insensiblement à la clémence. Puis, quand il pensa avoir amorti l'effet du premier res-

sentiment, il osa parcourir la longue série des faits à la charge du Proconsul. Passant rapidement sur les points délicats, il semblait ne craindre de s'y appesantir, que pour épargner à une assemblée respectable des détails fatiguans ou inutiles. Mais que d'art, que d'adresse, quand il en vint à l'examen des preuves ! Il découvrait, dans les différens rapports, des contradictions que personne n'aurait jamais aperçues ; les faits les plus simples devenaient problématiques ; un mot, employé pour un autre, dans une déposition, était, selon lui, le signe évident de la mauvaise foi des témoins ; et, pour justifier un coupable, il sacrifiait la réputation de vingt honnêtes citoyens ! Passant ensuite aux détails de la vie publique de l'accusé, avec quelle complaisance il s'étendit sur les services rendus à l'Etat, les actes de courage, de générosité. "Plein de dédain pour les richesses méprisables," disait-il, "il prodigua les siennes ; et, s'il prodigua quelquefois les biens de la République, c'est que, jugeant de ses concitoyens d'après son âme généreuse, il fit pour eux ce qu'il eût fait pour lui-même. Voyez," continuait-il, "cette tendre mère, qui se glorifie de se voir entourée d'un grand nombre d'enfans ; s'ils ne marchent pas d'un pas égal dans l'étroit sentier de la vertu, sa main bienfaisante y ramène ceux qui s'en écartent un moment, et sa bonté obtient ce qu'ils eussent refusé à sa rigueur. Rome est cette mère indulgente ; elle pardonne à l'humble repentir ; elle chérit également tous ses enfans, même lorsqu'ils s'égarent ; leurs services sont gravés sur les murs du Capitole ; leurs fautes sont à peine tracées sur l'arène mobile de ses places publiques.

"Enfin," ajouta-t-il, "on vous a parlé des crimes imputés à un illustre Romain, et l'on ne vous en a donné que des preuves insuffisantes ; moi, je vous rappellerai ses services, et voilà mes témoins." Alors, il tira de dessous sa robe deux couronnes d'or que le Proconsul avait autrefois méritées dans les combats ; puis, le faisant avancer, il déchira sa tunique, par un mouvement rapide ; et, montrant ses cicatrices : "Eh quoi ! Citoyens," s'écria-t-il avec force, "verserez-vous les dernières

gouttes d'un sang si souvent prodigué pour votre salut?"

Il se tut. On entendit de tous côtés un murmure d'applaudissemens ; mais je crus m'apercevoir qu'en rendant une pleine justice au talent de l'Orateur, le Peuple était disposé à se montrer également juste envers l'accusé, et, en ce cas, il avait tout à craindre.

Le défenseur entendu, un héraut fit faire silence, et le Consul parla en ces termes : " Romains ! vous avez entendu les charges portées contre le Proconsul *Spurius Aquilius* ; il a dilapidé la fortune publique, et il a compromis l'existence du Peuple entier.

" D'un autre côté, on vous a rappelé ses grandes actions. C'est à vous à comparer les services qu'il a rendus à la République, avec le mal qu'il lui a fait, et les dangers auxquels il l'a exposée. Soyez justes, pensez à Rome, et prononcez."

Alors, tous les citoyens allèrent se placer dans leur Centurie ; on tira au sort pour régler l'ordre dans lequel elles devaient voter. Celle où se trouvait Lucius, étant déclarée prérogative, elle défila pour passer dans l'*Ovile* placé à l'entrée du pont.

Lorsque la Centurie entière eut voté, et que les suffrages eurent été soigneusement constatés, le plus âgé des officiers, appelés *Custodes*, déclara à haute voix que la majorité condamnait le Proconsul à la peine de mort. Un ami de l'accusé, justement alarmé de ce début, s'écria qu'il entendait le tonnerre, et que l'on devait rompre à l'instant l'assemblée ; en effet, ce signe de la colère céleste suffit lorsqu'il est constaté, pour suspendre toute délibération du Peuple. Mais le Consul, et l'Augure lui-même, ayant affirmé que le ciel était serein, on reconnut le but de cette imposture officieuse, et on poursuivit l'opération commencée. L'opinion de la Centurie prérogative devint la règle de la plupart de celles qui suivirent : quatre-vingt-seize votèrent pour la condamnation de l'accusé, cinq autres le déclarèrent absous ; celle qui vint ensuite opina pour la mort ; quatre-vingt-dix-sept Centuries se trouvant du même avis, le héraut annonça, par l'ordre du Consul, que la majorité du Peuple Romain avait prononcé, et que l'opération

était finie. Aussitôt que le défenseur eut entendu cette déclaration, il se couvrit la tête d'un pan de sa toge, et il s'échappa de l'assemblée.

En cet instant, tous les citoyens, rompant leurs rangs, se rapprochèrent du tribunal. Le Consul se leva ; d'un signe, il imposa silence au Peuple, et il dit à haute voix : " Le Peuple Romain assemblé, selon les formes prescrites par les lois, et avec le consentement des Dieux, condamne *Spurius Aquilius* à la peine de mort." Puis, se tournant vers ses licteurs : " Allez," dit-il, " que le coupable soit conduit en prison, et qu'il subisse ce que la loi a ordonné."

A cette sentence terrible, un profond silence régna dans cette assemblée si nombreuse. Tous les yeux se tournèrent vers la malheureuse victime ; je craignis de la voir ; je profitai du premier moment de tumulte pour m'échapper ; je rejoignis Lucius, et tous deux, après avoir remercié l'obligeant affranchi, nous nous hâtâmes de nous rendre au logis, avant le retour du Consul.

LETTRE XXXIV.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Journée d'un riche Romain. Plaisirs publics ou particuliers.

Jusqu'à ce moment, mes lettres ont eu pour objet de vous faire connaître les Romains dans leur gouvernement, dans leur législation, et leur existence publique ; aujourd'hui qu'une expérience trop chèrement acquise, et qu'une fréquentation plus intime, m'ont appris à les juger, je veux vous donner une idée de la journée d'un Romain. Il est superflu de vous faire observer que mes tableaux s'appliquent plus particulièrement aux personnages d'un rang élevé ; leurs mœurs, quoique différentes, sous bien des rapports, de celles du Peuple, s'y rattachent toujours par quelques points ; et votre imagination n'aura qu'à retrancher quelques traits, pour

H h

descendre, par degrés, jusqu'aux derniers rangs de la société.

Le lever du soleil marque la première heure du jour ; elle est toujours consacrée aux devoirs de la Religion. Le Peuple court en foule aux temples ; il va demander aux Dieux ce qui doit satisfaire aux besoins du jour ; et cette humble prière est toujours exaucée. Les personnes d'un rang plus relevé s'acquittent ordinairement de cette obligation dans leurs propres demeures, où des autels domestiques reçoivent leurs offrandes. C'est aux Dieux du Ciel que se font les prières du matin ; celles du soir s'adressent aux Divinités infernales. A peine ce devoir est-il rempli, que les portes s'ouvrent ; la foule des clients se présente ; les uns, pour satisfaire à une obligation de chaque jour, les autres, pour obtenir audience de leur patron, le plus grand nombre, pour recevoir les secours journaliers qu'on leur distribue en son nom. La réception qui les attend est toujours mesurée sur leur fortune ou sur l'importance qu'ils savent se donner. Quelques-uns pénètrent jusqu'à l'appartement du maître ; ils sont admis à ses plaisirs, et prennent place à sa table ; la multitude ne passe pas le vestibule ; et, contents d'avoir été aperçus des esclaves ou d'un affranchi, ils se retirent pour vaquer à leurs propres affaires.

La troisième heure appelle les juges et les plaideurs aux tribunaux. Si la cause est importante, que l'Orateur soit célèbre, de tous côtés on se presse pour voir et pour entendre. La même scène se répète en plusieurs endroits en même temps ; souvent, un auditeur attentif est distrait par les éclats de voix d'un défenseur qui plaide une autre cause à un tribunal peu éloigné. Là, on attaque l'authenticité d'un testament ; ici, on poursuit un débiteur de mauvaise foi ; plus loin, un citoyen est poursuivi pour extorsion ; son accusateur développe les circonstances de son crime, et il en fournit les preuves devant le Préteur et les juges. Est-ce un personnage marquant, tout est en mouvement pour le sauver ou pour le perdre. Est-ce un Plébéien obscur, son patron s'efforce de le faire triompher, et il y met d'autant plus de chaleur, que souvent lui-même a recueilli le

fruit du crime qu'on impute à son client. A ces raisons particulières, ajoutez la passion des Romains pour l'éloquence, l'intérêt qu'excite toujours en eux une procédure qui met en jeu toutes leurs passions, ce désir inexplicable qu'ont tous les hommes d'envisager un grand coupable, et vous concevrez l'ardeur des citoyens de tout rang à suivre les tribunaux.

Aujourd'hui, c'est une assemblée du Peuple, demain, un jour de marché ; tantôt, ce sont des adjudications, des ventes publiques ; tantôt, des cérémonies religieuses ou militaires ; enfin, les plaisirs du théâtre ou du Cirque, les jeux de toute espèce, laissent à peine une journée véritablement libre. Ces grands objets d'occupation, ou plutôt d'amusement, viennent-ils à manquer, on se promène sur le *Forum*, et les sujets d'entretien ne manquent pas entre des hommes dont les intérêts publics ou privés s'étendent aux pays les plus éloignés. L'observateur sourit en voyant ces Patriciens, si vains de leurs noms ou de leurs titres, environnés de ce Peuple qu'ils dédaignent et qu'ils se sentent forcés de ménager ; leurs manières offrent le mélange d'une bonté familière et d'une supériorité méprisante. L'un ou l'autre de ces sentimens domine, avec une mesure toujours exacte, selon le rang, la fortune ou le crédit de celui auquel ils s'adressent ; et ce que leur entretien pourrait avoir d'offensant pour une âme vive et fière, est tempéré par une nuance d'affection consolante. Cet art d'allier l'orgueil à la politesse, d'accorder à chacun, dans une juste proportion, ce qu'il a droit d'attendre, de faire sentir à chaque instant sa supériorité sans en parler jamais, ce grand art semble appartenir exclusivement aux familles anciennes. C'est en vain que le Plébéien opulent s'efforce d'atteindre à cette élégance de mœurs, toujours naturelle et facile ; il n'en peut offrir qu'une imitation grossière, qui blesse ses égaux, et fait sourire les grands. Lors même qu'il est parvenu aux plus hautes dignités, s'il a du sens, il doit chercher à se distinguer par ses vertus et ses talens ; c'est à d'autres à briller des grâces de l'urbanité.

Ces différences, qui ne sont pas même aperçues par

le plus grand nombre des hommes, ne mettent aucun obstacle à leur rapprochement ; et des goûts, communs à tous, les rassemblent toujours. Souvent j'ai vu, au milieu d'un entretien sérieux, patrons et clients se presser autour d'un danseur de corde, d'un singe d'Afrique ou d'un ours amené des montagnes de l'Helvétie. Pendant ce temps, les Chevaliers, toujours fidèles au Dieu Plutus, tiennent leurs séances dans les galeries couvertes qui bordent le *Forum*. Ils règlent leurs comptes, arrêtent leurs registres ; sans cesse entourés d'une multitude d'emprunteurs ou de débiteurs, ils les amènent à des engagements toujours plus onéreux, et ruinent avec méthode ceux qu'ils paraissent obliger. Occupés d'un objet unique, rien ne les émeut, rien ne les distrait ; ils ne s'aperçoivent même pas de ces amusemens qui intéressent si vivement cette multitude qui les environne.

Après avoir passé ainsi quelques années à établir leur fortune, ils changent de rôle, et, prodiguant à leur tour ces trésors qu'ils ont amassés, ils s'ouvrent la voie des honneurs.

Ces tableaux, déjà si variés, changent à chaque instant par des circonstances inopinées. Un grand magistrat, qui revient de son gouvernement, ou qui, près de s'y rendre, veut se montrer au Peuple, arrive sur le *Forum*, avec une suite qui répond à son titre ; on accourt au-devant de lui, on l'entoure, on le presse ; ses amis le félicitent ; les indifférens se joignent à eux, et tous le reconduisent avec acclamations, jusqu'aux portes de la ville ou jusqu'à celle de sa maison.

Vous direz, sans doute, que ce genre d'existence, qui même n'en mérite pas le nom, ne peut convenir qu'aux personnes aisées, et que le Peuple, toujours pressé par des besoins sans cesse renaissans, doit avoir des occupations plus réelles ; mais, à Rome, le bas Peuple diffère en tout point de celui des autres pays. Dans nos villes, s'il veut vivre, il faut qu'il travaille ; il périrait par l'oisiveté. Lacédémone seule fait une exception à cette règle ; mais, dans ce singulier gouvernement, il n'y a pas proprement de Peuple ; le titre de Spartiate emporte, à lui seul, l'idée d'une dignité ; celui qui en

est revêtu est au niveau de tous ses concitoyens dont le nombre est très-limité, tandis qu'à Rome, où l'inégalité des rangs et des fortunes est prodigieuse, une multitude innombrable, et qui n'a aucune ressource en elle-même, jouit en paix des plaisirs du jour, sans s'inquiéter du lendemain. Les distributions de blé, toujours considérables, et qui n'éprouvent jamais de retard, les dons de leurs patrons, suffisent aux premiers besoins des citoyens indigens ; ils ne paient aucune taxe. Dans des circonstances qui se renouvellent sans cesse, telles que les grandes promotions, les funérailles, les triomphes, etc., les grands ont coutume de leur faire des largesses abondantes. Ajoutez à ces avantages, les bénéfices honteux, et trop souvent répétés, que leur procure le trafic de leurs suffrages dans les Comices, vous concevrez aisément leur peu d'empressement à s'assurer, par des moyens plus honorables, une existence indépendante. Malgré tant de ressources, tombent-ils dans une pauvreté absolue, on leur distribue des terres conquises ; et, citoyens misérables le matin, le soir les voit propriétaires opulens.

Outre la répugnance invincible que le citoyen Romain a pour toute espèce de travail, il est plusieurs professions que sa dignité repousse ; telles sont celles de bouchers ou marchands de chair cuite, pêcheurs, vendeurs de poisson, etc. Les autres sont presque toutes exercées par des affranchis. Les boulangers seuls jouissent ici de quelque distinction, fondée apparemment sur le besoin universel qu'on a de leur travail ; sous le nom de *Pistores*, ils forment une corporation qui jouit de privilèges importants ; ni eux ni leurs enfans ne peuvent s'en séparer pour embrasser un autre état ; leurs bénéfices sont en commun ; et, pour conserver l'honneur de cette société, il n'est pas permis à ses membres de s'allier à des gladiateurs, à des comédiens, ou à tout autre individu exerçant une profession réputée vile.

Ce manque d'occupations nécessaires donne aux habitans de Rome un caractère de frivolité qui forme un contraste étrange avec leur importance réelle. Tous, sans exception, passent leur vie entière hors de leurs

foyers ; et de même que les grands n'y sont pas retenus par le goût de l'étude, l'amour des sciences ou des arts, le Peuple sans travail, parce qu'il est sans besoins, passe ses jours dans de vains amusemens, et il devient, en quelque sorte, l'instrument aveugle de celui qui les lui procure.

La différence est parfaite à cet égard, entre le citadin et l'habitant des tribus rustiques ; celui-ci mène constamment cette vie active et pleine, dont les travaux champêtres donnent le goût en même temps que l'habitude, et que les Dieux semblent avoir prescrite à l'homme comme sa première obligation. Il est encore ce qu'étaient ses ancêtres, tour à tour soldats et laboureurs. Tel a été long-temps l'habitant de la ville. On moissonnait aux portes de Rome, dans ces mêmes lieux aujourd'hui surchargés de palais. Une magnificence stérile a remplacé la simplicité productive, et le Peuple, déchu de sa véritable grandeur, fatigué de son oisiveté, cherche sans cesse à remplir, par la variété des objets, une âme que les sensations abandonnent. De là, ce goût si vif, ou plutôt cette passion effrénée pour les jeux de toute espèce ; heureux encore si ses plaisirs se bornaient à ces délassemens futiles, et s'il ne les cherchait trop souvent dans le désordre, dans les brigues criminelles, et le tumulte, fatal à l'Etat comme à ceux qui l'ont excité.

Mais le milieu du jour approche, chacun retourne chez soi, pour faire un léger repas, et prendre une heure de repos. L'intervalle du sommeil au souper est toujours consacré au plaisir. Ceux à qui l'âge a donné de la gravité, ou que des titres imposans forcent à en prendre le simulacre, cherchent à se procurer des jouissances tranquilles ; ils dirigent leurs pas vers des promenades publiques ou particulières, et, dans ces réunions paisibles et choisies, ils jouissent des douceurs de la conversation. Si le temps est mauvais, ou que la saison ne permette pas ces promenades au dehors, de vastes galeries, où le goût est joint à la magnificence, leur offrent un abri commode autant qu'agréable. C'est encore ce temps que l'on choisit pour se faire des visites

mutuelles. L'usage est de se faire annoncer par un valet introducteur ; à l'exception toutefois du premier jour de janvier, et du jour natal, où tout le monde est admis indistinctement.

Les jeunes gens cherchent des plaisirs plus actifs ; ils montent à cheval, et courent au Champ-de-Mars ; ils lancent le trait, tirent de l'arc, et s'exercent en cent façons diverses, à des jeux qui les préparent à des exercices plus sérieux. Là, de nouveaux soldats prennent les premières leçons de l'art de la guerre. De vieux Centurions leur font marcher le pas militaire, porter des pieux, former des retranchemens ; ici, une troupe plus savante s'exerce à des manœuvres plus difficiles ; son émulation est excitée par la présence des généraux, qui ne dédaignent pas d'assister à ces évolutions, et d'y placer à propos un mot d'encouragement. Plus loin, de jeunes enfans, sous la conduite de leurs gouverneurs, jouent à la paume, au ballon, à la toupie ; quelques-uns parcourent rapidement le Champ-de-Mars, en faisant tourner un cercle de cuivre qu'ils suivent à pas précipités. D'autres se défont à la course ; ils se placent sur une même ligne : le but est indiqué ; le maître donne le signal, et tous s'élancent à la fois, en faisant voler des tourbillons de poussière. Souvent cette vive jeunesse prend tout à coup son essor vers le Tibre ; tous s'y plongent, et ils tentent de le traverser à la nage. Pendant ce temps, des vieillards, assis sur l'autre rive, à l'ombre de hauts peupliers, sourient à leurs efforts ; du geste et de la voix ils encouragent les plus faibles, ils applaudissent aux plus heureux, et ils jouissent en secret de leur triomphe. En voyant ces vieillards, blanchis par l'âge, à l'aspect de leurs longues robes ondoyantes, on dirait que les Divinités qui veillent au cours du fleuve, sont tout à coup sorties de leurs demeures profondes, et qu'elles président aux jeux d'une troupe de Tritons jeunes et folâtres.

La dixième heure est arrivée ; tous se hâtent de reprendre la toge qu'ils avaient quittée, et chacun court prendre place à un festin, ou recevoir ses hôtes. Ici la scène change ; éloignés de ce Peuple qui les importune

en même temps qu'il les contient, les grands s'abandonnent librement à ce faste qui est leur plus forte passion. Ils sont Romains sur la place publique, et sibarites dans leurs demeures. Là, règnent la déférence, la politesse attentive, les soins obligeans ; là, brille de toutes ses grâces, cette urbanité qui distingue si éminemment les nobles citoyens. Est-ce un personnage éminent que l'on traite, on lui laisse le choix des convives, c'est en son nom qu'on les invite. A l'heure marquée, tous arrivent avec le costume de leur dignité ; ils se lèvent avec respect, aussitôt que le héros de la fête vient à paraître ; ceux qui lui sont inférieurs, par le rang ou par l'âge, lui baisent la main ; ses égaux le baisent sur la bouche ou sur les yeux ; les plus intimes le saluent de loin ; sans quitter leur place, ils baisent leur propre main, et, la jetant en avant avec grâce, ils semblent lui envoyer le baiser qu'ils auraient voulu lui donner.

A-t-on servi, on passe dans le *Cenatio*. Le maître de la maison règle les places des convives. Chacun doit prendre celle qu'il lui assigne ; ce serait commettre une incivilité que de vouloir, par une humilité apparente, prendre une place inférieure à celle qui vous est offerte. Les convives sont couronnés de fleurs ; et, lorsque la nature leur refuse cette brillante décoration, on y supplée par des fleurs artificielles, faites avec des lames de corne, teintes de diverses couleurs. Tout inspire, tout exprime la joie. Pendant le repas, on boit à la santé les uns des autres. Souvent, deux amis boivent, dans la même coupe, à la santé d'un troisième qui est absent, et ils vident la coupe autant de fois que son nom contient de lettres. Quelquefois on joue aux dés ou aux osselets, dans l'intervalle d'un service à l'autre. Les femmes et les enfans n'assistent pas, pour l'ordinaire, aux festins d'apparat ; dans les réunions de famille, ils sont assis seulement sur le bord des lits, et ils ont coutume de se retirer après le second service, pour laisser plus de liberté aux convives. Le repas terminé, on se ferait un scrupule de desservir et d'éteindre les lampes, dans la crainte qu'un hôte survenant inopinément, on ne fût plus en état de le recevoir.

Insensiblement la nuit a pris la place du jour ; elle donne le signal des plaisirs licencieux ; on fait entrer des mimes, des danseuses, des joueurs de flûte, quelquefois des gladiateurs qui, dans ces occasions, se bornent au simulacre de leurs jeux cruels.

Le moment de se retirer est arrivé, on boit la coupe du départ ; les convives saluent leur hôte : précédé d'une troupe d'esclaves qui portent des flambeaux, chacun prend le chemin de sa maison. Sa famille prend congé de lui. Les affranchis et les esclaves défilent avec ordre devant leur maître ; il reçoit le salut et les souhaits de chacun d'eux. Enfin il passe dans le *Cubiculum* ou chambre du lit, et un sommeil salulaire le prépare aux plaisirs du lendemain.

Le croiriez-vous ? ces mêmes hommes qui semblent noyés dans les voluptés, passent sans peine, d'une vie molle et délicieuse, à l'austérité des camps. Un décret du Sénat les appelle à la défense de la patrie ; les habitudes militaires remplacent, en un instant, les occupations frivoles ; aux combinaisons de l'intrigue succèdent tout à coup celles d'une tactique savante, et ce changement prodigieux semble ne leur coûter aucun effort. Il faut le dire : les Romains sont corrompus, mais combien ils sont loin d'être avilis ! Lorsqu'ils semblent abandonnés au torrent des jouissances, leur caractère vigoureux se relève tout à coup, par le seul effet de cette éducation mâle, qu'ils ont reçue dans leur enfance. Quoique livrés à tous les vices, tout en eux est gigantesque ; et, au moment qu'on serait tenté de les mépriser, on est étonné de leur prodigieuse énergie. Ils commandent à leurs vices, comme ils commandent à toutes les nations. Sans doute, un temps arrivera où ils succomberont sous leur poids ; mais jusque là, l'univers doit se taire et fléchir.

LETTRE XXXV.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Troubles dans Rome. Cinna. Guerre civile.

TOUT est changé dans ce lieu que j'habite. D'affreux récits vont succéder à ces tableaux que je me plaisais à tracer. Tandis que je m'appliquais à chercher dans le gouvernement de Rome, le secret de ses destinées, et que j'y voyais à regret les signes de sa durée, une catastrophe inattendue m'a convaincu de sa faiblesse. Oui, cette ville orgueilleuse est atteinte des maux qu'elle a causés. Après avoir touché les bornes du monde, ce torrent destructeur est refoulé sur lui-même ; il dévaste ses propres rivages, et vient troubler jusqu'à sa source. Rome seule affaiblira la puissance de Rome ; elle porte dans son sein le principe de sa ruine, et peut-être le genre humain devra son salut à ses oppresseurs. Comme un guerrier couvert de fer, laisse voir, par un faux mouvement, le seul endroit par où il puisse être frappé, de même ce colosse imposant montre à l'univers consolé l'espoir éloigné de sa chute.

Depuis quelques jours, j'avais aperçu une différence marquée dans les habitudes des personnes avec lesquelles je vis. La gaieté vive et légère de Lucius avait disparu ; son père montrait sur sa figure une sévérité plus sombre que de coutume. Les esclaves même semblaient craindre de se livrer aux mouvemens d'une joie innocente. Pendant nos repas, un silence morne avait remplacé ces entretiens familiers en même temps qu'instructifs, qui tant de fois m'avaient fait oublier que je vivais parmi des étrangers. Livré à toutes les vaines conjectures, j'avais d'abord attribué ce changement à l'absence d'une fille et d'une sœur chérie ; mais j'eus bientôt lieu de m'apercevoir qu'il tenait à des causes plus graves. A chaque instant, des personnages du premier rang venaient conférer secrètement avec Octavius ; souvent, son fils était appelé à ces entretiens

mystérieux qui, chaque jour, se prolongeait davantage. La nuit même était employée à recevoir des messages ou à expédier des ordres. Jamais, depuis mon arrivée à Rome, on ne déploya tant d'activité ; jamais un secret aussi profond n'en couvrit les résultats. Craignant de hasarder des questions, dans une conjoncture aussi délicate, j'attendais avec une mortelle impatience, que le temps vînt à m'éclairer, lorsqu'un soir, en quittant la table, le Consul me regarda fixement : "*Jeune Grec,*" dit-il, "*réjouissez-vous ; bientôt votre patrie sera vengée.*" Il sortit à ces mots. Resté seul avec son fils, nous nous regardions douloureusement, sans oser proférer une parole. Je redoutais ce funeste secret que lui-même craignait de m'apprendre ; enfin, rompant le silence : "O Polyclète," s'écria-t-il, "connaissez nos malheurs ; Rome, cette ville superbe, va se déchirer de ses propres mains ; ses enfans, égarés par l'affreuse discorde, n'aspirent qu'à s'entre-détruire. Déjà des cris de guerre retentissent dans nos places, et ce que n'avait pu l'effort de tant d'ennemis réunis, va devenir notre propre ouvrage.

"Vous êtes instruit," continua-t-il, "des débats sanglans qu'a excités, parmi nos citoyens, la haine de Marius et de Sylla. L'un, né dans les derniers rangs des Plébéiens, s'efforça d'étendre les droits de ce Peuple qu'il aspirait à gouverner ; l'autre, issu d'une famille illustre, se déclara le défenseur des Patriciens dont il menageait le crédit. Nécessairement ennemis par la nature du parti que chacun d'eux avait embrassé, une même ambition en fit des rivaux furieux. Tous deux briguaient le commandement dans la guerre contre Mithridate ; leurs droits étaient égaux, le Sénat fit choix de Sylla. Marius songea à la vengeance ; mais, pour la rendre plus sûre, il voulut que sa cause devînt celle du Peuple ; bientôt le Tribun Sulpitius appelant à son secours les nouveaux citoyens dont il offrit d'étendre les privilèges, en les assimilant à ceux des anciens Romains, fit casser par le Peuple le décret du Sénat, et Marius fut revêtu des pouvoirs de Sylla. Celui-ci était déjà à la tête de ses troupes, prêt à s'embarquer pour sa des-

tion. A cette nouvelle, après s'être assuré de ses soldats, il accourt à Rome avec six Légions ; la rapidité de sa marche déconcerte ses ennemis ; il entre sans obstacles dans la ville, rend au Sénat l'autorité que Sulpitius lui avait ravie ; il l'étend encore davantage, et fait déclarer ennemis du bien public, Marius et ses principaux partisans. Le vainqueur des Cimbres se voit réduit à fuir cette même patrie qu'il avait sauvée autrefois ; et ce guerrier si redoutable n'est plus qu'une victime dévouée à une juste haine. Conservant encore la fierté de son caractère au milieu de sa détresse, vous savez comment, aux champs de Minturne, ses seuls regards repoussèrent le coup mortel qui l'allait frapper.

“ Cependant Sylla s'apprêtait de nouveau à partir pour cette expédition, objet de tant de haine et de fureur. Mais, avant de quitter Rome, il voulut assister aux Comices consulaires, afin d'y maintenir la liberté des suffrages, ou plutôt pour les diriger selon ses vues. C'est alors que mon père fut nommé Consul. Le parti de Marius, conservant encore sa secrète influence, parvint à lui associer Cornelius Cinna, dès long-temps ennemi du Sénat, quoique Patricien lui-même. Jamais un plus mauvais citoyen ne fut élevé à d'aussi grands honneurs. Séditieux par nature, criminel par instinct, capable de tout, hors du bien, il eût ébranlé un Etat tranquille. Ce dangereux collègue ne tarda pas à montrer ce qu'on devait attendre de lui. Il agit d'abord sourdement pour faire rappeler les exilés. Rome et l'Italie entière étaient remplies de ses émissaires rappelant au Peuple les grandes actions du vainqueur des Cimbres, et l'indigne salaire qu'il en avait reçu. Trop ambitieux lui-même pour servir sincèrement qui que ce pût être, il sut couvrir ses projets du nom de Marius, de ce nom si long-temps cher aux Romains, et il reçut des amis de cet illustre fugitif, des trésors qu'il répandit avec profusion, pour soutenir sa propre cause. Maintenant qu'il voit Sylla engagé dans une guerre éloignée, il marche à découvert. Il veut perdre un collègue dont la ferme résistance est le seul obstacle à ses desseins ; et, par des discours insidieux, il soulève la multitude

contre lui. Pour éblouir ceux qu'il ne peut corrompre, il a renouvelé aux habitans de l'Italie les promesses du fougueux Sulpitius. A chaque instant son parti se grossit d'une foule de citoyens obscurs qu'il appelle de tous les points de l'Italie. Le Sénat est publiquement insulté, les magistrats sont sans pouvoir, la verge des licteurs se brise dans leurs mains. Bientôt nos droits les plus légitimes nous seront ravés, si la force ne repousse l'audace. Dès demain, aujourd'hui peut-être, ces deux partis, ayant chacun un Consul à leur tête, vont fixer nos destinées. L'autorité légitime triomphera, les projets des factieux seront confondus, eux-mêmes seront anéantis, ou nous périrons sous leurs coups."

Pendant que Lucius me faisait ce récit, je le regardais attentivement; tout en lui exprimait la vive indignation et la soif d'une vengeance éclatante. Ce n'était plus cet être léger, qui jusque là n'avait connu que les passions de son âge; c'était un fils brûlant du désir d'immoler les ennemis d'un père outragé, un Romain enflammé de haine contre les tyrans de sa patrie; c'était un jeune Patricien blessé dans ses idées les plus chères.

"Voulez-vous," ajouta-t-il, "voir par vous-même jusqu'où va le délire du Peuple: allons ensemble sur la place publique. L'obscurité de la nuit empêchera nos ennemis de nous reconnaître; vous verrez à quels excès peut se porter la multitude, quand elle est dirigée par la perfidie."

Nous partons. Quel changement! Ce n'était plus cette Rome paisible où les flots d'un Peuple immense se pressaient sans désordre. De tous côtés, des cris tumultueux frappaient l'oreille épouvantée. A la faible lueur de quelques flambeaux, on apercevait des citoyens épars, errer comme des ombres en proie aux furies. Leurs pas précipités, leurs regards inquiets et menaçans montraient le trouble de leur âme. Plus loin, réunis en groupes nombreux, le sentiment de leur force les affranchissait de toute crainte, et ils développaient hautement leur plan d'attaque. Le plus audacieux, transformé tout à coup en Orateur, haranguait ceux dont il était environné, et ses discours, sans ordre et

sans apprêts, répandaient dans son auditoire la passion qui les avait dictés. Vainement quelques-uns, moins emportés, s'efforçaient de les rappeler à des sentimens plus calmes ; bientôt les clameurs de la multitude les forçaient au silence. Pour étouffer plus sûrement encore la voix de la raison, des messagers apostés ranimaient sans cesse, par de faux rapports ou par des nouvelles controuvées, ce feu toujours prêt à s'affaiblir. Rien n'avait été omis par des chefs corrompus pour faire triompher une cause criminelle ; tout avait été négligé par les autres. J'avais aperçu plusieurs personnes qui allaient en silence, d'un rassemblement à l'autre, écoutant tout avec attention, sans donner aucun signe de blâme ou d'approbation : je les fis remarquer à Lucius. " Voyez ces lâches citoyens que la loi de Solon eût punis de mort," me dit-il, à voix basse ; " ils cherchent à s'assurer de l'opinion générale, pour y soumettre la leur, ou du moins pour en faire la règle de leur conduite. Si nos ennemis triomphent, ils se joindront à eux ; si nous sommes victorieux, ils fouleront aux pieds leurs cadavres. Sans amour pour le bien, sans horreur pour le mal, le parti le plus fort est celui qu'ils embrassent ; incapables d'en servir aucun, ils eussent été indifféremment les apôtres de Brutus ou les courtisans de Tarquin. Le croiriez-vous ? ces hommes timides et dangereux portent des noms illustres. Le Peuple, souvent égaré, mais toujours énergique, dédaigne cette honteuse circonspection, premier indice d'une âme avilie."

Enfin nous arrivâmes au *Forum*. Là, sur un théâtre plus vaste, se déployaient des scènes plus terribles. Là, des Orateurs plus relevés indiquaient au crime une marche plus sûre. Ces hommes si vains de leur éloquence, en faisaient un usage exécrable. Pour en rendre les effets plus sensibles sur ces âmes grossières, ils la dégradèrent par des images basses, ou par des expressions qu'ils ne devaient pas connaître ; et, pour prix de ces honteux efforts, ils recevaient des applaudissemens qui eussent été, en d'autres temps, le dernier degré de l'humiliation. Autour d'eux, des troupes d'artisans se pressaient avec effort ; tous avaient converti en armes

meurtrières les instrumens de leurs diverses professions, et ils n'attendaient qu'un signe pour en faire un horrible usage. Un moment nous fûmes confondus parmi ces forcenés ; leurs clameurs barbares retentirent autour de nous, et ce ne fut qu'en entraînant Lucius, que je pus empêcher son indignation d'éclater.

Jamais, non jamais cet horrible tableau ne s'effacera de ma mémoire ; j'entendrai toujours ces cris sauvages ; je verrai sans cesse cette image de confusion et de désastre, à laquelle devaient succéder des images plus terribles encore. Eh quoi ! il est des hommes assez aveugles pour faire des fureurs du Peuple l'instrument de leur ambition. Insensés ! qui ne voient pas que les flots de leur propre sang pourront à peine éteindre cet embrasement qu'eux-mêmes ont excité, et que le frêle édifice de leur grandeur, appuyé sur une base incertaine, doit s'écrouler au premier choc ! Oui, il faut être ivre comme Bacchus, pour attacher à son char des tigres furieux toujours prêts à déchirer la main qui ose tenter de les conduire.

De retour auprès du Consul, nous le trouvâmes entouré de ses parens, de ses amis et de ses nombreux clients. Tous juraient de mourir pour sa défense. Cette immense famille ne voyait que le salut de son chef ; jamais le respect, la tendresse et la reconnaissance ne brillèrent avec plus de majesté. Instruit, par le rapport de Lucius, de ce qui se passait dans la ville : " C'en est donc fait," s'écria-t-il, " la voie des armes est la seule qui nous reste ! Romains qui m'entendez, vous le savez, réprimant un juste courroux, trop long-temps j'en arrêtai les éclats. Le temps des vains ménagemens est passé, il faut combattre. Puissent les justes Dieux faire retomber, sur la tête des provocateurs de cette guerre coupable, le sang précieux qui va couler ! " Puis serrant son fils contre son sein : " O Lucius, c'est donc contre des citoyens, que tu dois faire tes premières armes ! Je détesterai ta victoire, et je ne verrai pas ta défaite."

Toute la nuit se passa dans ces agitations ; on entendait par momens les cris de rappel des conjurés, et, de

loin à loin, des intervalles d'un silence absolu portaient dans l'âme une terreur involontaire. Enfin le jour parut, et la trompette guerrière éclata au même instant dans tous les quartiers de Rome. A ce signal, chacun courut se ranger sous les enseignes qu'il avait adoptées. Des Sénateurs, des Chevaliers, une foule de citoyens distingués par leurs noms et leurs exploits, se rendent en armes auprès d'Octavius ; bientôt leur nombre s'accroît au point de former une armée. Alors le Consul fait élever devant sa maison la robe de pourpre, signe funeste du combat. Il sort ; il se met à la tête de cette noble troupe, et marche droit au *Forum* où Cinna rangeait ses soldats en bataille. Des deux côtés, on voit briller les aigles romaines ; des deux côtés, on invoque les Dieux au nom du bien public. Sans perdre un seul moment, Octavius attaque les ennemis avec une impétuosité à laquelle rien ne résiste ; il sépare leur troupe en deux parties, et les disperse avant qu'elles aient pu se rallier. Moins généreux, il triomphait sans retour ; mais, respectant dans Cinna ce titre auguste dont lui-même est revêtu, et craignant de souiller sa victoire par la mort d'un Consul, il s'arrête au milieu de ses succès, et dirige ses pas vers le temple de Castor. La bouillante jeunesse qui l'avait suivi, n'imita pas sa modération ; elle se précipite sur ses ennemis avec une ardeur nouvelle, leur résistance désespérée accroît encore son courroux. Chacun choisit la victime qu'il doit immoler à sa haine, et la frappe sans pitié. Des torrens de sang inondent les avenues du *Forum*, et la victoire est encore incertaine. Enfin, après des efforts dignes d'une meilleure cause, les factieux sont partout enfoncés, ils laissent dix mille hommes sur le champ de bataille, et les restes de leurs troupes sont chassés des portes de la ville. Au moment de se retirer, Cinna, frémissant de rage, tente encore un dernier effort ; il appelle les esclaves à son secours, et fait proclamer leur liberté, s'ils veulent combattre pour sa cause. Cette promesse dangereuse ne les séduit pas ; il est réduit à fuir, laissant dans Rome un nom détesté.

Etranger à ces scènes terribles, j'en attendais l'issue

avec anxiété, quand j'aperçus Octavius reconduit seulement par un petit nombre de Sénateurs. Je fus glacé de terreur en le voyant sans son fils. J'osais à peine prononcer son nom; le père laissait apercevoir les signes de la plus vive inquiétude, quand nous le vîmes revenir aux acclamations de la jeunesse romaine. Il avait à la main son épée encore fumante du sang des séditeux. Le Consul frémit au récit de leur triomphe. "O mes enfans," s'écria-t-il, "vous avez détruit pour jamais le seul espoir qui me restât. Elle est évanouie cette paix qui était mon plus cher désir. Vous avez fait des ennemis irréconciliable de ceux que j'aspirais à réunir; et quand je rendais grâces aux Dieux, d'une victoire innocente, vous-mêmes la rendiez barbare. Puissent-ils détourner les malheurs que je redoute; ou puissent-ils, épargnant votre jeunesse, les faire retomber sur ma tête!"

Dès le lendemain de cette journée mémorable, le Sénat a fait le procès à Cinna. Ses crimes, sa désertion, l'appel des esclaves à la liberté, ne justifèrent que trop sa condamnation; et, ce qui n'était pas encore arrivé depuis l'origine de la République, il fut publiquement déclaré déchu du Consulat. On lui substitua *Lucius Cornelius Merula*, Flamine Diale, homme aussi respecté par ses vertus que par son caractère sacré.

Rome est maintenant tranquille; elle jouit d'un repos si chèrement acheté. L'avenir seul montrera si des hommes qui ont conspiré ouvertement contre leur patrie, peuvent devenir des citoyens paisibles.

LETTRE XXXVI.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Retour de Marius. Mort de Cneius Octavius.

UN coup mortel a frappé Rome; il m'a frappé moi-même: Octavius n'est plus! Ce digne mortel a pu

trouver des hommes assez barbares pour devenir ses bourreaux. Comment vous peindre ma douleur, mon désespoir, à cette affreuse catastrophe ? O mon père ! j'osais le comparer à vous-même ; ses vertus me rappelaient les vôtres ; tout en lui me retraçait une image chérie. En le perdant, je crois vous perdre une seconde fois ; privé du seul appui que j'eusse dans cette terre étrangère, je n'y vois plus que des objets d'effroi. O Rome, ville odieuse, quel sort réserves-tu donc à tes ennemis, si tes plus dignes citoyens sont immolés à tes fureurs !

Après l'expulsion de Cinna, Rome jouit de quelques momens de calme ; calme trompeur, semblable à celui que l'on remarque entre l'éclair et l'éclat de la foudre ; mais le cruel ennemi qu'elle avait chassé de son sein, lui préparait de nouveaux désastres. Une armée romaine était alors en Campanie ; Cinna se présente tout à coup dans le camp, avec toutes les marques de son ancienne dignité. A son aspect, les soldats étonnés se pressent autour de lui. Il monte sur le tribunal militaire : *Compagnons*, leur dit-il, d'une voix altérée, *j'avais reçu de vous un titre éclatant, et le Sénat me l'a ravi. Oubliant ma propre disgrâce, je déplore la perte de vos droits, de ces droits sacrés qui élevèrent vos ancêtres à un si haut degré de gloire, et qui vont périr en vous. Subissez votre sort, comme je subis le mien. J'étais Consul Romain, et j'ai cessé de l'être ; vous aviez du pouvoir, il est anéanti. Eh ! qui voudrait désormais solliciter vos suffrages, si vous avez cessé d'être les dispensateurs des dignités, ou si tous ceux que vous en aviez revêtus, en sont dépouillés par une autorité supérieure à la vôtre ? Retournez à Rome, prosternez-vous devant le Sénat ; humiliez-vous devant vos maîtres, et leur apprenez qu'à vos yeux, Cinna s'est dépouillé lui-même des marques du commandement.* A ces mots, il déchire sa robe de pourpre, il jette au loin son bâton d'ivoire, et ordonne à ses licteurs de se retirer ; puis, quittant la chaire curule, il descend, le visage couvert de larmes criminelles.

A ce spectacle, les soldats émus, attendris, lui jurent qu'il est toujours leur général et leur Consul. Ils rap-

pellent ses licteurs dispersés, et ils le pressent de remonter à la tribune, pour recevoir leurs sermens. Les Tribuns, et les Centurions, un moment incertains, sont entraînés par les acclamations de l'armée entière ; et cette multitude emportée, toujours prête à ranger les Peuples sous ce joug, dont elle-même se sent accablée, s'apprête à combattre pour un chef perfide.

Bientôt ce premier succès en entraîne d'autres. Cinna parcourt avec rapidité les provinces d'Italie ; et, par ce changement subit, la marche d'un banni devient celle d'un triomphateur. Partout il soulève les Peuples en leur rappelant les maux qu'il a soufferts pour leur défense ; ils s'arment pour celui qui ose s'appeler leur libérateur. Enfin, il députe vers Marius : cet illustre fugitif accourt fortifier de son nom un parti déjà redoutable ; irrités l'un et l'autre par des infortunes éclatantes, par de longues humiliations, ces deux hommes, également implacables, unissent leurs destins, et ils se jurent une vengeance mutuelle.

A cette nouvelle, on voit accourir dans Rome une foule de citoyens effrayés, qui viennent chercher la tranquillité au lieu même où se forme la tempête. Ils traitent, après eux, leurs femmes, leurs enfans, la plus grande partie de leurs richesses. Pendant que la ville se remplit d'une multitude d'hommes timides, ceux qui pourraient la défendre, se rendent secrètement près des révoltés ; et, par cette espèce d'échange entre les deux partis, d'un côté se réunissent les amis de l'ordre et de la paix ; de l'autre, se rangent ces êtres inquiets, audacieux et avides, toujours ennemis des lois qui les contiennent, et ardens promoteurs d'un changement devenu nécessaire à leur situation désespérée.

Cependant, les Consuls ne négligent aucune mesure pour le salut public ; ils mettent la ville en état de défense, et ils pressent les généraux, qui commandaient en Italie, de marcher au secours de Rome. Mais, la plupart sont séduits par les promesses des rebelles ; les autres, intimidés par leurs menaces, n'agissent qu'avec lenteur. Dans cette situation critique, on propose à Octavius d'armer les esclaves, et de les faire combattre

pour le salut commun. “Non,” répondit-il avec fermeté, “je ne permettrai jamais qu’on viole les lois, en donnant à un esclave le titre de citoyen, quand, pour leur obéir, nous en avons dépouillé Marius.”

Mais, ce digne Romain, qui envisage d’un œil tranquille la catastrophe qu’il prévoit, s’attendrit sur le sort de son fils. Il le fait appeler, nous arrivons ensemble. “Lucius,” dit-il, “nos ennemis s’approchent, ils sont nombreux, un prompt secours peut seul sauver la République. Traverse les mers, hâte-toi, cours, vole vers Sylla, peins-lui les malheurs de Rome, et reviens délivrer ton père et ta patrie.” “Eh quoi !” s’écria douloureusement Lucius, “c’est au moment du plus grand danger, que vous me forceriez à m’éloigner de vous ! Laissez-moi combattre à vos côtés, et défendre des jours plus précieux que les miens.” “Non,” répliqua le vieux Romain, “ta diligence fera notre salut. Pars, affronte des périls plus grands que ceux qui nous attendent ici ; je t’en presse comme père, je te l’ordonne comme Consul.” Au même instant, il fait venir un serviteur affidé, il lui indique les routes détournées, il presse son fils dans ses bras avec une tranquillité apparente ; et hâte lui-même son départ. Le malheureux jeune homme, trompé par ce regard paisible, séduit par l’idée d’une entreprise hasardeuse, prend pour l’effet de la sécurité, le dernier effort du courage ; il verse quelques larmes, que lui arrache l’instant d’un premier éloignement, et il s’éloigne d’un père qu’il ne devait plus revoir.

Bientôt on apprend que quatre armées, parties de différents points, s’avancent à la fois pour environner Rome ; elles sont commandées par Marius, Cinna, Carbon et Sertorius, homme illustre par ses vertus, que la reconnaissance attachait à Marius, autant que sa haine pour Sylla. Vainement deux corps d’armée, sous les ordres de Pompeius et de Metellus, se déclarèrent pour l’autorité légitime ; ces chefs timides, ou découragés, n’arrêtèrent pas des adversaires plus audacieux.

Marius, devenu l’âme du parti qui l’avait recueilli, s’approcha en bon ordre, à la tête de toutes ses forces réunies, pour livrer, sous les murs de Rome, un combat

décisif. Octavius tenait encore la campagne avec de faibles troupes, dernière ressource de la République. Il sembla d'abord que la fortune, trop rarement unie à la justice, se déclarait pour la cause la plus équitable. Le Consul obtint quelques succès ; il parvint même à chasser les ennemis de la forteresse du Janicule, que la trahison leur avait livrée. Mais bientôt la disette mit le trouble dans son armée ; elle servit de prétexte à la révolte, la plus grande partie de ses soldats passa du côté de Marius, et il se vit obligé de rentrer dans la ville, bornant sa gloire à en défendre les murs. Le Peuple, aigri par les maux qu'il éprouvait, excité par les émissaires de Marius, passa du mécontentement aux murmures, et des murmures aux menaces. La ville allait être livrée par la sédition, ou emportée par la force, quand le Sénat se décida enfin à envoyer des députés à Cinna, pour tenter un accommodement.

Sa première demande fut d'être rétabli dans sa charge. Il fallait en dépouiller Merula ; ce vertueux citoyen n'hésita pas à se sacrifier pour le salut de tous ; il abdiqua solennellement devant le Peuple assemblé. Cette difficulté levée, le Sénat demanda que Cinna s'engageât, par serment, à respecter la vie des citoyens. Il s'y refusa avec hauteur ; et, dans une réponse pleine d'obscurités, il fit connaître, trop tard, ce qu'on devait attendre de lui. Déjà il s'avancait à la tête de ses troupes, précédé de ses licteurs, et déployant toute la pompe consulaire. A ses côtés, on voyait Marius, dont les regards sombres et farouches trahissaient les projets sanguinaires. Arrivé aux portes, le cruel vieillard s'arrêta tout à coup, disant avec ironie, qu'un malheureux banni n'avait pas le droit d'entrer dans Rome. Pousant plus loin cette odieuse feinte, il exigea qu'à l'instant, les Comices assemblés abrogeassent la loi qui l'avait condamné. Le Peuple se réunit dans le tumulte : déjà on recueille en hâte les suffrages, lorsque, levant tout à coup le masque, Marius donne le signal convenu. Au même instant, les portes de la ville sont fermées, les soldats, dont la rage a été suspendue, se précipitent sur les citoyens. Chacun joint ses vengeances particulières,

aux vengeances de son parti. La colère, la haine, toutes les passions furieuses semblent passer des chefs à la multitude qui les suit, et Rome n'est plus qu'un vaste cirque dégoûtant de sang et de carnage. Presque tous les ennemis de Marius et de Cinna sont massacrés ; leur cruauté ingénieuse découvre ses victimes jusque dans les lieux les plus secrets.

Octavius, entouré d'un petit nombre d'amis attachés à son sort, s'était retiré sur le Janicule ; tous le pressent de fuir pendant qu'il en est temps encore, il veut tomber devant ces murs qu'il n'a pu défendre, et mourir en Consul Romain. Il s'assied sur la chaire curule, tenant à la main le signe du commandement ; ses licteurs sont rangés devant lui, avec le même ordre que dans une fête publique, et, prêt à tomber sous le fer des assassins, il semble encore présider dans le Sénat. Les soldats de Cinna s'avancent sans obstacle jusqu'à lui ; il les regarde avec majesté. Emus à la vue de ces signes, qu'ils sont accoutumés à respecter, ils hésitent un moment ; mais, indignés de se sentir accessibles à la pitié, ils se précipitent sur lui, et le percent sur la chaire curule, qu'il n'avait pas même quittée. Ainsi, des Romains portèrent leurs mains criminelles sur le plus vertueux des mortels, tandis qu'un Cimbre, un Barbare, avait épargné Marius.

Au premier bruit d'un forfait inouï dans les Annales de Rome, la terreur se répand de tous côtés. On se dit avec effroi : *Le Consul a été assassiné, le Consul est mort.* Ceux qui ont été attachés à son parti sentent trop bien que, dans cet affreux sacrifice, ce n'est pas assez d'une illustre victime. Les autres sont épouvantés de l'énormité de leur crime, ils en voient toutes les conséquences, ils en sentent toute l'horreur ; et, pour échapper au châtimement qui les menace, vont confondre dans des flots de sang, ce sang précieux qu'ils ont versé.

L'abdication qu'avait faite *Merula*, ne le sauva point. Il avait occupé la place de Cinna, il devait mourir. Instruit de la résolution de son ennemi, il se rendit au Capitole, et là, s'ouvrant les veines, devant la statue de Jupiter, il tomba aux pieds du Dieu auquel il avait tant

de fois offert des sacrifices, et il le chargea de sa vengeance.

Catulus Lutatius, qui avait été collègue de Marius, à son quatrième Consulat, et le compagnon de ses victoires sur les Cimbres, était au nombre des proscrits ; ses amis intercédèrent en vain pour lui. " Qu'il meure," répondit le tyran. L'infortuné Catulus prévint ses bourreaux, et il s'étouffa par la vapeur du charbon.

Pendant cinq jours et cinq nuits, ces scènes exécrables se répétèrent dans Rome. Les têtes des citoyens les plus illustres se succédaient sans relâche à la tribune, tandis que leurs corps étaient foulés aux pieds, dans les places publiques, sans que les parens ou les amis de tant d'infortunés osassent recueillir leurs déplorables restes, et leur donner la sépulture. Ce choc terrible retentit dans les provinces ; des troupes de soldats massacraient sans pitié ceux qui avaient fui de Rome, et, dans ce triomphe du crime, pas une issue ne resta au malheur. La rage de Marius semblait s'accroître en proportion du nombre de ses victimes. Elle ne devait s'éteindre que dans le sang du dernier de ses ennemis, et ses ennemis étaient tous les gens de bien. Une foule d'esclaves armés l'environnaient sans cesse ; exécuteurs de ses arrêts, ils immolaient à ses yeux, tous ceux auxquels il ne rendait pas le salut, et son silence même commandait la mort. Ses partisans les plus dévoués ne l'abordaient qu'en frémissant, ils s'occupèrent trop tard des moyens de mettre un terme à tant d'actions monstrueuses.

Sertorius, ayant obtenu l'aveu de Cinna, fit entourer par ses troupes les satellites de Marius, dans le lieu où ils se rassemblaient pendant la nuit, il les fit tuer, au nombre de quatre mille, sans qu'il en échappât un seul. Marius avait épuisé la vengeance ; il ne fit que sourire de cette action, et il trouva le salaire digne de leurs services. Ainsi, par un enchaînement de calamités, la violence arrêtait le désordre, et le meurtre faisait cesser le crime.

Dois-je ajouter de tristes détails à ces tableaux, déjà si sombres ? Dans ce désastre général, le sang et la

nature se démentirent également ; les liens sacrés de l'amitié, ceux de la reconnaissance, furent détruits ou relâchés, et le sentiment de sûreté personnelle étouffa toutes les affections. Le bienfaiteur fut repoussé par celui qui aurait pu le sauver ; le frère abandonna le frère ; l'ami fut trahi par son ami. Partout, la faiblesse fit naître l'ingratitude, la crainte conduisit à la perfidie ; on n'eut de courage que pour le crime, et de zèle que pour le tyran.

A travers tant de forfaits, on vit cependant la pitié courageuse, le dévouement héroïque briller avec éclat ; mais il est pénible de l'avouer, ce fut dans les derniers rangs de la société, que ces vertus énergiques semblèrent s'être réfugiées. Des hommes obscurs se distinguèrent par des actions sublimes. Des esclaves, trop long-temps humiliés, montrèrent un courage que, dans des temps plus heureux, on n'eût même pas soupçonné. Metella, épouse de Sylla, dut son salut et celui de ses enfans à la fidélité de ses serviteurs. *Cornutus*, homme d'une naissance illustre, était sur la liste des condamnés ; ses esclaves conçurent l'idée de le sauver. Ils sacrifient l'un d'entre eux, le revêtent de la robe de leur maître, lui mettent au doigt son anneau, et le suspendent dans sa maison. Les envoyés de Marius viennent chercher leur victime ; on leur montre ce cadavre déjà défiguré, ils se retirent, persuadés que celui qu'ils cherchent, a prévenu son supplice par une mort volontaire.

Ces efforts d'une âme courageuse n'eurent pas tous le même succès. Marc-Antoine, le plus grand orateur qu'eût vu Rome, et le plus généreux de ses citoyens, ayant appris que Marius avait juré sa mort, parvint à s'échapper de sa maison, et il se réfugia chez un simple citoyen dont il était à peine connu. Cet homme, pauvre et vertueux, lui jura de périr lui-même plutôt que de le livrer à ses ennemis. Pour mieux recevoir un hôte de cette importance, il ordonna à son unique esclave d'aller acheter du meilleur vin. Celui-ci se hâte d'obéir à son maître, il arrive et fait sa demande. " Eh quoi," dit le marchand, " toi qui as coutume de prendre le vin le

plus commun, par quelle raison te faut-il aujourd'hui ce qu'il y a de plus recherché?" "C'est," dit à voix basse le serviteur, "que mon maître traite un grand personnage." "Quel est donc ce personnage?" Il paraît embarrassé, on insiste, il se trouble; enfin, le fatal secret lui échappe. Le perfide marchand se hâte de le satisfaire; il court chez Marius, qu'il trouve à table, au milieu de ses amis, et lui apprend la découverte qu'il a faite. A cette annonce, le cruel vieillard fait éclater des transports de joie, il se lève, il veut aller immoler lui-même son ennemi. Ses convives l'arrêtent, l'un d'eux, nommé Annius, se chargea de l'exécution; il prit avec lui quelques soldats, et se rendit à la demeure indiquée. Là, il se tint à la porte, pendant que ses soldats montaient par un petit escalier pour chercher leur proie; ils entrent et trouvent, sur un lit chétif, cet homme environné, quelques momens auparavant, de tout ce que prodigue l'opulence. Ils s'approchent pour le percer. Antoine leur tend la main; il leur parle avec une éloquence que l'approche de la mort rend plus vive encore. Tous se regardent et baissent les yeux; ces hommes grossiers s'étonnent de se sentir attendris; ils vont faire grâce. Cependant Annius s'inquiète de ces lenteurs; il monte, et trouve le malheureux Antoine, qui, semblable au cygne expirant, avait désarmé ses bourreaux; furieux, il s'élance sur cet infortuné, lui coupe la tête, et porte à Marius cet horrible trophée. Le lendemain, cette même tête est attachée à la tribune aux harangues, où elle devient un sujet d'effroi pour ces Romains que, tant de fois, elle avait charmés par son éloquence.

Encore un trait que je ne dois pas omettre; il vous peindra mieux que je ne pourrais le faire, le caractère de ces Romains, à la fois généreux et méprisables, sanguinaires et magnanimes. J'ai vu un Peuple pauvre, et naturellement avide, respecter comme des temples ces riches maisons abandonnées, par les vainqueurs, à sa cupidité, et craindre de se souiller par ces dépouilles honteuses. Eh quoi! ces mêmes hommes étaient les frères de ces soldats farouches qui déchiraient leur pa-

K k

trie ! Que dis-je ? ils l'auraient déchirée également, s'ils eussent été conduits par les mêmes chefs.

O Nature ! c'est en vain que ta main bienfaisante a mis au fond de nos cœurs le germe de la vertu, si nous ne nous appliquons sans cesse à l'étendre par l'effort de la pensée. Il se dessèche, il périt, s'il n'est cultivé ; et celui qui en était l'heureux dépositaire, déchu du haut rang où les Dieux l'avaient appelé, n'est plus qu'un être vulgaire. Maîtrisé par les événemens, entraîné par l'exemple, il fait indifféremment ou le bien ou le mal ; et, dominé par les passions de tous ceux qui l'environnent, il n'est plus que leur servile instrument.

LETTRE XXXVII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Marius. Ses excès. Sa maladie. Sa mort.

DEPUIS ma dernière lettre, de nouveaux événemens, qui se sont succédé avec une rapidité toujours croissante, ont changé, à chaque instant, la situation de Rome. La nature de son gouvernement ne se reconnaît plus que par les vaines dénominations de ses magistrats, qui, dépouillés de toute espèce d'autorité, frémissent sous des titres qui les exposent à tous les dangers, sans leur prêter aucun éclat. Partout les vengeances poursuivent leur cours ensanglanté ; les craintes ou les caprices d'un vieillard implacable, décident du sort des familles les plus illustres. Plusieurs sont déjà anéanties ; les autres, sans appui, sans asile, attendent dans l'effroi, le moment de leur destruction.

Eh quoi ! Marius commande le crime, ses ordres barbares sont exécutés sans retard, sans hésitation ; on les dépasse même ; et le vertueux Octavius n'a pu être obéi ! Ville coupable, n'accuse que toi des malheurs qui t'accablent ; la verge de fer dont tu as écrasé tant de nations, pèse aujourd'hui sur tes propres citoyens.

Ces Rois des Rois sont devenus les esclaves d'un soldat plébéen. Ils connaissent enfin les larmes, ceux qui en ont tant fait couler. Ces lois antiques et sacrées, noble sujet de leur orgueil, sont ouvertement méprisées. C'était trop peu de les braver, Marius les a détruites ; il a ravi au Peuple Romain jusqu'à cette apparence d'autorité que les tyrans eux-mêmes feignent de respecter.

L'année du Consulat était prête d'expirer, et, sans assembler les Comices, sans demander des suffrages que l'on eût craint de lui refuser, de sa propre autorité, Marius s'est déclaré Consul, et il s'est associé Cinna, digne lieutenant d'un pareil chef. Insultant à la Divinité, comme il s'était joué des hommes, il n'a pas craint d'aller au Capitole, demander aux Dieux la paisible jouissance du fruit de tant de crimes ; mais ils avaient fixé son destin : ils n'avaient souffert l'excès de sa prospérité, que pour en montrer le néant ; leur arrêt était prononcé. C'est à son retour du temple, que, pour la première fois, je vis ce mortel audacieux. Quoique courbé par l'âge, il conservait encore la vigueur de la jeunesse ; ses traits, fortement prononcés, donnaient à sa physionomie une rudesse effrayante, et ses yeux, profonds et ardents, semblaient lancer des traits mortels. Cinna marchait à ses côtés ; ils étaient suivis de la foule des magistrats et des Sénateurs, dont le front, glacé par la terreur, donnait à cette marche, ordinairement si brillante, l'aspect d'une pompe funèbre. La multitude, ornement essentiel de toute fête publique, semblait étrangère à celle-ci, et tous ceux que le devoir ne forçait pas à faire partie de ce triste cortège, le regardaient défilér, dans un silence profond.

Confondu parmi la foule des spectateurs, je me livrais à cette curiosité avide, qui nous porte, malgré nous-mêmes, à envisager ces hommes terribles, dont le bras ébranle le monde entier. J'étais loin de penser que je pusse être remarqué de celui qui, dans ce moment, semblait voir l'univers à ses pieds. Je m'étais trompé ; rien n'échappait à l'inquiète curiosité de Marius ; mon costume étranger le frappa ; ses yeux, ses yeux terribles se fixèrent sur moi. Il dit quelques mots à un de ses

hicteurs; et celui-ci perçant la foule, m'ordonna d'aller parler au Consul. Je m'approchai avec cette assurance que donne une indignation que l'on se sent forcé de contenir. "Qui êtes-vous?" me dit-il. "Je suis Grec," répondis-je. "Et que fait en ce moment un Grec à Rome?" "J'y suis en otage depuis la prise d'Athènes, et j'attends qu'à son retour, Sylla décide de mon sort." A ce nom de Sylla, ses yeux devinrent étincelans, ses lèvres parurent agitées d'un mouvement convulsifs; et, me jetant un regard farouche: "*C'en est assez, retirez-vous.*" Je l'avouerais, je ressentis une joie secrète d'avoir porté un moment le trouble dans cette âme barbare, et d'avoir empoisonné, par une idée menaçante, les rêves de la prospérité. Ainsi, me disais-je, celui que le crime a placé au faite de la puissance, frémit devant l'être le plus faible; les satellites qui l'environnent ne peuvent le défendre contre la crainte ou le remords, et cette terreur qu'il répand autour de lui, un seul mot la lui fait éprouver.

Le jour même de l'installation des nouveaux Consuls, fut marqué par de nouveaux attentats. Le fils de Marius tua de sa propre main, un Tribun du peuple, dont il envoya la tête à son père. Des Préteurs furent exilés; le Sénateur Sextus Lucius fut précipité publiquement de la roche Tarpéienne. Chaque soir, les familles éplo-rées, rassemblées autour du foyer domestique, rappelaient la longue série des malheurs du jour, et la nuit qui devait suivre, en comptait de plus cruels encore. Dans ces circonstances terribles, les amis se fuyaient, les parens craignaient de se rencontrer, et la terreur étouffant l'indignation, une circonspection fatale donnait à une simple faction, des forces qu'elle n'eût jamais trouvées en elle-même.

Long-temps on s'était flatté qu'après avoir atteint son but, Marius renoncerait aux moyens qui l'y avaient conduit; mais l'homme, qui a franchi la limite de ses devoirs, ne peut plus y être ramené. Toujours inquiet et soupçonneux, Marius se vit chaque jour entraîné à des démarches plus violentes; et le crime de la veille nécessita celui du lendemain. Il perdit presque tous

ses partisans, il ne lui resta plus que des complices, et, par malheur, le nombre en était immense.

Mais déjà la voix publique annonce le prochain retour de Sylla ; on se dit en secret qu'après avoir vaincu Mithridate, et soumis l'Orient, il revient à la tête de ses Légions, venger sa propre injure ; et, la renommée précipitant encore la marche des événemens, on répand de tous côtés qu'il a touché les terres d'Italie, et qu'il marche droit sur Rome, à la tête d'une armée dévouée à son chef.

Dans cette situation critique, Marius ne montra point ce caractère énergique, qui l'avait tant de fois distingué dans des circonstances plus périlleuses encore. Ce n'était plus ce guerrier intrépide, dont l'âme semblait s'affermir par l'adversité, et qui siégeait avec calme sur les ruines de Carthage. On eût dit qu'accablé par l'ascendant d'un génie supérieur, il désespérait de son sort. Au lieu d'assurer, par des dispositions formidables, cette puissance que Sylla s'appropriait à lui ravir, il se contenta d'en savourer l'ivresse, avant que le terme en fût arrivé. On le vit tout à coup se plonger dans les délices, s'environner d'une troupe de mimes et de musiciens, et perdre dans des voluptés grossières, une raison souvent importune.

Pendant une de ces nuits licencieuses où, couronné de fleurs comme une victime, il s'abandonnait à ces tristes plaisirs, rappelant tout à coup sa raison trop longtemps repoussée, il fit à ses convives l'histoire entière de sa vie. Rien ne fut oublié. Tous écoutaient avec avidité ce détail long et varié d'aventures désastreuses, de succès inouïs, de périls imminens. Tantôt, on le voyait, à la tête des armées romaines, exterminer les barbares enfans des régions hyperborées ; tantôt, à peine suivi de quelques serviteurs, il errait dans les vastes déserts de l'Afrique, excitant tour à tour l'admiration, la terreur et la pitié. Après qu'il eut fait ce récit avec le feu de ses premières années, sa tête tomba sur sa poitrine ; il se tut, et parut plongé dans une méditation profonde, que ses plus chers amis eussent craint d'interrompre. Puis, rompant tout à coup le silence : "*Oui,*"

s'écria-t-il avec force, "*après avoir éprouvé dans leur plus haut degré, toutes les vicissitudes de la fortune, c'est être insensé que de s'exposer encore à ses outrages.*" Tardive et inutile réflexion qu'il étouffa promptement dans de nouveaux désordres.

Ce changement rapide dans les mœurs d'un homme jusque là sobre et réservé, eut bientôt les suites qu'on en devait attendre, et que peut-être lui-même en avait espérées. Une fièvre dévorante le saisit; la flamme qui circulait dans ses veines, ne tarda pas à embraser cette âme ardente, un moment assoupie dans les plaisirs. Dans son délire, remontant à ses jours de gloire et de force, il défiait Sylla par des discours furieux; dans d'autres instans, il croyait commander les Légions romaines, dans cette guerre de Mithridate, source fatale de tant de maux. Alors, il haranguait les soldats, qu'il s'imaginait mener à l'ennemi; il s'agitait avec frénésie, et ses gestes violens et rapides donnaient une image affreuse du tumulte des combats. Si la nature, épuisée par tant d'efforts, lui donnait quelque intervalle lucide, d'horribles blasphèmes forçaient à la fuite ceux qu'un reste de pitié retenait encore près de lui; et, comme Hercule au mont Ceta, il était prêt à se déchirer de ses propres mains. Jusqu'à sa dernière heure, il semblait se débattre entre les bras des Furies acharnées sur leur proie; et ce moment fatal, où l'homme juste, échappant aux orages de la vie, semble jouir par avance du calme qui l'attend, n'offrit dans Marius qu'une lutte effrayante entre le crime et la mort.

Ainsi finit cet homme exécrable dont l'existence entière fut une plaie pour le genre humain. Né avec un courage héroïque, avec une fermeté inébranlable, il fit, de ces rares qualités, un usage pervers. Propre seulement à combattre les Barbares, il traita les Romains comme il avait traité les Cimbres; et son glaive exterminateur eût tari les sources de la vie dans l'univers entier. Nourri parmi les pâtres de la Campanie, il conserva toujours des mœurs sauvages; et, de même que l'excès de l'infortune ne l'abattit jamais, la prospérité la plus étonnante ne put adoucir ce caractère farouche.

Sa voix était rude, son regard féroce; ses manières étaient brusques et impérieuses; et, malgré ces dehors grossiers, jamais homme ne connut mieux les détours de la brigue et de la perfidie. Il fut sans foi, sans honneur, sans humanité; et voilà celui que tout un Peuple n'a pas craint de nommer le plus fameux des Romains. Jugement odieux et insensé, qui, plaçant la vertu guerrière au-dessus de toutes les vertus, flétrit ceux qui l'ont prononcé, sans illustrer celui qui en est l'objet.

La mort de Marius n'apaisa pas les troubles qu'il avait fait naître; son génie homicide sembla présider même à sa pompe funèbre. Pendant la cérémonie, Fimbria, le plus fougueux de ses partisans, fit assassiner le Pontife Scævola, homme renommé par ses vertus, autant que par ses vastes connaissances. Le coup n'ayant pas été mortel, Fimbria eut l'audace de le citer devant le Peuple. Scævola lui demanda, d'une voix tranquille, quel crime il avait à lui reprocher. "Je t'accuse," répondit-il avec fureur, "de n'avoir pas reçu dans le cœur le poignard qui devait t'ôter la vie."

Ainsi, le pouvoir monstrueux de Marius, partagé entre les chefs de sa faction, n'en devint que plus funeste aux Romains, et la tyrannie sembla s'accroître par la mort même du tyran. Dans cette extrémité, les citoyens les plus illustres se décidèrent à fuir leur malheureuse patrie. La plupart des Sénateurs se rendirent, par des voies détournées, dans le camp de Sylla, qui se vit alors entouré d'un Sénat assez nombreux pour balancer celui de Rome, et pour justifier, par une autorité respectable, les entreprises d'un général audacieux. D'autres se sont retirés, avec leurs familles, dans des maisons de campagne éloignées, s'efforçant de rappeler à l'oubli, des noms dont l'éclat leur eût été funeste. Il ne reste, aujourd'hui dans Rome, que les partisans, ou plutôt les fauteurs du nouveau gouvernement; quelques vieillards, assez dévoués à leur patrie, pour s'élever au-dessus de tous les dangers, et cette foule d'hommes obscurs à qui la nécessité tient lieu de courage.

Parmi les vainqueurs, un très-grand nombre ont pris également le parti de la retraite; indignés des fureurs

de leurs chefs, ils refusent de s'associer plus long-temps à des bourreaux ; et de participer à leurs entreprises criminelles. A mesure que cette Rome coupable perd ses plus dignes citoyens, elle semble appeler dans ses murs ces hommes avides et sanguinaires, à qui tout changement fait espérer un meilleur sort. Ils accourent en foule de toutes les parties de la République. Chaque jour offre à l'observateur effrayé, l'aspect d'une multitude d'hommes nouveaux, dont les traits, le costume et le langage attestent l'origine étrangère, et dont le regard perfide dévoile les sinistres projets. Le Peuple même abandonne ses travaux ordinaires, les ateliers sont vides, les boutiques sont fermées ; tous semblent attendre leur subsistance, de ceux dont ils servent les passions.

Ainsi, après avoir parcouru la plus étonnante période de vertu, de gloire et de véritable grandeur, Rome est redevenue ce qu'elle était à son origine, l'asile de l'audace et du crime.

LETTRE XXXVIII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Funérailles. Bûcher. Tombeau, etc.

INDIFFÉRENT sur mon propre sort, pendant ces sanglantes convulsions, j'errais dans Rome, sans but et sans asile, étonné d'exister encore au milieu de ces scènes de destruction. Ramené involontairement aux lieux que j'avais habités si long-temps, je ne revis qu'avec effroi ces portiques abandonnés, où tant de fois j'avais vu la foule des clients offrir des vœux pour un être qui n'existait plus. Les esclaves même avaient fui ; le lien qui les unissait était brisé ; chacun, occupé de sa propre conservation, avait quitté une demeure désolée. Partout on apercevait les traces des perquisitions que l'on avait faites jusque dans les lieux les plus secrets, pour y découvrir ceux qui auraient pu s'y réfugier ; et cependant aucun désordre n'avait été commis par ces

hommes farouches, plus avides de crimes que de trésors. Je revis les simulacres de la famille des Octaves, à la même place qu'ils avaient occupée. Images sacrées; m'écriai-je, des temps plus heureux placeront parmi vous, celui dont les déplorables restes gisent sur une terre ingrate; les Romains frémiront à l'aspect de cette tête auguste, qu'eux-mêmes ont si indignement sacrifiée, et leurs remords surpasseront encore leurs fureurs.

Prêt à quitter ces lieux, séjour du silence et de la mort, je me sentis tout à coup arrêter par le bras; je me retournai en frémissant; combien je fus soulagé, lorsque je reconnus dans cet être qui m'avait causé une émotion si vive, un esclave d'Octavius. "C'est vous-même, seigneur Polyclète," dit-il. "Je vous cherche depuis long-temps; l'espoir de vous trouver dans cette maison, y a enfin conduit mes pas. Suivez-moi." Nous marchons; bientôt mon guide m'introduit, par une porte secrète, dans une vaste demeure, que je reconnus pour celle de Dolabella. Sa généreuse compassion ne lui avait pas laissé voir avec indifférence ma cruelle position; et, malgré les intérêts pressans dont il était occupé, il n'avait rien négligé pour m'en dégager. "O Polyclète!" s'écria-t-il douloureusement aussitôt qu'il m'aperçut, "à peine quelques jours se sont écoulés, depuis qu'enivré de joie et de prospérité, j'amenai ici ma jeune épouse. Les fleurs qui couronnaient sa tête sont à peine flétries, et déjà les voiles funèbres les ont remplacées. Mais, dans son affliction, la malheureuse Octavie n'a point oublié le frère adoptif de Lucius: c'est sous ce titre que vous allez vivre parmi nous. Ne refusez pas d'habiter une maison de douleur, et partagez les peines de ceux qui vous ont associé à leurs plaisirs."

"Eh quoi!" dis je en le serrant entre mes bras, "vous vivez! par quel prodige avez-vous échappé à la barbarie de ceux que tant de titres armaient contre vos jours?" "C'est à l'illustre Sertorius que nous devons la vie," répondit-il. "Mon père fut assez heureux pour lui rendre autrefois un service signalé, et ce généreux ennemi en a gardé le souvenir. Il n'a pas craint de s'opposer à la vengeance de Marius; et, par un effort plus

pénible, peut-être, il a arraché de lui la permission de faire rendre les derniers devoirs à l'infortuné Octavius. C'est demain que cette cérémonie aura lieu ; si elle n'offre pas cet appareil imposant qui vous eût étonné dans des temps plus heureux, du moins elle soulagera l'affliction d'une famille désolée. Puisse-t-elle apaiser les mânes d'une illustre victime, et satisfaire les Dieux justement irrités ! Mais faites un moment diversion à ces idées si douloureuses ; calmez, par le repos, votre âme trop long-temps agitée, et mettez quelque intervalle entre les scènes terribles dont vous avez été le témoin, et la fête lugubre qui se prépare."

Resté seul au lieu que je devais occuper : Eh quoi ! m'écriai-je, c'est donc en vain que je veux haïr ces Romains, tout à la fois barbares et magnanimes ! Prêt à les admirer comme des êtres supérieurs, tout à coup leurs fureurs me les font détester ; et, lorsque, m'abandonnant à mon indignation, je crois n'apercevoir en eux que des monstres avides de crimes et de sang, leurs constantes bontés me forcent à la reconnaissance. Hommes étranges, qui unissez aux vertus que les Dieux ont créées, tous les vices qu'ils ont soufferts, cessez d'en faire un mélange monstrueux, et méritez les hommages du genre humain, ou soyez les objets éternels de son mépris et de sa haine.

Après une nuit troublée par les images effrayantes qui me poursuivaient sans cesse, Dolabella se présenta à moi : " Hâtons-nous," me dit-il, " de nous rendre à la demeure du malheureux Octavius ; déjà ses tristes restes y ont été portés par nos soins. Ses affranchis et ses esclaves, qui s'étaient réfugiés ici, sont occupés en ce moment à régler la pompe funèbre de leur maître ; c'est à moi de remplacer son fils, peut-être ne refuserez-vous pas d'en partager les fonctions.

" Ce que vous allez voir," continua-t-il, " ne vous donnera qu'une idée imparfaite de la manière dont nous honorons les cendres de nos parens. La catastrophe qui a terminé les jours d'Octavius, n'a pas permis à ses enfans de l'entourer à son lit de mort, de recueillir son dernier soupir. Ils n'ont pas eu le douloureux spectacle

de ces gradations rapides qui conduisent irrévocablement tout être à sa destruction, sans qu'un art imaginaire puisse en reculer l'instant; ils n'ont pas senti ce doute affreux qu'éprouve une famille désolée, à ce moment terrible, qui tient encore à la vie, et qui touche au néant. C'est alors que les enfans s'approchent de leur père, ils lui donnent le dernier baiser, et semblent recueillir son âme qui vole à son but immortel. Eux-mêmes lui ferment les yeux, s'appliquant à donner l'apparence d'un sommeil tranquille, à ce repos qui doit être éternel. Pour s'assurer encore qu'il a cessé d'exister, les assistans l'appellent à haute voix par son nom, et ces cris, appelés *conclamation*, se répètent quatre fois de suite. Quelquefois même, on fait retentir l'appartement du son des buccines ou des trompettes. Lorsque l'arrêt fatal est prononcé, on s'adresse aux *Libitinaires*, ou ministres de la Déesse *Libitine*, qui préside aux funérailles. Ils gardent dans son temple tout ce qui est nécessaire pour ces tristes cérémonies; ils procurent en outre, des porteurs, des gardiens, des pleureuses, etc., en raison de l'importance du personnage, ou de la magnificence de sa famille. On convient avec eux, pour le tout, d'une certaine somme, que nous appelons *arbitrium*, et l'on ne manque jamais d'y ajouter une pièce de monnaie que l'on dépose sur l'autel de la Déesse; on la met ensuite dans une urne, qui devient, en quelque sorte, un registre mortuaire. Lorsque tout est réglé, des subalternes, envoyés par les *Libitinaires*, et que l'on nomme *Pollinctores*, lavent le corps avec de l'eau tiède; ils le frottent ensuite avec des liqueurs parfumées, pour prévenir les effets d'une dissolution toujours trop prompte, et ils le placent sur un lit de parade, revêtu de la robe affectée à sa dignité. Ensuite on le couronne de fleurs; on l'expose sous le vestibule, les pieds hors du lit, pour exprimer un prochain départ, et dirigés vers la porte de la maison, devant laquelle on a grand soin de planter une branche de cyprès; ce signe de deuil empêche le Grand-Pontife d'entrer dans cette demeure, s'il venait à s'y présenter, et prévient la souillure dont il serait frappé, au seul aspect d'un corps privé de la

vie. Comme tout reste ouvert dans ces momens, des gardiens veillent sans cesse auprès du corps, dont ils écartent les insectes, avec de longues branches de cyprès, tandis que d'autres circulent dans l'appartement pour prévenir toute espèce de désordre.

"Après sept jours entiers d'exposition, arrive enfin le moment des obsèques. Dès le matin, un héraut parcourt les places publiques en criant : *Ceux qui voudront assister aux funérailles d'un tel, fils d'un tel, sont avertis que la cérémonie est prête à commencer ; on va emporter le corps hors de la maison.*

"Tels sont, en substance, les préliminaires de la solennité à laquelle vous allez assister. Dans la triste circonstance dont il s'agit, ils n'ont eu lieu qu'imparfaitement ; tout a été précipité ; on s'est hâté de profiter d'une permission qu'un seul mot eût pu révoquer ; et l'on s'est borné à faire avertir en secret, les membres de la famille Octavia, de crainte d'exciter parmi le Peuple, un mouvement inutile et dangereux."

Comme il achevait ces mots, nous arrivâmes à ce logis, qui, la veille, ne m'avait offert qu'une effrayante solitude. Tout y présentait le même aspect qu'autrefois : les clients, les serviteurs, avaient repris leur place accoutumée, et chacun, en déplorant à voix basse la perte de son patron, semblait craindre de rappeler les événemens qui l'avaient amenée.

Comment vous rendre la douleur dont je fus saisi, en voyant les tristes restes de celui qui m'était si cher ? Il était gisant sur un lit magnifique : sa main tenait encore le bâton du commandement ; un large voile de pourpre étendu sur sa figure cachait les traces sanglantes que des mains barbares y avaient imprimées. Cédant à ma douleur, je saisis sa main glacée, et, la pressant contre mes lèvres : "O vous, mon digne et généreux protecteur," m'écriai-je, "vous qui fûtes mon second père, daigne votre ombre sacrée recevoir avec bonté les dernières marques de ma tendresse, et puissent les larmes de la reconnaissance être un sacrifice agréable à vos mânes chéris !"

Mais déjà le maître des cérémonies, appelé ici *De-*

signator, disposait tout pour la marche funèbre ; après qu'il eut placé chacun selon son rang ou ses fonctions, il donna le signal du départ, et cet immense cortège se mit en marche. On voyait d'abord la troupe des joueurs de flûte, précédée par un *Buccinator* ; ils marchaient lentement, les yeux baissés, et ils tiraient de leurs instrumens des sons lugubres et plaintifs. Venait ensuite un groupe nombreux de femmes, appelées *Pleureuses*, toujours prêtes à répandre des larmes vénales, et dont les bruyans gémissemens troublent la véritable douleur, toujours profonde et silencieuse. Tandis que les unes sanglottaient et se frappaient le sein, avec toutes les marques du désespoir, les autres chantaient des hymnes en l'honneur d'Octavius ; après quelques momens d'intervalle, elles changeaient de rôle, et celles qui avaient pleuré d'abord, se mettaient ensuite à chanter.

Derrière ces femmes, marchaient une multitude de clients portant des torches allumées. A quelque distance, suivait le corps couché sur un lit de pourpre appelé *octophore*, parce qu'il est porté par huit des plus proches parens ; les douze licteurs, qui caractérisent la dignité consulaire, marchaient en avant ; ils étaient vêtus de noir, et portaient les faisceaux renversés ; des deux côtés du lit, on voyait plusieurs hommes vêtus militairement ; tous étaient chargés des couronnes que le Consul avait obtenues, ou des étendards et des dépouilles qu'il avait enlevés dans les combats ; d'autres portaient, à l'extrémité de longues piques, les images de ses aïeux, et son propre buste, fait à la hâte, figurait parmi ces simulacres. Je vis avec étonnement, au milieu d'une troupe de bouffons qui suivaient le lit funèbre, un *Archimime*, qui était revêtu des habits que portait journellement Octavius, et qui s'appliquait à contrefaire ses gestes familiers, et à rappeler ses habitudes aux spectateurs ; quelquefois, il osait même adresser à ceux qui étaient près de lui, ses phrases les plus ordinaires, affectant d'imiter le ton de sa voix, et de se servir de ses propres expressions. Quelque sérieuse que soit cette imitation, elle m'a paru déplacée dans une circonstance

aussi grave. Lorsque l'homme a cessé d'exister, il ne doit plus être présenté que sous ses plus nobles traits.

Arrivaient ensuite les affranchis, tous coiffés du bonnet de liberté. Quoique le nombre en fût considérable, il l'eût été davantage, si une mort inattendue n'eût pas ôté au plus généreux des hommes la faculté de donner à ses serviteurs une dernière marque de bonté. Magnifiques jusque dans la tombe, au moment que la vie leur échappe, les Romains se plaisent à en faire sentir les douceurs à ceux qui n'en ont connu que les peines.

Après les affranchis, venaient les enfans, les parens et les amis ; tous portaient la robe de deuil ; mais, pour exprimer une sorte d'opposition avec les usages ordinaires, la jeune Octavia était revêtue d'une robe blanche, ses cheveux étaient épars, elle avait la tête découverte, et elle marchait les pieds nus ; tandis que son époux avait la figure voilée. Tous les assistans, quels que fussent leur rang ou leurs fonctions, n'étaient distingués par aucun signe extérieur, et l'anneau d'or était remplacé par l'anneau de fer. La marche était terminée par le maître des cérémonies, précédé des *Pollinctores*, des *Vespillones*, et d'une multitude d'aides, attachés sous différens titres, aux autels de Vénus Libitine. La foule immense des esclaves fermait la marche.

Le convoi prit le chemin du *Forum*, qu'il traversa sans interrompre sa marche. Dans d'autres temps, il se serait arrêté devant les Rostres, où un Orateur, choisi par le Sénat, et quelquefois le plus proche parent d'un citoyen digne de regrets, eût prononcé son oraison funèbre. Cet honneur est décerné par le Peuple, à ceux qui se sont illustrés pendant leur vie, dans les premières charges de l'Etat ; on l'étend même jusqu'à leurs femmes, depuis le glorieux sacrifice qu'en 360, les dames Romaines firent de leurs bijoux, dans une circonstance critique.

Du *Forum*, le cortège se rendit au Champ-de-Mars, où le corps devait être brûlé, la loi des Douze Tables ne permettant pas que cette cérémonie ait lieu dans l'intérieur de la ville. Au milieu d'une vaste enceinte, s'élevait, en forme d'autel, le bûcher fatal, écueil de la

prospérité, dernier asile de l'infortune. Il est fait de bois de chêne fendu et très-sec, de pin, de frêne ; pour le rendre plus prompt à s'enflammer, on place dans les intervalles, des rouleaux de papyrus, de la poix et d'autres matières combustibles ; on regarderait comme un crime d'y employer du bois qui eût servi à un usage quelconque ; il ne doit même être ni poli, ni travaillé. Après l'avoir arrosé d'essences précieuses, on y plaça le corps, dont on retrancha un doigt, qui doit être enterré séparément. On lui ouvrit les yeux, regardant comme un dernier hommage à la Divinité, de les diriger encore vers le Ciel, et on lui mit dans la bouche une pièce d'argent, pour acheter, de l'avidé Caron, le passage des sombres bords. Dolabella et la jeune Octavie donnèrent à leur père le dernier baiser, puis le jeune homme, comme le parent le plus proche, mit le feu au bûcher, en y tournant le dos, exprimant ainsi le regret de détruire des restes qu'il chérit encore. En un moment, des tourbillons de flamme et de fumée s'élevèrent dans les airs ; un vent violent, qui s'éleva au même instant, y donna une nouvelle activité ; cette circonstance fut regardée comme un heureux augure pour le repos des mânes d'Octavius. On jeta dans les flammes, ses armes, ses vêtemens habituels ; ses parens, ses amis les plus chers, y jetèrent aussi leurs propres robes, pendant que les sacrificateurs y versaient le sang d'une multitude de victimes, que l'on immolait sans cesse autour du bûcher. Tout auprès, était un cirque élevé à la hâte, où l'on faisait combattre des gladiateurs, comme si la mort n'avait pas assez d'une victime. Par un mélange bizarre, cette triste cérémonie est souvent accompagnée de courses de chars et de jeux scéniques ; quelquefois même, par un excès de somptuosité, on y donne aux assistans, des festins magnifiques ; mais, pour en bannir cet air de fête, qu'entraîne nécessairement la réunion des deux sexes, les femmes en sont exclues ; leur présence y serait regardée comme un sacrilège. Publius Sempronius se sépara de sa femme, par la seule raison qu'elle avait assisté à des jeux funèbres.

Lorsque le corps eut été entièrement consumé, et que

les flammes furent éteintes par des flots de liqueurs parfumées, les enfans d'Octavius ramassèrent ses cendres qu'ils retrouvèrent facilement, au moyen de la précaution, que l'on avait eue d'envelopper le corps d'une toile d'amiante. Ils les lavèrent avec du vin et du lait, puis ils les mirent dans une urne d'or destinée à être placée dans le tombeau de la famille *Octavia*.

Le prêtre qui avait immolé les victimes secoua par trois fois sur les assistans, une branche d'olivier plongée dans l'eau lustrale, et la première pleureuse congédia l'assemblée par ces mots prononcés d'un ton solennel : *Vous pouvez vous retirer, (I, licet)*. Alors, après avoir appelé Marcus Cneius Octavius par trois fois, tous s'écrièrent : *Adieu, adieu, adieu, nous te suivrons lorsqu'arrivera le moment marqué par la nature*.

La plupart des assistans se retirèrent ensuite, et il ne resta que les parens, les amis, les clients et les affranchis d'Octavius. On prit le chemin de ce monument funèbre où viennent expirer toutes les grandeurs de la terre. Tous marchaient lentement et les yeux baissés ; ils gardaient un silence profond, à peine troublé par des larmes trop sincères pour être bruyantes ; ce faible cortège, composé seulement d'un petit nombre d'amis et de serviteurs dévoués, avait un caractère touchant qui manquait à la cérémonie pompeuse qui l'avait précédé ; et il excita en moi une émotion plus douloureuse encore que celle que j'avais éprouvée jusqu'alors.

Après avoir traversé le Champ-de-Mars, nous suivîmes les bords du Tibre, et, après une marche de quelques stades, nous aperçûmes le monument qui en était le terme. Le Préteur *Cneius Octavius*, aïeul du Consul, l'avait fait élever, à son retour de Grèce, pour lui servir de sépulture, ainsi qu'à ses descendans. Cet édifice ressemblait à un petit temple : la forme en était carrée ; il était surmonté d'un dôme, et l'on voyait sur le devant, un péristyle soutenu par quatre colonnes d'un style noble et simple. Une grille circulaire en défendait l'approche ; c'est là que s'arrêtèrent les esclaves qui nous avaient suivis. Nous entrâmes dans l'intérieur du monument ; au centre, était un petit autel sur lequel

on brûla de la myrrhe et de l'encens. Chacun baisa, pour la dernière fois, l'urne sacrée, et on la déposa dans un souterrain préparé à cet effet. On y mit encore une lampe allumée dont la flamme, selon l'opinion vulgaire, ne doit jamais s'éteindre. Au moment de quitter le tombeau, Dolabella s'écria : *Restes précieux d'un père et d'un ami, puisse cette terre qui vous couvre pour jamais, être pour vous un poids léger !* Ce souhait fut répété par tous les assistans, et nous reprîmes avec ordre le chemin de la ville.

La journée se termina par un repas solennel. Neuf jours après, il doit être suivi d'un second appelé *novendiale*. L'intervalle entre l'un et l'autre, est employé à des pratiques religieuses ; on ne reçoit aucun étranger ; la famille est dans le deuil et la tristesse, et aucun de ses membres ne peut être cité en justice pour une affaire, soit particulière, soit publique. Enfin, le dixième jour, on purifie la maison, en la balayant avec du genêt ; tous ceux qui l'habitent se purifient en passant par-dessus le feu ; et chacun reprend ensuite ses premières habitudes. Cette dernière fête est appelée les *Denicales*. Elle est ordinairement suivie de largesses que l'on fait au Peuple.

Telle est la manière éclatante dont les plus distingués d'entre les Romains montrent l'attachement qu'ils ont pour leurs parens, et le respect qu'ils portent à leurs cendres. Jamais aucun Peuple ne les a surpassés dans la solennité qu'ils mettent à remplir ces devoirs sacrés. Vous distinguerez facilement, dans leurs cérémonies funèbres, le véritable amour filial, de la magnificence qui en emprunte le masque. Mais ici, l'amour d'un luxe effréné poursuit l'homme jusqu'à ce moment fatal qui devrait lui rappeler sa misère ; et, par une pompe inutile, on couvre d'or et de pourpre celui qui n'a plus besoin que d'une urne chétive. La coutume de brûler le corps n'est pas très-ancienne, m'a-t-on dit. On montre encore, près du Janicule, le lieu où fut enterré le corps du vertueux Numa. Quelques familles illustres, telles que celle des Cornéliens, ont conservé l'ancien usage. Il en est de même des enfans qui meurent en bas âge.

Les obsèques des simples citoyens se font avec moins d'éclat ; quatre hommes, appelés *Sandapilari*, les portent sur un brancard ; leur tête est découverte et couronnée de simples fleurs. Le sang des gladiateurs ne coule pas pour apaiser leurs mânes tranquilles ; on ne brûle pas leur corps ; on se contente de l'enfermer dans un long cercueil de pierre ou même de terre cuite. Ceux d'un Ordre plus relevé sont mis dans des tombes de marbre, sur lesquelles on inscrit leur nom et leur titre ; on y rappelle leurs principales actions, même leurs vertus privées, et l'on n'omet rien pour laisser des traces durables de cette existence fugitive que les Dieux semblent ne nous accorder qu'à regret. Enfin, on place près de leur dépouille mortelle, un petit vase de verre appelé *lacrymatoire*, qui contient quelques-unes des larmes versées par leurs enfans. Hommage humble et pur, que, malgré ses efforts, le faste ne saurait atteindre, et qui semble être le partage de cette heureuse médiocrité, vantée par tous les hommes, et dont tous s'efforcent de sortir.

LETTRE XXXIX.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Deuil. Sa durée. Divorce.

QUEL sort étrange que le mien ! Arraché à ma patrie, à ma famille, aux plus chers objets de mon affection, par un vainqueur implacable, j'arrive à Rome plein de ressentiment contre un Peuple barbare. Ses mœurs, ses usages, ses plaisirs mêmes, ne m'offrent que des êtres en opposition avec le reste du genre humain ; bientôt, ses dissensions sanglantes me le font détester ; et, par un contraste inexplicable, tout Romain dont les circonstances m'ont rapproché, a été pour moi un généreux protecteur. La pitié a fait ce que la justice n'aurait pu faire, et toujours je me sens forcé à la reconnaissance, quand je ne voudrais que haïr.

Combien ils sont injustes, ceux-là qui ne craignent pas de flétrir une nation entière par des qualifications injurieuses ; qui ne voient que des coupables, là où il s'est commis de grands crimes, et qui dévouent au mépris des races futures, des hommes dignes de respect par leurs solides vertus ! Non, les Dieux n'ont pas permis que tout un Peuple fût pervers ; ils ont placé de plus grandes qualités partout où il y avait de plus grands vices ; ils ont mis la consolation auprès de l'injustice, la générosité près de la bassesse, l'humanité près de la fureur ; ils ont défendu à tout être doué de quelque raison, ces accusations générales, sans cesse démenties par des exceptions sans nombre ; ils ne permettent pas que l'homme vertueux soit comptable des fautes de ses concitoyens, même de celles de son gouvernement. Partout, les pierres précieuses roulent confondues avec les matières les plus abjectes, c'est au sage à les en séparer.

Après la mort du Consul, je devais craindre de me voir sans appui, même sans asile, dans une ville en proie à tous les genres de désordre. Vous avez su comment une main bienfaisante vint à mon secours, dans cette cruelle situation. J'ai trouvé de nouveaux appuis, j'oserais dire de nouveaux amis, si ce titre sacré m'étais permis envers d'autres qu'Octavius et son fils. Ombre généreuse ! c'est vous qui avez inspiré vos propres sentimens à des êtres pour qui je devais être un objet d'indifférence ; ils m'ont accueilli parce que vous m'aviez accueilli ; ils m'aiment parce que vous m'aimiez, et je trouverais en eux tout ce qui pourrait me consoler, si ma douleur était de celles qui peuvent s'effacer.

Gardez-vous de croire, cependant, que le Sénateur Dolabella, près de qui j'habite en ce moment, puisse être comparé à Cneius Octavius. Celui-ci savait allier la sévérité républicaine à cette urbanité qui distingue éminemment les illustres citoyens : assez instruit pour apprécier les sciences et les arts, il leur rendait un juste hommage, et il en respectait la source. Au contraire, Dolabella montre de l'aversion pour la Grèce ; il en dédaigne les productions, il en hait jusqu'au langage ;

enfin, tout atteste en lui l'âpreté d'un vieux Romain ; mais j'ai touché le seuil de sa porte, je me suis assis à son foyer, et je suis devenu pour lui un être sacré ; il périrait plutôt que de souffrir que l'on attentât à sa sûreté. Son fils ressemblerait à mon cher Lucius, si une éducation plus étendue avait développé en lui des dispositions heureuses ; il sent tout ce qui lui manque, il en éprouve le regret, et ce sentiment le porte à se rapprocher de moi. La jeune Octavie est le lien principal qui m'attache à cette famille. Elle semble se faire un devoir de suivre, à mon égard, les intentions d'un père adoré ; elle a su les inspirer à ceux qui l'entourent, et j'ai cessé d'être étranger parmi eux.

Huit jours se sont écoulés depuis la cérémonie des funérailles ; dans des circonstances ordinaires, la jeune épouse, son mari et son père, renfermés dans l'intérieur de leur maison, n'eussent admis parmi eux aucun étranger ; mais toujours les grandes calamités brisent de vains usages, et toujours les cœurs déchirés cherchent à se rapprocher les uns des autres ; j'ai passé ce temps en entier auprès d'eux ; et, malgré leur vive douleur, malgré celle dont moi-même j'étais pénétré, ces momens n'ont pas été sans quelque douceur. Dédaignant ces vains ménagemens qui n'annoncent que l'indifférence de celui qui les emploie, j'osais m'associer à la peine de la sensible Octavie. Elle me rappelait sans cesse le malheur d'un père chéri. Je lui parlais de ses vertus, et, dans ces communications douloureuses, nous trouvions l'un et l'autre les seules consolations que nous pussions espérer. La douce Octavie, sans art, sans éloquence, m'étonnait par des réflexions qu'elle ne devait qu'à la nature. O femmes ! c'est à tort que vous vous plaignez de l'injustice des lois à votre égard. Le Ciel vous a mieux partagées, que les hommes ne l'eussent pu faire ; il vous a prodigué ce que nous obtenons à peine de l'éducation la plus soignée ! et ce tact exquis qui vous est propre, vous fait deviner ce que nous n'apercevons qu'avec effort.

Hier, nous étions rassemblés après le repas du soir, nous nous entretenions des malheurs publics, et nous

déplorions les pertes de tant de familles, lorsque, me tournant vers Octavie : “ Convenez au moins,” lui dis-je, “ que la triste conjoncture où vous vous trouvez, contribue à votre sûreté ; en effet, n'est-ce pas un soulagement pour vous, de voir Dolabella retenu dans sa maison par un deuil rigoureux, lorsque tant de dangers le menacent au dehors ? ” Elle me regarda douloureusement : “ Hélas ! ” dit-elle, “ je n'ai même pas cette consolation dans mon infortune. Cette longue retraite, que m'impose un devoir sacré, ne sera point partagée par un époux ; l'obligation n'en est que pour moi seule. Pendant un an ou dix mois au moins, je dois être enveloppée de ces voiles funèbres, et me soustraire à tous les regards, tandis que Dolabella, après un très-petit nombre de jours, va reparaitre dans ces lieux où se sont passées tant de scènes sanglantes. Loin de moi la pensée de m'affliger d'un deuil qui ne finira encore que trop tôt ; mais combien il m'est pénible de penser que le seul être qui me reste, va courir de nouveaux hasards, et abandonner peut-être sa compagne désolée ! ”

“ Vous le savez,” répondit l'époux, “ mes regrets sont aussi profonds que les vôtres ; mais quelle que soit la peine qu'il ressente, un être doué de quelque énergie, ne doit pas s'abandonner à une vaine tristesse ; il se doit à son pays, et ses propres affections doivent céder à des intérêts d'un ordre plus relevé. Après la célébration des Denicales, je dois reparaitre sur le *Forum*, afin de montrer au Peuple, que le fils a fait place au citoyen. ” “ Vous l'entendez,” reprit la triste Octavie, “ dix jours sont la mesure ordinaire du chagrin d'un époux, et le nôtre est éternel. Tel est notre sort dans toutes les calamités qui peuvent frapper une famille ; les consolations sont pour les hommes, et les peines pour nous seules. Mais pourquoi blâmerais-je des dispositions qui résultent de notre nature même ! Les sentimens élevés qui vous animent, vous rendent moins sensibles à ces coups qui nous accablent, et nous gémissons encore lorsque déjà vous êtes consolés. C'est ainsi qu'un Romain se glorifie de la mort même d'un fils qui a péri pour sa patrie, tandis que sa malheureuse mère en dé-

plore sans cesse la perte. Nous avons peine à concevoir votre fermeté, et notre faiblesse vous étonne."

Dolabella lui prit la main : " Non, Octavie," dit-il, " mon âme n'est pas différente de la vôtre. Je vois tout et j'apprécie tout. Mais puis-je être indifférent sur des intérêts auxquels votre destinée est attachée ? Dans cette lutte exécrationnelle, où un père a succombé, je deviendrais criminel, si je n'étais que spectateur tranquille."

Il avait à peine achevé ces mots, lorsque nous vîmes entrer tout à coup une jeune femme qui courut avec impétuosité vers Octavie. Elle était pâle; sa parure était en désordre; ses longs cheveux noirs étaient épars, et tout annonçait en elle la plus vive douleur. Je la reconnus pour une parente d'Octavie, que j'avais vue à ses noces, où elle m'avait frappé par sa beauté autant que par sa tristesse. Octavie s'empressa d'aller au-devant d'elle : " Qu'avez-vous, ma chère Fabia," dit-elle, en la pressant tendrement dans ses bras, " auriez-vous perdu vos jeunes enfans ?" " Non, ils vivent !" " Le coup qui m'a frappée vous aurait-il atteinte ? votre époux....." " Ah ! quel nom avez-vous prononcé !" s'écria-t-elle en versant un torrent de larmes ; " je n'ai plus d'époux, et mes enfans n'ont plus de mère !" " Chère Fabia, je ne vous comprends pas ; sans doute la douleur vous égare ; que vous est-il donc arrivé ?" Elle voulut parler, et les pleurs étouffaient sa voix. Le jeune Dolabella s'approcha d'elle : " Fabia," lui dit-il, en lui pressant la main avec attendrissement, " chère Fabia, calmez-vous, et confiez votre peine à des amis, à des parens qui ne veulent la connaître que pour la partager. Craignez surtout d'être trompée par de faux rapports. Davus, l'affranchi de mon père, ne cesse de parcourir les différens quartiers de Rome pour nous instruire de ce qui s'y passe. Chaque soir, il nous apporte la liste des crimes du jour, et jusqu'à ce moment, le nom de votre mari n'y est pas compris." " Hélas," dit-elle, " les malheurs dont vous me parlez n'ont pas causé les miens, et dans le désastre public, mes larmes ont une source moins pure que les vôtres."

" Vous le savez ; unie à Domitius, depuis près de

trois ans, je trouvais en lui un époux digne de toute ma tendresse. Je passais dans Rome pour la plus heureuse des femmes ; je l'étais en effet ; les doux fruits de notre union semblaient la cimenter encore. Hélas ! mon bonheur fut trop court. Vous connaissez la jeune Calpurnie : veuve, à vingt ans, d'un mari dont elle était adorée, elle se montrait inconsolable de sa perte ; partout on la citait comme un modèle de tendresse conjugale. Je la vis avec intérêt, elle m'inspira de l'amitié, et nous devînmes inséparables. Bientôt, elle chercha les occasions de s'approcher de Domitius, il n'y parut pas sensible ; peu à peu il la vit avec plus d'intérêt. Alors je rompis avec Calpurnie, mais déjà cette amie perfide avait atteint son but. Domitius s'éloigna de moi. J'osai me plaindre, il ne m'écouta pas ; je versai des larmes, elles furent dédaignées ; j'éclatai en reproches, il les reçut avec hauteur ; et, dans cet époux autrefois si tendre, je ne vis plus qu'un maître irrité. Enfin, jugez de mon effroi, ce matin, Domitius entre tout à coup dans mon appartement ; il était suivi de trois hommes que je ne connaissais pas. J'étais auprès de mes jeunes enfans, et leurs jeux folâtres faisaient quelque diversion à mes ennuis. Domitius s'avance vers moi, il me regarde fixement, et, d'une voix que j'entends encore : *Sortez d'ici, me dit-il, et emportez tout ce qui vous appartient.* Je le regardai tout éperdue. J'ignorais que ces paroles fatales étaient la formule du divorce. Elles ont été entendues par les témoins qu'il avait amenés, et mon malheur est sans remède."

A ce triste récit, Octavie regarda douloureusement Dolabella ; la possibilité d'un malheur, plus grand peut-être que celui dont elle gémissait, se présenta subitement à son imagination ; elle se taisait : et son morne silence n'exprimait que trop les idées cruelles qui l'agitaient. Dolabella pénétra sa pensée ; il s'efforça de la rassurer par des regards pleins de tendresse. Octavie l'entendit, et elle parut plus tranquille.

Jusque là le vieux Sénateur avait gardé le silence ; enfin, s'adressant à cette infortunée : " Fabia," dit-il, le malheur que vous éprouvez est le plus grand qui

puisse frapper une femme, et, ce qui est plus cruel encore, ce malheur est votre propre ouvrage. Si vous aviez été uniquement occupée de votre mari, de vos enfans, des soins de votre maison, si vous aviez été tout ce que vous deviez être, vous n'auriez pas à gémir des suites d'une liaison fatale. Est-ce donc là l'exemple que vous donna votre digne mère ? Pendant que son mari commandait les armées, présidait au Sénat, elle gouvernait sa maison, veillait à l'éducation de ses enfans. Semblable à la reine des abeilles, par sa seule présence, elle répandait autour d'elle l'activité et l'industrie. Vous vous êtes écartée de ces nobles traces ; qu'avez-vous trouvé ? Des plaisirs fugitifs et des peines durables. Jamais vous n'avez porté d'atteinte à la vertu, allez-vous dire, je le veux ; mais, était-ce donc là votre unique devoir ? Quelle a été votre existence ? on vous trouvait partout : au spectacle, au Cirque, à l'Amphithéâtre. Vous auriez couru les funérailles, si les lois ne vous en eussent repoussée ; et, chaque matin, le crieur public, annonçant les fêtes de la journée, indiquait par avance, le lieu où l'on était certain de vous rencontrer. Pour dernière imprudence, vous avez attiré dans votre maison une femme aussi frivole que vous l'êtes, et, de l'une à l'autre, la transition a été facile.

“ Enfin, je vous reproche d'avoir forcé l'entrée d'une maison de deuil, pour offrir à une jeune femme, accablée sous une douleur légitime, le tableau d'une situation qui ne sera jamais la sienne. Octavie ne vous ressemble pas ; son sort sera différent du vôtre. Elle vieillira honorée de son mari, chérie de ses enfans ; elle sera respectée de tous ceux qui l'auront connue ; on ne verra en vous qu'une épouse délaissée.”

Il se tut. La pauvre Fabia, confuse, humiliée, baissa son voile pour cacher ses larmes ; et Octavie, touchée de compassion, l'emmena dans son appartement.

Lorsqu'elles se furent retirées : “ Cette jeune femme a des torts, sans doute,” dit le jeune Dolabella ; “ mais son mari me semble plus coupable qu'elle.” “ Dans ces tristes débats,” répondit son père, “ les torts sont nécessairement réciproques, et l'opinion publique frappe

des deux côtés. Le divorce," continua-t-il, "est permis par une loi de Romulus; elle a été maintenue dans les Douze Tables; mais elle ne devait avoir d'exécution que dans des circonstances extraordinaires. Ce droit appartenait à l'époux seul; il perdait tous ses biens s'il s'était séparé de sa femme sans motifs légitimes; elle en recevait la moitié, l'autre moitié était consacrée à Cérès. Était-elle coupable, elle perdait sa dot. Pendant ces siècles heureux où la pureté des mœurs triomphait de la rigueur des lois, le divorce était inconnu à Rome. Le vice se saisit enfin de ce qui n'avait été institué que pour le contenir, et partout le lien le plus sacré a été relâché."

"Si le mariage a été contracté par *confarréation*, selon l'usage des prêtres, il est dissous par une cérémonie contraire appelée *diffarréation*. A-t-il eu lieu par *coemption*, l'acte qui le rompt se nomme *rémanicipation*. Déjà même on commence à s'affranchir de ces formalités, toujours pénibles pour des êtres qui repoussent toute espèce de frein, et souvent le contrat de mariage déchiré devant sept témoins, rend les deux époux à la liberté. Cet usage a lieu surtout, lorsque la séparation se fait d'un consentement mutuel. La femme garde alors son propre bien, et quelquefois, les présents qui lui avaient été faits à son mariage.

Comme il achevait ces mots, nous vîmes rentrer Octavie; on lui demanda où était Fabia. "Elle est retournée chez son père," répondit-elle; "je lui ai donné un esclave pour la conduire, mais je crains que vous ne me blâmiez," ajouta-t-elle timidement; "elle m'a suppliée de l'aller voir, aussitôt qu'il me serait permis de sortir, et je lui en ai fait la promesse." "Je vous approuve, ma fille," dit le vieux Sénateur; "Fabia a besoin de consolations, c'est à vous de lui en offrir. Elle a besoin surtout de la considération publique, et vous êtes digne de la lui faire recouvrer. Vous irez chez elle, moi-même je me charge de vous y conduire; mais elle ne viendra pas dans cette maison."

LETTRE XL.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

*Cérémonies religieuses. Sacrifices. Intérieur d'un temple.
Victimes, etc.*

DEPUIS près de trois mois, une sécheresse brâlante dévore la campagne de Rome. Les moissons flétries sont jaunies avant le temps; les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, les troupeaux haletans expirent sur ces rives où ils avaient coutume de se désaltérer. Le Tibre même conserve à peine à sa naïade un refuge contre les feux du jour.

Dans cette calamité, le Sénat a ordonné aux *Quindecemvirs*, gardiens des livres Sibyllins, de consulter ce dépôt sacré, et de faire connaître la volonté des Dieux; les interprètes de ces oracles mystérieux, dociles à la voix de l'autorité, ont annoncé que la colère céleste ne pouvait être apaisée que par une expiation solennelle, et l'on a ordonné les grandes prières appelées ici *obsécrationes*:

Religieux dans l'infortune autant que dans la prospérité, le Peuple Romain s'humilie sous la main qui le châtie, comme sous celle qui le soutient; et ce n'est que d'elle seule qu'il attend son pardon ou sa récompense. A-t-il des grâces à rendre aux Dieux, il leur adresse des *supplications* ou actions de grâces. Lorsqu'un général a remporté une victoire éclatante, qu'il a pris une ville considérable, ou terminé une guerre difficile, il envoie au Sénat des lettres entourées de feuilles de laurier, qui l'instruisent de ses succès, et il lui demande de décréter en son nom, des prières publiques aux Dieux protecteurs de Rome. Le Sénat délibère sur l'exposé qui lui est fait; et, s'il juge les avantages annoncés assez considérables pour en faire l'objet d'une fête religieuse, il rend un décret: les Tribuns l'approuvent, et la fête est proclamée. Dans les premiers temps de la République, elle n'avait lieu que pour un seul

jour; à la prise de Veïes, par Camille, on ordonna quatre jours de prières; aujourd'hui, la durée de ces fêtes varie selon l'importance de l'événement qui les amène, ou le crédit du général qui en fait la demande. La prise d'Athènes, par Sylla, donna lieu à cette pompeuse cérémonie; j'évitai d'en être le témoin; bientôt elle se renouvela à une autre occasion, et je ne craignis plus d'y assister. Elevé à l'ombre des autels, admis dès l'enfance dans ces temples, où, tant de fois, je présentai l'orge et le sel à nos prêtres, je m'étais figuré que le culte d'Athènes surpassait en magnificence celui de tous les Peuples; j'ai été détrompé: Rome, dans ses fêtes religieuses, l'emporte sur la Grèce en grandeur, en solennité, en véritable piété, peut-être, autant que nous l'emportons sur les Peuples barbares. Sans doute, l'éclat d'une cérémonie sainte n'en fait pas le caractère essentiel; les Dieux exigent davantage; mais cet éclat même est un premier hommage; il excite l'émotion dans une âme sensible, et, de l'émotion à la croyance, le passage est rapide.

Dans ces fêtes solennelles, où tout un Peuple est réuni par un même sentiment, la marche s'ouvre par une troupe de jeunes enfans des deux sexes, ayant encore père et mère, d'où on les appelle *patrimi* et *matri-mi*. Tous sont d'une beauté parfaite; ils sont couronnés de fleurs, et marchent avec ordre, en chantant les hymnes sacrés. Les Pontifes, les prêtres de tous les collèges, les magistrats, le Sénat, les Chevaliers, enfin la multitude des citoyens, tous vêtus de blanc, suivent à pas lents; les femmes, dans leurs plus beaux atours, assistent également à ces fêtes, mais elles y sont séparées des hommes, pour ne point porter atteinte à la décence et à la gravité qui doivent caractériser une cérémonie sainte. Cet immense cortège se porte aux temples des grands Dieux auxquels on offre de pompeux sacrifices, puis à ceux des Dieux du second Ordre: et il se dirige successivement vers les temples des Divinités inférieures dont le culte est admis à Rome, les invoquant selon les rites qu'ils exigent.

Dans la circonstance actuelle, les mêmes cérémonies

se répètent, mais les chants d'allégresse sont remplacés par les accents de la douleur. Au lieu de ce concert de voix qui s'élève vers le Ciel pour le remercier de ses faveurs, on l'invoque par de longs gémissemens pour qu'il épargne le Peuple Romain, et détourne les malheurs dont il est menacé. Les citoyens sont vêtus de la toge de deuil ; ils marchent les pieds nus et la tête baissée ; les instrumens ne rendent que des sons lugubres, tandis que des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, couronnés de cyprès, chantent l'hymne de douleur sur des notes plaintives.

Pour n'être pas l'objet d'une attention que je craignais d'exciter, je me plaçai au milieu des affranchis de *Cneius Octavius*, qui s'étaient réunis en ce jour de deuil pour donner à la mémoire de leur patron des larmes dont on ne pût leur faire un crime. C'est là que, confondu parmi le Peuple, je pus suivre ses mouvemens sans inquiétude, comme sans obstacles. Le cortège traversa le *Forum*, et se dirigea vers le Capitole où le premier des Dieux devait recevoir son premier hommage. Les hommes, après s'être prosternés devant les portes du temple, les baisaient avec respect. Les femmes, toujours plus tendres et plus extrêmes dans leur affliction, se précipitaient sur les degrés, les arrosaient de leurs larmes, et les essuyaient ensuite avec les longues tresses de leurs cheveux. Tous élevaient les bras vers le Ciel ; tous le suppliaient de prendre pitié de son Peuple, et d'exaucer leurs ardentes prières. O combien de familles, dans ces fatales conjonctures, rappelant des pertes douloureuses, demandaient aux Dieux la conservation de leurs faibles restes, et les suppliaient de mettre un terme à des maux bien autrement terribles que ceux dont le Peuple gémissait ! La pâleur de leur front, l'expression de terreur répandue sur tous leurs traits, ne faisaient que trop connaître les secrètes pensées de tant d'infortunés. D'autres versaient des larmes attribuées à la crainte, et qui étaient arrachées par le remords. Tous semblaient saisir une occasion d'ouvrir aux Dieux une âme déchirée, et attendre d'eux seuls des consolations qu'il n'était pas au pouvoir des hommes de leur offrir.

La foule des citoyens s'arrêta devant le temple ; les prêtres, les magistrats et un certain nombre de personnages distingués, pénétrèrent seuls dans l'intérieur ; je m'étais arrêté, à quelque distance, avec les autres citoyens ; en ce moment un Sénateur, que j'avais vu souvent chez le Consul, vint à passer près de moi ; il me fit prendre place parmi ses enfans, dont il était suivi, et j'entrai avec eux dans ce sanctuaire de la Religion de Rome. Là, on offrit au Maître du monde, le grand sacrifice appelé *Aquilicia*, parce qu'il a pour but d'obtenir des urnes célestes, les eaux bienfaisantes que réclame la terre. Les prêtres qui en font les cérémonies sont nommés *Aquilices* ; ils prescrivent les formules, et elles sont suivies avec une exactitude scrupuleuse. Je l'avouerai : cet appareil, cette pompe, ce silence religieux, interrompu seulement par les mugissemens des victimes, ou par des paroles mystérieuses, troublèrent mes sens. Je me sentis saisi d'une émotion profonde, et, quoique étranger aux intérêts de Rome, mes vœux se confondirent avec les siens.

La journée entière se passa à visiter successivement tous les temples de la ville, et à y répéter des sacrifices assortis à la nature de la Divinité qui y préside. Enfin, pour dernier effort, on roule par les rues *la pierre fatale*. C'est une masse informe que le hasard a placée près du temple de Mars, au-delà de la porte Capène, et dont le déplacement, dit-on, attire inmanquablement ces eaux du ciel, si ardemment désirées.

Saisissant cette occasion de connaître le culte des Romains, au moment de son plus grand développement, j'en suivis avec attention toutes les cérémonies, et je remarquai les différences essentielles qui caractérisent leurs principales Divinités ; elles se retracent à la fois dans la forme ou la position de leurs temples, dans les victimes qu'on leur présente, et dans les rites que l'on y suit.

L'aspect d'un temple du premier ordre, tel que le Capitole, inspire le respect et la crainte ; il est situé sur le mont Tarpéen, dont la hauteur, ajoutée à celle du mo-

nument, le rend le point le plus élevé de toute la ville. On y monte par cent degrés, en y comprenant ceux qui sont sur le penchant de la roche Tarpéienne. Arrivé à cette hauteur, on aperçoit d'abord une vaste place environnée de galeries couvertes et de hautes colonnades, à l'extrémité desquelles le temple s'élève avec majesté. La forme en est carrée ; il se divise en quatre parties : le vestibule, qui forme la façade ; il est toujours tourné vers l'occident, en sorte que le Peuple qui s'y rassemble, tourne naturellement ses regards vers le lieu où le soleil prend sa course : la seconde partie forme le fond du temple vis-à-vis du vestibule : des deux côtés sont les ailes, formées chacune d'une galerie soutenue par des rangs de colonnes ; l'une d'elles est consacrée à Junon, et l'autre à Minerve. Au milieu, est le corps du temple appelé proprement *cella*. C'est dans la partie la plus reculée, en face du vestibule, qu'est placée la statue de la Divinité. Ce lieu est nommé le *penetrale* ou *sacrarium* ; il n'est pas permis au Peuple d'entrer dans cette enceinte, où règne une obscurité religieuse, la plupart des temples ne recevant de lumière que par la porte.

Il y a trois autels : le premier est aux pieds de la statue ; il est très-élevé, c'est de là que vient le mot *altare* (*alta ara*), qui exprime en langue romaine cette élévation ; il sert aux libations, et l'on y brûle l'encens et les parfums : le second sert aux sacrifices ; après y avoir fait les libations, on y verse le sang des victimes que l'on y brûle avec les prémices : le troisième est un autel portatif sur lequel on place les vases sacrés, les offrandes, etc.

Je n'entreprendrai pas de décrire tout ce qui orne l'intérieur de ce temple célèbre ; on y voit des sculptures et des peintures exquises ; la statue du maître des Dieux y brille avec la foudre, la couronne et le sceptre d'or. J'y ai vu une figure de la Victoire, envoyée par Hiéron, Roi de Syracuse ; elle est d'or pur, et pèse trois cents livres. Un grand nombre de statues offertes par les Rois alliés, sont aussi précieuses par la beauté du travail que par la richesse de la matière. De la

voûte, pendent, de tous côtés, des offrandes et des présens magnifiques. A chaque colonne, on voit attachés de riches dépouilles, des tableaux votifs, des simulacres de toute espèce, des armes de triomphateurs, des instrumens des arts figurés en or ou en argent, des couronnes sans nombre, et surtout une multitude de boucliers votifs, tous de métaux précieux ; ils sont gravés de différentes figures artistement travaillées, qui représentent l'action qui les a fait décerner. Les trépieds, patères, vases, lits sacrés, etc., sont gardés soigneusement dans une espèce de trésor appelé le *donarium*, parce que la plupart des objets qu'il renferme, proviennent des dons des citoyens ou des Rois étrangers. C'est encore là que l'on conserve les livres Sibyllins, les boucliers sacrés ou *anciles*, et tous les dépôts de la Religion.

Vous remarquerez que ce nom de *Capitole*, par lequel on désigne plus particulièrement le temple du Souverain des Dieux, exprime, dans leur ensemble, cette multitude de monumens religieux qui couvrent le mont Tarpéien, et en font en quelque sorte une ville sacrée. On y voit le temple de Jupiter Férétrien, celui de Junon Moneta ; sur le penchant de la montagne, est le temple de la Concorde ; enfin, on compte en ce lieu plus de cinquante temples réunis dans une même enceinte.

Les autres temples de cette ville immense, quoique moins magnifiques que le Capitole, étonnent encore par leur splendeur. A l'aspect de cette inconcevable quantité de statues d'or et d'argent, de ces vases, de ces coupes enrichies de pierres précieuses, de tant d'objets, plus riches encore par le travail que par la matière, on ne peut se défendre de penser que la piété des Romains a été plus ruineuse pour les Peuples, que leur ambition.

Les temples de Rome offrent entre eux des différences qui annoncent l'essence de la Divinité à laquelle ils sont dédiés. Ceux de Jupiter, de Junon, de Minerve, sont toujours situés sur les lieux les plus élevés, parce que ces Dieux doivent, d'un seul coup d'œil, embrasser l'universalité du Peuple qui les révère. Par une suite de la même idée, ceux de Jupiter Foudroyant, du Soleil, de la Lune, du Ciel, sont ouverts par la partie supérieure,

pour que le Dieu qui y préside, puisse y porter ses regards sans obstacles.

De même, l'architecture d'un temple offre, pour l'ordinaire, une sorte d'analogie avec la Divinité à laquelle il est dédié. Ainsi, l'ordre dorique, grave et sévère, est affecté à Mars, Bellone, Castor et Pollux ; l'ionique, à la fois élégant et simple, décore les temples de Junon, Diane, Bacchus ; tandis que le corinthien, plus gracieux et plus orné, est particulièrement réservé à Vénus, à Flore et à Proserpine.

C'est encore une chose digne de remarque, les Dieux, auteurs des véritables biens, ont tous leurs temples dans l'intérieur des murs de Rome, tandis que ceux de Vénus, Bellone, Mars même, cette Divinité si bien servie par les Romains, sont hors de la ville. Le culte qu'on leur rend, naît de la crainte plutôt que de l'amour ; il semble qu'en les écartant de ses foyers, ce Peuple ait cherché à en éloigner les passions ennemies du repos des hommes.

Dans cette journée, consacrée tout entière aux exercices religieux, j'observai avec attention les cérémonies que l'on y pratique, et j'y reconnus une grande analogie avec celles des Grecs. De même, les victimes doivent être sans tache et sans défauts essentiels ; elles ne doivent pas avoir subi le joug ; des prêtres d'un ordre inférieur parcourent sans cesse les campagnes pour choisir les animaux qu'ils jugent dignes d'être présentés aux Dieux ; ils les marquent avec de la craie, et ce sont ceux-là que l'on doit toujours se procurer pour les sacrifices publics ou particuliers. Les victimes les plus agréables à Jupiter, sont ces bœufs d'une blancheur éclatante, qui paissent sur les bords du *Clitumnus*, au pays des Falisques, dont les eaux, dit-on, ont la vertu de changer leur couleur. On lui offre encore des génisses, même un simple veau ; mais il serait rejeté par les prêtres, s'il était porté sur les épaules. Toute victime doit être conduite sans violence, comme si elle allait au sacrifice par le seul effet de l'instinct ; on veut que la corde qui la retient soit tout-à-fait lâche ; on doit même la lui ôter quand elle est devant l'autel. On offre aux autres

Dieux, des béliers, des porcs, des chèvres; Minerve, cependant, n'accepte pas ce dernier sacrifice; j'en ai demandé la raison: c'est, m'a-t-on dit, parce que cet animal fait périr l'olivier, dont il broute la feuille. J'ai vu des hommes à qui leurs faibles moyens ne permettaient pas de sacrifier de véritables victimes, offrir en leur place, des simulacres de pâte ou de cire, et ces humbles hommages étaient reçus avec bonté.

Le sacrifice s'accomplit de la même manière que parmi nous; j'ai remarqué seulement que les assistans se couvrent la tête au moment de l'invocation, circonstance qui n'a pas lieu en Grèce. En général, les cérémonies religieuses des Romains ont avec les nôtres, une analogie qui ne permet pas de douter de leur origine. Celles qui leur sont particulières, ont été apportées d'Etrurie à Rome, où les ministres du culte les ont rendues plus assorties à la nature de leur gouvernement, et aux circonstances qui les ont fait adopter. Les chefs de la Religion ont, à cet égard, toute la latitude qu'ils peuvent désirer, parce que tout ce qui tient aux rites, aux prières, aux mystères religieux, ne se transmet que de prêtre à prêtre. Jamais les règles à suivre dans ces saintes cérémonies n'ont été transcrites; on regarderait comme une profanation de confier ces hauts secrets à des lettres mortes. La seule tradition les communique à ceux qui doivent en être instruits, et les changemens qu'ils jugent convenable d'y apporter, selon les temps et les circonstances, ne dépendent que de leur seule volonté. Ils sont, à cet égard, les arbitres de la croyance publique, et ils la dirigent selon les vues du gouvernement, ou d'après leurs propres desseins.

Malgré cette ressemblance entre le culte des deux Peuples, les Romains ont surchargé leurs cérémonies d'une multitude d'observances minutieuses, qui peuvent imposer au vulgaire, mais qui blessent la majesté de la Religion, aux yeux de l'homme éclairé. Une seule parole déplacée détruit l'effet d'un sacrifice, et oblige à le recommencer. On ne doit se servir que de termes détournés pour exprimer l'acte même qui a lieu en ce moment. Ainsi le victimaire ne dit pas au prêtre, *frap-*

perai-je? mais ferais-je? le prêtre répond *fais*, et il se garde de dire *frappe*. De même le mot d'*égorger* une victime serait l'équivalent d'un blasphème; on doit se servir du mot *immolare*, formé de *mola*, qui exprime ces gâteaux sacrés, en forme de petite *meule*, que l'on place sur la tête d'une victime. Le cri d'une souris, qui se fait entendre pendant une cérémonie religieuse, en détruit entièrement l'effet; mais si, par un jeu de nature, dont on a des exemples, une souris blanche vient à paraître en ce moment, c'est le plus heureux de tous les présages.

Il ne faut pas comprendre dans cette multitude d'obscurités, des emblèmes ingénieux, qui sont plus à la portée de l'intelligence de l'homme, et qui lui rappellent ses devoirs les plus importants. C'est ainsi qu'on ne peut faire de sacrifice sans farine, ni offrir de libations avec du vin provenant d'une vigne qui n'aurait pas été taillée. Il est facile de sentir que cette loi sacrée tend à faire regarder l'agriculture comme un acte de Religion.

Sans porter atteinte à ce respect que l'on doit toujours aux institutions religieuses d'un Peuple quelconque, j'oserai dire qu'un extrême amour du merveilleux, uni à une piété sincère, n'a produit dans l'imagination des Romains que des fruits monstrueux. Ici, on ne vous entretient que de prodiges, de signes miraculeux, par lesquels les Dieux ont manifesté des volontés, que l'on pourrait, sans crime, attribuer aux hommes. Tantôt leurs statues, couvertes de sueur, expriment leur angoisse pour un Peuple chéri; d'autres fois, il est tombé des pluies de sang, de chair; les simulacres ont remué les yeux, tourné la tête, ils ont même parlé. On vous dira que des souris ont annoncé la guerre des Marse, en dévorant, à Lavinium, des boucliers d'argent. Si de nombreux témoignages peuvent attester la vérité d'un fait, il n'en est pas de mieux constaté; si l'on doit le juger au tribunal de la raison, il n'en est pas de plus incertain.

Mais pourquoi le Peuple de Rome en douterait-il, lorsque tant de fois les Dieux se sont plu à confirmer ces Oracles, que l'on avait osé proclamer en leur nom? Ils

viennent encore de donner une nouvelle preuve de cette bienveillance, que l'immensité de leurs dons n'a pas épuisée. A peine la cérémonie des obsèques était finie, que le ciel se couvrit de nuages épais, le tonnerre se fit entendre, et les cataractes célestes, s'ouvrant tout à coup, prodiguèrent à une terre avide, ces eaux si longtemps attendues. Sans doute, cet événement peut être purement naturel ; mais un bonheur, tant de fois répété, ne peut s'attribuer entièrement au hasard. La fortune peut donner quelques jours de prospérité, les Dieux seuls en donnent des siècles.

LETTRE XLI.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Naissance d'un enfant. Noms. Education.

AU milieu des calamités qui ont porté la désolation au sein de toutes les familles, la nature, poursuivant son cours éternel, leur apporte les seules consolations qu'elles soient susceptibles de recevoir ; et elle s'efforce de réparer leurs pertes. La jeune Octavia vient de donner un fils à son époux. J'ignorais cet événement désiré, lorsqu'un matin je remarquai une agitation extraordinaire parmi les femmes attachées au service de la jeune épouse. Les unes élevaient à la hâte un autel à la Déesse *Natio*, d'autres le paraient de guirlandes de *parrot*, plante dont les semences innombrables offrent un juste emblème de la reproduction des êtres.

On avait déjà fait venir, depuis plusieurs mois, une nourrice du pays des Samnites. Ce peuple dont la valeur a été si long-temps fatale aux Romains, conserve parmi eux son antique réputation ; ils pensent, non sans raison, que des enfans, allaités par des femmes courageuses, ne sauraient devenir des hommes timides. Sans doute vous direz que, d'après ce principe, les femmes romaines, si souvent illustrées par des traits

héroïques, auraient un moyen plus sûr d'atteindre leur but, en remplissant elles-mêmes les devoirs que leur impose la maternité ; mais ici, comme en Grèce, tout ce qui est à l'usage du Peuple a cessé de convenir aux grands ; et l'on voit à regret une mère se reposer du soin de nourrir son enfant, sur une personne qui n'y était pas appelée. Il faut le dire, cependant, une nourrice est loin d'être regardée ici comme un être mercenaire : considérée du maître, chérie de la maîtresse, respectée par tous les serviteurs, elle devient, en quelque sorte, un membre essentiel de cette famille qui lui a confié ce qu'elle a de plus cher. Si c'est un fils, elle préside aux soins qu'exigent ses premières années ; son zèle voit tout, et prévoit tout ; et, rivale de la véritable mère, elle en partage le doux nom. Lorsque son enfant adoptif passe entre les mains des hommes, elle sait encore adoucir, par des moyens détournés, ce qu'une éducation sévère pourrait avoir de trop rigoureux. Sa vive tendresse développe dans l'âme du jeune homme le germe heureux de la reconnaissance, et elle en recueille le fruit assuré. Ce sentiment tient à la plus haute antiquité, chez les Romains ; on se rappelle encore que la nourrice d'Enée eut part à ses infortunes, le suivit dans tous ses voyages : elle mourut en arrivant en Italie ; et ce héros, pour dernière marque de tendresse, donna son nom à la ville de *Caïete*.

Est-ce une fille qui lui est confiée ? Que de soins pressés ! que de vigilance ! que de chaleur ! La mère la plus tendre peut à peine l'égaliser. Le mariage de la jeune fille ne les sépare même pas ; sa nourrice la suit dans sa nouvelle maison, dont elle devient en quelque sorte le régulateur.

Dolabella désirait passionnément un fils ; ses vœux furent exaucés. Lorsqu'on le lui présenta, et que, selon l'usage, on l'eut posé à ses pieds, il se hâta de le relever, en invoquant à haute voix la Déesse *Levana*, puis le pressant doucement contre son sein : " O mon fils," s'écria-t-il, " en quel temps es-tu né ! Le tonnerre gronde sur ton berceau ; puisse-t-il épuiser ses coups sur la tête de ton père ; et puisses-tu ne connaître que

des jours sereins !” Alors le remettant aux bras de sa nourrice : “ Présentez,” lui dit-il, “ cet enfant à mes clients ainsi qu’à mes serviteurs, et le reportez près de sa mère. Demain, pour constater sa naissance, on déposera un *nummus* sur l’autel de Junon Lucine.

“ Le croirez-vous, mon cher Polyclète ?” me dit-il ensuite, “ l’amour paternel, ce sentiment si puissant, si énergique, n’a pas toujours suffi pour assurer, parmi nous, l’existence de l’enfant qui vient de naître ; il a fallu que la loi vînt à son secours. Quelle idée aurez-vous de nos ancêtres, quand vous saurez qu’autrefois leur volonté, ou plutôt leur caprice, décidait du sort de leur postérité ? Ce fut Romulus qui obligea les Romains à élever tous leurs enfans mâles, et les aînées d’entre leurs filles ; il ne leur permit pas de les faire mourir avant qu’ils eussent atteint l’âge de trois ans : c’était leur assurer la vie. Cette obligation ne s’étendit pas jusqu’aux enfans monstrueux ou mal conformés ; en ce cas, le père devait assembler cinq de ses voisins, dont les avis réunis l’autorisaient à sacrifier l’innocente victime. Des peines sévères furent décernées contre ceux qui auraient enfreint ces lois.

“ Je n’ai pas craint,” continua-t-il, “ de vous faire un aveu pénible ; j’espère que votre confiance répondra à la mienne : un vieux Romain qui a long-temps habité votre pays, m’a souvent répété qu’on y faisait encore ce qui se faisait autrefois parmi nous ; qu’en Grèce, comme à Rome, on place l’enfant nouvellement né aux pieds de son père ; mais que si celui-ci ne le relève pas, ou qu’il détourne la tête, la faible créature est condamnée à perdre ce don sacré de la vie que les Dieux viennent de lui accorder. Je me suis toujours refusé à le croire ; le Peuple le plus éclairé doit être aussi le plus humain.”

En parlant ainsi, Dolabella me regardait avec attention ; mon embarras lui fit connaître la vérité. “ Eh quoi,” dit-il, “ vous avez conservé de tels usages, et vous nous appelez des Barbares ! Voilà donc ces Grecs si vantés ! Ils se glorifient de leurs législateurs, et ils

outragent la loi la plus sacrée ! Ils citent leurs philosophes, et ils négligent les plus simples devoirs !”

“ Si de mauvaises lois,” répondis-je, “ pouvaient en justifier de plus mauvaises encore, votre propre Code viendrait à la défense du nôtre. A Athènes, un père peut immoler son fils naissant ; à Rome, il peut le vendre publiquement, et le réduire à un état que lui-même estime pire que la mort : ces lois sont également cruelles, et la rigueur même en prévient l’effet. Convenons l’un et l’autre que la législation des nations les plus civilisées conserve des traces de leur ancienne barbarie, sans que la douceur de leurs mœurs actuelles en soit altérée, parce que les mœurs sont plus puissantes que les lois elles-mêmes. Toute institution qui outrage la nature ne peut avoir de durée, et à peine citerait-on aujourd’hui en Grèce un citoyen qui ait sacrifié ses enfans, comme au temps de *Laius* ; de même qu’à Rome, je ne crois pas qu’il existe beaucoup de pères qui aient conduit les leurs au marché.”

“ J’ignore,” répliqua-t-il, “ ce qu’ont pu faire nos ancêtres à ce sujet ; mais j’ai peine à croire que ces mêmes hommes qui donnaient si souvent la liberté à des esclaves, aient pu la ravir à leurs enfans. Vous le voyez, la naissance d’un fils est pour un Romain une époque solennelle ; à peine est-elle annoncée, ses clients s’empressent d’en féliciter leur patron ; ils saluent, par leurs acclamations, celui qui doit être un jour leur protecteur. Chaque année, à pareil jour, ils lui renouvellent leurs hommages, et cette fête, religieusement observée, devient la plus touchante que puisse célébrer une famille. La naissance d’une fille répand un joie aussi vive sans doute, mais dont les signes ne dépassent pas l’enceinte de la maison. Les clients se bornent alors à de simples félicitations ; un être, destiné à passer dans une autre famille, ne doit pas exciter en eux des transports bien vifs.”

“ Quels noms,” demandai-je, “ avez-vous donnés à votre fils ?” “ Il n’en a point encore,” répondit-il ; “ l’enfant qui vient de naître est exposé à tant d’accidens, que l’on attend au neuvième jour, lorsque son existence

paraît plus assurée, pour constater sa naissance en le faisant inscrire dans les registres de sa tribu, et lui donner son premier nom ; il porte tacitement le second, et ce n'est qu'au moment de prendre la robe virile, qu'il reçoit sa première qualification.

“ Lors de la fondation de Rome,” continua-t-il, “ ces grandes familles, devenues depuis si célèbres, ne consistant encore que dans leurs chefs, les premiers citoyens, le Souverain même, ne portaient qu'un seul nom ; *Romulus* et *Remus* vous en offrent un exemple. Ceux qui leur succédèrent en eurent bientôt deux, tels que *Numa Pompilius*, *Ancus Martius*. Les familles s'étendant par degrés, il fallut employer de nouvelles qualifications pour en désigner tous les membres, surtout dans les rangs un peu relevés ; de sorte que, depuis long-temps, un Romain, qui n'est pas de la dernière classe du Peuple, porte toujours trois noms.

“ Le prénom (*prænomen*) sert à distinguer les différentes branches d'une même famille : tels sont *Quintus*, *Marcus*, *Cneius*, etc. ; on les retrouve dans la plupart des grandes maisons de Rome ; et, quoiqu'ils soient à l'usage de toutes, ils appartiennent exclusivement à une partie des individus qui les composent.

“ Le nom (*nomen*) est le type de la famille ; il appartient également à ses différentes branches. Nous nous en servons souvent d'une manière collective, et nous disons les *Fabiens*, les *Cornéliens*, etc., surtout en parlant des grandes maisons de Rome.

“ Le surnom (*cognomen*) tire son origine de quelque qualité ou de quelque défaut, soit de l'esprit, soit du corps, ou de quelque action bonne ou mauvaise. Tantôt il rappelle un éloge, et tantôt un trait de satire. La postérité les a soigneusement conservés, et souvent ils désignent des hommes qui ne ressemblent guère à leurs pères.

“ Enfin, quelques Romains portent encore un quatrième nom, (*agnomen*). Qu'un citoyen, déjà chargé de ses trois noms, se distingue par quelque action d'éclat, qu'il remporte une grande victoire, ou soumette une province considérable, la voix publique ajoute à son nom,

celui du lieu où sa valeur s'est exercée. Publius Cornelius Scipion passe pour être le premier à qui le Peuple ait accordé cette récompense, en l'honorant du nom d'*Africain*. Cet usage a lieu encore pour ceux qui, étant adoptés par une autre famille, en ajoutent le nom au leur.

“ Ainsi l'*agnomen* et le *cognomen* sont nécessairement significatifs. Le nom, proprement dit, offre souvent un sens qui nous rappelle la simplicité de nos pères. C'est ainsi que les *Porcius* eurent pour fondateurs un gardeur de porcs, les *Bubulcus*, un gardeur de bœufs, etc. Le prénom indique ordinairement l'ordre de naissance, comme *Quintus*, *Sextus*, *Decius*, abrégé de *Decimus*; il exprime aussi le courage, tels sont *Marcus*, *Mamercus*, *Marcellus*, tous dérivés de Mars. Quelquefois, cet ordre est interverti, et le prénom d'une famille devient le nom propre d'une autre, ainsi qu'on le voit dans celles des *Octavius*, des *Marcellus*, etc.

“ Nos femmes ont des noms plus simples. L'aînée porte toujours celui de la famille, avec une désinence féminine, telles que *Cornelia*, *Octavia*; celles qui la suivent sont désignées de même en public, mais dans l'intérieur de la maison on les nomme familièrement *Secundilla*, *Quartilla*, *Quintilla*, *Sextilla*; et ces expressions, à la fois gracieuses et caressantes, s'assortissent parfaitement aux objets qu'elles indiquent.”

Après m'avoir donné ces éclaircissemens, Dolabella me demanda quels étaient, à cet égard, les usages de la Grèce. Je satisfis à son désir; “ mais,” ajoutai-je, “ quoique nous comptions un grand nombre de familles illustres dont quelques-unes n'hésitent même pas à placer des Dieux parmi leurs ancêtres, l'importance extrême que nous attachons aux talens, quels qu'ils soient, faisant briller tout à coup des noms jusqu'alors obscurs, ceux qui ne rappellent que des souvenirs, perdent nécessairement une partie de leur éclat. Ici, les noms sont une propriété exclusive des familles; tous, comme des lignes parallèles, sont descendus, sans se confondre, depuis les fondateurs de Rome, jusqu'à ceux qui les portent aujourd'hui; tandis qu'en Grèce, où des noms,

quoique plus usités dans certaines familles, sont cependant à l'usage de toutes, l'homme le plus connu, doit faire l'énumération de ses ancêtres, s'il veut constater sa naissance.

“ Parmi nous, les noms les plus célèbres se reproduisent souvent, même dans les dernières classes du Peuple, et il est peu de villes où l'on ne trouvât des Agamemnons, des Aristides ou des Socrates. C'est à celui qui veut que l'on conserve de lui une mémoire distincte, à y attacher des souvenirs qui lui soient personnels.”

“ La nature de nos gouvernemens,” répliqua Dola-bella, “ donne la raison de ces différences. La plupart de vos citoyens sont indépendans les uns des autres; ici, les obligations réciproques des patrons et des clients, exigent que la filiation des familles ne soit jamais douteuse. Mon fils aura pour prénom *Publius*, il est *Cornélien* par droit de naissance, plus tard il recevra son surnom; et, quand il sera d'âge à paraître en public, il n'est pas de Romain qui, en l'entendant nommer, ne connaisse à l'instant son origine, et la branche à laquelle il appartient.”

“ Sans doute,” dis-je, “ vous vous êtes déjà fait un plan d'éducation pour le jeune *Cornelius*?” “ Quoique le moment d'en faire l'application,” répondit-il, “ soit encore éloigné, je m'en suis occupé souvent. Ce que mon père a fait pour moi, je le répéterai fidèlement pour mon fils. A la sortie des mains des femmes, on confia mon enfance à un homme sage et vigilant, dont la principale fonction était de ne me jamais quitter. Bientôt, un savant grammairien m'apprit à connaître les richesses de la langue latine, et à en faire un usage heureux. Notre histoire, nos lois, m'étaient expliquées par d'autres maîtres; enfin, un Centurion, vieilli dans les combats, m'enseignait les élémens d'un art cher aux Romains, en même temps qu'il me préparait, par degrés, à supporter ce qu'il a de pénible. A ces divers moyens d'instruction, ajoutez, de la part des parens, une exacte observance de devoirs prescrits par la Religion; une attention soutenue à ne se permettre devant un jeune

homme, aucun trait, aucun mot qui puisse altérer la pureté de ses mœurs ; à de sages leçons, joignez de grands exemples, et vous aurez une juste idée de l'éducation que reçoivent nos jeunes Romains.

“ Telle est, mon cher Polyclète,” continua-t-il, “ la manière dont se sont formés ces grands hommes qui brillent dans nos annales. Sans doute, un père éclairé devrait se borner à leur préparer de dignes successeurs ; mais quoique élevé près d'un père nourri des maximes de l'ancienne Rome, je sens qu'il est d'autres victoires que celles dont on s'honore ici ; vos entretiens, ceux de quelques jeunes Grecs instruits, m'ont fait rougir de cette supériorité qui nous accable, au sein de la toute-puissance ; et si l'âge inflexible me condamne à m'agiter le reste de ma vie, dans un cercle trop resserré, je veux qu'une éducation plus généreuse prépare mon fils à ces hautes connaissances, auxquelles il ne m'est plus permis d'atteindre. Mais quelque étendue que puisse acquérir l'esprit humain, il ne saurait tout embrasser ; quoique étranger aux lettres et aux sciences, je les honore également ; et j'attends de votre amitié de me diriger dans le choix que je devrai faire entre elles.”

“ Mon cher Dolabella,” répondis-je, en souriant, “ souffrez que je vous dise que jamais, en Grèce, on n'eût fait une telle demande. Les sciences et les lettres y marchèrent toujours d'un pas égal ; elles furent cultivées à la fois par les mêmes hommes, et c'est à cette heureuse association que nos écrivains doivent cette supériorité qui les distinguera dans tous les siècles. Homère étonne par son savoir, autant que par son génie ; Platon joignit l'instruction la plus étendue à tout ce que l'art oratoire a de plus séduisant ; Aristote établit à la fois les principes de toutes les sciences, et les règles de tous les genres d'éloquence.

“ Sans les lettres, les sciences seraient sans éclat, elles ne pourraient s'étendre, elles périraient au sein de celui qui les possède ; et, par un juste retour, elles rendent aux lettres l'appui qu'elles en ont reçu. Sans elles, l'histoire manque de vérité, la logique de préci-

sion, la poésie ne connaît plus de règles, et la critique dégénère en satire.

“ Les Muses se tiennent par la main ; l'encens qu'on brûle sur leurs autels, doit se partager entre elles toutes. C'est pour exprimer cette union éternelle, que Pythagore leur offrit, sans les séparer, une hécatombe philosophique, en reconnaissance de la découverte qu'il avait faite d'une vérité importante en mathématiques. C'est encore par une conséquence de ce même principe, que les neuf livres qui composent l'histoire d'Hérodote, ont été dédiés aux neuf Muses.

“ C'est donc en vain,” ajoutai-je, “ que vous prétendez séparer ce qui est inséparable de sa nature. Ouvrez à votre fils toutes les voies de l'instruction ; qu'il en saisisse toutes les branches : toutes partent du même tronc ; il n'en est aucune qui ne l'aide à s'élever jusqu'au sommet de cet arbre dont les fruits, comme ceux du lotos, font oublier les peines qui troublent cette triste vie.”

LETTRE XLII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

*Causes secrètes de la guerre civile. Accusations réciproques.
Torts mutuels.*

TOUT repose au lieu que j'habite, et dans ce calme profond, assis auprès d'une lampe solitaire, je m'efforce de rappeler à ma mémoire jusqu'aux moindres circonstances d'une soirée, qui m'a donné plus de lumières sur la situation actuelle de Rome, que je n'eusse pu en obtenir des observations les plus suivies. Un entretien dont j'ai été le témoin, m'a enfin éclairé sur ces mouvemens terribles qui portent le trouble dans cette ville superbe, et dont l'univers même est ébranlé. Je n'ajouterai aucune observation à ce que j'ai entendu ; je rapporterai, avec une exactitude scrupuleuse, les raisons

des deux partis : je tâcherai même d'employer les propres expressions des interlocuteurs. Vous prononcerez entre l'un et l'autre ; c'est à vous qu'il appartient de prendre le rôle d'un juge : je me borne à celui de narrateur.

Hier au soir j'étais seul avec le Sénateur Dolabella et son fils. Tous deux faisaient la longue énumération de tant d'illustres victimes ; tous deux rappelaient ces événemens rapides et sanglans, qui ont atteint tant de familles, et qui menacent toutes les autres. Attaché au destin de ces amis généreux, je ne craignais pas de me mêler à leur entretien. M'appliquant sans cesse à remonter des effets aux causes, vainement je les pressais de me faire connaître les motifs, réels ou feints, de cet égarement de tout un peuple, et je déplorais en lui cette étrange facilité à s'abandonner aux derniers excès, pour défendre des intérêts qui ne peuvent être les siens.

Enfin, nous passâmes dans le *Triclinium* ; déjà nous étions à nos places, lorsque nous vîmes entrer subitement un homme revêtu *sagum*, ou habit militaire. A son aspect, le Sénateur et son fils se levèrent avec empressement, en donnant les marques de la plus vive satisfaction. " Mon vieil ami," dit-il, en tendant, avec dignité, la main à Dolabella, prêt à partir pour un long voyage, j'ai voulu vous voir encore une fois, et m'asseoir à cette même table, où si souvent j'ai été accueilli avec bonté." En disant ces mots, il se mit sur le lit même du Sénateur, refusant la place d'honneur que l'on voulait le forcer de prendre.

Etonné de ces marques de déférence, je dirais même de respect, envers un homme dont l'extérieur et les manières annonçaient une extrême simplicité, je le regardais avec attention. Sa taille était élevée, sa figure noble et martiale, son front ouvert, quoique profondément sillonné, offrait un mélange de tristesse et de supériorité tranquille qui faisait naître à la fois l'intérêt et la confiance. Ses expressions étaient simples et négligées ; il semblait dédaigner de briller par l'éloquence ; on eût dit qu'il se sentait en lui-même, des moyens plus sûrs de persuader.

Il demanda si la maison du Sénateur avait toujours été respectée dans ces derniers temps ; sur l'affirmative, il parut satisfait, et il s'exprima du ton d'un chef qui voit avec plaisir que ses ordres ont été suivis exactement. J'avais sans cesse les yeux fixés sur cet homme, en qui tout me semblait extraordinaire. Je ne doutais pas que je ne visse en lui, un de ces chefs illustres appelés à décider du sort des nations, et dont les noms retentissaient sans cesse autour de moi ; j'attendais avec impatience que l'on prononçât le sien, et mon attente était toujours déçue. Le jeune Dolabella devinait mon impatience et semblait prendre plaisir à la prolonger. Mon application à regarder cet inconnu excita son attention. "Jeune homme," me dit-il, "vous me semblez étranger." "Je le suis," répondis-je ; "un sort contraire m'a amené en ces lieux ; et, quoique j'y aie trouvé ce que je n'aurais osé espérer, je suis malheureux, puisque je suis condamné à vivre loin de ma patrie." "Ah !" reprit-il, "s'il vous reste encore l'espérance de la revoir, il est des êtres bien plus malheureux que vous !" En prononçant ces mots, une émotion douloureuse se peignit sur tous ses traits. Il se tut pendant quelques instans. Puis, s'efforçant de surmonter le trouble dont il était agité, il demanda qui j'étais, et quels événemens m'avaient conduit à Rome. Le jeune Dolabella répondit en peu de mots à ses questions, ajoutant avec bonté, qu'attaché depuis long-temps à sa famille et initié dans tous ses secrets, on pouvait s'en entretenir devant moi sans contrainte.

"O Jeune Grec," s'écria-t-il alors, "ayez confiance aux Dieux, et attendez tout du Peuple Romain, de ce Peuple généreux et sublime dont il m'était si doux de faire partie." Puis, levant les mains au ciel : "Dieux justes, qui connaissez mon ardent amour pour ma patrie, Dieux de Rome dont j'ai tant de fois encensé les autels, donnez-moi le courage de la fuir à jamais. Enceinte sacrée, glorieux monumens, noble fleuve dont le nom seul rappelle tant d'illustres souvenirs ! je ne vous reverrai plus ! Ville superbe et coupable, je m'arrache à regret de ton sein déchiré ; mais le lieu où il s'est com-

mis tant de crimes, celui où il s'en prépare de plus grands, peut-être, ne doit plus être habité par Quintus Sertorius."

A ce nom, je me sentis frappé de respect. Eh quoi ! disais-je, le voilà donc ce général célèbre par tant de victoires, ce citoyen renommé par tant d'actions généreuses. L'univers admire ses hautes vertus, et il est réduit à fuir une ingrate patrie !

" Ah ! " s'écria le vieux Sénateur, " puisque vous deviez l'abandonner, cette malheureuse Rome, que ne preniez-vous ce cruel parti, avant de vous unir à ces hommes farouches qui devaient n'y rentrer qu'en bravant les lois les plus saintes ? Je le sais, votre seule présence a arrêté de grands crimes. Moi-même, inscrit dès long-temps sur les listes de l'implacable Marius, j'eusse été sa première victime. C'est par vous que ma vieillesse désolée se prolonge de quelques jours. Mille autres vous doivent leur salut. Aurez-vous donc le triste courage de laisser à la merci de leurs ennemis, tant d'infortunés, qui ne le sont devenus que par les efforts du parti que vous avez embrassé ? Ah ! restez pour apaiser les fureurs de vos barbares compagnons. Je n'ignore pas qu'avant peu, des mouvemens contraires à ceux qui viennent d'avoir lieu, peuvent changer, encore une fois, la face de l'Etat. Une nouvelle carrière de vengeance va s'ouvrir, peut-être ; elle pourrait vous atteindre. Celui qui brava tant de fois la mort dans les rangs ennemis, peut, sans rougir, la craindre des mains d'un assassin. Laissez à ma reconnaissance le soin de conserver des jours plus précieux que n'étaient les miens. Souffrez que je fasse pour vous, ce que vous daignâtes faire pour moi ; et ce que vous avez obtenu de Marius, je l'obtiendrai de Sylla."

" Quoi, vous le connaissez," reprit Sertorius, " et vous croyez le fléchir ! L'amour de la justice, qui fait taire en vous toute autre passion, a-t-il donc du pouvoir sur cette âme de fer ? Tyran détestable et perfide, pour venger la patrie, dira-t-il, il immolera jusqu'au plus faible de ses propres ennemis. Ce que d'autres ont fait par emportement, il le fera par un affreux calcul. Cette

frénésie se fût arrêtée en eux ; rien n'arrêtera la froide férocité de Sylla. Toutefois, gardez-vous de croire que ce soit pour échapper à ses coups, que je m'éloigne de ces lieux. Un soin plus noble m'occupe en ce moment. Rome, telle que je l'ai connue et servie trop long-temps, Rome va périr sur les bords du Tibre ; les bords du Tage la verront renaître. Là, sous un heureux ciel, nos institutions vont reprendre leur antique pureté. Là, on ne verra plus un Peuple courbé sous la hache d'un licteur, s'exterminer par ses propres arrêts. Là, on ne verra pas de nobles Sénateurs se dégrader dans le vain espoir d'échapper à la mort qui les poursuit. Là, aidé d'illustres amis, qu'une même horreur de la tyrannie attache à ma fortune, nous fonderons une nouvelle Rome. Les Dieux, qui lisent au cœur des hommes, applaudiront à notre ouvrage. Notre heureuse ville brillera dans ces régions lointaines. La solide piété, la modération, l'ardent amour de la patrie, toutes les vertus que le Ciel avait départies à nos ancêtres, et que leurs descendants ont méconnues, brilleront d'un nouvel éclat. Un feu dont rien n'altérera la pureté, brûlera sur de nouveaux autels. Un nouveau Capitole rivalisera avec celui que des monstres ont souillé, et peut-être le Maître du tonnerre ne refusera pas l'encens que des mains libres et généreuses feront fumer en son honneur. Vous m'avez entendu. Bientôt, demain peut-être, je quitte Rome pour ne la revoir jamais, et je pars pour cette grande entreprise."

" Ah ! " s'écria le jeune Dolabella, " puissent les justes Dieux vous accorder le succès dû à vos nobles desseins ; et puisse une heureuse concurrence rappeler dans la mère patrie, des vertus trop long-temps oubliées ! "

Emu de tout ce que je venais d'entendre : " Digne Romain, " dis-je à Sertorius, " ô combien il deviendrait légitime le joug que Rome impose sur tant de nations, si leurs vainqueurs vous ressemblaient ! "

" O jeune homme, " dit-il en rougissant, " cessez un éloge dont je ne suis pas digne, et qu'il m'est impossible de souffrir. Si vous pouviez lire au fond de mon cœur,

vous le verriez déchiré de regrets, je devrais dire de remords : peut-être n'est-ce que pour y échapper, que je me hâte de fuir une terre qui me rappelle trop vivement des torts où je fus entraîné, mais que je ne me pardonnerai jamais."

Nous nous regardions en silence. Le vieillard prit enfin la parole. " Je vous entends trop bien," dit-il : " celui qui, pendant toute sa vie, a marché dans les voies de l'honneur, qui a servi dignement sa patrie, s'étonne d'être associé à ses mortels ennemis. Le bien qu'il a pu faire, les maux qu'il a empêchés, ne peuvent le justifier à ses propres yeux, et lui-même se juge avec une sévérité qu'il ne trouverait pas dans les autres. Pourquoi vous le dissimulerais-je ? non, je ne comprendrai jamais que le grand, le noble Sertorius ait pu marcher sur la même ligne que tant d'hommes que je craindrais de nommer. Comment des âmes si différentes de la vôtre, ont-elles pu s'en faire entendre, et quel intérêt commun a pu les réunir ?"

" Si tout autre qu'un vieil ami, répondit Sertorius, m'eût fait une telle question, j'eusse dédaigné d'y répondre. On peut s'accuser soi-même, il en coûte toujours de se justifier ; mais, au moment de me séparer de vous pour jamais, je veux vous laisser un témoignage authentique de ma sincérité. Oui, je reconnais mon erreur, et moi-même je m'en punis. Plaise aux Dieux que chacun reconnaisse la sienne, et déplore à jamais les maux qu'il a causés ! Vos Patriciens, vos Sénateurs ont semé l'insulte, et ils s'étonnent qu'elle ait produit la vengeance. Ce langage paraît vous étonner. Eh quoi ! la véritable cause de cette lutte sanglante, vous est-elle inconnue ? avez-vous donc jamais cru que cette foule de Romains qui se rangent sous nos étendards, voulussent servir Marius, Cinna, Carbon ou Sertorius ? Tous défendent leur propre cause, tous vengent leur longue humiliation. Comme vous n'avez point participé à l'insulte, vous avez peine à croire au ressentiment. Combien ils sont loin de vous ressembler, ces hommes dont le fatal orgueil a perdu notre heureuse patrie !"

A cette vive apostrophe, le vieux Sénateur sourit sans amertume. " Mon cher Quintus," dit-il, d'une voix tranquille, " ne serait-ce pas ici l'esprit de parti qui déplore les effets de l'esprit de parti ; l'emportement qui gémit des suites de l'emportement ; l'orgueil qui accuse l'orgueil ? Loin de moi l'idée de justifier, par de vains raisonnemens, la folle conduite de nos jeunes Patriciens, envers des hommes qui les surpassent trop souvent en mérite. Je conçois l'indignation que le dédain peut exciter dans des âmes vives et fières. Moi-même, malgré les glaces de l'âge, je craindrais d'en subir l'épreuve. Mais ces torts, dont vous vous plaignez avec tant d'amertume, ces torts ne sont pas des crimes ; ils sont dans la nature même de l'esprit humain qui n'obtient jamais que pour désirer davantage, et qui ne veut tout avoir, que parce qu'il possède beaucoup. Ceux que vous regardez comme opprimés, seraient demain les oppresseurs, s'ils avaient les mêmes pouvoirs. Que dis-je ? ne le sont-ils pas en ce moment ? La cause du Peuple triomphe, et le chef de l'Etat est égorgé. Les Pontifes ont été massacrés au pied même des autels ; nos magistrats sont frappés sur leur chaire curule, et ce Sénat dont vous vantez le pouvoir, voit chaque jour ses rangs s'éclaircir. Bientôt, descendant de ces rangs élevés, le glaive des assassins a cherché des victimes moins illustres, et il a suffi de gémir des malheurs publics, pour mériter la mort. Non, Quintus, malgré tous ses excès, j'oserais dire tous ses crimes, je ne hais pas le Peuple. J'ai employé une longue vie à lui faire du bien ; mon premier désir est de le servir encore ; mais j'abhorre son pouvoir. Puissé-je vivre assez pour en voir le terme ! "

" Mon digne ami," répliqua Sertorius, " je partage cette juste indignation contre des hommes sanguinaires qui déshonorent une cause que je me glorifierai toujours d'avoir servie ; eux seuls pouvaient m'en détacher. Mais l'excès de la vengeance ne vous prouve-t-il pas l'excès de l'injure ? Quel abus d'autorité dans les grands, dans ce Sénat que j'accuse à regret, devant le plus respectable de ses membres ; que d'offenses, que de dédains !

N'a-t-on pas vu le Corps entier des Sénateurs déposer l'anneau d'or, parce qu'un Plébéien avait participé à cette distinction, en récompense d'un service éclatant ? Et c'étaient des Romains que l'on traitait ainsi ; c'était un Peuple respecté même par ses Rois ! Rappelez-vous nos annales : à l'origine de Rome, le Souverain, les grands et le Peuple, avaient un pouvoir égal avec des attributions différentes. L'Etat fut ainsi gouverné pendant près de deux siècles ; il acquit de la gloire, et les citoyens montrèrent des vertus. Sous le Roi Servius Tullius, l'institution des Comices par Centuries, proposée avec perfidie, et adoptée trop légèrement, par des hommes simples, détruisit cette heureuse harmonie. Les Patriciens, malgré leur petit nombre, disposèrent à eux seuls de plus de suffrages que le reste du Peuple Romain. Ils en abusèrent sans pudeur. Toutes les dignités furent pour eux seuls ; toutes les lois furent à leur avantage. Irrité de la nullité à laquelle il se voyait condamné, le Peuple se retira sur le mont Sacré ; il menaçait de quitter pour jamais une ville ingrate ; on l'y rappela en lui accordant des Tribuns ; et, pour les élire, on institua les Comices par Tribus. Dans ces assemblées, on nomma bientôt à toutes les charges secondaires de la République ; mais les hautes dignités ne furent données que dans les grands Comices : c'est dire assez que les seuls Patriciens en furent revêtus. Long-temps ils refusèrent d'obéir aux plébiscites ; et, quand ils y furent contraints, ils ne cessèrent d'en éluder les dispositions. Vainement nos Tribuns montrèrent un courage digne de la cause qu'ils défendaient, ils n'obtinrent que de faibles concessions, plus propres à flatter le Peuple, qu'à améliorer son sort. Jamais, malgré des efforts cent fois répétés, ils ne purent arracher aux Patriciens ces terres qu'ils possédaient sans titres ; conquêtes glorieuses qui devaient être la propriété de tous les Romains, et qui servirent seulement à en enrichir quelques-uns. Les Gracques échouèrent dans cette grande entreprise ; ils périrent, et avec eux périt la cause sacrée du Peuple. Un petit nombre de familles obtint les commandemens, jouit des dignités, s'empare

des fruits de la guerre, sinon par un droit positif, au moins par un concours de volontés que la multitude ne peut connaître. Réunie dans ses vœux, divisée dans ses efforts, elle n'en peut faire que d'impuissans, et chaque jour des injustices nouvelles se joignent à d'odieux souvenirs."

"Quintas," dit le vieillard, "je suis sincère; de grandes injustices ont été commises par ceux que vous accusez; trop rempli du sentiment de sa dignité, le Sénat a pu, dans quelques occasions, montrer trop de hauteur: enfin nos Patriciens ont usurpé le patrimoine public; et...." "Eh! qu'ils les gardent ces biens qui leur coûtent si peu!" interrompit vivement Sertorius. "Il est des intérêts d'un ordre plus relevé, et ce sont ceux-là où le Peuple aspire." "Vous avez raison," dit le vieillard sans s'émouvoir, "ils sont plus dignes de véritables Romains. Mais soyez aussi juste que je l'ai été. Ce Peuple, dont vous plaignez le triste sort, n'a-t-il pas des droits semblables aux nôtres? Il est admis dans le Sénat, il occupe une grande partie de nos chaires curules. Tout lui est ouvert, il peut prétendre à tout. Cent familles plébéiennes égalent nos plus illustres maisons, en considération, en fortune, et en véritable puissance. Un seul Romain a été sept fois Consul, et ce Romain est Plébéen. Vous vantez le pouvoir des grands, on leur a arraché successivement toutes leurs prérogatives: vos Tribuns sont plus puissans que nos Sénateurs." Puis, levant un pan de sa toge: "Un vain titre, et cette méchante bordure de pourpre, voilà tout ce qui nous reste de tant d'illustration et d'un si grand pouvoir."

"Vos regrets seraient légitimes," reprit Sertorius, "mais ils sont loin d'être fondés. Je vous le demande, combien comptez-vous de simples citoyens parvenus au Consulat, depuis son institution?"

Le jeune Dolabella prit la parole: "Mon général," dit-il, "souffrez que je réponde à cette question. Sans éclat par moi-même, j'ose prétendre à la gloire de mon père, à celle de mes aïeux, et je la regarde comme la plus belle portion de leur héritage. Oui, des concur-

rens d'un nom illustre l'ont souvent emporté, dans nos Comices, sur de dignes citoyens d'une origine obscure ; mais cette préférence n'est-elle pas légitime ? Jamais le descendant d'un héros ne sera un homme ordinaire pour ses concitoyens. Cette loi de la nature pèse sur tout le genre humain ; elle influe sur vous-même à votre insu. Le jeune Marius est sans mérite, dit-on ; et déjà il est à la tête des Légions romaines : cet honneur lui était dû. Il a hérité de la gloire de son père, comme nos Patriciens ont hérité de celle de leurs ancêtres, et il en jouit au même titre. Ainsi le fils de l'illustre Sertorius pourrait ne lui pas ressembler, et Rome l'honorerait toujours."

"Alors, qu'il subisse sa peine," reprit-il vivement ; "qu'il rampe dans l'obscurité, s'il ne peut rien pour son illustration. La génération actuelle est trop éclairée pour préférer de stériles souvenirs à des services solides, et elle exige que l'on compte rigoureusement avec elle. Qu'un jeune Fabien me répète avec ostentation, que trois cents membres de sa famille périrent, en un seul jour, pour le salut de Rome, j'honore leur mémoire, et je suis disposé à bien augurer de lui ; mais s'il n'est qu'un enfant déshérité, je lui préfère, sans hésiter, ce brave soldat dont je compte les cicatrices.

"Aujourd'hui le Peuple Romain, irrité d'une longue sujétion, a brisé avec éclat les barrières que l'opinion avait placées entre lui et les honneurs. Il a avoué des chefs tirés de son sein, l'esprit de parti leur a accordé ce que l'on eût refusé à leur mérite. Par une progression trop naturelle à des âmes ardentes, plusieurs d'entre eux, au lieu d'être les protecteurs de ce même Peuple, s'en sont déclarés les vengeurs ; et bientôt, s'enivrant des passions dont ils avaient été les victimes, ils ont déchiré cette patrie qu'ils devaient consoler.

"Né dans les rangs du Peuple, un penchant naturel à un Plébéien a dirigé mes premiers pas. Dès mes jeunes années, vivant au milieu de nos soldats, j'ai été le témoin de leurs actions héroïques ; elles étaient méconnues. Une heureuse circonstance a tout changé, et j'ai vu avec transport l'illustration de tant de citoyens

trop long-temps dédaignés. Bientôt, plus rapproché de Marius, ses talens militaires m'ont attaché à sa fortune; une amitié franche et solide s'est établie entre nous. Si elle ne m'a pas fermé les yeux sur ses excès, j'ai senti mieux encore ses hautes qualités. Vous parlez de ses vengeances; attendez le retour de Sylla, et peut-être Marius vous paraîtra moins coupable. Ainsi, chaque parti triomphera tour à tour sans rester le maître assuré, et, dans cette alternative de succès opposés, Rome perdra le plus pur de son sang.

“ Marius n'est plus. Ses compagnons ne sont pas les miens. Jamais je ne serai compté parmi ceux de Sylla. Je suis forcé de mépriser le parti que j'ai voulu servir: j'abhorre celui que j'ai combattu. C'est à moi de faire Rome, c'est à vous d'y demeurer. Peut-être trouverez-vous des jours tranquilles dans cette ville désolée; peut-être une mort funeste m'attend dans ces régions lointaines où je vais chercher la paix. Chacun de nous aura suivi la route que lui trace l'honneur: les Dieux décideront du reste.

“ Adieu, mon vieil ami; adieu, vous son fils et son émule. Et vous, jeune Grec, adieu. Vous reverrez un jour votre patrie. Effrayez vos concitoyens par le récit de ce que vous avez vu dans cette Rome si enviée. Ils déplorent leur malheur, combien leur sort est différent du nôtre! Athènes a cédé à une force étrangère, nous périssons de nos propres mains. On peut guérir des coups que l'on reçoit d'une main ennemie, jamais de ceux qu'on se porte à soi-même.”

LETTRE XLIII.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Retour de Sylla. Ses vengeances.

DEPUIS long-temps je n'ai pu me résoudre à vous écrire; et cependant, en aucun temps, en aucun pays,

jamais événemens plus mémorables ne se sont succédé avec plus de rapidité. J'ai vu les factions triomphantes, abattues tout à coup; les succès inouïs, les désastres inattendus; et toujours la hache des licteurs achever des victoires jugées imparfaites, tant qu'il restait un seul ennemi. Au dehors, les ravages, le meurtre et la destruction; dans chaque famille, les larmes et le désespoir; celle qui m'a recueilli dans ma détresse, a échappé à cette grande calamité. La jeune Octavie, Dolabella et son fils vivent encore. J'ai revu mon cher Lucius; mais quel changement en lui! Ce n'était plus ce jeune homme aimable, unissant la solidité de l'âge mûr aux grâces de la jeunesse; transporté d'une haine implacable contre les meurtriers de son père, il n'aspirait qu'à immoler à ses mânes le dernier de ses ennemis; et, devenu le plus chaud partisan de Sylla, il semblait l'égal en fureur. Elle était légitime, peut-être, mais la vengeance n'a-t-elle donc pas son terme, et quand les Dieux daignent pardonner, est-ce donc aux hommes à se montrer sans pitié?

Je n'entreprendrai pas un récit suivi de tout ce qui s'est passé autour de moi, depuis ma dernière lettre! m'arrêtant à peine sur les opérations militaires, j'en peindrai les suites cruelles: l'histoire inflexible dira le reste. Les nations verront, dans ses pages sanglantes, l'excès des maux qu'entraîne la guerre civile: puissent-elles frémir à ce seul mot: J'ai vu le citoyen armé contre le citoyen, le frère contre le frère, les Légions exterminer les Légions; et, dans ces luttes effroyables, Rome éplorée perdre ses plus dignes enfans! Elle était moins à plaindre quand Annibal menaçait ses murailles; même quand les Gaulois les eurent franchies. Dans ce grand désastre, une bienveillance mutuelle consolait des êtres également malheureux; l'amour de la Patrie, ce lien des âmes généreuses, faisait de tout un Peuple une même famille, et toute famille unie n'est jamais abattue.

Après la mort de Marius, Rome semblait tranquille; un pouvoir qui cessait d'être contesté, gouvernait une ville soumise. Les Comices avaient lieu aux époques ordinaires; les choix étaient dictés, mais les magistratures

étaient remplies; le Sénat se reformait par degrés; les titres étaient les mêmes, les hommes seuls étaient différens. Le parti du Peuple, aussi injuste, aussi exclusif que l'avait été le parti opposé, s'empara de toutes les branches de l'autorité. Tous ceux qui s'étaient déclarés ouvertement ses ennemis, n'existaient plus; les autres étaient épars; et, forcés au silence, ils attendaient, du retour de Sylla, un appui que Rome enchaînée leur refusait.

Dans ces circonstances, le jeune Marius se trouva chef de parti, parce que ce parti voulait un chef. Héritier des vices de son père, il ne le fut pas de ses talens, et, entraîné par la force des événemens, il n'eut ni la sagesse, ni le pouvoir de les maîtriser. Son nom seul, ce nom toujours cher aux Romains, le porta au premier rang. Cinna, après avoir été le lieutenant du vieux Marius, devint le conseiller du fils; et, devenu Consul, à ce titre, lui seul eut toute l'autorité.

Tout à coup, une lettre de Sylla fait connaître au Sénat son indignation; il annonce que bientôt il vengera son injure. Le Sénat effrayé députe vers lui, et il défend à Cinna de continuer les enrôlemens commencés; ses ordres sont méconnus, et les levées ont lieu. Ses envoyés arrivent au camp de Sylla, portant les supplications d'un Corps auguste; il répond que le Peuple Romain est libre de pardonner à ses tyrans; mais que celui qui a soixante mille hommes à ses ordres, peut le protéger plus efficacement que Cinna et Carbon. Les députés viennent rapporter à Rome ces paroles menaçantes; à peine ont-ils touché les terres d'Italie, qu'il survient un autre incident. L'armée de Cinna se soulève contre lui; effrayé de cette émeute subite, il veut fuir; un Centurion le poursuit, il est prêt à l'atteindre; Cinna se retourne, et, lui présentant un anneau de grand prix, il demande la vie: "Misérable," répond le soldat, "penses-tu donc que je sois ici pour signer un contrat?" et il lui plonge son glaive dans le sein.

Les envoyés du Sénat crurent trop tôt que la mort du plus cruel des ennemis de Sylla pourrait apaiser sa colère. Ils retournèrent vers lui pour l'en instruire, en le suppliant d'épargner la patrie. Il sourit à cette nou-

velle, et garde le silence; ils insistent pour avoir une réponse; lui-même vient l'apporter à la tête de son armée, portée sur seize cents vaisseaux.

A cette annonce, tout est en confusion dans Rome. Ce parti si long-temps comprimé se relève avec force; celui qui y est opposé redouble d'énergie; l'Italie entière est en armes. D'un côté, sont le jeune Marius, les nouveaux Consuls, C. J. Norbanus et L. C. Scipion, Carbon, une multitude de guerriers illustres, et la plus grande partie du Peuple. De l'autre, on voit Sylla, Metellus Pius, et le fils de Pompée, jeune héros dont les hautes vertus font déjà oublier la faiblesse de son père.

A peine l'armée de Sylla a touché les terres d'Italie, que la lutte s'engage; on s'attaque, on se défend avec fureur. Rome, ce déplorable prix d'une guerre acharnée, attend le vainqueur en silence, et ce vainqueur est implacable. Le Sénat même est sans puissance; divisé entre deux factions opposées, une moitié n'aspire qu'à la destruction de l'autre; et, pour comble d'infortune, toutes deux triomphent tour à tour.

Est-il assez malheureux, le pays où le pouvoir passe sans cesse d'un parti à l'autre: la soumission et la résistance à l'autorité d'un moment, y sont également funestes; on n'y fait que des démarches fausses; et le bonheur du jour y fait le désespoir du lendemain.

Au fort de cette agitation, j'étais un soir avec Dola-bella et sa famille; l'entretien n'avait qu'un seul objet; on savait que Carbon, à la tête d'une armée considérable, marchait à la rencontre de Sylla; on attendait avec anxiété l'issue d'une bataille que l'on croyait décisive, et qui devait être suivie de tant d'autres. Les dernières nouvelles ne permettaient pas de douter que le choc n'eût eu lieu, et rien n'était annoncé.

Tout à coup, la porte s'ouvre avec violence, un jeune homme revêtu de l'habit militaire, se présente subitement; chacun s'étonne et reste immobile; il ôte son casque: c'était Lucius! Sa sœur vole dans ses bras; à mon tour, je le presse dans les miens. Après les premiers transports: "O mes amis," s'écrie-t-il avec

feu, Carbon est défait; dans peu Sylla ramènera nos vaillantes Légions dans cette Rome criminelle; et malheur, oui, malheur à ceux qui ont trempé dans le plus grand des crimes!" "O mon frère," dit Octavia avec l'accent de la douleur, ne troublez point, par des idées de vengeance, cette joie pure que nous éprouvons tous. Vous êtes au milieu de vos parens, de vos amis, éloignez des pensées cruelles, et ne songeons qu'au bonheur de nous voir enfin réunis. Mais comment avez-vous pénétré jusqu'ici; y êtes-vous en sûreté?" "J'en étais sorti en fugitif," répondit-il, "et j'y rentre en transfuge; bientôt le fils de Cneius Octavius s'y montrera d'une manière plus digne de lui, et il apaisera ses mânes plaintifs par de justes sacrifices." Il prononça ces mots d'un ton menaçant, qui ne faisait que trop connaître quelles devaient être les victimes. Il continua: "Je ne suis ici que pour un moment, et c'est votre sûreté qui m'y ramène. Après la victoire, nos soldats ont poursuivi les ennemis jusqu'aux portes de Rome; profitant du désordre et de l'obscurité, j'ai osé arriver jusqu'à vous. Mais ce n'est pas assez de vous revoir, je prétends vous sauver. Ecoutez-moi avec attention: nos ennemis sont battus, mais ils ne sont pas détruits; la punition de Rome s'apprête, mais elle est encore différée. Sylla, après une première victoire, marche contre le jeune Marius et Norbanus. Pendant qu'il sera à leur poursuite, les débris de l'armée de Carbon vont se réunir dans Rome; ils se vengeront de leur défaite par d'odieux attentats; et peut-être périrez-vous sous leurs coups. Osez prendre un parti énergique: suivez-moi tous. La confusion règne dans la ville, les portes ne sont pas gardées, nos avant-postes sont à peu de distance; et je répons sur ma tête, de vous conduire en sûreté au camp de Sylla. Le moment est propice, hâtez-vous de le saisir; l'occasion du salut ne se retrouve plus."

Il se tut, et chacun parut enseveli dans de profondes réflexions. Enfin le vieillard prit la parole: "Jeune homme, votre action est généreuse, votre offre me touche, et j'en sens tout le prix; mais je ne l'accepte pas. Quoi!

nos ancêtres ont attendu les Barbares sur la chaire curule ; ils ont reçu la mort avec calme, et je fuirais devant des Romains ! non ; fidèle aux devoirs que m'impose mon titre, jusqu'à mon dernier jour j'assisterai aux séances du Sénat ; j'y occuperai la même place, j'y soutiendrai la même cause ; peut-être vivrai-je assez pour la voir triompher ; jamais, pour ma sûreté personnelle, je n'abandonnerai Rome en détresse ; chacun de nous doit mourir au poste que les Dieux lui ont assigné ; c'est à vous, Lucius, de combattre hors de nos murailles ; c'est à moi de rester près de ce foyer de douleur ; je ne le quitterai jamais."

Cette déclaration formelle du chef de la famille devint la règle de tous ses membres, et l'autorité paternelle, si puissante ici, ne permit aucune objection. "Digne Romain," répondit Lucius, "je vous admire et me tais." Puis, se tournant vers moi : "Et vous aussi, Polyclète, vous chérissez votre patrie ; un jour vous reverrez Athènes, et je reverrai Rome. Adieu, Octavie ; adieu, vous son époux et son protecteur ; pensez à moi, et soyez heureux." Il s'échappa après ce peu de mots ; et cette entrevue si courte nous fit, en quelque sorte, l'effet d'une apparition.

Cependant, le bruit de la défaite de Carbon se répandit bientôt dans la ville. A cette annonce, ses nombreux partisans s'armèrent pour le venger ; ceux de Sylla s'apprêtèrent à leur résister ; des deux côtés on redoublait d'énergie. Au Sénat, à la tribune, dans les places publiques, des Orateurs passionnés s'efforçaient de faire passer dans l'âme de leurs auditeurs la flamme dont ils étaient dévorés, et tous obtenaient tour à tour le même succès. Mais la victoire de Sylla, la terreur qu'inspire son nom, donnent à sa cause une supériorité qui n'est plus contestée ; déjà elle domine dans le Sénat, elle est prête à y triompher, lorsque Carbon est introduit dans Rome par des agens secrets. La scène change ; et pendant que Metellus, Pompée et tant d'autres, marchent à de nouveaux succès, il fait prononcer leur proscription. Cet excès d'audace ranime un parti, d'abord intimidé ; l'indignation ajoute encore à ses forces.

Les vains ménagemens ont cessé ; les moyens se balancent, et la fureur est égale. On s'attaque, on se poursuit de place en place, de rue en rue ; les temples mêmes ne servent plus d'asile à la faiblesse, les vaincus y sont massacrés sans pitié. Pour la première fois, le sang romain coule aux pieds des autels ; et, dans cet affreux désordre, le Capitole est incendié.

C'était la nuit, un jour nouveau semblait luire sur toute la nature, et ce jour était horrible. De tout côté, des cris de douleur et de désespoir se font entendre ; le malheur, ce lien si puissant entre les hommes, a suspendu les haines. On s'aborde, on se presse ; amis, ennemis sont confondus ; tous déplorent les suites fatales de leurs inimitiés. Vainement on s'efforçait d'arrêter ces flammes dévorantes ; les Dieux irrités semblaient en accroître encore la violence. Des tourbillons de flamme s'élançaient au plus haut des airs ; et, par des reflets sanglans, on eût dit que le Ciel annonçait aux hommes les maux dont il était prêt à les accabler. Non, les laves de l'Etna, lorsqu'elles se précipitent de ses flancs déchirés, n'offrent pas un spectacle plus terrible, que ces hautes murailles écroulées subitement, ou ces poutres embrasées tombant avec fracas, et roulant sur les degrés du temple.

Ainsi fut détruit, 430 ans après sa fondation, ce Capitole, monument de la grandeur autant que de la piété romaine. Les livres sacrés, les chefs-d'œuvre des arts, tant de trésors arrachés à tant de Peuples, tout fut consumé ou enseveli sous ses débris. Il avait résisté aux efforts des Gaulois, et ce furent les Romains qui causèrent sa ruine.

Les idées bienveillantes que cette grande catastrophe avait fait naître, ne tardèrent pas à s'évanouir ; la discorde ressaisit ses droits ; Carbon sortit de Rome pour aller soulever tous les Peuples d'Italie, et reformer ses armées détruites.

Pendant que les Légions de Sylla poursuivent leurs succès, lui-même se présente devant Rome, suivi d'un petit nombre de soldats ; les portes lui sont ouvertes ; il entre et va paisiblement occuper la demeure de ses

pères. A son aspect, la terreur s'empare de tous les citoyens; ceux qui se montrèrent ses ennemis, voient leur perte assurée, les autres se reprochent des actes de faiblesse, que ces temps malheureux ne justifient que trop; et ils redoutent le même sort. Bientôt on se rassure. Ce chef si redouté se montre plein de modération; il siège au Sénat, et tout annonce en lui un vainqueur généreux. Ses amis exaltent sa clémence; ses ennemis s'étonnent d'avoir pu le craindre. Enfin, il ose parler de pardon, d'oubli, celui qui recèle la soif de la vengeance jusque dans les dernières fibres de son cœur; et, pendant qu'on applaudit à sa générosité feinte, ses victimes sont exactement comptées.

Il marche vers Carbon, et, par une faveur particulière, dont le secret n'appartient qu'aux Dieux, tout lui réussit. Le jeune Marius, enfermé dans Préneste, est réduit à se donner la mort; Carbon et Norbanus sont défaits par Metellus, et ils voient leurs troupes passer du côté de Sylla. Carbon fuit en Grèce, où il est poursuivi par Pompée et Octavius; et, dans une dernière bataille, ses lieutenans, Carinus et Marcius, sont vaincus par Sylla, aux portes mêmes de Rome; tous deux sont pris et tués.

C'est alors que l'heureux Sylla, défait de tous ses ennemis, fit à Rome une entrée triomphante. Les vrais citoyens virent avec horreur, dans cette cérémonie éclatante, les trésors enlevés au jeune Marius, figurer à côté de ceux de Mithridate, et les dépouilles romaines, offertes en spectacle comme celles de l'Orient. Ce mépris de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, faisait assez sentir ce que l'on devait attendre du triomphateur des Romains; et l'événement alla au-delà de toutes les craintes.

Non, je n'aurai pas le courage de retracer ces scènes sanglantes; quelques traits suffiront pour en montrer l'horreur. En un seul jour, six mille citoyens, rassemblés sur le *Forum*, furent égorgés par les soldats de Sylla. En ce moment, il présidait au Sénat dans le temple de la Concorde; les cris effroyables de tant de victimes pénétrèrent dans ce lieu sacré; on s'émeut, on se trouble; Sylla se lève, et d'une voix tranquille: *Pères*

consacrés, cessez de vous mettre en peine, ce sont des misérables que je fais châtier par mes soldats. A cette apostrophe barbare, un morne silence règne dans l'assemblée; chacun frémit sur son siège; il pense entendre son arrêt de mort, et cet arrêt est irrévocable.

Bientôt, le glaive étend ses ravages; des soldats farouches sont les exécuteurs des sentences du tyran; et trop souvent ils sont juges et bourreaux. Chaque matin, on lisait sur les colonnes qui bordent le *Forum*, la longue liste des victimes du jour, et pas une n'échappa à son sort. A la vengeance publique, se joignirent les vengeances particulières, et plus d'une fois la seule avidité causa le crime. Un citoyen paisible lisait, par un mouvement de curiosité, ces noms voués à la mort: il y vit le sien avec effroi: "Malheureux," s'écria-t-il, "c'est ma maison d'Albe qui cause ma perte:" il voulut fuir, un soldat lui coupa la tête à quelques pas de là.

Cette fureur s'accroissant par elle-même, Rome semblait menacée d'une entière destruction; enfin, un ami de Sylla osa lui représenter que, s'il aspirait à gouverner les Romains, au moins devait-il n'en pas détruire la race. Il adopta l'avis, et il dressa une dernière liste de tous ceux qui devaient périr encore, se promettant d'épargner tout le reste. Elle comprenait quarante Sénateurs et seize cents Chevaliers; il la revit avec attention pendant plusieurs jours, y ajoutant sans cesse de nouveaux noms, et n'en retranchant aucun. Elle eut son entier effet.

Alors, rassasié de vengeances, Sylla sortit de Rome; il ordonna au Sénat de créer un *Interroi*. Le choix, concerté à l'avance, tomba sur Valerius Flaccus. Le nouveau magistrat représenta la nécessité de donner toute l'autorité à un chef habile, qui pût rendre à la République son ancien éclat. On l'entendit, et Sylla fut nommé Dictateur pour un temps illimité; l'acte portait, en outre, approbation du passé, permission de disposer du revenu public, des provinces, même des royaumes, de bâtir des villes, d'en détruire d'autres, et ce qui est plus étrange encore, le droit de vie et de mort d'après sa seule volonté.

Aujourd'hui, Sylla, revêtu de la toute-puissance, se plaît à rétablir dans Rome des institutions dont il se joue ; il augmente le nombre des prêtres, certain que lui-même dictera leurs augures ; il recompose un Sénat asservi à ses volontés ; il crée des Tribuns sans pouvoir ; il prodigue les titres en retenant les droits.

Jusque dans ses actes privés, il semble prendre plaisir à rappeler ces idées généreuses dont il tarit la source. Dans sa jeunesse, il obtint une couronne *obsidionale*, en ce moment il la fait sculpter sur sa porte ; et celui qui vient de faire périr tant de citoyens, ose rappeler qu'il en sauva quelques-uns. Poussé par un génie fantasque, tantôt on le voit entouré de baladins, de femmes perdues ou de musiciens ; tantôt, affectant la simplicité des mœurs républicaines, il se refuse à des honneurs légitimes : il saisit toutes les occasions de se montrer en public ; on l'aborde, on lui parle en toute liberté ; son entretien est facile, agréable, enjoué même ; mais au moindre mot qui réveille en lui les idées de vengeance, on retrouve Sylla. Un de ses lieutenans, celui-là même qui avait forcé le jeune Marius à se renfermer dans Préneſte, osa, malgré sa volonté, briguer une haute magistrature ; le Dictateur ordonna à un Centurion de l'aller tuer ; l'assassin fut arrêté et conduit devant lui comme juge suprême. Sylla ne craignit pas de déclarer que le meurtre avait été commis par son ordre ; et sa seule volonté eut l'effet d'une condamnation légale.

Ce n'est pas assez d'être tout-puissant, il veut passer pour être heureux. Il a ajouté authentiquement à son nom, le surnom de *Felix*, et cette prétention, qui aurait conduit tout autre à des idées bienveillantes, ne lui en a fait concevoir que de cruelles. Sa femme, la vertueuse Metella, était expirante ; il divorça d'avec elle à son lit de mort, et il ne permit pas qu'elle rendît le dernier soupir dans sa maison, dans la crainte que, en y répandant le deuil, elle ne portât atteinte à ce bonheur prétendu.

Moi-même, j'ai été l'objet de sa rigueur. Je m'entretenais un soir, des malheurs de Rome, avec le vieux Sénateur et ses enfans, lorsque tout à coup on annonce Sylla : j'aurais voulu fuir à ce nom odieux, il n'en était

plus temps. Il entre, et s'adressant à la jeune épouse ; " Digne fille d'Octavius," dit-il, " je vous apporte une heureuse nouvelle : votre frère Lucius sera bientôt de retour à Rome, il a dignement secondé Pompée, dans l'expédition dont je l'avais chargé ; Carbon n'est plus. La République saura reconnaître ce service important." Pendant que toute la famille lui rendait de vives actions de grâces, ses yeux se tournèrent vers moi : " Quel est ce jeune homme ?" demanda-t-il d'un ton sévère. " C'est," dit le vieillard, " ce jeune Grec que vous-même envoyâtes à Rome, après la prise d'Athènes. Aujourd'hui que par vos victoires l'univers est en paix, il attend de vous la permission de retourner dans sa patrie, et nous joignons nos prières aux siennes." Il se tut. La généreuse Octavie osa seule insister : " Eh quoi, Seigneur," dit-elle, " les Athéniens n'ont-ils donc pas été assez punis ?" " Tous ne le sont pas encore," répondit-il d'un ton sinistre ; en prononçant ces mots, il me regarda fixement ; ce regard était affreux : la colère, la vengeance, la menace, s'y peignaient à la fois. Après quelques momens de silence, il s'entretint de divers objets, avec une liberté d'esprit parfaite ; et il se retira sans faire aucune attention à moi.

Ces marques de haine, de la part d'un être arbitre de mon sort, m'affligèrent vivement ; mes dignes amis s'efforcèrent en vain de me consoler. " Attendez tout du retour de Lucius, me disaient-ils. Le Dictateur ne peut lui refuser sa première demande, et cette demande sera en votre faveur." Hélas ! cette espérance qu'ils cherchent à me donner, eux-mêmes ne l'ont pas, ils ne peuvent l'avoir. Pourrait-il faire grâce à un étranger, à un ennemi, celui qui ne l'accorda jamais aux Romains ? Il hait le Grecs ; ah ! il doit les haïr ; ils sont compatissans, et il est barbare ; le doux lait de l'humanité coule dans leurs veines ; les siennes ne contiennent que de noirs poisons. Ils sont hommes, enfin, et Sylla n'est qu'un monstre né pour le malheur de son siècle.

Le croiriez-vous ! cette âme de fer est susceptible d'une impression tendre. J'étais au théâtre il y a quelques jours ; le Dictateur siégeait au premier rang, et,

par l'effet de la terreur, plus encore que par le respect qu'il inspire, un large espace vide était autour de lui ; tous les yeux étaient fixés sur le lieu qu'il occupait. Tout à coup, une jeune femme, placée dans les rangs les plus élevés, sort de sa place ; elle franchit légèrement plusieurs rangs de sièges, et s'approchant de Sylla, touche doucement la frange de sa robe. Alarmé à ce mouvement, il se retourne soudain ; au lieu de l'assassin qu'il croit sans cesse prêt à le frapper, il voit une jeune femme, pleine de grâces et de beauté ; il s'émeut, il se trouble : " Qui êtes-vous, que voulez-vous, dit-il d'une voix altérée ? " — " Seigneur, répond-elle en baissant de longues paupières, on me nomme Valérie ; je suis veuve ; jusqu'à ce moment, les Dieux m'ont poursuivie ; tous les genres de malheur m'ont accablée, et j'ai cru qu'en touchant seulement les bords des vêtemens de l'heureux Sylla, je pourrais mettre un terme à mon infortune." Il sourit, il la fit asseoir à ses côtés ; pendant le reste du spectacle, il l'entretint avec chaleur ; et, peu de jours après, on apprit que Valérie était l'épouse de Sylla.

LETTRE XLIV.

POLYCLÈTE À CRANTOR.

Conclusion.

O MON père ! tout est changé pour moi. Deux jours à peine se sont écoulés depuis la dernière lettre que je vous avais écrite ; et ces deux jours ont enfanté des prodiges. Que d'événemens inattendus ; que de justes sujets de crainte, de terreur, de désespoir même ! De quels transports, de quel ravissement ces instans si cruels ont été suivis ! Non, l'existence la plus prolongée ne pourrait réunir, dans toute son étendue, les sensa-

tions si différentes qui m'ont accablé dans ce court intervalle. En cet instant, je fléchis sous leur poids : je me sens forcé de suspendre un récit que ma main tremblante se refuse à tracer, et je pose un moment le style.

Hier, fatigué du séjour d'une ville qui ne me rappelait que des souvenirs douloureux, et qui n'offrait à mon imagination qu'une captivité sans terme, j'allai chercher hors de ses murs, le calme que je n'y pouvais trouver. Je sortis par la porte Esquiline, et, m'écartant bientôt de la route, je me dirigeai au hasard vers les lieux les plus solitaires. Les approches de l'hiver répandaient sur toute la nature une teinte sombre, qui n'était pas sans douceur pour une âme attristée. Tout était sans mouvement et silencieux autour de moi. Ces gazons flétris, ces arbres sans parure, ces fleurs déjà décolorées, semblaient m'offrir ma propre image. Livré tout entier à ces tristes idées, je m'avançais insensiblement vers un vallon étroit, asile solitaire où l'homme semblait n'avoir jamais porté ses pas. Arrivé en ce lieu, j'en contemplai un moment les beautés sauvages ; et, le jour touchant à sa fin, j'étais prêt à reprendre le chemin de la ville, lorsque j'aperçus, à quelque distance, un monument d'une architecture élégante. Je m'en approchai pour en admirer l'extérieur : c'était un tombeau en marbre blanc, bâti dans le style grec. Un péristyle, formé de colonnes légères, en défendait les approches. Je regrettais de ne pouvoir y pénétrer, lorsque je m'aperçus que la porte en était restée entr'ouverte. Cette circonstance m'étonna ; je l'attribuai à la négligence de quelque serviteur, et, entraîné par un mouvement de curiosité, ou plutôt cédant à une impulsion secrète, je franchis cette enceinte. Sur la façade du monument, était un frontispice d'une sculpture admirable. On y voyait étendue une jeune femme d'une rare beauté ; à ses côtés, l'Hymen foulait aux pieds son flambeau ; plus loin, Vénus éploré arrachait sa ceinture. J'entrai dans le tombeau ; la forme en était carrée ; au milieu, s'élevait un petit autel ; en face de cet autel, vis-à-vis de la porte, était une inscription en lettres d'or. On y lisait :

LA JEUNE CLAUDIA REPOSE ICI.
 ELLE FUT L'ORNEMENT DE SON SEXE,
 ELLE EN SERA LE MODÈLE À JAMAIS.
 UN ÉPOUX QUI LA CHÉRISSE
 PÉRIT PAR UN COUP FATAL.
 UN SEUL JOUR RENDIT CLAUDIA MÈRE ET VEUVE,
 ET CE JOUR FUT SON DERNIER.

Attendri à cette image douloureuse, je donnai des regrets à la mémoire d'une infortunée. Eh quoi ! me disais-je, vertu, jeunesse, innocence, rien ne désarme le Destin : il ne fait grâce qu'au crime ! Accablé sous tant d'idées pénibles, je m'assis sur les marches de l'autel, et cédant au sentiment qui m'oppressait : il est donc vrai, m'écriai-je, partout des malheureux ! partout des pleurs ou des gémissemens ! Ici, une jeune épouse est victime d'un amour légitime. Là, un père déplore la perte d'un fils ; l'ami regrette un ami ; le plus heureux donne à l'infortuné des larmes que lui-même fera bientôt couler. Tantôt la colère des Dieux, tantôt l'injustice des hommes. Qu'est-ce donc que la vie ? un rêve agité, rappelant à peine d'heureux souvenirs ; un voile funèbre tissé péniblement par la main des Heures, et mêlé à peine de quelques fils d'or qui doivent se perdre dans la cendre.

Abîmé tout entier dans ces tristes réflexions, je tombai dans une longue méditation. Le tableau de mon existence entière passa rapidement dans ma pensée. Tant de souvenirs déchirans s'y présentèrent avec leur cruelle vérité : terre natale, parens, tendres amis, quoi ! je ne vous reverrai plus ! Dieux immortels, m'écriai-je, en élevant les bras au Ciel, soumis à vos décrets, j'en révère la source ; mais, par pitié, frappez-moi d'un dernier coup, et faites qu'en ce lieu même, je trouve le terme de mes maux.

J'avais à peine achevé cette triste invocation, que des voix tumultueuses se firent entendre vers la première porte, et une vive lumière frappa mes regards. Je frémis à l'idée d'être confondu un instant, avec ces êtres odieux qui violent la paix des tombeaux. Le temple où je me trouvais enfermé, n'avait qu'une seule issue ;

toute retraite m'était impossible. J'étais au moment d'être découvert, lorsque je me réfugiai, en toute hâte, derrière un simulacre placé dans un des angles de ce petit monument.

Au même instant, plusieurs hommes entrèrent dans le tombeau. L'un d'eux s'écria, d'une voix forte qui retentit sous cette voûte sonore : " Bien, compagnons, vous êtes gens de parole ; tous sont arrivés au même point, par des chemins différens, sans qu'aucun ait été aperçu. Demain, soyez aussi exacts, et tout sera fini." — " Oui, oui, s'écrièrent-ils, tous ensemble ; il périra ; bien d'autres périront après lui."

Epouvanté à ce début, je sentis toute l'horreur de ma position ; je me résignai à mon sort, quel qu'il put être, et je ramassai tous mes esprits pour bien saisir ce projet qui devait avoir des suites si terribles.

" C'en est fait, dit celui qui avait parlé le premier, et qui paraissait être leur chef : le jour des vengeances est enfin arrivé ; elles seront dignes de nous. La récompense suivra de près ; elle dépassera votre espoir, elle ira même au-delà de vos désirs ; mais que chacun écoute, et qu'il se pénètre bien de ce qui lui reste à faire."

Alors, se déroula le plus horrible des complots. Le lieu, le moment, tout fut indiqué avec précision. Toutes les circonstances étaient prévues. Non, jamais entreprise plus atroce ne fut concertée avec plus de sang-froid. Sylla devait être frappé le premier : sa tête, placée sur les rostres, devenait le signal du carnage. Ses parens, ses amis, ses créatures, étaient dévoués à la mort ; et ce Sénat, déjà accablé sous tant de pertes, devait subir une entière destruction.

Lorsque chacun eut fait ses observations, que le plan eut été arrêté, tous s'avancèrent vers l'autel, et se liant par d'affreux sermens, prononcèrent des imprécations horribles contre celui qui hésiterait au moment de l'exécution. J'osai les regarder un instant ; ils étaient au nombre de cinq. L'un d'eux tenait à la main une torche enflammée qui répandait une lueur pâle. Leurs regards farouches, leurs traits odieux ; ces vêtemens encore souillés de sang et de poussière ; ces bras étendus, qui

semblaient porter la mort en jurant de la donner, me glacèrent d'horreur, et ce sentiment étouffant la crainte, je n'aspirais à vivre que pour empêcher le crime.

Au moment de sortir, tous défilèrent devant leur chef; il indiqua à chacun le chemin par lequel il devait retourner à la ville; et le lieu où ils convinrent de se réunir, me fit connaître que ces scélérats étaient des gladiateurs; hommes vils par nature, féroces par instinct; toujours prêts à s'armer contre tous les êtres, parce que tous les êtres les abhorrent, et qui se vengent du mépris par la fureur.

Resté seul, je réfléchis mûrement sur tout ce que je venais d'entendre. Oui, dis-je, des citoyens généreux ont pu, par une détermination héroïque, frapper un tyran en sacrifiant leur propre vie. Ainsi périrent Harmodius et Aristogiton; ainsi, en ces lieux mêmes, Scævola tenta d'immoler l'ennemi de Rome. La patrie était expirante, le remède était barbare: leur propre sang lava le crime, et il ne resta que le souvenir du bienfait. Mais de lâches meurtriers ne sont pas, ils ne peuvent être les libérateurs de leur pays. Le Ciel repousse leur indigne secours, et il n'a permis que je fusse instruit de leur noir complot, que pour en dévoiler le mystère.

Alors, m'approchant de cette torche qu'ils avoient laissée, et qui brûlait encore, j'écrivis à la hâte ces mots sur mes tablettes :

“ Demain Sylla doit faire, au lever de l'aurore, un sacrifice à Jupiter : au moment qu'il posera le pied sur la première marche du temple, un coup mortel lui sera porté. Tout ce qui lui est cher sera immolé après lui.”

“ Sylla, un autre peut-être eût laissé tes destins s'accomplir. Je détourne de ta tête le fer d'un assassin, j'eusse applaudi à celui du bourreau.”

“ Es-tu heureux, Sylla ! tes amis travaillent pour ta gloire, tes ennemis mêmes veillent à ta sûreté. Vis, vis du moins pour réparer tes crimes, et souviens-toi que ceux que tu commettrais encore, deviendraient mon propre ouvrage. En vain tu chercherais à me con-

“ maître ; je n’attends rien de toi ; je te sauve, et je te déteste.”

Enfin, je sortis de ce lieu, et, d’un pas rapide, je repris le chemin de la ville. J’allai droit au logis du Dictateur ; un esclave veillait près de la porte. “ Ami, dis-je, en lui remettant mes tablettes, portez, en toute hâte, ceci à votre maître ; ne perdez pas un instant, il y va de sa tête.” A peine était-il entré dans l’intérieur du logis, que je disparus, résolu de garder à jamais un profond secret sur la part que j’avais à cette grande affaire.

Je revins chez Dolabella ; ma longue absence avait alarmé cette famille généreuse, et déjà plusieurs serviteurs avaient été envoyés aux lieux où l’on espérait me rencontrer. Après avoir donné quelques raisons plausibles, je pris place au festin de famille. Quelle joie pure je ressentis en me voyant entouré de ces êtres si chers conservés par mes soins ! Tous étaient marqués pour la mort, et je leur donnais la vie à tous. Un seul jour, un seul moment, m’aquittait de tant d’obligations ; et je me trouvais plus heureux encore, en leur laissant ignorer le service.

Après un entretien paisible, qui fit succéder peu à peu des idées plus douces, à celles qui m’avaient agité, l’heure de la séparation arriva. “ Allez, mon cher Polyclète, me dit Octavia, allez prendre le repos dont vous devez avoir besoin, et craignez une autre fois d’alarmer ceux à qui la douce habitude vous a rendu cher. Hélas ! ajouta-t-elle, avec un regard douloureux, dans ces jours de désastres, la mort plane sur toutes nos têtes, et le plus innocent est le plus menacé.”

Je me retirai. Vainement je cherchai le sommeil, les images effrayantes que j’avais eues sous les yeux, se reproduisirent avec plus de force dans l’ombre. La nuit entière se passa dans ces agitations. Enfin, vers le matin, épuisé par l’excès des sensations, je m’assoupis insensiblement, et des songes horribles me poursuivirent encore.

Tout à coup je suis éveillé par un bruit extraordinaire ; le jeune Dolabella entre avec impétuosité. “ Quoi,

vous dormez ! s'écria-t-il, et tout est dans l'agitation autour de nous ; nous étions tranquilles, et Rome touchait à sa ruine ! Les Dieux l'ont sauvée, ils nous ont sauvés tous. Entendez-vous ces cris, ces clameurs qui retentissent de tous côtés !” Je l'écoutais avec une vive émotion qu'il attribuait à l'annonce d'un aussi grand événement. “ Vous êtes étonné, continua-t-il, qui ne le serait en effet ? Quoi ! Marius, Cinna, Carhon ne sont plus, et leur cause était prête à triompher ! Les restes d'un parti tant de fois abattu s'agitaient dans les ténèbres. Quelques scélérats audacieux allaient changer la face de la République, et le poignard faisait ce que l'épée n'avait pu faire.”

Je demandai quelques détails. “ Hier au soir, dit-il, une main inconnue avertit Sylla d'un horrible complot. Il est instruit, et le danger n'existe plus. Ce matin, il sort de sa demeure ; et, suivi seulement de quelques amis, il marche d'un pas tranquille vers le Capitole, où tout était préparé pour offrir un pompeux sacrifice au Maître des Dieux. Les avenues du temple étaient couvertes d'une multitude de citoyens, toujours avides de contempler le chef de l'Etat. Ses licteurs s'arrêtent ; il s'avance avec assurance. A sa vue, la foule s'écartait avec respect, quand, tout à coup, plusieurs hommes jettent leur robe, et s'élançant sur Sylla, le fer à la main. Tous sont arrêtés au même instant par des soldats apostés qui suivaient leurs mouvemens, sans qu'ils s'en aperçussent. On les sépare, on les interroge, on les presse ; on leur arrache l'aveu de leur forfait, et le nom de leurs complices. Enfin, on trouve sur eux l'effroyable liste de tous ceux qui devaient être frappés dans cette grande catastrophe. Que vous dirai-je ? mon père, moi, tout ce qui porte le nom d'Octave ; nos plus illustres Patriciens, nos Sénateurs mêmes, tous devaient périr. Ce coup affreux devait retentir dans toute l'Italie ; ces scènes sanglantes se seraient répétées dans nos villes, dans nos campagnes, mêmes dans nos légions.

“ Vainement, continua-t-il, on se demande le nom de l'être généreux qui, d'un seul mot, a prévenu tant de

désastres. La reconnaissance publique éclaterait en sa faveur; il n'est aucune récompense qu'il n'ait droit d'attendre du peuple Romain."—" Ah! répondis-je vivement, il a fait le bien, il est récompensé."

En ce moment, nous vîmes entrer le vieux Sénateur conduisant un inconnu! Voilà, dit-il en me montrant, le jeune Grec que vous cherchez. Alors, celui-ci s'avançant vers moi: "Etranger, me dit-il à haute voix, Sylla désire vous parler; il vous ordonne de le venir trouver à l'instant." Je me sentis pâlir à ces mots; Dolabella et son fils me regardaient avec inquiétude. Le jeune homme s'approcha de moi: "Vous m'effrayez, Polyclète, dit-il à voix basse; qu'y a-t-il? que vous veut-on? Ce qui se passe en ce moment vous toucherait-il en quelque point?"—"Rassurez-vous, répondis-je en lui serrant le main; une entrevue avec Sylla est une cruelle épreuve; quelle qu'en soit l'issue, vous n'aurez pas à rougir de votre ami. Je crains les Dieux, et je ne redoute pas les hommes." Puis, me tournant vers l'envoyé du Dictateur: "Marchez, dis-je, je vous suis."

Pendant ce court trajet, tout ce qui m'était arrivé, depuis la veille, se présenta rapidement à mon imagination effrayée. Tantôt je me figurais que j'avais été aperçu, au moment où je m'étais approché de la demeure de Sylla; tantôt, je redoutais un faux rapport, aussi dangereux, dans ces momens de trouble, qu'une vérité funeste. Puis, repoussant toute appréhension, je m'indignais de me voir forcé de comparaître devant un être sur lequel je me sentais tant de droits.

Nous arrivons, on m'introduit devant Sylla. Il était seul, et marchait à grands pas, comme un homme fortement préoccupé. Je le regardai avec attention. Cette figure, ordinairement enflammée, et l'objet de tant de railleries, était pâlie par la colère. Son regard était fixe; ses mouvemens étaient rapides; et, par intervalles, un frémissement soudain, indiquait en lui une agitation excessive.

Enfin, s'arrêtant tout à coup devant moi: "Etranger, dit-il, d'une voix tremblante, votre lettre m'a été remise;

vous savez le reste.” — “ Seigneur, dis-je avec assurance, un malheureux détenu ne correspond pas avec Sylla, il n’a rien à lui écrire.” — “ Cette lettre est de vous, cependant.” — “ Je n’en conviendrai jamais.” — “ Faut-il, répliqua-t-il, en élevant la voix, vous confondre par des preuves sans réplique ? ” — “ Je les rejette toutes.” — “ Puisque vous persistez à nier la vérité, il faut donc vous convaincre.” En disant ces mots, il alla prendre un papier sur une table, et me le présentant ; “ Prenez et lisez, dit-il.” J’eus à peine jeté les yeux sur la première ligne, qu’une sueur glacée coula de mon front. C’était une lettre que je vous avais écrite la veille, et où je m’exprimais sans aucune réserve sur Sylla lui-même.

“ Grands Dieux ! m’écriai-je, je suis trahi. Cléon, le perfide Cléon, vous a livré mes secrets.” — “ Oui, dit-il, avec un sourire amer, un Grec, un compatriote m’a vendu votre correspondance dès son origine. Cette dernière lettre était à peine en ses mains, qu’elle est passée dans les miennes ; j’ai les copies de toutes les autres. Qu’avez-vous à répondre ? Parlez.”

“ Oui, Seigneur, dis-je d’une voix calme, c’est moi qui ai écrit ces lettres. J’ai pu le nier sans honte, et je l’avoue sans orgueil. Je ne me repens de rien, et je conviens de tout ; je conviendrai même du tort que j’ai eu de parler avec tant de hardiesse de celui qui avait tant de puissance.”

“ Etrange justification ! s’écria-t-il ; qu’avez-vous dit de Rome et des Romains ? avec quelle audace avez-vous parlé de ceux dont elle ne prononce le nom qu’avec respect ! J’aurais pu vous punir, je le devais peut-être. J’ai voulu connaître jusqu’à quel point vous porteriez la témérité. L’excès m’en a confondu. Eh quoi ! un Grec, un ennemi, pris les armes à la main, est reçu dans Rome avec une bonté qu’il était loin d’espérer ; et, pour prix d’une généreuse hospitalité, il voue ses hôtes à l’exécration des siècles ! ”

“ Arrêtez, dis-je : J’ai été téméraire ; jamais je ne fus ingrat. J’ai chéri Octavius, et j’ai donné des larmes à sa mémoire. J’honore les vrais Romains, et je rends justice aux autres.”

“ Justice, s’écria-t-il, avec un geste d’indignation ! Quoi ! un être chétif ose se placer entre Marius et Sylla pour les condamner tous les deux ; et il prononce hardiment sur ces hautes questions, qui agitent le plus grand des Peuples. Savez-vous ce qu’était Marius ; savez-vous ce que je suis moi-même ? Dans la poussière où vous êtes jeté, savez-vous jusqu’où de grandes injustices, d’odieuses rivalités, ou des insultes éclatantes peuvent porter une âme vigoureuse ? Savez-vous les excès où peuvent entraîner l’horreur de l’humiliation, une ambition légitime et la frénésie de la gloire ?

“ Sachez, sachez, poursuivit-il avec véhémence, que Rome, humiliée sous un joug odieux, en a été affranchie par mes efforts, et que, raffermie dans ses antiques institutions, elle va marcher, sans obstacles, vers ses hautes destinées. J’ai mené violemment les Romains à la liberté ; assez d’autres les conduiront doucement à la servitude. Mais je dédaigne de vous rendre compte de ma conduite : c’est moi qui suis le juge de la vôtre. Retournez à votre demeure ; bientôt, aujourd’hui même, j’aurai prononcé sur votre sort. Allez.”

Je sortis : au moment que je franchis le seuil de la porte, un soldat fit rouler à mes pieds une tête sanglante ; je la reconnus, c’était celle du perfide Cléon. Je détournai les yeux avec horreur. Grands Dieux, dis-je intérieurement, qu’il est dangereux de servir ou d’offenser Sylla !

De retour chez Dolabella, on me dit qu’à l’instant même, il venait de sortir pour se rendre au temple de la Concorde, où le Sénat était convoqué par l’ordre du Dictateur : son fils était sorti avec lui. Resté seul, la froide réflexion succéda à l’exaltation qui m’avait soutenu jusqu’alors, et j’envisageai l’avenir ; il m’apparut sous les plus noires couleurs. Tantôt je me voyais traîné sur le *Forum*, et recevant une mort honteuse ; tantôt je me figurais que, feignant de reconnaître un service éclatant, on m’enverrait, par grâce, traîner une existence misérable sur une plage déserte ; et toujours le caractère féroce et vindicatif de l’être que j’avais bravé se présentait à ma pensée.

Après une heure de mortelles angoisses, revint le jeune Dolabella. " O mon cher Polyclète, dit-il avec un sentiment d'effroi ; je viens de parcourir la ville ; j'ai traversé la place publique, quel spectacle ! partout coule le sang des coupables. Grands Dieux ! la source n'en sera-t-elle jamais tarie ? " Après un moment de silence : " Et vous, dit-il, est-il permis de vous demander le sujet de votre entretien avec le Dictateur ? " Embarrassé à cette question, j'hésitais pour y répondre, lorsque nous vîmes entrer le vieux Sénateur. " Eh bien ! mon père, dit le jeune homme, quelles nouvelles du Sénat ? Sans doute, il y a été question de ce grand événement qui nous occupe tous ? " — " Oui, mon fils, il en a été question. " Puis, se tournant vers moi : " Jeune étranger, me dit-il, d'une voix émue, vous êtes mon hôte ; je vous ai admis dans la familiarité de ma famille ; vous lui êtes cher : le moment de la séparation n'est pas éloigné ; il sera pénible pour tous. Mais il faut se soumettre aux Destins. Usons du seul jour qui nous reste, et que, dans un festin solennel, nos parens et nos amis se réunissent pour vous exprimer nos regrets. "

Alors il me prit par la main, et me conduisit dans l'*Atrium*, où une multitude de citoyens distingués s'étaient déjà rendus ; tous y étaient placés selon leur rang, et je remarquai surtout un grand nombre de Sénateurs. Au moment que je parus, tous les yeux se fixèrent sur moi : *C'est lui, le voilà*, disait-on à voix basse. En ce moment, mille idées confuses et rapides se présentèrent à ma pensée ; enfin, m'arrêtant à celle qui me semblait la plus probable : Eh quoi ! me disais-je, puisque ma mort est résolue, pourquoi flétrir ma dernière heure ? on n'insulte pas à la victime qu'on va immoler ; c'est assez de la frapper.

Tout à coup un licteur frappe à la porte à coups redoublés de son faisceau ; on lui ouvre, il est introduit. A son aspect, un silence profond règne dans l'assemblée ; il s'avance vers moi : " Citoyen, dit-il en me présentant un rouleau, le Dictateur vous envoie ceci. " — " Vous vous méprenez, répondis-je, je ne suis pas citoyen. " — " Je ne me trompe pas, répliqua-t-il, je con-

mais tous ces illustres personnages ; c'est à vous-même que je dois m'adresser. Prenez cette lettre, elle vous instruira du sujet de ma mission." Je l'ouvris d'une main tremblante ; elle était ainsi conçue :

LUCIUS CORNELIUS SYLLA FELIX à POLYCLÈTE,
filz de Crantor : Salut.

" Le Sénat, dans sa munificence, vous a décerné le titre auguste de citoyen romain ; je vous envoie l'acte authentique de sa décision.

" Demain, vous prendrez la route d'Ostie, une galère à six rangs de rames vous y attend. Elle est à vous, ainsi que tous ses équipages ; les vases d'or et d'argent, les meubles précieux, les tapis de pourpre, les approvisionnemens de tout genre, donc ce vaisseau est chargé ; tout vous appartient.

" Jeune Grec, vous avez été sévère envers moi ; j'ai tâché d'être juste envers vous. Vous m'avez servi et vous m'avez outragé ; j'ai pensé que le service dépassait l'outrage. Mais hâtez-vous de retourner à Athènes ; l'aigle peut faire grâce à la colombe imprudente ; devenue plus sage, elle doit le fuir à jamais. Partez.

" Adieu, jeune Grec, puissent les Dieux vous accorder un heureux retour dans votre patrie ; et puissiez-vous trouver la félicité sous le toit paternel !"

FIN.



NORWICH:
DE L'IMPRIMERIE DE S. WILKIN,
Janvier 1825.

